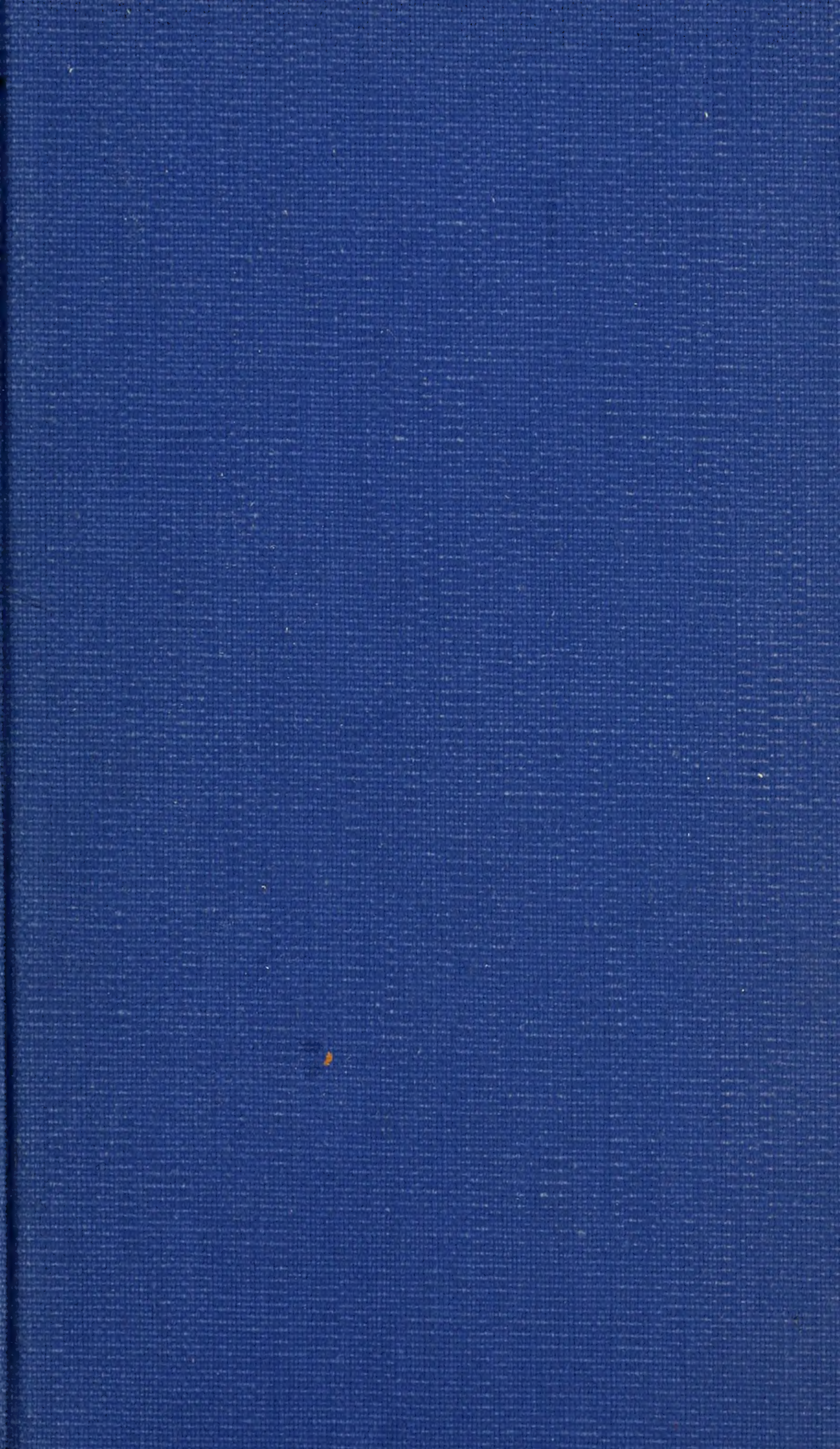


LA LECTURE

LA
LECTURE

ROMANS, CONTES, NOUVELLES, POÉSIES
VARIÉTÉS, FANTAISIES, ACTUALITÉS, ETC., ETC.

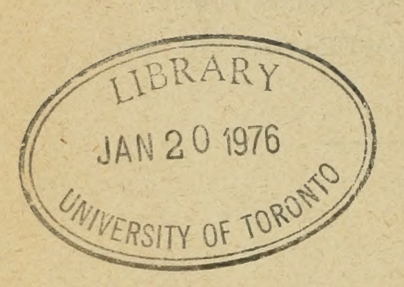
TOME SIXIÈME

F. JUVEN ET CIE

ÉDITEURS

122 — RUE RÉAUMUR — 122

PARIS



LE GÉNÉRAL GALLIÉNI

AU TONKIN (1)

Lettres d'un officier d'État-Major.

Pho-binh-Gia, 15 avril 95.

Pho-binh-Gia! Un poste perdu dans la chaîne du Caï-Kinh, à plus de cent kilomètres dans le sud de mon ex-poste de Cao-Bang. J'ai cinq minutes et commence cette lettre qui sera terminée à peut-être cent lieues d'ici, peut-être même plus loin, si jamais j'ai l'heur de la finir : me voici lancé dans une telle aventure...

Pour l'instant, nous campons : nous sommes en pleines opérations et je vais tâcher de rapidement te dire où, comment et pourquoi tu me retrouves ici. Exhume de tes tiroirs la vaste carte du Tonkin dont je t'ai fait l'envoi et suis moi.

Au nord d'Hanoï, très légèrement à l'est, sur le Song-Cau, nous voici à Cho-Moï. Au nord-est et au nord-ouest de ce point, s'étendent deux territoires; le Protectorat, toujours généreux, a cru devoir en confier la garde à deux Hadgi-Stavros de la plus belle espèce, ayant nom, le premier Luong-tam-Ky et le second Ba-Ky. L'un réside à Cho-Chu et détient le territoire de l'ouest, l'autre demeure à Ké-Thuong et joue au roitelet sur la contrée de l'est. Défense absolue, pour nous, de nous immiscer dans leurs affaires — tout comme dans celles de Ranavalo, troisième du nom

(1) Pendant la crise sanglante que traverse la Chine, nous croyons intéresser nos lecteurs en publiant les lignes suivantes extraites du volume *Le Général Galliéni*, par le lieutenant Ellie, un vol. in-8° jésus, 7 fr. 50. F. Juven, éditeur.

(au fait, où en est on dans la Grande Ile, on n'a guère l'air, je crois, d'avancer par trop rapidement) — autorisation permanente, pour eux, de venir de temps à autre toucher à la résidence de Cho-Moï, en bonne et administrative forme, quelques centaines de mille piastres en belles espèces sonnantes autant que gouvernementales; puis ce léger revenu étant sans doute insuffisant, permission qu'ils se sont bien vite octroyée, d'augmenter leurs bénéfices par de petites opérations de piraterie, ou, tout au moins, en prélevant de gentilles commissions sur les opérations de cette nature qu'ils encouragent, se contentant alors, plus astucieux, de recéler le butin et de donner asile à ceux qui l'apportent.

Mais à quoi tend cette situation bizarre, te demandes-tu? On n'en sait rien; les méchantes langues disent qu'on a pris ces honorables Ba-Ky et Luong-tam-Ky pour d'honnestes parlementaires et qu'on les paie grassement pour d'importantes besognes! Mystère et discrétion : c'est possible, mais il est tout au moins bien curieux de les voir avec la protection du Protectorat — c'est sans doute son rôle — mener en paix, sous nos yeux, leur petite vie de brigands turcs, grecs, calabrais ou simplement chinois.

Cependant, cela devait finir mal. Il y a tantôt un mois, Ba-Ky faisait cueillir près de Cho-Moï deux paisibles télégraphistes, en train d'aligner des poteaux et d'y poser des fils, occupation pacifique s'il en fut! L'un d'eux, Hirlet, fut tué au cours de l'enlèvement; quant à l'autre, Sabot, il fut emmené vivant et soigneusement caché; sa vie était précieuse : la Princesse ne pouvait manquer, comme d'ordinaire, d'offrir la forte somme, quelques blanches dom-bac, pour récupérer son fidèle sujet.

Pourtant, qui sait? ce bon Ba-Ky, peut-être, désirait uniquement se faire donner quelques notions de télégraphie appliquée : je te laisse juge. Prières, menaces, ne firent pas restituer l'otage : aussi, comme punition, on vient de donner le fief de Ké-Thuong en tous biens, tous honneurs, au colonel Galliéni, à charge par lui de l'occuper et de tâcher de décrocher non pas, en l'espèce, la timbale, mais au moins le... Sabot.

Or comme il faut, logiquement, pour occuper soi-même, déloger le premier occupant, nous voici partis en guerre, flanqués de tout l'attirail usité pour cette sorte de divertissement. Quatre colonnes, de quatre à cinq cents hommes chacune, se sont mobilisées, suivant les instructions de mon patron, aux quatre points cardinaux et convergent sur Ké-Thuong, point de rendez-vous et champ de

bataille probable; le colonel et moi, son ombre, marchons avec la deuxième, issue de Lang-Son, sous les ordres du lieutenant-colonel Clamorgam.

Quatre colonnes convergentes! Voilà une conception qui sûrement, fera bondir d'horreur quiconque aura sucé le lait, voire le petit-lait des doctrines de la grandissime Stratégie. Pauvres coloniaux, ignares ès sciences militaires... « Et l'ART de la guerre, Messieurs!... » L'occasion se présentant, je compte sur toi pour prendre notre défense; en attendant tu es la vieille barbe, la vieille impériale qui ne saurait comprendre qu'on procédât ainsi, et je veux te convaincre... en cinq sec.

1° Ba-Ky n'a que de fort lointaines ressemblances avec Napoléon; il ne soupçonne probablement pas l'importance des positions centrales et les astuces des navettes, dont feu Berwick fut l'inventeur. Donc, une marche de concentration, sur la position qu'il occupe, exécutée sur quatre lignes de communications différentes, a fort peu de chances, aucune même, de lui susciter l'idée de battre, ou du moins d'attaquer séparément les colonnes qui gravitent sur chacune d'elles.

Le propre du pirate chinois ou annamite, en face de nous, est la défensive, toujours, toujours; il n'est pas encore surgi, que je sache, un rénovateur de la tactique pirate. — Et d'une.

2° Si jamais cette idée, bonne tout au plus pour un Barbare d'Occident, lui venait soudain à l'esprit, il est à croire que quatre cents bons troupiers, bien commandés, bien entraînés, bien encadrés comme le sont nos marsouins, nos légionnaires et nos tirailleurs, feraient encore bonne contenance devant sept à huit cents *Bakiotes:* en outre, ce serait bien le diable de tous les diables si un jour après ou deux, au plus, une deuxième colonne n'arrivait pas à la rescousse et ne déterminait pas la déroute, au front blême. — Et de deux.

3° De tous temps et en toutes circonstances, l'enlèvement d'une position chinoise, attaquée d'un seul côté à la fois, a coûté des pertes énormes : je viens de te dire que ces bonshommes ont le sens inné de la fortification, le génie de la défensive et leurs repaires sont extraordinaires sous ce rapport; ils postent des tireurs de choix en des emplacements savamment étudiés, d'où, pendant des semaines, ils repèrent leur tir jusqu'à quatre cents mètres au moins, et, sur toute cette longueur, les sentiers aboutissant aux retranchements sont ainsi pris en enfilade : les défenses accessoires

sont d'une invention qui mériterait d'autres honneurs que ceux d'une guerre de brousse et de partisans. Tout ça est connu, archi-connu après dix ans d'une expérience quelque peu chère; ils ne changeront pas leurs procédés, changeons les nôtres. — Et de trois.

4° Il est indispensable pour l'offensive d'amener sur le champ de bataille un nombre de fusils supérieur à celui de l'adversaire; 1,500 à 2,000 hommes, répartis en quatre colonnes, tirant leur ravitaillement de quatre directions différentes, seront toujours, ce me semble, bien plus à leur aise qu'empilés, entassés, engouffrés sur la même sente et dans les mêmes cantonnements ou bivouacs. — Et de quatre.

5° Jamais, jusqu'à présent, une bande pirate n'a osé tenir devant une attaque concentrique, démoralisante au plus haut degré : fait d'expérience, simple phénomène psychologique, mais argument qui a aussi sa valeur. — Et de cinq.

Mon patron a donc mille et une fois raison (bien que 1001 ne soit pas un multiple de 5) d'estimer sa méthode bonne, et, la jugeant telle, de la pratiquer.

Je te laisse à tes chères études et à tes méditations sur cet horrible et militariste coup de rasoir. La suite à je ne sais quand; ma bougie s'éteint, raison majeure pour que j'adjuge à ce point-ci l'épithète de final.

24 avril, neuf heures du soir.

Bataille, mon vieux! Bataille et victoire! Je suis terriblement vanné; il faut vraiment que je t'aime bien, crois-moi, pour ne pas me coucher de suite et préférer m'installer devant ma table, ou mieux devant la caisse qui m'en tient lieu (n'ayant pas le moindre tambour crevé sous la main) afin de revivre pour toi cette éreintante journée.

Oui, bataille et victoire! mais rassure ta sensibilité, ce n'est pas au milieu des cris déchirants des blessés que je t'écris et à mes pieds ne s'amoncellent pas des cadavres. Tout, au contraire, autour de moi, est d'un calme vexant; la lune n'éclaire pas la moindre scène de carnage, mais trempe ses blonds rayons dans le Song-Cau, qui coule, silencieux et moiré, devant mon abri; tout dort, pas un cri, pas un bruit; seul, le frémissement lent et voluptueux des grands bambous, qui se content leurs amours et se frôlent en

caresses; de temps en temps, rompant le grand silence, un « Sentinelles, veillez! », qui s'en vient de là-bas, là-bas, du fond du bivouac, se répète, grossit de proche en proche, puis diminue, s'éloigne et va se perdre là-bas, dans le fond d'où il sort.

Adoncques, depuis cinq jours, nous marchâmes et nous suâmes : nous nous mouillâmes et enfin arrivâmes hier au crépuscule, en vue du fameux repaire, dont voici la description sommaire : une crête en fer à cheval et à pic sur le ravin qu'elle renferme; au fond du ravin, Ké-Thuong, le pot aux roses. La deuxième colonne campait hier soir en deçà de la crête, après avoir nettoyé le terrain des avant-postes pirates.

Ce matin, à huit heures sonnant, les trois colonnes couronnaient la crête sur trois points différents; la quatrième était à trente kilomètres vers le nord, pour couper la ligne de retraite probable du Ba-ky.

Le signal d'attaque était donné par le premier coup de canon, tiré sous l'œil du colonel et pointé sur Ké-Thuong même. Boum!... boum!... boum!..., ça claque de tous les côtés, les troupiers étaient émerveillés de cette précision de chronomètre, qui amenait après sept jours de marche, trois colonnes, suivant des chemins différents et s'ignorant presque l'une l'autre, à tirer chacune un coup de canon, à un jour et à une heure fixés, sur un point connu par renseignements seulement au moment de leur mise en route.

Les pirates devaient aussi en être quelque peu ahuris; au vingtième coup, à peine, le feu se mettait de la partie, Ké-Thuong brûlait : sauve qui peut... c'est une fourmilière affolée... tout le monde sort .. tant pis si l'on est vu; et la fusillade éclate, les feux de salve partent et vont semer la confusion au sein des bandes qui se disloquent et s'éparpillent : deux groupes de la deuxième colonne dégringolent dans le ravin et se mettent à la poursuite : une heure avait suffi. Comme il ne restait qu'une issue possible, Ba-Ky et son monde se hâtent d'en profiter et, depuis ce matin, nous voilà poursuivant notre chasse. Demain, nous apprendrons sans doute que la colonne du nord a eu affaire avec tous ces gens-là; chez nous, pas un blessé.

26 avril, 8 heures du soir.

Rebataille et revictoire! Ce matin, nous suivions tout péniblement le chemin qu'ici Dieu nous trace, Dieu avec l'aide de

Ba-Ky, et nous débouchions sur les neuf heures dans une avenante clairière ; il fut décidé qu'on s'y arrêterait quelques instants.

Comme toujours dans cette maudite brousse, le service des éclaireurs n'avait pu, matériellement, être fait.

On forme donc les faisceaux, le convoi serre, on tire sa pipe et son tabac, on s'asseoit, quand, tout à coup, de toute la lisière du bois, devant nous, part, à bout portant, une fusillade serrée, à laquelle, ma foi, personne ne songeait guère : c'étaient nos bandits, ou du moins leur arrière-garde, qu'enfin nous avions rattrapée ; elle nous manifestait, par cet accueil tonitruant, toute l'amertume qu'elle éprouvait de nous revoir.

Quel désarroi, quelle bousculade, que de cris, de jurons, de commandements les plus contradictoires! Quel affolement indescriptible; tous courent aux faisceaux, s'emparent d'un fusil pour tirer sur n'importe qui, sur n'importe quoi : seul Galliéni, superbe, demeure impassible, calme comme on se l'imagine difficilement, regardant, impuissant, ce désordre, qu'un rien peut transformer en panique, se rendant compte qu'on n'arrête pas, comme disait Ney, l'eau de la mer avec les mains : il attendait le moment propice pour agir.

Enfin, après cinq minutes, cinq éternités de pétarade et d'assourdissant tumulte, un feu de salve retentit : changement à vue. En un clin d'œil tout est rétabli, cette cohue redevient une troupe que ses chefs peuvent commander : un feu bien réglé occupe l'ennemi de front tandis qu'une fraction le tourne sur la droite. La bataille de Cao-Ky était finie.

Par je ne sais quel miracle, nous n'avions ni morts, ni blessés.

La poursuite reprit plus chaude et plus ardente; une heure après, retentissaient devant nous des salves nourries : la quatrième colonne recueillait ou plutôt accueillait nos fuyards. Dispersées, disloquées, semées à toutes les brousses, les bandes de Ba-Ky avaient vécu. Nous faisions notre jonction avec cette quatrième colonne.

Une après-midi d'un repos bien gagné fut accordée à tout le monde. Un groupe seul, pour la forme, continua la chasse.

9 mai, de Chiem-Hoa.

Quand je te disais que je finirais cette épître au bout du monde! Nous voici sur la Rivière Claire, à quelque soixante lieues de Song-Cau, et ma lettre n'est pas finie.

Je t'ai laissé à Cao-Ky : tu dois t'être reposé depuis le temps; permets que j'aille t'y reprendre, nous allons refaire la route de là à Chiem-Hoa.

Laisse-moi d'abord te conduire à Bac-Kan, toujours plus au nord, afin d'assister à la dislocation des colonnes. La chose faite, chacun s'en ira chez soi, comme dans la chanson.

Mais..., il y a toujours un mais, le colonel a décidé qu'on profiterait de la rentrée des troupes fournies par le Delta, pour opérer une jonction effective avec le 4e territoire.

Donc la troisième colonne, au lieu de faire demi-tour, fera par file à gauche : point de direction : Chiem-Hoa.

Pas de guides, pas de chemins ; à chaque instant, des arroyos, peu gais et souvent encore moins guéables ; les montagnes succèdent aux montagnes. Mais qu'est-cela? Nous piquons droit devant nous, la boussole sans cesse à la main et échelonnant sur notre interminable parcours, quelques malheureux postes. C'est Cho-Don, c'est Yen-Tinh ; à chacun, un capitaine, soixante à quatre-vingts fusils, des vivres et des cartouches ! la ligne de liaison entre Bac-Kan et Chiem-Hoa est ainsi établie.

Mais bientôt nos provisions s'épuisent et nos forces aussi ; les conserves se font rares ; nul gibier dans ce pays perdu. Au bout du sixième jour, les vides de nos cantines de popotes s'emplissent de points d'interrogation ; il ne nous reste plus que du biscuit, du tafia et quelques boîtes d'endaubage. C'est peu, c'est la proche famine.

« Ous'qu'est Chiem-Hoa ? répétait l'écho rigolo », chantent les troupiers, sans doute pour se donner du cœur au ventre. Ah ! oui ! Ous'qu'est Chiem-Hoa ?... C'est plus loin, encore plus loin. Allons, en avant ! et l'on avance comme l'on peut, la faim justifiant les moyens et surtout notre ardeur.

Entre temps, une nouvelle nous réconforte, Sabot, le malheureux Sabot, a été délivré : c'est un sergent indigène, aidé de quelques tirailleurs et partisans, qui a fait le coup ; et pour un coup, c'est réellement un beau coup, le premier de la sorte dont fassent mention nos annales tonkinoises.

Le septième jour s'annonçait, hélas ! comme les autres.

Vers dix heures, nous dévorions autour de nos cantines quelques vagues biscuits entartinés de vagues choses, arrosés de vagues liquides, le tout avec du vague à l'âme et le vague espoir de toucher un jour ou l'autre au port — que de vagues ! et quelle traversée !

— quand tout à coup un cri, sorti on ne sait d'où, vola de bouche en bouche :

« Dahi-ti! Dahi-ti! »

Nous approchions de Dahi-ti, un point sur le Song-Gam un peu au nord de Chiem-Hoa.

On s'émeut, on s'informe, on repart et... c'était vrai : à une heure, nous nagions dans la joie... et dans l'abondance des vivres, envoyés par le commandant du poste de Chiem-Hoa. Brave type, va!

Le lendemain, nous campions à Chiem-Hoa. C'était hier. Aujourd'hui, j'en connais plus d'un parmi nous, que de très vieilles et fort respectables passions pour l'archéologie, par exemple, ne secoueront point de leur torpeur et n'enverront point, dans les environs, à la recherche de quelque authentique pagode thô.

Lieutenant Ellie.

UN CADET DE GASCOGNE

I

Le lundi 15 mai 1640, vers les six heures du soir, un jeune cavalier s'arrêtait rue de l'Arbre-Sec, devant l'hôtellerie du *Plat-d'Étain.*

Après avoir longuement examiné la demeure et soigneusement inspecté son enseigne qui se balançait doucement agitée par le vent, il parut satisfait de son examen et sauta de cheval. Déjà un valet, sorti de l'écurie en entendant ce cavalier s arrêter devant la porte, avait saisi le cheval par la bride.

— Dis-moi, l'ami, fit le jeune homme en s adressant au valet, c'est bien ici l'hôtellerie de maitre Bourniquet, n'est-ce pas ?

— C'est bien ici, répondit le valet.

— Parfait! En ce cas, conduis mon cheval à l'écurie et donne-lui double ration, car il vient de fournir une fameuse étape.

Le valet obéit et se dirigea vers l'écurie en murmurant :

— Allons! encore un cadet de Gascogne qui vient chercher fortune à Paris.

Et de fait, il n'était pas nécessaire que le valet fût grand physionomiste pour reconnaître un Gascon dans ce jeune cavalier, car, dès le premier mot, son accent le trahissait.

Mais n'eût été son accent, son allure gauche et son costume suranné dénotaient le provincial, et sa taille petite et maigre, son teint olivâtre et ses cheveux noirs indiquaient bien, en effet, le cadet de Gascogne.

Le jeune homme cependant avait poussé la porte de l'hôtellerie et avait pénétré dans la cuisine qui s'ouvrait sur la rue.

C'était une immense salle, avec, au fond, une cheminée titanesque où achevaient de rôtir des chapelets de volailles et des quartiers de bœuf; le long des murs brillait une formidable bat-

terie de cuisine; au milieu, autour d'une vaste table, s'agitait un monde de cuisiniers et de marmitons.

A l'entrée du jeune cavalier, un homme s'était précipité, obséquieux, son bonnet à la main.

A son habit de drap marron étoilé de taches de graisse, au bedonnement coquet de son ventre, à la plénitude réjouie de sa large face, le jeune homme, tout de suite, reconnut le maître de céans l'illustre Bourniquet en personne.

D'un rapide coup d'œil, Bourniquet avait jugé le nouveau client qui lui survenait, et, satisfait sans doute, il accentua l'angle de sa respectueuse révérence, et prononça :

— En quoi puis-je être agréable à monseigneur?

— En me servant d'abord un bon dîner, mon maître, répondit le jeune homme, et ensuite en me faisant préparer la meilleure chambre que vous ayez céans.

— Je vais vous servir moi-même, monseigneur, répondit Bourniquet, et si monseigneur veut bien me suivre?...

Et il fit trois pas, se dirigeant vers une porte qui s'ouvrait à droite.

Mais il s'arrêta.

— C'est là la grand'salle, fit-il, mais j'ai des petits cabinets, si monseigneur désire être seul.

Et avant que le jeune homme eût pu répondre, il ajouta :

— D'ailleurs, mon hôtellerie est bien fréquentée et monseigneur n'aura pas à rougir de la compagnie; ma maison, et j'ai le droit d'en être fier, est le rendez-vous de toute la cour.

— C'est bien, fit le jeune homme, servez-moi dans la grand'-salle.

Et il pénétra dans la pièce indiquée en passant devant Bourniquet qui s'inclina aussi bas que son ventre put le lui permettre.

En entrant dans ce lieu, le jeune homme vit que Bourniquet n'avait point menti en lui assurant que sa maison était le rendez-vous de toute la cour.

Bien que d'aspect peu luxueux, cette salle, au moment où le jeune homme en poussa la porte, était occupée par une dizaine de jeunes hommes qu'à première vue on pouvait reconnaître pour ce que le Louvre avait de mieux en fait de courtisans.

Assis autour d'une table richement servie dont le linge et l'argenterie faisaient honneur au *Plat d'Étain*, ces jeunes gens festoyaient

joyeusement et ne firent aucune attention à l'entrée du nouveau personnage.

Le jeune homme, intimidé tout d'abord par cette noble compagnie, reprit vite son aplomb et s'installa à une table à l'autre bout de la salle, où une fille accorte vint rapidement le servir.

L'étape avait dû être longue,car le jeune voyageur avait grand'-faim. Aussi fit-il largement honneur au potage à la reine et aux cailles au gratin qu'on plaça devant lui, arrosant le tout d'un bourgogne qui fit d'abord faire quelque grimace au Gascon habitué aux vieux crus bordelais.

Doucement rassasié par ce premier assaut, il s'accouda sur la table en attendant le râble de lièvre piqué que la servante venait de lui promettre, et il regarda les jeunes gens qu'il avait en face de lui.

Ils s'amusaient, riant comme des fous, mangeant ferme et buvant sec, excités par les fumets des vins généreux dont les fioles vides jonchaient la table.

Mais tout à coup cette folle gaieté s'arrêta comme par enchantement.

La porte venait de s'ouvrir et un homme entra, un seigneur d'une quarantaine d'années, tout vêtu d'un costume de velours olive et botté de cuir fauve.

— Oh! oh! pensa le Gascon, voici quelque oiseau lugubre pour faire s'évanouir une si belle gaieté.

Cependant, après avoir salué sans mot dire, le nouveau venu s'était installé à une table, non loin de celle du jeune Gascon et après avoir posé près de lui la lourde rapière qui pendait à son côté, s'était fait servir une bouteille d'hypocras.

A l'autre bout de la salle, les jeunes gens, tout à l'heure si exubérants, se contenaient maintenant et à voix basse causaient entre eux.

Il était certain que la présence de ce sombre personnage avait tout à coup éteint toute leur gaieté, et que la simple vue de cet homme leur causait une gêne étrange.

Il ne fallut rien moins que l'arrivée d'un nouveau seigneur pour faire renaître la joie sur ces fronts subitement obscurcis.

Le jeune homme qui venait d'entrer pouvait avoir vingt-cinq ans à peine. Il était blond, grand, bien découplé et, quoique vêtu fort simplement d'un pourpoint et de chausses noires, on sentait que ce devait être quelque fils de haute lignée, car il avait grand air.

— Eh pardieu! fit l'un des jeunes hommes, voici de Puyroland.

— Quel hasard! fit un autre.

— Quelle bonne fortune! ajouta un troisième.

— Le feu est donc à l'hôtel de Belyeuse, que vous soyez ici à cette heure? ajouta le premier.

De Puyroland, puisque c'est ainsi qu'on appelait le nouvel arrivant, sourit, ôta son feutre, jeta son manteau et, d'une voix sonore, prononça :

— Je vous salue, messieurs.

— Allons! asseyez-vous là, fit un des convives en lui désignant un escabeau auprès de lui, et dites-nous ce qui nous vaut le grand plaisir de vous avoir aujourd'hui en notre compagnie.

— Mon Dieu, fit de Puyroland, la chose est fort simple, je passais, j'ai vu les vitraux de cette baie brillamment illuminés, je me suis souvenu que c'était ici le lieu habituel de vos joyeuses réunions, je suis entré et vous me voyez tout heureux de me trouver avec vous.

— Tout cela est fort bien, répondit celui des seigneurs qui l'avait interrogé; mais tout cela ne nous dit point comment vous passez par la rue de l'Arbre-Sec, à une heure où vous avez accoutumé de tenir compagnie au duc de Belyeuse.

— Attiré dans cette demeure par les doux yeux de la belle Simonne ajouta un des jeunes hommes.

— Je vous en prie, de Brécourt, fit de Puyroland, ne parlez pas de Mlle de Belyeuse, vous savez que cela me contrarie. Je vous ai mille fois répété que le duc avait été très bon pour moi, que j'ai une réelle admiration pour ce vieux compagnon de Henri IV, et que Mlle de Belyeuse n'est pour rien, entendez-vous, pour rien du tout dans les visites, nombreuses peut-être, que je fais chez le duc.

— Je vous demande pardon, fit de Brécourt.

Si les jeunes seigneurs avaient été moins empressés auprès de Puyroland, ils eussent pu voir l'étrange changement qui s'était lentement produit sur la rude physionomie du seigneur dont l'arrivée, tout à l'heure, avait fait tomber toute leur joie.

A l'entrée de Puyroland, il avait relevé la tête, et longuement fixé le jeune homme, comme étonné de le trouver là. Puis, au nom du duc de Belyeuse, il avait froncé le sourcil, et quand de Puyroland avait parlé de la belle Simonne, sa figure s'était contractée. Maintenant, les yeux fixés sur le coin de la salle, il tendait

l'oreille, ne perdant pas un mot de ce qui se disait en face de lui.

Si ce manège avait passé inaperçu aux jeunes gens, il n'avait point échappé au fin Gascon, qui se disait, *in petto* :

— Oh! oh! si j'étais à la place de ce M. de Puyroland, je me méfierais de ce sombre oiseau.

Cependant, après avoir tendu la main à de Brécourt, de Puyroland se tourna vers celui des jeunes hommes qui l'avait salué le premier.

— Vous êtes un satané curieux, de Navailles, fit-il, et, somme toute, je n'ai point répondu à votre interrogation de tout à l'heure.

— Et j'attends votre explication, fit de Navailles en souriant.

— C'est bien simple. Je ne suis point ce soir à l'hôtel de Belyeuse, pour cette bonne raison que le duc n'est pas chez lui.

— Allons donc! fit-on à la ronde. Le duc est sorti, lui qui depuis plus de dix ans...

— Le duc est au Louvre.

— Au Louvre! s'exclamèrent les jeunes gens. Le duc au Louvre! Oh!

— Ah! palsambleu, ajouta de Navailles, voilà du nouveau, par exemple! Monseigneur le duc aurait-il fait sa paix avec le roy ?

— Ou avec le cardinal, ajouta à voix basse de Brécourt.

Puyroland sourit.

— Non! malheureusement! Le duc est tout simplement chez la reine mère qui l'a demandé...

Mais de Puyroland ne put achever. Un cri vénait de retentir :

— Maladroit!

Tout le monde se retourna.

C'était le jeune Gascon qui venait d'interpeller ainsi le seigneur au costume olive. Et certes l'épithète, pour être rude, était méritée.

En se levant brusquement pour quitter la salle, d'un pan de son manteau l'homme avait accroché un flacon d'huile qui venait de se répandre sur le haut-de-chausses du cadet de Gascogne.

Mais l'auteur de cet accident, ne semblant point penser que cette épithète pût s'adresser à lui, continuait son chemin, dédaignant de s'excuser, et déjà il poussait la porte.

Le jeune Gascon crut voir du dédain dans cette indifférence. Son sang bouillonna dans ses veines et, se levant :

— Hé! là-bas! cria-t-il, l'homme au pourpoint olive, c'est à vous que je parle!

L'homme se retourna.

— Vous dites? fit-il.

— Hé! capédious, je dis que vous venez de m'abîmer un haut-de-chausses tout neuf et que cela vaut bien un mot d'excuse!

L'homme laissa tomber sur le jeune homme un de ces longs regards qui, commençant à la pointe des cheveux, se terminent au fin bout de la botte, puis, haussant les épaules, il prononça ce seul mot :

— Gascon! et il sortit.

Tout cela avait été si subit et si étrange, que le jeune homme demeura un instant interloqué. Mais il se reprit bien vite et, tirant son épée, il bondit vers la porte pour se mettre à la poursuite de l'insolent.

Dès le début de cette courte scène, tous les jeunes gens s'étaient levés. Mais en voyant le Gascon courir à la poursuite de son insulteur, Puyroland s'élança vers la porte et, lui barrant le chemin :

— Qu'allez-vous faire, jeune homme? prononça-t-il d'une voix ferme.

— Eh! mordious! répondit le Gascon en essayant d'écarter Puyroland, rattraper ce manant et lui couper les oreilles.

— Vous ne savez donc pas quel est cet homme?

— Eh! que m'importe!

— Cet homme est Lopez de Silva.

— Quand il serait le Diable!

— Louvetier du roy, ajouta de Puyroland.

— Il m'a insulté!

— Et l'exécuteur de toutes les basses œuvres du cardinal!

— Hé! Monsieur, fit le Gascon impatienté, cela empêche-t il qu'il m'ait offensé, et est-ce l'habitude à Paris de se laisser marcher sur le pied sans tirer sa rapière. Allons! laissez-moi passer.

Puyroland s'écarta.

— Allez, Monsieur, fit-il en souriant, mais M. de Silva est déjà loin et vous ne le rattraperez plus maintenant.

— Ah! Monsieur, Monsieur, prenez garde, fit le Gascon, en tournant sa colère contre de Puyroland, ce que vous venez de faire est indigne d'un gentilhomme, et l'on ne se moque pas ainsi de moi...

Pour toute réponse, Puyroland tira son épée :

— A vos ordres, Monsieur, mais cette fois du moins, vous croiserez le fer avec un adversaire digne de vous.

— Que voulez-vous dire!

— Hé! en un mot comme en cent, qu'on ne se bat pas avec un Lopez de Silva, que les insultes de cet homme n'atteignent pas un gentilhomme, et vous en êtes un, j'en suis sûr!

Le Gascon laissa tomber son épée. Il réfléchit une minute, puis :

— Pardonnez-moi, Monsieur; j'arrive à l'instant à Paris, je ne connais point la cour, et je comprends que vous venez de me rendre un fier service.

— A la bonne heure! fit Puyroland.

Mais le Gascon l'interrompit :

— Pourtant, comme je vous ai offensé tout à l'heure, je suis prêt à vous rendre raison, si vous voulez me faire l'honneur de vous battre avec moi?

Puyroland considéra le jeune homme.

— Vous arrivez de Gascogne? fit-il; cela se voit à votre accent.

— En effet et, puisque je n'ai personne ici pour me présenter, permettez-moi de le faire moi-même : Henri de Capestoc!

— Vieille famille de Languedoc, fit de Navailles en se levant. Parmi les plus fidèles compagnons du roy Henri, on comptait un Capestoc.

— C'était mon père!

— Eh bien, Monsieur de Capestoc, fit de Puyroland, permettez-moi de vous serrer la main. Dieu me garde de croiser le fer avec vous. Oublions un malentendu et soyons amis, voulez-vous?

— Certes! répondit le Gascon.

— Et faites-nous l'honneur de vous asseoir à côté de nous, vous y serez bien mieux que dans votre coin.

Capestoc accepta avec reconnaissance et, le cœur gonflé de joie, s'assit au milieu de ces jeunes seigneurs, qu'il jugeait fort bien en cour et dont il espérait se faire des amis.

— Ainsi, fit de Puyroland, vous arrivez de Gascogne?

— A l'instant même, répondit Capestoc.

— Et vous n'étiez jamais venu à Paris?

— Puissardac est loin de la capitale.

— Et vous venez sans doute briguer une faveur?

— En effet.

— Oh! fit de Navailles, vous choisissez mal votre temps. C'est

une fort vilaine époque que la nôtre, et les seigneurs sont assez mal vus qui viennent à Paris pour obtenir un emploi.

— A moins... fit de Brécourt.

— Oui! continua de Navailles, à moins que vous n'ayez une recommandation auprès du cardinal-ministre.

— Je ne connais point Richelieu, répondit Capestoc avec aplomb, mais j'ai pour plaider ma cause auprès du roy Louis XIII la mémoire de mes aïeux qui ont toujours été de fidèles serviteurs des siens!

— Bah! dit Puyroland rêveur, le roy Louis XIII oublie trop souvent qu'il est le fils de Henri IV, et les dettes de son père n'ont pas créance auprès de lui.

— Il vous adressera au cardinal, fit de Brécourt.

— Qui ne vous écoutera pas, ajouta de Navailles.

Capestoc bondit :

— Qui ne m'écoutera pas! Palsandious! il ferait beau voir que ce méchant évêque n'écoutât pas Henri de Capestoc, seigneur de Puissardac!

— Oh! il en serait bien capable, conclut de Brécourt.

— Enfin, Monsieur de Capestoc, je bois à la réussite de vos projets. Quoi qu'il arrive, soyez assuré de notre amitié.

Et Puyroland leva son verre.

A ce moment Bourniquet entra.

— Messeigneurs, fit-il, il est dix heures et vous savez que Son Éminence n'aime pas voir les hôtelleries ouvertes après l'heure du couvre-feu.

Aussitôt les seigneurs se levèrent, prirent leur épée et leur manteau, tandis que Capestoc, désespéré de quitter une si belle compagnie, murmurait :

— Le cardinal! Le cardinal! On ne parle donc jamais du roy, à Paris?

— Ma foi, Monsieur de Capestoc, fit de Puyroland, en serrant la main du Gascon, écoutez bien ceci : Je ne sais si le roy est roy, mais je sais que le cardinal est ministre, et si j'ai un conseil à vous donner, c'est d'éviter M. de Silva à l'égal de la peste, et, sur ce, que Dieu vous tienne en joie.

Capestoc demeura un instant seul dans la salle vide.

— Eviter Lopez de Silva, c'est bientôt dit; mais il a fait une tache à mes meilleures chausses, et je me charge de faire un trou à son plus beau pourpoint. Et il s'en fut se coucher.

II

En sortant du *Plat-d'Étain*, Lopez de Silva n'avait pas fait deux pas dans la rue que déjà il avait oublié l'incident grotesque qui avait accompagné son départ.

Que lui importait ce Gascon : il avait bien d'autres soucis en tête.

— Décidément, monologuait-il, tout en se dirigeant vers le Pont-Neuf, Régina a bien tort quand elle doute de la bonne étoile qui me guide. C'est bien le plus grand des hasards qui m'a conduit ce soir dans cette hôtellerie où je ne mets jamais les pieds, et ce hasard me sert d'une façon miraculeuse. Jè ne pouvais être mieux renseigné que par ces satanés bavards qui, sans s'en douter, m'ont rendu le plus signalé service. Ainsi le duc de Belyeuse est chez la reine-mère ; il en sortira vraisemblablement vers les dix heures, et pour peu qu'il n'ait qu'un ou deux pages auprès de lui... Reste à trouver quelqu'un...

Il en était là de son monologue et avait l'esprit si occupé qu'il ne fit pas attention à un quidam qui, le nez au vent, semblait compter les étoiles, et qu'il donna en plein sur lui.

— Corps de Dieu! hurla le quidam.

Et il se retourna menaçant vers le fâcheux qui avait failli le faire choir, mais il s'arrêta stupéfait :

— Monsieur le comte! murmura-t-il en se découvrant respectueusement.

— Je te cherchais, fit Lopez de Silva sans plus s'étonner de la rencontre.

— Alors béni soit le hasard qui me conduit sur votre chemin; que dois-je faire?

— Écoute!

L'homme que Lopez de Silva venait de rencontrer si inopinément ne brillait ni par l'élégance ni par la tenue, et s'il n'eût fait nuit noire, les passants se fussent certes étonnés de voir un seigneur comme le comte de Silva entretenir familièrement un être aussi débraillé que cet homme.

Un feutre bosselé et flétri, où pendillait une plume lamentable, une cape en dents de scie et plus trouée qu'étendard au retour des chaudes batailles, des bottes éculées et à demi mangées aux vers,

tel était le costume de l'homme qui se campait cavalièremen devant Lopez de Silva, un poing sur la hanche et l'autre appuyé sur une rapière d'une longueur invraisemblable; c'était le type le plus achevé du spadassin ou du tire-laine, l'échantillon le plus remarquable de ces aigrefins dont le Pont-Neuf se peuplait à la tombée de la nuit.

Lopez de Silva avait dit : « Écoute », et le ruffian se tenait attentif.

— Où sont tes amis? demanda le comte.

— Dame! répondit le spadassin, en faisant un geste vague.

— Peux-tu les retrouver?

— Si c'est nécessaire.

— Il le faut!

— Dans ce cas, je m'en charge.

Et comptant sur ses doigts :

— Pincebourde et Piedalouette se grisent au Veau-qui-Tête, Bobignasse et Sacassou badaudent devant Tabarin, Laromuche...

— Ces cinq-là, et toi Grignolet, ça me suffit.

— Alors, tout va bien!

— Il est neuf heures. Soyez tous les six au milieu du Pont-Neuf à dix heures.

— On y sera, c'est entendu! foi de Grignolet!

Et le ruffian ajouta :

— Et qu'est-ce qu'il faudra faire, à dix heures, sur le Pont-Neuf?

— C'est mon affaire, répondit Lopez de Silva. Soyez exacts au rendez-vous et je me charge du reste.

C'est parfait, répondit Grignolet qui ne tenait pas à en savoir plus long. Je vais me mettre en quête de mes amis.

Et ayant salué Lopez de Silva, il se dirigea vers le Pont-Neuf où il se perdit bientôt parmi la foule des badauds qui s'y promenaient.

Lopez de Silva demeura un instant rêveur, comme se demandant ce qu'il devait faire en attendant l'heure où il devait retrouver Grignolet et ses amis.

Enfin il prit une décision, et, rebroussant chemin, il se dirigea vers le palais Cardinal.

Lopez de Silva était connu au palais Cardinal; il avait ses petites et ses grandes entrées; aussi le suisse qui avait l'habitude de le voir entrer à toute heure, le laissa-t-il passer malgré l'heure avancée.

Après avoir franchi la porte et traversé la cour, il se dirigea vers l'appartement de Richelieu. Comme il pénétrait dans un petit salon rouge, il se trouva face à face avec Bastien, le valet de chambre du cardinal.

— Son Éminence est-elle visible? demanda Lopez.

— Je le pense, monseigneur; Son Éminence est avec M. l'abbé de Boisrobert. Monseigneur voudrait-il lui parler?

— Oui, j'ai quelques mots à lui dire.

— Eh bien! que monseigneur veuille bien entrer dans ce cabinet, je vais avoir l'honneur d'avertir Son Éminence.

Et, ouvrant une porte, il fit entrer Lopez dans une sorte de petit cabinet, tendu de rouge et simplement meublé d'un immense bureau et de quelques fauteuils. Une cheminée de marbre blanc s'édifiait juste en face de la porte; cette cheminée était surmontée d'une pendule de cuivre. Quand il eut entendu la porte se refermer derrière lui et qu'il se vit bien seul dans cette pièce, Lopez de Silva se dirigea tout droit vers la pendule qui marquait neuf heures.

D'un doigt leste, Lopez saisit l'aiguille, lui fit faire en avant les trois quarts du tour du cadran, puis tranquillement vint s'asseoir en un fauteuil à côté de la porte.

Un instant après, une portière s'écarta et le cardinal parut.

Armand Duplessis, duc de Richelieu, pouvait avoir alors de quarante-cinq à quarante-six ans, mais il en paraissait bien plus de cinquante. Il était grand, maigre, et l'élancement de sa taille était plus accentué encore par la grande simarre rouge, atténuée par un rochet de dentelles, qui le couvrait tout entier. Sa tête était fort belle, d'une majestueuse expression; les yeux enfoncés dans l'orbite brillaient d'intelligence, le front découvert trahissait la grandeur, et le nez fin et long, l'amincissement du bas du visage, dénotaient la ruse et la finesse diplomatiques.

En apercevant Lopez de Silva, Richelieu sourit légèrement.

— Ah! vous voilà, Monsieur de Silva, fit-il; que se passe-t-il donc de si grave, pour que vous veniez ici à une heure aussi avancée?

— Que Votre Éminence veuille bien me pardonner, répondit Lopez, mais je viens d'apprendre un fait assez nouveau pour que que j'aie désiré en faire part sur-le-champ à Votre Éminence.

— Ah! fit le cardinal, en s'installant derrière son bureau, le coude sur la table, le menton dans ses deux mains et les yeux fixés sur Lopez.

— Oui, monseigneur, continua celui-ci; tout à l'heure, passant

rue de l'Arbre-Sec, la fantaisie m'a pris de m'arrêter un instant à l'hôtellerie du *Plat-d'Etain*, j'y suis entré et j'y ai trouvé superbe compagnie. Il y avait là MM. de Navailles, de Brécourt, de Brévanne, de Chanteleu...

— Bref, tous les amis de Gaston d'Orléans, interrompit le cardinal avec un sourire ; on devait y dauber ferme le pauvre Richelieu !

— Monseigneur, je le crois, répondit Lopez, car à mon entrée les rires et la joie se sont éteints comme par enchantement.

— Folle jeunesse ! murmura le cardinal, sur un ton indéfinissable.

— J'étais là depuis cinq minutes à peine, continua Lopez, lorsque M. de Puyroland est entré.

— Lionnel de Puyroland ? fit le cardinal surpris.

— Lui-même, monseigneur.

— Je ne le savais point si lié avec les amis de Monsieur.

— Aussi ne venait-il là que par hasard, car votre Éminence n'ignore point sans doute que M. de Puyroland a coutume de passer toutes ses soirées auprès du vieux duc de Belyeuse. Aussi son arrivée au *Plat-d'Etain* étonna-t-elle ces messieurs, comme elle me surprit moi-même.

— Où voulez-vous en venir ? interrogea le cardinal qui laissa tomber sur Lopez un regard soupçonneux.

— A ceci, Monseigneur, que, pour que M. de Puyroland se trouvât à huit heures au *Plat-d'Etain*, il fallait que le duc de Belyeuse ne se trouvât point à son hôtel.

— Eh bien ?

— Et je n'eus qu'à écouter pour apprendre qu'en effet le duc de Belyeuse était allé rendre visite à la reine mère.

Et Lopez de Silva regarda le cardinal pour lire sur ses traits l'effet que devait produire cette nouvelle.

Mais le cardinal demeura impénétrable :

— Eh bien ? fit-il pour la seconde fois.

— Comment ! fit Lopez surpris, Votre Éminence ne s'étonne point de voir le duc de Belyeuse, qui depuis si longtemps se tient éloigné de la cour, aller ainsi, le soir, visiter la reine mère ?

— Mais, mon pauvre Lopez, je ne vois là rien que de fort simple. Le duc de Belyeuse est un vieux compagnon de Henri IV et je trouve tout naturel qu'il aille parfois présenter ses hommages à la veuve du feu roy.

— Mais, Monseigneur, fit Lopez, complètement démonté par cette réponse, Votre Éminence sait pourtant que l'âme brouillonne de l'astucieuse Marie de Médicis n'a pas abdiqué tout esprit de révolte, et Votre Éminence aurait le droit de craindre que M. de Belyeuse...

— Allons ! allons ! interrompit le cardinal, votre zèle vous égare, Monsieur de Silva. La reine mère est complètement revenue de ses errements passés, et M. de Belyeuse est un vieux soldat, trop fidèle aux lys pour tenter quoi que ce soit contre la tranquillité du royaume.

— Ainsi Votre Éminence n'a aucun sujet de haine contre le duc ?

— Je le considère comme un très loyal gentilhomme.

— Eh bien ! monseigneur, fit Lopez avec un soupir de soulagement, voilà qui me cause bien de la joie.

— Pourquoi cela, je vous prie, maître Lopez ?

— Parce que j'avais toujours vu, jusqu'à ce jour, un ennemi de Votre Éminence dans le duc de Belyeuse, et puisque aujourd'hui je comprends que votre Éminence ne le juge point comme tel, je vais pouvoir vous demander une faveur qui me tient au cœur depuis bien longtemps.

— Une faveur ?

— Votre Éminence sait que le duc de Belyeuse a une fille ?

— Oui, la belle Simonne.

— Eh bien, Monseigneur, je suis amoureux de cette belle Simonne.

— Vous, Lopez !

— Moi, monseigneur.

— Lopez amoureux, voilà du nouveau, par exemple.

— Et j'espère que Votre Éminence ne s'opposera point à ce que j'épouse Mlle de Belyeuse.

— Mais si le duc consent à vous donner sa fille...

— Il y consentira si Votre Éminence la demande pour moi.

— Oh ! oh ! voici une négociation pour laquelle je ne me sens pas de force.

— Votre Éminence refuse ?

— Écoutez, maître Lopez ! Les de Belyeuse sont une très vieille famille de France dont le comté fut érigé en duché par le roi Louis XII. Mlle de Belyeuse peut prétendre aux plus vieux noms de notre vieille noblesse, et pour tout dire, le comté de Silva me

paraît trop lointain pour que le duc de Belyeuse consente à cette union, qu'il considérera comme une mésalliance.

Lopez se mordit les lèvres, mais il répliqua :

— A défaut de noblesse, n'ai-je pas votre appui?

— Heu ! fit Richelieu, appui bien mince que celui d'un homme d'église.

— Quand il est ministre tout-puissant!

— Aujourd'hui ; mais demain ! un ministre passe, un nom reste.

— Bref, fit Lopez dépité, je vois que Votre Éminence verrait ce mariage d'un mauvais œil.

— Moi ! mais pas le moins du monde ! Que le duc vous donne sa fille, et je signerai des deux mains à votre contrat.

— Je me charge du consentement du père, murmura Lopez entre ses dents.

Mais le ministre se leva brusquement : ses yeux venaient par hasard de se porter sur la pendule.

— Dix heures et demie, fit-il, déjà ! C'est extraordinaire comme le temps passe, je devrais être couché depuis une bonne demi-heure. Au revoir, Lopez, au revoir !

Lopez se leva et sortit. Mais, par mégarde, il oublia un de ses gants sur la table du cardinal. A la porte du salon, il retrouva Bastien. Et comme il allait passer la porte qui ouvrait sur la cour :

— Maladroit ! fit-il, j'ai oublié mon gant dans le cabinet de Son Éminence.

En un bond, il retourna dans le cabinet, prit son gant, se dirigea vers la pendule et d'un coup de pouce remit l'aiguille sur neuf heures moins dix.

— Bien ! dit-il, le cardinal pourra témoigner lui-même qu'à dix heures j'étais dans son cabinet et non sur le Pont-Neuf.

Et il rejoignit Bastien qui verrouilla la porte derrière lui.

III

A peine le noble comte de Silva avait-il tourné les talons, que Grignolet, rebroussant chemin, se mit en quête de ses amis.

De l'autre côté du Pont-Neuf, dans un bouge affreux de la rue de Nevers, il trouva Bobignasse et Sacassou très occupés à se dis-

puter quelques maigres ducats au noble jeu du lansquenet. Cinq ou six gentilshommes de leur espèce les regardaient, debout derrière eux, tout aussi émotionnés par les coups hasardeux des dés que si la partie avait eu pour enjeu la couronne de France.

D'un coup d'épaule, Grignolet écarta les spectateurs, et appelant l'attention de Sacassou par une vigoureuse bourrade :

— Allons ! fit-il, au large ! Il y a de la besogne pour ce soir.

Mais Sacassou ne se retourna même point sous cette vigoureuse bourrade. D'un geste large, il venait de lancer les dés sur la table poisseuse, et, s'étant penché pour additionner les points, il se releva triomphant, annonçant :

— Vingt et trois !

Les nobles spectateurs de cette partie palpitante eurent un mouvement de joie, tandis que le sec et hâve Bobignasse, les yeux arrondis, le bec en l'air, regardait ébaubi son ami Sacassou empocher joyeusement les deux enjeux. Ce coup final venait de décider la partie.

— Eh bien ! Gascon de malheur, fit Sacassou avec un accent où se mariaient agréablement l'italien et le provençal, cela t'apprendra à te mesurer avec ton maître.

— Capedious ! fit Bobignasse, je pourrais t'en remontrer à un autre jeu, vilain pipeur de dés !

— Pipeur de dés ! fit Sacassou en se levant, et déjà sa main caressait la coquille de sa rapière.

Bobignasse s'était levé à son tour. L'assistance frémissait d'aise. Après une si belle partie de lansquenet, le spectacle d'une joyeuse estocade, c'était la fête, et chacun s'écartant faisait la place nette où les deux amis pourraient s'escrimer à leur aise.

Aussi fut-ce un grognement général quand on vit Grignolet s'interposer entre les deux compagnons, criant :

— Hé ! compères ! on a besoin de vous ce soir ; vous vous entretuerez demain, si vous êtes encore de ce monde !

L'apparition de Grignolet et les simples paroles qu'il venait de prononcer calmèrent comme par enchantement l'humeur belliqueuse des deux adversaires.

— Ah ! on est de service ce soir ? demanda Sacassou, oubliant l'insulte de son ami.

— Il y aura grasse paye ? ajouta Bobignasse, qui entrevoyait la possibilité de rentrer dans les sommes qu'il avait perdues.

Grignolet saisit ses deux amis par le bras.

— Suivez-moi ! fit-il, on est mal ici pour s'expliquer.

Et au grand ébaubissement des clients du cabaret, tous trois, bras dessus, bras dessous, disparurent dans la nuit.

Certes, pour l'élégance et la tenue, Bobignasse et Sacassou ne le cédaient en rien à leur ami Grignolet, et tous les trois faisaient un assemblage de bandits trahissant combien le comte de Silva avait une fréquentation misérable. Tous les deux, grands, maigres, secs et noirs, on eût pu facilement les prendre l'un pour l'autre, n'eût été que Bobignasse était roux de poil, tandis que Sacassou avait les cheveux et la moustache du noir le plus sombre. Pour l'étrangeté du costume, ils pouvaient se donner la main ; tous deux arborant des feutres hors d'âge, des chausses lamentables et des manteaux tailladés où le vent pénétrait comme chez lui.

Tous trois maintenant s'acheminaient vers le Pont-Neuf et pas plus l'un que l'autre ne se souvenait du duel qui avait failli s'engager.

— Alors on va en découdre? demanda Bobignasse lorsque les trois amis se trouvèrent dans la rue.

— Il faut croire! fit Grignolet.

— Et pour le compte de qui? demanda Bobignasse.

— Lopez de Silva.

— Oh! ce méchant Espagnol! dit Bobignasse avec un inexprimable mépris.

— Hé! l'ami, fit Grignolet, tu as tort d'en médire. Si Lopez de Silva abuse souvent de nos bras, il paye grassement nos services, et c'est lui qui nous fait en somme l'existence paisible que nous menons !

— Oui ! grommela Sacassou, jusqu'au soir où quelque bois de potence viendra assurer une retraite à nos vieux jours.

— Eh quoi! toi aussi! fit Grignolet qui ajouta :

— Bref! Peut-on compter sur vous ou dois-je m'enquérir d'autres épées? Décidez-vous, car le temps presse!

— Hé! l'on travaillera pour ton Espagnol ; mais c'est bien parce que la nécessité nous pousse, conclut Sacassou.

— Et toi, Bobignasse?

— Je suis Sacassou partout et toujours, répondit le Gascon.

— Et vous avez raison, car ce sera une rude affaire; et comme le Silva est généreux, je crois qu'il y aura gros à gagner ce soir : outre vous deux, il faut que je trouve Pincebourde, Piédalouette et Laromuche, ce qui, avec moi, portera le nombre à six.

— Capedious! s'extasia le Gascon. Six hommes de notre valeur! C'est donc une armée qu'il va falloir défaire!

— Je n'en sais rien. Silva m'a dit de nous trouver à six sur le Pont-Neuf et c'est là certainement qu'il nous donnera ses ordres. Ainsi ne perdons pas de temps, et dans cette foule d'imbéciles, tâchons de découvrir un de nos trois amis.

En effet, ils étaient arrivés maintenant sur le Pont-Neuf où la foule était considérable.

C'était à cette époque, sous le règne de Louis XIII et de Richelieu, l'endroit le plus fréquenté de Paris, une sorte de foire permanente où la badauderie parisienne s'en donnait à cœur-joie de promener sa flânerie coutumière.

Quatre charlatans surtout tenaient la vogue, et c'était devant leurs tréteaux que s'arrêtait le plus volontiers le flot du populaire.

Ces charlatans étaient Tabarin, Mondor, Brioché, et surtout le célèbre Hyéronymo, dit Orviétan. Aussi fut-ce vers les tréteaux de l'Orviétan que se dirigèrent Grignolet et ses deux compères, certains qu'ils étaient d'y rencontrer Laromuche.

C'est que Laromuche, outre la facilité qu'il avait de tirer sa rapière pour envoyer *ad patres* le quidam qu'on lui désignait, possédait une autre qualité qui, un jour ou l'autre, devait lui donner maille à partir avec le lieutenant criminel. Laromuche adorait les foules où sournoisement il pouvait glisser une main délicate dans les chausses qu'il supposait bien garnies de doublons et de ducats.

Grignolet eut vite fait de reconnaître son ami, au feutre tout particulier de couleur verdâtre qui ornait son visage fleuri, où le bourgogne avait gravé de réjouissantes enluminures. Se frayant un passage à travers la populace, tandis que Orviétan débitait ses bourdes et calembredaines, Grignolet se trouva bientôt derrière Laromuche, et sans façon lui tapa sur l'épaule.

A la façon dont le joyeux garçon se retourna, on comprenait facilement qu'il n'était point précisément occupé à égrener les grains d'un rosaire; mais, reconnaissant son ami, il se rassura.

— Sapristi! tu m'as fait une fière peur! grommela-t-il.

— Pourquoi cela, mon maître?

— Je ne sais, une idée; j'avais cru sentir la main d'un officier de la prévôté.

— La prévôté te fait-elle peur?

— Moi! fit Laromuche, quelle idée! Qu'ai-je à craindre de la prévôté?

Mais à ce moment, le cri de « au voleur! » poussé par un bourgeois qui ne retrouvait plus la bourse qu'il avait placée tout à l'heure au plus profond de sa poche indiqua plus que clairement, qu'en dépit de ce qu'il disait, Laromuche préférait avoir affaire à son vieux camarade Grignolet qu'à un officier criminel.

Au cri de « au voleur! » deux ou trois aigrefins avaient pris la fuite, bientôt poursuivis par une horde de gens qui s'apercevaient soudain combien leurs chausses étaient plus légères que tout à l'heure.

— Imbéciles! grommela Laromuche en voyant cette débandade. Puis se tournant vers Grignolet :

— Or çà, camarade! qu'y a-t-il pour ton service?

— Es-tu libre?

— Cela dépend.

— Service de Lopez de Silva.

— Pf! fit Laromuche, avec une moue.

— Grand divertissement ce soir avec accompagnement de rapières et de poignards.

— Peuh!

— Et une forte somme au bout pour ceux qui resteront.

— Pf! Pf! de l'argent! on n'en manque pas, dit Laromuche, en faisant sauter dans sa main cinq ou six bourses qui sonnèrent doucement à ses oreilles. Au moins, voilà de l'argent facilement gagné, sans risque et sans péril...

— Que la potence.

— Il faut bien mourir un jour!

— Eh quoi! ce métier de tire-laine te plaît donc tant, que tu abandonnes aujourd'hui le noble maniement des armes?

— On ne sait plus manier l'épée de nos jours! Et, vois-tu, cela me peine de tirer ma rapière contre des gens qu'il faut embrocher comme des oisons. Dis-moi, cette noble lame te fait-elle l'effet d'une vulgaire broche?

— Oui, mais aujourd'hui, ce sera mieux.

— Allons donc!

— Nous sommes six engagés.

— Ventre-saint-gris! comme disait le feu roy! Six!

— Bobignasse et Sacassou, que tu vois là-bas, béant aux étoiles; Piédalouette et Pincebourde, moi, et...

— J'en suis, mordieu! prononça Laromuche, soudain convaincu.

— Eh bien, ami, il ne nous reste plus qu'à trouver Piédalouette et Pincebourde.

— Ah! on n'aura pas loin à aller, car il me semble bien que les voilà qui s'escriment joyeusement devant le cheval de bronze.

En effet, désœuvrés, ne sachant à quoi employer leur temps, leur bourse, vide sans doute, leur interdisant l'entrée du cabaret, la foule étant trop grande encore pour pouvoir tirer le manteau avec profit, Pincebourde et Piédalouette avaient tiré leur colichemarde et se battaient le plus gaiment du monde, pour leur plaisir et la plus grande joie d'une demi douzaine d'aigrefins qui marquaient les coups.

— Ohé, les amis! fit Grignolet en les accostant, vous faites bien d'aiguiser vos lames, car elles auront de la besogne ce soir.

— Qu'y a-t-il?

— Avancez par ici. Voulez-vous gagner un peu d'argent?

— Cela ne se refuse jamais, avoua Piédalouette.

— Pourquoi faire? demanda Pincebourde.

— Pour aider, de quelques bonnes estocades, le comte de Silva qui implore votre secours.

— Palsambleu! fit Pincebourde, je ne savais justement pas comment employer ma soirée.

— Alors, joignez-vous à nous et attendons.

Et tous les six se mirent à arpenter le Pont Neuf, les bras ballants, le nez en l'air en bons badauds qui flânochent, retardant de minute en minute le moment de rentrer chez eux.

Cependant l'heure avançait, et, peu à peu, le calme se faisait sur le Pont-Neuf : une à une, les boutiques en plein vent éteignaient leurs quinquets fumeux; Tabarin et Mondor, Orviétan et Brioché, déménageaient leurs tréteaux, les bourgeois regagnaient leur demeure, et les joyeux coupe bourses les suivaient, n'ayant plus rien à faire en ces lieux. A peine de-ci, de là, entassée comme des saints de pierre dans les guérites construites sur les pilastres du pont, apercevait-on quelque ombre sinistre, guettant le passant attardé. Du côté de la rue Dauphine, des voix avinées parvenaient, à demi éteintes, marquant que les cabarets borgnes rejetaient sur le pont le trop-plein de leurs buveurs : puis le calme se fit.

Dix heures sonnèrent à Saint Germain-l'Auxerrois.

Cependant nos six amis continuaient à arpenter le terre plein du Pont-Neuf.

Enfin, là bas, au bout du pont, on aperçut une ombre qui s'avançait.

— Voici le comte! fit Grignolet.

Et les six spadassins s'arrêtèrent.

IV

Parmi les plus vaillants compagnons de Henri IV, certes en première ligne on pouvait compter le duc de Belyeuse qui, après avoir été l'ami de plaisir du Béarnais à la cour de Charles IX, avait été son compagnon de bataille lorsque, à coups d'épée, le sublime Gascon avait conquis son royaume.

Aussi Henri IV l'aimait-il, son brave duc de Belyeuse, et certes celui-ci se serait fait tuer mille fois pour son roy.

Lorsque Henri IV tomba sous le couteau de Ravaillac, nul ne pleura des larmes plus sincères que le duc de Belyeuse.

Et tandis qu'on s'empressait à la cour du jeune Louis XIII, lui, inconsolable de la mort de son maître, brisa l'épée qui tant de fois était sortie du fourreau au service du Béarnais et se retira dans son château de Belyeuse, dans le pays Blaisois.

Là, quelque temps après, et bien qu'il fût âgé de plus de quarante-cinq ans, il épousait la fille d'un de ses voisins, Luce de Bonneval, adorable jeune fille dont les vingt ans adoucirent dans le cœur du duc le lourd chagrin que lui causait la mort pitoyable de son roy.

Bientôt une enfant naissait, une fillette, aussi belle que sa mère, à laquelle on donna le nom de Simonne, et dès lors, le duc de Belyeuse fut l'homme le plus heureux de France et de Navarre

Mais, hélas! un soir, à la chasse, voulant sauter un obstacle, son cheval manqua des quatre pieds et la jeune duchesse de Belyeuse fut tuée net dans cette chute : le duc pensa mourir de douleur.

Mais sa fille était là, sa petite Simonne, et le sourire de cette enfant le rattacha à la vie : il vécut pour l'élever, pour en faire une fille digne de sa race, digne du nom glorieux qu'elle portait.

Cependant les années passèrent; Simonne de Belyeuse était maintenant une grande jeune fille de seize ans, d'une beauté divine, formée à tous les exercices du corps et de l'esprit, sérieuse malgré son jeune âge, pour avoir poussé au château de Belyeuse, où pesaient de si lourdes douleurs. Et le vieux duc songea alors qu'il lui faudrait bientôt, pour sa fille adorée, trouver un mari digne d'elle et de lui. Car l'âge commençait à peser lourdement sur ses

épaules; il avait plus de soixante ans, et que deviendrait Simonne si la mort venait le surprendre?

Mais était-ce dans le Blaisois, dans ce vieux château de Belyeuse qu'il trouverait un mari pour son enfant? Non, il fallait aller à Paris, où parmi les courtisans que la jeune cour attirait au Louvre, il pourrait sagement choisir celui qu'il donnerait comme soutien à sa fille.

En effet, bientôt on vit le vieil hôtel des Belyeuse, si longtemps fermé, ouvrir ses portes, et avec sa fille, le duc s'installa à Paris.

Il y avait plus de dix-huit ans que le duc n'avait paru au Louvre. Que de changements! les noms que les huissiers jetaient à travers les salons lui étaient bien encore connus, car c'étaient pour la plupart ceux de ses anciens compagnons d'armes; mais il ne savait reconnaître ceux qui les portaient. Ses vieux amis étaient morts, et c'étaient leurs fils qui avaient pris leur place dans les antichambres du Louvre, où lui-même passait inaperçu, oublié. Qui se souvenait du duc de Belyeuse parmi cette joyeuse troupe d'étourdis tout occupée à ses plaisirs et à ses débauches, et qui, si elle portait une rapière, ne la tirait jamais pour défendre son roy, mais bien pour vider joyeusement quelque querelle de cabaret?

D'ailleurs, qui s'occupait du roy? Ce vieillard de trente ans qui s'appelait Louis XIII passait son temps à la chasse, et s'il demeurait au Louvre, c'était pour y vivre enfermé dans quelque sombre cabinet, à nourrir son ennui. Quand quelque provincial parlait du roy, on lui répondait cardinal, car c'était le vrai roy, celui-là, c'était le vrai maitre, et sa grande simarre rouge s'étendait sur le trône qu'elle couvrait de ses plis sanglants.

Et tout de suite, le duc de Belyeuse comprit qu'il n'avait rien à faire dans cette cour, lui l'homme d'une autre époque, lui l'ami d'un roy qui avait su gouverner seul, au milieu de quels périls, préférant s'appuyer sur l'épée de ses gentilshommes que sur la crosse d'un évêque. Et il se promit de vivre isolé en son hôtel de Belyeuse, comme il avait vécu là-bas, en son vieux château du Blaisois.

Néanmoins, avant de s'éloigner de ce Louvre si changé pour lui, il voulut aller baiser la main de la veuve de son roy, cette Marie de Médicis qu'il n'avait jamais aimée, certes, mais qu'il vénérait maintenant qu'elle représentait pour lui les derniers vestiges d'un passé à jamais disparu.

Certes, si elle avait commis des fautes jadis, — d'aucuns mur-

muraient des crimes, — elle les expiait durement aujourd'hui. Abandonnée par son fils dont elle n'avait point su se faire aimer, abaissée par un Richelieu contre lequel elle avait osé conspirer, celle qui avait tenu la régence du beau royaume de France vivait seule en un coin du Louvre, oubliée, dédaignée, haïe par tous.

Le cœur du duc saigna quand il pénétra dans l'antichambre des appartements de la reine mère. Quoi! on laissait dans cet abandon la veuve du feu roy!

Deux hommes gardaient cette antichambre, deux seigneurs seulement, tandis que là bas, toute la noblesse de France faisait la haie, attendant le passage du cardinal. Ah! les temps étaient changés.

A l'arrivée du duc, l'un des hommes qui causaient à voix basse auprès d'une fenêtre se retourna et le reconnaissant :

— N'est ce point un spectre que je vois? dit-il en s'avançant. Est-ce bien là mon vieil ami le duc de Belyeuse?

— Vous, de Morantin! fit le duc qui retrouvait dans ce gentilhomme un de ses vieux compagnons d'armes.

— Ventre-saint-gris! de Belyeuse, je vous croyais mort.

— Il eût peut-être mieux valu, car il est triste, Morantin, de survivre à sa génération.

— Ah! ah! fit le vieux soldat, vous venez de là bas et restez confus de voir la noblesse abandonner ses souverains! Oh! il n'en était pas ainsi de notre temps.

— Nous n'avions pas de Richelieu, alors.

— Chut! fit Morantin. Ah ça! vous arrivez donc de chez les Hurons? Malheureux, ignorez-vous que dire un mot déplacé sur l'Éminence Rouge, c'est se signer une lettre de cachet pour le moins! D'ailleurs, on voit bien que vous avez perdu les usages de la cour, car on ne vous verrait point au débotté venir au baise-main de la reine mère.

— Vous y êtes bien! fit de Belyeuse.

— Oh! moi, je n'ai plus rien à perdre et plus rien à gagner. Mais quand on a vingt ans, il faut être aussi fou que ce jeune homme que vous voyez-là, pour perdre son temps dans une antichambre où l'on ne peut récolter que la haine du cardinal.

— Mon cher de Morantin, fit de Belyeuse, je n'ai plus vingt ans, hélas, et, comme vous, je n'ambitionne plus rien en ce bas-monde, aussi puis-je impunément rendre mes devoirs de courtisan à celle qui fut la femme de notre brave roi Henri. Mais ce jeune homme...

— Mon cher, un fou, ou un fier original du moins, car il cache dans un cœur de vingt ans des vertus que l'on n'a guère que vers la soixantaine. Loyal, fidèle et brave comme son épée, il ne craint point de venir ici faire sa cour à une reine abandonnée dont il sait fort bien qu'il ne peut obtenir ni faveur, ni bénéfices.

— Quel est son nom?

— Lionnel de Puyroland.

— Le fils d'un de nos compagnons sans doute?

— Oui!

— Mais je croyais que Gaston de Puyroland était mort à Arques sans laisser de descendant.

— Je le croyais aussi, mais un jour ce jeune homme est arrivé à la cour, présenté par le vieux duc de Luze. Comme il est riche, jeune, beau, qu'il ne demande rien, on a tout de suite admis qu'il descendait de Puyroland. Un jour, d'ailleurs, pour tout dire, un certain vicomte de Méré ayant osé douter de cette noble origine, Puyroland l'a tué tout net, ce qui, je dois le dire, plus que la parole du duc de Luze, a fait admettre qu'il n'était pas un aventurier. D'ailleurs, Puyroland ou non, il est digne du nom qu'il porte. Voulez-vous que je vous le présente?

— Certes.

Durant tout cet entretien, Lionnel n'avait cessé de tambouriner sur les vitres une sorte de marche guerrière, mais il sentait fort bien que l'on parlait de lui, aussi s'avança-t-il prestement lorsque de Morantin l'appela.

— Mon cher de Puyroland, laissez-moi vous présenter au duc de Belyeuse, qui m'a témoigné le désir de vous connaître.

— Certes, dit le duc, ce que vient de m'apprendre de vous le comte de Morantin et, plus que ses éloges, d'ailleurs, votre présence dans cette antichambre, témoigne trop quel gentilhomme vous êtes pour que je ne sois point heureux de serrer votre main. Et puis, n'êtes-vous point le fils d'un vaillant soldat du roy Henri?

— Monseigneur, répondit Puyroland, si j'ai quelque qualité, je le dois aux exemples des vaillants comme vous et M. de Morantin, sur qui j'essaye modestement de me modeler.

— Ah! voici qui me réconcilie avec la jeunesse d'aujourd'hui, fit de Belyeuse en pénétrant chez la reine mère.

C'est ainsi que le vieux duc de Belyeuse fit la connaissance de Lionnel de Puyroland.

Comme il se l'était promis, le duc demeura chez lui une retour

nant plus dans une cour où il n'avait que faire ; mais, après une ou deux visites à l'hôtel de Belyeuse, Lionnel était devenu le familier de la maison.

Etaient-ce les vertus du père ou la beauté de la fille qui l'attiraient? Le duc lui-même n'aurait su le dire, et dans ses journalières visites à l'hôtel de Belyeuse, Lionnel observait une si noble et si correcte attitude, entourait le vieillard d'une telle attention, et se montrait si respectueux envers sa fille, qu'il eût été bien difficile de deviner le motif qui le guidait.

Après un an de cette existence, le duc de Belyeuse en arrivait à songer que de Puyroland était bien le mari qu'il avait rêvé pour sa fille ; mais, comme rien dans la conduite du jeune homme ne faisait supposer qu'il aspirât à sa main, il se trouva fort empêché. D'ailleurs qu'en pensait Simonne?

Un soir, il parla très nettement à sa fille de ce projet. Mais celle-ci hocha la tête.

— Bah! fit-elle, M. de Puyroland ne songe pas à moi, et s'il vient si souvent en cet hôtel, c'est seulement conduit par la vénération qu'il a pour vous.

Le duc était fort perplexe. Enfin, un jour, il prit un parti. Quelque riche que fût M. de Puyroland, la fortune des Belyeuse pouvait rivaliser avec la sienne. D'autre part, Simonne était assez belle pour susciter l'amour. Puisque ce Lionnel se taisait, il prendrait les devants. Avant tout, ne devait-il pas assurer le sort de sa fille avant que la mort ne fût venue?

Mais, auparavant, il éclaircirait le mystère qui entourait l'enfance de ce jeune homme, et si réellement il était un Puyroland, eh bien...

Et le soir il s'en fut chez la reine mère, supposant que mieux que personne elle pourrait lui dire ce qu'était au juste ce Puyroland dont tout bas on contestait la naissance.

Marie de Médicis le reçut fort bien, non sans lui reprocher doucement de lui faire de si rares visites.

— Madame, dit le duc, si je suis rare à vos réceptions, du moins suis-je plus rare encore à celles du cardinal.

— Chut! ne parlons point de cet homme, répondit l'Italienne, mais dites-moi plutôt ce qui vous amène chez nous, car il faut un motif bien urgent pour que le duc de Belyeuse paraisse au Louvre.

— En effet, Madame, il s'agit de ma fille. Je voudrais la marier!

— C'est de son âge...

— Au comte de Puyroland!

— A Puyroland! fit la reine-mère avec un étonnement mal dissimulé.

Le duc tressaillit.

— Oui, insista-t-il, n'est-il point digne de s'allier aux Belyeuse?

— Je ne dis point cela, fit la reine. Dieu me garde de soupçonner en quoi que ce soit un gentilhomme qui s'est toujours montré si fidèle envers la mère de son roy. Cependant...

— Cependant?

— Ecoutez, duc de Belyeuse, le jour où vous m'apporterez la preuve indéniable que ce gentilhomme est bien réellement de la race des Puyroland...

— Eh quoi! douteriez-vous?

— Je ne sais! mais j'ai connu Gaston de Puyroland qui était de votre âge, duc, et jamais je ne sus que Gaston eût un fils.

— Certes, Gaston était un de mes amis; je l'ai vu tomber à mes côtés à Arques et je peux dire qu'il est mort dans mes bras, et moi-même, dois-je le dire, j'ignorais qu'il laissât un enfant. Pourtant ce que l'on raconte est fort croyable, en somme.

— Oui, fit la reine, Gaston de Puyroland gardant une haine farouche à l'enfant dont la naissance avait coûté la vie à la femme qu'il adorait; Gaston de Puyroland chassant cet enfant de sa maison et le faisant élever loin de lui; Gaston de Puyroland ne parlant jamais de ce fils et cherchant à l'oublier lui-même; oui! l'histoire est vraisemblable, mais la preuve?

— Cependant, si ce jeune homme était un aventurier, la cour l'aurait-elle ainsi accepté, et Votre Majesté elle-même...

— Bah! fit la reine qui voulait mettre fin à l'entretien, admettons que Lionnel soit véritablement de Puyroland, et donnez-lui votre fille, duc. Si vous n'avez pas la certitude d'avoir un Puyroland pour gendre, du moins Simonne aura celle d'avoir pour mari un gentilhomme comme il s'en trouve peu à la cour de Louis XIII, mon fils bien-aimé.

Ayant dit, la reine mère donna sa main à baiser au duc. De Belyeuse allait sortir, mais la reine mère le retint.

— J'espère, dit-elle, que vous avez quelque valet pour vous accompagner?

— Votre Majesté veut se moquer, sans doute, fit le duc avec un sourire. Certes, je ne suis point assez vieux encore pour avoir peur tout seul, dans les rues de Paris.

— Qui sait? fit la reine. Croyez-nous, Monsieur de Belyeuse; je porte malheur à mes amis. Mais tous ne tombent point sur la place de Grève, comme M. de Chalais. Bien souvent on en a vu ensanglantant le pavé des rues qui, pour tout crime, n'avaient commis que l'imprudence de faire leur cour à une reine déchue.

— Que Votre Majesté se rassure, dit le duc ; mon bras est encore assez fort pour supporter le poids de ma rapière et un vieux capitaine comme moi ne tombe pas sans rendre coup pour coup.

— Que Dieu vous garde, duc! dit la reine.

Le duc sortit.

— Allons donc, pensa-t-il, je ne conspire point, moi, et Monseigneur le cardinal aurait mauvaise grâce à me faire tuer.

Et sans plus, il continua son chemin et arriva jusqu'au Pont-Neuf. La solitude était grande; un épais brouillard montait du fleuve que l'on entendait bouillonner; les rares réverbères se noyaient dans la brume; tout autre que de Belyeuse eût pu frémir. Mais, la tête haute, la main sur la garde de son épée, le duc poursuivait son chemin. Tout à coup, il entendit un cri.

— C'est lui ! A mort !

Aussitôt, surgissant du brouillard, cinq ou six hommes, l'épée haute, se placèrent devant lui.

— Misérables ! cria le duc, et faisant un pas en arrière, il dégaina.

— Sus! sus! chargez! s'écria la même voix.

Le duc tressaillit, car il venait de reconnaître la voix de Lopez de Silva, l'âme damnée du cardinal.

- Allons! pensa le duc, la reine mère avait raison. Et courageusement, sans un cri, il s'apprêta à défendre sa vie.

Mais, hélas! l'âge trompa son ardeur. Que pouvait-il faire, d'ailleurs, contre six spadassins habiles? Une minute, par son escrime habile, il parvint à écarter les six lames de sa poitrine ; mais ils étaient trop, et bientôt une des épées s'enfonça dans son flanc : il était perdu !

Mais tout à coup il entendit un bruit de pas et presque aussitôt une voix qui criait :

— Courage, Monsieur ! tenez bon !

Et un homme surgit, vêtu de noir et la face cachée sous un masque écarlate.

— Le Masque Rouge ! le Masque Rouge ! hurlèrent les spadassins qui reculèrent à cette vue.

— Oui ! le Masque Rouge qui va vous tuer!

Et d'une main soutenant le duc qui chancelait, celui qu'on appelait le Masque Rouge fit tournoyer sa rapière dans le groupe des spadassins frémissants, et l'un d'eux tomba mortellemen frappé.

Mais déjà les autres rompaient, visiblement effrayés, et lorsqu'ils se trouvèrent hors d'atteinte de la meurtrière épée, ils s'enfuirent dans la nuit.

— Les lâches! grommela Lopez de Silva en se voyant tout seul contre un adversaire aussi formidable, et à son tour, il tenta de s'échapper, mais pas assez tôt cependant que l'épée du terrible jouteur n'eût balafré sa joue et qu'il n'eût entendu l'homme au masque écarlate lui crier :

— Grâce à cette marque, je te reconnaîtrai et te frapperai à ton tour. On n'échappe pas au Masque Rouge!

Et Lopez s'enfuit épouvanté.

(A suivre.) Rodolphe BRINGER.

UNE TOURNÉE EN AMÉRIQUE

I

Avis au lecteur. — Ni Colomb, ni Bourget. — Les loisirs d'un impresario. — A bord de la *Bretagne*. — Trente malles et pas un sou d'octroi. — Le prix d'un fiacre à New-York. — « Faire de l'argent. » — Au Fifth Avenue Theatre.

Mon intention n'est pas, nouveau Christophe Colomb, outrecuidant Améric Vespuce, rotterdamois Paul Bourget, de découvrir, encore une fois, l'Amérique.

Dénicher des étoiles et les mettre en valeur suffit très amplement à ma gloire.

Ceci n'est autre chose que le simple récit d'une tournée artistique accomplie par moi aux États-Unis, aux débuts de l'an des grasses... recettes 1896, en qualité d'impresario de la célèbre tragédienne Mme Eleonora Duse. En ces sortes de pérégrinations, le temps (faut-il s'en plaindre?...) ne s'emploie pas exclusivement en répétitions et en représentations. Il reste place encore à d'exquises flâneries, à de succulentes études de mœurs. Combien de fois la page blanche de la lettre arrivée, le matin même, de Paris; le verso du télégramme alignant la traditionnelle excuse : *Impossible venir répéter; forte migraine...;* combien de fois, l'une, l'autre ne reçurent-ils pas l'impression sténographiée d'un spectacle dont s'était enthousiasmée ou offusquée ma badauderie.

Grand peuple, grand pays que celui d'Amérique... supérieur à celui de France? Parfois... La balance penche-t-elle du côté des Yankees? Ma faible voix n'ose se prononcer.

Quoi qu'il en soit, vous qui viendrez là-bas, n'espérez pas y importer la moindre de vos idées mesquines. Vous seriez aplati, écrasé, dévoré par ces passionnés chasseurs aux dollars, par ces terribles struggleforlifeurs qui voient grand et font de même.

En scène donc, impresario et acteurs! Et si, dans le feu de l'action, je suis jamais irrévérencieux envers une nation que j'estime, ombre de Washington, daigne me pardonner!

Il était exactement le samedi 10 janvier 1896, depuis une demi-heure, quand je quittai Paris et la gare Saint-Lazare, devant prendre passage au Havre sur le paquebot la *Bretagne*, de la Compagnie Transatlantique. Mme Duse, engagée pour soixante représentations à New-York, Washington, Boston, Philadelphie, etc., allait s'embarquer, quinze jours après, à Liverpool, sur le *Majestic*, tandis que le *Bismarck* arrachait ses futurs compagnons de gloire aux délices de Gênes, où, malgré le proverbe, il peut y avoir du plaisir.

La Providence, dont je suis l'un des chéris, s'empresse d'installer sur le même bateau que moi, M. Malcolm Thurne, chef de la douane à New-York.

— Je ne connais pas la Duse, me dit cet homme aveuglément charmant; mais, du moment que vous me dites que c'est une grande artiste, j'en suis fou! Combien de malles a-t elle?

— Vingt-sept, pas une de moins.

— Et vous?

— Trois; j'en pâlis de honte... que trois!

— Ça fait trente, si je ne m'abuse.

— Vous parlez comme Barrême en personne.

— Eh bien! foi de Malcolm. dans ma « turne », ni vous, ni Elle, ne débourserez un sou d'octroi.

L'autocrate des gabelous ayant tenu parole, M. Mac Kinley est capable de gagner, en l'apprenant, un nouvel accès de « bill ».

Rien de positivement intéressant à signaler, en plus, au cours de cette fameuse traversée, que la grinchosité du temps, agréablement mitigée par l'aménité du capitaine Rupé. Comme distractions, l'échange entre passagers d'historiettes croustillantes, la chasse aux mouettes à coups de revolver, et une perpétuelle absorption de victuailles — la mer se chargeant de faire le creux.

Deux menus, à titre de documents :

DÉJEUNER

Paquebot la BRETAGNE

MENU DU 16 JANVIER 1896

Beurre, Radis	Butter, Radishes
Huitres	Oysters
Œufs brouillés Balzac	Scrambled Eggs
Escargots à la Parisienne	Snails
Tête de veau vinaigrette	Calfs Head
Rosbif et poulet froid	Roastbeef and Chicken
Entrecôtes cresson	Sirloin steaks
Côtelettes de mouton	Mutton cutlets
Pommes soufflées	Potatoes
Petits gâteaux	Small cakes

Desserts :

Mendiants. — Pommes cuites.

DINER

Paquebot la BRETAGNE

MENU DU 16 JANVIER 1896

Potage Bellefontaine	Bellefontaine soup
Consommé tapioca	
Rissoles à la purée de foie gras	
Filets de soles à la Joinville	Fish
Selle de mouton Dubouzet	Mutton
Céleri à la moelle	Celery
Petits pois aux laitues	Green peas
Filet de bœuf rôti	Fillet of beef
Perdreaux au cresson	Partridges
Salade	
Gâteau mousseline	Cakes
Glace groseille	Ice cream
Desserts	
Poires et raisins	Pears and grapes

J'allais oublier la poule au pilote.

Trente-six heures avant l'arrivée, le garçon de fumoir présente aux passagers un sac contenant vingt-deux numéros. La mise étant de vingt francs par tête, il s'agit de tomber sur le chiffre inscrit à

l'avant du bateau-pilote qui sera aperçu le premier à la droite du paquebot, et touchera, de ce fait, une prime de cinq cents francs.

J'avais le numéro 16, et c'est le 17 qui a gagné.

Un point, c'est tout!...

Le samedi 17, à dix heures du soir, nous croisons la *Gascogne*, en route pour le Havre. A bord de ce navire et du nôtre, des feux de bengale bleus, blancs, rouges coupent, les uns à bâbord, les autres à tribord, les ponts à distance égale. De part et d'autre, le drapeau français est hissé, on se salue, on chante *la Marseillaise*. Et c'est naïvement émouvant, ce souvenir de la patrie lointaine échangé entre ceux qui la quittèrent et ceux qui vont la retrouver.

Peu folâtre, New-York, ainsi qu'il m'apparut, en reprenant possession de la terre ferme, au wharf de la Compagnie Transatlantique. Un interminable village aux rues désertes, aux boutiques hermétiquement closes par le traditionnel repos dominical.

Heureusement, me souriant au débarcadère, voici l'aimable visage de M. Davis, représentant de M. Miner, le directeur du Fifth Avenue Theatre. Pendant que s'échangent les premiers compliments, le temps est rapidement devenu épouvantable, plus épouvantable cent fois qu'en aucun lieu du monde. Ne refusons pas cette nouvelle satisfaction à l'amour-propre américain!... L'ouragan fait rage, encapuchonnant les rares passantes de leurs jupes, et les douches de pluie se succèdent comme si le Grand Maître de là-haut eût dirigé sur nous son vaporisateur.

Le fiacre tutélaire vient à passer à temps.

— Combien, demande M. Davis, pour aller au Fifth Avenue Theatre?

— Trois dollars.

— « All right. »

En neuf minutes, nous sommes à destination.

— Comment? m'écriai-je, trois dollars pour moins de deux tiers de quart d'heure?

— Parfaitement, répond flegmatiquement mon compagnon de route. Je ne suis volé que de deux dollars. Et le temps, ici plus qu'ailleurs, valant de l'argent, il me semble déjà que je les ai regagnés. Calculez un peu! Si j'avais protesté contre les exigences du Collignon new yorkais et déclaré formellement que je ne paierais que le prix ordinaire, notre homme aurait regimbé, fait mine de s'en aller peut être, et finalement aurait accepté. Première

perte de temps; sous l'averse, circonstance aggravante; mettons deux à trois minutes. Enfin, nous voici installés, non sans peine. Le roi du siège est de mauvaise humeur; il fouette mollement sa rossinante; qui sait même s'il ne s'offrira pas le malin plaisir d' « accrocher » deux bourgeois qui ne valent pas cher? Ci: gaspillage nouveau de sept à huit minutes. Tout cela, n'est-ce pas? vaut bien quelques centimes.

Du coup, j'avais l'explication de toute l'existence américaine. Chacun ici veut gagner de l'argent; il est donc tout naturel qu'il se fasse payer le plus cher possible. Et, loin d'en garder rigueur à l'exploiteur, l'exploité n'a pour lui que de l'admiration. « Cet homme veut « faire de l'argent »; donc ce n'est pas un imbécile. A moi, maintenant, d'en gagner davantage. » Et on se remet au travail.

Faut-il attribuer à cet esprit pratique, non arrêté aux bagatelles de la porte, le caractère antimonumental de l'entrée du théâtre de nos futurs exploits? Au-dessus d'une prosaïque porte cochère s'enchâssent les cabochons de strass d'une enseigne, illuminée, le soir, à l'électricité; à gauche, la devanture d'un cordonnier (gare aux cuirs!) à droite, un tailleur (gare à la veste!). Le bureau de location, où, fait à noter, les places peuvent se retenir sans augmentation, un mois à l'avance, est placé à mi-chemin d'un couloir long de douze mètres environ. Tout au bout, une barrière à la rampe et aux colonnettes de cuivre, de chaque côté de laquelle, les jours de représentations, un employé, aposté, déchire la moitié du billet de chaque spectateur. Quelques pas plus loin, s'ouvre de plain-pied l'entrée des fauteuils d'orchestre.

Il est pourtant une chose dans laquelle, au théâtre comme ailleurs, les citoyens transocéaniens ont sacrifié l'utilité à l'apparat. Regardez ce coffre-fort installé très en vue. Il est haut, il est large, il est ventru comme un financier de l'ancien régime. Qu'y a-t-il dedans? Parfois des milliards; mais, hélas! très souvent, rien moins que de l'argent. J'en aperçus un, certain jour, qui faisait le plus bel ornement de la loge d'un concierge d'établissement dramatique. Orgueilleusement vaste, il développait trois mètres de façade et autant de profondeur. J'enviais la fortune du manager capable de remplir un pareil édifice, quand j'en vis sortir, un matin, un individu négligemment vêtu d'un caleçon et d'un gilet de flanelle. C'était la chambre à coucher du surveillant de nuit qui y procédait même à ses ablutions.

« Avoir un bon coffre » signifie en style yankee, non seulement jouir d'une parfaite santé, mais aussi être capitaliste et même propriétaire d'immeubles.

II

L'hôtel américain. — Cure-dents et parapluies. — Je pleure Vespasien. — Chique chic. — Un lit dans une armoire. — Horloge-factotum. — Fermez votre bec. — Tout aux petits oignons. — Pauvre " Molière " que vous devez souffrir! — Sire-cireur.

Quel est donc ce logis de superbe apparence?

où les entrants bousculent les sortants.

Un hôtel tout simplement, qui, comme toutes les maisons meublées américaines, de si haute classe soient-elles, mérite bien son nom de demeure hospitalière.

Honorez seulement d'un coup d'œil ces gens confortablement ou piètrement vêtus qui, devant l'huis principal, se grattent consciencieusement les dents, comme au sortir d'un repas copieux. Sont-ce des dîneurs utilisant cette habitude microbicide à réfléchir sur l'emploi de leur soirée? Hélas! ils ont peut-être l'estomac garni d'un croûton de pain et d'une tasse de café. Mais, tels des festoyeurs, dans la salle d'entrée, ils ont puisé à même la boite de cure-dents gratuits sinon obligatoires.

Paraître ou n'être pas, voilà la question.

Le baromètre décline-t-il, pourquoi vous embarrasser d'un parapluie incommode et ridicule? Dès la première goutte, entrez dans un hôtel. Moyennant une très faible redevance, un employé vous confiera, sourire aux lèvres, un riflard de milliardaire qu'il fera gracieusement reprendre à domicile.

Clients distraits ne pleurez pas sur vos « pépins » perdus.

Vous avez concouru au bien-être de vos semblables.

Dans cette voie aquatico-philanthropique, il y a mieux... A New-York autant qu'à Londres, les assoiffés devraient s'abstenir de « pinter » outre mesure. Pourquoi? Ah! voilà!... ils auront beau chercher, ils ne trouveront pas la moindre de ces installations qui nous transmirent, à travers les siècles, le nom de l'empereur

Vespasien, ou nous rendent vraiment sympathique le bon M. de Rambuteau. Parlons crûment; ça manque de kiosques hygiéniques où, sous une forme unicolore et alambiquée, tous les crûs de la vigne et du houblon sont copieusement représentés. Horrible inconvénient dans cette ville immense qui nécessite souvent deux heures de « retenue » avant de regagner son toit libérateur. On en mourrait peut-être; mais l'hôtel vient à point, l'hôtel ravi de faire croire à une affluence de visiteurs... ou de consommateurs... quand c'est plutôt le contraire. Là, le bùen retiro est propre, discret, à volonté, largement aéré ou pudiquement clos. Entrez donc carrément; il n'y a que les honteux qui... perdent.

Puis, le cœur soulagé, vous irez dans le hall vous approvisionner, auprès de la marchande, de tous les journaux et revues de l'Amérique; auprès du débitant, de « Havane » de choix; prendre votre ticket de chemin de fer, retenir une cabine sur le prochain bateau filant vers l'Europe, ou une loge pour la pièce en vogue. Aimez-vous la cohue, le bruit, les papotages; il y a, là, toujours de soixante à trois cents personnes qui fument, chiquent et crachent. Les hommes mâchent du tabac; les femmes, une sorte de gélatine à la rose, à la violette; et le chic suprême — puisque chique il y a — consiste à darder un jet de salive, au besoin par dessus la tête de son voisin, dans l'un des inévitables crachoirs placés à cinq mètres de distance. Ces contorsions éjaculatoires déforment un peu les visages féminins; mais rien n'empêche, avec de la bonne volonté, de se croire à Versailles, un jour de grandes eaux. Aux étages au-dessus, plus trace de bourses plates; tout respire le luxe, le confort et l'aisance. Pensez qu'un salon-chambre à coucher, au premier, est coté couramment 125 francs par jour, et qu'il faut monter au dix ou douzième pour se claquemurer, moyennant trois dollars, dans 4 mètres carrés. Pendant la journée, il est vrai, on a toute faculté de transformer le temple de ses ronflements en un très suffisant boudoir. Bois de lit, sommier, matelas, traversin, oreillers, basculent, au commandement, tout d'une pièce, et se dissimulent complaisamment entre les parois d'une armoire à glace ou d'une bibliothèque, empressées au premier bâillement, à restituer leur contenu. L'aspirant dormeur se faufile là-dedans comme un billet de banque dans un plat portefeuille; le moelleux est généralement absent, cela crie, cela grince à chaque mouvement; mais, au bout de huit jours, on y rêve de roses.

En tous cas, quelque froid qu'il fasse au dehors, le pensionnaire

transpire pour son argent. Grâce à l'universel chauffage à la vapeur, il mijote à feu doux dans une chaleur humide, qui le rendra, à l'instar de la majorité de ses camarades de bain-marie, rapidement anémique.

Trêve de critiques! cet inconvénient, qui ne partage pas avec l'amour le privilège d'être de toutes les saisons, disparait devant l'organisation du service dans les hôtels d'Amérique. Pas de sonnerie nécessitant une première apparition du garçon suivie à longue distance d'une seconde pour exécuter l'ordre donné. Dans toutes les chambres, un cadran porte ces mots : Cognac, café, chocolat, journaux, papier à lettres, bain, cigares, cigarettes, timbres-poste, blanchissage, etc. Placez la pointe de l'aiguille sur l'objet désiré et poussez un bouton. Deux minutes après, vous êtes servi.

Seulement, tout n'étant pas parfait, il arrive que l'on reçoit une tasse de moka, sans « bain de pied », quand on attendait une baignoire, et ses faux-cols au lieu de papier à lettres. Puis, tous ces suppléments se paient comptant — on ne vous délivre une note, une fois par semaine, que pour la chambre — et, chaque fois, c'est un autre garçon qui vous sert. Il en résulte qu'on se ruine en pourboires.

Autre bouton d'appel — celui-là installé gratuitement dans votre « home » par les Compagnies de télégraphes, de « messengers » ou de service de voitures. Pour envoyer une dépêche, faire porter une lettre, ou commander un « locati », tournez la manivelle jusqu'à l'inscription *ad hoc*; le facteur, le commissionnaire, le cocher sont là, avant que vous n'ayez fait : « Ouf! » Séance tenante, le télégraphiste compte les mots, accepte gracieusement l'adresse, si explicite soit-elle, et n'oublie pas de remettre un reçu.

Que de temps épargné aux business de master Jonathan!

Ces gens sont tant pressés que fermer un bec de gaz leur parait une indigne flânerie. Nous n'étonnerons personne en disant que « papillons » et ampoules électriques sont prodigués partout à profusion; or (ô stupéfaction!) sur le mur de toute private room une pancarte calligraphie la préhistorique inscription suivante : « Do not blow out the gas. But turn the key. » Ce qui en bon français, signifie : « Ne soufflez pas le gaz; tournez la clef. » Recommandation à l'usage des rêveurs, mais aussi, à ce que l'on m'a conté, des primitifs habitants des villes nouvelles, qui, en une année, sortent de ce sol nu par centaines. S'ils allaient ignorer, en leur

candeur naïve, l'usage et le maniement du dangereux hydrogène carboné!...

La précoce nuit d'hiver me surprit à l'hôtel Martin, le seul français de New-York, étudiant cette petite Amérique en déshabillé intime, plus amusante et moins connue que celle qui, par ses inventions miraculeuses et son commerce gigantesque, se charge de prouver sa supériorité. Il était temps de descendre dîner. Pas mauvaise, la cuisine, avec cette particularité qu'elle est, franchement, au hasard de la fourchette. Chaque viande se sert flanquée de trente-six petits plats contenant pommes de terre, carottes, maïs, cornichons, confitures, choux-fleurs, oignons, navets, etc. Devant pareille orgie de hors-d'œuvre distractifs, l'appétit paresseux a vite fait d'oublier le monotone et filandreux roast-beef; on pique à droite, à gauche, parmi la julienne, et le végétarisme compte un adepte de plus.

Enfin, je suis couché, non sans avoir déposé, suivant l'usage français, dans le couloir extérieur, au coin de la porte de ma chambre, mes souliers jaunes légèrement défraîchis par l'ondée transocéanienne. J'ai demandé sur la maternelle horloge, tel en un bar automatique, un whisky and soda aussitôt apporté; je n'ai même pas oublié de « turn the key ». Je dors (ô douceur!), quand un bruit de carambolage secoue mes membres endoloris de navigateur. En même temps, retentit cette apostrophe à mon adresse, précédée d'un « aoh! » féminin scandalisé : « Vos chaussures ont donc bien besoin de prendre l'air que vous les mettez dehors? »

Un garçon, en me rapportant, le lendemain matin, mes « Molière » cabossés par une dégringolade jusqu'en bas de l'escalier et tout aussi dégoûtants, me déconseilla de les exposer désormais, hors de portée de mes narines, le service des hôtels ne comprenant pas l'astiquage des bottines.

— Alors, qui me décrottera? interrogeai-je.

— Le « shoe-cleaner » sur le trottoir en face. Force me fut de prendre place, chaque matin, comme tant d'autres, dans une de ces grandes chaises au bord de la chaussée, et de prêter mes extrémités au polisseur sur orteils. Coût : cinquante centimes par opération, ou un franc, si l'on se fait vernir.

— Pourquoi n'allez-vous pas à Paris? disais-je à l'un de ces virtuoses qui m'avait gratifié d'un magistral coup de brosse? Vous y gagneriez certainement de l'argent.

— Combien par jour? fut la sceptique réponse.

— Mais dame! fis-je exagérant beaucoup, de sept à huit francs en travaillant ferme.

— Very much obliged, here I make about five or six dollars a day.

Vingt-cinq à trente francs, en une journée!... Des appointements de haut fonctionnaire politique. Cela rapporte presque autant de cirer des bottes que de les lécher.

III

Poseur de dents dehors — Le voici donc, enfin, le reporter ! — Affiches tintamarresques. — Dessus et dessous. — Mon royaume pour un sapin. — Électricité, élasticité. — La « carotte » du conducteur.

Mme Duse ne devant arriver que dans quinze jours, j'ai tout le temps à moi d'aller, le nez en l'air, à l'affût des excentricités du nouveau monde. En un temps et deux mouvements, me voici équipé de pied en cap pour cette course vers l'originalité; j'ouvre ma porte et recule estomaqué : un gros petit homme, à la moustache absente, à la barbiche en éventail, aux cheveux rares autant que roux, à la cravate piquée d'un diamant cyclopéen, aux doigts boudinés encerclés de bagues, s'avance, chapeau à la main, courbé en deux.

— The glorious impresario Schürmann ?

— Heureux et fier de vous dire que c'est moi.

— Maître, je suis dentiste.

— Je n'ai pas mal aux dents.

— Vous l'aurez!...

— Merci du pronostic.

— Cependant, aujourd'hui, il ne s'agit pas de vous; mais de la belle, de la divine, de l'incomparable artiste Mme Eléonora Duse.

— Mme Duse a d'autant moins besoin de votre ministère qu'elle est présentement en Europe, hors des atteintes de votre « pied de biche ».

— Parlons sérieusement; il s'agit de cinq cents dollars.

— Pour une loge à sa première représentation? Désolé, Monsieur, tout est loué.

— Si je vous disais qu'en la circonstance il n'est même pas utile que je la voie.

— Expliquez-vous alors...

— Voilà! Obtenez seulement de la grandissime tragédienne qu'elle déclare à ses admirateurs que toutes ses dents sont fausses, qu'elles sortent de chez moi, et qu'après de nombreux essais comparatifs, elle est enchantée de mon râtelier.

— Quoi? Vous voulez?... Mais, odontalgiste de mon cœur, Mme Duse ne vous connaît pas, elle ne tient même pas à vous connaitre, ayant le bonheur de posséder sa denture complète. Soyez persuadé, d'ailleurs, que, si cela n'était pas, elle n'aurait aucun plaisir à le révéler au public.

— Erreur profonde et préjugés mesquins! s'écrie le sculpteur en incisives. Ici, en Amérique, nos dents postiches sont si bonnes qu'elles valent mieux que celles données par la nature. Nous en avons jusqu'en diamants...

— Réservées aux brillants causeurs...

— En or, à l'usage des gens d'argent...

— Et en ébène pour les familles en deuil.

— Le fait que votre étoile a ses quenottes intactes m'est absolument indifférent. Ce à quoi je tiens, c'est à la réclame sortant d'une bouche si autorisée. J'y aurai gagné la clientèle de toutes les dames comme il faut. Donc pacte conclu : je vous dois cinq cents dollars.

— Vous me les devrez longtemps.

— Alors, c'est un refus?

— Tu l'as dit, gentilhomme.

Le paveur de palais n'avait qu'à déguerpir. Il le fit, me lançant cette flèche du Parthe : « Vous vous dites impresario; vous n'êtes même pas un homme d'affaires. »

Il paraît qu'il m'a conservé une dent. Qu'il la garde!... Ça lui fera un fonds de commerce.

Seconde visite : celle d'un reporter en jupons qui vient m'interroger sur mes projets de séjour et sur mes impressions. (Déjà?...) Dame! il faut bien remplir les trente-six pages quotidiennes du journal, payées modestement trois sous, et avoir de la copie d'avance pour le numéro dominical, 52 à 74 pages, coût avec le supplément en couleurs : 25 centimes.

En voyant l'information presque entièrement entre les mains du beau sexe, on pourrait croire que l'Amérique est une pépinière de stylistes femelles. Hélas! dût cette constatation m'attirer le reproche

de lèse-galanterie, il m'a paru que le lecteur d'outre-mer s'attachant plus à la quantité qu'à la qualité, il lui faut beaucoup et vite. Qui donc semble mieux apte à la chasse à l'écho, que l'être insinuant et malin avec lequel — Boireau l'a dit — « Quand on a fini de rire, on peut causer!... »

Je n'ai pas... causé, mais je n'ai pas fini de rire... Je sors, enfin, et dès mes premiers pas dans Fifth Avenue, mon lorgnon s'hypnotise sur une série d'affiches. Ah! ils ne lésinent pas devant le luxe des expressions les négociants du terroir avides de se débarrasser du trop-plein de leurs marchandises : « La fortune, proclame l'un, ne frappe qu'une fois dans la vie à la porte de tout le monde. Attention! ne laissez pas échapper cette occasion unique qui ne revient jamais et qui se présente actuellement sous la forme de cette cravate que l'on vous laisse pour vingt-cinq cents. » « Avez-vous cinq dollars? fait cet autre. Achetez ce pantalon. Vous ne les avez pas? Vendez vos meubles, votre montre, votre lit, et venez ici acheter ce que nous vous offrons, car il ne faut pas oublier qu'un homme sans pantalon ne peut jamais atteindre à une haute position sociale. »

Les femmes, par exemple, si... Je m'explique. Errez dix minutes ou dix ans devant les magasins de nouveautés new-yorkais, vous y verrez des robes princières, des manteaux de reine, des chapeaux plus séants que des couronnes; cherchez un pendant à ces délicates lingeries, à ces affriolants dessous qui peuplent les vitrines entières de nos « Louvre », de nos « Bon Marché ». Néant. « Cela ne se voit pas, pensent ces dames, cela ne peut faire envie, aider à l'estimation d'une fortune, c'est donc sans valeur. » Et en suivant de l'œil dans Central Park les jolies Américaines au teint frais, à l'œil piquant, la taille cambrée sous une délicieuse toilette que ne renierait pas l'une de nos meilleures faiseuses, je songeais : « Tout cela est très bien ; mais combien je préfère le simple costume de drap laissant deviner, au hasard du retroussis, toute une combinaison d'élégances intimes réservées à l'heureux privilégié d'hier, d'aujourd'hui ou de demain.

Une raison, économique celle-là, qui me fut donnée de ce dédain du non-vu, c'est que, le linge étant blanchi par les Chinois qui le ruinent complètement au bout de deux lavages, on n'éprouve aucun plaisir à dépenser des masses d'argent pour ces fragiles fanfreluches.

Le souci de ma réputation d'irréductible vertu m'engage à

ajouter illico, que je n'ai pas été m'assurer *de visu* si les aimables misses, aussi « lingées » que nos chères Françaises, pousseraient la pudeur jusqu'à mettre à l'abri des profanes regards ce que l'homme de leur choix doit être seul à connaitre. Dans ces temples de la coquetterie, batistes et linons ont peut-être leurs sanctuaires où, seules, sont admises celles dignes de les porter.

Et dire que, malgré cette amende honorable, un meeting féminin (pas de chance pour un début!) va, par un unanime ordre du jour, me prier de m'en aller laver mon linge en famille!

Tout le monde, comme M. Davis, déjà nommé, n'a pas le moyen de payer trois dollars une course en fiacre de dix minutes. De là, probablement, la rareté des voitures de place. Je me promène depuis une heure, et je n'en ai pas entr'aperçu une seule. Mais alors, s'il est si peu d'élus appelés à coiffer le couvre-chef en toile cirée, que deviennent les notaires sans étude, les artistes dramatiques sans théâtre, les ecclésiastiques sans église, parmi lesquels se recrute à Paris l'aristocratie des chevaliers du fouet?

Ne croyez pas, au moins, que les ennemis du footing aux rentes et aux jarrets peu solides en sont réduits à faire d'éternelles stations comme dans la cruelle attente de l'omnibus *Batignolles-Clichy-Odéon*, d'énervante et tantalesque mémoire. Cable-cars, soyez bénis. Là, pas de numéros, pas de piétinement dans la boue, pas de groupement, parapluie en main, autour d'un contrôleur ironique qui appelle votre 330 pour l'impériale, après avoir annoncé que le 14 est premier à monter pour l'intérieur. Les accueillants et confortables tramways se suivent à une distance de vingt mètres, tout au plus. On n'a qu'à faire un signe pour y monter. Quand il n'y a plus de place, il y en a encore. Les trente-deux sièges sont-ils occupés? Qu'importe? Dix, vingt, trente voyageurs supplémentaires s'y empilent; l'un demandant à une jolie dame l'aumône d'un soupçon de banquette, l'autre profitant d'un cahot pour s'asseoir sur les premiers genoux venus et y restant; la majorité, debout, prenant racine sur vos malheureux pieds. Ajouterai-je qu'il est d'un charme relatif aux occupants des bancs, d'avoir leur nez immobilisé juste à l'endroit où finit le dos haletant d'un gros monsieur. Mais cet inconvénient passager vaut il pas mieux, après tout, que des heures perdues et l'influenza gagnée?

N'étant pas actionnaire des Compagnies de ce transport spécial, je fus, sans sourciller, témoin d'un petit manège qui doit sensiblement alléger la caisse de l'administration. Chaque fois que

pénètre un nouvel arrivant et qu'il paie le prix convenu, le conducteur doit donner un coup de sonnette, et, automatiquement, le nombre des personnes montées depuis le point de départ s'enregistre. En un quart d'heure, le préposé négligea de sonner vingt-sept fois, soit 27×5 cents, c'est-à-dire 6 fr. 75 passés de notre poche dans un coin réservé de sa sacoche, sans que ces messieurs du Conseil en soupçonnent jamais la couleur.

Cela n'empêche pas la Société de distribuer de gros dividendes ; il faut bien que tout le monde vive !

IV

Crus new-yorkais. — Tous artistes. — Feuilles au vent. — Rien que du doux, pas de raide. — Statuomanie utilitaire. — La chasse au rond de cuir. — Bacheliers, n'émigrez pas ! — Gentlemen balayeurs, boueux en tuyau de poêle. Squares et parcs. — Le climat idéal pour héritiers pressés.

Si le lapin « aime » à être écorché vif, la volaille en Amérique ambitionne d'être mangée crue. Sauf dans certains hôtels et restaurants à la française, les poulets ont l'air d'avoir passé directement de la basse-cour dans votre assiette, et l'on est tout étonné de ne pas entendre les canards « coincointer » sous le couteau du garçon découpeur. Je n'en fais pas compliment aux artistes culinaires du cru.

Artiste? Tout le monde ici prend au pied de la lettre le vers fameux de Musset :

> Et l'on peut être artiste en plantant des navets.

Quand, ayant épuisé votre stock de bottines européennes, vous devez forcément vous résoudre à faire emplette d'une paire de ces périssoires à bout pointu, où se mettent à la torture les « high-lifeurs » yankees, et qui n'ont d'autre avantage que de pouvoir servir de cure-dents après dîner, vous recevez gratuitement un ticket. L'exhibition de ce « passe-debout » octroie au porteur le privilège de se faire cirer « à l'œil » dans la maison qui a encaqué ses doigts de pied. Au revers de la carte s'alignent une demi-

douzaine de nègres, étalant des mains énormes au bout de poignets herculéens, et honorés de cette suscription : Portrait de nos artistes cireurs.

« Sire », dit-on aux rois; pourquoi, en matière de protocole artistique, ces maestros de la brosse ne demanderaient-ils pas à marcher de paire avec la Patti ou la Duse?

Passé devant une boîte aux lettres... Que font là ces journaux sans bande empilés au hasard de la pluie ou du vent? Croyant à une distribution gracieuse d'exemplaires organisée par une feuille naissante, j'étends la main vers l'aubaine littéraire; un coup sec sur le bras m'arrête. C'est un facteur qui m'explique que l'écriture et l'impression ne passant pas par la même porte, ceux qui veulent expédier un « Herald » ou un « Messenger » quelconque, n'ont d'autre ressource que de le poser sur le couvercle de la boîte. Ces paquets de papier attendent là patiemment la cueillette du piéton postal, à moins qu'une indiscrète rafale n'ait opéré la levée avant lui.

Aux gens pressés de faire fortune, un métier que je déconseillerais sur cette terre féconde en dollars, c'est celui de distillateur. L'eau glacée fait prime; on en absorbe, à toute heure du jour, d'indigestes quantités. Par contre, les confiseurs deviennent rapidement richissimes. Les Américains ont de l'estomac et ils le prouvent en absorbant sans broncher, des kilos de sucreries. Heureux, le Boissier, le Siraudin qui peuvent ouvrir, dans Broadway, commerce de fondants, de pralines; ils paieront par an cent mille francs de loyer. Qu'importe si, au bout de dix ans, les douceurs du repos leur font oublier celles de leur boutique?

Grâce à la statuomanie, qui, là comme ailleurs, sévit abondamment, tout commerçant de poids peut même nourrir le rêve de voir son effigie dressée, sous les espèces du bronze et du marbre, à l'un des carrefours de New York. Qu'était-il celui-là, calé par une montagne de ballots? Un armateur patriote ou un épicier? Et cet autre, le doigt levé vers le ciel? Un astronome attendant le retour de « sa » planète, ou un financier indiquant qu'un franc en fit deux dans sa poche, et zéro dans celle de ses clients?

Arcachon, Marennes possèdent leurs bancs d'huîtres; les œuvres d'art précitées ont leurs bancs de « sans travail ». Gloire et utilité : rares sont les piédestaux non entourés de sièges de pierre, sur lesquels se prélassent, du matin au soir, côte à côte avec les bonnes d'enfants, tous les bohèmes et loqueteux de la grande ville. Ces

meurt-de-faim, c'est la plaie de New-York. Les vaudevillistes furent de grands coupables en idéalisant l'oncle d'Amérique qui, parti de France les joues et les poches creuses, est revenu avec une mine... d'or. Ils ont jeté sur le pavé raboteux de la Cité mangeuse d'êtres humains une exotique armée de bacheliers, de calligraphes, d'hommes plus ou moins de lettres, persuadés, au départ de leur ingrate patrie, qu'ils n'auraient qu'à se baisser pour ramasser un lucratif porte plume. Ils attendent donc, assis — c'est leur position normale, — le passage du rond de cuir qui, délicatement, viendra s'insérer entre le froid granit et leur individu. Hélas! le nombre des *would-be*, plaie du nouveau, comme de l'ancien monde, était, déjà longtemps avant eux, si déplorablement accapareur que la production nationale suffit plus qu'amplement à combler toutes vacances. Donc, si vous ne possédez un métier manuel, *lasciate ogni speranza*, au débarcadère du paquebot; ou faites mieux encore, restez chez vous.

De certains — trop rares — jours pourtant, ces politiques des jambes croisées délaissent leur poste habituel. C'est quand la neige étend. le long des avenues, son blanc tapis, désespoir des cochers et joie des spécialistes en snow boots. Alors, vu que le service de la voirie tient à opérer rapidement, tous les oisifs sont mobilisés en masse. Dans des charrettes, des tombereaux réquisitionnés à prix fixe, des volontaires d'âge, de condition variables, jettent à tour de bras le cock tail au macadam ; et il n'est pas surprenant d'apercevoir parmi tous ces boueux de nobles messieurs en redingote et chapeau haut de forme maniant le balai ou la pelle avec des gants dont les « crevés » béants n'auraient pas déparé un courtisan du beau roi Henri III.

Ceux qui n'aiment pas le froid et tiennent cependant à se trouver du côté du manche ont la ressource de s'improviser ramasseurs de crottin de cheval à l'intention des maraichers de la banlieue. Munis d'une balayette et d'un sac, ces missionnaires *in partibus equestribus* errent suivant de l'œil les moindres mouvements de la chevelure postérieure de la plus noble conquête de l'homme. La blonde manne vient-elle à tomber, ils sont dix, vingt, pour trois pauvres déchets. Dame! je l'ai dit et répété, l'entêtement des cochers de voitures de louage à maintenir des prix antipopulaires, et la modicité du tarif dans les moyens de transport mécaniques feront que, même avant le triomphe définitif de l'automobilisme, on montrera bientôt. à New-York, poneys et percherons comme

des bêtes curieuses. Que deviendront, alors, leurs tristes porte-queue?

Ils retourneront attendre sous l'orme une autre position sociale.

Sous l'orme, est une façon de parler, car il faut aller jusqu'à Central Park pour trouver un arbre autrement bon qu'à faire un insuffisant échalas. Washington, Union, Madison pompeusement décorés du nom de squares sont des nids de poussière sans ombre. Central Park, à la bonne heure!... Des bosquets toujours verts, des fleurs, du gazon, des allées spacieuses, un paysage accidenté avec l'Hudson frais et limpide au pied. Le Paradis terrestre, ou, plus près de nous, le Bois de Boulogne, quand les Américains auront obtenu du Ciel un climat moins variable. Aujourd'hui, c'est le printemps et ses rayons de soleil; demain, il gèlera à pierre fendre. Et, qu'il fasse froid ou chaud, un vent à décorner toutes les bouveries du Texas. De là, probablement, cette mode de cheveux frisés courts — nos pères disaient : à la Titus — qui donne aux dames ou demoiselles de céans une vague ressemblance avec d'espiègles caniches ou de rotondiformes travestis.

Un docteur parisien s'étonnait, un jour, auprès de l'un de ses collègues de New-York, que, depuis une assez longue station parmi ces 1,720,000 bon ou mal vivants, il eût difficilement découvert un poitrinaire.

— N'allez surtout pas attribuer cette absence de toussailleurs à la salubrité de notre climat! s'écria bien vite le Purgon de la 125e avenue.

— A vos bons soins, alors?

— Encore moins. La seule et unique raison, c'est que l'admirable (?) température dont nous jouissons ici ne laisse qu'aux hercules le temps d'être malades. Les autres, au premier mauvais souffle, sont emportés comme des mouches.

— Je n'en reviens pas.

— Il y en a peu qui *en* reviennent.

Aussi, les pharmaciens dégoûtés de voir leurs clients les quitter brusquement pour un monde meilleur, se sont-ils improvisés débitants de cigares, peintres, vitriers, limonadiers, papetiers, chocolatiers, marchands de timbres-poste.

Toute la nuit, ils tiennent boutique ouverte; et, juste retour des choses, ce sont les noctambules qui font aller... leur commerce.

V

Ville-lumière sans éclairage. — Ange ou négresse? — L'amour en toutes langues. — Au pays des aveugles. — Metropolitan Opera House. — Méphisto électricien. — What is your weight, sir? — H. M... J. B.. sténographie parlée. — Général à vingt-cinq ans.

Les antipatriotes peuvent se réjouir, ils comptent enfin dans leurs rangs une illustration cosmopolite, et non des moindres : le grand, le foudroyant, le lumineux Edison.

Croirait-on que cet homme de génie, qui a doté le monde de la lampe à incandescence, du téléphone, du phonographe, du microphone, que sais-je encore? a totalement oublié d'éclairer New-York, sa patrie. Broadway, les boulevards du lieu, valent, au point de vue clarté, nos rues Vide-Gousset ou Brise-Miche. Il y a bien, de place en place, d'honoraires lampes à arc ; mais ne vous y fiez pas l'espace de soixante secondes. Le temps de croire que l'on va y voir clair : crac! le courant s'interrompt malicieusement, et c'est le fatal plongeon dans un gigantesque encrier. C'est dommage, étant donné le teint « lait aux pétales de roses » et le sourire nacré de la majeure partie des honnêtement jolies noctambuleuses. Pas moyen — à moins de lui mettre le nez sous le menton — de s'assurer si le démon tentateur doit s'appeler blanche ou négresse ; si nous le retrouverons, quelque jour, dans un salon parisien, en train d'y faire choix d'un mari de vieille roche, ou sur la scène d'un music hall déridant les esprits moroses accoutumés à « broyer du noir ».

En revanche, du fond de l'ombre sort cette éternelle invite baragouinée en deux langues différentes : *Will you have some nice pleasure? — Verbringen sie eine angenehme viertelstund?* (Pour les Français non polyglottes : Voulez-vous venir passer un bon quart d'heure?)

Ces « refuges » offerts, moyennant finances, me semblent beaucoup moins utiles et salubres que ceux gratuits et hygiéniques dont New-York s'obstine à vouloir se passer.

Après tout, il y est très pardonnable de se tromper de porte, et conséquemment de lit. Comme on sent bien qu'en Amérique le

soir est temps perdu pour les affaires ! Si vous n'êtes pas venu reconnaître dans la journée la maison où, à la nuit tombée, vous avez décidé de vous rendre, je défie l'indigène le plus presbyte de pouvoir s'y retrouver. Dans une ville qui, sauf dans la Cité, omet, de parti pris, de désigner ses rues et avenues autrement que par des numéros, et qui passe du clair au sombre avec la rapidité d'un éclair, pas un chiffre lumineux comme sur l'avenue de l'Opéra, pas un signe apparent guidant l'égaré à travers ce ténébreux labyrinthe.

Puis, autres causes de cécité : la vapeur s'échappant sous vos pas par des trous ouverts au niveau du sol, et qui n'est autre chose que le trop-plein des calorifères ; et, si nous quittons Broadway et la 5e avenue, les chemins de fer longeant les rues à la hauteur du deuxième étage des maisons et se succédant, le jour, toutes les deux minutes, et, la nuit, tous les quarts d'heure. Le Vésuve sous les pieds, le tonnerre sur la tête, voilà ce qui attend ici le flâneur au clair de.... la lune...à défaut de mieux.

Alors, où aller ? Au théâtre, parbleu ! (Puisque chacun ici-bas a le droit, le devoir de prêcher pour son saint.) C'est ce que j'ai fait, trois jours après mon arrivée ; et, à tout seigneur tout honneur, j'ai choisi d'emblée le Metropolitan Opera.

Réservant pour des chapitres ultérieurs mon opinion sur l'art dramatique en Amérique, je me contenterai de raconter, cette fois, une aventure dont fut le héros, sous mes yeux, l'un de mes amis, M. Gelis Didot, un Français devenu à demi Américain par son mariage, et qui, avec M. Paré, électricien, autre Français, flanquait ma noble personne au troisième rang des fauteuils d'orchestre.

On donnait *Faust*, de Gounod — représentation de la troupe moyenne, sans « étoiles », et cela se voyait. L'ensemble était d'une médiocrité rare, et l'on nous a généreusement servi, pour vingt-cinq francs la place, un spectacle dont on ne se contenterait pas à Castelnaudary pour deux francs cinquante.

Une seule chose ruisselante d'inouïsme : les fleurs du jardin de Marguerite, au troisième acte. Les roses et les lis étincelaient de toutes les couleurs de l'arc-en ciel, dès que Méphisto soufflait dessus. L'électricité dans une petite ville allemande du moyen âge ! Hervé aurait dit : « Déjà ?... »

Rien d'étonnant, par suite, qu'une douce folie s'emparât des assistants.

Au milieu de ce même troisième acte, M. Didot reçoit sur l'épaule un familier et sec attouchement ; et, se retournant, interroge sa mémoire devant la plus effrontée face d'être humain qu'il lui fût oncques donné de contempler.

— Je crois que vous vous trompez, monsieur, balbutie t-il presque interloqué. J'ai beau chercher ; votre visage m'est totalement inconnu.

— Si je vous connaissais, répond l'audacieux bonhomme, je n'aurais pas besoin de vous demander un renseignement strictement confidentiel : *What is your weight, sir ?*

— Vous désirez apprendre ?...

— Quel est votre poids, monsieur.

— Mon poids ?

— Sans doute, votre poids exact, à un milligramme près.

— Drôle de question ; que vous importe ?

— Vous voulez tout savoir ; vous le saurez. J'ai parié avec mon voisin que vous pesiez au moins trois cents livres ; et, comme il soutient que j'exagère pas mal, je tiens à m'assurer si j'ai gagné, oui ou non.

— Désolé de vous détromper, réplique flegmatiquement M. Didot, la dernière bascule consultée par moi enregistra, en gémissant, du reste, deux cent soixante-quinze pauvres demi-kilos. Mais, si vous y tenez, je tâcherai d'engraisser, et, au cas où il vous serait agréable de tenter un second pari...

— Oh ! non ! Je ne parie jamais deux fois pour la même chose, déclara le Yankee, en remettant à son partenaire une pincée de billets verts extraits de son portefeuille.

Et il se remit à savourer le plus sérieusement du monde les langoureuses et poétiques mélodies.

Faut-il croire qu'il y a sur les bords de l'Hudson disette de ventripotents ? Le même soir, tandis que nous absorbions dans une pharmacie, en guise de souper réparateur, des œufs au phosphate, une horrible purée verte empoisonnant les allumettes de la régie française, quelqu'un proposa à notre puissant compagnon de venir exhiber son torse dans une salle de gymnastique.

Suffisamment «argenté » par lui-même, l'Apollon franco-américain refusa. Peut-être avait-il la légitime ambition d'être payé au poids de l'or.

Nous allions sortir de chez l'empoisonneur, quand un monsieur pressé interpelle M. Paré.

— Y a-t-il longtemps que vous n'avez vu H. M. ?

— Oui, quelques jours déjà, réplique mon autre cicerone, mais j'ai causé avec J. B. C'est tout comme.

— H. M. ? J. B. ? fais-je très intrigué.

— Ne cherchez pas ; H. M. signifie Henry Midland, et J. B. tout simplement Joseph Brook. Seulement, nos paroles étant d'or, comme notre temps, inutile de les gaspiller inutilement. Nous avons donc pris l'habitude de désigner les gens par la première lettre de leur nom.

Outre qu'elle est d'une politesse relative, cette langue sténographique exige dans son emploi une certaine rapidité de réflexion préliminaire.

Un jour, on me présente un critique prétendu influent du nom de William Curner. La conversation s'était engagée sur notre tournée en Amérique, et je sentais ma cause gagnée auprès du souverain potentat de la plume, quand les cheveux se dressèrent sur ma tête : dans le feu de la conversation, j'allais l'appeler W. C...

Il est vrai qu'il eût eu sa réponse toute prête puisque, pas une fois, mais cent, j'entendis dire de moi, comme de tout Européen : « Moi aussi, je connais ce monsieur *de l'autre côté* ».

Oh ! la conversation américaine, quelle mine d'aperçus pittoresques et de soubresauts imprévus !...

Tout le monde, depuis la guerre de Sécession, se croit, de bonne foi, plus ou moins général, colonel ou pour le moins capitaine.

Je fais connaissance, au Fifth Avenue Hotel, d'un particulier à l'allure martiale, sur lequel m'est fourni ce court renseignement : « C'est le général ! » Voilà tout.

Ne voulant pas être avec cet homme de guerre en reste de politesse, je cherche à le prendre par son faible, tandis qu'à l'heure du déjeuner, il pourfend martialement un canard.

— L'uniforme, général, m'a toujours été sympathique. Je me rappelle, notamment, avec fierté et reconnaissance, l'amitié dont voulut bien m'honorer l'un de vos confrères russes.

— Vraiment ?

— Oui, pendant un déplacement en Russie avec Sarah Bernhardt, j'entretins de cordiales relations avec l'illustre général Skobeleff.

— Skobeleff ? général ? Connais pas !

— Le héros de Plewna.

— Plewna ? qui ça, Plewna ?

— Permis à vous d'ignorer ce haut fait ; vous êtes si jeune ; car il est admirable vraiment, à quarante ans, d'être général. En France, vous seriez le seul.

— Ici, c'est très commun ; il y en a de quinze ans moins âgés.

— Qui ont passé par une école polytechnique ou un Saint-Cyr américain ?

— Pas plus que moi.

— Alors vous avez conquis vos grades à la pointe de l'épée ? vous avez débuté comme simple soldat ?

— Soldat ? Je ne l'ai jamais été.

— Et vous êtes général ?

— Oui, agent général d'une Compagnie d'assurances.

(A suivre.) Impresario SCHÜRMANN.

MARTHE DE SCHOENBERG [1]

(Suite)

VI

Une joie cependant attendait Mme de Schœnberg à son arrivée à Antibes. En débarquant brisée et mourante du wagon où elle avait souffert toutes les lenteurs, tous les retards d'un voyage abominable, en retrouvant, sur le quai de la petite gare en briques rouges, Madeleine, la sœur fidèle, accourue hâtivement, au reçu d'un inquiétant télégramme de Zanaïde, — la première parole de Marthe avait été pour le colonel :

— Et Pierre ? as-tu des nouvelles ?

Puis, devant le sourire hésitant de la grosse figure de Mme Dudeval, Mme de Schœnberg s'interrompit ;

— Tu sais !... Je vois que tu sais !... Oh ! dis-moi vite !

Cette fois, Madeleine souriait complètement, d'un bon sourire candide :

— Tu le reverras bientôt !...

Marthe, énervée, élevait la voix. Déjà des curieux, à l'affût de nouvelles, faisaient cercle :

— Voyons, parle !... Ne comprends-tu pas mon inquiétude ? et malade comme je suis !...

Le train sifflait, allant encore jusqu'à Vintimille ; car aucun convoi ne dépassait plus la frontière. Madeleine entraîna sa sœur, trop femme du monde pour souffrir une explication en public.

— Viens, je te raconterai, ne t'agite pas !... le colonel sera ici dans quelques jours !...

— Pierre à Antibes, dans quelques jours !... Dieu, serait-il blessé ?...

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 30 juin.

Les deux sœurs traversaient l'étroite salle d'attente, Madeleine soutenant la défaillance de Marthe. Bientôt une voiture rapide les emporta vers la villa de clématites et de chèvrefeuilles. Et tandis que, par des chemins de poussière, bordés de cactus et de magnolias, la calèche filait parmi des paysages d'une grâce élyséenne, Mme Dudeval racontait avec force détails, la lettre datée de Châlons qu'elle avait reçue du colonel, peu de jours auparavant.

A vrai dire, M. de Schœnberg n'avait pris part à aucun engagement. Dès son arrivée à Châlons, il avait perdu des journées et des journées à faire exécuter les vaines chinoiseries d'un système administratif que la déclaration de guerre avait surpris en plein désarroi : « Nous sommes prêts, archiprêts, avait déclaré Lebœuf ; si la guerre devait durer un an, nous n'aurions pas un bouton de guêtre à acheter ! » Orgueilleuse parole que les événements avaient déjà cruellement démentie et qui, comme un éternel reproche, allait rester attachée à la mémoire de l'imprudent général ! Puis, malgré toutes ses recherches, Pierre n'avait pas trouvé à se loger convenablement. La maison qu'il avait choisie était humide; les incessantes pluies de ce triste mois d'août l'avaient rendue inhabitable. Mais, en sa qualité de vieux militaire qui en a vu bien d'autres et refuse de se laisser guider par les événements, le colonel avait affecté de n'y faire aucune attention. Une brusque attaque de rhumatismes vint alors lui rappeler qu'il était à l'âge où celui qui veut voyager loin doit ménager ses forces. Avec dépit, M. de Schœnberg dut se résigner à quelques journées d'infirmerie. La nouvelle des premières défaites ne fut point pour rasséréner son état d'âme. Aussi, lorsqu'au 10 août, l'empereur soudainement appela à Glatigny Canrobert et le 6e corps d'armée, aucunes considérations ne purent retenir le colonel. Il voulut partir avec ses soldats. Mal lui en prit, car les rhumatismes empêchaient ses mouvements au point qu'à la première étape, en descendant de cheval, il fit une mauvaise chute, se luxant la cheville droite. Il fallut alors, bon gré, mal gré, le rapporter à Châlons. Six semaines, il dévait gémir sur un lit de souffrance. Des complications survinrent, les douleurs se localisèrent sur le pied malade. Avec l'automne pluvieux, comme un hiver des terres équatoriales, Châlons devenait un marécage. Et puis, quel supplice pour un homme de cette activité de rester ainsi à se boire les sangs, inutile à son pays et sans rien savoir de Celle qui était sa vie !... Ce fut alors qu'il eut l'idée d'interroger sa belle-sœur et de venir passer quelques

jours au soleil d'Antibes, pensant que le ciel méditerranéen lui permettrait de retourner plus vite faire son devoir à son poste de soldat.

De fait, sur la fin de septembre, par un soir d'une beauté pensive, il descendait, à son tour, péniblement devant la petite gare de briques rouges où, peu de jours auparavant, Marthe était déjà débarquée. Il savait, par un télégramme, l'arrivée de sa femme. Aussi fut-il surpris de ne trouver que Mme Dudeval sur le quai. En peu de mots, Madeleine mit son beau-frère au courant de la situation, lui recommandant les plus grands égards pour l'état tout à fait angoissant de Marthe. Pierre n'était pas de ces âmes modernes chez lesquelles la maladie de l'analyse a fini par anesthésier l'usage de la volonté. Au contraire, c'était un esprit extrêmement courageux, dont les vues peut-être n'étaient pas très étendues, mais qui comprenait juste quand il comprenait et qui savait, alors, avec une discipline toute militaire, suivre les lignes de conduite que sa clairvoyance lui avait tracées. Aussi Mme Dudeval eut-elle la stupéfaction de le voir accueillir sans trop de révolte les graves révélations qu'elle ne lui avait faites d'ailleurs, que sur la prière instante de Marthe. Trop ébranlée pour parler elle-même, cette dernière cependant avait désiré, dans sa loyauté d'âme, que son mari connût toute la vérité dans toute son horreur. Madeleine s'était dévouée. Mais, à voir le calme du colonel, un instant elle se demanda si l'amour de cet homme était aussi profond qu'il le prétendait. Puis, par d'autres paroles, elle comprit que cette indifférence témoignait d'un rare courage moral : jugeant inutile de récriminer contre une réalité à laquelle toutes les colères du monde n'eussent pas changé un iota, Pierre acceptait le fait inacceptable par respect pour celle qu'il aimait dans les jours de souffrance, comme il l'avait aimée dans les jours de jeunesse et de joie. En effet, dès la première parole, la certitude s'était levée en lui, absolue, que Marthe avait été victime (victime et non pas complice) du plus abominable des attentats. Et Madeleine trouva que cette confiance d'amour était une chose belle.

Mais envisageant déjà le drame dans ses conséquences possibles, en homme habitué à n'avoir pas froid aux yeux, M. de Schœnberg mâchonnait, tordant sa moustache avec des doigts énervés qui seuls, trahissaient son émotion :

— Et dites-moi, Madeleine, Marthe est-elle certaine que nos malheurs n'auront pas de lendemain?

Il disait « nos malheurs ». Mme Dudeval lui en sut gré. Un inst toutefois elle fut sans saisir ce qu'il entendait réellement. Puis fut une crise d'indignation. Madeleine était restée du Midi, la role chez elle précédait la pensée.

— Oh! Pierre, comment pouvez-vous penser à des choses pailles? A l'âge de Marthe? Malade au point où elle est!...

Le colonel hésitait :

— C'est justement cette maladie persistante, cette maladie sans use, qui me donne à craindre!...

— Oh non! mon ami! c'est impossible! Croyez-moi, si cela vait être, nous le saurions déjà...

— En êtes-vous bien certaine!... Marthe s'est-elle observée?... vez-vous vû un médecin?...

Madeleine, un instant, se recueillit ; elle évitait de regarder ierre, gênée de parler de ces choses, elle qui depuis si longtemps, epuis ses désastres, vivait d'une vie tout intellectuelle.

— A dire la vérité, je ne sais rien de précis... Mais cette possilité n'a pas même traversé l'esprit de Marthe et je la juge tellement improbable qu'il me semble inutile de la discuter.

— Puisse le ciel vous entendre, Madeleine!...

Au bord de la route blanche, dans le crépuscule de braises et de ses, s'apercevait déjà le cottage aux dentelures folles. Et deux nêtres du premier étage, que la lumière rendait vivantes, semaient deux yeux, deux grands yeux pensifs, ouverts désespément sur l'immensité de l'avenir. Comme la voiture légère issait par les allées tournantes du parc, — au bord du chemin, un massif de magnolias, une forme noire surgit. Effrayé, le heval fit un écart. Pierre eut un cri :

— Marthe!

Il voulait se précipiter, — ses douleurs l'en empêchèrent. Madeine, ayant fait arrêter, céda la place à sa sœur, car c'était bien, effet, Mme de Schœnberg qui, tout endolorie qu'elle fût, s'était ancée jusqu'à la limite du jardin, allant au-devant de celui que, ns son trouble extrême, elle avait préféré revoir d'abord sous les nbres du soir. Sans une parole, sans un cri, Marthe s'était battue sur la poitrine de son mari : elle pleurait toutes les larmes ses yeux. Et, pour la consoler, Pierre, en sa douleur, ne trouit que ces mots dont la simplicité résumait d'ailleurs tout ce i'il aurait pu dire :

— Ma pauvre amie! ma pauvre amie!...

Marthe balbutiait, haletante :

— Ah, je savais bien!... Je savais bien!...

Tout en la serrant contre lui-même avec une tendre gaucherie, le colonel demandait :

— Quoi donc... mon amie?... Quoi donc?...

Alors Marthe avec un grand élan :

— Que vous ne me repousseriez pas! Que vous ne m'abandonneriez pas!...

La surprise de M. de Schœnberg ne fut pas feinte :

— Te repousser!... Après une telle épreuve!... Mais il faudrait être le dernier des lâches pour oser une chose pareille!...

La voiture s'arrêtait; les époux se séparèrent. Déjà l'ordonnance ayant sauté à bas du siège où il avait pris place aux côtés du cocher, préparait la difficile opération qui consistait pour M. de Schœnberg à mettre pied à terre. Zanaïde, apparue au bruit des chevaux, s'effarait, ne sachant, dans la simplicité de son âme paysanne, comment témoigner la joie de revoir presque intact *son* Monsieur, *son* colonel!

Puis les jours succédèrent aux jours, dévidant paisiblement l'écheveau coutumier des détails quotidiens sans que la santé revînt aussi vite que l'eût désiré Mme Dudeval aux joues ridées du militaire, ni aux joues pâlies de la convalescente. Reprenant bientôt son idée primitive, avec beaucoup d'égards, mais avec fermeté toutefois, le colonel crut de son devoir d'interroger Marthe sérieusement. Il fallait avoir le courage de regarder la vie en face. Pour une nature franche, tout n'était-il pas préférable aux points d'interrogation devant l'inconnu? Mise ainsi en demeure de se poser des questions qu'elle n'avait pas osé s'adresser à elle-même, la pauvre femme avoua que, dans la période d'inconscience qui avait succédé à la soirée terrible, elle avait été hors d'état de remarquer si quelque perturbation était survenue dans les dates intimes de sa vie. Zanaïde, de son côté, ne put fournir aucun éclaircissement. Dans la tourmente, elle avait perdu toute faculté d'observation. Cependant Marthe continuait à se plaindre d'éternelles migraines; ses forces ne revenaient point et c'était plus jaune et plus défaite qu'elle se réveillait chaque matin. Souvent aussi, sans cause précise, des aliments qu'elle aimait lui causaient tout à coup d'irrésistibles nausées.

Le docteur, pressé de questions, refusait de se prononcer, disant qu'il fallait attendre l'échéance prochaine avant de hasarder

même une supposition. Et ce fut dans cette incertitude qu'ils attendirent tous la dernière semaine de septembre.

Mais les actes lugubres de la lugubre tragédie de la France vaincue continuaient à se dérouler devant les yeux interdits. Et comme si leur vie privée n'eût pas été déjà assez effrayante d'inconnu, il fallait encore que leurs angoisses de patriotes vinssent s'ajouter à leurs angoisses d'individus. M. de Schœnberg qualifiait d'insurrectionnel le gouvernement de la Défense nationale. Sa fidélité à l'Empire demeurait inébranlable. Il appelait Trochu, Favre et Gambetta : « *ces gens-là* ». Son espérance était de voir l'armée de Bazaine réprimer les passions révolutionnaires et rétablir bientôt le gouvernement de la régence. Chaque matin, le colonel, dont les rhumatismes persistaient à ne pas aller mieux, faisait une promenade en petite voiture, puis, s'installant sous un arbre du parc mordoré par l'automne, il se décourageait à lire les journaux, s'efforçant de deviner la vérité au milieu de tant de nouvelles contradictoires.

Il savait Canrobert avec le 6e corps en expectative devant Metz, subissant les premières horreurs d'un siège qui allait devenir légendaire, et l'attitude résignée, le manque d'initiative de Bazaine lui paraissaient des fautes que rien ne devait pouvoir justifier. Puis, de tous côtés, c'était le désastre des sièges et des sacs. Une à une toutes les villes y passeraient. Déjà, des canons innombrables cernaient de leurs bouches funèbres Toul, Laon, Verdun. Pour Strasbourg aussi, la fin devenait proche; la cité brûlait toujours ; peut-être qu'à cette heure on avait sonné la chamade et que le drapeau blanc, le drapeau de la mort, flottait au vieux clocher de la cathédrale !...

Enfin, le 21 septembre, à la nouvelle du blocus de Paris et de la France abandonnée à ses seules ressources, Pierre eut une heure de révolte. Que penser d'un gouvernement qui avait osé déclarer la guerre avec une légèreté pareille? Il semblait, à la vérité, que cet Empire, hier encore si brillant, fût atteint dans la personne même de son chef. Et Pierre, qui ne s'émotionnait pas facilement, restait devant l'horizon bleu de la Méditerranée, les yeux fixes, les mains crispées, ne comprenant plus, ayant préféré toutes les catastrophes à cette inaction de vieillard impotent.

Mais, au fond de l'avenue, dans le décor rouillé des arbres de septembre, les deux sœurs paraissaient. Volontiers, le matin, elles venaient ainsi tenir compagnie au colonel. Sur le visage de

Marthe, la tristesse — ce jour là — traçait des rides plus graves et ses mains jamais n'avaient effilé la toile blanche avec des gestes aussi las. Après quelques paroles vaines sur la beauté du ciel, sur l'horreur de la guerre, le silence retomba. L'ombre bleue étendait sa douceur sur ces âmes fatiguées. Au loin, dans une basse-cour, un paon s'enrouait à crier de sa voix fausse, prédisant les jours de pluie, le ciel d'orage, la mer violente. Tout à coup, sans savoir pourquoi, Madeleine ayant relevé la tête vit que les yeux de Pierre la fixaient obstinément. Elle comprit leur muette interrogation. C'était toujours la même demande. L'événement qui devait leur enlever toute inquiétude s'était-il enfin produit? Et Madeleine, après avoir constaté, à la dérobée, que Marthe ne l'observait point, fit signe que non, tristement. C'est que maintenant l'espoir d'une délivrance diminuait de jour en jour — et l'angoisse du colonel et de sa belle-sœur devenait telle qu'ils n'osaient plus en parler, de peur de trop impressionner leur pauvre chère convalescente.

Depuis quelques minutes, Marthe ne paraissait point dans son état normal. Brusquement, elle cessa de faire de la charpie. En voyant l'anxiété de Madeleine, elle eut un sourire faible :

— Je ne sais pas ce que j'ai!... Ne trouvez-vous pas que l'on étouffe ici?...

Elle mit ses mains contre sa poitrine, — suffoquée. Le colonel voulut plaisanter.

— Oh! avec mes douleurs, vous comprenez que ce n'est pas moi qui vais me plaindre de la chaleur!...

Déjà Madeleine intervenait, complaisante :

— Veux-tu que j'aille te chercher un verre de lait?

Marthe s'exclama :

— Oh! pas du lait, ça me ferait mal au cœur!... Je voudrais une boisson forte!... Je ne sais pas ce que j'aimerais!... peut-être du cognac dans de l'eau fraiche!... Je n'ai jamais été ainsi!... C'est comme un poids sur l'estomac qui m'empêcherait de respirer!... Ne faites pas attention, ça ne sera rien, ça passera!... Depuis ma maladie, j'ai souvent des angoisses drôles!... Quand nous commençons à nous détraquer, nous autres femmes, on ne sait jamais comment ça finira!...

Repoussant les effilures blanches dont sa robe noire était tachée, Mme de Schœnberg se dressa, humant la fraîcheur saline de la Méditerranée. Puis elle fit quelques pas, indécise, sur le bord de la terrasse inondée de soleil et d'azur. Des orangers taillés en boule

alternaient avec de grands vases aux anses de fleurs. Marthe s'avisa de remarquer que les fruits déjà commençaient à jaunir. Un instant, elle parut hésiter, feignant de s'éloigner. Le colonel suivait toute la scène. Mais le désir, l'inexplicable désir devint irrésistible, et brusquement la convalescente, cueillant une orange verte, la porta à ses lèvres, avec des gestes de voleuse. Madeleine se précipita :

— Oh! non! Marthe! ne mange pas ça! tu vas te faire mal!... Ces fruits ne sont pas encore mûrs!...

Avec une grimace bizarre qui lui découvrait les dents et de petits rires follets tintant l'hystérie, la malade se retourna, balbutiante :

— Mais non, ces oranges sont déjà très bonnes... Si tu savais comme leur acidité me ravit!...

Ses lèvres avidement suçaient l'écorce verte dont l'amertume lui mettait d'involontaires larmes au coin des yeux. Madeleine et Pierre se regardèrent, consternés ; ils craignaient d'avoir compris. Pourtant Marthe déjà revenait vers eux, s'essuyant la bouche, la figure calmée, presque heureuse. Elle prétendit expliquer sa conduite.

— Voyons, voyons! qu'avez-vous à me fixer ainsi, tous les deux, avec des airs de conspirateurs? Pour avoir goûté un fruit mal mûr?... La belle affaire!... J'avais envie d'une limonade!... Madeleine m'offrait un verre de lait. Alors, vous comprenez, mes chers, à la guerre comme à la guerre !... Maintenant ça va mieux!... Si nous parlions d'autre chose, voulez-vous?...

Marthe reprit sa place; ses doigts se remirent au travail de charpie. Dans le silence qui retombait, Pierre et Madeleine sentirent passer sur leur front les invisibles ailes des chauves-souris de mauvais augure. Evidemment l'heure devenait grave. La certitude semblait n'être plus qu'une affaire de temps. Pour le colonel, sa conviction était faite, mais, quelque violente que fût son indignation, son angoisse était plus violente encore, car il lui paraissait difficile que Marthe acceptât cette nouvelle épreuve tellement plus cruelle que l'autre, tellement plus grave de conséquences morales et matérielles. Toutefois Pierre qui, en sa qualité d'homme d'action, estimait que ratiociner sur les probabilités futures, c'était perdre son temps, risquer d'affaiblir l'énergie de la volonté, voulut tenter une diversion.

— Avez-vous lu les mauvaises nouvelles du Midi? Cannes, la

Ciotat, Marseille sont en fermentation. Les Provençaux sont des têtes brûlées de vouloir la révolution au moment où la France blessée lutte pour la vie avec l'Allemagne !... C'est absolument comme si un soir de grande tempête l'équipage, au lieu de concentrer ses efforts pour le salut du navire en péril, fomentait une révolte intérieure, mettant aux fers capitaine et contremaître !... En vérité, on ne vit jamais conduite plus insensée; les dures leçons des pères n'ont été d'aucun exemple pour les générations des fils !...

M. de Schœnberg achevait péniblement que Marthe, levée en hâte, se précipitait du côté des maisons.

— Qu'as tu, chérie? lui criait sa sœur.

— Ce n'est rien ! j'ai mal ! je veux rentrer !

Et Marthe se mit à courir, s'arrêtant tous les trois pas, exténuée, prête à défaillir, mais repartant aussitôt, comme réanimée par le nouvel effort d'un courage presque viril. Sans pouvoir la rejoindre, Madeleine la suivait. Au travers des terrasses sentant les roses d'automne, des vestibules pavés de marbre violet, le long des escaliers couverts de tapis rouges, des corridors encombrés de meubles d'été, elle glissa, courant toujours avec des soupirs, des paroles vagues, des arrêts et des élans de bête malade qui chercherait les ténèbres afin de s'y tapir pour attendre la mort. Elle atteignait à peine la chambre bleue dont les trois fenêtres ouvraient sur le ciel pur de la Méditerranée que des vomissements commencèrent à la secouer tout entière de trépidations effrayantes. Avec des cris d'effroi, Madeleine appelait Zanaïde. Les deux femmes n'eurent pas trop de toutes leurs forces pour maintenir la malheureuse devenue soudain d'une pâleur verdâtre de mourante. Et, dans l'intervalle des crises terribles, Marthe, qui avait fini par comprendre son mal, disait d'une voix brisée :

— Je voudrais mourir !... Je voudrais mourir !...

Enfin un docteur, mandé en hâte, soulagea cette pauvre femme. Zanaïde la déshabilla ; des calmants l'endormirent : puis les heures succédèrent aux heures sans que Madeleine pût se décider à se relever du chevet de ce lit où elle était tombée en prière sitôt la première violence du mal passée. Quelle découverte !... Quelle journée ! .. Tout un hiver de terreur avec, au terme, une catastrophe inévitable. C'est que maintenant, pour toujours, les illusions, les belles illusions s'étaient envolées du ciel bleu de l'espérance. Sur un fond de guerre sanglante, l'avenir certain s'éclairait de

nouvelles lueurs tragiques. Quelle que fut l'issue des événements, leur conclusion devenait épouvantable à prévoir. Et la pensée de Madeleine hésitait à seulement formuler un désir entre la Vie, la Mort ou la Démence!...

VII

Avec des attentions touchantes, Mme Dudeval avait établi sa sœur et son beau-frère, au premier étage de la villa, dans deux pièces contiguës dont les larges baies ouvraient sur le bleu du golfe Juan. Une porte réunissait les appartements, une porte qui n'était jamais fermée, mais que, par un sentiment de déférence pour celle qui venait d'être l'objet d'un outrage aussi révoltant, le colonel avait résolu de ne point franchir avant que Marthe ne l'y eût expressément engagé. De son côté, Marthe qui, dans la fierté de sa morale catholique, se jugeait irrémédiablement salie par la trahison de la destinée, se sentait indigne de redevenir l'épouse de celui auquel pourtant sa volonté ni son cœur n'avaient pas une minute cessé d'être fidèles. Les assurances mêmes de son confesseur n'avaient pu la remettre en paix avec elle-même. Certes, elle savait bien que Pierre ne nourrissait à son égard aucun sentiment indigne d'une âme loyale de soldat. Elle voyait les constantes attentions du colonel ; la manière spéciale dont il s'occupait d'elle, lui parlant comme on parle à une malade, n'ayant jamais un mot, même lointain, pour rappeler le passé ou pour évoquer le futur, ce terrible futur qui, hélas! n'était plus un mystère, maintenant! Et de ces bontés-là, Marthe lui savait, de grand cœur, un gré infini.

Cependant elle ne pouvait s'empêcher de souffrir à constater la solution de continuité que la catastrophe avait mise entre leurs deux existences. Sans oser se plaindre, elle ne pouvait accepter que Pierre la tint pour déchue, moins blanche d'amour, moins digne de respect. Bizarre illogisme du cœur humain ! Marthe en venait parfois à regretter que le colonel n'eût point eu pour son malheur des paroles de mépris, car il lui aurait été possible alors de plaider sa cause, de montrer l'intégrité de sa conscience, l'infamie de la destinée, tandis que devant cette pitié et devant cette douleur elle restait sans paroles, à gravir son calvaire dans la solitude. Or,

une nuit que Marthe souffrait de ces choses et qu'avec des soupirs, ses larmes, ses intarissables larmes glissaient le long de ses joues fatiguées, Pierre, à demi réveillé, surprit un léger bruit de sanglots étouffés. Il dit bien vite :

— Marthe, est-ce vous qui pleurez ? Qu'avez-vous, mon amie ?

Marthe ne répondit rien ; elle tremblait d'être surprise ; le colonel, certain d'avoir entendu gémir, éleva la voix :

— Marthe, êtes-vous plus mal ? Voulez-vous que j'appelle ?

Le silence persistait; le militaire perdit patience :

— Si vous ne me répondez pas, je vais me lever !

Alors Marthe qui savait les rhumatismes de son mari et ne voulait, à aucun prix, qu'il s'aventurât dans la fraîcheur de la nuit, répliqua précipitamment :

— Non, mon ami, ne vous levez pas. Ce n'est rien !... je suis un peu énervée !.. Mais sa voix la trahit, — c'était une voix tout éraillée. Marthe devait pleurer depuis des heures. Pierre se récria.

— Vous ne me dites pas la vérité. Je suis certain qu'il y a autre chose. Voyons, répondez-moi !... Eh bien, je vais me lever... je veux savoir !

Emue d'une inexprimable émotion, reconnaissante déjà, Marthe supplia :

— Oh ! non, pensez à vos rhumatismes ! Attendez une minute !... C'est moi qui vais venir !...

Dans la chambre voisine, ce fut un frottement d'allumettes ; le saut de deux pieds à bas du lit, puis un vague remuement de chaises et déjà, sur le seuil, Marthe paraissait, un bougeoir à la main, retenant les plis confus d'une longue robe fanée. Son visage faisait peine à voir. Pierre en fut bouleversé :

— Qu'y a-t il ? Voyons !... venez vite, parlez-moi, dites-moi tout !...

Ayant posé la lumière sur la table de nuit, Marthe s'assit sur le rebord du lit. Ses mains se portèrent à ses tempes avec un geste découragé :

— Oh ! Pierre, c'est plus fort que moi, je sais bien que j'ai tort, mais je ne peux pas, non, je ne peux pas m'y résoudre !...

— Quoi ! mon amie, qu'est-ce que vous ne pouvez pas accepter ?... l'avenir ?...

— Oh ! je n'y pense pas encore !... Jusqu'au printemps, c'es long !... Qui sait si je serai encore de ce monde ?

— Alors, quoi ?... Mon Dieu ! je ne comprends plus !... Parlez

clairement, je vous prie. Vous savez, je n'ai jamais été bon à deviner aucune espèce d'énigme !...

Alors Marthe, laissant retomber ses mains, eut cette explication désespérée et ses yeux fixaient l'ombre gravement :

— Je vois bien votre bonté pour moi, mon ami, et je vous en remercie, je vous en remercie tellement, mais pourtant, voyez-vous, cette bonté ne me suffit pas. Excusez-moi, mais croyez-moi. Non, Pierre, non, je ne pourrai jamais supporter de n'être plus pour vous tout à fait celle que j'étais auparavant.

Le colonel eut un sursaut. Il interrompit sa femme.

— Mais qui a pu vous faire croire?...

Déjà Marthe se retournait, l'espérance illuminant ses regards :

— Votre attitude, votre magnanimité!

Pierre la prit dans ses bras :

— Folle! grande folle qui passait son temps à se forger de vilaines idées au lieu de parler franchement. Ah! tu te faisais une belle opinion de moi!... ma parole!... Mais comment pouvais-tu penser des choses pareilles? Parce qu'un accident t'est arrivé dont tu es parfaitement innocente, je devrais moins t'aimer!... Ce serait une fameuse lâcheté... Non, je te jure, tu es, tu resteras, comme avant, ma bien-aimée, ma petite Marthon chérie! Si je souffre de ton épreuve, j'en souffre avec toi, partageant tes soucis, tes douleurs!... Sois-en persuadée, rien de ce qui t'arrive ne saurait me rester étranger!...

Pour seule réponse, Marthe, blottie contre la poitrine de son mari, pleurait à chaudes larmes. Elle tremblait de tous ses membres. Alors, Pierre voulut absolument qu'elle se couchât auprès de lui. La soirée était trop fraîche; il avait encore tant de choses à lui dire; elle ne pouvait pas rester ainsi, à demi vêtue, à grelotter dans la nuit. Marthe, sans refuser, alléguait Zanaïde qui, d'un moment à l'autre, pouvait survenir, les rhumatismes du colonel, des prétextes qui n'en étaient pas — dans la joie de se laisser prier. Pierre brusqua les choses :

— D'abord mes rhumatismes vont beaucoup mieux et puis, si Zanaïde entrait, eh bien! le beau malheur! Ce ne serait pas la première fois qu'elle nous verrait dans le même lit!... Tu oublies qu'au château nous n'en avions pas souvent deux!...

Mme de Schœnberg se décida. Rejetant sa robe fanée, elle souffla la bougie et se glissa aux côtés de son mari. Une veilleuse brûlait, diffusant ses clartés bleues dans la chambre bien close. C'était une

pénombre douce, propice aux confidences, car dans les ténèbres les yeux prennent peur de ne pas pouvoir interroger les yeux auxquels ils s'adressent et dans la vive lumière, les lèvres n'osent plus avouer les mystères de l'amour et de la douleur. Un instant, le silence étendit sur leur fièvre son linceul d'oubli. Il eût été si doux de se laisser aller au fil de l'heure qui s'enfuyait, de s'endormir comme autrefois, dans les bras l'un de l'autre, sans plus penser aux choses de la vie!... Mais Pierre était une âme de vaillance. Occasion meilleure de sonder le cœur de Marthe se présenterait-elle jamais? Il la tenait dans ses bras, confiante et heureuse, ainsi qu'au jour, déjà lointain, de leur premier amour. Il pouvait oser, dire tout ce qu'il fallait dire, car ses mains, car ses lèvres pouvaient aussi, d'une caresse, adoucir la netteté trop cruelle des paroles. Il eut donc le courage de se faire violence et débuta, d'une voix altérée, avec de grandes hésitations :

— Tu sais, Marthe, malgré tout... il faudra l'aimer!...

Pierre s'arrêta, espérant une réponse, — il sentit seulement qu'entre ses bras, Marthe recommençait à trembler.

— Oui, mon amie, c'est une terrible épreuve!... Pour toi, comme pour moi!... Mais il faut l'accepter si nous voulons qu'elle nous soit profitable...

Marthe eut un soupir :

— Oh! Pierre, j'espère toujours!... Voilà tant de nuits que je prie continuellement!...

— Que veux-tu dire?

— Mon Dieu! je ne sais pas... c'est peut-être très mal, ce que j'ai désiré! .. Mais pourtant... tu dois comprendre... dans ces conditions, ce serait trop affreux... pour une femme comme moi!... Il me semble que je ne pourrais pas l'aimer... qu'une autre conclusion serait, sans doute, préférable... Oh! pour toi aussi, n'est-ce pas, mon ami!... Autrement, tu souffrirais trop... C'est pourquoi j'ai pensé... Vois-tu, on ne peut pas tout prévoir... et puis je suis malade, si malade!... Un malheur est bien vite arrivé!... J'ai souvent la tentation de mourir!... Je voudrais m'en aller, avec l'hiver, avant!... Oh! avant!... Longtemps avant!...

Des larmes tombaient, Pierre eut des gestes de fiancé :

— Marthe, ne pleure pas, je t'en conjure. Si tu m'aimes, ne pense plus à ces choses!... Ne sais-tu pas que c'est pour nous perfectionner que Dieu nous envoie les épreuves? Aussi notre devoir est il de courber la tête et de boire, jusqu'à la lie, la coupe d'amer-

tume qu'il lui plait de nous présenter... D'ailleurs, à ton âge, la plus extrême prudence est indispensable... toute imprévoyance pourrait t'être fatale!... et tu n'as pas le droit de disposer de ta vie. Ce droit, aucun de nous ne l'a jamais, même aux pires heures ; mais, aujourd'hui, tu l'as moins encore que tu ne l'avais hier, puisque Dieu semble vouloir t'élever enfin à l'honneur de transmettre la vie!...

Marthe eut un cri de révolte et d'amour :

— Mais toi, Pierre! Pense à toi!...

— Puisqu'il sera ton enfant, ne sera-t-il pas aussi mon enfant?... Je le recevrai de tes mains ; ce ne sera plus un inconnu venu on ne sait d'où... Sois en persuadée, Marthe, je l'accueillerai comme la chair de ta chair et cela suffira pour que je puisse l'aimer et lui donner mon nom sans regret, sans fausse honte... D'ailleurs, par respect pour toi, ces choses doivent demeurer secrètes. Dans la tourmente de la guerre, on confondra l'incertitude des dates et je veux, quoi qu'il arrive, que tu puisses ensuite continuer à demeurer la fière et pure amie que j'aime jusqu'à lui sacrifier un peu de mon honneur!

— Oh! Pierre, les paroles seraient impuissantes!...

Le colonel s'était arrêté pour reprendre haleine : il ne laissa pas Marthe continuer.

— Cependant, en face des trahisons possibles de la destinée, il convient de prendre quelques précautions... J'ai longuement réfléchi, Marthe, et, je te l'avoue, je crains pour l'avenir les hérédités fâcheuses d'une race capable de telles abominations. Aussi, afin de corriger, en la mesure de nos forces, une ascendance aussi déplorable, je te propose, si l'enfant que nous attendons est une fille, d'en faire une religieuse et si c'est un fils, d'en faire un soldat. L'éducation catholique ou l'éducation militaire aura raison des germes pernicieux et permettra aux nobles facultés qu'il héritera de sa noble mère de se développer jusqu'à l'épanouissement. D'ailleurs, je pense bien, car je te connais jusque dans le secret de ton âme, Marthe, mon excellente Marthe, qu'il nous serait pénible de l'avoir toujours avec nous, devant nous, comme une preuve vivante de la plus triste époque de notre vie. Peut-être, à la longue, le traiterions-nous moins bien qu'il ne le mériterait. La patience est une vertu qui m'échappe souvent et il vaut mieux, de toutes manières, que le couvent ou le Prytanée l'enlève, dès que cela sera possible, à notre inquiétude. Crois tu que j'aie raison? Voyons, Marthe, réponds-moi?... Je ferai ce que tu voudras.

— Oui, Pierre, tout, toutes choses comme il te paraîtra juste. Tu es la conscience, la science et l'amour. Je ne suis, moi, qu'une pauvre femme bien malade et bien usée et qui, sans toi, comme une barque perdue, s'en irait à la dérive, vers la folie ou vers la mort! ..

— Allons! Marthe, ne parle pas ainsi! Tu sais que tu commets un péché et me cause une peine extrême. Faisons toujours ce que nous croyons être notre devoir, quelque sacrifice qu'il puisse nous en coûter, et une force mystérieuse nous aidera à surmonter les pires épreuves. Ainsi, pour commencer, tu vas me promettre de te soigner, dorénavant, avec la plus grande prudence, de suivre en tous points les conseils de Madeleine, les prescriptions du docteur!...

Marthe s'exclama :

— Madeleine!... le docteur!... Tu parles comme si tu devais repartir!... Est-ce que tu aurais le courage de me laisser seule, avec moi-même, dans l'état où je suis?...

— Marthe, Marthe dont la parole devancera toujours la pensée, réfléchis et tu comprendras que je me dois à mon pays avant de me devoir à ma famille. C'est la loi de la société humaine et il faut croire que c'est une loi juste puisqu'elle combat en nous les calculs mesquins de notre égoïsme. Si l'armée a encore besoin de mes services, dès que je le pourrai, je retournerai à mon poste. C'est mon devoir pur et simple de soldat; mais, actuellement, l'heure est si grave que manquer à la consigne, dès que la consigne me redeviendra possible, serait plus qu'une défaillance, serait un crime et un crime que nulle excuse acceptable ne saurait légitimer...

Marthe fut un instant avant de répondre. De telles paroles l'enthousiasmaient. Quoique malade et quoique déchue, elle se sentit, tout à coup, aussi fière de son mari que le matin où, devant le prêtre en dentelles blanches, elle s'était agenouillée à côté de l'officier aux épaulettes dorées. C'étaient cette énergie et cette mâle vaillance qui, du premier jour, avaient conquis son amour et son admiration. Sans que sa volonté en fût consciente, elle aurait moins aimé Pierre s'il eût cédé à la tentation de sacrifier le devoir du soldat à l'amour de l'homme. Et puis, à seconde réflexion, elle ne se trouva plus le droit de chercher à retenir Pierre. Ne valait-il pas mieux, mille fois, que lui fussent épargnées les scènes intolérables de ces mois de maladie ? La grandeur, la bonté d'âme du colonel étaient d'une beauté rare, — il ne convenait point de les

mettre à la dure épreuve de la médiocrité des jours qui recommencent.

Aussi, voulant lutter de générosité, Marthe finit-elle par répondre d'une voix faible :

— Comme tu voudras... Je suis prête à tout. N'es-tu pas ma lumière, ma sagesse, mon brave Pierre ?...

Et sa main glissant autour du cou de son mari se faisait plus câline, répétant l'amour, le tendre amour que taisaient les paroles de sa résignation !...

Ensuite le silence calma peu à peu les battements de leurs cœurs. Ils avaient dit tout ce qu'ils avaient à dire. Quelques phrases avaient suffi à dissiper les apparentes contradictions de leur pensée. Comme autrefois, la paix régnait entre eux, — inaltérable. Oubliant les surprises du lendemain, ils éternisaient, perdus aux bras l'un de l'autre, la sérénité de cette heure qui sans doute jamais, jamais ne reviendrait !

Cependant Marthe, qui se reprochait d'avoir, insuffisamment, témoigné sa reconnaissance, murmura plus tard, d'une voix sérieuse :

— Tu es trop bon!... Si tu savais comme je t'admire!...

Mais Pierre ne faisait pas le bien pour mériter des éloges. De ces simples paroles il arrêta celles que Marthe paraissait encore vouloir dire :

— Non, mon amie, je ne suis ni bon ni mauvais... je fais mon devoir, voilà tout!...

Alors Marthe voyant qu'il n'acceptait pas l'offrande pure de ses paroles, mit sur les lèvres de son mari l'offrande humble de ses lèvres.

Quelques jours plus tard, — en épilogue de cette nuit de larmes et de pardon, — vers la fin d'une mélancolique après-midi de pluie, Marthe et Pierre, péniblement, s'en furent s'agenouiller dans la vieille église paroissiale d'Antibes. L'ombre drapait de ténèbres les piliers glacés, la solitude devenait solennelle et devant l'autel en fleurs de Notre-Dame-Marie ils répétèrent leur vœu d'accepter leur épreuve en toute humilité et d'élever pour la caserne ou pour le couvent l'enfant qui naîtrait (si Dieu permettait une telle abomination) dans les premières semaines d'avril. Côte à côte sur les prie-Dieu rapprochés, en cette heure symbolique d'amour plus fort que l'épreuve, ils répétèrent d'une même voix suffoquée, avant de se relever pour rentrer dans la vie et suivre chacun leur

destinée de mystère et de sacrifice, l'admirable prière qui termine les *Litanies de la Sainte-Vierge* : « Seigneur ! Seigneur ! défen-« dez-nous, nous vous en supplions ! — défendez de tout mal, par « l'intercession de la bienheureuse Marie toujours vierge, cette « famille qui se prosterne devant vous. De tout cœur, elle vous « est dévouée et nous vous implorons par votre miséricorde de la « délivrer des pièges de ses ennemis. Par Jésus-Christ, notre « Seigneur. Ainsi soit-il. »

VIII

Puis les semaines succédèrent aux semaines et, tandis que le colonel remontait lentement vers la santé et vers l'action, Marthe, au contraire, descendait peu à peu et sans secours possible vers la mort ou vers la folie.

C'est que la série des heures noires empêchait le militaire, épouvanté d'un tel anéantissement de ses plus chères croyances, de trop s'appesantir sur les catastrophes de sa pauvre Marthe. Par un acte de patriotisme, devant le désastre de la France vaincue, la faillite de son honneur, l'épreuve de son amour retournait au second plan comme décidément d'importance secondaire. Il avait la grandeur d'âme de faire passer ses préoccupations de Français avant ses préoccupations d'individu. Et c'est pourquoi la capitulation de Strasbourg, le 28 septembre, celle de Toul, le 3 octobre, celle de Schlestadt, le 21, lui parurent de mauvais présage, l'atteignant dans le mystère des œuvres vives de sa pensée plus douloureusement que n'eût pu le faire aucune circonstance de sa vie privée. Strasbourg surtout, dont la perte lui semblait irréparable, car Strasbourg rendue, c'était la reddition de l'Alsace. M. de Schœnberg comprenait que les Allemands ne se laisseraient reprendre qu'à la pointe des épées les territoires qu'ils venaient de conquérir, pouce à pouce, en teignant la terre du sang de leurs hommes. Or, maintenant, la revanche des armées françaises devenait chaque jour plus improbable. Après l'ère bénie des victoires, l'ère odieuse des défaites avait commencé, et pour les fils de ceux-là mêmes qui avaient connu les heures glorieuses de l'expédition de Crimée ou des campagnes d'Italie. Il semblait, en vérité, qu'une fatalité maudite pesât sur les armées françaises, comme si la nation

tout entière fût devenue soudain responsable des passions et des fautes de la dynastie des Bonaparte.

Le jour où M. de Schœnberg connut la défaite de Strasbourg, il ne put toucher à aucun aliment. Des larmes s'échappèrent de ses yeux qui ne pleuraient pas volontiers lorsqu'il lut dans le petit journal du littoral qu'un artilleur, en s'en allant prisonnier de guerre, avait tracé au charbon, sur un pan de muraille, ces paroles que l'histoire conservera avec pitié :

Passant, va dire au monde avec quelle constance
Strasbourg a su souffrir pour rester à la France.

Mais, pour le colonel, le coup décisif qui devait avoir raison de ses derniers scrupules politiques et le décider, sitôt qu'il le pourrait, à offrir ses services au gouvernement de la Défense Nationale, fut la capitulation de Metz. Elle le stupéfia ainsi qu'une trahison. Jusqu'à la famine et jusqu'à l'extermination, tant qu'il resterait pierre sur pierre de ce qui avait été les remparts de Metz, Bazaine, lui semblait-il, aurait dû résister, vendre le plus chèrement possible sa vie et la vie de ses hommes, car le sort de la Lorraine restait lié au sort de Metz comme le sort de l'Alsace était demeuré lié au sort de Strasbourg. Et Metz à l'Allemagne, c'était une seconde province perdue, un second lambeau de France arraché brutalement par les mains ignobles de l'envahisseur.

Et puis le colonel de Schœnberg pensait à ses collègues, aux hommes du 6e corps, à tous ceux avec lesquels il avait vécu au camp de Châlons et dont la déchéance était consommée, en dépit de leur volonté, par la déchéance d'une armée vaincue avant d'avoir combattu et que les journaux appelaient déjà l'*Armée du désespoir*.

Maintenant, où étaient-ils, les drapeaux aux aigles d'or, les drapeaux tant de fois vainqueurs qui, hier encore, faisaient la joie de ces régiments ? Au moins Bazaine avait-il eu la précaution de les faire incinérer ? ou bien — et M. de Schœnberg s'exaspérait de pouvoir admettre de telles alternatives — ou bien la honte était-elle complète ? Les étendards rouges, blancs, bleus iraient-ils éterniser la défaite française dans les cathédrales prussiennes ? Et son indignation devenait une révolte à la pensée qu'à cette heure, sur les coteaux, sur les forts de Metz, devaient flotter d'autres drapeaux, des drapeaux blancs et noirs, étendards funèbres rappelant ceux qu'arboraient les corsaires du moyen âge. Voilà donc les

premiers résultats de l'irrémédiable indécision de Bazaine : la perte d'une armée, la perte d'une province. C'était pour en arriver là que, pendant des semaines, des hommes avaient supporté, en soldats, la faim, le froid, toutes les corvées, soixante-dix jours d'un siège dont les gazettes racontaient à n'en plus finir les odieuses privations et les suprêmes héroïsmes !...

Cependant, puisque le mal était consommé, toute récrimination devenait inutile. Mieux valait agir, préparer l'avenir, essayer de réparer le désastre dans la mesure des possibilités. Et afin de pouvoir reprendre plus vite un service actif, de s'associer plus tôt de toutes ses forces au magnifique élan de la France républicaine, le colonel de Schœnberg se soumit sans pitié aux traitements les plus cruels. Il abusa des pointes de feu, prit des doses insensées de salicylate. Vers la fin de novembre, il était sur pied.

Marthe n'intervenait plus, ne se trouvant plus le droit d'intervenir. Madeleine essayait bien de prêcher la prudence, mais ses paroles se perdaient dans le désert. Des raisons supérieures aux simples constatations du bon sens dirigeaient dorénavant les actes de son beau-frère. D'ailleurs, par bien des côtés, la conduite du colonel paraissait à Mme Dudeval d'une grandeur presque cornélienne. Devant de tels sentiments, d'une noblesse aussi rare, elle éprouvait une gêne à répéter les conseils de la prudence. Et puis la position de Marthe, chaque jour plus évidente, rendait, en dépit de la magnanimité du colonel, toute intervention ayant pour effet de retenir ce dernier à Antibes vraiment bien délicate. Puisque Pierre estimait que son devoir était de partir, qu'il pouvait donc s'en aller, d'un cœur serein, mieux valait le laisser reprendre son képi et son dolman que de le condamner à rester l'impassible témoin d'un tel déshonneur, — et ce fut ainsi que Madeleine finit par accepter elle aussi l'idée de la séparation.

(*A suivre*). Ernest Tissot.

Le gérant : F. Juven. Imp. de Vaugirard, G. de Malherbe, 152, r. de Vaugirard, Paris

RASEURS

Les concierges racontent, et leur progéniture croit, qu'on peut faire mourir un patient, à force de lui chatouiller la plante des pieds.

Je doute que les annales judiciaires relatent quelque forfait accompli par ce moyen ; mais je ne puis m'empêcher de voir, dans le raseur, une sorte de criminel inconscient qui vous chatouillerait la plante des pieds de l'âme.

Ou bien aussi, l'infirmité du raseur, dans l'ordre moral, me fait penser à ce que le vice de l'haleine est dans l'ordre physique. Le cumul n'est d'ailleurs pas interdit, hélas! Pour les deux cas, le monde ressent une égale répugnance qu'il dissimule néanmoins avec une discrétion polie, presque encourageante. Et l'impureté du souffle intellectuel ne fait souffrir, comme l'autre, que l'interlocuteur; toutes deux restent semblablement ignorées de ceux qui les répandent avec le plus de vigueur, d'autorité ou d'empressement ingénu.

Peu de salons possèdent une fermeture assez hermétique pour n'avoir rien à craindre des tentatives d'introduction qu'exercent sans cesse les raseurs ambiants.

Ceux-ci ont encore une manière de s'insinuer, qui rappelle l'adresse des flocons de neige contre le collet du pauvre monde sous lequel ils pénètrent par des sautes imprévues, avec un attouchement qui glace. Seulement, les raseurs ne fondent pas.

On pourrait même dire qu'ils entrent partout parce qu'ils sont raseurs, et non quoiqu'ils le soient. Être raseur, c'est être en quelque sorte un homme d'armes, un homme armé d'un rasoir, devant la société qui est une ville ouverte, peuplée de femmes aimables, d'êtres paisibles et courtois. Quatre raseurs déterminés peuvent s'emparer du monde, de même que quatre uhlans ont pris logiquement Nancy.

Il y a des milieux où les raseurs pullulent, et d'autres milieux où n'existe qu'un seul raseur, souverain, gigantesque comme un cèdre. Son tronc s'élargit au centre de la place; et, de son ombre

meurtrière, il a exterminé les essences de raseurs plus chétifs, alentour.

Les espèces de raseurs varient à l'infini, et ce serait folie que de vouloir en dresser la nomenclature; car, sur la liste une fois close, chaque rasé serait loin de trouver son compte. D'autant que, suivant le caractère de ces derniers, l'action du raseur les affecte diversement.

Cependant, on pourrait établir des divisions en catégories principales, parmi lesquelles chacun saurait inscrire les subdivisions qu'il a observées. Par exemple : le raseur spécialiste et le raseur universel; le raseur qui sait son sujet et celui qui l'ignore; le vieux raseur qui, bouche béante, le rasoir ouvert, mourra debout, en train de raser encore; et le raseur jeune, allègre, qui rase depuis peu et très fort. Il conviendrait aussi de classer le raseur débonnaire qui ne tient pas à vous raser personnellement, pourvu qu'il rase; et le raseur féroce qui continuerait à vous raser, même s'il savait qu'il vous rase. Bref, il y a des masses de raseurs.

Et si les rasés diffèrent, dans les particularités, lorsqu'ils ont l'occasion d'exposer les causes et les effets de leur mal, du moins l'accord est unanime sur l'expression de leur désespoir, de leur besoin d'être délivré ou vengé. Plus d'un rasé a souhaité de foudroyer son raseur, à l'instant même, dans l'embrasure d'une porte ou sur le siège obstinément rapproché; malheureusement le tonnerre est un monopole, ainsi que tant d'autres objets de première nécessité.

Le premier soin des maîtres de maison qui se respectent est de tâcher à éliminer les raseurs (quand une coïncidence ne fait pas qu'ils en soient eux mêmes); du moins, à mettre dans l'impuissance ceux qui s'imposent à leur invitation par un droit de parenté, d'alliance ou quelque acharnement.

Pour ce faire, en d'excellents lieux, on compte sur l'ascendant d'autres convives illustres et charmants, d'hôtes spirituels, délicats, pleins de tact. On espère toujours qu'une rangée de personnages d'élite pourra tenir en respect un ou plusieurs raseurs de taille ordinaire.

Or l'influence des hommes supérieurs est absolument nulle sur les autres, par la raison que chacun ne peut apercevoir les dimensions de l'intelligence d'autrui que jusqu'à la hauteur de sa propre cervelle, pour ainsi dire jusqu'à l'héberge, selon l'expression en matière de mitoyenneté. De telle sorte que les raseurs n'éprouvent

jamais la sensation d'être dominés; mais bien celle d'être au niveau des plus grands esprits.

Tout le monde a dû remarquer que, la plupart du temps, la direction des conversations les mieux commencées ne tardait pas à passer sous la tyrannie des raseurs.

Je vois à cela plusieurs motifs.

D'abord, ils ont presque tous une voix qui s'impose ou s'enfonce partout, stentorienne ou aigrelette. La nature, en créant le raseur, l'a muni d'un très sonore organe de la parole, ainsi qu'elle a eu la précaution de munir le crotale de sonnettes.

Puis, aucun sens intérieur de critique propre ne la détournant d'employer des discours inutiles ni des réflexions médiocres, cette race de gens a toujours quelque chose à dire. Cela est si vrai que les banales reparties dont le raseur effectue sans hésiter l'émission sont presque toujours venues, une minute auparavant, à l'idée des autres, qui ont dédaigné de les proférer.

Ensuite, ne nous dissimulons pas que le fond des dialogues un peu généraux est forcément bien plus alimenté par les ressources de la mémoire que par la spontanéité des imaginations. Cette dernière, chez les mieux doués, n'est guère que le filet d'une source assez avare et intermittente. Et quant à la mémoire du causeur le plus ingénieux, elle ne peut être individuellement approvisionnée, chaque semaine, que d'une petite quantité de mots notables, d'anecdotes choisies, de sujets nouveaux.

Voilà justement le point où la puissance du raseur éclate. Outre tout ce que lui apporte le courant quotidien de la vie, il dispose, pour l'entretien commun, de tous les propos qui sont dans le domaine public, de tous les mots qu'on a lus, de toutes les anecdotes qu'il a déjà contées.

Quand s'ouvre le feu de la conversation, le raseur est installé comme dans une batterie de cent pièces de siège contre laquelle tirent en vain, et se taisent bientôt, quelques fins canons d'une artillerie volante.

Comment le principe de la solidarité ne conduit-il pas les rasés à se syndiquer, dans un sentiment de lutte à outrance? Ils semblent avoir pour eux le nombre ; car on concédera bien qu'un raseur normal produit, par jour, une moyenne de quinze ou vingt rasés. Mais on objectera probablement que le rasé de quelqu'un est souvent le raseur d'un autre, et qu'ainsi les forces s'équilibrent. C'est possible.

En tout cas, pourquoi ne formerait-on pas une *Société générale pour empêcher le développement et le commerce des raseurs en France?*

Du moment que l'impossibilité paraît démontrée de vaincre ceux-ci en leur opposant des gens valant mieux qu'eux et en recourant aux procédés de la pure intelligence, il serait temps de modifier la tactique.

J'incline à recommander une méthode qui serait inspirée des doctrines homéopathiques ou du système des vaccines.

En d'autres termes, on s'appliquerait à remplacer la plaie des raseurs par une plaie artificielle de faux raseurs, qui se guérirait d'elle-même. Une invention analogue consiste, dans les savanes, à combattre l'incendie accourant du large, par des incendies locaux et factices.

Peut-être suffirait-il, afin de triompher des raseurs de naissance et de les chasser de partout, qu'un groupe d'hommes résolus et de femmes actives se résignassent à passer, durant quelque temps, pour les raseurs accidentels qu'ils ne seraient pas,

Les sociétaires s'attacheraient, tour à tour, à la personne d'un raseur avéré, et lui feraient exactement ce qu'ils voudraient qu'il ne leur fît pas. Ils lui couperaient la parole, et lui joueraient le rôle du raseur qui ne vous écoute pas, le plus exaspérant de tous. Ils le tiendraient debout lorsqu'il aurait envie de s'asseoir; ils l'obligeraient à se prononcer sur tout ce qui pourrait lui être le plus indifférent, par des : « Hein ? Quoi ? Dites ? Vous ne trouvez pas ? »

Ces gens courageux et dévoués poufferaient de rire à la suite de toutes leurs paroles; ils n'entretiendraient l'ennemi jusqu'à sa fuite que de leurs intérêts particuliers, de leur mérite, de leur fortune, de leurs équipages, de leurs belles relations, des compliments qu'on leur aurait adressés...

Le seul inconvénient serait que, après avoir goûté cette âpre joie qu'il y a sans doute à raser, personne ne voudrait plus mettre le rasoir bas.

Au surplus, si l'association n'existe pas, son idée doit avoir été déjà introduite dans la pratique des individualités sans mandat. En effet, le monde est plein de raseurs, plus raseurs que nature.

Paul Hervieu.

UNE TOURNÉE EN AMÉRIQUE [1]

VI

La fin des collectionneurs d'autographes. — Téléphone et machine à écrire. — Mesdemoiselles les « typewriters ». — Pas une bonne « bonne ». — Qui a un piano va sano. — Gloire aux pompiers ! — Jonathan architecte. — Tous les jours au feu, même pas pour la gloire !

« Il suffit de deux lignes de l'écriture d'un homme pour le faire pendre ! » a dit quelqu'un qui devait être, à tout le moins, juge d'instruction. A ce compte-là, il n'est guère de Yankee qui ne soit assuré de mourir dans son lit. On n'écrit pas à New-York ; cela n'a pas l'air « affairé ». Le téléphone est là pour les communications pressées ; la machine à écrire pour les circulaires et la correspondance commerciale.

Le téléphone est entre les mains de la Bell Company, qui use et abuse de son monopole en imposant à ses tributaires des tarifs exorbitants. Une conversation de cinq minutes entre New-Yorkais et « Chicagotin », la distance de Paris à Marseille, est taxée quarante-cinq francs. Trois minutes « d'allo », « allo » intra-urbain, coûtent soixante-quinze centimes.

Personne, maintenant, n'ignore la machine à écrire ; nos magasins des boulevards, nos banques, nos bureaux de négociants en foisonnent. Son dérivé américain, moins connu, se nomme, chez Jonathan, « typewriter ».

Une femme, disposant d'un capital variant entre cinq cents et mille dollars, s'est mise en quête d'un petit local largement éclairé, étant donnée sa situation au dernier étage d'une de ces « eiffellesques » casernes qui contiennent parfois jusqu'à quatre cents bureaux. Le pigeonnier trouvé, elle fait l'acquisition de cinq ou six machines de bonne et solide marque et les y installe correctement en rang d'oignon.

(1) Voir le numéro de *La Lecture*, du 14 juillet

Autre genre d'opération : l'engagement d'autant de jeunes filles que d'appareils payables hebdomadairement de huit à dix dollars — une quarantaine, une cinquantaine de francs au plus. L'escouade réunie, l'intéressée institutrice lui dévoile patiemment les mystères du clavier calligraphe, et, quand les petites mains ont appris à voltiger sur les minuscules pédales d'ivoire, c'est à son tour de tricoter des jambes à la recherche du travail rêvé.

Elle visite chacun des quatre cents bureaux de l'immeuble et pousse même sa pointe dans les maisons voisines. Partout où la correspondance n'est pas assez volumineuse pour nécessiter un employé spécial; partout où les fonds manquent pour l'achat d'une machine, ses offres de service ont chance d'être accueillies. On lui dicte les lettres qu'elle note en « short-hand », sorte de sténographie; et, quelques instants après, un crépitement sec et ininterrompu sous le comble indique que l'usine à pattes de mouche est en pleine activité. Chaque lettre revenant à dix cents — cinquante centimes en moyenne — et une bonne « typewriter » pouvant en expédier, par jour, entre cinquante et quatre-vingts, on juge des bénéfices réalisés par la tenancière pourvue d'une nombreuse clientèle.

D'autre part, ses subordonnées chantent bien haut les avantages d'un métier honorable qui leur assure non seulement des émoluments auxquels le sexe faible est rarement habitué, mais la facilité de se procurer, avec l'existence assurée, ces adorables petits riens auxquels la grisette de Broadway n'est pas plus insensible que celle de la rue de la Paix ou de l'avenue de l'Opéra.

Méfie-toi, toutefois, demoiselle ingénue, de cette demande de « typewriter » à domicile, qui s'étale aux « offres d'emploi » d'un journal.

Ce sera, le plus souvent, moins le « writer » que le « type » que l'on recherche.

Dans la série « types » odieux, insupportables et indécrottables, les domestiques mâles ou femelles tiennent incontestablement le haut de l'échelle. Il est presque impossible de se faire servir chez les fervents du dieu Washington. On a beau se saigner de cent et même cent cinquante francs de gages mensuels en faveur d'une bonne à « rien » faire, insolente, malpropre et paresseuse; sur cette terre de liberté, commander, obéir deviennent à l'état de lettre morte. Aussi, plutôt que d'avoir des scènes continuelles avec sa cuisinière, le « patron » préfère-t-il s'enfuir au restaurant.

Là, du moins, les hors-d'œuvre seront autres que les répliques aigres-douces d'un cordon bleu toujours prêt à passer au rouge.

A la rigueur, les nègres fourniraient une aide à peu près potable; n'était leur passion immodérée pour le whisky, et par les temps de chaleur leur odeur *sui generis* — traduction libre : de suif et génisse. — Ce sont plutôt des serviteurs d'hiver.

Puis, tout noir étant doublé d'un « minstrel », vous ne serez pas surpris d'apercevoir, un beau jour, votre ténébreux valet de chambre assis sur le couvercle du piano et tapotant avec les pieds le *Miserere* du Trouvère.

Un piano, entends-je dire, il y en a donc à New-York? Ces gens si occupés trouvent encore le temps de taquiner l'instrument abhorré de M. Ernest Reyer? S'il y en a?... Partout, au rez-de-chaussée comme au vingtième étage. Le plus petit bourgeois se croirait déshonoré, s'il n'en possédait au moins un dans son « home ». J'ai vu des salons où il y en avait jusqu'à trois.

Le meuble est toujours grand ouvert, avec une partition étalée sur le pupitre; mais une souris pourrait faire son nid entre les marteaux sans avoir crainte d'être dérangée. Grâce au ciel, les variations sur *Ah! vous dirai-je maman*, pas plus que *Le Rocher de Saint-Malo* invariablement répété de six heures du matin à minuit, ne déterminent pas, comme en France, des cas fréquents d'hydrophobie.

Bon pour des musards ou des rêveurs de pianoter.

Alors à quoi bon s'encombrer d'un meuble lourd et inutile? Pourquoi? parce que cela vous a quelque chose de riche et de confortable à l'œil, parce que tout le monde n'a pas le moyen de s'offrir une bagatelle de douze à quinze cents francs.

Désirez-vous, de plus, monsieur le richard, votre portrait exécuté de main de maître par un artiste français? Théobald Chartran, qui, depuis quatre ans, passe les six mois d'hiver à New-York, va se charger, s'il n'est pas retenu ailleurs, de fixer vos traits pour la postérité.

Ses honoraires? Oh! mon Dieu! moins que rien : Trois mille, cinq mille dollars par tête. Mais ce sera très bien, je vous assure; et, quand l'aimable artiste aura enlevé de la sorte, en cent quatre-vingts jours, quinze à vingt bustes à la pointe du pinceau, il aura le droit de trouver qu'il aurait vraiment tort d'abandonner de si excellents modèles.

Ce qui est au-dessus de tout éloge en ce pays que, comme l'objet

aimé, je querelle sans cesse à propos de vétilles, ce sont les pompiers. Hier, encore, j'errais dans Broadway, l'oreille tendue, l'œil écarquillé, quand un bruit de cloche, de galop de chevaux, de chaînes secouées m'arrache à d'autres « instantanés ». Un incendie vient d'éclater, à la cinquante-huitième rue, dans un de ces cyclopéens bâtiments « fire proof », ainsi nommés sans doute parce qu'étant construits entièrement en ciment, pierre et fer, le métal se contracte sous l'action du feu, la pierre se fend, le ciment éclate et les vingt-quatre étages ne sont bientôt plus que tire-bouchons et gravois.

Etudiez la construction d'une maison en Amérique. Ce ne sera pas long... les fers ont été apportés à pied d'œuvre, percés, repérés; il n'y a que les boulons à y mettre. Quelques jours se passent, et déjà, s'élève la haute et lourde cage, montants et traverses dressant leur claire-voie vers le ciel. Tous ces vides ne se rempliront d'ailleurs de maçonnerie qu'après que le toit aura été posé; si bien qu'il n'est pas rare de voir toute une famille installée au vingtième étage avant que le rez-de-chaussée n'ait été emmuré. Et ce n'est pas plus difficile que ça.

Chaque fois que je parle du quinzième ou du vingtième, j'entends d'ici hurler nos domestiques françaises qui préfèrent généralement nous laisser geler en hiver ou mourir de soif en été que d'effectuer une descente supplémentaire à la cave enfouie quarante mètres plus bas. Que Françoise ou Catherine se rassurent! Elles auraient là-bas, *gratis pro deo*, à leur disposition un ascenseur qui les grimperait chez les moineaux en moins de temps qu'il ne leur en faudrait, boulevard Haussmann, pour se hisser à l'entresol.

Les nègres attachés, sans répit, au service de ces monte-charge, devraient être l'ondulant jouet d'un mal de mer continuel. Hélas! ils n'en pâlissent même pas!...

Revenons à nos pompiers qui sont apparus sur le lieu du sinistre avec une promptitude que feraient bien d'imiter leurs populaires collègues de Paris et d'ailleurs. Assez semblables aux « braves sapeurs » comme costume, ils ne leur cèdent en rien comme courage et agilité.

Gymnastes éprouvés, pourvus des derniers perfectionnements matériels: pompes à vapeur, échelles roulantes, attelages princiers, ils risquent leur vie, tous les jours — c'est le mot — avec une abnégation, une insouciance qui n'ont d'égales que l'habileté, la

sûreté du coup d'œil de leurs officiers. Un enfant est il en danger, vingt hommes se présentent pour affronter la mort. La mort? en parle-t-on seulement? quand, grâce à l'entraînement, au sang-froid de ces soldats du devoir, grâce à leurs engins étonnants de légèreté, de solidité, de précision, le nombre des victimes du côté des sauveteurs et du côté des incendiés est devenu rarissime.

« Si j'étais le gouvernement », comme dit la chanson, j'ajouterais à la haute estime dans laquelle sont universellement tenus les pompiers américains, une décoration spéciale à tous ces braves. Il est vrai qu'il ne serait pas d'insigne assez riche pour les honorer suivant leur mérite; et, comme il faudrait les médailler tous, en bloc, le budget marcherait inévitablement au déficit à force de « pompes » officielles.

VII

Paquet de notes. — Les femmes, il n'y a que ça!... — Elle et Lui. — Shopping day. — Générosité à propos de bottes. — L'art du remplacement. — M. Dollar, fabricant de ténors. — I. O. U. — Chéquards à mort. — Un pugilat à la vapeur.

Aujourd'hui mardi, 3 février, il pleut, comme il a plu hier, comme il pleuvra probablement demain. Je remplace ma quotidienne promenade le long des hautes murailles de ma terre d'exil par une flânerie à travers mon carnet. Impressions fugitives, croquis en trois traits de plume, bouts d'historiettes saisies au vol entre deux verres de cock-tail, tout s'y succède sans ordre, sans unité de lieu, en un méli-mélo incohérent et fou.

Le hasard est galant; la toute première note sur laquelle s'hypnotise mon regard allumé s'intitule superbement : *les femmes*. Je copie mot à mot :

« O charme universel, ô besoin d'irradier d'un coin de bleu le sombre positif où nous nous débattons!... Savez-vous pour qui l'Amérique entière souffre d'une perpétuelle fièvre d'or, pour qui New-York spécule et Chicago trafique, à tel point que, là comme partout, l'expression « vivre de ses rentes » est rayé de la conversation masculine? Pour Elle, pour Elle seule, pour satisfaire ses goûts, ses fantaisies, ses caprices, pour que, milliardaire où bourgeoise, nul semblant de souci ne plisse son front rose.

« Dès l'aube, Monsieur part à ses affaires ; il déjeune au bar, debout, mettant les bouchées triples, va faire sa digestion à la Bourse, retourne, en deux tours de roue, à son bureau, et rentre tard, très tard à son home familial, bien heureux si, au milieu du dîner, le timbre du téléphone ne le force pas d'abandonner son assiette, quitte à lui f...iche la paix, quand il n'aura plus faim.

« Pendant ce temps, Madame, péniblement levée, a passé une bonne heure à penser quelle toilette elle arborera, l'après-midi — une mise simple est une chose inconnue en Amérique ; — elle en a passé deux autres à s'attifer, une quatrième à luncher ; puis, à moins qu'elle ne reçoive, — en robe décolletée souvent, — ou qu'elle ne rende des visites, c'est l'exquise flânerie de magasin en magasin.

« Cela s'appelle *Shopping*, magasiner — d'où probablement, l'expression française « chopin », quand on a déniché une rare occasion — et nécessite l'accompagnement d'un formidable porte-monnaie (pocket-book), où viennent s'engloutir tous les gains du mari. Celui-ci, d'ailleurs, n'aura jamais le suprême mauvais goût de se plaindre. Tant pis si l'enfant gâtée rentre juste à l'heure de se mettre à table et a totalement oublié de s'occuper des soins du ménage.

« Son rôle est d'être belle, élégante, adulée ; à l'homme la noble tâche d'en fournir les moyens, trop payé d'un sourire et jamais d'un « merci ! »

« La femme passe avant tout, au moins autant qu'en France. »

Et pourquoi ne parlerais-je pas avec enthousiasme de cette insouciante prodigalité ? J'eus, moi aussi, à éprouver indirectement les bienfaisants effets de cet excellent « shopping ».

Pendant ma villégiature transatlantique, j'avais eu l'occasion d'entrer en relations avec une très grande couturière qui me promit sa visite, lors d'un de ses voyages bisannuels à Paris.

L'autre jour, je trouve au salon la concurrente new-yorkaise de MM. Worth et Paquin. — « Permettez-moi de vous offrir, me dit-elle, à l'intention de Mme Schürmann, un tout petit souvenir. » Et elle me met dans les mains un élégant carton attaché avec une faveur rose.

Impatient, le couvercle levé, j'aperçois, douillettement encadrée de papier à dentelle, la mieux conditionnée des paires de bottines : « Des bijoux, ça se perd ; des fleurs, ça se fane, ajouta judicieusement la donatrice ; des chaussures, cela se porte... longtemps,

quand elles sont américaines ; je vous les souhaite inusables, que de sitôt, vous ne m'oubliiez pas! »

La façon de donner vaut mieux que ce qu'on donne. J'ai pu promettre de n'oublier jamais.

Ceux qui pourraient résoudre le problème de percer à vif trois fonds de pantalons contre une seule paire de semelles, ce sont les employés de banque, spécialistes en « remplacements ». On a tant à faire de l'autre côté de l'Ocean, que les forçats du comptoir et du grand livre obtiennent difficilement des congés. Tout le monde, par bonheur, ne travaille pas en même temps; quand les établissements financiers ferment, à six heures du soir, notamment, c'est bientôt le moment du coup de feu dans les débits de tabac.

Un jeune « tabatier », donc, a-t-il nourri l'espoir de promener sa bonne amie à la clarté discrète des potences électriques ou d'applaudir le drame patriotique en vogue? rien de plus simple ; il fait signe au camarade Pinch ou Sam, de la maison Blackfor and C°, qui sera trop heureux, moyennant un dollar ou la moitié, parfois, de passer brillamment du porte-plume à la balance et de « la fiche » au cornet de papier.

Et pas de crainte que ce surcroît de besogne ne le fasse tomber de sommeil, nez en avant, dans le réceptacle au tabac à priser. L'Américain, si fatigué soit-il, ne dort jamais que d'un œil; encore le moindre bruit de gros sous suffit-il à le réveiller.

Aussi, pour peu que le remplacement ait lieu un samedi soir, verrons-nous ce même boursicotier en herbe se présenter, dès le lendemain matin, au maître de chapelle de la première église venue. « Savez-vous chanter? » leur demande le dévot chef de musique. Fût-il plus enroué qu'un essieu mal graissé, le chantre d'occasion ne manquera pas de répondre : « Je sais ce que tout autre homme peut faire. » Et il est presque sûr de gagner ses dix francs.

L'essentiel, pour la nouvelle recrue, si le batteur de mesure tourne la tête de son côté, est d'ouvrir la bouche plus grande qu'un vieux four, et de hurler deux fois plus fort que son voisin.

A la faveur de cet égosillement, toute poésie est de mise; *Yankee doodle*, hymne champêtre, romance d'amour, refrain bachique; c'est toujours célébrer le Seigneur et ses bienfaits.

Au cas où, par impossible, la caisse de la maitrise serait momentanément à sec, le fameux I. O. U. serait mis à contribution. Surtout, ne prononcez pas, en un seul mot : « Iou »! vous feriez

croire au cri de douleur d'un infortuné à qui l'on vient d'écraser un cor.

I. O. U., en trois majuscules séparées, signifie : *I owe you* — Je vous dois. Quelqu'un devient-il votre débiteur, il vous remet un simple bout de papier portant à la suite du fatidique I. O. U. le montant de la somme avec la date et sa signature. L'apposition d'un timbre mobile proportionnel suffit à donner à cette feuille volante, lors même qu'elle exhiberait les caractères impersonnels de la machine à écrire, la valeur d'un acte notarié et enregistré.

L'Américain n'est pas seulement le roi de l'argent ; il est encore le cheik des chèques. Tout citoyen des États-Unis, doué d'une figure de connaissance ou de vêtements cossus croirait au-dessous de sa dignité de trimballer de l'argent. Quand bien même il n'aurait que cent francs de monnaie courante, il les dépose dans une banque ; et, n'achetât-il que trois francs de cravates, il remet à la caisse un chèque de son carnet.

Ce procédé a surtout l'avantage de rendre impossible toute contestation au sujet de paiements, deux preuves subsistant toujours : le talon demeuré aux mains du tireur, et le mandat conservé à la banque.

Un jour où se « dégraissent » extraordinairement les caisses des boîtes à finances, c'est la veille d'un de ces homériques combats de boxe qui tiennent une bonne partie du Yankeeland suspendue aux poings de deux maîtres assommeurs. Qui n'a vu, m'a-t-on conté, la région de Chicago aux approches du match pour le championnat n'a rien vu.

Des semaines à l'avance, les journaux tiennent les amateurs au courant de la « performance » des aspirants lutteurs. On sait si Harry s'est trouvé bien de sa purge, ou si Bob a, de nouveau, passé chez le voisin à travers le mur de sa chambre en « posant » la main fermée sur une triple épaisseur de briques.

Vient la grande journée ; le lieu précis du duel a été rigoureusement tenu secret. La loi interdisant ce genre de tournoi, il s'agit de faire en sorte que la police apparaisse seulement en nombre quand les figures des lutteurs seront suffisamment en compote. Sans s'inquiéter de la destination, des milliers de parieurs se sont empilés dans des trains spéciaux, aux quatre points cardinaux du pays. Les mécaniciens eux-mêmes ignorent le point d'arrêt ; ils ont ordre de filer devant eux et de serrer le frein en tout endroit qui plaira aux organisateurs.

« Halte! » ont commandé quelques voix... Athlètes et spectateurs descendent; en un clin d'œil, l'enceinte improvisée est noire de monde. Des coups sourds retentissent ponctués de « Han! » d'efforts; ce sont les « marrons » qui pleuvent sur les crânes et les carcasses des artistes : « Hurrah! go ahead », crie-t-on à l'un, tandis que l'autre est vigoureusement conspué. Des pronostics s'échangent sur l'issue de la rencontre; des bookmakers reçoivent les paris.

Soudain, une désespérante nouvelle s'est propagée de groupe en groupe... Les policemen!... En moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, tout le monde regrimpe dans les trains sous pression; les combattants hors d'état de courir sont emportés par leurs amis; les plus valides ramassent leurs dents, leurs oreilles, leurs yeux; et tout recommence quelques kilomètres plus loin, parfois dans le Dakota, quand on a commencé dans l'Illinois, jusqu'à tant que les argousins dépistés ou complaisants aient laissé, sur les corps bosselés des vaincus, proclamer le champion d'Amérique.

Le barnum empoche la recette qui dépasse souvent cent mille francs, et les écrabouillés sans gloire se retrouvent un brin de cervelle pour espérer en des jours meilleurs, suivant le philosophique proverbe : « Tout vient à « poing » qui sait attendre. »

VIII

Encore des notes. — La bicyclette. — Je reparle hollandâis. — Drapeau de siège. — Ces bons puffistes. — L'homme aux treize métiers. — Nouvel art culinaire. — Gloves at fixed price.

— Pardon, fait le toujours bon lecteur, vous venez de nous parler des femmes et des boxeurs, mais vous ne nous avez pas encore dit un mot d'une autre royauté du jour : la coquette, l'enivrante, l'accapareuse bicyclette.

Tout en l'adoptant avec enthousiasme pour leur plaisir et leur commodité, les Américains ont immédiatement songé quel avantage l'expédition de leurs affaires pouvait tirer de l'exploitation pratique et raisonnée de l'intrépide « cheval d'acier ». Pendant que nous ne pensions pas encore, à Paris, à tâcher de faire opérer la levée des boîtes postales par des facteurs montés sur roues, depuis longtemps, au coin des rues, dans les principales villes des

United States, stationnaient des commissionnaires cyclistes. Un ordre bref à donner, un ticket à remettre — de nombreux bureaux en délivrent des liasses à l'avance — et le message vole vers son adresse.

Aimeriez-vous mieux faire vos commissions vous-même? Installez-vous, à l'heure ou à la journée, dans une de ces légères voiturettes d'osier, que remorque un émule de Rivierre et de Bourrillon. Sans mors aux dents, sans ruades, l'increvable « pneu » vous déposera au but choisi, suivant l'argot du sport, « comme dans un fauteuil! »

Grâce à ce tilbury dernier modèle, j'eus, une fois, la douceur, chère aux âmes bien nées, d'ouïr parler la langue maternelle, au moment que je m'y attendais le moins.

Dans un estaminet campagnard, le garçon, gros bonhomme à physionomie placide, venait de me servir un verre de curaçao, et je savourais religieusement cette liqueur nationale de la Hollande — mon pays — quand une voix souffla à mon oreille : *Verdomd lekker?* (bigrement bon?) — *Dat geloof ik* (Je te crois), répondis-je machinalement. Je n'eus pas le temps d'en dire davantage. Oublieux de tout respect, l'homme à la veste blanche m'embrassait, en fredonnant de vagues réminiscences du « *Wien neerlandsch bloed* ».

— *Knikkerbocker, ik ben een knikkerbocker*, répétait-il.

Très intrigué, j'interrogeai ; et j'appris que l'un des Hollandais ancêtres de mon sous-mastroquet avait fondé, en compagnie d'une brave troupe de ses compatriotes, Nieuw-Amsterdam, dont les Anglais, après leur main-mise, firent, par la suite, New-York.

Il ne restait aux pauvres descendants des créateurs d'une grande cité que la mince satisfaction d'embrasser les buveurs de curaçao et de porter le nom des vilaines paires de guêtres dont s'affublaient leurs aïeux.

Toujours le cruel *væ victis!*... De retour d'Amérique depuis plus de deux ans, un ami m'expédia de là-bas un épais paquet rectangulaire. La guerre cubaine battait son plein ; l'escadre de l'amiral Cervera, « embouteillée » dans la rade de Santiago, tentait une glorieuse mais inutile sortie, et, de Washington à San-Francisco, tous ne rêvaient que gloire militaire. Un industriel de New-York avait cru le moment bon de chatouiller délicatement l'un des côtés sensibles de ses concitoyens; et il avait imaginé (je vous le donne en mille!) une sorte d'essuie... mains en papier moelleusement hygiénique, qui portait, bien au centre, le drapeau

espagnol, souligné de cette devise : « You know what to do with it. — Vous savez ce qu'il faut en faire. »

Les Espagnols eurent la dignité de ne pas soulever, à propos de ce patriotisme à huis clos, la moindre question de cabinet; et les Américains, la délicatesse de faire à cette basse flatterie un succès médiocre.

« Du nouveau! toujours du nouveau! » clame-t-on entre l'Atlantique et le Pacifique. Aussi, chaque mortel de condition modeste, ou — ce qui est plus fréquent — dépourvu de position sociale, n'a-t-il qu'un projet en tête : dépasser en ingéniosité, en puffisme au besoin, ses co-lutteurs pour la vie.

A peine savait-on qu'à New-York les hôtels fournissaient en location des parapluies aux promeneurs munis d'une simple canne, que Chicago fondait des stations de riflards. Le matériel, facile à recruter, se compose de tous les « pépins » oubliés dans les tramways, les cafés, un « robinson » momentanément abandonné par son propriétaire n'étant jamais réclamé et appartenant de droit à celui qui l'a trouvé. Donc, même à supposer que le client de passage ait donné une fausse adresse et ne rapporte jamais le champignon d'alpaga, le prix du prêt — vingt-cinq cents (1 fr. 25) sera pour le loueur, quand même, tout bénéfice.

J'ai connu, à Chicago, un entreprenant Hollandais — pas *knikkerbocker* pour deux sous, celui-là — qui se chargea de donner tort au proverbe des rives du Zuyderzée : *Twaalf ambachten en dertien ongelukken* (douze métiers et treize malheurs).

Expatrié, comme tant d'autres, à la poursuite du pain quotidien et d'un peu de beurre dessus, il apprend qu'il y a tout près un hall immense à vitrer en quelque vingt-quatre heures.

Mon drôle n'avait de sa vie touché un morceau de verre autrement que pour le balayer quand un malencontreux choc avait crevé à jour sa fenêtre. Il se présente, néanmoins, à l'entrepreneur, qui l'embauche, de confiance, à la tâche. Le début fut plutôt modeste : après avoir manqué dix fois de se rompre le cou, en grimpant à l'échelle, l'apprenti tente de tirer à lui une pile de carreaux, la lâche et fait pour une centaine de francs de purée. De la seconde pile la première vitre extraite s'étoile en la forçant contre l'armature de fer ; la deuxième, coupassée en zigzag, est bonne à mettre au rebut ; et la troisième, rognée trop court, tombe sur la tête de l'entrepreneur, occupé à suivre anxieusement les dégâts, et lui entaille une oreille.

Immédiatement congédié, Kees, dans l'un des premiers restaurants de la ville, demande à parler au patron.

— Seriez-vous le cuisinier français que j'attends? dit celui-ci.

— Oui, oui, oui. (Kees n'était pas, au delà, polyglotte.)

— Qui a servi à Paris, chez Voisin, chez Paillart?

— Oui, oui, oui.

— Qui m'apporte les dernières recettes de la grande cuisine?

— Oui, oui, oui.

— Vous êtes libre?

— Oui, oui, oui.

— Alors, le laboratoire est là; commencez.

Un saumon gargantuesque, destiné au déjeuner des plus fins gourmets locaux, attend le coup de pouce du maître. A la grande stupéfaction de son entourage en tablier, le Vatel novateur l'empoigne, sans le vider, par la queue, le fait tournoyer trois fois, le plonge dans une bassine d'eau bouillante destinée à laver la vaisselle, et, après un échaudement prolongé, le rejette, ventre en l'air, dans le plat de métal blanc.

— Drôlement dressé, ce poisson! murmure le chef de l'établissement, en voyant le salmonidé nageant dans une rivière d'eau saumâtre. C'est ça, la mode parisienne?

— Oui, oui, oui.

Mais comment dépeindre la grimace du premier convive condamné à tâter de cette chair jadis rose, sentant, tour à tour, le savon noir et l'huile de foie de morue?

— Je suis empoisonné? gémit-il, en passant devant la caisse. Si jamais vous me reprenez à venir manger chez vous!...

Quand il eut vu toute la salle déserte, le restaurateur courut à la cuisine, et d'un geste, congédia le gâte-sauce, qui était en train de transformer un cuissot de chevreuil en sèche raquette à jouer au cricket. Le pire, c'est que le Borgia poissonnier ne consentit à déguerpir qu'en émargeant quinze jours de gros appointements.

Épicier, fumiste, cocher, garde-malade, jardinier, peintre, tailleur, élève-pharmacien, parfumeur, vidangeur, l'audacieux compère fut tout, essaya de tout, rata tout. Sa treizieme étape fut chez un grainetier. Persuadé que trimballer des cents kilos sur la nuque était aussi facile que de tenir une casserole à bout de bras, il fit, dès la première charge, une si complète culbute que rarement l'on vit pareil carambolage de maïs sur le plancher d'une boutique.

Le commerçant était un philosophe : il emmena le maladroit

dans son bureau, se fit raconter son histoire et ne lui cacha pas son admiration :

« Comment, vous aviez déjà exercé douze métiers, sans en connaître un seul? Avec un tempérament pareil, au treizième vous devez réussir. Dès aujourd'hui, vous êtes mon associé; quelques mois encore et vous serez mon gendre, en attendant d'être mon successeur. »

J'ai reçu, depuis, des nouvelles de Kees, qui est en train de gagner une fortune. Il récolte après avoir « semé ».

A Saint-Louis, dans le Missouri, un autre puffiste se lamente de s'être arrêté court sur le chemin de la haute finance.

Par une matinée de printemps, les Saint-Louisiens formaient la haie le long d'un défilé de garçonnets-sandwichs trimballant l'annonce suivante, grossièrement calligraphiée : « Citoyens de Saint-Louis, vils prodigues, avez-vous assez de débourser un dollar et demi (8 fr. 10), au moins, pour une paire de gants qui vous paralysent et s'abîment? Trouvez-vous, demain, dès l'aurore, aux coins des rues... (ici, le nom des dix voies les plus fréquentées de la ville). Là, contre le versement de cinq cents (0 fr. 25), vous serez ganté à neuf, à la nuance de votre choix; et cela ne vous empêchera pas d'écrire, de jouer du jimbo, de mettre les doigts dans votre nez et de vous gratter. »

On devine si les partisans de l'élégance à bon compte furent fidèles aux divers rendez-vous. Qu'y virent-ils? Sous la surveillance d'un gamin, une rangée de baquets, remplis, séparément, d'une couleur différente, et dans lesquels, contre paiement préalable, dames et messieurs étaient autorisés à se plonger les mains, à volonté, jusqu'au coude. Double versement donnait droit à trois lignes de coloris tranché singeant les broderies à s'y méprendre. Deux jours durant, le commerce fut prospère, quand, un troisième matin, une importante famille en deuil, convoquée à l'enterrement d'un des siens, se réunit autour du même seau de noir. Merveilleux résultat, sous la sombre teinture le grain de l'épiderme devenait du chevreau; et tout cela, pour trente fois cinq cents — plus de quarante dollars d'épargnés.

Pourquoi fallut-il qu'à vingt pas du cimetière, une diluvienne averse détrempât le cortège? Et bientôt l'on put voir chacun de l'assistance tenant son parapluie d'une main restée noire, tandis que l'autre, rouge, insultait aux chagrins.

Les gants étaient coulés, et l'inventeur avec.

IX

A Washington. — La capitale de l'Amérique. — Versailles, quand on a Paris! — Sarah Bernhardt au « Far West ». — Phèdre en « paniers » — Chez le président. — M. Cleveland. — Un thé à la Maison-Blanche. — « Première » de Mme Duse au Lafayette Square Theatre.

Mme Duse est des nôtres, le 5 février; le 6, nous partons pour Washington.

Confortablement installés dans un « Pullmann » — wagon-salon et sleeping — notre pitié va au commun des mortels qui s'éponge furieusement derrière les vitres closes dans de longs et étroits fourgons soi-disant de « première », seule classe existante, d'ailleurs. D'un bout à l'autre, un couloir; contre les parois, des banquettes aménagées pour deux personnes, chacune. Personne n'ouvrant les fenêtres, on devine de quel nauséabond court-bouillon s'imbibent ces messieurs et ces dames par les interminables trajets à travers les quarante-six États.

Heureusement, s'ils n'appartiennent pas à une société de tempérance, ils ont la ressource de changer d'imbibition dans le bar dont tous les trains sont pourvus, et qui prodigue, à la commande, l'enivrant whisky, le suave cock-tail. Moyennant un dollar, le dîner est servi... pas meilleur qu'autre part, mais, circonstance atténuante, administré par des nègres; comme cela, on ne voit pas quand les garçons ont les mains sales.

Enfin, nous voici dans la capitale de l'Amérique — une ville de 260000 habitants, riante, tranquille, proprette, semblable, comme maisons, à nos agglomérations provinciales. Des parcs verdoyants, des allées ombragées, parsemées de rares promeneurs. Un Versailles transatlantique, dont le Louis XIV en redingote s'appelait alors Grover Cleveland.

Versailles, capitale de la France, quand on a Paris!... tel est l'effet que produit Washington, pour peu qu'on le compare à New-York.

Là-bas, la grande cité, image de vie et de force, avec son peuple de travailleurs grouillants, luttant pour l'existence quotidienne; ici, la préfecture départementale endormie dans la sécurité du len-

demain, peuplée qu'elle est d'une armée de bureaucrates aussi nombreuse qu'inutile.

L'Amérique souffre du même fléau que notre vieille Europe : la maladie du fonctionnaire. De cette race parasite, somnolente et coûteuse, il y en a vingt fois trop. Parfois, pourtant, on voit ces obstinés dormeurs s'arracher aux délices du rêve, et, courbés sur leur table, noircir des monceaux de paperasses. A quoi bon? Jamais consultés, jamais lus, ces spécimens de bonne écriture iront charmer les loisirs des rats et des souris, uniques habitués des archives nationales, jusqu'à ce que, pour faire place à d'autres, ils se transformeront en cornets à l'usage des marchands de tabac. Qu'est-ce, en effet, que tout cela? Des blagues!

Entre nous, leurs auteurs emploieraient plus avantageusement le temps du gouvernement à apprendre le français, cette langue universelle. A Washington, la ville la plus française des États-Unis, j'ai tout juste rencontré quatre personnes comprenant le style et les expressions de Molière. Je m'abstiens d'ajouter comment elles le prononçaient.

Exemple : notre théâtre s'appelait Lafayette Square Theatre; or, chaque fois que, égaré dans une promenade, j'étais forcé de demander ma route, mon interlocuteur ne manquait jamais de me poser comme point d'interrogation : « Les fillettes? » si bien que j'avais l'air, pour mes compagnons européens présents, d'avoir sollicité l'indication de la route la plus courte au pays de Cythère.

Second inconvénient : il est de mode, quand il s'agit de représentations d'une artiste étrangère, de distribuer, contre remboursement, aux spectateurs un livret contenant la traduction anglaise de la pièce affichée. De là, chaque minute, par toute la salle, un irrévérencieux froissement de papier, quand le passage à la page suivante oblige le public-lecteur de tourner le feuillet de douze à quinze cents brochures.

Cette prodigalité paperassière me rappelle une anecdote du passé : Sarah Bernhardt devait jouer dans un petit coin du « Far West » l'immortelle *Phèdre* de Racine. L'employé préposé à l'expédition des livrets fit une erreur et confia au chemin de fer un ballot de brochures d'*Adrienne Lecouvreur*, de Scribe et de Legouvé.

Vint le soir : tout le monde suivit, sans broncher, la marche de l'action sur le cahier imprimé, et nul ne souleva l'ombre d'une protestation.

C'est égal, quelques-uns ont dû trouver bizarre d'entendre la femme de Thésée exhaler ses plaintes amoureuses dans le foyer de la Comédie-Française et de voir Hippolyte poudré à frimas et en bottes.

Retournons à Washington et à M. Cleveland, qui a pour Elysée une confortable habitation bourgeoise de deux étages, dont un parc spacieux constitue le seul luxe. Cela ressemble à la villa d'un commerçant enrichi et s'appelle « La Maison Blanche ».

Eh bien, ce manque d'apparat de la demeure présidentielle sert à démontrer la grandeur et la puissance de cette République des Etats-Unis qui n'a pas besoin d'un luxe ni d'un protocole postiches pour avoir droit au respect de tous.

Comme il sied sous un vrai régime démocratique, pas de factionnaire à la porte, pas de poste d'honneur, pas de consigne. La maison du bon Dieu ouverte à tout venant. Voulez-vous voir le Président? l'entretenir d'une affaire personnelle? Rien de plus simple. Une entrevue de cinq minutes avec son secrétaire particulier, un homme d'une courtoisie, d'une obligeance parfaites, et l'entrevue désirée est immédiatement accordée.

En dehors de cette audience privée, le chef de l'État est à la disposition de ses concitoyens pendant une heure, trois fois par semaine. Pas besoin de discuter avec le concierge; pas de toilette spéciale... Au bout d'une antichambre, un salon très simple; emboîtez le pas à la « queue » déjà longue; et, une fois devant le premier magistrat de la nation, exposez votre requête. Il vous écoute, sourit et vous tend la main. Si vous teniez, simplement, à le regarder de près, demandez-lui des nouvelles de sa santé et de celle de madame sa femme. Il vous répondra : « Très bonne, merci! » et passera, non moins aimable, à un autre.

La voilà bien l'image du bon gouvernement par et pour le peuple. A Paris, terre des immortels principes, il faut plus de cérémonies pour entre-apercevoir l'élu du Congrès qu'à Saint-Pétersbourg pour causer une demi-heure avec le Tsar.

Avec cela, que les Présidents américains sont tous uniformément charmants. M. Cleveland avec qui j'eus l'honneur de converser, seul à seul, pendant dix minutes, et qui ne tarit pas en prévenances à mon égard, avait dans sa rondelette personne des trésors de grâce et d'esprit. Grand amateur de théâtre, par surcroît, il assista, en compagnie de Mme Cleveland, à chacune des cinq représentations données à Washington par Mme Duse. Donnant le

signal des applaudissements, il n'aurait jamais manqué de fleurir la loge de notre « étoile » de chrysanthèmes et de roses blanches.

Le samedi 21 février, un thé était offert par Mme Cleveland, à la Maison Blanche, en l'honneur de la célèbre artiste. Réception strictement féminine, à laquelle assistaient les femmes des principaux fonctionnaires, pendant que, dans une autre pièce, j'étais l'hôte du Président et des principaux sous-secrétaires d'État. Avant de nous séparer, M. Cleveland offrit à Mme Duse son portrait en pied souligné d'une dédicace des plus flatteuses, et à votre serviteur sa photographie signée.

Une « épreuve » que j'aurais bien voulu joindre à ma galerie de célébrités politiques, artistiques et exotiques, c'est celle représentant le seul et unique Peau-Rouge, débris d'une race en train de disparaître, que je rencontrai dans la ville chef-lieu du district de Colombie. D'abord il n'était pas rouge du tout. Le teint mat, le nez en bec d'aigle, le regard absolument fixe, les cheveux noir bleu, il portait, en guise de mocassins, des souliers vernis; au lieu de collier de dents d'animaux, une cravate blanche; et, comme manteau de guerre, un pardessus doublé de soie. Sa main ne brandissait ni tomahawk, ni couteau à scalper, mais un stick à pomme d'argent; et la plume de vautour fichée dans le chignon avait fait place à un très moderniste haut-de-forme. Il venait quémander tout bourgeoisement auprès du secrétaire de la Présidence l'honneur de pouvoir présenter ses hommages au chef du gouvernement; et, si je n'avais entendu dire autour de moi : « C'est le Peau-Rouge », je serais encore, tel le ténor de « *Si j'étais Roi* », à ignorer son nom, sa naissance...

Plus heureux que bien des Américains, j'avais donc aperçu l'un des premiers possesseurs du sol des États-Unis; mais, à côté de tant de Chinois promenant par les rues leurs longues nattes et leurs robes courtes, j'ai inutilement cherché leurs non moins chinoises compagnes. Il parait que l'entrée de ces dames de la race mandchoue est frappée de prohibition à la douane de la Fédération. Pourquoi?... C'est presque un compliment à l'adresse des robustes Célestes. — Leur puissance reproductive est, en effet, développée à ce point que, si l'on n'y mettait bon ordre, les « Pékin », les « Nankin » auraient vite fait d'absorber tous les Yankees présents et à venir.

Pauvres gens! condamnés, afin de ménager les égoïstes soupçons de leurs maîtres, à avoir pour toute compagnie un petit gar-

çon, le « boy », et à s'abrutir dans les fumeries d'opium interdites légalement, mais fonctionnant sous l'œil même de la police.

Vaudrait-il pas mieux être né valet de chambre du sultan, ou chantre de la chapelle Sixtine?

L'ennui naquit, un jour, de « l'uniforme ôté », dit le proverbe. Il faut donc, surtout dans les cités américaines peu fécondes en distractions, une certaine variété de couleurs, sinon dans les vêtements, du moins sur les figures des individus. Cette diversité bien tranchée nous est fournie, à Washington surtout, par les nègres.

Il y en a, à croire que les trois quarts de la population passe son temps à se « flanquer des noirs ». Intrigants factotums, ils sont tout : domestiques, cochers de fiacre, garçons d'hôtel, gardiens d'ascenseurs, voire même artistes lyriques. Si vous voyez annoncer dans un music-hall un *cake-walk*, ne manquez pas d'entrer; vous ne perdrez ni votre temps, ni votre modeste argent.

Le *cake-walk*, ainsi nommé parce qu'on donne aux exécutants improvisés un gâteau, ou le prix d'un gâteau, soit 25 cents, voilà encore une originalité que l'Europe peut envier à l'Amérique.

Sur la scène, un chanteur en est au deuxième ou troisième couplet d'une insanité quelconque. Dans le fond passe négligemment un nègre, qui file droit sans s'arrêter. Nouvelle apparition, deux minutes après, du même héros obscur qui refait le chemin en sens inverse, suivi, cette fois, d'un camarade de même teint, à moins que ce ne soit d'une négresse. Le manège se répète jusqu'à ce qu'ils soient six ou huit. Tous alors remplacent le soliste devant la rampe, et chacun exécute, à tour de rôle, avec force contorsions et grimaces, un caractéristique pas de danse.

Après quoi, sortie générale.

L'hilarité devient du délire, quand, comme je l'ai vu, l'une des ballerines cherche, en sautillant, les puces qui la mordillent à travers ses bas. Cela n'a peut-être pas le comique « en dedans » d'Yvette Guilbert; mais la dépense d'efforts est plus considérable et, au moins, si l'on n'a pas ri, on ne regrette que 25 cents au lieu de mille et quinze cents francs de cachets.

(A suivre.) Impresario SCHÜRMANN.

EN CORÉE [1]

Il y a soixante ans, régnait en Corée le roi Li-Keï dont la femme, la reine Chao, était une personne extrêmement intelligente, à l'esprit très dominateur. L'unique héritier du trône, leur fils Li-Ying, mourut, laissant trois fils : Li-Houan, Li-Ping et Li-Hsia-Ying.

A la mort de Li-Keï, le premier de ses fils lui succéda sous la tutelle de sa grand-mère, la reine Chao. Comme il mourut sans laisser d'héritier, son frère, Li-Ping, lui succéda : celui-ci étant mort à son tour sans enfants en 1864, la couronne revenait de droit au troisième petit-fils de la reine Chao, Li-Hsia-Ying ; mais ce prince avait déjà la réputation (méritée, nous le verrons), d'un homme violent et cruel. La reine Chao, redoutant pour le royaume (et pour elle-même sans doute) l'avènement d'un roi aussi féroce que détesté, déclara adopter pour fils, le jeune Li-Hsi, fils de Li-Hsia-Ying. Elle lui transférait, par cette acte d'adoption, les droits à la couronne, en dépossédant ainsi le redoutable Li-Hsia-Ying qui, par suite de cette singulière mesure, devenait le neveu de son propre fils.

Mais il n'était pas homme à se laisser déposséder du pouvoir ; s'il ne tua pas le roi Li-Hsi et la vieille reine Chao, ce fut, on peut le croire, par suite de circonstances indépendantes de sa volonté. Peut-être aussi jugeait-il plus sûr, connaissant le caractère faible

(1) Les lignes qui suivent sont extraites de l'intéressant livre de M. Félix Martin, *Le Japon vrai*.

et irrésolu de son fils, d'exercer le pouvoir en son nom sans en avoir la responsabilité. Ce qui est certain, c'est que, le jour de l'avènement de Li-Hsi, il se faisait proclamer président du Conseil de Régence, réunissant en ses mains tous les pouvoirs de l'Etat. C'est sous le titre de Taï-ouen-Koun (1) qu'il fut dès lors désigné, et aujourd'hui encore, quoique dépouillé de toute prérogative, il n'est connu que sous ce nom, rendu célèbre par ses hauts faits sanglants.

C'est au Taï-ouen-Koun que sont dus les massacres des chrétiens, qui, de 1865 à 1867, ensanglantèrent la Corée ; il régna du reste par la terreur, s'appliquant à soustraire son pays à toute influence européenne, appliquant les supplices les plus variés et les plus raffinés à la répression des insurrections nombreuses que soulevait sa féroce domination. Cela dura huit ans : mais en 1872, le faible roi Li-Hsi se mariait. La nouvelle Reine, Taou-lang-dao, était de famille illustre : la famille Min ; c'était une femme énergique, à esprit indépendant, ayant des idées de progrès radicalement opposées à celles de son beau-père. Conquérant rapidement une influence très grande sur le roi, elle faisait exclure le Taï-ouen-Koun des conseils du gouvernement et prenait elle-même la direction des affaires. Elle donnait bientôt un fils à Li-Hsi, et son influence s'en augmentait encore.

A partir de ce moment, l'histoire politique de la Corée se résume dans les luttes qu'engendre la haine mortelle du Taï-ouen-Koun contre sa bru : celle-ci, obligée de défendre sa vie et celle de son fils contre les tentatives réitérées d'assassinat ou d'empoisonnement émanant de son féroce adversaire, celui-là usant de la terreur qu'il inspire au roi pour tramer en toute sécurité les complots les plus noirs ; parfois banni, toujours rappelé par son fils.

C'est sur ces dissensions de famille que viennent se greffer toutes les intrigues de politique intérieure ou étrangère qui ne cessent d'ébranler ce malheureux pays. D'un côté, la reine, aidée par les nombreux membres de la famille Min, s'appuie sur la Chine ; de l'autre, le Taï-ouen-Koun, soutenu par les familles rivales des Pak et des Kim s'appuie sur le Japon. En 1882, des conjurés soudoyés par ce dernier s'emparent du palais royal de Séoul : la reine parvient à s'échapper sous un déguisement et se

1. En coréen : « Président de la Cour suprême ».

réfugie dans la légation de Chine où le roi, fugitif lui-même, vient la rejoindre ; le gouvernement chinois envoie des troupes qui rétablissent l'autorité de Li-Hsi ; les émeutiers sont torturés, leurs meneurs martyrisés et le Taï-ouen-Koun déporté en Chine. En 1884 le fameux Kim-ok-Koun, dont j'ai raconté la mort, se disant chef de la secte religieuse des Tong-hak, mais en réalité agent du Taï-ouen-Koun exilé, et payé par le gouvernement japonais, s'empare encore du palais de Séoul à la tête d'une bande de partisans et cherche à tuer la reine qui reste introuvable.

En 1890, le vieux bandit arrachait à son fils un décret d'amnistie mettant fin à son exil. A peine rentré en Corée, il recommence à conspirer avec les Japonais. Alors des membres de la famille de la reine, comprenant que jamais celle-ci ne sera en sûreté tant que vivra son éternel ennemi, cherchent à en délivrer la Corée : une nuit du mois de décembre 1892, une explosion détruit en partie son palais ; un fourneau de mine pratiqué dans un poêle a fait explosion... on retire le Taï-ouen-Koun, vivant, du milieu des décombres. Ce dernier n'est pas homme à laisser passer cet attentat sans en tirer vengeance : au commencement du mois de février 1894, où le roi Li-Hsi, accompagné de la reine et de son fils, se rendait en pèlerinage aux tombes de ses ancêtres, une mine éclate sous le temple, tuant plusieurs personnes de la suite royale parmi lesquelles Kim-hak-kou, ministre de la Justice ; par un hasard providentiel, la famille royale est épargnée.

Peu après éclatait l'insurrection des Tong-hak qui fut le prélude de la guerre sino-japonaise, dont nous avons suivi les péripéties. Les Japonais étant vainqueurs, le Taï-ouen-Koun triomphait et l'influence de la reine paraissait à tout jamais ruinée : mais après l'intervention des puissances occidentales, celle-ci, avec beaucoup de sens politique, se jetait dans les bras de la Russie.

Alors recommence l'éternelle guerre entre la Reine et son terrible beau-père ; cette fois, elle déguise la véritable lutte : entre la Russie et le Japon. Le comte Inouyé est envoyé en Corée comme ministre plénipotentiaire par le gouvernement du Mikado, avec mission de tout mettre en œuvre pour japoniser le pays à bref délai. Le portrait de ce fin diplomate — le même qui fut, avec le marquis Ito, un des promoteurs du régime nouveau — a été tracé, très ressemblant, par un publiciste français qui le vit à Séoul au mois de mars 1895 : « Petit, avec des membres grêles surmontés

d'une grosse tête hérissée de cheveux raides sur un crâne en dôme, comme si le cervelet avait été rabattu sur le cerveau, les yeux petits, très noirs et bridés, recouverts de paupières lourdes, plissées en persiennes, le comte Inouyé a plus la physionomie d'un Kalmouk que d'un Japonais. Une expression de ruse et de froide insensibilité dément, sur ses joues semées de touffes raides d'une barbe rare et mal plantée, la bénignité doucereuse, sournoise, qui éclaire d'un sourire sinistre son visage défiguré par des cicatrices de variole et des coutures de coups de sabre (1). »

Le comte Inouyé s'appliqua dès son arrivée à ruiner pour toujours l'influence de la reine, espérant détruire du même coup celle de la Russie. Il commença par répandre le bruit de persécutions odieuses, que la reine aurait fait subir à Chang, dame de la Cour, concubine du roi, et au fils que celle-ci en avait eu ; il obligea le faible Li-Hsi à traduire devant une Cour de justice spéciale de prétendus auteurs de l'attentat commis au mois de février 1894, et, à l'aide de la torture, fit arracher à quelques-uns de ces malheureux de faux témoignages qui servirent à faire condamner à mort cinq personnages amis de la reine; cette même Cour de justice, composée en majorité de créatures du ministre japonais, prononçait la peine de l'exil perpétuel contre le petit fils préféré du Taï-ouen-Koun, Li-Shoun-yo, qui fut enfermé vivant dans un cachot étroit, sans air ni lumière, sorte de gaine de pierre où il devait subir les plus cruelles tortures : à partir de ce moment on n'entendit plus parler de lui (2); les journaux japonais prétendirent que la reine l'avait fait assassiner.

Mais toutes ces manœuvres n'eurent pas le résultat qu'en attendait le comte Inouyé : Li-Hsi, éclairé par l'agent de la Russie à Séoul, expulsait ses ministres, acquis à l'influence japonaise, mettait en quarantaine Inouyé, dont les allures dures et menaçantes l'avaient profondément blessé, et ce dernier se voyait contraint de quitter Séoul à la fin du mois de juin 1895, ayant complètement échoué dans sa mission.

1. *La Corée indépendante, russe ou japonaise*, par Villetard de Laguerie. Paris, 1898.

2. C'est sans doute à ce Li-Shoun-yo que s'applique le récit romanesque publié par la *Revue des Revues* du 1er avril 1898 : *Un gardien de musée héritier d'un trône*, par M. F. Mury. On a contesté, avec raison je crois, l'authenticité des détails qu'il donne sur la mort de ce malheureux, qui aurait été arrosé matin et soir de chaux vive et finalement écartelé vivant en présence du roi.

La Reine et le parti russe triomphaient. Le gouvernement japonais (cabinet Ito) se résolut à frapper un grand coup.

Le 1er septembre suivant, arrivait à Séoul le nouveau ministre japonais, vicomte Mioura-goro. C'était un militaire ayant conquis tous ses grades sur les champs de bataille ; devenu lieutenant général de l'armée japonaise, il avait la réputation d'un sectaire violent, inféodé au parti « Vieux-Japonais ». Il avait refusé en 1891 la légation de Corée. Après l'échec de la mission Inouyé, le gouvernement du Mikado estima que, pour rétablir la prédominance du Japon en Corée et détruire l'influence russophile de la reine, il fallait se défaire d'elle à tout prix, dût-on aller jusqu'à l'assassinat. Mioura parut l'homme le plus apte à accomplir cette tâche : appelé à Tokio, après avoir conféré avec Ito et Inouyé, il en acceptait la responsabilité.

Le *Kokumin Shimbun*, de Tokio, a fait le récit d'une scène qui, si elle ne manque pas de grandeur, prouve que le vicomte Mioura ne se faisait pas d'illusions sur les conséquences que pouvait avoir pour lui l'accomplissement de la mission secrète dont il était chargé : au moment de s'embarquer, il rassembla sa famille et lui fit des adieux solennels, déclarant qu'il avait fait d'avance le sacrifice de sa vie pour aller là où l'appelaient son devoir et le service de l'Empereur. Il fit jurer à ses fils de ne jamais embrasser la carrière militaire et de n'éprouver aucun sentiment de haine contre ceux qui lui imposaient la mission périlleuse que son honneur de soldat l'obligeait à accepter. Puis il partit.

A la fin du mois de septembre 1895 la Reine était parvenue à faire constituer un cabinet présidé par Kim-Koshou, qu'elle croyait tout à elle : le misérable, acheté par Mioura, préparait lui-même la réussite de l'attentat projeté, en dégarnissant peu à peu le palais de tous les soldats fidèles. Dans la nuit du 7 au 8 octobre 1895, à quatre heures du matin, une troupe de soldats japonais, conduite par les officiers de Mioura, envahissait le palais, déserté par la garde coréenne. Après avoir tué le colonel coréen Hang, dévoué à la Reine, les Japonais plaçaient des sentinelles devant les appartements du roi et de son fils, ainsi gardés prisonniers ; en même temps, une bande de Sôshis, tenue en réserve, se ruait sur la partie du palais réservée à la Reine. On y entendait bientôt le bruit de portes enfoncées, des cris de femmes, des coups de feu ; on y apercevait un commencement d'incendie.

Il est probable qu'on n'eût jamais pu savoir la vérité sur le

drame sans une circonstance tenue secrète par les Russes eux-mêmes et qu'un hasard singulier m'a dévoilée (1). Un ingénieur de la légation russe, dont la femme était liée avec la Reine, allait depuis quelque temps, sur la prière de celle-ci et avec l'assentiment de M. Waeber, ministre de Russie, passer chaque nuit dans une chambre du palais, voisine de ses appartements. Dans la nuit du crime, réveillé par les clameurs des soldats, il se précipite vers la porte des chambres où couchait la Reine, entourée de quatre de ses femmes. A peine arrivé près d'elle, il entend le vacarme des Sôshis japonais enfonçant les portes et proférant des cris de mort : il l'engage à fuir, mais toutes les issues sont déjà gardées ; il ne reste qu'une ressource, celle de sauter par une fenêtre donnant sur le jardin du Palais. La Reine et ses femmes ne peuvent s'y résoudre, les assassins approchent, la dernière porte va céder sous leurs efforts ; l'ingénieur se voyant impuissant à défendre la Reine, seul, et n'ayant pour toute arme qu'un revolver, contre une bande armée, se décide à fuir par la fenêtre au moment où les portes vont céder. Caché dans le jardin, il assiste au massacre de la Reine et des quatre malheureuses que les Sôshis fusillent à bout portant et hachent à coups de sabre ; il voit leurs cadavres jetés par la fenêtre, arrosés de pétrole dont les Sôshis avaient eu soin de se munir, et brûlés jusqu'à ce qu'ils soient devenus méconnaissables.

D'autres personnes furent également massacrées dans le Palais par les Sôshis japonais, notamment Yi-Kyeung-jik, ministre de la maison du Roi, et un grand nombre de serviteurs. Le prince héritier lui-même fut maltraité, sa femme lardée de coups de sabre et laissée pour morte. Lorsque le jour parut, les Japonais sortirent du Palais royal, fiers de leur œuvre, brandissant aux yeux des Coréens terrifiés leurs sabres pleins de sang. L'ingénieur russe, témoin de ces scènes effroyables, avait pu s'enfuir grâce à sa connaissance parfaite des lieux, et rejoindre sa famille déjà réfugiée à la légation de Russie.

La terreur régnait à Séoul. Le misérable Roi Li-Hsi, qui avait

1. Le vapeur japonais *Tokio-maru* sur lequel je faisais la traversée de Nagasaki à Vladivostok embarqua une dame russe et ses deux enfants, dont l'un malade. Il n'y avait pas de médecin à bord : grâce à ma boîte de pharmacie, je pus donner au pauvre petit quelques remèdes qui améliorèrent un peu son état. La mère, reconnaissante, me confia qu'elle fuyait Séoul, où son mari avait assisté à l'assassinat de la Reine, et me conta ces détails.

vu la mort de bien près, gardé à vue par des soldats japonais, abandonné par ses ministres, signait, le couteau sur la gorge, un édit dégradant la Reine, dont on lui avait laissé ignorer la mort. — Voici le texte de ce curieux document, évidemment inspiré par le représentant du gouvernement japonais :

« Notre règne a duré trente-deux ans et cependant il nous peine de penser que notre pays n'a pas fait de progrès sous ce règne. Notre épouse, de la famille Min, entourant le trône de ses proches et de ses créatures, a obscurci notre intelligence, opprimé le peuple, méprisé nos ordres, vendu les places officielles et commis toutes sortes d'extorsions dans nos provinces. Des hordes de bandits se sont répandues dans tout le pays et la dynastie était dans le plus grand danger. Le fait que nous ne l'avons pas punie de ses méfaits, peut être attribué à notre manque de sagesse; mais est dû surtout à ce que nous étions entourés de ses partisans. Pour mettre un terme à ce fléau, nous avions fait le vœu, au mois de décembre passé, d'empêcher la Reine et sa famille de se mêler des affaires de l'État : nous espérions qu'elle se repentirait de ses crimes. Mais, au lieu de se repentir, elle continua à favoriser ses créatures et à écarter de notre personne les membres de notre famille... Même elle conspira pour causer des troubles en répandant la fausse rumeur que nous allions licencier nos troupes; quand le tumulte commença, elle nous abandonna, et, suivant la méthode déjà adoptée par elle en 1882, se cacha en se mettant hors de portée de notre pouvoir.

« Une telle conduite n'est pas seulement incompatible avec la dignité de la Reine; elle est aussi le comble de la méchanceté et du crime. En conséquence nous sommes obligé de déposer la Reine et de la dégrader au rang le plus bas. »

Cet abominable factum, arraché par les menaces à la lâcheté du roi, parut le 8 octobre dans la *Gazette officielle de Séoul.* — Quatre jours après, un nouvel édit royal déclarait que : « par égard pour le dévouement témoigné au Roi par le prince héritier de la couronne, la Reine dégradée était élevée au rang de concubine de première classe ». Je ne sais rien de plus lugubre que cette sorte de réhabilitation méprisante de la malheureuse morte, victime des sanglantes intrigues de la diplomatie japonaise.

Le matin du 8 octobre, le Taï-ouen-Koun, délivré de captivité par une bande de Sôshis japonais, était amené triomphalement à Séoul et s'emparait du pouvoir qu'il exerçait en vrai dictateur.

Pour donner le change, on arrêtait quelques Coréens inoffensifs comme fauteurs des désordres qui venaient d'ensanglanter le Palais ; on faisait courir le bruit que la Reine n'était pas morte, qu'elle se cachait comme elle l'avait fait en 1882 et en 1884. — C'est évidemment pour rendre ce bruit vraisemblable que les assassins avaient brûlé les corps de la Reine et de ses suivantes de façon à ce qu'on ne pût les reconnaître : rien ne prouve mieux l'infernale préméditation avec laquelle tous les événements avaient été préparés.

Les journaux japonais, avec une unanimité touchante, racontèrent que l'émeute qui venait de se produire à Séoul fournissait une nouvelle preuve de l'état d'anarchie dans lequel se débattait la Corée, démontrant combien il était nécessaire, dans l'intérêt de la nation coréenne et de son Roi, que le Japon s'y établît plus fortement pour y accomplir son œuvre civilisatrice.

Félix Martin.

MARTHE DE SCHOENBERG [1]

(Suite.)

En offrant son épée de colonel au gouvernement provisoire, M. de Schœnberg, après avoir déclaré que sa démarche était une démarche toute patriotique, n'engageant nullement ses théories politiques, demandait à faire partie de cette armée de l'Est à la tête de laquelle la rumeur publique plaçait déjà le général Bourbaki. Impérialiste, ne pouvant se décider à déserter la cause impériale, il lui paraissait admissible de servir la République sous les ordres d'un ancien aide de camp de l'empereur. Freycinet, naturellement, fit droit à sa demande; d'ailleurs le colonel de Schœnberg, en sa qualité d'Alsacien, pouvait rendre de signalés services ; il devait connaitre la topographie des provinces occidentales. Et le ministère de la guerre l'ayant attaché au 20e corps, dirigé par Clinchant, lui manda d'avoir à se rendre à Bourges dans les quarante-huit heures. L'ordre parvint à Antibes vers le milieu de décembre. Afin de soulager les nerfs trop éprouvés de Marthe, la pauvre femme n'en fut point informée. De connivence avec Mme Dudeval, Pierre décida de dire simplement qu'il partait pour Cannes, à la chasse aux nouvelles et comme la chose arrivait quelquefois depuis qu'il allait mieux. Ensuite il enverrait une dépêche. A dire vrai, le cas aurait pu se présenter. En arrivant à l'hôtel de ville, il dirait avoir trouvé une lettre de mobilisation qu'auraient retardée des circonstances inexplicables. S'il voulait être, à jour marqué, au lieu dit, le temps matériel de retourner à Antibes lui faisait défaut. Et ce fut ainsi que Pierre réussit à enlever à Marthe la scène déchirante des adieux. Rien qu'un baiser hâtif sur le front, avec l'offre jolie d'une rose de Noël, car le colonel avait des traditions de galanterie :

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 30 juin.

— A ce soir!... Soignez-vous bien!... N'oubliez pas de prendre vos gouttes!...

Marthe souriait d'un sourire faible.

— Bon voyage!... Tâchez de rapporter de meilleures nouvelles!...

Et Pierre était parti définitivement pour l'armée lointaine.

Quand elle sut la vérité, Marthe se montra plus courageuse que ne l'eût supposé Madeleine. Mais Mme Dudeval, avec stupeur, crut discerner que l'indifférence expliquait la résignation de sa sœur.

— Je savais bien qu'il devait partir!... Un peu plus tôt, un peu plus tard!... Et j'en suis à ne pas oser demander à Dieu de le ramener vivant!...

Les yeux de Mme de Schœnberg n'avaient plus de larmes.

Et bientôt sa manière de vivre changea. Elle qui, jusqu'alors, avait pris le plus grand soin de sa personne, s'ingéniant, année après année, à réparer les inévitables décrépitudes de l'âge, tomba tout à coup dans une nonchalance qui trahissait le profond découragement de son état moral. Fatiguée d'une fatigue chaque jour plus accusée, elle traînait par les allées du parc hivernal une grossesse lamentable. Maintenant, ses cheveux devenaient gris, par touffes, vilainement. Elle avait le masque terreux des femmes pour lesquelles la maternité équivaut à une maladie. Et, sans nul souci d'élégance, elle s'habillait à l'aventure, de la première jupe et du premier *garibaldi* à portée de sa main, elle qui, jadis, afin de complaire au colonel, faisait venir tous ses costumes de Paris.

Si Madeleine, par amitié, hasardait une observation :

— Tu as tort de te négliger ainsi... Plus tard, tu le regretteras!...

Marthe l'interrompait, découragée :

— Est-ce que je sais seulement s'il y aura, pour moi, un plus tard?...

Et Mme Dudeval n'osait insister, craignant de réveiller des idées trop cruelles. Ainsi, tant que Pierre avait été auprès de sa femme, l'encourageant de l'exemple, la consolant de son affection, Marthe était demeurée pareille à la Marthe d'autrefois, mais depuis qu'il était retourné à l'armée, la déchéance s'accentuait de jour en jour plus désolante, déchéance physique et déchéance morale d'une femme dont l'épreuve ternissait lentement le miroir pur des grands yeux tristes.

Parfois on eût dit même — et Madeleine le constatait avec

inquiétude — que vacillait la flamme de cette intelligence, comme si les papillons de la folie eussent étendu devant la lumière, devant l'intolérable lumière, leurs bienfaisantes ailes de ténèbres!...

Ce fut aussi vers cette époque, que Marthe se prit d'une surprenante affection pour cette pauvre tortue, cause accidentelle de tant de maux. En dépit des observations de sa maîtresse, Zanaïde avait voulu l'emporter. Dans un panier garni de feuilles de salade, Pia, sans encombre, était passée d'Alsace en Provence. Et maintenant la *schabuti* paraissait heureuse, autant qu'il est possible de discerner les sensations d'un être aussi peu développé, de pouvoir, tout l'hiver, étirer, au soleil, ses pattes noires et son cou rugueux. De prime abord, Mme de Schœnberg ne lui avait prêté aucune attention. Anxieuse du retour du colonel, puis d'une délivrance qui ne devait pas arriver, tourmentée ensuite par trop de sentiments contradictoires, Marthe abandonna la tortue aux soins de la servante. Bien pourvue d'eau fraiche, de pain trempé de lait, de pommes et de citrons, la bestiole vivait d'une vie purement végétative dans une caisse solitaire, au coin le plus ensoleillé de la *Loggia*. Mais, en analysant continuellement les moindres circonstances de l'horrible soirée, Marthe en vint à penser à la tortue. Prétexte bizarre d'une catastrophe sans doute inévitable, la *schabuti* en avait été aussi le seul témoin. Il semblait à la malade que, sous leurs doubles paupières, les yeux étrangement vivants du chélonien devaient avoir conservé le souvenir d'une lutte dont la femme fût sortie intacte si ses forces ne l'avaient trahie, lui enlevant, au pire moment, la libre disposition d'elle-même. Alors peu à peu, Mme de Schœnberg recommença à s'intéresser à Pia. Ce n'était plus une carapace bosselée à peine douée d'une existence rudimentaire et dont l'instinct se distinguait mal; ce n'était plus même le souvenir, un des derniers souvenirs du plus cher des maris, — Marthe aurait pu se rappeler l'insistance du colonel à lui faire adopter Pia; — non, la tortue en arrivait à symboliser, à ses yeux égarés, l'heure fatale, tout un passé de paix, tout un avenir de guerre.

Aussi, pendant des journées, Mme de Schœnberg pouvait-elle s'occuper de la *schabuti*, se plaisant à réveiller l'apathie de la tortue d'appels réitérés, ou bien elle lui donnait ses doigts à caresser, flattant de mille délicatesses la gourmandise de cette bête des climats chauds. Et tandis qu'elle jouait avec le reptile aux mouve-

ments embarrassés, Marthe tenait à voix basse, d'interminables discours d'une bizarrerie inquiétante :

— Oui, n'est-ce pas? tu te souviens!... Tu étais là. Tu as tout vu!... Mais tes yeux ne trahiront pas les secrets qu'ils connurent!... Alors, n'en parlons plus!... Aussi bien, est-ce trop tard... A quoi bon parler des choses anciennes?... Elles sont restées là-bas, au pays du froid où nous ne retournerons plus!... Mais j'y pense, je dois les avoir enfermées, les choses anciennes, dans la grande armoire de la salle basse et tu sais, j'ai perdu la clef, la petite clef d'acier, elle a la forme de mon cœur!... Alors c'est fini, bien fini!... Jamais nous ne les reverrons!... Les choses anciennes sont perdues!... Je crains pourtant qu'elles ne soient pas mortes!... Avec le printemps, les hirondelles reviennent!... Vers ce temps-là, reviendront aussi les heures pénibles!... Cependant, qui sait? il y aura peut-être trop de roses!... C'est la chanson de ma nourrice!...

Sur un rythme vieillot, d'une voix éraillée, Marthe essayait de fredonner :

Holà! qui veut des roses? qui veut des roses?
Je suis le jardinier des jardins roses!
Donnez-moi des roses blanches!
C'est là mort qui va passer...
Les fossoyeurs sous les branches...
Tout le jour ont travaillé...

Et comme Madeleine entrait dans la *Loggia*, elle s'arrêta surprise, puis, voyant que Marthe ne l'avait point remarquée, elle préféra se retirer sur la pointe des pieds, les yeux humides, le cœur angoissé, pressentant déjà la conclusion que la vie donnerait à tant d'épreuves et à tant de larmes.

IX

D'une lettre du colonel au timbre de Besançon, reçue dans les premiers jours de janvier et que Marthe lut à peine, d'un œil détaché, ces lignes surtout importaient :

« Deux paroles me paraissent résumer l'état des troupes : patriotisme et désordre. Pourtant, c'est un beau spectacle et dans lequel je suis fier de jouer un rôle, si modeste soit il, d'assister, au lendemain des désastres de Sedan et de Metz, à ce réveil, à cette levée

en masse de toute une nation abandonnant la plume et la charrue pour défendre ses foyers à coups de baïonnettes. L'Allemagne doit être surprise du grand exemple d'énergie que la France donne au monde. Quoi qu'on puisse penser des actes politiques de Gambetta, il faut avouer que son activité réalise des miracles et que l'Histoire compte peu de résistances plus courageuses, d'obstinations plus viriles à ne pas vouloir accepter la honte de la défaite !...

«... La fable raconte que Jason manquant de soldats sema des dents de dragon et que des bataillons sortirent de terre tout armés, *simul edita concutit arma*. Véritablement, Gambetta a semé par nos provinces ses paroles véhémentes et les régiments tout armés, au seul appel de sa voix, sont aussi sortis de terre. Le résultat tient du prodige. C'est par centaines de mille qu'il faut compter les hommes qu'il a mis sur pied de guerre !... Seulement, — et de la part d'un gouvernement d'hommes de robes, l'erreur me paraît explicable, — c'est le tort du comité de la Défense Nationale d'avoir cru que des armées pouvaient ainsi s'improviser. Il ne suffit pas de mettre un chassepot entre les mains d'un paysan pour métamorphoser le laboureur en militaire. Non, des mois, je dirai presque des années d'obéissance, d'entrainements méthodiques, sont obligatoires. L'endurance physique, l'esprit de discipline ne s'acquièrent pas ainsi. Toutes les résolutions du monde n'y feront rien, l'enthousiasme du soldat improvisé pourra mal ce que réaliserait sans effort le sang-froid du soldat de carrière. Je crains donc qu'en dépit d'énergies incroyables et d'un élan patriotique tout à fait rare nos troupes actuelles ne donnent pas ce que la France attend d'une telle levée en masse de toutes les forces valides. Malgré leur grand courages, ces bataillons de si fraiche date auront peine à soutenir le choc d'armées aussi sérieuses que celles de nos adversaires. Notre général Bourbaki le répète avec profondeur et découragement : *La toile qu'on emploie à peine tissée s'en va bientôt en charpie !...*

« Et puis si l'état moral des corps est bien supérieur à celui du camp de Châlons, le manque d'organisation est à peu près pareil et nous ne sommes pas assez d'officiers supérieurs sachant leur métier pour obvier à une telle incurie. Le ministère de la Défense Nationale prétend diriger télégraphiquement les moindres mouvements et ce sont des retards, des lenteurs inouïes qui paralysent toutes nos opérations. Puis, soit mauvaise volonté, soit impuissance, les compagnies de chemins de fer secondent très mal nos efforts. Elles n'arrivent pas à fournir le nombre de convois nécessaire.

Presque toutes n'ont qu'une voie et ce sont des encombrements dont on ne peut se faire aucune idée. D'autant qu'avec une obstination et un esprit de lucre qui, dans les conditions présentes, sont des crimes, les Compagnies évitent de supprimer, comme elles s'y étaient engagées, le trafic ordinaire des civils. Il nous a fallu douze jours, à la lettre *douze jours*, pour venir de Bourges à Chagny. Le train qui portait les premiers détachements du 15e corps est resté cinq jours immobile avant de pouvoir entrer en gare de Besançon. Martineau était furieux ; il parlait de faire traduire en cour martiale le directeur du P.-L.-M. Avec cela un froid terrible, comme je ne me souviens pas d'en avoir enduré. Des chevaux en sont morts et nos hommes, mal équipés, en souffrent cruellement. Stationnaires, pendant des douze et quinze heures, les locomotives gèlent sur les rails et l'on a ensuite toutes les peines du monde à les démarrer. Par bonheur, les services de ravitaillements sont à peu près organisés et nous rencontrons parmi les populations des campagnes, la serviabilité la plus touchante. Les bonnes femmes s'enlèvent le pain de la bouche pour le distribuer aux soldats et nous sommes souvent obligés de limiter leurs rasades d'eau-de-vie.

« Bref, une impression me vient, chaque jour plus nette. Autrefois, au camp de Châlons, c'était la guerre voulue par la diplomatie, la guerre savante, préparée par les tacticiens et que la nation suivait avec des yeux que les victoires seules eussent rendus sympathiques. Maintenant à Bourges, à Besançon, dans ces camps improvisés, au hasard des marches, sous le froid mortel, c'est la guerre nationale d'un peuple luttant pour l'intégrité de son territoire. Je le sais, je le sens, toutes les pensées, toutes les prières de la nation nous accompagnent et nous soutiennent. Aussi, malgré tant d'obstacles et tant de fautes, ai-je encore bon espoir. Il est impossible que de tels sacrifices demeurent sans résultats. Je ne dis pas que nous parviendrons à délivrer la France et à repousser l'ennemi jusqu'à Berlin. Non, de telles divagations ne sont plus de mon âge, mais j'espère et je crois — pour ce qui nous concerne, du moins, car il m'est impossible, vu le manque de nouvelles, de connaître les opérations des autres armées — que nous pourrons débloquer Belfort et tenter, dans ces contrées de l'Est, d'heureuses diversions qui affaibliront les Allemands et faciliteront la signature d'une paix honorable.

« Grâce à Dieu, ma santé est passable. Le froid sec de l'hiver m'a toujours mieux valu que l'humidité de l'automne. Jusqu'à

présent mes rhumatismes n'ont pas redonné signe de vie et mon pied fait son devoir courageusement, en vrai pied de colonel. Pourtant, j'ai eu mille difficultés à me procurer des chevaux et encore maintenant, les bêtes que j'ai sont elles loin de me satisfaire. Mais il ne faut pas que je me plaigne trop puisque j'ai eu le bonheur de mettre la main sur un brave alezan qui a des qualités sérieuses !... Hélas! il manque de lignes à un point lamentable! Et je pense souvent que si vous me rencontriez juché sur ce vieux carcan vous ne pourriez pas vous empêcher de rire. Vous le voyez, ma chère amie, mon état d'esprit s'est notablement rasséréné. L'idée que je fais mon devoir et suis utile à mon pays m'aide à surmonter les contrariétés de la vie et je pense que, de votre côté, vous faites aussi tous vos efforts pour supporter chrétiennement, et comme vous m'avez promis de les supporter, vos épreuves et vos maladies. Madeleine est une sœur précieuse; suivez bien ses conseils; vous n'aurez pas à vous en plaindre et souvenez-vous, quoi qu'il arrive, Marthe chérie, que vous n'aurez jamais eu d'ami plus fidèle ni plus dévoué que celui qui se dit, en vous serrant contre sa poitrine, votre mari qui vous aime de tout son cœur :

« PIERRE DE SCHŒNBERG,
« *Colonel d'état-major.* »

Peu de jours après avoir tracé ces lignes et avant même qu'elles fussent parvenues à Antibes, le colonel prenait part au combat de Villersexel : — Le 8 janvier, au soir, Bourbaki qui exécutait son programme de débloquer Belfort, en désagrégeant la première armée allemande de Werder, afin de se trouver ensuite face à face avec l'assiégeant, faisait occuper par un détachement du 20e corps, le bourg de Villersexel. La route directe de Vesoul à Montbéliard traverse cette petite ville et il importait de ne pas laisser à l'ennemi la possession du pont de pierre massif dont les deux cent cinquante mètres de macadam étaient la seule chaussée possible à travers la plaine transformée en marécage par l'Ognon et ses trop capricieux affluents.

Sans rencontrer de résistance, deux bataillons de mobiles, un parti de cuirassiers barricadèrent les extrémités du pont, établissant sur toute la longueur du viaduc un chemin couvert formé de madriers et de ballots. Ce travail terminé, l'état-major du détachement se retira à Villersexel, soucieux d'occuper le château de Grammont; ce fameux château dont les paysans racontaient qu'il

comptait autant de fenêtres qu'il y a de jours dans l'année. Par sa position au sommet de la colline, au-dessus des maisons enchevêtrées des bords de l'Ognon, il valait une forteresse et, comme disait le colonel de Schœnberg, qui avait été désigné pour faire partie de l'expédition, *le pont resterait à ceux qui seraient les maîtres du château!*

Cependant les éclaireurs assurant qu'aucun autre passage ne traversait l'Ognon sur un parcours de plus de cinq kilomètres, les officiers crurent pouvoir installer le meilleur des troupes aux barricades — et sans envoyer d'estafettes pour hâter l'arrivée des renforts, ils ne jugèrent pas imprudent de bivouaquer cette première nuit au château abandonné avec à peine quelques centaines d'hommes. Bivouac singulier et qui ne laissait pas, malgré le luxe du décor, d'avoir je ne sais quoi de lugubre. Depuis tant de jours et tant de nuits qu'ils dormaient n'importe comment et n'importe où, souvent à la belle étoile, sans couverture, sur des bottes de paille et par des froids de nuits polaires, les soldats considéraient avec ravissement cette perspective de quelques heures paisibles, auprès de grands feux, à l'abri du gel qui faisait craquer sinistrement les vitres des fenêtres. Ceinturons défaits, képis sur l'oreille à l'entour d'immenses brasiers qu'ils persistaient à entretenir en dépit de toutes les observations, les mobiles, avec ce manque de discipline qui débanda trop souvent les armées de la Défense, passèrent la soirée à se confectionner des grogs généreux dont l'effet, au cas d'une surprise, eût été déplorable. Le colonel de Schœnberg était stupéfait. De la chambre parée comme une chambre royale où il s'était retiré, il pouvait entendre les éclats des soldats en liesse. Habitué aux consignes absolues des régiments impériaux, il eût voulu sévir, mais ses camarades l'en empêchèrent, lui répétant qu'on ne pouvait traiter en recrues des mobilisés de tout âge, énervés déjà par trop de privations et dont le patriotisme méritait quelque indulgence.

De fort méchante humeur, car il était d'avis contraire, estimant que l'observation de la consigne est le premier devoir du soldat, Pierre se coucha tout habillé. Il n'était qu'à demi-rassuré, un coup de main semblait possible. Comme il n'avait pas éteint la lumière, ses yeux, sans que la volonté le leur commandât, passèrent l'inspection de l'appartement. Il était haut et clair, tout en boiseries blanches, en dorures légères, avec de grandes glaces et, pour seuls ornements, douze cadres ovales, un par panneau, contenant douze

têtes de femmes dessinées à la sanguine et qui, coquettes ou effarouchées, symbolisaient avec la grâce du XVIIIe siècle les douze mois des saisons. Faisant face au lit, une surtout attirait les regards du colonel. Grave et pourtant souriante, elle considérait, de ses yeux baissés étrangement, une gerbe de roses qui se défeuillait sous ses doigts pensifs. Un mois d'automne sans doute, septembre ou novembre, et M. de Schœnberg, par analogie, pensa à celle qui lui avait donné sa jeunesse et qui, maintenant, entrait aussi, avec lui, toujours dévouée, toujours aimante, dans les mois de l'automne, les septembre de la vie! A cette heure, là-bas, dans la petite maison blanche d'Antibes, qui sait ce qu'elle faisait?... Hélas! toute correspondance était devenue impossible et ce qui tourmentait M. de Schœnberg, c'était moins son épreuve à lui sur laquelle il ne s'apesantissait plus, que de sentir Marthe si mal résignée, tellement incapable d'accepter chrétiennement le malheur. Qu'allait être l'avenir? Pierre n'y songeait point sans effroi. Tandis que s'il pouvait lui être donné de partir à l'heure nécessaire et sans faiblesse, faisant, en héros, son devoir de colonel, il jugeait, et avec raison, que c'était surtout à cause de lui que Marthe persistait dans son état de révolte. Comme il aurait mieux valu, pour leur paix à tous deux, qu'ils ne se revissent jamais! Les paroles de l'Evangile revenaient à sa mémoire : *Seigneur, Seigneur, toutes chos s vous sont possibles!... Éloignez de moi cette coupe! Toutefois non pas ce que je veux, mais ce que vous voulez!* Pierre de Schœnberg était catholique trop affirmatif pour tenter jamais quelque entreprise périlleuse. Si la mort venait à lui, certes qu'il ne l'éviterait pas, mais en sa conscience de chrétien il ne devait pas aller au-devant d'elle! Et c'est ainsi, qu'après une dure journée de travail il bataillait encore péniblement, avec ses scrupules de mari, de soldat et de croyant!...

... Mais la neige qui tombait au dehors, maladive et légère, couvrant d'un linceul pareil les ballots des barricades et les campements, si peu distants, des cavaliers badois, finit par étendre sa paix sur le château tout entier — et l'oubli, charitablement, vint calmer, pour un temps, les scrupules et les peines de cette âme en détresse.

Le matin suivant, vers les neuf heures, en bottes et en capote, le colonel dirigeait un mobile en train de seller le fameux alezan qui manquait de lignes, lorsqu'une fusillade vive éclata du côté du viaduc. Aussi promptement que le lui permettait l'état chronique

de ses rhumatismes, le colonel remonta l'escalier afin de préciser, des fenêtres du premier étage, les circonstances préliminaires de l'escarmouche. Comme il s'y attendait, c'était à l'entrée du pont qu'on se battait, à huit ou neuf cents mètres à peine de la barricade. — Les Allemands, établis à la lisière du bois, tenaient sous leur feu le viaduc et les maisons entassées au pied du donjon. Le temps de pointer les pièces et des obus allaient semer la mort dans la cour du château. Il n'y avait pas à en douter, la position deviendrait bientôt intenable. Alors les officiers se concertèrent; tous étaient d'avis d'abandonner le donjon, mais tandis que d'aucuns proposaient une reconnaissance, d'autres parlaient plutôt d'aller en retraite prudente au-devant du gros de l'armée dont les premiers bataillons ne devaient plus être loin.

Prenant vingt hommes, le colonel dégringola en deux temps, trois mouvements, par les rues tortueuses de Villersexel. Il voulait connaître les exactes positions des combattants dont les feux éclataient toujours aussi nourris dans la pureté glaciale de la matinée. Car, après les abondantes chutes de neige de la soirée, le ciel était redevenu d'une transparence pernicieuse, que le soleil inondait encore de clartés éblouissantes. Sur le tapis blanc des campagnes, les moindres détails apparaissaient avec une netteté de planche graphique. Pierre distingua deux batteries allemandes faisant feu de toutes pièces, puis la marche en avant de deux compagnies s'élançant à l'attaque de la barricade. Mais les soldats français remplissaient leur devoir et, très entrepris par le feu de file des chassepots, les fantassins badois, parvenus à trois cents mètres à peine du viaduc, se voyaient contraints de reculer sous peine de rester tous sur le carreau. Alors quelque chose d'anormal se passa chez l'ennemi. Brides abattues, des estafettes glissèrent en traînées noires sur la neige blanche, tels des vols rapides d'oiseaux — et au lieu de se retirer dans la direction du bois, afin de rentrer sous la protection des batteries, les compagnies fuirent, au contraire, vers la gauche, à toute vitesse. Le colonel en était à se demander s'il devait informer l'état-major quand un mobile sans képi, sans fusil, la tunique déboutonnée, tomba sur le petit détachement comme un obus de malheur. Il venait du côté du château. En trouvant des pantalons rouges, il n'eut qu'un mot qu'il cria d'une voix rauque, ayant encore dans les yeux l'épouvante de la chose vue :

— Les Allemands!... les Allemands!...

— Comment?... Où sont-ils?...

— Au château!... Ils ont pris le château!... tous les officiers, tous les soldats sont prisonniers!...

— Tonnerre de Dieu! jura le colonel... Mais voyons, soldat, expliquez-vous... Qu'est il arrivé?...

— C'est comme j'ai l'honneur de le dire à mon colonel!... J'étais encore à finir d'astiquer le cheval lorsque les sentinelles du bas de la pelouse lancèrent le signal d'alarme!... Alors, en moins de temps qu'il n'en faut pour vous le raconter, mon colonel, voilà tout le parc rempli d'uniformes noirs!... Ça gravissait les pentes des prairies comme une invasion de cancrelas! Il n'y avait rien à faire, rien à dire!... Il en venait des autres et encore des autres! On ne voyait plus que des museaux allemands!... Pourtant on échangea bien quelques coups de feu, mais ça n'a pas été long, allez!... Sauf votre respect, mon colonel, ils furent tous pris dans la souricière! Oh! malheur!

Pierre s'emporta ; il avait la violence des grandes âmes :

— Je l'avais dit mille fois, il devait y avoir un autre pont!...

— Non point, mon colonel, pas d'autre pont, mais comme qui dirait une passerelle, une simple passerelle suspendue là-bas derrière les grandes forges... et si légère qu'on avait négligé de la couper!... On ne peut la traverser qu'homme à homme!... Qui aurait pu croire qu'un fétu pareil résisterait au passage d'un bataillon?...

Des coups de fusil dans les rues voisines les interrompirent brutalement. Le fuyard disait la vérité, l'ennemi cernait les positions françaises. — Sans avoir l'hésitation du choix, le colonel et sa petite troupe ne pouvaient que se replier sur les barricades du viaduc. Il s'agissait maintenant de tenir jusqu'à l'arrivée de l'armée et de ne pas livrer à l'ennemi sans un combat désespéré le pont de Villersexel. La chose valait bien le sacrifice de quelques centaines de vies. Les Allemands ne traverseraient le viaduc qu'en escaladant des monceaux de cadavres. Mais en arrivant au poste, Pierre trouva une confusion épouvantable, la nouvelle inattendue avait jeté l'effroi dans les âmes de ces soldats mal aguerris. Évidemment, sous le double feu des batteries à l'entrée du bois et des artilleurs du château, la situation n'était pas commode et Pierre de Schœnberg, se concertant avec les rares officiers présents, comprit qu'il n'y avait pas à essayer de vouloir persister davantage. Alors, puisque, de deux hontes, il faut toujours choisir la moindre, mieux

valait organiser une retraite que d'avoir la débandade sans gloire et sans remède. On ne pouvait exiger de troupes aussi fraîches l'attitude héroïque du dernier carré de Waterloo. La résignation devenait un devoir. Ainsi commença une marche en arrière, hâtive et pourtant prudente, par les rues enchevêtrées de Villersexel. A chaque tournant on courait le risque de tomber sur une poignée d'Allemands ou de s'égarer dans quelque impasse. Pourtant, c'était le salut, car si l'on se fût trouvé en rase campagne, pas un, certes! n'eût échappé! Seule, la confusion des ruelles permit quelques évasions. Près de cinq cents hommes néanmoins furent constitués prisonniers. Il fallait abandonner les blessés au bord des trottoirs. Des hommes affolés se précipitaient dans les maisons, se cachant jusque dans les placards; cependant que, pas à pas, les ennemis gagnaient du terrain, ne laissant derrière eux que des morts ou des captifs.

Comme on sortait de la ville, un sergent de quarante ans, qui marchait aux côtés du colonel, reçut une décharge dans le bas des jambes. Avec un juron ignoble, l'homme s'abattit foudroyé. La blessure était profonde, point mortelle cependant, mais il ne fallait pas songer à emporter le soldat jusqu'aux positions françaises. Le colonel lui tendit la main :

— Allons, mon brave, du courage!... Nous sommes obligés de vous laisser!...

Mais le militaire, désespéré, hurlait en se tordant de souffrance :

— Achevez-moi!... Achevez-moi!... Je ne veux pas qu'ils me prennent vivant!

— Déjà la petite troupe s'éloignait. Les Allemands étaient à portée de chassepot. Il n'y avait pas une minute à perdre, le colonel cria encore :

— Courage!... Nous reviendrons bientôt!... et attention à la consigne, sergent! Faites votre devoir jusqu'au bout et n'oubliez jamais ni la France, ni Dieu!...

La partie était définitivement perdue. Villersexel tout entier, avec son château forteresse et son incomparable pont sur l'Ognon, était au pouvoir des Badois. Vers les hauteurs d'Aillevans, on devinait les réserves de l'état-major du général de Werder. Il n'y avait aucune illusion à conserver et peu d'espérances à concevoir. Parce qu'il connaissait le pays et qu'il avait été des premiers à savoir et à exécuter ce qu'il convenait de faire, le colonel de Schœn-

berg fut aussi du petit nombre qui parvint à rejoindre les batteries françaises, lesquelles avaient fini par apparaitre, trop tard seulement, dans les bois du Petit-Fougeret, au delà des Deux-Magny. Quand Pierre et les quelque cinquante hommes, dont il avait réussi à diriger la retraite, arrivèrent au siège du 20e corps, midi venait à peine de sonner. Quoique la besogne fût manquée, la matinée avait été rude; tous avaient bien mérité de casser une croûte de pain en buvant une rasade d'eau-de vie.

Puis, pour une grande heure, ce fut une trêve de coups de feu; de part et d'autre on reprenait haleine. A la glaciale matinée bleue de février avait succédé une journée d'un éclat de lumière vraiment féerique. Sous la beauté du soleil, la blancheur de la neige devenait une scintillation de diamants. et le froid, en suspendan aux ramures des stalactites de glace, transformait les arbres noir, de l'hiver en des végétations de cauchemar. De sorte qu'on croyait pénétrer en d'invraisemblables forêts de corail blanc, dans les terres hyperboréennes, dans les royaumes arctiques du Froid et de la Mort. Cependant le vent était tombé assez brusquement et vers le nord des remparts de nuages barraient de leurs masses farouches les profondeurs de l'immensité.

Quoique, dès une heure, la canonnade fût redevenue assez vive, là-bas. sous le couvert des bois, sur la gauche, du coté d'Autrey-le-Vay, ce ne fut pourtant que vers deux heures que les généraux du 20e corps reçurent l'ordre de marche. Il s'agissait d'occuper Villers-la-Ville, le Grand et le Petit-Magny pour courir ensuite, au pas de charge, à la reprise, qui importait à un si haut point, de Villersexel. Mais un temps précieux se perdit en ordres et en contre-ordres, les régiments piétinaient d'impatience, demandant avec mutinerie, si, décidément, les officiers ne les mèneraient jamais au combat. Pierre, mis en appétit par l'aventure de la matinée, avait retrouvé son élasticité de jeune homme. Enfin, vers trois heures, les troupes reprirent contact. Mais les batteries allemandes, placées en d'excellentes conditions, sans reculer sous la mitraille des batteries françaises, ripostaient avec une sûreté de pointage telle que les artilleurs, malgré leurs pantalons noirs, n'osaient se hasarder sur les éminences. A plusieurs reprises, des brigades du 20e corps tentèrent de dépasser la ligne que dessinaient sur la neige pâle, les méandres du ruisseau de Peute-Vue, — toujours sans y parvenir, car, au débouché des villages, des décharges si violentes assaillaient l'apparition des mo-

bilisés que c'eût été vouloir l'anéantissement de l'armée que de persévérer vingt pas seulement. Cependant, de leur côté, les Allemands hésitaient à prendre l'offensive; ils sentaient avoir affaire à forte partie. Un coup de surprise n'était plus possible; il fallait combattre méthodiquement, gagner le terrain pouce à pouce.

Il y avait une heure qu'on sacrifiait ainsi, sans résultat, des munitions et des vies d'hommes lorsque, pour la seconde fois de la journée, se produisit un de ces événements qui déconcertent toutes les prévisions et semblent d'autant plus inexplicables que les soldats combattent plus passionnément. Comment pourraient-ils suivre ou deviner les combinaisons de la stratégie, ceux qui, pris tout entiers par la folie de la guerre, veulent de toutes les forces de leur énergie aller jusqu'au but, jusqu'à la victoire ou jusqu'à la mort? — Au moment donc où l'engagement prenait une tournure plus sérieuse, car les Badois, s'enhardissant, paraissaient vouloir en venir au corps-à-corps, voici que, sans motif plausible, leurs régiments, faiblissant tout à coup, se mirent à reculer confusément vers la gauche avec une rapidité surprenante. Déjà le jour s'atténuait : les vagues ténébreuses des nuages gagnaient la vastitude du grand ciel et là-bas, très loin, au bord de l'horizon, le tragique soleil, derrière les funèbres nuées, achevait de mourir en des mares de sang décomposées et violettes. Stupéfaits de la défaillance d'un ennemi qui pour n'être pas encore vainqueur était loin d'être déjà vaincu, les officiers du 20e et du 24e corps se consultaient avec incertitude. Des estafettes faisaient continuellement la navette entre Villers-la-Ville et le Petit-Magny, entre le bois de Chailles et le Grand-Magny. On craignait un guet-apens et que si l'armée se portait en avant elle ne tombât corps et biens en quelque traquenard. Ce simulacre de défaite ne disait rien qui vaille et le temps se perdait encore, — un temps précieux, car il y allait peut être de la reprise de Villersexel, quand apparut, dans un poudroiement de neige, le groupe aux épaulettes dorées de l'état-major. Il arrivait au grand trot du côté d'Autrey-le-Vay où l'action était désespérée, soucieux d'examiner *de visu* comment se comportait la droite de l'armée. Cette nouvelle, comme une traînée de poudre, se répandit parmi les soldats; aussitôt les hésitations s'oublièrent. Par ses mémorables campagnes de Crimée et d'Italie, la légende d'héroïsme dont s'entourait sa personnalité, le général Bourbaki avait la faveur des soldats. Aux yeux de tous, il était la conscience,

l'incarnation vivante de l'armée, celui qui seul pouvait conduire les bataillons à la victoire.

Après avoir pris connaissance des événements, il essaya de fouiller l'horizon de sa longue-vue, mais dans le crépuscule qui tombait un brouillard opaque montait de la terre glacée. Dans une heure ce serait la nuit, la nuit d'hiver, la nuit sans lune et sans étoile sous la calotte de plomb des brouillards. Il fallait agir, vouloir l'impossible, tenter le Dieu des combats!

Alors, dégainant son épée blanche, le général cria d'une voix haute :

— Est-ce que l'infanterie française ne sait plus charger?

Et s'élançant au galop, sur le front des troupes, le sabre au clair, la gloire aux yeux, il répéta avec un enthousiasme indescriptible :

— A moi l'infanterie!... A moi la cavalerie!... En avant!... A la charge de Villersexel!... Soldats français, à la victoire!... En avant!...

Sans se concerter, au pas de course, les soldats postés au Petit-Magny s'élancèrent, emportés d'un élan irrésistible. Mais quand ils aperçurent ces bataillons montant à la charge de la ville, les artilleurs restés dans les bois du Petit Fougeret, les cavaliers en réserve à Villers-la-Ville, les fantassins épars sur la ligne des positions, tous, obéissant à l'appel de leurs chefs, s'ébranlèrent à leur tour, spontanément animés d'une exaltation semblable, voulant aussi couronner d'une égale victoire le sanglant labeur d'une telle journée! Sur les prairies de neige où passait en rafales le vent mortel de la nuit, les chevaux aux poitrails fumants, les soldats aux mains noires de poudre, les officiers aux cris de folie, couraient en cohortes obstinées vers les maisons de la ville en ruines. Dans ces flots montants d'hommes et de chevaux farouches, des boulets s'égaraient encore, mais personne n'y songeait plus!... Derrière ceux qui tombaient, il en venait d'autres; les bataillons succédaient aux bataillons. Cavaliers d'Afrique, lanciers de France, tous passaient au galop d'enfer. Sous les sabots des chevaux, ainsi qu'un bouclier d'airain, la terre résonnait sinistrement. La neige glacée volait dans l'air, telles au soleil, sur les routes, les poussières d'été. Ensuite le sol redevenait obscur, — on eût dit un champ fraîchement retourné par les charrues d'acier. Et des colonnes d'air vous frappaient au visage, violemment, comme au passage des commotions atmosphériques, alors que la nature troublée jusque dans le mystère de ses principes transgresse ses

lois, improvisant à l'aventure, dans l'inconnu de l'hypothèse!...

Aux premières maisons de Villersexel, cette invasion furieuse se heurta à quelques détachements ennemis. Surpris dans leurs mouvements, bousculés de toutes parts, les Badois, bien qu'inférieurs en nombre, refusèrent de lâcher prise, faisant feu de tous leurs fusils, prêts à disputer chaque centimètre carré de territoire. Alors il fallut lutter corps à corps, homme à homme. Chaque rue réclamait une nouvelle victoire, chaque maison un siège nouveau. Comme de l'eau un jour d'averse, il pleuvait des flammes et des balles. Au loin, le canon tonnait lugubrement. Une odeur amère de poudre brûlée traînait dans la stagnation des brouillards.

A vingt pas de distance, les soldats distinguaient mal les couleurs des uniformes. Cependant, sans se laisser déconcerter par une résistance aussi véhémente, les Français avançaient toujours. Aucunes forces ne pouvaient tenir devant l'intrépidité d'une telle bravoure. Depuis qu'ils pressentaient que leurs officiers les conduisaient à la victoire, les soldats avaient oublié leurs fatigues et leurs souffrances. Depuis le matin, ils combattaient, depuis des semaines ils mouraient de froid, depuis des mois ils subissaient les infamies de la défaite; qu'importait, puisqu'une ère nouvelle allait commencer pour une France nouvelle? De la voix, du geste et du sabre, les officiers soutenaient cette exaltation contagieuse. Le visage, si calme d'ordinaire, du général Bourbaki, soudainement s'était illuminé. Sans réfléchir, il s'exposait aux balles, aux éclats d'obus, avec une crânerie de vingt ans. Aussi son exemple galvanisait-il les volontés les plus engourdies. Sous ses yeux, les mobilisés montraient des vaillances de vieux grognards; tous devenaient des braves, — l'armée ne comptait plus que des héros.

Le colonel de Schœnberg fit des prodiges. Il se croyait revenu aux grandes journées de Magenta et de Solférino. Au passage d'un ruisseau, sa monture, un cheval racolé par hasard dans une ferme voisine, s'étant cassé une jambe en glissant sur la glace, Pierre se dégagea et continua sa route, abandonnant la bête fourbue au malheur du sort. D'entre les premiers arrivés aux maisons de Villersexel, sans le vouloir, par l'instinctif élan de sa bravoure, le colonel fut aussi des premiers qui se frayèrent une route au travers des rues barricadées de la petite ville. A ses oreilles, les balles sifflaient, — on eût dit le bruit du vent dans les feuillages. Parfois, des pans de maisons incendiées s'écroulaient devant lui, — ou bien c'étaient des chevaux sans cavalier dont il fallait se

garer sous peine d'être renversé. Sans nul souci, le colonel de Schœnberg persistait avec un sang-froid admirable. Tout à coup l'éboulement d'une tourelle, l'éclat d'un obus le séparèrent du détachement qu'il commandait. Quand il se retourna, il ne vit plus personne; la brume, la fumée et la poussière formaient un voile opaque.

Alors, sans reculer, il se joignit à un corps d'infanterie légère d'Afrique qui approchait. Et bientôt le voici, les voici tous revenus au pied du château. Un instant, le dernier mur d'enceinte les arrêta. A coups de crosse, à coup de baïonnette, les fantassins ouvrirent une brèche et sur les pentes que gravissaient au matin, les uniformes sombres des Badois, au soir, revinrent les pantalons rouges des Africains, mais vainqueurs cette fois et définitivement.

Au château, la résistance fut insignifiante. Se voyant d'effectifs inférieurs, les Allemands se rassemblèrent dans l'aile droite et sans combattre firent une prompte retraite sur la place du Marché. Quelques-uns restèrent prisonniers ; des blessés français furent retrouvés. Pour la seconde fois, les nôtres étaient maîtres de la situation et maintenant qu'ils occupaient le château, le passage des troupes étrangères sur le viaduc allait se trouver singulièrement compromis. Cependant, tandis que le colonel revenait d'installer des postes-vigies dans les deux maisonnettes qui flanquaient la monumentale entrée du parc, l'idée lui vint, par mesure de prudence, de passer l'inspection des écuries. Quelle ne fut pas sa stupeur, en pénétrant dans la cour des communs, d'apercevoir, attaché au même anneau et toujours à demi sellé, l'alezan qui manquait de lignes. L'ordonnance était partie, peut-être prisonnier, peut-être mourant. Avec candeur, le cheval était demeuré, attendant que d'autres mains vinssent achever de le panser. Pierre fut ravi de l'aventure. Par le temps qui courait, un cheval pareil valait son pesant d'or. De ses mains, il le reconduisit au boxe et lui donna double ration de fourrage. Puis il se vit, devenu très vieux, écrivant ses Mémoires de général et racontant cette anecdote avec la belle franchise d'un Marbot.

Il ne convenait point toutefois de s'endormir sur un succès aussi relatif. Sinon cette nuit, du moins le matin suivant, les Allemands reviendraient disputer une situation d'une importance aussi capitale. Et justement, la soirée qui, par les ténèbres accrues de ses brouillards, paraissait interdire la continuation de la bataille, se découvrait peu à peu avec incertitude. Sous la violence épique

des rafales du nord, les brumes, se désagrégeant, s'étendaient dans le ciel bleu de la nuit comme des écharpes que la tempête eût déroulées et le firmament commençait à se découvrir mystérieusement, — un firmament de régions arctiques, constellé d'étoiles blanches qu'éclairait de sa lumière morte, une lune boréale, une lune malade, couleur de neige. Et le thermomètre baissait toujours ; Pierre ne se souvenait pas d'avoir supporté un froid pareil. Il fit allumer de vastes feux dans les cours pour rendre un peu de vie aux mobiles claquant des dents et, de demi-heure en demi-heure, il relevait les sentinelles afin d'épargner les forces, déjà surmenées, de soldats ayant fourni de telles carrières. Plus que jamais sur le qui-vive, il s'attendait à une surprise, d'autant qu'à la canonnade lointaine, qu'aux lueurs farouches dont le ciel s'embrasait parfois subitement, il reconnaissait bien que l'action n'était pas encore terminée.

Aussi, lorsque, vers huit heures, des messagers signalèrent le retour offensif des ennemis, Pierre n'eut-il aucun émoi, mais de grandes appréhensions, car les troupes lui paraissaient à bout de cartouches et de courage. Heureusement, les Badois avaient-ils eu la bonne idée de tenter l'escalade en gravissant un chemin pavé, si étroit que trois hommes à peine pouvaient y marcher de front. Ce sentier s'achevait à ras de murailles, en sorte qu'il suffisait de tirer des fenêtres du premier étage pour le défendre indéfiniment.

Mais tandis que le colonel dirigeait cette action partielle, une fusillade subite, éclatant dans la cour du château, le fit, malgré lui, courir aux fenêtres de l'autre façade. Se penchant pour mieux voir, il crut discerner, dans l'incohérence de la nuit, que les postes-vigies, acculés dans les deux petites maisons, à droite et à gauche de l'entrée du parc, y soutenaient un siège en règle. Prenant alors un détachement de fantassins d'Afrique, Pierre descendit les escaliers, espérant arriver assez tôt pour délivrer les Français. Mais sa troupe atteignait à peine la moitié de la cour d'honneur qu'elle vit déboucher, au pas gymnastique, un peloton d'ennemis. Spontanément, tous les chassepots éclatèrent. Des fenêtres des trois étages, d'autres soldats tirèrent aussi et ce fut une grêle soudaine de balles et de mitraille. Quelques hommes tombèrent, mais les envahisseurs n'en continuaient pas moins leur marche en avant. Et Pierre, avec une indignation subite, ayant reconnu que plusieurs de ceux qui venaient portaient l'uniforme bleu et argent des hussards de la Thüringe, se vit odieusement dans l'obligation de reculer sous

peine d'être fait prisonnier, lui et les siens, sans combattre, — comme des lâches.

Ensuite, à la porte du vestibule, ce fut l'horreur du combat corps à corps. Avec des cris de loup, un sergent breton agonisait, deux baïonnettes dans le ventre. Un volontaire franc-comtois, une balle au cœur, teignait les marches d'un sang rouge qui, dans le froid de la nuit, fumait horriblement. La tête défoncée, un caporal savoyard achevait de trépasser. Une fusillade l'avait scalpé littéralement. Au-dessus des yeux convulsés, la cervelle apparaissait, sanguinolente, dans l'effroyable bouillie du crâne ouvert. C'était partout un enchevêtrement barbare de morts et de mourants dont les hurlements dominaient l'éclat des chassepots. Cependant, derrière les Allemands qui tombaient, il en venait d'autres. Plus on en tuait, plus il en paraissait dans le cadre de la grande porte. Et plus ils avaient de cadavres à escalader, — plus la violence de ceux qui venaient était sauvage, leur soif de représailles, irrésistible! A la fin, les Français durent reculer; leurs pertes devenaient trop sérieuses; résister davantage, c'eût été vouloir l'extermination de tous ceux qui étaient entrés vivants dans le donjon. D'ailleurs les Badois escaladaient déjà les fenêtres du rez-de-chaussée; si elle ne lâchait pied, la petite troupe allait se trouver cernée. Mais dans la précipitation de la retraite, devant la poussée ivre des assiégeants, quelques mobiles dégringolèrent dans les profondeurs de la cave tandis que d'autres grimpèrent au palier du premier étage. Le colonel de Schœnberg fut parmi ces derniers. Il commandait d'une voix forte, brandissant son épée rougie jusqu'à la garde, et comme les officiers devenaient rares, il avait soin de ne pas s'exposer. Quand, soudain, sur les marches, parut un grand diable de hussard, six pieds de haut, la trogne rouge, le crin fauve. A coups de sabre et à coups de pistolet, le mécréant s'était frayé un chemin en tuant tout sur son passage. La tête haute, il marchait au devant de la mort, avec un sourire stupide d'ivrogne. En discernant, à la lueur des torches, les passementeries argentées de l'uniforme exécré, Pierre, dans un accès de furie, vit rouge. Alors, écartant d'un geste brutal, les Français qui défendaient l'escalier, il s'avança voulant foudroyer de son revolver l'insolence maudite de ce Thüringien. Malheureusement, dans sa main, le pistolet rata. Puis, comme le colonel se préparait à défendre sa vie avec la lame de son épée, il eut la sensation bizarre, douloureuse à peine d'un corps froid, vrillant dans sa poitrine. Aussitôt, brusquement,

ce fut comme si les soldats eussent cessé de combattre, comme s les torches se fussent éteintes et que le décor tout entier eût dispar dans les ténèbres!...

Pierre de Schœnberg s'abattit, atteint en pleine poitrine, par l balle du hussard bleu!...

. . . .

Lorsque le colonel revint à lui, il était seul dans une chambr inconnue, sur un lit de hasard. Un instant, ses yeux errèrent su l'inconscience des choses qu'éclairait la pâleur d'une lune conva lescente. Puis il put se souvenir. Et avec la mémoire, l'énergie lu revint.. Ensuite, comme il ne souffrait presque pas, il voulut s lever, mais une faiblesse insolite paralysait ses mouvements. Il n put parvenir à se hisser sur un coude. Sa blessure était donc déses pérée. Et, renonçant à lutter, il attendit son sort, s'efforçant d'at teindre à la résignation chrétienne. Mais dans l'immobilit devancière de la mort, qui soustrayait déjà son corps aux ordre de sa volonté, sa pensée vivait encore, vibrante et virante comm une hirondelle captive, et pour la dernière fois, Pierre de Schœn berg songea aux catastrophes de sa vie. Oui, décidément, dans s toute bonté, Dieu allait enfin avoir pitié de lui. L'épreuve qu'i avait acceptée, sans réticence, en soldat catholique, lui serai évitée. Il ne connaîtrait pas le fils de son déshonneur, la vie futur au foyer souillé, avec l'odieuse présence de l'intrus qui serait pour tant un innocent! Et la prière d'actions de reconnaissance remont à ses lèvres croyantes : « Mon Dieu, je vous remercie très humble ment de toutes les grâces que vous m'avez faites jusqu'ici!... » Mai s'il touchait vraiment à son heure dernière, c'est qu'alors il n reverrait plus Marthe, son seul amour, sa noble amie! — et so cœur d'homme battait douloureusement; — c'est qu'alors il n connaîtrait jamais l'issue de cette guerre horrible! — et son cœu de Français s'exaltait dans l'angoisse!...

A ce moment, de la fumée, par filets minces, glissa sous la port close, par les rais du parquet, les fentes des boiseries, les fissure des murailles, spécieusement. En un instant, la chambre fu envahie. Sans une cheminée dont le tirant d'air maintint l'atmos phère respirable, Pierre eût été bientôt asphyxié. Se demandant c qui arrivait, le colonel essaya de prêter l'oreille, mais il entendai mal, trop affaibli pour conserver l'exercice de ses facultés. Pour tant il crut discerner que la canonnade était moins bruyante, l sort de la bataille devait être vécu. Est ce que, dans leur impuis

sance à reprendre le château, les Allemands l'auraient livré à la destruction stupide du feu?... Cependant des craquements sourds ébranlaient le plancher ; on eût dit qu'une invasion de rats attaquaient de leurs dents rongeantes, l'épaisseur des poutraisons. C'était peut-être le travail des flammes. Et voici qu'en réponse tragique à ces incertitudes, la fenêtre tout à coup s'éclaira violemment, comme si un feu de Bengale monstre eût rempli la cour d'embrasements écarlates. Et le crépitement sourd, les vibrations du bois attaqué devenaient plus distincts. A n'en pas douter, c'était l'incendie. Après la mort par les balles, ç'allait être la mort définitive, la mort au milieu des flammes. Alors, Pierre, sentant qu'il n'y avait plus de secours possible et ne le regrettant point, d'ailleurs, voulut, avant de partir pour le grand voyage, savoir, essayer au moins de savoir l'issue du combat. Par un effort suprême, il réussit à se jeter à bas du lit, car il était trop mal pour pouvoir encore marcher comme un homme. Et sur le plancher brûlant, à travers la fumée suffocante, les flammèches qui commençaient à paraitre, il se traina, larve humaine à peine vivante, en une torture odieuse, chaque effort rouvrant ses blessures, chaque pas l'inondant d'un sang nouveau. Vingt fois il fut sur le point de passer ; tout le parquet était rouge de sa vie ; déjà ses pieds et ses mains se paralysaient. Et, parfois, il devait s'arrêter, car à ses yeux hagards, la chambre, les meubles et les ombres dansaient sinistrement les rondes macabres de la mort. Toutefois il voulait, il voulait de toute la force de sa volonté et jusqu'à la fenêtre il put parvenir. Il put même se dresser, rouge de sang, noir de poudre, les yeux fous — et d'un coup de poing il enfonça un carreau afin de voir. Le spectacle avait la grandeur des cataclysmes. Tout le château brûlait dans un océan de flammes rouges, de flammes jaunes et de flammes bleues que le vent du nord chassait en ondes furieuses. Pierre de Schœnberg allait mourir sans rien savoir. Lorsque là-bas, à l'extrémité de la grande cour, des soldats français passaient, criant à pleine voix, avec enthousiasme, oublieux du calvaire de cette journée :

— Hurrah!... Vive Bourbaki!... Vive la France!...

Le colonel voulut répéter :

— Vive la France!

Mais ses forces le trahirent. Il retomba lourdement en balbutiant :

— Mon Dieu, je vous remercie!...

Puis il se mit à râler et les flammes montèrent...

Quand la nouvelle de ces événements parvint à Antibes, Mme de Schœnberg était trop mal physiquement et intellectuellement pour qu'il fût possible de l'en informer. Et Madeleine fut la seule à porter le deuil de son beau-frère. Encore ne le prit-elle qu'avec une grande discrétion, afin d'éviter les questions délicates. Le docteur l'avait dit, une crise pouvait être fatale. Pour mener à terme une grossesse aussi pénible, il fallait des précautions de tous les instants. D'ailleurs, en dehors des journées de crise où Marthe haletante se tordait entre les bras de Zanaïde, prise d'étouffements, de sueurs froides, de nausées épuisantes, la malade par l'égarement de son esprit facilitait à Madeleine le pieux devoir du mensonge. Rarement elle s'inquiétait du colonel, ou bien les premières paroles venues suffisaient à la tranquilliser.

— Le vingtième corps se trouve encore dans l'Est!... La lutte est désespérée!... Souhaitons bientôt une lettre de Pierre!...

Si Marthe était en une heure de lucidité, mais la chose devenait de plus en plus rare, elle répétait d'une voix lugubre avec des yeux d'anxiété :

— A la guerre, par ce froid!... Avec cette neige!... Pierre qui a tant de rhumatismes!... Sainte Vierge, prenez-nous en pitié!...

Mais, d'ordinaire, elle répondait au hasard, s'enquérant d'un détail oiseux : Le colonel avait-il pris ses gilets de flanelle? Ou bien c'était un souci de coquetterie : « Qu'est-ce que Pierre dira en me voyant toute blanche?... » Parfois même, avec un sourire, elle essayait un refrain banal :

Il est à la guerre, mon beau capitaine!

Et Madeleine se demandait si les chansons de la folie n'étaient pas plus douloureuses que n'eussent été les pleurs du désespoir. Elle eût mieux aimé, en tout cas, voir sa sœur, en voiles de veuve, pleurer les larmes amères des cinquante ans, sur la mémoire glorieuse de celui qui était tombé au poste d'honneur, héroïquement, dans la joie, trop vite finie, de la dernière journée de victoire, que d'assister ainsi, impuissante et silencieuse, aux scènes de la pauvre folle, laquelle, oublieuse de la vie, riait et chantait et batifolait, puérile et désolante au lendemain et sans doute à la veille des multiples catastrophes dont l'existence de cette femme était ceinte, de toutes parts, sinistrement, ainsi que de montagnes farouches au nord du passé comme au sud de l'avenir...

Dans ces tristes conditions, janvier s'acheva. Avec février, les

facultés mentales de Marthe s'affaiblirent encore. Assise sur un banc du parc, au soleil, devant l'orizon méditerranéen, elle pouvait passer des heures à tenir à la tortue des discours interminables dont la bizarrerie achevait de prouver le détraquement cérébral de la malheureuse. Cependant une certaine logique régissait encore ses propos et Marthe avait parfois des instants de demi-clairvoyance où elle entrevoyait l'horreur de sa position. Alors Madeleine n'avait pas trop de toute sa volonté de femme, de toute son adresse de Provençale, pour chasser les papillons noirs de la réalité et permettre à la malade de retourner miséricordieusement dans les terres bénies du rêve et de la démence.

Ensuite, aux premières semaines de mars, Mme de Schœnberg dut s'aliter. Sa maigreur faisait compassion; on ne savait plus comment la nourrir; son estomac se refusait à recevoir aucun aliment, — et, minée par des crises périodiques de fièvres qui la laissaient à demi mourante, elle perdait, chaque jour, un peu de ses forces et de sa beauté. Affalée au milieu des coussins épars, les cheveux entièrement décolorés, la figure toute ravagée de taches et de rides, tellement plus vieille que son âge, elle apparaissait, dans l'ombre de la chambre, comme un spectre, effrayante, avec ses yeux de cauchemar, avec ses mains, ses longues mains aux doigts décharnés et qui ne pouvaient plus retenir les bagues toujours trop grandes, s'en allant, une à une, sur la blancheur des draps. Les docteurs désespéraient de la sauver. Et Madeleine hésitait à préparer une layette, craignant que l'heure de la délivrance ne fût aussi celle de la mort. Cinq fois Marthe fut administrée, en des heures suprêmes où les médecins disaient toute espérance perdue et cinq fois, véritablement, « le miracle des Saintes Huiles » se réalisa à la minute dernière, répétant que ce qui est impossible à la science bornée des hommes, reste possible à l'intervention souveraine de Dieu.

Enfin, au commencement d'avril, quelques semaines avant la date prévue, une après-midi qu'elle s'était levée et avait osé quelques pas dans le jardin, Marthe fut prise, tout à coup, des premières douleurs de l'enfantement. Puis la crise passa. Pourtant un docteur, mandé en hâte, s'installait à la villa et Madeleine ni Zanaïde ne perdaient plus de vue la condamnée. Vers sept heures, les souffrances recommencèrent et cette fois pour durer toute la soirée, toute la nuit, presque toute la matinée suivante et dans un tel déchainement de cris, avec une telle révolte de la malheureuse

affolée et hurlante que les passants, au bord du chemin, s'arrêtaient effrayés, se demandant quelle était cette maison où l'on pouvait ainsi assassiner une femme en pleine liberté. Marthe fut de nouveau préparée pour la mort et les personnes qui la soignaient priaient auprès de son lit comme on prie auprès des agonisantes.

Cependant, après tant d'heures d'efforts et de martyre, le docteur finit par comprendre que l'espoir d'une délivrance naturelle devait être abandonné. Alors il se décida à endormir Mme de Schœnberg et à l'accoucher au forceps. Il croyait ne pouvoir sauver ni la mère ni l'enfant. Mais il eut la main heureuse, — c'était un praticien d'expérience — et sans sacrifier la femme il réussit à mettre au jour un bébé qui pour naître avant terme n'avait pas l'air trop misérable. Devant le bassin de cuivre empli d'eau tiède, Zanaïde criait déjà :

— C'est un garçon!... un beau garçon!...

Lorsque ouvrant des yeux d'épouvante, l'accouchée d'une voix profonde brama à perdre haleine :

— Pierre!... Appelez Pierre!... Oh! dites-lui de revenir! Dites-lui que c'est fini!... que je suis de nouveau redevenue moi-même!... Que je n'ai plus en moi cette honte et cette infamie!

Et pour de longues semaines — semaines de fièvre et de délire, semaines de prostration et d'inconscience, — ce furent les seules paroles intelligibles que prononça Marthe de Schœnberg.

(A suivre.) Ernest TISSOT.

UN CADET DE GASCOGNE (1)

(Suite.)

V

— Ah! mais, finissez, à la fin, si mon mari venait!

C'était la jolie Mme Bourniquet qui s'exclamait ainsi, la belle hôtelière du *Plat-d'Étain*, celle que l'on surnommait à juste titre « La Perle de la rue de l'Arbre-Sec ». Et il y avait bien de quoi s'exclamer, car depuis une demi-heure ce fou de Capestoc la suivait pas à pas, la harcelant de ses propos d'amour.

Henri de Capestoc, seigneur de Puissardac, ce jeune Gascon qui était descendu la veille à l'hôtel de maitre Bourniquet et qui avait failli couper les oreilles au farouche comte Silva, s'était couché de fort méchante humeur, ruminant de sanglantes vengeances contre l'insolent qui lui avait taché ses meilleures chausses.

Mais le matin, à son lever, à peine songeait-il à la chose ; et comme il était jeune, comme les écus sonnaient joyeusement dans sa poche et qu'il était sûr de n'en jamais manquer grâce aux libéralités du vieux comte de Capestoc, son honorable père ; d'un autre côté, comme il faisait ce jour là une matinée splendide et que, s'étant penché un tout petit peu à sa fenêtre, il avait aperçu là-bas la masse majestueuse du Louvre où il espérait pénétrer bientôt ; pour toutes ces raisons, et pour mille autres semblables, le cadet de Gascogne était de la plus joyeuse humeur qu'il se pût voir.

Aussi, en sortant de sa chambre, fredonnait il un de ces galants couplets qui avaient fait fureur sous l'autre règne et que le jeune

(1) Voir le numéro de *La Lecture*, du 14 juillet.

homme avait appris de son père, lorsque tout à coup il s'arrêta, émerveillé.

— Parfandious! la superbe créature.

C'était la belle Mme Bourniquet qui lui arrachait cette exclamation.

Certes, il n'était guère possible de rencontrer beauté plus piquante que celle de la bonne Mme Bourniquet : une figure ronde et fraîche comme une pomme, de grands yeux noirs qui pétillaient toujours d'une flamme malicieuse, une bouche si petite et si rouge, qu'on l'eût sûrement prise pour une fraise des bois et, avec ça, un coquin de petit nez retroussé qui vous avait l'air le plus insolent du monde, telle était en effet la « Perle de la rue de l'Arbre-Sec ».

Quant à sa taille, une robe de drap gris, liserée de bleu, en faisait ressortir toutes les perfections, et véritablement Capestoc eût été le dernier des sots, s'il n'eût convenu que c'était là une créature en tous points délicieuse.

D'ailleurs, elle le savait, la mâtine! Et si l'on en croyait la chronique scandaleuse du quartier, elle abusait odieusement de tous les avantages que le ciel lui avait assurés pour ridiculiser le pauvre Bourniquet, si grotesque qu'il n'avait que ce qu'il méritait d'ailleurs.

Aussi, quand, pour se débarrasser de cet irrespectueux Gascon, Madeleine Bourniquet lui eut dit :

— Finissez, à la fin! Si mon mari venait! c'est avec la plus belle des convictions que Capestoc lui répondit :

— Votre mari, sandious! Et! je m'en moque pas mal, de votre mari! D'abord, il est indigne de l'être.

Tous deux se trouvaient maintenant dans une des salles basses de l'hôtellerie du *Plat-d'Étain*, où Mme Bourniquet était venue vérifier le dressoir et où maître Capestoc l'avait suivie, l'agaçant de plus belle.

La salle était vide à cette heure matinale, et le cadet en profita pour tenter de poser un baiser sur une joue, dont le velouté lui faisait venir l'eau à la bouche. Mais Mme Bourniquet repoussa l'insulteur et se retranchant derrière une table :

— Mais vous avez donc le diable au corps!

— Le diable! hé! non, fit Capestoc, mais l'amour! L'amour que vous avez allumé en moi, l'amour qui me brûle, qui me dévore, qui me tuera, pécaire! si vous vous montrez toujours aussi rebelle.

La figure du Gascon était si piteuse, que la bonne Madeleine ne put s'empêcher d'éclater.

— Ah! vous allez vite en besogne, vous! Arrivé d'hier à peine...

— Hé! faut-il si longtemps pour être frappé par votre beauté, pour être foudroyé, anéanti!...

Décidément, cette faconde méridionale amusait la brune Parisienne, qui souriait maintenant.

— En effet, c'est un vrai coup de foudre! dit-elle. Puis, malicieuse : il n'y a donc pas de femmes au pays d'où vous venez?

— Des femmes! Il n'en manque pas, pardious! répondit Capestoc. Des brunes avec des tailles de mousquetaires, des gorges comme ça et des yeux qui brillent comme des étoiles. Mais peu importent ces femmes, elles n'existent pas auprès de vous. Vous les dépassez toutes, vous les éteignez, vous les anéantissez comme le soleil éclipse la nuit... comme...

— Quel lyrisme! fit Mme Bourniquet éblouie. Est-ce pour me dire cela que vous arrivez de Gascogne?

— Hélas! non! fit le Gascon avec une moue... Puis s'emballant : Mais je le regrette, Madame Bourniquet, car si je vous disais que j'ai quitté le plus beau pays du monde, un pays où règne un printemps éternel ; si je vous disais que j'ai fait plus de cinquante lieues à cheval et que ce matin je suis arrivé ici brisé, moulu, mais plein d'espoir pour le seul plaisir de contempler vos yeux et de baiser votre front, alors, oh! peut-être, alors, vous ne me repousseriez pas.

— Peut-être, fit Mme Bourniquet en hochant la tête. Seulement, ce n'est point pour moi que vous avez quitté la Gascogne. Ce n'est point pour moi que vous êtes moulu, brisé, et alors...

— Alors?...

Et le Gascon regarda l'hôtelière comme si elle allait prononcer son arrêt de mort.

Mais la rusée commère ne répondit pas, et tournant la conversation :

— Au fait, pourquoi êtes-vous venu à Paris?

— Hé! pour voir le roy, té! fit le Gascon avec humeur.

— Et quand vous l'aurez vu, vous retournerez là-bas, au pays du printemps éternel?

— Hé! non! palsandious! Je lui demanderai une place dans sa garde ou dans ses mousquetaires.

— Mais, Monsieur, fit Mme Bourniquet, ayant peine à contenir

son rire devant l'imperturbable aplomb du Gascon, ce n'est point au roy qu'il faut vous adresser, mais bien au cardinal.

— Encore le cardinal ! fit le Gascon en haussant les épaules. Hé! capédious! j'irai le voir votre cardinal, et il me donnera ce que je lui demande !...

— Encore faudra-t il que vous ayez des titres à un emploi.

A ce mot Capestoc bondit.

— Les titres ! Sachez Madame Bourniquet, que de père en fils, les Capestoc sont toujours morts au service de leur roy.

— Mais vous n'êtes pas encore mort, vous, je pense ! remarqua l'hôtelière en riant.

— Mais j'y mourrai, madame ! j'y mourrai ! répondit l'autre avec un grand sérieux et l'on peut compter sur la parole d'un Gascon !

— Même en amour ?

— Oh ! en amour, belle des belles, les Gascons ne mentent jamais.

— Même quand ils jurent un amour éternel à une femme qu'ils ne connaissent que depuis quelques heures ?

— Hé! qu'importe le temps, répondit le cadet d'un air sentencieux ; il suffit d'une arquebusade pour tuer un homme et d'un regard pour le rendre amoureux.

— Oh ! oh ! voici une phrase que vous avez dû bien souvent murmurer à l'oreille des femmes!

— Ma parole, je ne l'ai dite à aucune.

— Allons donc! vous n'êtes pas arrivé jusqu'ici sans avoir juré de mourir d'amour à une demi douzaine au moins.

Mais Capestoc prit sa voix la plus grave, et :

— Si je l'avais juré, je serais mort, en effet, prononça-t-il.

Oh! pour le coup, ce Gascon faisait l'étonnement de la joyeuse Madeleine. Elle n'avait jamais vu pareil coquebin.

— Comment, fit-elle, à votre âge, vous n'avez jamais aimé !

— J'ai dix-huit ans, Mme Bourniquet, répondit Capestoc. On m'a appris le latin, que je n'ai pas encore parlé; les belles lettres, dont je ne me suis pas encore servi ; on m'a enseigné l'escrime, et je ne me suis jamais battu... enfin, j'ai deviné l'amour...

— Et vous n'avez jamais aimé?

— Et je ne demande qu'à faire mes premières armes avec vous, se hâta d'ajouter le cadet, qui fit un pas vers l'hôtelière.

Mais celle-ci reculant :

— Eh bien! pour un débutant, vous allez vite en besogne!

— Nous sommes tous comme ça, en Gascogne.

— Je vous en fais mon compliment.

— Mais vous n'exaucez pas ma prière?

— Allons! soyez sérieux! Je pourrais être votre mère...

— Ma sœur aînée à peine.

— Et puis je suis mariée.

— Oh! si peu! Est-ce bien un mari que cet homme grossier, vulgaire, ventripotent?...

— Enfin!...

Mais cette dernière raison qui devait être la bonne, Mme Bourniquet n'eut pas le temps de la faire connaître à l'inflammable Capestoc. Un homme venait d'entrer dans la salle, et cet homme n'était autre que Bourniquet en personne.

— Déjà levé, monseigneur? fit il en apercevant Capestoc.

— Au diable soit le mari! grommela le Gascon. Cinq minutes de plus et j'obtenais un rendez-vous de la gente hôtelière.

— Au fait, poursuivit Bourniquet, c'est ce matin que vous devez aller trouver le roy.

— Palsandious! fit le Gascon, j'oubliais que je devais aller au Louvre. Et prenant son feutre, son manteau et son épée, il sortit.

Il n'y avait pas loin de la rue de l'Arbre Sec au Louvre; en moins de dix minutes, Henri de Capestoc se trouvait devant le guichet du royal palais. Il se présenta, tendant le jarret, faisant sonner ses bottes, cambrant sa fine taille, retroussant cavalièrement les quatre poils de sa blonde moustache et plus fier que le sire Artaban en personne, il allait franchir le guichet, quand un grand diable de mousquetaire lui barra l'entrée.

— Et où allez-vous donc comme ça, l'ami?

L'ami! Quel était le malotru qui osait aussi familièrement interpeller Henri de Capestoc, seigneur de Puissardac!

— Je vais chez le roy! répondit-il en toisant le mousquetaire, ce qui n'était pas une mince opération, vu que ce mousquetaire avait au moins les épaules de plus que lui.

Si le Gascon crut intimider le mousquetaire en se dressant ainsi sur ses ergots, il faut avouer qu'aucun succès ne couronna cette tentative, car le mousquetaire nullement ému répliqua :

— Avez-vous une lettre d'audience?

— Une lettre d'audience! Je vois bien que vous ignorez qui je suis!

— En effet, et c'est justement pour cela que, n'ayant pas cou-

tume de vous voir au grand lever du roy, je vous empêche d'entrer au Louvre : on n'entre point ici comme dans un moulin, mon cadet...

Capestoc ne songea point à se fâcher de cette nouvelle appellation, d'une familiarité qui l'aurait fait bondir en toute autre circonstance; il était atterré.

Comment entrerait-il au Louvre, comment approcherait-il le roy, puisqu'il n'avait point de lettre d'audience et qu'il ne connaissait personne à la cour qui pût lui en procurer une. Désespéré, il allait tourner les talons, quand il entendit soudain une voix joyeuse qui l'interpellait :

— Mais c'est Monsieur de Capestoc!

Et s'étant retourné, il reconnut M. de Navailles.

A l'air du Gascon qui, piteusement, baissait le front devant le mousquetaire, de Navailles comprit ce qui se passait; aussi :

— Monsieur est un de mes amis, Valréas, je vais le présenter à la cour.

— Eh! que ne le disait-il plus tôt, dit le mousquetaire qui rentra aussitôt dans la chambre qui servait de corps de garde.

— Monsieur de Navailles, s'écria le Gascon, en prenant la main du jeune comte, voilà un de ces services qui ne s'oublient jamais.

— Bah! là n'est pas le difficile! Entrer au Louvre, la belle affaire! C'est de vous présenter au roy ou au cardinal qui est l'important, et cela, mon cher ami, je ne m'en charge pas.

L'audace était revenue au Gascon. Il secoua la tête d'un air de dire :

— Ceci me regarde et j'en fais mon affaire.

Après avoir franchi une cour, de Navailles fit pénétrer le Gascon dans un immense salon où une cinquantaine de seigneurs étaient déjà réunis. Assemblés par groupes de cinq ou six, ils causaient à voix basse, et si Capestoc n'eût point pénétré là pour la première fois, il eût pu s'étonner du silence inquiet qui régnait dans ce salon, si bruyant ordinairement de cris et d'éclats de voix.

De Navailles, toujours suivi par Capestoc, s'était dirigé tout droit vers une embrasure de fenêtre où le Gascon reconnut les jeunes gens qu'il avait vus la veille chez maître Bourniquet.

— Eh bien! vous savez la nouvelle? fit le jeune baron de Chanteleu après les saluts et les présentations.

— Oui. L'assassinat du duc de Belyeuse.

— On a assassiné le duc de Belyeuse? demanda le Gascon étonné.

— Vous ne le saviez point? Paris ne parle que de cela aujourd'hui, et, vous le voyez, la cour en est toute endeuillée. Ce matin, sur le Pont-Neuf, on a trouvé le corps du duc de Belyeuse percé de deux coups d'épée.

— Mais ses assassins?

— On a découvert un cadavre auprès de celui du duc, et ma foi, si j'en crois la blessure qui ornait sa vilaine figure de traitre, les compagnons du Masque Rouge doivent avoir passé par là!

— Les compagnons du Masque Rouge! demanda Capestoc qui entendait ces mots pour la première fois.

— Oui! fit de Navailles.

— Le Masque Rouge! reprit le Gascon qui allait d'étonnement en étonnement, eh! capedious! qu'est-ce encore que ce Masque Rouge?

— Quoi! vous ignorez? firent les seigneurs à la ronde, étonnés de voir un homme qui ne connaissait point le Masque Rouge.

— Ah ça! vous tombez de la lune!

— Ma foi, j'arrive de Gascogne seulement et je vous avoue que sur les rives de la Gironde, je n'entendis jamais parler du Masque Rouge!

Les jeunes seigneurs se regardaient, surpris, se demandant si ce cadet de Gascogne n'avait pas l'intention de se jouer d'eux. De Navailles comprit que l'étonnement de Capestoc n'avait rien que de très naturel.

— Les compagnons du Masque Rouge, expliqua-t-il, forment une compagnie fort mystérieuse dont jamais nul n'a pu pénétrer le secret.

— Une horde de bandits et de coupe-gorges, alors.

— Pourquoi cela?

— Mais, Monsieur ne disait-il pas tout à l'heure que le duc de Belyeuse aurait été assassiné par ces compagnons-là!

— Non point! M. de Chanteleu disait au contraire que le cadavre relevé auprès de celui du duc, portait à la face une blessure qui indiquait clairement qu'il avait été tué par l'homme dont le nom paraît vous étonner si fort.

— Certes! fit Chanteleu! l'œil droit crevé! c'est la signature du Masque Rouge!

— Ce qui prouverait, reprit de Navailles, que le duc aurait été

secouru, trop tard sans doute, par le Masque Rouge qui aurait mis en fuite les assassins, après en avoir laissé un sur le carreau.

— Voilà qui est merveilleux, exclama Capestoc qui n'en pouvait croire ses oreilles. Mais qu'est-ce donc que ce Masque Rouge?

De Navailles reprit :

— Le Masque Rouge! C'est la Providence de ceux qui souffrent, le vengeur des veuves, le soutien des orphelins, le grand redresseur des torts de cette époque. S'il y a une misère à secourir, une douleur à consoler, un crime à punir, le Masque Rouge est là qui veille. Quel est-il? On l'ignore. On sait qu'il existe et cela suffit. On sait qu'il y a quelque part un homme, presque un Dieu, qui, de loin et dans l'ombre, protège le faible, et c'est assez! Et cet homme, ce demi-dieu, est plus puissant que le roy, plus puissant que le cardinal lui-même, car le cardinal, on sait où il est, on peut le trouver, on peut l'atteindre, tandis que le Masque Rouge domine tout par le formidable mystère qui l'entoure.

Capestoc était rêveur.

— Et jamais nul ne l'a vu? fit-il enfin.

Derrière lui une voix répondit :

— Ceux qui une fois ont contemplé sa face ne viennent point le lendemain pour détailler ses traits, car ceux-là... ceux-là sont morts!

Capestoc se retourna frémissant, mais il sourit en reconnaissant Lionnel de Puyroland.

— Eh! monsieur de Puyroland, fit-il joyeusement, fadaises que tout cela. Ou votre Masque Rouge n'est qu'un mythe, qu'une légende qui a trouvé sa source dans l'imagination d'une populace toujours avide de mystère, ou bien, s'il existe réellement, si c'est un homme enfin, on doit chercher à le deviner, à percer son mystère... ne serait-ce que pour l'honorer comme il le mérite!

Le Gascon avait lancé cela avec sa faconde méridionale, et les seigneurs souriaient autour de lui, mais M. de Puyroland demeura grave, et posant sa main sur l'épaule du Gascon :

— Vous êtes jeune, Monsieur de Capestoc, fit-il lentement. C'est un mal dont vous guérirez trop tôt. Mais, un conseil, voulez-vous? Abandonnez ici votre jeunesse et votre fougue. Les audacieux se voyaient sourire par la fortune jadis, aujourd'hui tout est changé. Ce ne sont plus des épées loyales et vaillantes qu'il faut à la cour du roy Louis XIII, ce sont des oreilles discrètes et des bouches cousues. Pour ce qui est du Masque Rouge, imitez ces

seigneurs qui comme vous portent une épée, dont ils savent se servir au besoin : ne pénétrez jamais certains mystères ; il en cuit bien souvent.

Le Gascon allait répondre, mais il n'en eut pas le temps. Un certain brouhaha venait de se produire dans le salon, une porte s'était ouverte, en même temps qu'une voix criait :

— Messieurs, le lever du roy !

VI

Ce soir-là, comme Hugues, le vieux serviteur de Belyeuse, venait d'apporter les confitures et les fruits glacés qui formaient le dessert du repas que le duc venait de prendre avec sa fille, le vieux duc s'était levé et baisant le front de la blonde Simonne :

— Je vais vous laisser seule ce soir, mon enfant, avait-il prononcé lentement.

— Vous sortez ? répondit Simonne étonnée.

— Il le faut. Si éloigné que je me trouve de la cour, il est cependant des devoirs que je suis obligé de remplir. Et comme il voyait sa fille pâlir légèrement et baisser les yeux que voilait déjà une larme.

— Est-ce que vous auriez peur, Simonne, de demeurer seule une heure dans cet hôtel plein de serviteurs ?

Simonne releva la tête.

— Oh ! ce n'est point pour moi que j'ai peur, fit elle avec un sourire.

— Alors, c'est pour moi ?

— On dit Paris plein de coupe-jarrets la nuit.

— C'est donc pour ma vie que vous craignez ?

— Du moins, vous ferez-vous accompagner par quelques valets.

— C'est cela ! fit le duc en haussant les épaules, je ne vais plus sortir maintenant qu'escorté d'une garde. Oh ! vous êtes folle, je pense ?

— Non, mais je vous aime !

— Et vous me traitez comme un vieillard débile et faible, dont le bras vacillant n'aurait plus la force de tenir une épée pour corriger quelque aigrefin !

— S'il vous arrivait malheur, mon père, que deviendrais je ?...

— D'abord, il ne m'arrivera rien! La mort m'a déjà vu si longtemps et de si près, qu'elle a peur de moi maintenant, répondit le duc avec un sourire; et puis si je n'étais plus là, croyez-vous qu'une fille de votre rang et de votre sang n'aurait pas vite trouvé quelque bras solide, sur lequel elle pourrait appuyer sa main.

De pâle qu'elle était, Simonne devint subitement rouge comme une cerise.

— Oh! oh! fit le duc, vous rougissez? Auriez-vous déjà fait votre choix et élu le défenseur qui doit me remplacer?

— Rien ne vaut la défense d'un père, murmura Simonne toute confuse.

— Allons! allons! consolez-vous, Simonne, et surtout éloignez toute crainte de votre cœur; je vivrai assez pour vous aimer longtemps encore, vous et les petits-fils que vous me donnerez un jour. Quant aux tire-laine du Pont-Neuf, rassurez-vous, ils n'ont point coutume de s'attaquer aux vieux soldats comme moi, car ils savent trop combien il leur en cuirait. Embrassez-moi et allez dormir en paix, en faisant des rêves dorés, moins heureux que ceux que je vous ménage.

Et ce disant, tandis que Simonne le regardait, surprise par ces paroles, le vieux duc quitta sa fille, et bientôt on entendit la lourde porte de l'hôtel se refermer sur lui.

Simonne était demeurée à sa place toute songeuse. Quel était donc ce ravissant réveil que lui réservait son père, plus heureux que tous les beaux rêves qu'elle pouvait échafauder?...

C'est qu'ils étaient bien beaux, les rêves de Simonne de Belyeuse! Tout au fond de sa petite âme ingénue se cachait un roman bien troublant et bien discret, dont le héros était un brillant cavalier, à la fine moustache brune, à la royale conquérante, aux longs cheveux châtains dont les boucles encadraient une physionomie pleine de loyauté et de bravoure. Et ce héros n'était point un personnage imaginaire, né de toute pièce dans son imagination de fillette romanesque. Il vivait, il existait, et il ne se passait pas de jour qu'il ne vînt s'asseoir en un de ces hauts fauteuils de chêne dont les dossiers de cuir s'armoriaient du noble blason des Belyeuse.

Mais, hélas! là se bornait son roman; le jeune paladin qu'elle adorait dans le secret de son âme, jamais elle ne lui avait adressé la parole, si ce n'est dans la banalité de la conversation; jamais il n'avait laissé peser sur elle un de ces doux regards où se lit toute la passion d'un cœur épris.

Certes, elle l'aimait, sans jamais en avoir rien dit, sans que jamais un mot, un geste ou un regard eût laissé s'échapper le mystère dont son pauvre cœur était tout angoissé.

Mais lui? Était-ce le glorieux compagnon d'Henri IV qui l'attirait en cette demeure, le vaillant capitaine dont les exploits passés, que lui-même désirait accomplir, emplissaient son esprit d'un héroïque enthousiasme; ou bien ne venait-il si souvent que pour avoir la joie de voir une enfant qu'il aimait en silence?

Mais non, c'était une folie! Lionnel de Puyroland, ce héros de son roman mystérieux, ce paladin dont elle osait à peine murmurer le nom, s'il l'aimait, n'avait aucune raison de cacher son amour. Riche, il l'était autant qu'elle, sinon plus : quant à la noblesse, pour n'avoir point une couronne fermée au cimier de leurs armes, les Puyroland pouvaient se vanter d'une aussi antique lignée d'ancêtres que les Belyeuse; alors?

— Non! il ne m'aime pas! murmurait Simonne mélancolique.

Et soudain, une sorte de colère la prenait, une rage sourde contre ce paladin qui la faisait si cruellement souffrir, une haine vivace, aussi vite éteinte, qui n'était que l'exaspération de son amour. Riche et noble, n'était-elle donc pas assez belle pour ce Puyroland?

Et elle se plantait devant un miroir, et sans être coquette, l'image que lui renvoyait la glace lui semblait une victorieuse réponse. Belle, elle l'était, Simonne de Belyeuse, et le plus difficile censeur n'eût rien trouvé à redire à cette figure charmante, dont les yeux noirs semblaient plus profonds et plus sombres encore par la blancheur du teint et l'or invraisemblablement pur des cheveux, dont les boucles retombaient sur ses épaules délicates.

Pourquoi donc ne l'aimait-il point, ce Lionnel de Puyroland qu'elle arrivait à haïr à force de l'aimer?

Mais ce soir, les paroles que son père avait prononcées avant de la quitter la rendaient toute rêveuse. N'avait il point dit qu'il lui ménageait des réalités plus triomphantes même que ses rêves de jeune fille? Et son imagination trottait, et la folle du logis battait la campagne : Lionnel avait-il parlé enfin? Était-ce pour une union prochaine que le vieux duc quittait son hôtel, lui qui n'en sortait jamais que pour des promenades à cheval avec sa fille, et tout à l'heure n'allait-il pas revenir en lui disant :

— Duchesse de Belyeuse, vous plairait-il de devenir comtesse de Puyroland ?

Et accoudée à la fenêtre, devant la splendeur d'une nuit magnifique toute constellée d'étoiles.elle rêvait, la petite duchesse, elle se lançait à corps perdu dans l'imaginaire paradis de ses illusions.

Combien demeura-t-elle là, elle-même n'aurait pu le dire. En face d'elle, au delà du jardin de l'hôtel, la campagne s'élargissait silencieuse et sombre, et derrière elle, Paris s'était endormi.

Tout à coup elle tressaillit. Dans le lourd silence de l'hôtel, elle avait entendu tout un bruit de portes qu'on ouvre, de pas nombreux martelant les dalles, et comme un murmure de voix. Qu'arrivait-il? Et elle s'était précipitée vers la porte, courageuse devant le danger qu'elle pressentait. Mais comme elle s'élançait dans le large corridor, Hugues s'était placé devant elle, et lui barrant le passage :

— N'allez pas plus loin, Mademoiselle ! De grâce, rentrez dans vos appartements !

— Mais qu'y a-t-il, Hugues ? Quel est ce bruit ?

— Rien, rien, Mademoiselle... une dispute entre valets. Je vous en prie rentrez chez vous.

Simonne regardait le vieux serviteur ; à sa pâleur, à son air égaré, à sa parole haletante, elle comprit qu'il mentait et que quelque malheur était arrivé. Et tout de suite elle songea à son père.

— Laissez moi passer, s'exclama-t-elle, en essayant de repousser le vieillard. Vous me trompez ! Un accident est arrivé à mon père ! Je veux le voir.

— Un accident ! fit Hugues en essayant de sourire. Oh ! quelle idée !... Je vous assure, Mademoiselle, que ce que vous avez entendu n'est qu'une rixe entre hommes ivres et que votre place n'est point au milieu d'eux.

— Tu mens ! tu mens ! cria Simonne.

— Mademoiselle !

— Je veux passer !

Et la douleur décuplant ses forces, elle écarta Hugues et s'élança vers l'escalier. Mais elle n'avait pas fait trois pas qu'elle s'arrêta pétrifiée : elle venait de se trouver face à face avec deux laquais portant le corps inanimé du duc Belyeuse.

— Mon père ! mon père !

Et défaillante, battant l'air de ses mains, elle tomba dans les bras de Hugues, qui s'était précipité derrière elle...

Quand elle reprit ses sens, elle se trouva dans sa chambre, éten-

due sur un lit de repos; deux femmes de chambre étaient à son chevet ; Hugues se tenait debout devant la porte. D'abord elle regarda autour d'elle, effarée, comme étonnée de se trouver là, n'ayant plus souvenance de ce qui s'était passé ; la vue de Hugues la rappela à la triste réalité.

— Mon père ! mon père ! Ce fut son premier cri. Hugues s'était rapproché.

— Rassurez-vous, Mademoiselle, monseigneur le duc repose. Il ne faut point le déranger.

— Il est blessé ? demanda Simone haletante.

— Presque rien ! Une chute qu'il a faite sur le pavé glissant de la cour. Mais le médecin, qui est venu à l'instant, assure que ce ne sera rien.

Mais Simone n'était point convaincue. L'accent de Hugues trahissait ses paroles. Non ! non ! ce n'était pas une insignifiante blessure que le duc de Belyeuse s'était faite. On voulait lui cacher quelque chose, et se levant :

— Je veux le voir ! fit-elle.

— Le médecin a défendu qu'on trouble son repos, repondit Hugues, en tentant vainement de retenir Simone.

Mais comme tout à l'heure, la jeune fille l'écarta.

— Aucun médecin du monde ne peut défendre à une fille de veiller au chevet de père son malade.

— Mais, Mademoiselle...

— Je veux voir mon père ! Mon devoir est d'être auprès de lui !

Et malgré Hugues qui essayait de la retenir, elle quitta sa chambre et se dirigea vers celle de son père. Les serviteurs de l'hôtel l'emplissaient. Sur un lit, à moitié dévêtu, d'une pâleur livide, les yeux clos, le duc de Belyeuse était étendu. Un homme tout vêtu de noir était penché sur lui, semblant fouiller dans sa poitrine.

Au moment où Simonne entra, l'homme noir s'était relevé, et, ignorant la présence de la jeune fille, s'adressant aux serviteurs qui attendaient silencieux et désolés :

— La blessure a perforé le poumon, prononça-t-il gravement, le duc est mort!

— Mort! mon père est mort! clama Simonne. Et elle vint tomber sur le cadavre de son père.

Hugues s'était approché :

— Mademoiselle...

Mais Simonne se releva farouche :

— Laissez-moi! laissez-moi! Sortez tous!

Tristement impressionnés par cette scène, un à un les domestiques quittèrent cette chambre où leur vieux maître dormait son dernier sommeil. Hugues et l'homme vêtu de noir, qui était un chirurgien, demeurèrent seuls avec Simonne.

Elle s'était agenouillée près du lit, et secouée par les sanglots, elle couvrait de baisers et de larmes le visage de son père. Devant cet affreux malheur qui venait de la frapper si soudainement, rien ne demeurait dans sa pensée, sa tête était vide, et elle sanglotait inconsciente, ne se demandant même point pourquoi cette chose était que son père fut mort, lui qui était si plein de vie une heure auparavant.

Et longtemps elle pleura, toujours à genoux, baisant cette main froide à jamais, par intervalles laissant échapper ce cri : Père! Père! comme si le duc pouvait l'entendre, comme si cet appel d'une fille éplorée eût suffi à le ressusciter.

Hugues restait au fond de la chambre, se laissant aller à sa douleur qu'il avait trop longtemps contenue; le chirurgien attendait, respectant ces deux douleurs; Simonne pleurait toujours.

Enfin elle leva la tête, lentement ses sanglots s'étaient arrêtés dans sa gorge, ses yeux étaient secs maintenant.

Sous le premier coup de la douleur, sa tête s'était comme vidée de ses pensées; mais elles affluaient au cerveau maintenant, et elle comprenait. Son père était mort, on avait assassiné son père!

En la voyant si agitée, Hugues et le médecin s'étaient rapprochés d'elle.

— Hugues, fit-elle, comment est mort mon père? Dites-moi tout, je veux tout savoir.

Mais Hugues ne put répondre, les sanglots étouffaient sa voix. Alors, le chirurgien s'avança :

— Permettez-moi de vous répondre, Mademoiselle, fit-il. Je rentrais chez moi, tout à l'heure, quand, au coin de la rue de Buci, un homme m'arrêta, me disant ces seuls mots : — Courez sur le Pont-Neuf, il y a du travail pour vous!

— Quel était cet homme?

— Je l'ignore. Comme il me l'avait dit, je courus sur le Pont-Neuf. Mais je n'avais pas fait dix pas que je m'arrêtai stupéfait : deux cadavres jonchaient la chaussée du pont. Le premier était celui d'un homme d'une trentaine d'années, qu'à sa mine et à son habit je reconnus pour un bretteur de profession. Je m'arrêtai

vers lui, il était mort; l'épée avait traversé l'œil droit et la mort avait dû être foudroyante. Cet homme n'avait plus besoin de mon office, et je me dirigeai vers l'autre. A peine m'étais-je arrêté que je le reconnus : c'était le duc de Belyeuse.

— Mon père! mon pauvre père! murmura Simonne dans un sanglot. Mais domptant sa douleur, elle reprit d'une voix ferme :

— Alors?

— Alors, j'ai couru jusqu'ici, j'ai réveillé les valets, je les ai conduits au Pont-Neuf, ils ont ramené le duc dont j'avais examiné la blessure. Mais comme pour le bretteur, il était trop tard, le duc était mort, bien mort!

— Et c'est tout? demanda Simonne.

— C'est tout!

— En sorte que l'on ne sait point quel est l'assassin.

— Non!

— N'était-ce point l'homme qui vous a arrêté au coin de la rue de Buci?

— Je ne le crois pas.

— Pourquoi?

Le chirurgien baissa la tête.

Il hésitait à répondre.

— Pourquoi ne serait-ce pas cet homme? insista Simonne.

— Ecoutez, Mademoiselle, répondit le chirurgien. Il est des choses qu'on murmure dans Paris, que vous ignorez sûrement, et auxquelles les gens de qualité refusent toute créance : les légendes qui ont cours dans le populaire et qui ne sont peut-être que des légendes, bien que souvent des faits viennent en accuser la réalité...

— Que voulez-vous dire ?

Mais à cette interrogation, le chirurgien répondit par une autre interrogation :

— Avez-vous entendu parler du Masque Rouge, Mademoiselle?

— Quelquefois.

— Et avez-vous cru à l'existence de cet homme ?

— Peut-être!

— Vous savez alors que le peuple le considère comme un grand redresseur de torts, comme son soutien et son vengeur...

— Prétenderiez vous que le Masque Rouge ait assassiné mon père?

— Non point! Je crois au contraire que le Masque Rouge a

défendu votre père, ou du moins tenté de le défendre car le bretteur, dont j'ai examiné le cadavre, portait à l'œil la même blessure que l'on retrouve sur les victimes du Masque Rouge. Et ensuite, je ne serais pas éloigné de croire que l'homme qui m'a arrêté rue de Buci était le Masque Rouge lui-même.

— Lui!

— Il portait un masque écarlate et était tout couvert d'un manteau de velours noir doublé de soie pourpre et c'est là le costume que la légende prête à son héros!

Simonne songeait.

— Que le Masque Rouge ait défendu mon père, peut-être, fit-elle; mais son assassin! quel serait son assassin?

A ce moment un valet entra.

— Une lettre pour Mlle de Belyeuse, fit-il, en présentant un plateau d'or sur lequel se trouvait un papier.

— Une lettre! fit Simonne s'adressant au valet: Qui m'apporte une lettre à cette heure?

— Un homme qui n'a point voulu dire son nom, répondit le valet, ni de la part de qui il venait, qui a remis cette lettre et est parti ensuite comme un voleur, sans attendre de réponse.

— C'est étrange! murmura le chirurgien.

Cependant Simonne avait rompu le cachet qui scellait la lettre, elle lut et poussa un cri.

— Je demandais quel était l'assassin de mon père, tenez, voici la réponse!

Et le chirurgien lut ces lignes :

« Votre père en mourant dans mes bras, a prononcé ces mots : « Je meurs assassiné par le duc de Richelieu. »

« Le Masque Rouge. »

En lisant cette lettre, le chirurgien avait pâli.

— Voilà des secrets, murmura-t-il, qui compromettent terriblement la vie de ceux qui les connaissent. Et rendant la lettre à Simonne :

— Mademoiselle, je vous plains, mais je n'ai plus rien à faire ici, permettez-moi de me retirer. Et, terrifié à l'idée d'avoir pénétré un de ces terribles secrets qui s'étouffent dans le sang, le chirurgien s'enfuit pâle et tremblant, sentant déjà à ses trousses la horde farouche des sbires du sanglant cardinal.

Simonne était seule avec Hugues. Durant toute cette scène, le vieillard dont les cheveux avaient blanchi au service des Belyeuse, l'homme dont toute la vie n'avait été qu'un long dévouement envers le duc, n'avait cessé de pleurer en contemplant le cadavre de son maître.

Le duc était mort; que lui importait le reste? Tout n'était-il pas fini pour lui, et pourrait-il jamais survivre à une telle perte? Le duc de Belyeuse avait été assassiné par des coupe-jarrets que l'on pendrait un jour en grève, que lui importaient ces assassins! C'était affaire à la justice; pour lui, son maître était mort, son maître n'était plus, il n'avait plus qu'à mourir. Et, perdu dans sa douleur, il n'avait rien entendu de ce qui venait de se passer. Aussi, eut il un lourd tressaillement lorsque Simonne, le prenant par le bras, lui dit d'une voix farouche :

— Oui, je le vengerai ! Hugues, n'est-ce pas que tu seras de moitié dans ma vengeance, toi qui étais de moitié dans son amour!

Hugues regarda Simonne.

Il ne comprenait pas.

Simonne poursuivit :

— Si haut que soit le meurtrier, il faut que notre vengeance l'atteigne, et mon cœur ni mon bras ne faibliront pas.

— Son meurtrier? murmura Hugues.

— Tiens, lis, fit Simonne.

Et elle tendit la lettre au vieillard qui la lut, mais n'eut pas le temps de répondre.

Un valet de chambre venait d'ouvrir la porte, murmurant :

— Monseigneur le comte de Puyroland demande à venir prier auprès de la dépouille de M. le duc.

— Qu'il entre, fit Simonne. Et faisant un pas vers la porte, elle tendit la main à Lionnel de Puyroland, disant :

— Tenez, Monsieur de Puyroland, vous qui aimiez mon père, regardez ce que le cardinal fait des gloires de notre pays.

Mais, contre son attente, Lionnel ne s'étonna point de cette formidable accusation qui, prononcée ailleurs que là, eût suffi à faire tomber une tête. Sans même prendre garde à l'exaltation de la jeune fille, il s'agenouilla auprès du cadavre du duc, dont il baisa le front à jamais glacé, puis, se relevant, les yeux pleins de larmes :

— Je viens d'apprendre l'affreuse nouvelle, poursuivit-il lentement, et malgré l'heure, je suis venu pleurer avec vous celui que

je considérais comme un héros, que j'aimais comme un père, et dont j'aurais été fier d'être le fils.

— Hélas ! murmura Simonne, c'est donc ainsi que l'on récompense les héros !

— Il est des Ravaillac pour les ducs comme pour les rois, répondit Lionnel.

— Seulement, aujourd'hui, le Ravaillac s'appelle Armand Duplessis, duc de Richelieu.

C'était la deuxième fois que, devant Lionnel, Simonne formulait son accusation : mais cette fois Lionnel la releva.

— Eh quoi! vous pensez que le cardinal ?...

— Voici la preuve ! répondit Simonne.

Et elle tendit à Lionnel le billet qu'on venait de lui apporter tout à l'heure.

Puyroland le lut.

— Ceci n'est pas une preuve, fit-il; comment ce Masque Rouge a-t-il pu entendre les dernières paroles du duc mourant ?

— Par ce seul fait, Monsieur, que le Masque Rouge a secouru mon père, et que si mon père est mort, c'est que cet homme est arrivé trop tard.

— Comment savez-vous ?

— Par le chirurgien qui a donné l'alarme ici, et qui lui-même a été averti du meurtre par un homme qui ne pouvait être que le Masque Rouge.

Et, regardant Puyroland en face :

— Etes-vous convaincu, maintenant ?

— Peut-être! répondit le jeune homme.

Et comme la jeune fille s'étonnait de tant d'incrédulité :

— Certes, fit Puyroland, je connais le cardinal et le sais fort capable de se débarrasser d'un ennemi par quel moyen que ce soit; mais Monseigneur de Belyeuse n'était pas de ses ennemis, s'il ne comptait pas au nombre de ses amis.

— Qui ne sert point le cardinal, le gêne! répondit Simonne, que la haine soutenait.

— Mais non ! la douleur vous égare, Mademoiselle. Pour moi je continuerai à croire que votre père est tombé sous le poignard de coupe-jarrets, jusqu'au moment où l'on me démontrera l'intérêt que Richelieu pouvait avoir à le perdre.

— Oui! répondit Hugues, qui jusque-là avait écouté sans rien dire, à moins que...

— A moins?... firent à la fois Simonne et Lionnel.

— A moins que le cardinal n'ait pris ombrage de la visite que M. de Belyeuse a faite hier soir.

— Quelle était cette visite? demanda Lionnel.

Mais à ce moment un flot de sang empourpra la pâle figure de Simonne. Elle venait de se rappeler les paroles que son père avait prononcées avant de partir. Qu'avait il voulu dire en parlant du bonheur qu'il lui ménageait? Hélas! un moment, une folle espérance avait agité son âme. Et maintenant, devant le cadavre de son père, tous ses rêves s'écroulaient comme de fragiles châteaux de cartes.

Cependant Lionnel répétait sa question. Mais Simonne fit un geste d'ignorance.

— Je l'ignore.

— Mais je le sais, moi, répondit Hugues : il allait voir la reine-mère.

Certes, Lionnel aussi savait que M. le duc était allé voir la reine-mère, et il connaissait aussi le motif de cette visite, mais il voulait paraître l'ignorer. Aussi respira-t il vivement à la réponse de Hugues.

— Tout est expliqué, répondit-il, et maintenant j'y vois clair. Le cardinal a appris cette visite, il sait que le duc d'Orléans s'agite et que les deux reines préparent quelque chose contre lui, et il a pensé que le duc était du complot, et alors...

— Misérable! cria Simonne, misérable assassin!

Et toute frémissante de haine et de douleur, sanglotant à nouveau, elle vint s'agenouiller auprès de son père.

Hugues s'était repris à pleurer. Lionnel, froid en apparence, assistait à cette scène.

Mais Simonne se releva, et, transfigurée, faisant un pas vers Lionnel :

— M. de Puyroland, fit-elle d'une voix ferme, tant que l'assassin de mon père, quel qu'il soit, n'aura pas expié son lâche forfait, il n'y aura point de bonheur pour moi sur cette terre. Aussi, devant ce cadavre, et par ces cheveux blancs que j'ai tant baisés, je jure Dieu que je n'aurai d'autre époux que celui qui aura vengé mon père.

Lionnel la regarda, et, comme s'il n'attendait que ce mot, s'avançant, il étendit la main au-dessus du mort, et d'une voix grave :

— Et moi, Mademoiselle, je jure Dieu que je serai ce vengeur!

VII

Tandis que ces événements se passaient à l'hôtel de Belyeuse, bien qu'il fût près de deux heures du matin, un homme galopait vers la porte Saint-Antoine, éveillant les bourgeois du quartier, effrayés par une si rude chevauchée.

Mais, si terrible que fût son galop, et si grande sa hâte d'arriver au but de sa course, force lui fut de s'arrêter devant les grilles fermées de la porte Saint-Antoine et de parlementer avec la sentinelle qui ne voulait, et pour cause, le laisser passer.

Au bruit de la discussion, un officier sortit.

— Pardieu, fit l'homme, je vous salue, Monsieur de Lignières, et j'espère que vous allez expliquer à ce maraud que les ordres ne sont point faits pour moi.

Au mot de maraud, le soldat qui était un brave et loyal mousquetaire, fit entendre un grognement et, n'eût été la présence de l'officier, il y a gros à parier qu'il n'eût point laissé passer une pareille insulte. Mais l'officier avait levé sa lanterne et, reconnaissant l'homme :

— Ah! c'est vous! Je vous demande pardon, Monsieur de Silva, je ne vous reconnaissais point, tant la nuit est sombre. Vous désirez sortir?

— Oui. J'ai affaire à Vincennes.

— C'est parfait? Et il cria cet ordre :

— Qu'on ouvre la porte et qu'on laisse sortir ce gentilhomme.

Puis avec un salut :

— Bon voyage, Monsieur de Silva.

— Merci! grommela le louvetier du roy, qui, piquant des deux, s'enfonça dans la nuit.

— Peu poli, l'Espagnol! fit remarquer le mousquetaire qui n'avait pas encore digéré l'insulte de tout à l'heure.

— Bah! répondit l'officier, je n'ai que faire de la politesse des gens de cette espèce.

— C'est égal, Son Éminence possède là de drôles d'amis! Il est vrai, ajouta le mousquetaire, que le cardinal n'a pas d'amis, mais des complices.

— Silence! Monsieur de Piolenc, répondit l'officier, voilà des

réflexions que je ne veux pas entendre... durant le service, du moins, se hâta-t-il d'ajouter.

Et, se donnant l'air fâché, il rentra au corps de garde, enchanté dans le fond de voir ses soldats partager la haine qu'il vouait au cardinal et à tout ce qui l'approchait.

Cependant, après avoir franchi la porte Saint-Antoine, M. de Silva, car c'était bien lui, avait pris la route de Vincennes et il éperonnait sa monture dans la hâte qu'il avait d'arriver.

La journée avait été mauvaise pour lui. C'était une grosse partie qu'il avait engagée, et s'il l'avait gagnée, en somme, il était obligé de convenir que le gain n'était pas encore dans sa poche.

Et ce qui était pis encore, c'est que Silva songeait, non sans raison, qu'avant qu'il ne l'empochât, ce gain, il pouvait fort bien lui advenir quelque estocade qui s'en viendrait tout gâter, et tout cela à cause de la lâcheté de ses acolytes. Aussi, tout en galopant sur la route de Vincennes, Silva ne cessait de grommeler :

— Les lâches! les lâches! à six que nous étions, fuir devant un homme seul!

A cela, l'estimable Grignolet avait fort bien répondu tout à l'heure, quand, avec ses amis, il avait été rejoint par Lopez de Silva, fuyant à son tour l'invincible et terrible rapière du Masque Rouge. Comme Silva lui reprochait sa couardise :

— Ma foi, avait répondu Grignolet, à six nous pouvions bien lutter contre un vieillard de septante ans; à la rigueur nous tirerions l'épée contre six adversaires de notre taille, mais nous cédons la place quand le diable s'en mêle.

— Le diable! Êtes-vous des enfants à qui l'on conte de pareilles balivernes! avait répondu le comte.

A quoi Pincebourde avait répliqué :

— Monsieur le comte est bien bon de nous estimer à une telle valeur, mais qu'il aille demander à ce pauvre Piedalouette, qui, à cette heure, ensanglante le Pont-Neuf avec trois pouces de fer dans l'orbite, qu'il aille lui demander ce que c'est que le Masque Rouge, et ce pauvre Piedalouette qui est au ciel, pour le moins, et qui connaît maintenant la raison des choses, lui répondra que le Masque Rouge n'est autre que maître Satanas fait homme.

Le comte avait haussé les épaules pour faire bonne contenance devant ces bandits, mais, au fond, il n'était pas loin de partager leur opinion. Et, à ses oreilles, bourdonnaient encore les paroles de l'homme qui l'avait marqué au front :

— Je te retrouverai, on n'échappe pas au Masque Rouge !

Aussi avait-il hâte de quitter ces lieux où il ne se sentait pas en trop grande sûreté.

— Vous êtes des couards, conclut-il, et au besoin je saurai trouver de plus solides épées. Et il tourna les talons. Mais cela ne faisait point l'affaire des ruffians.

— Pardon ! fit Bobignasse en le retenant par son manteau, il me semble que Son Excellence oublie un petit détail ?

— L'argent que Son Excellence nous avait promis, ajouta Sacassou, qui était toujours de l'avis de Bobignasse.

— Comment, truands ! vous oseriez ! clama le comte.

— Dame ! fit Grignolet, Monsieur le comte ne nous a-t-il point promis cent pistoles pour abréger les jours du noble duc de Belyeuse. La personne a rejoint ses nobles ancêtres, et il me semble juste...

— De l'argent ! fit le comte, de l'argent à des lâches qui fuient comme des étourneaux devant un épouvantail !

— Pardon ! dit Laromuche, mais le Masque Rouge n'entrait pas en ligne dans notre traité...

— Vous n'aurez rien, rien ! répondit Silva.

— Ah ! vraiment, fit Bobignasse, nous n'aurons rien... Et tirant sa rapière :

— Dis donc, Cunégonde, fit-il, s'adressant à son épée, entends-tu ce que dit Monsieur le comte ?

D'un même mouvement, les quatre autres bandits venaient de dégainer, tandis que Bobignasse, s'adressant à Silva maintenant, et du ton le plus sérieux, mais avec ce terrible accent qui donnait de la joie à ses paroles, même les plus farouches :

— Monsieur le comte, fit-il, Cunégonde n'est pas contente !

Lopez de Silva regarda autour de lui. Il vit les cinq hommes, les cinq lames nues, et songea que l'heure n'était point aux bavardages. Aussi, éclatant de rire :

— Sont-ils drôles ! s'exclama-t-il. Je pense qu'ils seraient capables de me faire un mauvais parti ! Puis, tirant une bourse de sa poche :

— Tenez, fit-il, et ne faisons plus la mauvaise tête : vous savez bien que nous nous entendrons toujours.

Sacassou attrapa la bourse au vol, les autres saluèrent, et Lopez de Silva prit le large.

— Bonne nuit, Monsieur le comte, crièrent les quatre sacripants, tandis que Bobignasse, remettant sa rapière au fourreau murmurait :

— Brave Cunégonde, va ! je savais bien qu'elle arrangerait tout.

Cependant, tout en regagnant sa demeure, Silva grommelait :

— Misérables ! si jamais je vous tiens !

Et c'est gonflé de fureur qu'il entra dans son hôtel.

Un valet l'attendait à la porte qui le regarda comme frappé de stupeur.

— Eh bien! qu'as-tu à m'examiner, triple imbécile! clama Lopez qui n'était pas en humeur de passer quoi que ce fût à un laquais, ce soir-là.

— J'en demande pardon à Monsieur le comte, répondit le valet, mais Monsieur le comte a du sang à la figure. Monsieur le comte aurait-il été attaqué ?

Silva frémit. Il se rappelait la blessure que lui avait faite le Masque Rouge, et la funèbre prophétie qui l'avait accompagnée.

— Ce n'est rien, fit-il, une simple éraflure que je me suis faite ; mais, en lui-même, il songea :

— Si ce Masque Rouge me retrouve, je suis perdu. Que faire ?

Une minute, il demeura rêveur. Enfin :

— Allons consulter Régina. Elle est de bon conseil.

Et il fit seller un cheval. Cinq minutes après il galopait vers la porte Saint-Antoine pour aller retrouver dona Régina de Silva à Vincennes, où elle possédait un pavillon.

Comme on a pu le voir par les événements qui viennent de se dérouler, c'était un bien triste sire que le comte Lopez de Silva, et la femme qui possédait un tel frère devait en rougir si elle connaissait les secrets de sa vie. Or, la dona Régina n'ignorait aucun des exploits de son frère, et non seulement elle les approuvait mais souvent elle l'y poussait, pour la simple raison qu'elle ne valait pas mieux, si elle n'était pire.

D'où venaient ces Silva et quelle carte donnait la configuration du comté dont ils tiraient leur nom ? C'est ce que les plus habiles généalogistes n'eussent pu dire. Un jour, ils avaient paru à la cour, perdus dans le cortège que la jeune reine entraînait à sa suite, passant inaperçus au milieu de ces brillants Espagnols, accompagnant l'infante au trône de France où elle venait de s'asseoir. Lopez de Silva était-il écuyer et dona Silva était-elle dame d'honneur ? Sans doute, puisqu'on les voyait au Louvre, aussi bien qu'à Saint-Germain, suivant la jeune reine ; mais d'ailleurs, qu'importait, qui donc s'occupait de ces gens ?...

Puis, un jour, on apprit cette chose stupéfiante : Lopez de Silva venait d'être nommé grand louvetier du roy.

— Qui ça, Lopez de Silva ?

— Vous savez bien, ce petit Espagnol que l'on voyait dans la suite de la jeune reine.

— Eh quoi ! grand louvetier, ce hobereau castillan ! Quel titre a-t-il donc pour une telle faveur ?...

— Chut ! Plus bas !

— Qu'y a-t-il ?

— On dit que sa sœur est au mieux avec le cardinal.

— Ah ! vraiment ?

Et cela satisfaisait la curiosité, et l'on trouvait tout naturel qu'un méchant Espagnol fût élevé à une si haute fonction, puisqu'il avait une sœur dans les bonnes grâces de l'Eminence.

Tout cela eût été fort bien, si tout cela eût été vrai ; malheureusement il n'en était rien. Quelque beauté qu'eût la dona de Silva, Son Éminence le cardinal de Richelieu n'était pas homme à y attacher d'importance. En cette cour de Louis XIII, où chacuu vivait pour l'amour, on ne pouvait croire qu'un homme, fût-ce un prince de l'Église, se plaçât en dehors de cette commune loi. Que d'aventures ne prêtait-on point à Armand Duplessis, duc de Richelieu ! Que de scandaleuses histoires dont l'écho est parvenu jusqu'à nous.

Mais qu'importait au cardinal. Il allait droit au but qu'il s'était donné, ne laissant rien au hasard et dédaigneux des racontars, des calomnies, aussi bien que des plaintes qui naissaient sous ses pas. Certes non, Richelieu n'avait jamais prêté attention à la beauté, pourtant réelle, de Régina de Silva. Cette Espagnole aux cheveux d'un noir d'ébène, aux yeux plus sombres que la nuit, à la taille de déesse, n'avait jamais arrêté le regard du cardinal. Mais Régina de Silva vivait auprès de la jeune reine, mais Régina était ambitieuse, et, profitant de cette ambition, Richelieu l'avait couverte d'or pour en faire une espionne. Là était seulement la raison de la splendeur des Silva, ces chétifs hobereaux castillans à la noblesse douteuse ; là était la seule raison de l'élévation surprenante de ce Lopez, dont le cardinal avait acheté la conscience avec celle de sa sœur.

Puis, un jour, dans la farouche et sombre lutte que le cardinal avait engagée contre les deux reines, Richelieu était sorti victorieux. Ce jour-là, Régina était devenue inutile au cardinal. Mais

Richelieu lui avait conservé son appui, pressentant l'heure où ses services lui seraient de quelque secours.

En attendant, Régina de Silva s'était installée à Vincennes, dans un pavillon, planté en pleine forêt, où le cardinal allait la voir parfois, donnant ainsi barre à la calomnie dont il n'avait cure.

C'était donc à Vincennes que, dans la terrible passe où il se trouvait, Lopez de Silva allait prendre conseil de sa sœur...

Après que M. de Lignières lui eut ouvert la porte Saint-Antoine, Lopez de Silva, éperonnant sa monture, s'était enfoncé dans la nuit.

Comme un coup de vent, emporté par le triple galop de son cheval, il passa devant le couvent des Augustins, sombre à cette heure, et bientôt il pénétra dans le bois. Après une demi-heure d'une course folle, il arrêta sa monture : il était devant le pavillon de sa sœur.

C'était une coquette construction en briques rouges, dans le goût de l'époque; une haute grille en fer l'entourait de toute part, la séparant de la forêt qui s'étendait autour d'elle; auprès de l'entrée s'édifiait une petite tourelle servant de demeure au portier.

Ayant sauté de cheval, Lopez de Silva agita la cloche qui devait réveiller ce portier, mais il faut croire que le drôle n'avait point coutume de se voir réveiller à une pareille heure, car Silva dut renouveler trois fois son opération. Enfin, on entendit un bruit, la tourelle s'illumina, et bientôt un homme enveloppé d'une sorte de manteau apparut. C'était le portier.

— Allons, ouvre, truand! cria Lopez; c'est moi, le comte Silva. J'ai absolument besoin de parler à ta maîtresse.

Ayant reconnu le comte, le portier s'empressa. Il ouvrit la grille, prit le cheval exténué par une si violente course, et courut réveiller la valetaille. En une minute, le pavillon de Vincennes, endormi tout à l'heure, s'emplit de clartés et de bruit, et plus d'un valet sortit armé jusqu'aux dents, croyant à quelque attaque nocturne.

Cependant, tandis qu'une femme allait éveiller dona Silva, Lopez entra dans un petit salon, dont un valet alluma les flambeaux, et, en attendant sa sœur, le comte s'effondra dans un fauteuil. Régina parut bientôt : elle était vêtue d'un grand peignoir de couleur blanche, serré à la ceinture par une corde d'or, et ses cheveux étaient épars sur ses épaules, faisant ressortir la pâle matité de son teint.

— Eh bien! fit-elle en se dirigeant vers son frère, que se passe-t-il? Paris flamberait-il? le roy est-il mort? a-t-on assassiné le cardinal?...

Lopez ne répondit rien d'abord : d'un geste brusque, il vint fermer la porte que Régina avait laissée ouverte, puis, revenant vers sa sœur :

— Écoute, Régina, je suis perdu si tu ne viens pas à mon aide.

— Toi, perdu! fit Régina. Voyons, que se passe-t-il? Parle, tu me fais peur!

— Cette nuit, Régina, on a assassiné le duc de Belyeuse.

— Et c'est pour cela que tu me réveilles à deux heures du matin! fit Régina en éclatant de rire, et c'est pour m'apprendre cette nouvelle que tu viens troubler toute cette maison. Ah! Lopez, aurais-tu bu plus que de coutume! Et, toujours riant, elle s'assit en un fauteuil

— Oh! ne ris pas, Régina, je t'assure que ce n'en est pas l'heure : c'est que tu ne sais pas qui a assassiné le duc?

— Eh! que m'importe! Des bandits, sans doute!

— Ce ne sont pas des bandits, Régina, l'assassin du duc, c'est moi!

— Toi, fit Régina se dressant devant son frère, toi, Lopez, toi, tu as assassiné le duc. Mais dans quel but? Mais pourquoi? Je t'en prie, parle, tu me mets l'esprit à la torture, je ne sais si je rêve!...

— J'avais pris six spadassins, qui souvent m'avaient prêté leur office. Je savais que le duc était allé chez la reine-mère, qu'il repasserait sur le Pont-Neuf... Alors, le duc est venu, et je l'ai tué de ma propre main.

— Mais pourquoi, encore une fois? Ma raison s'égare. Tu n'es pas homme à commettre un crime inutile. Pourquoi, Lopez, pourquoi as-tu tué le duc?

(A suivre.) Rodolphe Bringer.

Le Gérant : F. JUVEN. Imp. de Vaugirard, G. de Malherbe, 152, rue de Vaugirard.

LA SEINE

HISTOIRE D'UN MONOMANE

A Paris, sur les murs de pignon de certaines grandes bâtisses, jalonnés de pierres d'attente, on voit encore, parfois, d'anciennes affiches, énormes, représentant la *Redingote grise.* La redingote est gigantesque ; sa forme est d'ailleurs d'une mode abolie : les revers trop larges, les pans trop longs, le collet trop haut; mais ce que sa coupe offre d'extraordinaire, c'est la cambrure exagérée du dos. On n'imagine pas un monsieur dont la colonne vertébrale s'adapterait à un pareil vêtement. J'ai pourtant connu quelqu'un à qui la redingote grise eût été comme un gant. Et chaque fois que je revois l'affiche sur un pan de mur parisien, je repense à l'homme.

I

Il s'appelait Jacques Génie. Je fis sa connaissance dans un très petit restaurant d'étudiants, où je dînais, en ce temps-là, plus souvent que chez Joseph, particulièrement vers les fins de mois. Avec sa barbe en éventail et ses cheveux broussailleux, des beaux yeux gris dont l'éclat fou se devinait derrière des lunettes fumées, et surtout son étrange tournure *évidée*, le grand garçon me frappa tout de suite. Il entra dans la salle en se heurtant aux tables, ne sut où accrocher son chapeau et sa canne et finalement vint s'échouer à côté de moi. Au cours du repas, il cherchait le sel, interminablement, de ses yeux de myope. Je le lui passai et la connaissance fut faite.

Comme tous les timides, une fois la glace rompue, il marcha promptement vers l'intimité. Nous n'étions pas au dessert (et Dieu

sait pourtant si on y arrive vite!) qu'il m'avait mis au courant de sa position sociale. Il était pour le moment, pion dans je ne sais quelle institution de la rue des Sept-Voies, une rue qui a disparu depuis, et l'institution avant elle. Mille francs par an, non logé, et le repas du matin. Juste de quoi mourir de faim sans se presser. Mais que lui importait l'indigence actuelle? Demain le vengerait d'aujourd'hui, et le poète aurait vite fait d'oublier les misères du pion. Car ce pion était poète. Il écrivait, pour lui seul jusqu'ici, des vers qui devaient le rendre célèbre.

Sur ce chapitre, il s'emballait, reniflant la poésie comme un cheval renifle le vent.

« J'ai foi dans mon étoile, disait-il, le regard égaré, les pommettes en feu. Il y a des gens auxquels il doit arriver quelque chose: il me semble que je suis de ces gens-là. Vrai! Je n'ai pas eu une existence ordinaire, et ce ne serait pas la peine d'être revenu de si loin pour ne rien devenir du tout. Je ne vous ai pas dit que j'étais un enfant trouvé? Attendez : je vais vous montrer quelque chose. »

Il fouilla dans un porte-cartes à coins de cuivre, crevant de paperasses. De l'une des poches, il tira un fragment de journal, tout jaune de vieillesse et tout maculé de ces empreintes concentriques que laissent les doigts graisseux. Il le déplia et le mit dans mon assiette. C'était un bout du *Petit Journal*, contenant ceci :

« *Chronique du bien.* — Hier matin, le sieur G..., tireur de sable à Bercy, a trouvé dans son bateau un enfant enveloppé de langes grossiers. Après avoir fait la déclaration au commissaire de police du quartier, le brave homme a manifesté le désir de garder l'enfant s'il n'était pas réclamé. Il n'a voulu accepter aucun secours. »

« Le nommé G..., reprit Jacques en serrant de nouveau son papier, c'était le père Génie. L'enfant, c'était moi. Le vieux m'a élevé aussi bien que si j'avais été son propre fils. Il m'a donné son nom, un nom prédestiné, n'est-il pas vrai! il m'a mis au collège et a fait de moi un homme instruit. Puis après il est mort. Je n'ai jamais cherché à retrouver mes parents. Peu m'importe ces indifférents qui n'ont eu que la peine de me mettre au monde. Mon véritable père, c'est le vieux sablier de Bercy : ma véritable mère, c'est la Seine, elle, la seule qui m'ait bercé quand j'étais tout petit. »

Il y avait des larmes dans les yeux de Jacques, tandis qu'il parlait.

Il ajouta, l'œil fixé sur le pot à moutarde :

« Du temps du vieux, quand le soir tombait et que le travail était fini, on s'asseyait sur la berge, les jambes pendantes. La Seine coulait à nos pieds. Elle faisait un bruit qui changeait sans cesse et qui, pour nous autres, voulait dire des choses que nous comprenions. On restait longtemps à causer en famille, comme des bourgeois : le père, la mère et le fils. »

Il se tut un instant. Puis :

« A présent, reprit-il, le vieux est mort. Plus de père, ce n'est pas gai... Mais ma mère me reste, la Seine, ma vieille mère nourrice, elle ne peut pas mourir. Je vais la voir tous les soirs. Elle me chante ses chansons comme autrefois, comme au temps où j'étais un mioche de trois ans, gigotant sur le dos au fond du bateau, avec le fleuve au-dessous de moi et le ciel bleu dans les yeux... Voulez-vous m'accompagner ce soir? Je vous montrerai l'endroit où on m'a trouvé. »

II

Il me prit les bras, comme à un vieil ami; nous traversâmes la place de l'Hôtel-de-Ville, puis le parvis Notre-Dame, et bientôt nous eûmes atteint les quais. C'était vraiment une belle nuit d'août. En marchant du côté de Bercy, on ne voyait qu'un horizon d'un bleu presque noir, où les étoiles se piquaient comme des clous d'or terni. Derrière nous, au contraire, le ciel était rouge : le prodigieux décor des ponts de la Seine se déroulait sous le reflet de cent mille becs de gaz. Et là-bas, là-bas, vers des pays lointains qui devaient être Auteuil et Javel, l'horizon pâlissait, envahi de la clarté mystérieuse qui précède le lever de la lune.

Nous suivions les bords du fleuve, sans parler. Quand nous eûmes dépassé la Cité et remonté les quais quelque temps encore le paysage s'ouvrit et se simplifia. La vue gagnait en étendue ce qu'elle perdait en netteté. Les lumières se faisaient rares. Çà et là, des lignes noires confuses, alternant avec des vagues blancheurs. Ces lignes étaient des arbres; les blancheurs étaient des maisons. Jacques m'avait entraîné du quai sur la berge. Bientôt un silence

de campagne nous enveloppa, troublé seulement par le bruit sourd du fleuve et par le grondement lointain de Paris.

Devant une cabane déserte (un de ces petits bureaux où les sabliers de la Seine reçoivent leurs commandes), Jacques s'arrêta et dit :

« C'est ici. »

Il s'assit sur la berge, et moi près de lui. Comme pour racheter le long silence de la route, il se mit à parler très vite.

« Oui, dit-il, voilà où l'on m'a trouvé. Du temps du vieux, il y avait ici un anneau où il amarrait sa frégate, comme il disait... Sa frégate!... Ça a dû lui faire une drôle de surprise, tout de même, d'y trouver un gosse, un matin. »

Puis brusquement, changeant d'idée :

« C'était une rude vie que la sienne, allez! Avec la drague à main, on ne tire pas beaucoup de sable en un jour. Et puis il y a la police qui vous persécute, qui trouve toujours que vous draguez trop près des berges, des ponts, des écoles de natation. Misère !... Et puis les dragues à vapeur qui gâtent le métier. »

Jacques s'arrêta un moment, sa voix tremblait quand il reprit :

« Eh bien, malgré ça, cette vie-là m'aurait convenu. Le père Génie a eu tort de faire de moi un savant. J'ai la nostalgie de ce fleuve. Tous les soirs je reviens là; c'est plus fort que moi. Et quand je ne veux pas venir, quand je résiste, alors j'ai des rêves à rendre fou. Elle me hante. Je la sens me secouer dans mon lit, comme si j'étais tombé dans son eau. »

Je me gardai bien de l'interrompre. Jacques poursuivit lentement, regardant le fleuve :

« Les poètes ont inventé des femmes qui vivent dans l'eau, qui attirent en chantant les pêcheurs à la ligne, comme la Feuchtes-Weib de Gœthe. Quelle bêtise! Il n'y a pas besoin de cela pour que l'eau vous tente, pour qu'elle vous appelle!... Demandez l'avis des mariniers, des bonshommes qui vivent au fil du courant, sur les trains de bois, ou des sabliers comme le père Génie. Tous vous diront qu'ils aiment leur eau, qu'ils mourraient si on les séparait de la Seine... Ils finissent par causer avec elle comme avec une personne vivante; ils lui parlent, elle leur répond. Ne vit-elle pas d'une vie formidable, voyons? Toutes ses molécules se meuvent à chaque instant de la durée, et la vie, qu'est-ce autre chose que le mouvement? Elle vit et elle parle ou plutôt elle chante. Tenez, maintenant, je vous le jure, j'entends des musiques merveilleuses

qu'elle fait. Il y a d'abord une basse comme pas un orgue d'église n'est capable d'en donner, tout le roulement de cette masse fluide sur le sable et les graviers de son lit. Puis des arpèges, des mélodies, des notes perlées, l'eau qui frôle un roseau en *si bémol*, un autre en *mi* et qui s'échappe en *sol* naturel entre deux cailloux. Quand par hasard elle s'égoutte dans un creux, ce sont des *pizzicati* auprès desquels ceux de Paganini n'étaient que de la musique d'aveugle... Et puis, et puis outre tout cela, une orchestration qu'on ne peut pas expliquer, que vous n'entendez pas... Moi je l'entends. »

Il se rapprocha de moi et, changeant brusquement l'orientation de son discours, il me dit à l'oreille :

« Quand je suis tout seul, j'ai quelquefois des envies énormes, des envies de femme enceinte de me jeter là-dedans pour voir comment c'est. Du temps du père Génie, j'ai vu des tas de gens noyés que le vieux repêchait. D'autres n'étaient qu'à moitié morts. Je leur demandais toujours, à ceux-ci, comment ils avaient trouvé la chose. Le plus souvent ils ne se rappelaient rien. Mais il y en a eu un, un vieux, tout drôle, qui m'a assuré qu'il y avait un moment très agréable. C'était la seconde fois qu'il essayait. »

A ces mots, Jacques Génie se remit sur pied lestement, et, me tendant la main pour m'aider à me relever, il ajouta en manière de conclusion :

« Voyez-vous, quand on la manie de l'eau, il n'y a rien à faire. Un peu plus tôt, un peu plus tard, on finit toujours par y passer. »

Il était près de minuit. Nous reprîmes lentement le chemin de Paris, en suivant les berges. A présent, la lune était haute, l'horizon gardait encore son reflet d'incendie. Mais, vers le zénith, le reflet se fondait insensiblement dans le bleu lacté du ciel. Jacques ne parlait plus. Tout en marchant il semblait prêter l'oreille : sans doute il écoutait les captivantes musiques du fleuve. A nos côtés, la Seine coulait paisiblement; la lune s'y reflétait en une longue éclaboussure qui se déplaçait avec nous; de petites vagues clapotantes venaient mourir à nos pieds.

Aux abords de Notre-Dame mon compagnon s'arrêta.

« Me voici près de chez moi, dit-il en me montrant une des petites rues qui rayonnent autour de la basilique. Adieu. Merci d'être venu. Vous verra-t-on demain au restaurant ?

— Oui.

— Eh bien! à demain... »

III

Ce lendemain mit longtemps à venir. Jacques Génie ne revint pas au restaurant où j'avais fait sa connaissance. J'essayai à deux ou trois reprises de découvrir son institution ou son logis. Je ne trouvai rien.

Cinq ans avaient passé sur mes souvenirs du quartier latin quand un jour, en traversant le pont Notre-Dame, j'eus la fantaisie d'entrer à la Morgue. Les vitrines étaient vides : mais, comme de coutume, des groupes stationnaient devant les photographies des « non-reconnus ». Les non-reconnus! Ni Ribera ni Callot n'ont rêvé de pareils types. Il y a des têtes de vieux sinistres, aux touffes grises rongées par place ; des bustes de sorcières, le masque anguleux, les seins ballants aplatis sur la poitrine comme des outres vides. Plus rares, les figures de jeunes femmes ou les corps d'enfants dont le séjour sous l'eau a ballonné le ventre. Un trou noir béant au crâne; une fine brisure à la tempe; parfois rien... Mais sur tous les visages, la peur a tordu les muscles en grimaces hideuses : l'œil s'est démesurément élargi devant le vide; les mâchoires, sous l'effarement du coup, ont bâillé douloureusement pour un dernier cri.

Derrière moi, comme je regardais, une voix dit très bas :

« Ceux-là sont heureux, n'est-ce pas? »

Je me retournai, c'était Jacques Génie. Cinq années l'avaient assez fortement changé. Des plis profonds creusaient ses lèvres et le coin de ses yeux. Tout gris maintenant, ses cheveux contrastaient avec sa barbe restée noire. Ses vêtements étaient plus misérables encore qu'autrefois, son linge plus sordide.

Avec ses façons habituelles, il me saisit par la manche et m'entraina vers la Seine. Il se mit à me parler précipitamment comme s'il continuait une conversation commencée.

« Oui, disait-il, ils sont heureux! plus de vie à gagner, plus besoin de lit, ni de déjeuner, ni d'habit!... Pas même besoin de penser!... On voudrait être à leur place... Eh bien! vous ne me croirez pas?... Ça me ferait quelque chose de *voir ma tête* dans le cadre aux photographies, après avoir trainé huit jours dans les

vitrines frigorifiques. Les vrais veinards, voyez-vous, ce sont les macchabées comme celui que j'ai vu retirer hier... A peine arrivé à la Morgue, une petite femme s'est jetée sur son corps en criant : « Ah! Jules!... » C'était sa maitresse. Depuis le matin il l'avait quittée, après une scène, en disant : « Je vais me jeter à l'eau. » Alors, ne le voyant pas rentrer, la petite femme avait eu l'idée d'aller l'attendre à la Morgue. C'est drôle, n'est-ce pas?... Moi, personne ne me reconnaîtrait. Ça m'a toujours empêché de sauter le pas. »

Il faisait de grands gestes en parlant, des gestes extraordinaires et les gens qui nous croisaient sur les quais se retournaient pour nous regarder.

Il reprit :

« Ça me fait plaisir de vous revoir, allez! J'avais gardé un bon souvenir de notre promenade à Bercy, vous vous rappelez? Depuis j'ai eu bien de la peine... J'ai fait tous les métiers, même celui de contrôleur de bateaux-omnibus. Seulement, ça n'a pas duré : j'étais trop distrait. Une fois, on m'a offert une place de précepteur à l'étranger. Mais *elle* ne passe pas dans ce pays-là, et vous savez!... »

Certes, je savais! Ne m'eût-il pas avoué que l'envoûtement durait toujours, je l'aurais lu dans l'expression égarée de ses yeux.

Il poursuivit, après une pause, sans s'apercevoir de l'incohérence de sa narration :

« Voyez-vous, si j'avais eu seulement des habits propres!... Mais quand j'arrivais dans l'antichambre d'une rédaction, je voyais les garçons de bureau pris d'une espèce d'inquiétude et les petits messieurs bien mis qui attendaient comme moi mettaient instinctivement la main sur leur chaine de montre. On n'était tranquille que quand je m'en allais. Les ânes! je leur apportais pourtant quelque chose qui était bien... »

Là-dessus, sans transition, il se mit à me réciter ses vers. Les amants chantent leur maîtresse : lui, il avait chanté la Seine. Ah! les étranges poèmes, et pleins d'évocations! Tous les paysages du fleuve, tous les coins de Paris qu'il reflète s'y dessinaient avec la netteté fugitive des apparitions. D'abord les banlieues vertes, où le printemps faubourien sourit dans l'épanouissement des cultures... Parmi les potagers creux qui bordent les routes, un soleil s'allume sous chaque cloche à melon; d'un espalier à l'autre les moineaux

francs conversent à brefs coups de gosier. Autour des jardins, l'amour se niche dans les bois en taillis, dans les guinguettes voisines du fleuve, qui laissent aux narines une odeur composite, faite des relents de friture, du parfum des feuilles et de la senteur des corsages... Puis le décor change : voici la Cité, le cœur de Paris; les lignes austères des monuments se mirent dans l'eau sous le soir qui baisse; le Louvre, le Palais de Justice, l'Aiguille de la Sainte-Chapelle et les tours de Notre-Dame, dont chacune semble regarder à l'occident avec deux yeux en ogive... Au milieu de ces paysages, le poète menait des drames bizarres, poignants et comiques, le touchant et le grotesque, l'amertume et l'ironie mêlées. C'était le poème des mariniers de la Seine, des bateliers qu'un toueur remorque, ou des flotteurs de bois qui s'en vont, portés par leur marchandise au fil de l'eau. En fumant sa pipe, sans parler de toute la journée, sans penser même, on regarde passer à droite et à gauche les rives qui changent, tantôt ville et tantôt campagne. Le soir, on soupe dans la cabane : le train de bois file toujours, et le manger sent la résine et l'eau. — C'était la légende du pêcheur à la ligne : son âme se vide insensiblement par son bras, suit le manche d'osier et le fil jusqu'au bouchon flottant, jusqu'à l'asticot de l'hameçon où le goujon le happe... C'était la chanson des rôdeurs de berges, que le fleuve nourrit de ses épaves et qui, les nuits d'été, font alcôve à deux sous l'arche des ponts.

Bercés par le rythme des vers, nous avions lentement descendu la Seine jusqu'à l'Esplanade des Invalides. Jacques me vit sous le charme. Subitement il s'arrêta : une flamme éclaira ses beaux grands yeux et il me saisit les deux mains. Sa voix s'était faite merveilleusement douce; il n'avait presque plus l'air fou quand il me dit :

« Je vous remercie. Vous êtes la seule *personne* à qui je doive des moments heureux, avec le père Génie et *elle*. Je vais vous laisser. Tout le monde nous regarde, je suis vraiment trop mal vêtu. Mais si vous voulez me faire plaisir, bien plaisir, venez demain me retrouver à l'endroit où nous nous sommes rencontrés aujourd'hui, voulez-vous? J'aurai besoin de vous, à la même heure. »

Il me fut impossible de lui faire choisir un autre lieu de rendez-vous un peu moins sinistre. Il persista et, se dérobant brusquement, il répéta :

« Si vous voulez me faire plaisir, venez. »

IV

Il y a d'heureux hasards. Dix minutes après avoir quitté Jacques, je trouvai sur mon chemin un de nos plus jeunes députés, que sa fortune politique n'a pas grisé au point de lui faire oublier ses amis de collège. J'avais l'esprit trop plein des poèmes entendus l'instant d'avant pour lui parler d'autre chose. L'histoire du pauvre rimeur parut l'amuser, et il me dit :

« Mon secrétaire, qui avait vingt-deux ans, m'a quitté ce matin, enlevé par une institutrice allemande. Amène-moi ton maniaque. La perspective d'avoir un secrétaire monomane ne me répugne pas. Et puis, au moins, celui-ci ne courra pas après les femmes, et ce n'est pas la Seine qui l'enlèvera. »

C'était le pain assuré pour le pauvre Jacques. L'idée de cette bonne nouvelle à lui porter me mit en joie jusqu'au lendemain, jusqu'au moment où je me dirigeai vers le pont Notre-Dame, comme je l'avais promis.

Aux abords de la Morgue, j'aperçus un rassemblement. On se pressait autour d'un cadavre qu'on venait de retirer de la Seine.

Mon cœur se serra. Brusquement le pressentiment me vint de l'étrange rendez-vous que Jacques m'avait donné.

J'eus quelque peine à me frayer un passage dans la foule. Des voix disaient autour de moi :

« Il n'y a pas vingt minutes qu'il s'est jeté. En plein jour, croyez-vous?... Il a attendu le moment où il ne passait personne. C'est une petite fille qui l'a vu. Elle a bien crié, mais on est venu trop tard. »

Un dernier effort me mit au premier rang des curieux. Couché sur un brancard à porter des sacs de plâtre, tout dégouttant d'eau dans son vêtement de la veille, le même pli triste aux yeux et aux lèvres, je reconnus Jacques Génie.

La Seine avait repris son enfant.

Marcel Prévost.

LES OULED-NAILS

Elles ont, sous l'or et les plaques
Du diadème énorme et lourd,
Le profil élégant et court
Des figures égyptiaques.

Leur coiffure est tout un décor,
Et leurs nattes (qui sont des câbles!),
Où s'enroulent inextricables
Des chaînettes d'argent et d'or,

Font à leurs visages de brique
Un très bizarre encadrement. —
Sous leurs cils longs luit ardemment
L'escarboucle de l'œil oblique.

De nombreux louis de vingt francs.
Où des nez royaux se profilent,
Autour de leur cou brun s'enfilent
Et scintillent sur quatre rangs.

Un cercle lourd de pendeloques
A leurs oreilles est fixé.
Sur leur corsage en or tissé
Ruissellent des bijoux baroques.

L'or des bracelets serpentins
Presse leurs bras et leurs chevilles,
Flambe, et fait ressembler ces filles
A des reines des temps lointains.

Telle en sa robe adamantine
Salammbô, — rêve oriental;
Telle en sa chape de métal
Une madone byzantine;

Telle la reine de Saba,
Ou Salomé la belle Juive
Dont la parure est plus massive
Que les trésors d'Ali-Baba.

Sous leur ventre. — symbole obscène, —
Très lourde, en argent ciselé,
Pend une serrure sans clé,
Oscillante au bout d'une chaîne.

Elles dansent à petits pas,
Suivant une mesure lente,
Déployant la grâce indolente
Les lignes souples de leurs bras;

Et leurs mains agitent des voiles
Montrent et cachent tour à tour,
Appelant et fuyant l'amour,
Leurs yeux doux comme des étoiles.

C'est la vierge aux vœux hésitants
Qui résiste, cède et se pâme...
Elles miment l'éternel drame,
L'oarystis de tous les temps.

Et, tandis qu'une ardente houle
Soulève et tend leurs seins dressés,
Que sous les longs plis balancés
Leur ventre ému se gonfle et roule, —

Comme étrangère au corps mouvant,
Leur tête demeure immobile;
Sur leur boucle pure et tranquille
Dort un clair sourire d'enfant...

Ainsi, déesse aux lèvres closes,
O nature! tandis que bout,
Dans tes flancs qui contiennent tout,
Le rut inapaisé des choses,

Sur ce vaste tressaillement
Nature innocente et cynique,
On voit ta face énigmatique
Sourire et rêver doucement...

Jules Lemaitre.



UN CADET DE GASCOGNE [1]

(Suite.)

Et, debout devant son frère, Régine fouillait son regard, moins épouvantée par le meurtre qu'il avait commis, qu'intriguée par les raisons qui avaient pu le pousser à ce meurtre.

— Régina! fit Lopez, en prenant les mains de sa sœur dans les siennes, tu peux me comprendre, toi. Tu me connais! Tu sais l'ambition qui bouillonne dans mon âme, tu as suivi pas à pas ma fortune et tu te souviens que, parti de rien, pauvre soldat végétant en Espagne, j'en suis arrivé à être le confident et le complice du cardinal.

— Ce en quoi je t'ai bien aidé, avoue-le, Lopez.

— Je le sais, je ne l'oublie point. Confident et complice même du cardinal, on me haïssait, on me maudissait même; mais qu'importe, on me craignait, et cela me suffit, à moi. Pourtant ce n'était pas assez, l'orgueil me dévore, tu le sais, et je voulais un emploi, un titre.

— Ne t'ai-je pas fait nommer louvetier du roy!

— Oui, j'ai eu mes entrées au Louvre, j'ai pris place dans ce brillant cortège de seigneurs que, jadis, je ne pouvais regarder sans que l'envie vînt me verser son venin dans le cœur. Un instant, j'ai cru que j'avais atteint le rêve de toute ma vie et qu'enfin j'allais être heureux. Eh bien, Régina, je m'étais trompé, mon ambition n'était point encore calmée, tout cela n'était rien, et j'ai rêvé plus haut encor.

— Tu me fais peur, Lopez; ne tente pas le ciel, ne cherche pas l'impossible.

— Oui, j'ai rêvé plus haut encore. J'ai rêvé la fortune, immense sans limite; j'ai rêvé l'honneur, la noblesse, sans conteste.

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 14 juillet.

— Mais n'es-tu point riche? N'es-tu point comte?

— Peuh! ai-je des châteaux, des armées de domestiques? Ai-je des chasses, ai-je des champs, ai-je des domaines?... Que le cardinal meure demain, et dis-moi, que restera-t-il de nous?...

— Peut-être!... Alors?...

— Alors, songeant que seul un mariage pouvait me donner ce que je rêvais, j'ai cherché autour de moi l'héritière dont je ferais une comtesse de Silva...

— Et tu as pensé à Simonne de Belyeuse. Je comprends tout, frère : tu as demandé la main de Simonne, le duc t'a repoussé et tu l'as assassiné.

Un sourire de dédain erra sur les lèvres de Lopez.

— Non! fit-il, tu me méconnais, Régina. Lopez n'est pas un enfant, et si l'orgueil habite dans son âme, il sait pourtant se rendre justice. Jamais je n'aurais commis la sottise d'aller demander la main de sa fille au vieux duc, comprenant trop bien que le duc de Belyeuse ne l'aurait jamais accordée à Lopez de Silva, ce petit gentilhomme castillan, l'âme damnée du cardinal ministre. Certes non, vivant, le duc n'aurait jamais consenti à cette union.

— Vivant! as-tu dit?

— Oui! j'ai dit vivant, répondit Silva avec le plus grand calme.

Régina regarda son frère.

— Ah! très bien! je comprends, fit-elle en lui frappant sur l'épaule. Bien joué, maître Lopez, je reconnais là ta griffe.

— N'est-ce pas! fit Silva, avec une vanité non dissimulée, n'est-ce pas que c'était bien combiné?

— Je n'aurais pas fait mieux!

— Tu comprends que Simonne orpheline, il m'était facile de prendre position de prétendant. Si l'enfant résistait, grâce au cardinal j'arriverais à bout de bien des choses, et, avant six mois Simonne était ma femme, je possédais son immense fortune et comme le nom de Belyeuse restait sans descendance mâle, j'obtenais du roy la survivance du titre, et Lopez devenait duc.

— Bravo! Eh bien! Lopez, tout est bien, alors, puisque le duc est mort. Pourquoi cette mine sinistre et pourquoi ce retour inopiné?

— C'est que tu ne sais pas tout, Régina! ajouta Lopez.

— Ah! il y a une suite?

— Qui va tout me faire perdre si je ne prends les devants. Je te

ai dit, j'attendais le duc sur le Pont-Neuf, avec mes six spadasins. Le duc se présente, mais que pouvait-il faire contre sept hommes bien décidés? Il lutta vaillamment, mais succomba bientôt.

— Eh bien?

— Attends! Au moment où il tombait, un homme émergea de l'ombre, un démon! il a tué un de mes hommes...

— Mais vous étiez sept.

— Les lâches! ils ont pris la fuite!

— Devant un homme seul!

— C'est que ce n'était pas un homme ordinaire, Régina. A son manteau doublé d'écarlate, au masque de pourpre qui cachait ses traits, mes bandits l'ont bien reconnu, et ils se sont enfuis en criant : le Masque Rouge!

— Le Masque Rouge! C'était le Masque Rouge!

— C'était lui. Seul en face de cet homme redoutable, j'ai dû prendre la fuite à mon tour, mais pas avant que son épée n'ait éraflé mon front et qu'il ne m'ait crié : « Tu auras ton tour! On n'échappe pas au Masque Rouge! »

Au nom de ce personnage, Régina avait frémi. Maintenant hésitante, inquiète, livide, elle regardait son frère.

— Je te l'ai dit, Régina, fit Lopez, je suis perdu si je ne préviens cet homme, car, tu le sais, cet homme tient sa parole.

— Mais a-t-il su qui tu étais? T'a-t-il reconnu?

— Non! l'ombre était trop épaisse; mais cette blessure, Régina, cette blessure!

Et écartant ses cheveux, il montra la balafre, saignante encore, que l'épée du Masque Rouge avait faite à son front.

— Oui! oui! ajouta-t-il, il faut que je prévienne sa vengeance, sinon, je suis un homme mort. Mais comment? comment?

Et, les mains derrière le dos, fiévreusement, Lopez arpentait le salon de dona Régina.

Celle-ci songeait; l'heure était grave. Le cardinal n'aimait point les scandales, et si son frère était découvert, c'était pour tous deux la ruine sinon la mort. Que faire?

— Oui! Oui! répéta Régina, il faut devancer la vengeance de cet homme, il faut qu'il meure avant de t'avoir reconnu!

— Mais comment? hurla Lopez pour la troisième fois, comment?

— Tu n'as pas vu ses traits?

— Non! puisqu'il avait un masque, et d'ailleurs, je te l'ai dit,

la nuit était trop sombre. Oh! trouver ce Masque Rouge, me rencontrer avec lui, le tuer!

Régina songeait toujours. Tout à coup sa figure parut s'irradier, un sourire effleura ses lèvres.

Lopez la considéra.

— Aurais-tu trouvé une solution? demanda-t-il haletant.

— Peut-être.

— Parle, dit Lopez, qui s'arrêta devant sa sœur, cherchant à pénétrer ses pensées.

Mais Régina ne paraissait point pressée de répondre.

— Si je t'indiquais un endroit où tu pourrais trouver ton Masque Rouge?

— Un endroit! Saurais-tu?...

— Je ne sais rien de précis. Mais écoute.

Régina s'assit. Lopez prit place auprès d'elle sur le canapé. Il était tremblant d'impatience.

— Il y a une huitaine de jours, commença Régina, je revenais de Saint-Cloud où il y avait eu chasse royale. Le comte de Meursault, ce vieux gentilhomme qui me fait la cour, m'avait invitée à visiter le château qu'il possède à Billancourt, il voulait même me retenir à souper avec lui, mais j'étais pressée de revenir à Paris et je commandai mon carrosse.

— Après? après? grommela Lopez, que tous ces détails impatientaient.

— Il faisait nuit déjà, continua Régina, mais une nuit délicieuse invitant à la rêverie, et j'ordonnai à mes gens d'aller au pas. Le carrosse traversa la forêt de Boulogne, puis, prenant la route du bord de l'eau, s'engagea dans cette vaste campagne, si mélancolique la nuit, qui s'étend du bois jusqu'à la Porte-Neuve.

— Après? après? répéta Lopez, qui n'était pas d'humeur d'ouïr les descriptions des promenades nocturnes.

— Comme nous approchions de Paris, reprit Régina, tout à coup mon attention fut attirée par une sorte de bicoque, datant d'au moins deux siècles, construite sur le bord de la Seine, vieille ruine inhabitable à coup sûr et où la lune se jouait de la façon la plus pittoresque. Je demandai à un de mes valets quelle était cette bizarre demeure. « C'est le Moulin du diable! » me répondit-il. Le Moulin du diable! Et le bonhomme m'expliqua que c'était une maison hantée où le diable menait son sabbat.

Je ne suis pas superstitieuse, tu le sais, pourtant je frémis.

Mais déjà je me préparais à rire de mes craintes, lorsque tout à coup je vis la maison, qui semblait inhabitée, s'illuminer et des ombres passer et repasser sur les carreaux.

— Ah! çà! fit Lopez, c'est un conte de fée que tu me fais là!

— J'ordonnai à mes gens d'aller voir ce qui se passait par là. Ces imbéciles se signèrent et nul ne voulut m'obéir. Alors je descendis de carrosse et me dirigeai vers cette maison.

— Et tu vis?

— J'entrevis des hommes, une douzaine environ, assis autour d'une table, et comme aucune bouteille ni aucun verre ne s'y trouvait, j'en conclus que ces hommes discutaient. Lors, convaincue que j'avais affaire à des voleurs de grands chemins, dont c'était là le repaire, je retournai à mon carrosse, au grand étonnement de mes gens qui pensaient bien ne plus me revoir.

— Et après?

— Après, c'est tout!

Lopez se leva impatienté.

— Et c'est pour me raconter cette folle histoire...

Mais Régina l'interrompit.

— Point si sotte que tu parais le croire, Lopez, car ces hommes que j'ai pris pour des bandits pourraient bien être les compagnons du Masque Rouge, tout simplement.

— Les compagnons...

— Et en faisant surveiller cette maison, tu pourrais bien y trouver un jour ton Masque Rouge en personne.

— Si tu disais vrai!

— Rien ne coûte de le savoir et d'en avoir le cœur net!

— Oui! oui! fit Lopez, tu as raison, je le saurai. Dès demain, j'avertirai le cardinal et une compagnie de sa garde...

Mais Régina haussa les épaules.

— Tu me fais pitié, Lopez. Fais donc tes affaires toi-même, si tu ne veux que le Masque Rouge, prisonnier du cardinal, n'aille dire à ses juges en te désignant : « Voilà l'assassin du duc de Belyeuse. »

— C'est vrai, et une fois de plus tu as raison, Régina. Ah! je savais bien que je trouverais mon salut en venant te voir!

— Ainsi, c'est dit, demain tu feras visiter la maison?

— Oui, demain, dix, vingt, trente hommes à mon service la cerneront et je le jure...

— Ne jure pas, Lopez!

— Si, si, je le jure, Régina. Avant trois jours, le Masque Rouge aura cessé de vivre.

— Ou Lopez aura été tué par lui.

— Non, non, je suis fort et Dieu ou le diable me viendront en aide.

— Ce sera plutôt le diable, Lopez, répondit Régina en souriant. Et là-dessus, bonsoir; je vais achever ma nuit que tu as si malencontreusement interrompue.

Et Régina regagna son appartement.

VIII

Il était dix heures du matin et Capestoc sortait du Louvre.

Il faisait une matinée ravissante, le ciel était d'un bleu troublant, et dans cet azur le soleil rayonnait, un soleil printanier, tout neuf, tout éclatant, comme heureux de sortir enfin des brumes hivernales et de jeter ses sourires à sa bonne ville de Paris.

Mais qu'était-ce que la fête triomphante de ce soleil à côté de l'orgueilleuse joie du Gascon, qui, le lendemain de son arrivée à Paris, avait vu s'ouvrir devant lui toutes grandes les portes de ce Louvre dont ses rêves de jeunesse avait été remplis?

A vrai dire, Henri de Capestoc était forcé de s'avouer que ce n'était pas devant son seul mérite que s'étaient ouvertes les portes de l'hôtel royal.

Et peu s'en était fallu même qu'on ne les lui fermât fort impertinemment au nez. Mais qu'importait! Il était allé au Louvre, il s'était mêlé à cette foule de courtisans dont il avait si souvent rêvé en sa triste gentilhommière de Puissardac, il avait même failli assister au petit lever de Sa Majesté Louis XIII, et il faut l'avouer, pour un petit hobereau gascon, c'était joliment débuter dans la vie. Pour sûr, il y avait là-haut, quelque part, une bonne étoile qui veillait sur Henri de Capestoc; il en était sûr, et il avait pleine confiance en elle. Demain, après-demain, tous les jours, il retournerait au Louvre; c'était bien le diable s'il n'arrivait pas à se trouver sur le passage du roy. C'était tout ce qu'il demandait au ciel, lui se chargeait du reste. Car le roy ne pouvait manquer d'être frappé de sa belle mine, le roy l'interrogerait, et il saurait lui parler, à ce roy, et l'on verrait bien si le fils de Henri IV oubliait les dettes du Béarnais.

Et son imagination méridionale trottant, il se voyait déjà avec une lieutenance aux gardes ou aux mousquetaires, riche, honoré, fier, se dévouant au service du roy qui, en récompense de ses exploits, lui donnait un commandement, un gouvernement en province, ou, qui sait, un duché même, cela s'était vu, et, tout au fond de son cœur, Henri de Capestoc était obligé de convenir qu'il ferait, ma foi, le plus superbe duc de France et de Navarre.

Il en était là de ses pensées et il se voyait déjà échangeant le tortil de son blason contre une superbe couronne ducale, et il était si enfoncé dans ses songes, qu'il n'entendit pas une voix qui criait :

— Gare! gare!

C'était un cavalier qui arrivait au triple galop de sa monture, et le futur duc de Capestoc eût été malencontreusement écrasé, s'il n'avait eu le temps de faire un saut de côté.

— Parfandious! cria-t-il avec une menace vers le cavalier, qui venait de sauter de cheval à quelques toises de là. Mais tout à coup il poussa un cri. Il venait de reconnaître dans ce cavalier l'homme qui la veille avait taché d'huile ses meilleures chausses, le comte Lopez de Silva en personne.

Quand le grand louvetier du roy chevauchait par les champs ou les villes, étant toujours pressé, il avait coutume de laisser la bride sur le cou de ses chevaux. Si, par malheur, quelque croquant ou quelque maraud se trouvait sur sa route, et si d'aventure il lui passait sur le ventre, était-ce sa faute en vérité? Lesdits manants n'avaient qu'à ne point se trouver sur le chemin de M. le grand louvetier du roy, ou à se ranger quand ils l'entendaient venir. M. de Silva faisait aussi peu de cas d'écraser un homme qu'une mouche, et pour un peu, il aurait pensé que c'était un grand honneur qu'il leur faisait en voulant bien les piétiner un peu. Aussi, ne fut-il pas à moitié surpris lorsque, ayant donné la bride au valet qui venait de lui ouvrir la porte de son hôtel, et se préparant à rentrer chez lui, il sentit que quelqu'un lui tapait sur l'épaule. Quel était l'insolent? Il se retourna et se retrouva nez à nez avec Capestoc.

— Vous désirez? demanda Silva avec hauteur, ne reconnaissant point le Gascon qu'il avait rencontré la veille.

— Eh! palsandious! vous avez la mémoire courte, répondit le Gascon, et je vois que vous avez vite fait d'oublier vos amis!

— Mes amis?

— Mettons vos relations, si le mot vous offusque.

— Monsieur, en vérité !

— Pardon ! Je ne connais point les coutumes de Paris, étan arrivé hier seulement de Gascogne ; mais, dans mon pays, monsieur, quand un homme est insulté, il tire sa rapière, et toujours l'insulteur lui rend raison. N'est-ce point ainsi qu'on agit dans Paris ?

— Je ne comprends pas! répondit Silva, que cette scène étai loin d'amuser.

— Eh bien! je vais vous faire comprendre. Hier, à l'hôtellerie du *Plat-d'Étain*, vous m'avez insulté.

— Ah ! c'était vous ? En effet, murmura Lopez.

— Et aujourd'hui, vous manquez m'écraser, continua le Gascon imperturbable ; or je ne serais point de mon pays, si je laissais passer cela sans rien dire.

— Oui ! je vous ai rencontré hier, je vous reconnais maintenant. Çà, que désirez-vous ?

— Il demande ce que je désire ! Avez-vous oublié qu'hier au soir vous avez pivoté si subitement que vous renversâtes tout un huilier sur mon haut-de-chausses le plus neuf ?

— Ah ! c'est cela, fit Lopez en éclatant de rire. Eh bien, je vous le paierai votre haut-de-chausses. Combien l'estimez-vous ?

— Parfandious ! me le payer ! Pour qui me prenez-vous ? Dieu merci, je suis assez riche pour pouvoir m'en offrir un autre.

— Alors, que désirez-vous ? demanda Lopez, que le Gascon commençait à gêner horriblement et qui était pressé de rentrer chez lui.

— Oh ! je ne désire qu'une chose. Moi, si j'avais taché par mégarde les chausses d'un gentilhomme, — car je suppose que c'est par mégarde que vous l'avez fait, — il me semble que je commencerais par lui faire des excuses.

Lopez laissa tomber sur le Gascon un regard plein de dédain.

— Des excuses ! Eh bien ! monsieur le Gascon, apprenez qu'à Paris un gentilhomme ne fait jamais d'excuses.

— Hé ! capédious ! en Gascogne non plus. Seulement nous nous battons, nous, et c'est la même chose !

— Ah ! c'est une affaire que vous cherchez ?

— Hé ! je ne cherche rien du tout. Vous m'avez insulté hier, aujourd'hui vous m'écrasez; vous me refusez des excuses, eh bien ! flamberge au vent, et décousons-en comme deux bons gentilshommes que nous sommes, ou du moins je le suppose.

Lopez de Silva haussa les épaules.

— Monsieur, dit-il, je suis un serviteur du cardinal, qui n'aime pas les duels ; vous me cherchez une querelle ridicule, et je ne vous ferai pas l'honneur de me battre avec vous.

— Ah ! vous le prenez de cette façon ! répondit le Gascon, en se dégantant ; je saurai bien vous y contraindre.

— Monsieur, je vous prie de cesser cette comédie qui a trop duré ; je suis chez moi, et si vous ne voulez sortir, je vais vous faire chasser par mes gens.

— Ah ! c'est ainsi qu'on comprend l'honneur à Paris, riposta le Gascon pâle de colère, on insulte les gens et on refuse de leur faire réparation, et l'on appelle ça des gentilshommes ! Allons donc ! des bâtards !

— Vous avez la langue bien longue, monsieur, répondit Silva qui commençait à se monter ; on pourrait vous la faire raccourcir.

— Pas avant que je vous aie coupé une oreille ou deux, monsieur, répondit le Gascon, car si ma langue est longue, vos oreilles ne le sont pas moins.

— Prenez garde à vos paroles, vous ne savez pas à qui vous parlez !

— Monsieur, je m'appelle Henri de Capestoc et je suis prêt à échanger un coup d'épée avec vous.

— On me nomme Lopez de Silva, grand louvetier du roy ! répondit Lopez qui espéra sans doute éblouir le Gascon.

Mais celui-ci se moquait du louvetier aussi bien que de Silva. On l'avait insulté, il voulait en découdre.

— Hé ! que vous soyez le diable, que m'importe ! Tout cela n'est point une raison pour refuser la réparation aux gens que l'on a insultés.

Lopez réfléchit. Cette scène commençait à faire scandale ; déjà quelques valets se montraient au loin, il fallait à tout prix qu'elle finît.

— C'est bien, monsieur, fit-il, c'est une leçon qu'il vous faut, je me charge de vous la donner, je serai à deux heures dans l'île Louviers.

— Hé ! capédious, j'y serai aussi. C'est tout ce que je demandais. Je suis votre serviteur, monsieur.

Et Capestoc partit, joyeux d'en être arrivé à ses fins et d'avoir découvert l'homme qui l'avait insulté la veille. Et il se dirigea tout droit vers l'hôtellerie du Plat-d'Etain, heureux de faire part

de ses succès à la jolie Mme Bourniquet et surtout de s'attabler devant quelque succulent déjeuner, car, bien que Gascon, la gloriole ne le nourrissait point, et son estomac commençait à crier famine.

Mais il était dit que, ce jour-là, maître Capestoc devait avoir toutes les chances. A peine avait-il franchi le seuil de l'hôtellerie, qu'il se trouvait en présence de Mme Bourniquet qui lui criait :

— Enfin, vous voilà ! J'ai pensé que je ne vous reverrais pas !

— Eh quoi ! belle des belles, repartit le Gascon, aurais-je l'heur d'occuper quelque place en votre pensée ?

Et il s'approcha de la jolie Madeleine, avec l'intention évidente de lui prendre la taille, pour le moins.

— Allons ! Allons ! fit la gente hôtelière, soyez convenable, je vous prie, et d'ailleurs, veuillez vous mettre à table, car le dîner doit être tout froid.

— Hélas ! c'est donc à cause du dîner que vous étiez si impatiente de mon retour ? Ce que c'est que de nous !

— Dame ! à quoi attribuez-vous cette attente ?

— Que sais-je ? répondit Capestoc avec un air tout infatué, et en essayant de retrousser les trois poils qui commençaient à ombrager sa lèvre supérieure.

— Les voilà bien, ces Gascons qui se figurent toujours que les places vont se rendre avant qu'ils aient fait la première sommation. Certainement, monsieur, ce n'était point le désir de vous voir qui me faisait vous attendre, mais bien un délicieux salmis de bécasse qui se consume sur le feu, et aussi la faim qui me dévorait.

— Que ne mangiez-vous, répondit Capestoc, non sans quelque humeur. M'attendiez-vous pour vous servir d'échanson ?

— Non point d'échanson, mais de convive.

— Vous me faites un pareil honneur de m'offrir de partager votre déjeuner ? demanda le Gascon au comble de l'étonnement.

— Il le faut bien, hélas ! repartit l'hôtelière avec un air contrit des plus réussis.

— Parfandious ! et pourquoi donc il le faut ?

— Parce que je ne puis jamais manger seule. Toute seule, je m'ennuie ; l'ennui m'engendre une mauvaise humeur qui, se mêlant aux aliments que je prends, me rend toute malade.

— Mais maître Bourniquet ?

— Hélas ! monsieur de Capestoc, vous ne savez point…

— Auriez-vous le bonheur d'être veuve, madame Bourniquet?

— Veuve! et qui vous dit que mon mari soit mort? Il est parti pour Montereau, et il ne reviendra pas avant demain matin.

— Capedious! fit Capestoc, au comble de la joie; que ne le disiez-vous plutôt! A table, madame Bourniquet, à table, et par les cornes de Belzébuth, je me charge de disperser vos humeurs malfaisantes.

Et, ce disant, Capestoc suivit madame Bourniquet dans une petite salle qui était la salle à manger du maître du *Plat-d'Etain*.

La salle, dont le parquet disparaissait sous un épais tapis de feutre, était meublée de deux armoires de chêne, toutes pleines de plats et de poteries d'étain; aux murs, peints de couleurs tendres, pendaient de vieilles armes et d'antiques épées qui avaient dû accomplir leurs derniers exploits aux temps joyeux de la Ligue; au milieu, la table était dressée, couverte de beau linge blanc, de coupes de fruits, de compotiers contenant des confitures et de vases où nageaient, en guise de hors-d'œuvre, des poissons marinés dans des flots d'huile d'une limpidité sans pareille. Comme plat de résistance, le fameux salmis de bécasse fumait au milieu de la table, tandis que les deux bouts s'ornaient d'un gigot de chevreuil et d'un couple de chapons du Mans.

A la vue d'un si joli couvert, les yeux du Gascon s'écarquillèrent.

Nous l'avons dit, Capestoc avait faim, il se jeta sur les hors-d'œuvre, fit une large brèche au salmis de bécasse qu'il trouva délicieux, et ce ne fut guère que lorsqu'il eut englouti deux ailes de chapon qu'il se prit à considérer sa compagne de table.

Faut-il le dire, Mme Bourniquet n'était pas contente, ou du moins ne le paraissait pas, et elle avait bien raison, car, somme toute, le Gascon n'exécutait point le programme dicté. Était-ce en engloutissant ainsi goulûment les nourritures, qu'il comptait divertir Mme Bourniquet et empêcher la noire humeur de s'infiltrer en son estomac? Vraiment, elle eût été aussi bien seule, et ce n'était point la peine d'inviter un homme aussi glouton que peu causeur.

Telles étaient les pensées de Mme Bourniquet et si visibles sur sa physionomie que le Gascon ne put s'empêcher de les y lire. Comprit-il qu'il avait commis une faute, et voulut-il s'en excuser? Peut-être, car tout à coup, se versant une large rasade d'un vieux vin couleur de pelure d'oignon :

— Et maintenant, causons! fit-il.

Mme Bourniquet eut un geste qui se pouvait traduire par un :

— Il est bien temps, maintenant !

Mais Capestoc, continuant :

— Voyez-vous, madame Bourniquet, la faim rend bête et il n'est rien pour vous reconstituer les intellectuelles facultés comme un estomac bien rempli.

— En ce cas, parlez ! Je suis sûre que vous allez être éminemment spirituel.

— Mais sans doute ! ajouta le Gascon en vidant son verre. Ainsi donc, cet excellent Bourniquet est allé à Montereau?

— Malheureusement pour moi !

— Allons donc ! Vous ne dites pas toute votre pensée.

— Mais je vous assure.

— Mais non.

— Et pourquoi?

— D'abord parce que la plus belle parure d'une femme c'est l'absence de son mari. Ah !

Mme Bourniquet sourit, puis secoua la tête comme pour s'inscrire en faux contre une pareille assertion.

— Ensuite, continua Capestoc, parce que vous ne pouvez trouver de charme à la conversation d'un homme aussi gros que M. Bourniquet. Et tenez, je parierais la lieutenance que le roy me donnera un de ces matins, contre un verre de vin de Chypre que, non seulement vous n'éprouvez aucune joie à vivre aux côtés de M. Bourniquet, mais qu'encore vous ne l'aimez pas.

— Oh ! oh !

— Que dis-je, vous ne l'aimez pas? je suis sûr que vous le détestez !

— Cette fois, vous allez trop loin, répliqua l'hôtelière.

— Et je n'en veux qu'une preuve.

— Laquelle ?

— C'est que votre mari dort au second, tandis qu'à vous, votre chambre est au premier.

— Voyez-vous le déluré! Et qui donc vous a enseigné tout cela?

— Oh ! fit le Gascon, je ne suis arrivé que d'hier et déjà je sais bien des choses.

— Mon Dieu! quelle science! Qu'allez-vous m'apprendre encore?

— Ça, je vous le dirai plus tard.

— Quand ?

— Ce soir, si vous voulez ?

— Mais où ça ?

— Où vous voudrez. Tenez, dans votre chambre.

— Dans ma chambre ! Oh que nenni, mon bon monsieur, fit l'hôtelière, avec une révérence. Ma chambre n'est point un moulin ouvert à tout venant.

— Si j'y allais pourtant ?

— Je vous mettrais à la porte.

— Vous n'oseriez pas.

— Pourquoi ?

— Eh ! palsandious, parce que je crierais, parce que je mènerais un train d'enfer, parce que cela éveillerait vos domestiques. Parce que demain tout le quartier le saurait, et les conversations allant leur train, on ne croirait pas à votre vertu. Et l'on dirait partout : « Hé ! hé ! cette petite Mme Bourniquet ». Tandis que si vous me recevez chez vous bien tranquillement, bien gentiment...

— Le monde ne dira pas : « Hé ! hé ! cette petite... »

— Justement. Donc j'irai !

— Essayez un peu.

— Vous m'ouvrirez !

— Vous croyez ?

— J'en suis sûr !

— Eh bien ! c'est ce qui vous trompe. Je n'ouvrirai pas, je crierai, je ferai du scandale, et demain on dira : « Vous voyez ce méchant petit Gascon qui a pris Mme Bourniquet pour une femme sans honneur et sans vertu, il n'a que ce qu'il mérite, et tout le monde se moquera de vous ! »

Capestoc se mordait les lèvres : il croyait la place prise, et il devait en rabattre. Pourtant il ne voulut pas s'avouer vaincu.

— Ça se peut, fit-il ; mais vous ne saurez rien des belles choses que j'aurais pu vous apprendre.

— Ah ! oui ! ce que vous savez, bien qu'arrivé depuis hier seulement.

Et minaudant :

— Elles sont donc bien intéressantes, ces mystérieuses choses ?

— Hé ! hé ! fit le Gascon.

— Et vous ne voulez m'en rien dire ?

— Rien.

Mme Bourniquet prit vite un parti.

— C'est bien, dit-elle, gardez vos secrets. Mais je me vengerai et, pour commencer, je ne vous ferai point la proposition que je voulais vous faire.

— Une proposition ?

— Oui !

— A moi?

— Dame !

— Parlez, Madame Bourniquet, parlez, je vous en prie.

— Oh! non pas, certes; vous êtes bien trop méchant!

— Méchant! moi! un agneau bêlant!

— Et glouton !

— Oh! Madeleine! ne devais-je pas faire honneur à ce succulent salmis préparé, j'en suis sûr, de vos blanches mains!

— Allons! je veux bien vous le dire. Eh bien, monsieur de Capestoc, apprenez que maître Bourniquet, mon mari, possède au delà des murs un moulin abandonné qui est bien la plus jolie ruine que je connaisse.

— Un moulin! Qu'a donc à faire d'un moulin M. Bourniquet?

— Il n'en fait rien. Il le tient de son grand-père qui était meunier, et comme aujourd'hui ce moulin est à moitié démoli, ne pouvant le vendre, il le garde. Voilà.

— Mais que vient faire ce moulin?...

— Attendez, monsieur de Capestoc. Vous ai-je dit que j'avais l'âme rêveuse et portée à la mélancolie?

Le Gascon regarda l'hôtelière. Rien dans cette plantureuse fille ne semblait trahir un tempérament rêveur ou mélancolique, pourtant Capestoc répondit :

— Non! vous ne me l'avez point dit, Madame Bourniquet, mais je suis tout prêt à le croire.

— Eh bien! figurez-vous que je caresse depuis longtemps une idée folle, celle de me promener au clair de lune dans les ruines de ce vieux moulin.

— Oh! oh!... fit Capestoc qui commençait à deviner l'issue de l'affaire.

— Or, vous le croirez si vous voulez, mais maitre Bourniquet, à qui j'ai souvent fait part de ce désir, pourtant bien simple, n'a jamais voulu y accéder.

— Ça ne m'étonne pas. Votre mari a trop de ventre pour être porté à la rêverie.

— Ah! c'est qu'il y a autre chose.

— Quoi donc, mon Dieu?

— C'est que mon mari a peur!

— Peur! un homme!

— Oh! il n'a point peur des voleurs, bien entendu, mais des esprits.

— Des esprits?

— Car je dois vous avouer qu'on dit de toutes parts que notre vieux moulin est hanté, que messire Satanas y tient ses assises: on l'appelle d'ailleurs dans le peuple le Moulin du Diable.

— Aïe! aïe!... le Moulin du Diable! savez-vous, madame Bourniquet, que vous me faites frémir?

— Quoi! vous auriez peur des esprits? fit la jolie Madeleine avec une moue. Alors c'est bien malheureux, car je voulais justement vous demander de m'accompagner ce soir au Moulin du Diable.

— Peur des esprits, moi! s'exclama Capestoc en gesticulant. Pour qui me prenez-vous? Apprenez, Madame Bourniquet, que je n'ai peur de rien. Et pour vous accompagner, j'irais jusqu'en enfer, s'il le fallait, et même plus loin encore.

— Alors, vous m'accompagnerez?

— Mais c'est une joie pour moi.

— Oh! que je suis heureuse! fit Mme Bourniquet en battant des mains.

Le Gascon était réjoui.

— Nous souperons de bonne heure, fit-il, et dès le premier rayon de lune, nous partirons!

— Halte-là! interrompit Mme Bourniquet, vous n'avez pas l'intention, je suppose, de me voir quitter l'hôtellerie en même temps que vous.

— Et pourquoi cela, je vous prie?

— Et ma réputation?

— Palsandious! j'oubliais votre réputation.

— Qu'est-ce qu'on dirait dans le quartier, si l'on me voyait sortir à la brune avec un fringant cavalier comme vous?

— Le fait est, repartit Capestoc, que le quartier ne voudrait jamais croire à une simple promenade sentimentale.

— Le monde est si méchant! soupira la dame.

— Alors? interrogea le Gascon.

— Alors, nous sortirons chacun de notre côté et nous nous retrouverons à la Porte-Neuve.

— C'est donc par là que se trouve votre moulin?

— Tout près.

Capestoc allait répondre, mais l'horloge de Saint-Germain-l'Auxerrois, qui sonnait la demie d'une heure, lui cloua sa réponse dans le bec. D'un bond, il fut debout.

— Une heure et demie! cria-t-il, et moi qui oubliais ma rencontre!

— Une rencontre! Vous allez vous battre? demanda l'hôtelière, toute pâlissante.

— Oh! ne vous inquiétez pas! Un insolent que je vais corriger.

— Mais si l'on vous tue!

— Me tuer! Ah ça! madame Bourniquet, où allez-vous prendre les bizarres choses que vous énoncez? Est-ce qu'on me tue, moi!

— Dame! vous n'êtes point invulnérable! Si c'est ainsi que vous vous préparez à m'accompagner ce soir!

— Tranquillisez-vous. Je ne serai pas tué. Je serai à huit heures à la Porte-Neuve, et bien plus dispos pour la rêverie, ayant vidé une affaire qui me tourmente depuis hier au soir.

— Mais avec qui allez-vous vous battre?

— Eh! le sais je! Un Espagnol, je crois, un Silva, oui, c'est cela, le comte Lopez de Silva.

— Le louvetier du roy?

— Il se pourrait.

— L'âme damnée du cardinal?

— Il est possible.

— Mais vous êtes un homme mort, car ce Silva est un terrible jouteur.

— Ah ça! me prenez-vous pour un enfant?

— Mais vous n'irez pas à ce rendez-vous!

— Madame Bourniquet, répondit Capestoc gravement, vous êtes la plus charmante femme que je connaisse, et à juste titre on vous a surnommée la Perle de la rue de l'Arbre-Sec: sur un geste de vous, j'irais arracher la lune à son firmament bleu si vous me le commandiez; mais, si troublante, si câline que vous puissiez être, il est une chose que vous ne pourrez pas faire, c'est d'empêcher Capestoc de marcher où son honneur l'appelle; sur ce, mon épée, mon chapeau, et à bientôt.

— Malheureux! murmura Mme Bourniquet, désolée.

— A propos, fit Capestoc, je suis tout nouveau à Paris; où placez-vous l'île Louviers?

— C'est là que vous allez vous battre ?

— Il paraît.

Une idée folle traversa la pensée de Mme Bourniquet, donner une fausse indication à Capestoc et lui faire manquer l'heure du rendez-vous. Mais le Gascon était fin :

— Et n'essayez pas de me tromper, fit-il, car je pourrais me renseigner auprès du premier passant que je rencontrerai.

Madeleine rougit d'avoir été devinée.

— Suivez la Seine, dit-elle, et la troisième île après la Cité, en face des Célestins, ce sera là.

— Merci et à bientôt, belle des belles, répondit Capestoc qui s'enfuit en courant, dans la crainte d'arriver en retard au rendez-vous qu'on lui avait donné.

Mme Bourniquet le regarda partir en soupirant. Elle avait peur de l'issue de cette rencontre, car il n'y avait pas à dire, depuis la veille, le petit Gascon lui tenait au cœur. Il n'en faudrait point conclure que Mme Bourniquet fût une femme de mœurs légères. On racontait bien des choses dans la rue de l'Arbre-Sec, et même, si Henri de Capestoc ne fût arrivé de la veille, et qu'il eût eu le temps de prêter l'oreille à ce qui se murmurait tout bas, il eût été parfaitement éclairé sur le tempérament rêveur de Mme Bourniquet et ce désir de se promener au clair de lune. Ne prétendait-on pas que, chaque fois que maître Bourniquet s'absentait, sa femme allait faire un tour au Moulin du Diable en compagnie de quelque mousquetaire ou de quelque garde de ses amis ! Mais bah ! tout cela n'était que calomnie, sans doute.

Pourtant, ce qui était certain, c'est que Mme Bourniquet commençait à s'intéresser joliment au jeune Gascon qu'elle avait pour locataire depuis la veille, et l'annonce qu'il allait se battre avec Lopez de Silva la rendait toute triste.

— Pour sûr, il va se faire tuer, pensait-elle.

— Mais tout à coup, sa figure s'irradia, car un homme venait d'entrer dans l'hôtellerie, et cet homme n'était autre que le comte Lopez de Silva. Deux heures sonnaient à Saint-Germain-l'Auxerrois.

— Tiens ! tiens ! se dit Mme Bourniquet, M. de Silva ici et l'autre qui l'attend à l'île Louviers. Puis, toute soucieuse, elle reprit :

— Capestoc m'aurait-il menti ! et une pointe de jalousie sourde la piqua au cœur.

— Bah ! fit-elle, il n'est arrivé que d'hier et n'a vu personne. Mais alors !

Et Mme Bourniquet était fort perplexe. Mais elle n'était pas femme à se torturer l'esprit.

— Et puis, après tout, murmura-t-elle, j'aime mieux ça. Je suis sûre que Silva ne le tuera point.

Et esquissant son plus gracieux sourire, elle se dirigea vers le louvetier du roy lui demandant ce qu'il y avait pour son service.

IX

En quittant l'hôtellerie du *Plat-d'Étain*, Capestoc s'était hâté pour ne point arriver trop tard au rendez-vous que lui avait donné le louvetier du roy. Il avait suivi les bords de la Seine, et si bien allongé le compas de ses maigres, mais vigoureuses jambes, que deux heures sonnaient au couvent des Célestins quand il arriva en face de l'île Louviers.

Comme Mme Bourniquet le lui avait indiqué, l'île Louviers était la troisième et dernière île après la Cité, les deux autres étant l'île Notre-Dame et l'île aux Vaches.

L'île Louviers a disparu de nos jours; le bras de Seine qui la séparait de la rive droite ayant été desséché et comblé, elle a fait corps avec la terre ferme et est devenue le quadrilatère compris entre le boulevard Morland et le quai Henri IV. Mais à l'époque de notre récit, c'était un îlot verdoyant, couvert de saules et de hautes herbes, où les scieurs de long avaient établi leur quartier, ce qui fait qu'elle était encombrée de montagnes de bois, fournissant de merveilleux coins bien discrets et fort propices aux amoureux qui de tout temps ont adoré le mystère.

Mais il n'y avait pas que les amoureux qui recherchassent les profondes solitudes de l'île Louviers; n'était-elle pas aussi l'idéal des duellistes, le lieu choisi où les raffinés pouvaient en paix vider leur querelle, sans crainte d'être dérangés par le guet?

Il faut le dire, Henri de Capestoc, arrivé depuis deux jours à peine, ignorait tous ces détails. Mais que lui importait? Le comte de Silva lui avait donné rendez-vous dans l'île Louviers, et il s'y rendait; le comte l'eût-il attendu au diable vauvert, qu'il y serait venu de même, tant il avait à cœur de laver dans le sang du louvetier, la tache d'huile si malencontreusement faite à ses chausses.

Donc, deux heures sonnaient aux Célestins lorsque Capestoc se trouva devant l'île.

Il n'y avait point de temps perdu, mais il fallait aborder cette île et l'on avait oublié de la relier par un pont à la terre ferme. Heureusement que les bateliers abondaient en cette partie de la Seine qui était l'entrée de Paris. Capestoc en avisa un, dont le bachot amarré à la rive était doucement balancé par le remous tandis qu'il surveillait un filet dont les mailles commençaient à craquer tant la pêche s'annonçait miraculeuse; Capestoc le héla :

— Hé! l'homme!

Celui-ci releva la tête, et, comprenant ce que le Gascon voulait lui demander :

— Oh! répondit-il, je suis trop pressé et n'ai pas le temps de démarrer mon bateau.

— Mais on te paiera, bélître!

— Je ne veux pas perdre le bénéfice de ma pêche, pour quelques sous...

— Une demi-pistole! hurla le Gascon dont les minutes étaient précieuses et qui ne voulait pas faire attendre le louvetier.

— Peuh! une demi-pistole! Ma pêche va valoir le double pour le moins.

— Va pour une pistole! cria Capestoc qui, comprenant qu'il lui faudrait passer par toutes les exigences du batelier, ne voulait pas perdre son temps en un inutile marchandage.

— Allons! fit le pêcheur qui démarra son bateau, traversa le chenal et vint accoster aux pieds du Gascon.

— Parfandious! fit celui-ci, tu es long à te décider, l'ami!

— Et vous, bien pressé de passer dans l'île! répondit le batelier; puis il ajouta : Oh! vous n'êtes pas le premier que j'ai vu se hâter de traverser ce bras de Seine et qui, étant monté allègre et bien vivant dans mon bateau, soit revenu couché au fond et immobile pour l'éternité.

— Brrr... tu as la parole lugubre, l'ami! fit Capestoc qui, malgré lui, ne put s'empêcher de frémir. Mais ce ne fut qu'une impression d'une seconde.

— Bah! conclut-il, tu ne ramènes pas que des morts!

Le batelier eut un gros rire.

— Vive Dieu, non! Dans ces sortes d'affaires, il reste toujours un vivant, pour le moins!

— Eh bien, l'ami, sois persuadé que je serai celui-là! Et

Capestoc sauta sur la rive, non sans avoir donné une pistole au pêcheur.

— Je vous le souhaite de grand cœur, Monseigneur! répondit celui-ci qui, tranquillement, alla reprendre sa pêche, point intéressé par ce nouveau duel, en homme qui en a déjà tant vu, qu'il est blasé sur ces sortes de divertissements.

Cependant, ayant débarqué sur l'île Louviers, Capestoc prit le vent et chercha à s'orienter sur cet étroit terrain tout encombré de piles de bois.

Ce n'était pas chose facile, car ces amoncellements de poutres et de madriers faisaient comme des remparts, empêchant de découvrir toute la petite étendue de l'île. Il s'engagea à travers les piles, tourna, revint sur ses pas, s'arrêta sur une espèce de place vide ou cinq ou six hommes étaient en train de scier du bois, fit le tour de l'île, mais le tout inutilement; le louvetier du roy n'était pas au rendez-vous!

Capestoc n'était point patient de sa nature, cette inexactitude commença à le faire bouillonner de colère. Il recommença le tour de l'île, revint vers les scieurs de-long, sans avoir eu la bonne fortune de rencontrer son adversaire.

Ah çà! ce Silva se serait-il moqué de lui!... Il voulait en avoir le cœur net, et, avisant un des scieurs qui venait d'abandonner sa scie pour donner l'accolade à une gourde tenue au frais dans un baquet d'eau :

— Hé! l'homme! cria le Gascon.

L'ouvrier s'avança :

— Monseigneur désire?

— Vous n'auriez pas vu un gentilhomme d'une quarantaine d'années, très brun?...

— Non.

— Enfin, personne n'a débarqué dans l'île avant moi?

— Si fait! Deux hommes, mais qui ne répondent point au signalement.

— Hé! deux hommes d'épée?

L'homme se mit à rire.

— Et de fameuses épées, encore, si j'en crois la colichemarde qui leur battait les talons.

— Pardious! fit Capestoc, ce doit être le Silva et un ami; et tout haut : Où sont ces deux hommes?

— Ils se sont dirigés de ce côté. J'ai supposé qu'ils avaient une

affaire à vider, et comme c'est assez commun ici, je ne m'en suis pas occupé davantage.

— De ce côté? fit Capestoc en suivant le geste de l'homme.

— Oui.

— Merci, répondit le Gascon qui s'engouffra dans le labyrinthe que lui indiquait le scieur. C'était une ruelle formée par des piles de madriers et qui le conduisit sur un sentier abandonné à cette heure.

En effet, deux hommes s'y trouvaient, mais du premier coup d'œil, le Gascon ne reconnut point Silva parmi eux. Les deux hommes portaient une épée, mais il n'était pas besoin d'être expert pour s'apercevoir qu'ils n'étaient pas gentilshommes : à leur feutre cabossé, à leur cape trouée et déteinte, à leurs bottes éculées, Capestoc eût facilement reconnu des ruffians du Pont-Neuf, si Capestoc n'eût été si nouveau à Paris. Mais ruffians ou soldats, peu importait au Gascon, et il allait continuer ses recherches, quand tout à coup, il s'arrêta net.

Les deux hommes qui gesticulaient comme des fous, avaient l'air de se disputer, et à l'accent de l'un d'eux, Capestoc crut reconnaître un compatriote.

D'ailleurs, l'arrivée du Gascon avait semblé marquer chez les deux spadassins un redoublement de colère, parvenue maintenant à son paroxysme; et au moment où Capestoc s'arrêtait, frappé par l'accent de l'un d'eux, ils tiraient déjà leur rapière, prêts à en venir aux mains.

Or, en sa qualité de Gascon, si Capestoc n'aimait point que l'on se mêlât de ses affaires, il avait un fâcheux penchant à s'immiscer dans celles des autres; en voyant ces deux hommes prêts à s'égorger, il voulut s'élancer au milieu d'eux pour les mettre d'accord; aussi :

— Holà! hé! cria-t-il. Parfandious, les amis! vous n'allez pas vous entre-tuer, je l'espère!

A cette voix, les deux hommes s'arrêtèrent et se retournèrent vers Capestoc avec un mouvement trop brusque pour n'être pas calculé.

— Capededious! cria le premier dont la moustache et les cheveux rougeoyaient comme un feu de forge, foi de Bobignasse, voici un gentilhomme qui va nous mettre d'accord.

— Prenons-le pour arbitre, répondit l'autre, sec et noir comme une cigale, et parole de Sacassou, je m'inclinerai devant son jugement.

— Et, ce disant, soudainement calmés, les deux hommes avaient rengainé leurs colichemardes.

Capestoc était tout réjoui de son heureuse intervention.

— Hé! parfandious! clama-t-il, cela ne vaut-il pas mieux de s'entendre. Voyons les amis! qu'est-ce qui fait le motif de votre querelle, que je vous mette d'accord si cela est en mon pouvoir?

Bobignasse le premier prit la parole.

— Voilà, mon gentilhomme, fit-il avec un accent gasconnant qui réjouit le cœur de Capestoc. Voyez-vous cet animal qui broute tranquillement l'herbe rase de l'île aux Vaches? Et à quelques toises de là, il montrait au Gascon un âne mélancolique, paissant tranquillement les maigres chardons qui poussaient dans l'îlot dénudé.

— Oui, je vois cet animal, fit Capestoc faisant bonne contenance, mais quelque peu éberlué néanmoins par l'inattendu de la question.

— Eh bien! conclut Bobignasse, monsieur, — et il désigna Sacassou — prétend que c'est un mulet.

— Parfaitement! un superbe et vigoureux mulet, opina Sacassou.

— Un mulet! fit Capestoc en riant; vous avez la berlue, mon ami.

— Capededious! tu l'entends, ricana Bobignasse, ce gentilhomme se moque de toi. En effet, il faut avoir les yeux dont parlent les Saintes Écritures : *oculos habent et non videbunt*, pour voir un mulet dans cette noble bête qui n'est autre qu'un superbe cheval.

— Un cheval! répondit Capestoc. Ah ça! camarade, où donc prenez-vous un cheval? Ne voyez-vous point ses oreilles?

— Pardieu! c'est bel et bien un mulet! fit Sacassou en haussant les épaules.

— Un cheval!

— Un mulet!

— Hé! parfandious! cria le Gascon, vous vous méprenez l'un et l'autre, car ce n'est ni un mulet ni un cheval, mais un âne!

— Un âne! s'exclamèrent les deux compères avec une stupéfaction que nul ne saurait décrire.

— Eh! oui, un âne! et un bel âne encore! et il faut être aveugle pour ne point le voir.

Mais les deux ruffians n'en revenaient pas.

— Un âne, ce mulet! soupira Sacassou.

— Ce cheval, un âne! ajouta Bobignasse.

Et tous les deux, dans un merveilleux accord qui faisait honneur à la conciliation de Capestoc :

— Monseigneur veut se moquer de nous, sans nul doute?

— Ah, ça! fit le Gascon, c'est vous, je pense, qui voulez vous gausser de moi!

— Nous!

— Et c'est vrai, à la fin! voilà deux hommes qui se disputent sur un point de zoologie où ils sont en controverse, on tâche de les mettre d'accord...

— Pardon ! Tous vos discours, Monsieur, n'empêcheront pas ce mulet d'être un mulet.

— Et moi de penser que ce cheval est un cheval.

— Eh ! parfandious ! c'est un âne, voilà mon opinion, et je suis bien bon de me mettre en colère pour une aussi pauvre discussion.

— Eh ! eh ! grogna Bobignasse.

— Oh ! oh ! gronda Sacassou.

— Pauvre discussion ! reprit Bobignasse. Est-ce que Monseigneur n'a pas dit que nous avions là une pauvre discussion ?

— Il l'a dit, répondit Sacassou, et il me semble que, par là, Monseigneur a voulu insinuer que nos esprits n'était point aptes à s'entretenir de grandes choses.

— Mais alors, il nous a insultés !

— Et cela mérite une leçon !

Capestoc était ébahi.

— Bon ! voici que je les ai insultés, maintenant ! Hé ! messieurs...

— Des excuses ! interrompit Sacassou, c'est des excuses qu'il nous fait ?

— Faudrait voir si nous devons les accepter, opina Bobignasse.

Mais cette fois Capestoc n'y tint plus.

— Des excuses ? fit-il. Ah çà ! pour qui me prenez-vous, truands ! Croyez-vous qu'un Gascon fait des excuses !

— Alors, il faut nous battre ! clama Sacassou, qui tira sa rapière avec un geste plein de noblesse et de jactance.

— Allons, Cunégonde, fais voir à ce monsieur qui nous sommes, grommela Bobignasse, en faisant étinceler la vieille lame à laquelle il avait donné ce nom d'amitié.

— Parfandious ! j'aime mieux ça, hurla le Gascon. Et à son tour il tira son épée.

Il fallait être un cadet de Gascogne, bien peu au courant de la vie de Paris, pour répondre ainsi à la provocation de deux escogriffes, qui ne pouvaient avoir d'autre dessein que de lui faire un mauvais parti. Et puis se battre seul contre deux hommes dont il ignorait la force était peut-être beaucoup de témérité de la part d'un jeune homme de vingt ans dont c'était, après tout, la première affaire.

Mais Capestoc n'était point homme à s'arrêter à ces minuties ; d'ailleurs, pour ne s'être jamais battu, il n'en était pas moins une fine lame et aucun des mille secrets de l'escrime ne lui était inconnu.

Aussi est-ce le plus bravement du monde qu'il tira son épée, sauta en arrière, ce qui lui permit de s'adosser à une pile de bois, et là, bravement, fit face à ses adversaires.

C'étaient deux terribles jouteurs que Bobignasse et Sacassou et, parmi les ruffians du Pont-Neuf, ils passaient pour les plus habiles ; on ne comptait plus les victimes qu'ils avaient laissées sur le carreau. Aussi, est ce avec un sourire de pitié qu'ils s'élancèrent sur Capestoc, comptant n'en faire qu'une bouchée. Mais, dès le premier choc, ils durent en rabattre.

D'un seul lié, habilement porté, le cadet venait de détourner les rapières de ses adversaires.

— Capededious ! gronda Bobignasse.

— Ventredieu ! hurla Sacassou.

Ils venaient de rencontrer un adversaire digne d'eux.

Capestoc se taisait, concentrant toute sa force vers les deux pointes qui menaçaient sa poitrine.

Les deux ruffians revinrent à l'assaut, mais comme la première fois, les deux rapières furent froissées et repoussées par l'épée de Capestoc qui, prompt à la riposte, eût traversé le buffle de Sacassou, si ce dernier n'avait eu le bon esprit de faire un saut en arrière, qui le mit hors de portée de l'épée du Gascon.

— Corps du Christ ! fit Sacassou.

— Sandious ! c'est le diable !

Et une troisième fois ils chargèrent. Mais cette fois, intruits par l'expérience, ils varièrent leur attaque : tandis que Sacassou engageait son épée dans la ligne haute, Bobignasse ferraillait dans la ligne basse et Capestoc était infailliblement perdu, notre Gascon n'ayant pas de dague et obligé de parer, avec sa seule épée, ces attaques bien distinctes.

Heureusement, Capestoc connaissait tous les secrets du métier des armes, et il possédait, en même temps qu'un sang-froid admirable, un poignet de fer; d'un seul moulinet rapide comme l'éclair, il lia les deux lames, puis, se fendant, il bondit devant lui, et son épée s'enfonça dans la cuisse de Bobignasse qui tomba en criant :

— Touché !

— Et d'un! fit Capestoc, le plus simplement du monde, et n'ayant plus qu'un adversaire devant lui et, par conséquent, ne craignant plus d'être tourné, il abandonna la pile de bois contre laquelle il s'était adossé et marcha sur Sacassou.

Mais, au grand étonnement de Capestoc, celui-ci jeta son épée en criant :

— Je me rends! Ventredieu! quel homme!

— Eh quoi! veux-tu que je te tue!

— Non! non! je fais amende honorable! C'était un âne et c'est moi qui suis un bélître... Sang du Christ! quel poignet!

Capestoc se mit à rire, flatté de cet éloge. Il tendit la main à Sacassou, disant :

— Allons! puisque vous avouez que c'était un âne, je n'ai plus de raison pour vous en vouloir. Allons plutôt voir votre camarade qui geint là sur le gazon. Et tous deux se dirigèrent vers Bobignasse qui gémissait d'indécente façon. Mais ce n'était point sa blessure qui le faisait ainsi se lamenter.

— Je suis déshonoré, pleurait-il, moi, Bobignasse, la meilleure lame de Paris, battu par un enfant!...

— Hé! camarade, répondit Capestoc, il y a des enfants avec qui il ne fait pas bon jouer.

— Moi! un Gascon! continuait Bobignasse!

— Hé! parfandious! consolez-vous, je suis Gascon aussi, et ce n'est pas déshonorant d'être blessé par un compatriote.

— Vous êtes Gascon?

— Comme feu le roy Henri!

— Hé! capédious, voilà qui me guérit tout de suite. Voyez-vous, conclut-il, je serais mort de honte si vous aviez été de Paris.

Le Gascon se pencha vers le Fierabras.

— Voyons ce trou, fit-il, qui m'a l'air de saigner de belle façon.

— Oh! ce n'est rien! un coup d'épée à la cuisse, cela ne m'empêchera pas d'être sur pied ce soir. C'est égal, vous avez la main

ferme et l'œil d'aplomb. Avoir blessé Bobignasse, c'est un fait de gloire, cela. Et j'ai trouvé mon maître.

— Bah ! un accident !

— Non ! non ! Et maintenant, c'est entre nous à la vie, à la mort.

— Oh ! oh ! pour un coup d'épée !

— Je l'avais toujours juré, demandez à Sacassou : le jour où un homme me blessera, moi, Bobignasse, ce jour-là j'aurai trouvé mon maître et je le vénérerai comme un Dieu.

— Et moi aussi, je l'avais juré ! Aussi, vous pouvez compter sur nous deux, monsieur de Capestoc !

— Hé ! palsandious ! vous savez mon nom ? fit le Gascon étonné.

— Si nous le savons ! Ventredieu oui, nous le savons ! et nous ne l'oublierons pas, soyez-en sûr !

— Mais qui vous a dit ?

— Qu'importe ! répondit Sacassou avec une discrétion comique, le principal est que nous vous sommes dévoués à la vie, à la mort, et que vous nous trouverez toujours à votre service.

— Eh bien, je vous en remercie, et je me souviendrai de votre offre.

— Et pour commencer, fit Bobignasse, un conseil : Vous connaissez M. Lopez de Silva...

— Parfandious ! hurla Capestoc, et moi qui l'oubliais ! Eh bien ! je suis un joli étourneau ; il doit se ronger les poings à m'attendre, s'il n'est parti déjà en me traitant de lâche.

Et Capestoc se préparait à quitter ses deux nouveaux amis. Mais Sacassou le retint.

— Oh ! inutile de courir, dit-il, vous ne trouverez pas M. de Silva.

— Qu'en savez-vous ?

— Il demande ce que j'en sais ! continua Sacassou en se tournant vers Bobignasse qui essayait de se lever.

— Eh ! mon brave et noble compatriote, répondit Bobignasse avec une grimace, ignorez-vous que M. de Silva ne se rend jamais à ces sortes de rendez-vous ?

— Et qu'il ne se bat jamais ! ajouta Sacassou.

— Lui-même ! conclut Bobignasse.

— Oh ! oh ! fit Capestoc qui commençait à comprendre.

— En tout cas, reprit Sacassou, je ne sais ce que vous avez fait

à M. de Silva, mais il ne vous porte pas dans son cœur. A votre place, voyez-vous, je me méfierais.

Cette fois la lumière venait de se faire dans l'esprit du Gascon.

— Parfandious! cria-t-il, vous aviez peut-être tous deux raison, les amis. Je ne sais si c'était un cheval ou un mulet, mais je commence à croire que c'est moi qui étais un âne. Et je parierais ma tête que Silva vous avait postés là pour me tuer!

— Quelle idée! répondirent les deux compères.

— Allons, avouez-le.

— Eh bien... commença Bobignasse.

— Oui!... termina Sacassou.

— Parfandious! grogna Capestoc.

— Que voulez-vous! observa Sacassou, on n'est pas riche, et Silva nous avait donné dix pistoles.

— Mais je ne les regrette pas! se hâta d'ajouter Bobignasse.

— Et pour peu que vous en ayez l'envie, on vous expédiera le Silva, pour rien, offrit Sacassou avec une conviction inébranlable.

— Merci, vous êtes bien bons, mais je fais mes affaires moi-même, et elles n'en sont pas plus mal faites.

— Enfin, vous ne nous en voulez pas?

— Moi! vous en vouloir! Mais je vous en veux si peu que je m'en vais à chacun vous donner les dix pistoles que Silva vous avait promises pour me tuer.

— Oh! fit Sacassou avec un air contristé.

— Oh! répéta à l'unisson Bobignasse.

— Eh bien! vous ai-je insultés?

— Ecoutez, Monseigneur, dit Sacassou, nous sommes des hommes d'honneur. Nous vendons nos services, mais nous donnons notre amitié, et la nôtre vous est tout acquise.

— Allons! vous êtes de braves gens! fit Capestoc en serrant les mains des deux compères. Mais nous n'avons plus rien à faire ici. Et se tournant vers Bobignasse.

— Si vous ne pouvez marcher, nous allons vous porter jusqu'à la rive, où nous trouverons bien un carrosse...

Deux minutes après, Capestoc quittait l'île Louviers, n'ayant point lavé dans le sang de Silva la tache faite à son haut de-chausses, mais s'étant fait deux amis. Et ma foi, pour être deux spadassins, ces deux amis n'en seraient pas moins dévoués de tout cœur au Gascon.

X

Il n'était pas loin de sept heures lorsque Capestoc, qui faisait les cent pas au delà de la Porte-Neuve, vit apparaître au loin l'élégante silhouette de Mme Bourniquet.

La Porte-Neuve s'ouvrait dans les murs de Paris, sur les bords de la Seine, à peu près à l'emplacement où se trouve aujourd'hui le pont du Carrousel. C'était par cette porte qu'une quarantaine d'années auparavant, le 16 mars 1694, le Béarnais était entré dans Paris. Après l'avoir franchie, on se trouvait en pleine campagne, en plein bois, car le Cours-la-Reine, qui s'ouvrait à quelques portées d'arquebuse de là, n'était autre qu'une sorte de ramification de l'épaisse forêt de Boulogne. C'était donc entre la Porte-Neuve et l'entrée du Cours-la-Reine, à l'endroit à peu près de la place de la Concorde, que s'édifiait le Moulin du Diable, où Mme Bourniquet avait tant envie de rêver au clair de lune.

Comme on le voit, Capestoc était exact au rendez-vous, et les événements tragi-comiques survenus dans l'île Louviers ne lui avaient point fait perdre la mémoire. D'ailleurs, après avoir conduit l'infortuné Bobignasse dans le taudis qui lui servait de logis et l'avoir laissé aux bons soins de son infortuné Sacassou, Capestoc était revenu en grande hâte à l'hôtellerie du *Plat-d'Etain* où Mme Bourniquet l'avait accueilli en riant.

— Eh bien! vous n'êtes pas mort?

— Parfandious! il s'en est fallu de peu que j'y restasse, et si je n'étais le fils de mon père, c'est à-dire la plus fine lame de toute la Gascogne...

Mme Bourniquet avait ouvert de grands yeux. Il s'était battu! Il osait le soutenir, alors que Silva était demeuré une grande heure à l'hôtellerie, et par conséquent ne pouvait s'être trouvé à la fois dans l'île Louviers et au *Plat-d'Etain*. Décidément Capestoc était par trop vantard, jusqu'à quel point pousserait-il l'impudence? et le plus naturellement du monde :

— C'est donc que vous avez tué votre adversaire?

— Tué mon adversaire! fit Capestoc. Ah! vaï, j'en ai blessé un; quant à l'autre, il a bien vite demandé grâce.

— Ah ça! que me racontez vous là? Ils étaient donc deux?

— Et deux terribles! Mais avec moi ça n'a pas traîné.

— Ce n'est donc pas le louvetier du roy?

— Oh! celui-là! fit Capestoc.

— Eh bien?

— Eh bien! Madame Bourniquet, votre louvetier du roy est un mécréant que je tuerai à la première occasion.

— Que ne l'avez-vous fait aujourd'hui?

— Il aurait fallu que je le voie.

— Il n'était donc pas à l'île Louviers?

— Le lâche! il m'a faussé compagnie.

Cette fois, Mme Bourniquet comprit que le Gascon ne mentait pas. Mais alors, s'il ne s'était battu contre Lopez de Silva, quels étaient donc ces deux terribles adversaires contre lesquels il avait tiré l'épée?

— Voyons, fit-elle, puisque M. de Silva que vous avez provoqué, et qui vous avait donné rendez-vous, vous a lâchement faussé compagnie, contre qui donc vous êtes-vous battu?

— Hé! répondit Capestoc, contre les deux escogriffes que le Silva avait envoyés pour m'assassiner.

— Oh! oh!

— En douteriez-vous?

— Dame! C'est une grosse accusation contre un gentilhomme de Sa Majesté.

— Allez le demander à ce pauvre Bobignasse qui geint dans son lit avec trois pouces de fer dans la cuisse droite et à son ami Sacassou qui le veille à cette heure.

— Bobignasse! Sacassou!

— Oui! les deux ruffians qui ont voulu me tuer, et mes amis maintenant.

— Vos amis!

Mme Bourniquet ne comprenait rien à toutes ces choses, tant ces événements lui paraissaient extravagants.

— Voyons, racontez-moi...

— Non! non! Pas maintenant, fit Capestoc, mais tout à l'heure, dans cet effrayant Moulin du diable. Car vous avez toujours envie d'aller rêver au clair de lune dans ces ruines maudites, je suppose?

— Et vous voulez toujours me servir de cavalier? murmura la modeste Madeleine en baissant les yeux.

— Pardious! si je le veux!

Ce disant Capestoc monta dans sa chambre pour refaire la toilette que les événements de tout à l'heure avaient quelque peu

chiffonnée, puis il descendit, se mit à table, mangea avec ce féroce appétit qui le caractérisait, et enfin, comme six heures et demie sonnaient, il prit son chapeau, sa cape, ceignit son épée et s'en fut attendre son amie au delà de la Porte-Neuve, comme il était convenu.

Ainsi qu'on vient de le voir, Capestoc n'avait pas attendu longtemps et, à sept heures précises, Mme Bourniquet avait franchi la Porte-Neuve. Elle s'avança vers Capestoc, lui prit le bras, et sans s'arrêter :

— Vite! vite! fit-elle, j'ai peur d'avoir été suivie.

— Bah! qui donc?

— Est-ce qu'on sait! Les gens sont si méchants. Je ne serai tranquille que lorsque je serai dans le moulin.

Dix minutes après ils y arrivaient. A vrai dire, le moulin de Brisemiche, que la légende populaire avait dénommé « Moulin du diable », n'avait rien de bien lugubre au premier abord. A demi construit sur pilotis, il s'élevait de deux petits étages sur la rive de la Seine, et on y arrivait par une porte vermoulue exhaussée de trois marches qui donnait accès dans une unique salle où se trouvaient deux meules immobiles depuis longtemps.

La salle était grande et spacieuse; à droite, un escalier en colimaçon conduisait à une sorte de galerie où s'ouvrait la chambre du haut; au milieu, au fond, une porte par où l'on apercevait la roue du moulin. A côté de la roue, une échelle descendait jusqu'au ras de l'eau. Jadis un bateau était amarré au bas de cet escalier, ce qui devait être fort commode pour les aïeux de Bourniquet qui, grâce à cet escalier et à ce bateau, pouvaient sortir du moulin on y entrer sans passer par la porte et sans éveiller les soupçons des passants. Tel était cet horrible Moulin du diable, où Satan menait son sabbat et où, ce soir-là, Capestoc pénétra avec Mme Bourniquet.

En entrant dans cette salle, Capestoc ne put s'empêcher de frissonner, mais hâtons-nous d'ajouter que ce n'était point de peur. Le froid et l'humidité étaient la seule cause de cet involontaire frisson, car le vent et les brouillards de la Seine entraient comme chez eux dans cette bicoque inhabitée depuis de si longues années et y entretenaient un perpétuel état de fraicheur très préjudiciable aux poumons et aux bronches de ceux qui s'y aventuraient.

— Brr! il ne fait pas chaud ici! murmura Capestoc.

— Aussi n'est-ce point là que nous allons nous arrêter. Cet

escalier va nous conduire à la chambre du haut, où une échelle nous mènera sur la terrasse qui domine le tout et où jadis les meuniers faisaient sécher leur blé après le lavage. Venez, suivez-moi. Là nous serons merveilleusement pour rêver à la lune.

— Allons rêver! fit Capestoc.

Et après avoir soigneusement verrouillé la porte d'entrée, ils montèrent au premier, et la salle basse retomba dans son silence et son obscurité.

Or à peine cinq minutes après que Capestoc et Mme Bourniquet avaient quitté la salle basse, tout à coup, on entendit l'escalier de bois, qui descendait jusqu'au niveau de la Seine, crier comme sous le poids d'un corps, et bientôt une forme noire apparut au haut de l'échelle, puis prit pied sur le parquet et entra dans la salle du moulin.

C'était un homme grand et élancé, entièrement couvert d'un manteau noir doublé d'écarlate et dont le visage était caché sous un masque pourpre. Il marcha dans l'obscurité, en homme qui connaît les êtres; alla vérifier si la porte était bien fermée, puis vint clore les deux volets de bois, et, cela fait, alluma un flambeau qui se trouvait sur une petite table, placée dans un coin de la salle.

Il avait à peine terminé cette mystérieuse besogne, que l'échelle grinça de nouveau et que trois ou quatre hommes également masqués, mais de noir ceux-là, parurent à leur tour. Le premier arrivé se dirigea vers eux, et ce dialogue s'engagea :

— Qui es-tu? demanda l'homme au masque rouge.

— Fils de Dieu? répondit l'autre.

— D'où viens-tu?

— Du néant!

— Où vas-tu?

— Au néant!

— Que veux-tu?

— Mon bon droit.

Le Masque Rouge parut satisfait de ces réponses qui devaient être un signe de ralliement, il s'écarta et laissa pénétrer le groupe qui vint se ranger autour de la table.

Cependant un nouveau groupe arrivait, et le même dialogue s'engagea. Puis un troisième. Cette fois, les compagnons devaient être au complet, car le Masque Rouge vint se planter au milieu de la chambre et, jetant un regard autour de lui, sembla compter ses compagnons : ils étaient douze.

— Bas les masques! cria l'homme masqué de rouge. Tous les visages se montrèrent découverts, en même temps que chacun de ces douze hommes se débarrassait de son manteau. L'observateur le plus profond n'eût pu dire à quelle catégorie appartenaient ces douze hommes. Ils avaient tous une mâle figure, pleine de décision où se lisaient le courage et la loyauté. Tous portaient l'épée, et cependant ce n'étaient point là des soldats, et moins encore des gentilshommes. Le Masque Rouge les regarda encore une fois, puis à son tour il se démasqua.

Et MM. de Navailles et de Brécourt eussent été fortement étonnés alors, en reconnaissant dans le Masque Rouge leur intime ami M. Lionnel de Puyroland!

Comment ce jeune homme riche et puissant, porteur d'un nom célèbre et noble, ce courtisan qui avait ses grandes et ses petites entrées au Louvre, et auquel le roy ne dédaignait pas d'adresser la parole, se trouvait-il être le chef de cette mystérieuse compagnie? Pourquoi se cachait-il sous la légende du Masque Rouge? Tel est le mystère qui eût certainement intrigué les amis de Lionnel de Puyroland.

Mais, quelque mystérieuse que fût la chose, elle n'en était pas moins patente : Lionnel de Puyroland était ce Masque Rouge qui remplissait Paris de ses énigmatiques exploits, et c'est dans ce vieux Moulin du diable que le Masque Rouge réunissait ses hardis compagnons.

Après les avoir comptés et minutieusement examinés pour voir si aucun indiscret ne s'était glissé parmi eux, Lionnel de Puyroland, à qui nous laisserons son titre de Masque Rouge, rangea autour de lui ses compagnons et commença ainsi :

— Messieurs! comme toujours, je vous retrouve fidèles à l'appel et exacts au rendez-vous. Je vous en remercie. Sans tant de mots, car les temps sont précieux, voici ce qui m'a fait vous réunir.

Silencieusement, les compagnons du Masque Rouge se groupèrent autour de leur chef, pour ne point perdre les paroles qu'il allait prononcer.

Le Masque Rouge continua :

— Un nouveau crime vient d'être commis, un homme de bien est tombé, iniquement frappé par une main criminelle, un homme est mort dont le sang nous crie vengeance. Jurez que justice prompte et immédiate lui sera faite!

— Nous le jurons! répondirent les douze hommes en étendant la main.

Le Masque rouge reprit :

— Cet homme est le duc de Belyeuse, qui lutta toujours pour la bonne cause et dont la loyale épée ne se teignit jamais que du sang des ennemis du trône et de l'autel!

Lionnel s'arrêta une minute comme pour rappeler ses esprits. Il continua enfin, d'une voix tremblante d'émotion :

— Hier à dix heures du soir, je longeais les bords de la Seine quand, non loin de moi, dans le silence de la nuit, j'entendis comme des cris; je hâtai le pas, et bientôt, à la pâle clarté de la lune, je vis briller des épées. Sur le terre-plein du Pont-Neuf, sept rapières s'acharnaient contre une simple épée de cour. Sans m'inquiéter des causes ni de la condition des combattants, j'accourus au secours du faible. Sept épées contre une seule, c'était trop, la mienne balançait les chances... Hélas! j'arrivai trop tard.

En prononçant ces paroles, comme un sanglot étouffa la voix de Lionnel. Ses compagnons frémissaient, émus plus encore peut-être par l'émotion de leur chef que par le terrible récit qu'il leur faisait. Par un effort de sa volonté, il se reprit et continua :

— Oui, j'arrivai trop tard! Comme j'allais changer la fortune des armes, le duc s'effondra à terre, mortellement blessé. Mais un de ses assassins mordit la poussière, et ses compagnons s'enfuirent épouvantés. Un quart d'heure après, quand on a relevé son cadavre, on a reconnu que le Masque Rouge avait passé par là.

— Vive le Masque Rouge! crièrent les douze hommes avec un élan et une conviction indomptables.

— Parmi ceux qui prirent la fuite, il en est un que je retrouverai, leur chef! Mon fer a éraflé son front! Il ne nous échappera pas.

— Oui! qu'il meure! fit une voix.

Lionnel continua, avec une émotion croissante :

— J'essayai de porter secours au mourant. M'étant baissé pour l'examiner, c'est alors que je reconnus le duc de Belyeuse. Lui aussi me reconnut. Son œil brilla une seconde avant de se fermer à jamais et j'y lus la joie suprême de mourir entre les bras d'un ami. Il me pressa doucement la main, et, sa bouche s'entr'ouvrant une dernière fois, il eut le temps de murmurer, mais si doucement que je l'entendis à peine : « Mon agresseur était un homme aux gages de Richelieu, je meurs assassiné par le cardinal. »

Les compagnons du Masque Rouge se turent, comme foudroyés

par cette révélation; puis un long murmure courut, et bientôt une voix éclata, criant :

— Mort au cardinal !

D'un geste, Lionnel calma ses hommes, puis il reprit :

— Vous n'ignorez point les attaches qui unissaient le duc de Belyeuse à la reine mère. Vieux compagnon de Henri IV, il avait reporté sur la veuve de son roy toute son affection muette et respectueuse, comme il convenait à un vieillard qui avait assez fait pour la France et pour le trône pour avoir le droit de se reposer loin des intrigues de la jeune cour. Car, vous le savez comme moi, le duc de Belyeuse ne fréquentait pas le Louvre. Qu'y eût-il été faire? Pourtant, hier soir, il s'y rendit A la veille de prendre une résolution, en fidèle sujet et loyal courtisan, il avait cru devoir prendre conseil de la reine mère. Or Richelieu, auquel rien n'échappe, grâce aux espions qu'il entretient à grands frais, eut connaissance de cette visite, il pensa que le duc n'allait voir Marie de Médicis que pour conspirer contre sa propre autorité. Dès lors, cet homme le gênait, et le cardinal l'a fait assassiner par ses spadassins.

— Nous le vengerons! crièrent les douze hommes.

— Merci! dit le Masque Rouge. Oh! je ne doutais point de vous et c'est plein de confiance que je vous ai réunis ici. Oui, il faut venger le duc de Belyeuse, oui, il faut que le cardinal expie enfin tous les crimes dont il ensanglante les marches du trône. Il est trop haut pour que la justice des hommes puisse l'atteindre, il appartient à la justice de Dieu, et c'est nous qui sommes cette justice.

— Mort au cardinal, firent les conjurés d'une même voix.

Alors, au milieu du silence qui suivit cette sinistre menace, un bruit de fer se fit entendre en haut de l'escalier, en même temps qu'une voix criait :

— Parfandious !

(A suivre.) Rodolphe Bringer.

UNE TOURNÉE EN AMÉRIQUE [1]

(Suite.)

X

Il y a un concierge de l'obélisque !... Au Capitole. — Députés et sénateurs. — Plus simples que chez nous, mais tout aussi bavards. — L'élection du « Père Gigogne ». — En assistant à la revue. — Papa la Victoire. — Quand on prend du ruban...

Parmi les fantaisistes sinécures, il en est une que citent invariablement les commis voyageurs attablés au Café du Commerce, c'est celle de concierge de l'obélisque. Leur plaisanterie a sa raison d'être à propos du monolithe qui décore, plus ou moins, notre place de la Concorde: elle serait absolument idiote en parlant de cet autre obélisque, haut de 555 pieds celui-là, élevé à Washington, à la mémoire de Georges Washington.

Il y a là un portier-gardien, très occupé, s'il vous plaît; car on monte là-dedans, et, comble de modernisme, au moyen d'un ascenseur. Le « Père de la Patrie » avec ses idées élevées, n'aurait pas désapprouvé, en la circonstance, ses arrière-petits-enfants.

Que dire du Capitole? de son dôme, de ses escaliers? C'est grandiose et simple; mais là cause en est-elle à l'abus du marbre blanc? C'est froid!...

Là siègent, à un bout les sénateurs, à l'autre, les députés.

Je fus l'attentif témoin d'une séance tenue par les citoyens représentants du Peuple. Il m'a paru qu'en changeant de ciel je n'avais guère changé d'hommes. Du verbiage... par-dessus les oreilles; mais des actes, pas des tas. Un seul point à l'avantage des hommes politiques yankees. Tout, dans l'enceinte législative,

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 14 juillet.

se passe avec moins de pose injustifiée, et de solennité creuse qu'à la Maison au coin du quai... d'Orsay. L'attitude générale est bon enfant, je dirai même familiale. S'en étonnerait-on dans un pays où le fait seul d'être père de dix-huit enfants, fidèlement procréés et élevés dans le même district, valut à un solide compère une forte majorité aux élections sénatoriales ?

Mais, au fait, pourquoi n'accorderait-on pas le même honneur aux pères Gigogne de notre belle France? Etant donné l'amour des grandeurs qui caractérise les petits-fils de Voltaire, la dépopulation serait du coup enrayée.

Peut-on croire, en effet, que sur ce sol fécond et nourricier il ne se trouverait pas 881 hommes capables d'émettre chacun, — légitimement s'entend — au moins dix-huit rejetons? Mais alors, les femmes, comme ayant été encore plus à la peine, réclameraient, elles aussi, le droit indiscutable de siéger auprès de leurs époux; si bien qu'à côté des membres du bureau parlementaire nous aurions ceux du bureau... de nourrices.

Le passé après l'avenir. J'ai assisté, avec l'élite du monde politique, à la revue militaire passée par le Président, le jour anniversaire de la naissance de Washington. Ceux que l'on fête surtout, parmi tous ces soldats et pompiers volontaires, ce sont les vétérans, les uns ayant remplacé le coup d'œil d'aigle du conquérant par une paire de prosaïques lunettes, d'autres affermissant à l'aide de béquilles ces pas qui, jadis, les conduisirent ou auraient pu les conduire à la victoire.

Mais que de médailles et de boutons d'honneur sur ces poitrines de lions! Cela forme à certains une sorte de cotte de mailles, qui, avec une rangée ou deux de plus, leur économiserait la dépense d'une tunique et jusque d'un pantalon.

La manie du ruban, l'amour de la décoration, voilà une double faiblesse à laquelle, moins que tout autre Etat monarchique, a pu se soustraire la démocratique Amérique.

En dehors de la création que j'ai prônée — d'un pendant à notre médaille de sauvetage pour les pompiers — Le Président qui, rompant avec les traditions d'une origine égalitaire, instituerait une Légion d'honneur quelconque, ou, à défaut, son demi-deuil, les Palmes académiques, ou son espérance, le Mérite agricole, assurerait sa réélection à vie.

Tout le monde voudrait en avoir ; et, si les finances américaines n'étaient déjà pas si florissantes, on trouverait, en moins de six

mois, avec le produit des droits de chancellerie, de quoi armer la première flotte du monde.

Nota bene. — Ce n'est pas un « bateau » que je monte ; c'est l'expression de la pure vérité.

Toujours, pour rester dans le vrai, je relève sur mes registres la recette de la première représentation donnée, le 17 février à Washington, au *Lafayette Square Theatre*, déjà nommé. *La Dame aux Camélias*, où Mme Duse fit applaudir, une fois de plus, sa sensibilité exquise, sa puissance d'expression dramatique, a produit 4.712 dollars — vingt-quatre mille francs.

Et dire que l'on parlait autrefois de « voix d'or ».

XI

C'est dimanche!... — Temperance day. — Bourgogne en cafetière. — Le restaurant du bon M. Tartufe. — Concerts sacrés, sacrés concerts. — Tararaboum-cantique. — Plus que le maximum !... — Succès de femme, succès d'argent. — L'opinion de Henry Irving.

Un jour de repos, après tant d'enivrants succès, n'est pas de trop... Nous l'aurons, au delà de toute espérance, à notre retour à New-York. C'est le 22 février 1896, et c'est dimanche!...

Quel changement subit dans la vie et les mœurs de cette population qu'en dix-huit jours de fréquentation quotidienne il me fut donné de connaître active, remuante, libre de conversation et d'idées. Un champ de bataille après l'engagement, une paix sereine après la giboulée.

Personne dans les rues, toutes les boutiques closes; une atmosphère de recueillement, de tempérance vous enveloppe ; pour un rien on courrait de sermon en sermon, et l'estomac vide, la gorge sèche, on se sustenterait l'âme, sinon le corps, avec les chants pieux de la plus pure liturgie, si un démon malin ne soufflait à l'oreille cette maxime sceptique du bon monsieur Tartufe :

> Il est avec le ciel des accommodements.

S'il y en a ? jugez-en :

La prise d'air au long des allées du Central Park m'ayant ouvert l'appétit, je me précipite sur l'huis entrebâillé du premier restau-

rant venu et de ma voix la plus catégorique je commande un déjeuner soigné.

— Surtout du Bourgogne, et de première marque, ajoutai-je.

Dépeindre l'ahurissement, la mine scandalisée du garçon est impossible à mon pinceau d'impressionniste débutant.

— Monsieur désire du vin, et du Bourgogne encore!... Il a donc oublié que c'est aujourd'hui dimanche?

— La veille du lundi, je le sais pardieu bien.

— Alors, monsieur ignore la loi américaine : « Défense absolue de servir dans un lieu public aucun vin en bouteille ou spiritueux quelconque. »

— Vraiment? Eh bien! une fois ne's coutu tpas me, servez le péjeuner, je vais boire de l'eau.

— Pourquoi pas du café ? réplique le larbin.

Et il pose sur la table une cafetière et une tasse.

O stupeur! le moka est rouge comme un rubis, et n'était l'ennu de déguster du Clos-Vougeot dans de la porcelaine, on se laisse-rait presque aller à mériter le populaire refrain :

> Ohé, Durondard,
> Tu t'es mouillé la cafetière...

Voilez-vous la face, ô musiciens évangéliques !

Autre chose : Tout le monde sait que le cock-tail est aujourd'hui le tonique, le stimulant indispensable de l'existence américaine et, à l'occasion, parisienne. Tout Yankee digne de ce nom se croirait condamné, sans le coûteux breuvage, à dépérir avant la fin de la journée, tel le fœtus sans son bocal d'alcool. Mais comment éluder l'interdiction policière d'administrer aux clients assoiffés l'alcool ou l'un de ses chers dérivés ? Rien de plus simple : tous les bars tiennent leurs volets hermétiquement boulonnés sous l'œil de lynx des seigneurs policemen; mais l'hôtel a le devoir de ne pas laisser mourir de faim ses clients; et, vu leur affluence, il a même garni de nappes les tables de son café.

Entrez et prenez place : voici, à la droite de chaque convive, la frugale assiette de petits pains et la salière de rigueur. Mangez ou ne mangez pas; ce sera toujours dix cents de supplément pour la boulangerie et l'assaisonnement; mais ce qui majorera, probablement, la note, c'est le nombre indéfini de cock-tails qu'à l'abri de cette collation de Spartiate vous aurez sournoisement absorbé.

L'addition est « salée » si les petits pains ne l'ont pas été.

Le sel ne manque pas, non plus, dans l'organisation de ces concerts sacrés du dimanche qui font une concurrence redoutable à « ces services gais et entrainants » (*textuel*) promis par des affiches à la porte des églises. En France, au moins, les théâtres font carrément relâche, le vendredi saint, et, sauf de très rares Casinos ou Moulins-Rouges, les salles de musique n'exécutent que des œuvres empreintes d'une religieuse gravité. Pénétrez, le saint jour, chez Jonathan, dans le premier théâtre ou alhambra venu.

Ici, nulle dame en toilette sombre, aucun monsieur en habit noir psalmodiant la naissance d'Ève, hurlant le martyr de saint Étienne. La comédie, le drame sont les mêmes qu'en semaine, à cette exception près que, pour justifier le nom de concert, on ne baisse pas le rideau et on ne change pas le décor. L'acte fini, la rampe est baissée, et, dans cette pénombre, une troupe de gens mal mis confusément s'agite. Ce sont les tapissiers qui déplacent les meubles, les garçons d'accessoires qui enlèvent ou apportent les objets nécessaires à la marche de l'action. Puis, comme la veille ou l'avant-veille, le jeune premier continue de courtiser l'amoureuse, et le père noble ne varie pas dans son refus de consentement.

Aux lieux où fleurissent d'ordinaire la gaudriole, la pantomime, rien ne s'opposerait à l'édification des fidèles au moyen de tableaux vivants strictement composés de sujets religieux, tandis qu'un récitant sévère décrirait l'état d'âme des personnages mis en scène.

Horreur ! qu'ai-je entendu ? N'est ce pas le *Tararaboum* ?... Que vois-je ? Une déhanchée « high-kicker », danseuse excentrique, dont les « pattes en l'air » et les grands écarts ont déjà congestionné les plus carabinés policemen, dardant, non les mains jointes, mais les doigts de pied vers le ciel.

Il paraît que l'acte de lever la jambe, considéré communément comme peu moral en semaine, devient le plus angélique des gestes s'il est exécuté le jour où les navires hissent leur grand pavois, et que la « scie » pornographique à la mode se transforme en hymne séraphique lorsque l'heure est venue d'adorer le Créateur.

Cela, ne l'oublions pas, chez le peuple le plus pratique, le plus sérieux du monde, très amusé, sans doute, une fois en huit jours, de redevenir le grand enfant qui, comme l'habillé de soie cher à Monselet, sommeille au fond de l'âme de chacun.

Seul, l'étranger de sang-froid ne comprend pas ces demi-mesures.

Si le sentiment religieux populaire s'oppose à ce qu'on puisse s'amuser, le dimanche, et boire à sa soif, pense-t-il, pourquoi défendre au vulgaire bar-keeper ce qu'on permet au cafetier? Pourquoi appeler concert sacré une représentation théatrale, ou une série de refrains de « beuglant » quand c'est surtout, un sacré concert?...

Nous sommes en un pays de liberté, que diable ! Laissons chacun libre d'agir à sa guise ; nous y gagnerons quelques hypocrites de moins.

La question de faire ou non relâche, le septième jour, n'a — honni soit qui mal y pense — aucun rapport moral ou financier avec nos représentations.

Nous débutons, le 23 février, un lundi, au Fifth Avenue Theatre, avec la *Dame aux Camélias*.

Recette : 22,612 fr. 50.

Le lendemain : *Cavalleria rusticana*, de Verga, et la *Locandiera*, de Goldoni ; recette : 19,367 fr. 50.

Vendredi, nous remontons : la *Dame aux Camélias* produit : 24,320 francs ; et, samedi, en matinée, *Cavalleria rusticana* et la *Locanderia* décrochent le joli magot de 24,002 francs.

C'est le « record » du succès du moment. Sarah Bernhardt, qui joue, en même temps, la *Dame aux Camélias* à *Abbeys Theatre* ne dépasse jamais 3,000 dollars, — 15,000 francs.

Bien que nos trois spectacles ne varient pas, *Magda* faisant les lendemains de la *Dame*, nous serons descendus, une seule fois, en vingt-deux représentations, au-dessous de 20,000 francs.

Le beau sexe yankee raffole de Mme Duse ; nous tenons, au bon sens du mot, un succès féminin, le plus durable de tous, la femme enthousiaste ramenant, généralement, à sa suite, son mari, les amis de celui-ci, et poussant au bureau de location sa famille et toutes ses relations.

Si vous avez souffert, si vous avez aimé !

Mme Duse réalisera pour vous l'idéal de la souffrance et de l'amour. Que l'on comprenne ou non l'italien, il y a là un art d'attitude, de jeux de physionomie, d'inflexions de voix qui font que l'on se retrouve en là sublime artiste belle, idéalisée et déjà pardonnée.

Après le baisser du rideau sur le cinquième acte la *Dame aux*

Camélias, l'émotion de la mort de Marguerite Gauthier est si profondément empoignante qu'une demi-minute s'écoule, avant qu'un seul spectateur ait songé à quitter sa place.

« La plus grande artiste du monde », a dit le tragédien anglais Irving.

Le monde ancien et nouveau est en train de lui donner raison

XII

Un souvenir à Lemice-Terrieux. — L'ossuaire du *New York Herald.* — J'y suis, j'y reste. — Quelles manchettes ! — Au sous-sol, la littérature — « Our Thomas ». — Un génial admirateur de Mme Duse. — A Orange Park. — Encore mieux !

Il existait jadis, dans cet heureux Paris, un personnage d'âge mûr dont le malin plaisir consistait à mystifier ses concitoyens. Fausses candidatures académiques, fausses infortunes conjugales et surtout faux décès, telles étaient les spécialités où s'exerçait principalement la verve de cet insaisissable fumiste qu'à défaut d'état civil précis on surnomma Lemice-Terrieux.

Quand il avait jugé sa dernière farce oubliée et ses victimes ordinaires sans méfiance contre l'énormité de ses « poissons d'avril », tout à coup, à une heure trop tardive pour en contrôler l'exactitude, s'abattait sur deux ou trois graves journaux la nouvelle de la mort du sénateur Z... ou du magistrat Y... Et, le lendemain, le malheureux « dégringolé » par persuasion lisait, non sans aigreur, dans sa feuille favorite, son éloge funèbre perfidement tempéré par de sourdes critiques.

A New-York, ce genre de nécrologie anthume revêt une forme plus discrète et, en même temps, plus originale.

Si vous voulez avoir une idée complète de ce qu'est un journal en Amérique, ne manque pas de solliciter l'entrée des bureaux du *New York Herald*. Voici, concentrée entre quatre murs, toute la vie de l'immense cité ; que dis-je ? toute celle des cinq parties du monde.

Téléphone, télégraphe — la dépêche coûtât-elle plusieurs milliers de francs — sont mis à contribution, sans souci de la dépense, pourvu que le lecteur soit rapidement et exactement renseigné. De son bureau, le rédacteur en chef communique, récepteur à l'oreille,

ou crayon à la main, avec Boston, Chicago, Philadelphie, San-Francisco, Londres, Paris, Saint-Péterbourg, Vienne, Berlin, etc. Ce n'est pas trois, quatre lignes à développer à coups de Larousse, de Vapereau ou de la « collection » des années précédentes qu'il demande; mais une, deux, trois colonnes d'article, suivant l'importance ou l'intérêt du sujet.

Pas de temps à perdre; un demi-cent de « reporters », de « reporteresses », surtout, attendent dans une salle voisine, leur « papier » tout rédigé à la main, que les chefs des informations, des « échos », des faits-divers, du courrier théâtral aient pris connaissance de leurs « machines » et en aient référé à l'autocrate suprême.

Arriver sans encombre à ce que le « bon à tirer » soit délivré à l'heure dite, tel est, toute la soirée, le but du général de cette véritable armée à laquelle, en qualité de troupier auxiliaire, je suis fier d'avoir passagèrement appartenu.

— Très bien, tout cela! m'écriai-je le jour de ma visite. Mais il est un cas où votre merveilleuse activité doit se trouver en défaut. C'est lorsqu'à deux heures du matin, moment inéluctable du tirage. le correspondant de Paris vous télégraphie, en deux mots, la mort d'une célébrité survenue subitement, quelques instants avant. Force vous est alors de l'expédier là-haut sans couronne oratoire et sans fleurs de rhétorique.

— « Prévoir, c'est guérir », enseigne la sagesse des nations, me répondit-on. « Prévoir, c'est enterrer proprement », édicte le *New York Herald*.

Et je fus invité à franchir le seuil de l'ossuaire.

Une salle propre et claire, pas plus triste que cela; plutôt un colombarium qu'une réduction de nos catacombes, avec ses cases alignées ou superposées, portant, chaque, une lettre de l'alphabet. Je m'approche... pas traces d'urnes funéraires; mais symétriquement accolées de multiples « formes » d'imprimerie.

— Qu'est cela? demandai-je à mon obligeant cicerone.

— L'ossuaire, on vous l'a dit.

— Les articles tombés au rebut?

— Pas du tout... Vous avez là, sous vos yeux, la plus complète et documentée collection d'articles nécrologiques sur les gens un tant soit peu connus de l'univers. La biographie les prend à leur naissance pour les suivre dans toutes les phases de leur existence travailleuse, drolatique ou agitée. Un fait nouveau survient-il?

Séance tenante, « un paquet » supplémentaire est ajouté à la « queue » du récit, jusqu'à ce que l'odyssée des faits et gestes du monsieur ou de la dame s'arrête devant l'inévitable épilogue « la mort ».

Voulez-vous un exemple? j'ai justement là, sous la main, l'oraison funèbre, avant la lettre... de faire-part, de certaine « étoile » qui ne vous est pas inconnue : La Patti.

Ecoutez ; pleurez... et rectifiez, s'il y a lieu !

« Hélas ! c'est fini ! le rossignol a fini de chanter. Celle qui a charmé tous les publics musicaux du monde n'est plus.

« Aujourd'hui, à... heures, Mme Adelina Patti est morte dans sa... année.

« Née de parents espagnols... »

Il n'y avait pas une syllabe d'erreur.

— Etonnez-vous après cela, poursuivit mon interlocuteur, si, un quart d'heure après l'irréparable mutisme de la « divine serinette », comme après toute disparition marquante, le *New-York Herald* est à même de faire paraître une édition spéciale encadrant le portrait du défunt, de la défunte de huit à dix colonnes de dates et d'anecdotes.

— Je me sauve...

— Pourquoi ?

— Vous n'auriez qu'à m'offrir un coin de l'ossuaire.

— Impresario modeste ! c'est fait !

Je n'osai pousser l'indiscrétion jusqu'à demander communication de l'en-tête sensationnel destiné à corser le titre du journal, le jour de ma triste envolée vers de plus pures « étoiles... »

Car, mode tintamaresque, qui nous gagne à son tour, il n'est pas de bonne feuille transatlantique sans « manchette ».

Et quelles manchettes ! les plus petits faits prenant l'importance d'événements considérables et motivant des dix, vingt tirages supplémentaires, comment allumer l'œil du bon passant jobard, sinon à l'aide d'une courte et expressive ligne de « boniment » imprimée en caractères monumentaux ?

Les rébus, comme dans nos publications illustrées, ne s'étalent pas à la dernière page, mais bien en vue, entre le titre et le texte.

Comprenne qui pourra : *Salade russe ; Doreuse sur titres ; un Buveur d'eau ; les Morceaux en sont bons ; Taureau par les cornes.*

Le premier indique que dans la politique du tsar il y en a pour tous les goûts ; les autres annoncent successivement le mariage d'une richissime héritière du cru avec un gentilhomme français décavé ; la noyade d'un pauvre diable ; la reconstitution d'une femme horriblement dépecée ; enfin la mésaventure d'un mari qui, surprenant sa femme en flagrant « dans le lit », s'est fait honteusement tirer les oreilles par le complice de son déshonneur.

Nous avons essayé, sur les bords parfumés (?) qu'arrose la Seine, d'égaler, de dépasser même ce genre de puffisme journalistique en intitulant, dans l'un de nos plus importants quotidiens, une explosion anarchiste, *patatras*, le procès d'un rebouteux, *la main de masseur*, et la chute du lustre de l'Opéra sur une infortunée spectatrice, *cinq mille kilos sur la tête d'une concierge*.

Etrangement naïf serait celui qui chercherait, après de pareilles entrées en matière accompagnées d'illustrations sans autre mérite que l'actualité, l'article littéraire, régal chez nous d'une élite ; il faut descendre jusqu'au rez-de-chaussée où se loge le feuilleton pour découvrir trace de style ; encore le Yankeeland n'en tire-t-il pas le plus souvent grande gloire. C'est généralement signé *Paul Bourget* ou l'un de nos auteurs à succès tapageurs.

Ainsi seront détrompés ceux de mes ingénus amis de France qui seraient tentés de comprendre les susdites criardes « manchettes » avec d'autres manchettes, en dentelles, celles-là, du digne M. de Buffon.

Le « reporter » — puisque reportage il y a — eut, et a encore beau jeu avec « Our Thomas », notre Thomas, moins familièrement l'ingénieur des ingénieurs, Thomas Alva Edison. Peu de jours se passèrent, il y a quelques années, sans qu'un chroniqueur « à la va vite » en mal de copie attribuât à l'infatigable chercheur une invention plus renversante que ses devancières.

Edison a un titre, à mes yeux, qui dépasse de cent coudées les autres ; quoique sourd comme le plus sourd des pots, il admire religieusement Mme Duse.

Que de fois, d'un coin de la coulisse, n'étudiai-je pas l'effet du jeu de notre admirable actrice sur cette physionomie de rêveur aux yeux bleus, souriant, tel un enfant naïf, à l'image d'une vie à peine entrevue !

Approcher de ce géant, aussi élevé de pensée que de taille, devint l'un de mes chers désirs. Il fut réalisé, à la suite de l'envoi

que je lui fis du portrait de Mme Duse, et qui me valut la lettre téléphonée suivante :

Cable Adress
« Edison, New-York »
Phonograph dictation

From the Laboratory
of
THOMAS A. EDISON.
Orange, N. Y. March 20 1896

M. SCHURMANN Esq
Fifth Avenue Theatre,
New-York

« Dear Sir,

« I beg to advise you that the Photograph of Madame Duse came safety to hand for which I am very thankful, I enclose you herewith my Photograph for yourself and will be very glad to have you come out and see me. I am very glad to hear that Madame Duse is going to visit my laboratory.

« Yours truly,
« Thos. A. Edison. »

Traduction :

« Cher Monsieur,

« J'ai l'honneur de vous informer que j'ai reçu le portrait de Mme Duse, pour lequel je suis très reconnaissant. Je vous envoie, ci-joint, mon portrait pour vous-même, et serai très heureux de vous voir venir ici pour me rendre visite. Je suis très heureux d'apprendre que Mme Duse va venir visiter mon laboratoire.

« Votre dévoué,

« Thos. A. Edison. »

Orange Park est situé de l'autre côté de l'Hudson. Là, parmi la verdure d'arbres séculaires, s'exécutent, dans d'immenses ateliers, ces mirifiques inventions qui ont transformé l'existence humaine.

Edison nous reçut, très cordial, très simple ; il nous fit passer en revue, comme s'il se fût agi de simples jouets, ses miracles passés, présents, futurs, et demanda, ainsi qu'une grâce insigne, que Mme Duse confiât à un phonographe ses derniers cris de douleur et d'amour au cinquième acte de la *Dame aux Camélias.*

Une poignée de mains... tous deux se séparèrent, *Elle* et *Lui* rêvant de cet « encore mieux » ; toute l'ambition de l'inventeur et de l'artiste de génie.

XIII

Dans l'enfer. — Jaunes et noirs. — Théâtre Céleste. — Ça manque de femmes. — Double gin, amour et bamboula. — Les indiscrétions du Loadging-house. — Serviette et savon communistes. — On ne peut même pas... dormir tranquille. — Pattes en l'air. — Une vraie noce dans un bon restaurant. — Conversation cacaphonique.

On n'a pas besoin d'être grand-duc de Russie, et oncle du tsar pour désirer faire connaissance avec « l'enfer » d'une grande cité. Je n'aurais pas voulu m'éloigner de New-York sans avoir poussé une pointe dans le bas de la ville jusqu'au quartier de Bowery, qui a la noble ambition de rappeler les êtres et les coutumes de « la Plac' Maub' », des rues des Anglais, Galande et de la Huchette.

Chinois, nègres, matelots se disputent la possession de ce sol boueux, empuanti de relents d'alcool, où les hoquets d'ivrognes, les chansons obscènes et les appels à de hideuses étreintes se mêlent en un pot-pourri, que la macabre école musicale de l'avenir sera seule tentée de reproduire.

Un petit tour à Pékin, à Shangaï plutôt, vous sourit-il ? Tournez le coin de cette ruelle latérale.

Aux devantures, rien que des inscriptions chinoises ; du haut du faîte des bicoques, les bannières illustrées de dragons claquent au vent. Ne craignez-vous pas les indigestions ? Poussez la porte à claire-voie de ce restaurant, et prenez place parmi ces fantoches jaunis s'escrimant dans de minuscules tasses à l'aide de deux minces baguettes de bois.

Le menu, invariable pour tous, se compose d'un tas d'horreurs dont mieux vaut ignorer le nom. On serait exposé à en recommander en rêve : œufs pourris, nids d'hirondelles, poisson nageant dans un bain d'huile infecte ; le tout arrosé d'une exécrable eau-de vie de riz, auprès de laquelle un gargarisme au vitriol doit sembler du petit-lait.

Et ce n'est pas fini !... Dans la baraque à côté, l'art dramatique des rives du Yang-tsé-Kiang va se charger d'écorcher les oreilles du profane imprudent, comme l'art culinaire de même acabit a éraillé son gosier.

« Céleste ? » ou ça ne l'est-il pas ? Hélas ! si, au moins, ça l'était... Mais, du 1er janvier au 31 décembre, les spectateurs, tou-

jours les mêmes, ne cessent de se pâmer à la même histoire de brigands dont les méfaits sont interrompus par l'apparition des mêmes soldats affublés des mêmes défroques préhistoriques.

Pas de femmes !... on sait que l'importation des « mandarines » et des femelles plus ou moins « chinées » est interdite chez maitre Jonathan ; des hommes tiennent leurs rôles, et cet accaparement hors nature ne s'aperçoit guère. Les formes disparaissent sous les larges robes de soie, et, quant aux visages, des masques monstrueux dissimulent yeux, nez et bouche aux trop exigeants amateurs de mimique.

Heureusement, la sobriété du texte est bruyamment compensée par un perpétuel cliquetis d'armes, par des cris gutturaux entremêlés de danses dont le rapport paraît lointain avec la marche de l'action et encore plus avec les valses de Strauss.

Qu'importe ? sur les longs bancs de bois, les fils du Ciel étalent leurs longues nattes et leur incurable abêtissement. Ils restent là bouche bée, jusqu'à la sauterie finale, tandis que les Européens ont déserté, depuis longtemps, le pourtour circulaire qui leur est réservé.

L'idiotie ira se compléter au *smoking-room* offrant, tous les deux, trois mètres, sa fumerie d'opium interdite par la loi, mais tolérée par la paternelle police.

Aux sculpteurs en quête de modèles de magots je recommande une visite à cette usine de gâtisme.

Les Chinois ne sont pas beaux ; mais qui ne les a vus cuvant leurs rêves bouddhiques sur les lits de repos ; ou, s'étant trouvés sans force pour l'ascension, vautrés, par terre, sur des nattes, ignore quelle originalité de lignes peut acquérir un bonhomme à deux doigts de « casser sa pipe ».

L'ouïe est douloureusement endolorie, le goût réclame une antigastralgique diversion ; au tour de l'odorat d'en subir de cruelles. De l'autre côté de l'artère centrale, voici le quartier des nègres.

Ça sent le chaud, le rance ; on se croirait à Saint-Ouen, proche d'une usine de noir animal.

Espaçant des maisons, qui ne sont même pas des taudis, le bar débite du « double gin », brûleur d'estomac, pourfendeur de boyaux ; le bal incite, toute la nuit, aux lascifs déhanchements de la bamboula ponctuée des notes soit berceuses soit criardes, d'un accordéon jamais accordé. Dès minuit, là dedans, tous les danseurs sont ivres morts, et les danseuses vous offrent leurs charmes

pour une bouteille de gin ou un demi-dollar. L'invitation à la valse s'accompagne inévitablement de refrains bafouillés en un anglais, nègre inintelligible, et, à moins d'avoir le teint d'ébène et l'âme *idem* on est rarement séduit.

Les négresses, drôlettes jusqu'à leur quinzième année, deviennent d'horribles mégères, sitôt leur quatrième lustre accompli. La poitrine avec les lèvres fait alors assaut de dégringolade, pendant que, par compensation, au revers, le dos inférieurement grossi représente pour les amateurs une augmentation de tarif en raison de sa rotondité.

Ces chercheurs de ressouvenances exotiques se recrutent surtout parmi les matelots dont Bowery constitue le centre des attractions artistiques et amoureuses. J'ai retrouvé là une lointaine reproduction du « Chapeau-Rouge » de Toulon, de ses cafés-concert, de ses bouges, et une copie bestiale du Moulin non moins Rouge de Paris faisant acclamer, avec la grâce et les « dessous » en moins, le chahut et le grand écart.

La folle journée du navigateur « en bombe » se termine invariablement au *Loadging house* — hôtel garni — qui n'offre, d'ailleurs à ses habitants ni confort ni discrétion.

Toutes les chambres donnent sur un couloir central. Pour tout mobilier, une chaise à siège de bois, un matelas de crin ou de paille jeté sur des planches et deux tréteaux de fer. Veut-on procéder à une ablution quelconque? la table de toilette brille par son absence; va-t'en, pauvre bonhomme, au lavabo commun à l'entrée duquel une employée te remettra une serviette, un morceau de savon et les reprendra inflexiblement à la sortie, pour les repasser au suivant.

Passe encore si ces primitifs usages assuraient, moyennant les — dix cents (cinquante centimes) — de loyer diurne ou nocturne, payable d'avance, l'ombre et le mystère chers au soupirant en bonne fortune; mais il est impossible de lever les yeux au ciel sans apercevoir au-dessus de la porte, dans un panneau treillagé, le visage sévère du policeman chargé du maintien du bon ordre et de la recherche des suspects.

Pour un prix moitié moindre — cinq cents (vingt-cinq centimes) — les caractères sociables ont de quoi se satisfaire, en couchant à quatre sur des bottes de paille jetées à même le plancher, sous la condition formelle, dit le règlement affiché, de ne pas boire d'alcool, de ne pas fumer, de ne pas chanter, de ne pas siffler et de ne pas... cracher.

« La consigne est de ronfler », comme dans le fameux vaudeville.

Ces tempérants par force se consolent en pensant qu'ils n'ont rien à envier aux habitués des cafés de Broadway ou d'autres voies aussi « high-lifeuses ».

Longez, à toute heure du jour, les interminables vitrines des moins démocratiques estaminets. Que voyez-vous? d'énormes paires de semelles posées au bord des tables ou sur les dossiers des chaises. Derrière ces semelles sont des messieurs très bien savourant leur journal dans leur pose favorite.

Si terre à terre qu'ils soient, les Américains ne détestent rien tant, à l'état de repos, que de mettre leurs pieds en contact avec le sol. Marbres de cheminée, canapés de satin, guéridons, dessus de commode, tout leur est bon pour planter leurs talons.

Et cette « mise en l'air » leur semble suffisante, en tant que rafraîchissement, puisqu'ils ne consomment rien.

Quand, par exemple, ils entreprennent de tutoyer la dive bouteille, ils en prennent par-dessus... le nez.

Le dimanche, à Martin's Hôtel, dans la salle du restaurant, un monde fou. Entre un correct gentleman, en habit noir et cravate blanche, qui commande un succulent dîner et, surtout, ce qu'il y a de première marque en fait de champagne et de whisky.

Les minutes succèdent aux minutes, et les « flûtes » aux petits verres.

Soudain, un hurlement d'angoisse : l'homme chic vient de faire partager à son plastron immaculé l'excédent intérieur de son « devant de gilet ».

Fait banal : à un comptoir a retenti le petit coup sec d'un timbre; suivant un protocole bachique, voici s'avancer : un garçon porteur d'un paravent, qui, en deux mouvements, dérobe le patient aux regards de l'assistance; puis un nègre brandissant fièrement un tub plein d'eau où s'imbibe une éponge. On aperçoit derrière le paravent un rapide froissement de linge, un léger clapotis de douche ; et, au bout d'un qart d'heure, l'élégant soulographe, débarbouillé, rhabillé, endosse son pardessus, en jetant un regard de mépris sur les déshérités qui n'ont pas le moyen de dîner plusieurs fois.

Un fournisseur tout indiqué pour l'institut vocal de MM. Weston Smith et Cie.

— Weston? Qu'entendez-vous par là?

Je parlerai, dût-il m'en coûter de ne pas rester en bonne odeur auprès de mes lectrices.

Donc, se fondant sur de récentes données de la science d'après lesquelles le parfum des fleurs, ou un produit de parfumerie quelconque, est pernicieux pour la voix, ces messieurs W. S. and C° ont pensé que la senteur contraire devait avoir sur la fabrication des ténors et des soprani une influence des plus favorables. Et ils ont multiplié les petites cabines dépourvues, avec intention, du moindre antiseptique courant d'eau.

Au moment du cours, tout élève est invité à s'enfermer pendant une heure hermétiquement dans la chambrette porte-bonheur, et là, bouche grande ouverte au-dessus du sombre vide, à respirer à pleins poumons les effluves que l'on est généralement trop heureux d'avoir laissé derrière soi.

Le *Ah! verse encore!* de Galathée ou le *Dors en paix* de la Berceuse classique n'ont, paraît-il, ensuite, pas d'interprètes plus convaincus que les aspirants aspirateurs.

Ceux-ci ne peuvent, d'ailleurs, manquer d'être imprégnés fortement du principe de la nouvelle méthode; la leçon terminée, afin de remédier à la fatigue de leurs cordes vocales, le professeur exige impérieusement qu'ils s'infligent, pendant une nouvelle heure, une deuxième inhalation.

— Et le résultat? interrogez-vous.

Bien que le nombre de ces dégustateurs suive une progression ascendante, aucun ne s'est, jusqu'ici, recommandé de cet enseignement de haut goût pour avoir réussi au théâtre. Les mauvaises langues prétendront qu'un entraînement pareil doit fatalement aboutir au développement des notes basses ou à l'amour de la cacaphonie.

* * *

Le moment du départ pour Boston, troisième étape de notre tournée, approche. Auparavant, toute la haute société nous apporte, le 19 mars, la colossale recette de 31 720 francs. Mme Duse joue (avec quel succès! la *Pamela!*) de Goldoni, au profit des « Kinder-gardens ». Les artistes de l'Opéra allemand fournissant gracieusement la partie musicale, et la première chanteuse s'étant trouvée atteinte d'un léger enrouement, je dus faire la traditionnelle annonce d'excuses au public, et je la fis en français.

« De l'italien, de l'allemand, du français », écrivit le *New-York Herald*, il n'y a eu d'américain que l'argent qui tombait dans la caisse. »

XIV

Bostoniens, Philadelphiens, New-Yorkais et Chicagotins. — L'Athènes du Nord. — De la tenue jusqu'au bout. — Poète et pasteur. — Ignorer le concierge !... — Nous boudons Chicago. — Tartarins transatlantiques. — Spéculation « for ever ». — Comment l'on arrive à voyager au rabais

« Boston, 450,000 habitants, capitale du Massachusetts ; port sur l'Atlantique. Patrie de Benjamin Franklin » disent les dictionnaires. « Ville des savants et des prétentieux, » ajoutent les habitants des autres grandes cités des États-Unis ; à quoi les Bostoniens répondent en traitant New-York de repaire des gens d'argent, Philadelphie, de royaume du sommeil, et Chicago, de centre préféré des hâbleurs et des... cochons.

Boston, New-York, Philadelphie ne sont d'accord que sur un seul point : le mépris qu'ils professent pour les Chicagotins ; témoin l'histoire suivante devenue classique entre New-Yorkais, Bostoniens et Philadelphiens :

— C'est drôle ! fait un habitant de Chicago ; nous avons beau bâtir des maisons de vingt, de vingt-quatre, même de trente-cinq étages, ce sont toujours les appartements les plus près du ciel qui sont les premiers loués.

— Ne vous en étonnez pas, répond le naturel de New-York ; chez vous, tout le monde tient à s'éloigner, le plus possible, du reste de ses concitoyens.

A Boston, l'aristocratie, l'art et la science se coudoient fraternellement ; les descendants de héros de l'Indépendance, les poètes, les historiens, les romanciers dont s'enorgueillit l'Amérique, en attendant que l'Europe fasse chorus, tous se font gloire et honneur d'habiter « l'Athènes du Nord ». Ils lui pardonnent, généreusement, en faveur de l'atmosphère de bon ton qu'on y respire, ses rues étroites, fécondes en accidents de voiture, et ses deux anciens cimetières oubliés entre des maisons de rapport en pleine très distinguée Fremont street.

Prêtez l'oreille dans les allées ombreuses du jardin public, verdoyante oasis créé au centre de la ville ; vous n'entendrez pas cet anglais de contrebande crié plutôt que parlé, et où le nez a plus de part que la bouche ; mais une langue correcte, choisie, scrupuleuse

dans le choix des expressions, et ne se départissant en aucune circonstance du profond respect de la forme.

J'avais pour voisin d'hôtel, de l'autre côté de la cloison contre laquelle s'appuyait mon lit, un couple dont les nobles manières et la conversation égale de diapason faisaient, au plus haut point, mon admiration.

Certaine nuit, une voix masculine, grave et douce, s'éleva dan le silence. La voix disait :

— *Please, madam, take the matrimonial position.*

Pas de réponse autre que la protestation d'un ressort de sommier contre le poids supplémentaire dont il se trouvait surchargé.

Un temps, et le monsieur, très poliment, mais d'un accent légèrement altéré,articule :

— *Thank's, madam* (Merci, madame.)

M. de Coislin, l'homme le plus poli du dix-huitième siècle, n'avait pas rêvé celle-là.

En revanche, il aurait protesté contre l'abus des *Side-shows* (spectacles à côté) qui transforment certains quartiers de Boston en une perpétuelle foire aux pains d'épice, avant qu'un pudibond arrêté prefectoral eût interdit l'exhibition sur notre place de la Nation des phénomènes masculins ou féminins, jusques et y compris les femmes torpilles, « coup de foudre » des spectateurs hors d'âge. Partout, dans de petites boutiques, dont l'entrée ne dépasse pas cinq cents (vingt-cinq centimes), d'opulentes dames dévoilant, d'après l'enseigne, leurs plantureux mollets aux plus hautes sommités médicales, ou des géants étendant une main protectrice sur un groupe de souverains.

— Immorale, cette exploitation de l'espèce humaine, vous écrierez-vous.

— Pas tant, paraît-il, que l'œuvre du doux poète Gabriel d'Annunzio... C'est, du moins, ce que s'efforça de prouver, du haut de la chaire, un féroce et intolérant pasteur, fulminant contre ces Italiens « qui viennent corrompre, au delà des mers, des âmes jusque-là immaculées ».

Mécontent de ce qualificatif d'agent de perversité, d'Annunzio cita carrément en justice, sous l'inculpation de diffamation, le virulent défenseur de la vertu, et obtint facilement sa réhabilitation juridique.

On juge de la réclame, qui se traduisit pour nous, ses amis et ses admirateurs, par des recettes oscillant entre 23.000 et 27.000

francs, pendant six représentations de la *Dame*, de *Cavalleria*, de la *Locandria* et de *Magda*, données au Museum Theatre.

Sarah Bernhardt, continuant de tenter la fortune sur une scène voisine, aurait eu le droit de se montrer jalouse.

Nous quittons Boston, non sans avoir gratifié de nos regrets cette terre bénie des arts et des artistes, et d'un enthousiaste souvenir sa magnifique bibliothèque publique, la plus belle de l'Amérique. On y trouve, à côté des livres rares et des dernières publications intéressantes, les journaux du monde entier. Comme cadres, un Puvis de Chavanne, vu à l'un des derniers « Salons » du Champ-de-Mars, et dont ma mince compétence m'interdit de dire du mal; et les *Apôtres du Christ*, de Sargent. Là, il n'est pas besoin d'être un savant et documenté critique pour s'arrêter empoigné et ému devant les expressions des personnages. Foi, doute ou incrédulité ont été traduits par le pinceau du maître avec une puissance, un sentiment du vrai, qui font que l'on est presque tenté d'applaudir l'auteur, le drame et les comédiens.

« Philadelphie, sol veuf de concierges, je te salue, et je t'envie!... Console-toi de n'être plus la capitale des Etats-Unis; l'absence de « cordon » dans tes armes suffit très amplement pour te dédommager. »

Sauf dans la grande rue (Broad-street), tout le monde habitant sa maison d'un ou deux étages à soi!... Quel rêve! Lire ses journaux et ses lettres le premier; faire cirer son escalier juste à point pour ne pas faire la culbute; recevoir à son heure qui l'on veut; enfin, rentrer à n'importe quel moment, ou même ne pas rentrer du tout!

La perle de la Delaware a beau être la ville religieuse par excellence de la République; les cent quatre-vingt-douze sectes évangéliques ont beau y fleurir en bonne harmonie côte à côte, cela n'empêche pas le café-concert et ses *continuous performances* (représentations ininterrompues de dix heures et demie du matin à dix heures et demie du soir) de réaliser des recettes mirifiques. Et l'argent ne boude pas non plus à la caisse du « Louvre » américain, — directeurs, MM. Wanamaker, qui ne regarderont pas, plus tard, lors de la guerre contre Cuba, à équiper un régiment à leurs frais.

Des autres stations de notre voyage, rien d'extraordinaire à consigner sur mes tablettes. J'aime beaucoup mieux m'étendre un peu plus longuement sur une ville d'un million cinq cent mille âmes,

où, malgré l'assurance de recettes fastueuses, nous n'avons pas voulu jouer.

She hates fish and Chicago, — elle (Mme Duse), déteste le poisson et Chicago, — imprimèrent à cette occasion, les feuilles locales en caractères de dix centimètres de haut. La raison de cette abstention, je peux bien la dévoiler, dût ma franchise m'interdire de manger de la charcuterie jusqu'à la fin de mes jours : notre tournée ayant un caractère éminemment artistique et la grande tragédienne qui en était l'âme cherchant, avant tout, les applaudissements des gens de goût, il nous déplaisait d'interpréter notre répertoire devant une assistance ouverte au seul plaisir du trafic et de l'agio.

Eussions-nous même cueilli tous les lauriers du succès, comment faire fond sur le sentiment de gens, d'impression plus fugitive et plus trompeuse que les plus « Tartarin » de nos Tarasconnais?

« Polonais, Gascon du Nord », dit Mme Devarenne à Serge Panine. « Chicagotins, Gascons d'Amérique », pourrions-nous dire aux hâbleurs du lac Michigan. De leurs protestations d'enthousiasme et d'amitié autant en emporte le vent qui, le long du Michigan et de la Prairie Avenue, fait rage, pour le plus grand bénéfice des chapeliers et des modistes.

« Faire de l'argent », telle est, encore plus qu'à New-York, la devise de ces brasseurs de milliards réunis par une attraction magnétique sur ce point du globe qui, avant l'incendie de 1871, était à peine un village. Plus de maisons en bois; mais une Bourse plus vaste que le plus vaste des halls de chemins de fer. Entre ces quatre murs, dans une brume de poussière et de chaleur, les voix s'éraillent, les poings se tendent. On dirait d'une immense révolte de fous furieux.

Mme Duse, qui s'y était aventurée une fois, s'enfuit toute pâle, en s'écriant : « J'ai peur, ces gens-là vont se tuer. »

Et pourtant, cet emballement est absolument de surface ; il n'y a là que des spéculateurs réfléchis, s'efforçant, comme à l'abattoir, d'étourdir leur victime avant de l'égorger.

Le marchandage a tout envahi : Chicago est, je crois, la seule ville au monde, où il soit possible de discuter le prix d'un billet de voyage; et voici comment : Avez-vous une excursion à faire? courez aux sièges des compagnies de transport desservant le but projeté. Vous n'aurez que l'embarras du choix; six à sept com-

pagnies exploitant, aux risques et périls des voyageurs, la même ligne. Les tarifs en poche, offrez à l'administration la moins exigeante un rabais de 20 à 30 0/0. On acceptera, soyez-en sûr, croyez-en ma vieille expérience.

Notre arrivée avec une troupe et *quatorze mille kilos* de bagages n'avait pu passer inaperçue. Aussi, dès le lendemain, ma porte fut-elle assiégée par une avant-garde de rabatteurs chargés d'accaparer ma clientèle au détriment des compagnies rivales.

Avantages de la concurrence : notre voyage à partir de Chicago s'effectua dans des conditions inespérées de bon marché; j'ai même vu le moment où on allait nous payer.

XV

Le pays du cochon. — Swift et Armour. — Mort, charcuté, glacé en dix minutes. — Pullmann City. — Au vingt-huitième étage. — Concert près des étoiles. — Un tour au Club. — Pas de bac. — Au revoir, Jonathan. — Un Japonais qui tient à son physique. — Théâtre à bord. — Bonjour, Paris.

Paris est le pays des cochonneries; cela s'entend. Quand on a fait un tour à Chicago, on en doute.

En quel endroit du monde pourrait on réunir, dans une seule année et chez le même industriel, 800.000 bœufs, 912.500 veaux et 1.800.000 d'indiscutables cochons? C'est pourtant ce qui a lieu chez MM. Armour et Cie, la plus importante manufacture de conserves de l'univers.

Situé au milieu d'interminables prairies où sont parqués bovins et porcins, l'établissement a réalisé le problème de prendre un porc vivant et de le rendre, dix minutes après, charcuté, frigorifié, et prêt à constituer le plus cher régal des cités dépourvues de bestiaux et d'abattoirs publics.

Le spectacle est cruellement navrant de ces agglomérations d'animaux ne songeant même pas à effleurer du museau ou du groin l'herbe tendre étalée à leur disposition. On croit lire dans leurs yeux stupides le pressentiment de la fin prochaine; pour un rien, on y découvrirait des larmes.

Tout à coup, à un signal donné, les barrières gardant l'entrée de l'un des quatre ponts en bois, ironiquement dénommés « Ponts des

Soupirs », sont rapidement ouverts. Au premier condamné qui se présente, une chaîne entoure le cou; le voici, d'un saut, hissé jusqu'à une barre de fer, et amené d'une seule secousse électrique devant un colosse debout sur une estrade : l'inflexible sacrificateur. Sans arrêt, de la gorge à la queue tire-bouchonnante le coutelas trace un sillon sanglant; la victime, ventre ouvert, suit son calvaire de mort jusqu'à un échaudoir pour être épilée ou dépouillée suivant le cas; jusqu'à un étal où on la vide; jusqu'à une boucherie où on la découpe; si bien qu'en dix minutes pour un porc, en vingt minutes pour un bœuf, la viande refroidie par *seize mille* quartiers dans de gargantuesques glacières, est bonne à être expédiée par morceaux d'environ vingt kilos dans des wagons frigorifiques vers le Dakota, le Colorado ou l'Orégon.

Mécaniquement, toujours, l'albumine est extraite du sang, le phosphate des os et de la graisse, tandis qu'au bout d'un quart d'heure le tueur dégouttant de sang, à bout de force, ayant rayé du nombre des vivants *cent cinquante* créatures de Dieu, doit passer la main à son remplaçant pour ne reprendre que quarante-cinq minutes après ses répugnantes et terribles fonctions.

Mêmes opérations chez Swift (prière, entraîné sur la pente grasse du sujet, de ne pas prononcer *suif*); sauf que la chaîne fatale saisit les soyeux personnages immédiatement à leur descente de wagon, sans passer par le gazon d'attente.

C'est ce qui s'appelle « être pris sans vert ».

Une visite à une autre gigantesque industrie qui s'impose, c'est celle à Pullmann City, qui occupe tout un quartier de Chicago. Quinze mille ouvriers y sont occupés à la construction des wagons-lits, des wagons-restaurants, en un mot, des pullmann's cars.

Le type du confort et du luxe roulants que l'on doit à la célèbre et universelle compagnie est le *vestibuled train* — train vestibule — ainsi nommé parce que toutes les voitures communiquent entre elles au moyen d'un large couloir. Les différents compartiments comprennent : fumoir, bar, salon de repos, chambres à coucher, salle de lecture, voire salle de bain; si bien que Boston sur l'Atlantique et Los Angeles sur le Pacifique sont réunis par le canal-baignoire.

Sur les contrôles de son matériel la compagnie, constituée au capital de trente-six millions de dollars, inscrit en chiffres ronds 2.500 wagons, dont 1.000 wagons-restaurants, et elle distribue annuellement un dividende de près de huit millions de dollars.

Ses employés et ses ouvriers (triomphe de la coopération) trouvent dans Pullmann-City non seulement des logements commodes et salubres, mais toutes les ressources de l'existence à bon marché.

Ainsi, tout le monde est satisfait : le travailleur qui, moyennant un prix modique, sitôt sa journée terminée, peut se croire l'égal d'un bourgeois, et le voyageur auquel un supplément de deux dollars — dix francs — pour un trajet de douze heures procure toutes les douceurs du train le plus présidentiellement spécial.

Mais, c'est égal, ce séjour temporaire en un rez-de-chaussée si nomade soit-il, doit rudement contrarier les habitudes du plus grand nombre des « Chicagotins ». La cherté du terrain a produit ce résultat que les propriétaires ont demandé au ciel ce que la terre leur marchandait si chèrement : l'espace.

Tournez le dos aux prétentieuses copies de palais italiens, aux Parthénons en carton-pierre, aux donjons en stuc des « Michigan and Prairie avenues » et allongez le pas vers le centre de la ville. Ce ne sont que des maisons à huit, dix, douze, vingt-cinq et vingt-huit étages — avec ascenseur, naturellement.

Dans le « Masonic Temple », notamment, un élégant monte-charge, vous monte en cinq secondes sur le toit à la hauteur d'un vingtième, et vous fait assister au spectacle en plein air du « Masonic Roof garden ».

Seize cents places; des concerts par des musiciens allemands; par des mandolinistes et chanteurs napolitains en costume national; tout cela à deux pas des nuages; on ne reprochera pas à la franc-maçonnerie américaine de ne pas chercher à élever le niveau de l'humanité.

Autres théâtres : l'*Auditorium* possède 4.200 places assises et peut contenir en tout 6.000 personnes. Il n'y a pas de loges; mais d'énormes galeries demi-circulaires soutenues par des colonnes de fer sobrement décorées.

C'est l'Eden musical des amateurs d'art lyrique allemand. Car, n'oublions pas que Chicago, ville soi-disant américaine, est, en réalité, l'une des plus importantes cités allemandes du globe. Au milieu de ce cadre pratique, mais sans élégance, de ce mouvement perpétuel d'activité commerciale et manufacturière, de cette inlassable invocation au dieu argent, l'indigène de l'autre côté du Rhin devient, en peu d'années, plus yankee que les plus purs jingoes.

Il se souviendra seulement de sa lointaine patrie, pour conspuer

tout ce qui n'est pas Wagner ou applaudir à l'effondrement d'un piano sous les arpèges d'un virtuose du doigté.

Gigues et chansonnettes fleurissent sans arrêt, de midi à minuit, à la *Chicago Opera House*, et à l'*Olympia*, immenses music-halls; la comédie, le drame, au théâtre Powers (du nom de son propriétaire), précédemment théâtre Hooley, un vieux bâtiment coquettement restauré en style Louis XV, par un habile architecte, M. Marshall.

Ce souci du luxe et de l'impeccable aménagement se retrouvent dans les intérieurs familiaux et, surtout, dans les différents clubs. Tout ce que l'homme du monde, l'industriel, le négociant peuvent désirer pour charmer leurs loisirs, aider à l'expédition de leurs affaires, faciliter leurs travaux, se trouve réuni dans ces hôtels princiers. Il n'y manque ni salles de fêtes et d'expositions, ni salle de billard, ni café, ni restaurant. La cuisine succulente pour des palais yankees élabore, en un tour de casserole, l'inévitable sauce aux airelles, la tortue terrapène et le « welsh rabbit ».

Si nos estomacs débiles s'accommodent souvent mal de ces mets à l'emporte-pièce, nos cercleux endurcis ont encore plus de peine à avaler l'interdiction des jeux de hasard. Pas le moindre petit « bac » à tailler, pas un soupçon de lansquenet à abattre ; c'est à se croire dans un patronage de l'Union chrétienne des jeunes gens.

Par contre, une fois réunis dans cet autre tripot qui s'appelle la Bourse, ces mêmes messieurs de la haute finance n'hésiteront pas à tenter un « coup » qui saignera leur partenaire de quelques milliers de dollars. Ils s'excusent en disant que le jeu est immoral, et que les « affaires » sont pure honnêteté.

Nos affaires glorieuses et brillantes à Brooklyn, Saint-Louis, Québec, nous firent vite oublier celles de Chicago. Le 18 avril, nous nous réembarquons à New-York pour le Havre, à bord de *La Touraine*.

(A suivre.) Impresario Schürmann.

MARTHE DE SCHOENBERG [1]

(Fin)

X

Deux mois plus tard, aux premiers jours de juin, par une matinée de soleil et d'azur, car cette année là, ainsi que les autres années, le printemps était revenu avec ses moissons des primevères et ses ciels d'enchantement comme si la nature eût voulu couvrir de fleurs les tombes des milliers de jeunes hommes que l'hiver avait ensevelis dans la blancheur des neiges...

Elles sont ouvertes au bon soleil qui entre à pleins rayons, en une joie de lumière, les larges baies de la grande chambre du premier étage et derrière l'abri discret des tentures et des paravents, Marthe repose encore silencieuse, toujours couchée en ce grand lit qu'elle n'a pas quitté depuis l'atroce journée où elle devint mère. Ah! ce qu'elle a souffert durant ces longues semaines! toutes les souffrances qu'une femme peut souffrir! Que de fois le docteur hésita à s'en aller, jugeant qu'elle ne passerait pas la nuit et pourtant, au matin, il avait l'heureuse stupéfaction de la retrouver toujours au nombre des vivantes. C'est qu'elle était d'une race intacte sans tare ni atonie, de ces femmes dont les paysans disent qu'elles ont l'âme chevillée au corps. Pauvre âme, d'ailleurs, clignotante et maladive et chevillée à un corps plus pauvre encore et que la douleur usait jusqu'à l'os. Les jours avaient beau succéder aux jours et la lumière se lever, chaque matin, plus brillante, sur des paysages parés de primevères plus fraiches, la raison ni la santé ne revenaient point à Marthe de Schœnberg. Quand elle n'avait ni fièvre, ni épuisement, ni vertiges, ni aucune espèce de

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 30 juin.

malaises, elle passait ses journées, somnolente et rieuse, à rêvasser tout haut, parlant de choses inintelligibles en une langue zézayante de toute petite fille. Sa seule distraction était de s'occuper de la tortue familière, de la prendre sur son lit,au désespoir de Zanaïde, de lui donner des tranches de citron, des feuilles de chou, l'obligeant à sortir la tête, à ouvrir les yeux, dressant peu à peu l'intelligence engourdie de la *schabuti*. De fait, Pia reconnaissait maintenant sa maîtresse, émettant un souffle laryngien qui rappelait les soupirs des oies, lorsque Zanaïde déposait la corbeille sur les draps aux entre-deux de points de Venise. Souvent aussi, par gentillesse, la tortue mordant la manche de Marthe s'y suspendait, tirant de tout le poids de sa carapace marquetée. Alors Marthe, ravie, éclatait de rire, tenant mille discours hors de propos, et Madeleine se retirait, sans force pour supporter le spectacle de cette folie.

Du colonel, jamais un mot; la malade paraissait n'en avoir gardé aucun souvenir, et Mme Dudeval observait avec soin le même silence, craignant qu'une explication n'amenât des scènes pénibles. Hélas! ne valait-il pas mieux que l'oubli étendît son linceul de paix sur la fièvre de cette âme et que les illusions, mettant leurs mains compatissantes devant ces yeux hagards, les empêchassent de voir l'horreur, l'intolérable horreur de la réalité? Puisque le colonel était mort héroïquement, de la mort qu'il avait désirée, et qu'aucunes larmes humaines ne pouvaient le rappeler à la vie d'ici-bas, n'était-ce pas une bénédiction que, dans la tourmente de ses propres épreuves, Marthe ignorât cette dernière affliction? D'ailleurs, Madeleine se demandait, avec incertitude, si pour un nouveau deuil, sa sœur eût trouvé encore d'autres larmes. A des signes de plus en plus rapprochés et que Mme Dudeval observait avec une grande mélancolie, il commençait à devenir croyable que la malheureuse, à force de pleurer, redevenait indifférente aux choses de la vie comme si, au delà d'un certain point, la souffrance dans son infini eût cessé de demeurer perceptible à cette sensibilité bornée de femme.

Mais ce que Madeleine ne pouvait admettre, c'était la conduite de Marthe à l'égard de l'enfant. Venant trop tard, dans des circonstances trop affreuses, la maternité n'avait éveillé aucun sentiment dans le cœur de cette femme. Et comme une Marseillaise aux seins déborbants s'était chargée du bébé, le lendemain de la naissance, Marthe n'avait pas une seule fois demandé à le revoir. Or

le docteur recommandait d'observer les moindres caprices de l'accouchée.

— Je ne saurais assez vous conseiller la prudence, répétait-il à chaque visite, de sa voix chevrotante de petit vieillard tremblotant. Dans l'état où se trouve Mme de Schœnberg, une émotion suffirait à causer une catastrophe!... J'ai peur de tout ce qui pourrait engager votre sœur à se souvenir du colonel!...

Il disait *le colonel*, ignorant naturellement le drame du château d'Alsace. Cependant Madeleine qui avait des sentiments simples, étant une femme normale, se récriait avec pétulance :

— Mais, docteur, c'est monstrueux!... Une mère qui n'aime pas son enfant!...

— Vous oubliez l'état dans lequel se trouve votre sœur!...

— Il n'y a pas d'état qui tienne, docteur... Moi, je suis persuadée qu'en voyant un gros bébé tout dodu comme un moine Marthe retrouvera ses forces et son esprit.

— Hé!... Hé!... Qui sait?...

— Un de ces matins, je veux essayer!... N'est-ce pas, docteur, vous permettez?... J'ouvrirai la porte toute grande et je dirai à Marthe : *Un Monsieur demande à te voir*, et triomphalement Marie entrera, le bébé sur les bras?... Vous verrez, ça fera un miracle!...

Sans vouloir se prononcer, le docteur prenait sa canne, son chapeau, et s'en allait, marmottant d'une voix maussade :

— Allez doucement!... Et puis choisissez au moins une bonne matinée!... Enfin, c'est votre idée!... Mais je n'assume aucune responsabilité!...

De tels propos eussent dû faire réfléchir Madeleine. Mais elle était du Midi, trop vive pour analyser, n'agissant que de première impulsion. Or donc, ce matin-là, parce qu'il lui plaisait qu'il en fût ainsi, elle imagina de trouver que Marthe avait décidément meilleure figure, les yeux moins vagues, l'esprit moins trouble :

— N'est-ce pas, tu te sens mieux?... Ce beau soleil te fait du bien?

Avec un sourire bizarre, Marthe répondit en hochant la tête :

— Oh! oui!... ce soleil rajeunit l'âme! Regarde comme mes mains deviennent plus blanches!... Elles sont si heureuses de ne plus avoir froid!... Tu ne peux pas comprendre ça!... C'est une volupté curieuse, un épanouissement de toute ma chair!... Il me semble que mes doigts vont fleurir!... Tu vas voir, dans une

heure, je n'aurai plus de mains; à la place, j'aurai des lis, des lis de France dont le parfum embaumera toute la maison, tout le jardin, jusqu'à la route!... Et les passants s'arrêteront charmés, se demandant d'où peut venir cette odeur violente et suave... Alors tu diras très simplement, car il ne faut jamais être fière : « Ce sont les mains de ma sœur que le soleil a fait fleurir et qui sont devenues des lis! » Et tout le pays m'appellera la « malade aux lis »!

A ces propos égarés, Marthe ne prêta point une oreille trop attentive, — c'eût été contraire à ses desseins. Elle reprit :

— Alors, puisque tu vas mieux, si tu te levais un moment? Nous te porterions sur le balcon et tu verrais comme le printemps est joli cette année!...

Zézayante et peureuse, Marthe expliqua très doucement :

— Oh! non, pas cela, je t'en prie, Madeleine!... pas cela!... Je ne peux plus marcher!... Je souffre trop... Tu connais l'histoire de l'ondine qui devint femme, mais à laquelle chaque pas causait une douleur intolérable et qui dansait pourtant afin d'être agréable au prince que son cœur aimait?... Peut-être suis-je aussi une ondine que le caprice a rendue femme!... Qui peut connaitre le mystère de nos vies antérieures?... En tout cas, pour moi, maintenant, c'est bien fini de marcher jamais!... Je ne dis pas si j'étais jeune, si j'avais les cheveux noirs!... Je danserais peut-être comme l'ondine, pour le prince que mon cœur aimerait! Mais voilà, il faudrait encore avoir un cœur!... un vrai cœur de femme qui puisse battre et qui puisse aimer!... et non pas une chose horrible comme ce que je sens là, dans ma poitrine, — cette intolérable horloge de souffrance et de monotonie!...

Tandis que Marthe reprenait haleine, Madeleine, qui tenait à sa pensée, répondit :

— Quand nos tresses sont devenues blanches, nos filles ont déjà des tresses noires. Notre seconde jeunesse, à nous autres femmes, ce sont nos enfants. C'est que nous sommes des privilégiées, nous avons l'éternel printemps et l'amour qui dure, mais il faut savoir aimer ses enfants. Les aimes-tu... dis-moi, sœurette?...

— Si j'avais des fils, je pourrais te répondre.

— Si tu avais des fils?

— Tiens! tu sais donc que j'ai eu un fils!... Qui peut te l'avoir conté?... Je croyais que les événements de nos existences passées étaient inconnus des personnes qui nous entourent dans la vie de cette terre!... C'est à peine moi-même si je me rappelle ces choses

anciennes! Il faut que je pense longtemps, que je me torture la mémoire; alors, vaguement, je crois me souvenir qu'en effet, autrefois, lorsque j'habitais la planète supérieure, j'ai eu le bonheur de posséder un petit enfant, un fils! Mais on me l'a pris avant que j'aie eu le temps de l'aimer!... Et puis je suis morte tout de suite après et je ne sais plus rien, plus rien!... sinon que cette planète était inhospitalière!... Il y faisait toujours froid!... mes mains n'y fleurirent jamais!... Cependant il y avait des tortues, beaucoup plus intelligentes que celles de ce monde!... Elles se promenaient dans les jardins, deux par deux, comme des personnes!...

Quand Marthe commençait à parler des *schabutis*, elle ne s'arrêtait plus. Madeleine l'interrompit et, voulant être mieux entendue, elle imita le langage de sa sœur :

— Alors, que dirais-tu si je te rendais ton fils?

Marthe fixa Madeleine avec des yeux émerveillés :

— Serais-tu devenue fée?

— Pour ceux que l'on aime et qui vous aiment, n'est-on pas toujours une fée?

Puis, Mme Dudeval ayant mis le doigt sur le timbre, Zanaïde parut. A mi-voix, elle commanda de dire à la nourrice d'apporter Pierrotin, car on avait baptisé l'enfant : Pierre, en souvenir du colonel.

Déjà la malade s'agitait :

— Madeleine que fais tu? Pourquoi parles-tu aux portes?

— Je ne parle pas aux portes, ma chérie, je dis à Zanaïde d'aller chercher le fils que j'ai promis de te rendre!...

— Oh! c'est inutile, elle ne le trouvera pas!... Il est mort; il a été tué à la guerre!... Je le sais bien!... On n'a pas voulu me le dire, mais je le sais!... Un bébé à la guerre!... c'est drôle... n'est-ce pas?... Oui, vous riez tous; vous êtes sans cœur, mais moi je pleure parce que c'était mon fils!... mon amour!... l'adoration de ma vie!...

— Allons, Marthe, calme-toi. Si tu es raisonnable, ton fils reviendra!...

Et la folle, avec un sourire, se mit à chantonner :

> Tra la la! la, la, la!... la, la, la! la la!
> J'ai mis ma robe de satin blanc
> Et ma couronne de mariée!

Cependant la porte s'ouvrait, toute grande, et, sur le seuil,

apparut triomphante, dans une auréole de rubans et d'épingles dorées, la nourrice, son nourrisson sur les bras.

— Regarde, fit Mme Dudeval, regarde ce que je t'avais promis!...

— Quoi donc? qu'est-ce que tu veux que je regarde!

Et Madeleine, ayant pris Pierrotin, l'assit sur le lit, résolument :

— Regarde ton fils?... Est-il assez beau garçon?...

Curieuse, avec des yeux méchants, Marthe considérait le bébé. Instinctivement, ses mains s'étaient retirées comme si elle avait eu peur de toucher l'enfant. Et ses doigts tiraient les draps dans l'illusoire pensée de se défendre, de mettre comme un bouclier entre l'instrus et elle. A la fin, elle murmura :

— Pourquoi est-il blond? Si c'était mon fils, il aurait des cheveux bruns... Pourquoi ces vilains petits yeux de souris? Si c'était mon fils, il aurait mes larges yeux noirs!... Pourquoi cette peau blanche comme du porc frais? Si c'était mon fils, il aurait le teint basané de sa mère! Pourquoi ces mains crochues comme des mains de gnomes? Si c'était mon fils, il aurait des mains d'ange! Non ce ce n'est pas mon fils!... C'est un mensonge!... Je vous le dis, je le vois bien, car j'ai des yeux qui voient plus loin que les yeux des hommes!... L'enfant n'est pas un enfant comme les autres! C'est un esprit malfaisant qui a pris la forme humaine pour mieux séduire ceux qu'il veut perdre!... Loin de moi! Emportez-le!... Il va me faire du mal!...

Peu flatté par ces discours, surpris de son abandon, Pierrotin qui était habitué aux câlineries et qui commençait aussi à avoir peur de cette femme aux dents pointues, à la voix mauvaise, se mit tout à coup à geindre désespérément. Marthe eut un recul; son agitation croissait de minute en minute :

— Oh! ses yeux!... Ce sont ses yeux!... Je vous assure que ce sont ses yeux!... Je les reconnais bien!... Ce sont des yeux de bête!... Attention! il va grandir. Un instant et ce sera un homme!... Et puis il voudra encore me prendre toute, toute!... et j'aurai beau faire, beau dire, il sera toujours le plus fort!... Oh! si je pouvais l'étouffer pendant qu'il est encore si petit! Mais il faut être prudente, les esprits ne meurent pas comme les personnes!... Avec mes mains à son cou, en serrant longtemps, bien longtemps, de toutes mes forces, peut-être que je pourrai!...

Madeleine voulut emporter l'enfant; Marthe se jeta sur elle, échevelée, les yeux hagards :

— Qu'est-ce que tu veux ?... Défendre ce criminel ? M'empêcher de me sauver, moi qu'il a perdue ?... Oh ! tu te dévoiles enfin !... Tu étais avec lui !... Je m'en étais toujours doutée !... C'est donc pour cela que, depuis tant de semaines, tu me tenais prisonnière ici, malgré moi !... Oh ! la misérable !... la meurtrière !... Mais cette fois, cette fois du moins, tu es venue trop tard !... A tous les deux, je vous ferai votre affaire !... A tous les deux !... De mes mains je vais vous étrangler !...

La nourrice, la servante se précipitèrent, l'une emportant l'enfant avec des cris de terreur, l'autre faisant à Mme Dudeval un rempart de son corps, car la démente s'était levée de son lit et pâle, une écume aux lèvres, elle vociférait d'une voix furieuse :

— Il m'a pris ma jeunesse !... il m'a pris mon amour ! il m'a pris ma patrie !... et tu veux m'empêcher de le tuer ?... Oh ! sœur dénaturée qui ne m'aima jamais !... Sœur maudite qui traita sa sœur comme Caïn traita Abel !... Mais c'est ma vengeance qui te poursuivra, car je veux me venger ! me venger !... me venger ! ! !

Au paroxysme de la rage, Marthe, hurlante, répétait les mêmes paroles, dressée dans le blanc suaire de ses vêtements de malade, les mains ouvertes, prête à se jeter sur les deux femmes qui reculaient épouvantées. Des hommes arrivaient, accourus aux appels de la nourrice : le valet de chambre, le jardinier, un fournisseur de hasard. Marthe les devina, ses imprécations redoublèrent :

— Écoutez, ce sont eux !... Ce sont les Allemands !... Je les reconnais bien !... Ils vont venir pour me reprendre. Et puis, ils me tueront, ils vous tueront toutes !... Il n'y aura plus que du sang, des mares de sang, dans les chambres, sur les escaliers !... Alors ils mettront le feu et le feu consumera tout et ensuite ce sera la Mort !... Oh ! les brigands, les assassins !... Mais, cette fois, je serai forte !... Vivante, ils ne me prendront pas !... Tant qu'une goutte de sang battra dans mes veines, je saurai me défendre !... Je saisirai l'épée du colonel et je frapperai sur eux comme frappe le forgeron sur l'enclume de fer !...

Les trois hommes l'environnaient, ne sachant comment la réduire.

— Maheur à qui m'approche !.., Je le mordrai à pleines dents !... C'est que vous ne savez pas, je suis enragée de la rage des bêtes !... Si vous me touchez, je vous ferai tous mourir misérablement, comme des chiens malades !...

Enfin ils la couvrirent des draps et réussirent à l'emmailloter. Lacée dans une camisole de force, toujours hurlante et toujours furieuse, on l'enfermait, ce même soir, dans la Maison des morts.

EPILOGUE

— Elle y resta huit ans, me dit ensuite la personne de qui je tiens les lugubres détails de ce drame de folie et de mort. Au commencement, les crises étaient presque journalières, puis elles s'espacèrent peu à peu jusqu'à cesser complètement vers la sixième année. Marthe retrouvait la paix, lentement, mais elle ne devait pas retrouver la mémoire — et peut-être, pour son bonheur, a-t-il mieux valu qu'il en fût ainsi!...

Quand toute crainte de crises nouvelles fut définitivement écartée, Madeleine reprit sa sœur à Antibes et, durant de longues années, elle la soigna comme elle savait soigner ceux qu'elle aimait. Oh! Monsieur, c'était une sainte femme! Les grands malheurs qu'elle éprouva dans sa jeunesse et que je ne connais qu'imparfaitement, lui avaient appris à compatir avec la misère des autres. Il serait difficile de vous raconter ce qu'elle a montré de patience, de dévouement, en gardant aussi longtemps qu'elle en eut la force, sa malheureuse sœur. Relations de famille, relations de société, délassements, voyages, elle sacrifia tout, même son repos et même sa santé, à cette tâche incomparable. En recluse et en garde-malade, elle vécut des hivers et des étés, des printemps et des automnes, enfermée dans cette solitaire villa d'Antibés, passant toutes ses journées et la plus grande partie de ses nuits à veiller la folle, essayant toujours, sans se décourager, de ranimer la flamme éteinte de cette intelligence et de rendre un peu de force à ce misérable corps miné par la névrose!... Tant d'efforts devaient pourtant rester sans résultats. C'est qu'il n'y avait rien à espérer; la secousse avait été trop violente, suivie de conséquences trop irrémédiables, pour que Marthe pût retrouver jamais la pleine connaissance de ses facultés. Cependant sa folie s'adoucissait d'année en année, et peut-être l'amour de Madeleine aurait-il fini par opérer un miracle si tout à coup, au début de 90, Mme Dudeval n'était devenue gravement souffrante. Elle s'était beaucoup fatiguée à veiller la démente; une maladie intérieure se déclara; bientôt tout espoir de

la sauver dut être abandonné, et l'année ne s'achevait pas que Marthe restait seule au monde. Alors, des parents éloignés de la famille de Schœnberg recueillirent auprès d'eux, à Nancy, la pauvre détraquée. Ils lui donnèrent une dame de compagnie et s'efforcèrent, d'une manière touchante, de faire leur devoir avec sollicitude et affection...

Quant à l'enfant, Madeleine l'avait élevé selon les indications que lui laissa le colonel. Jusqu'au retour de sa sœur, elle le garda auprès d'elle, puis, afin de ménager la susceptibilité de la malade et l'imagination de Pierrotin, elle le mit, alors, dans un collège de frères maristes. Ensuite, ce fut Saint-Cyr, d'où le jeune homme sortit avec un bon rang, — il y a quatre ou cinq ans. Maintenant, c'est un officier sérieux qu'apprécient ses supérieurs et dont la carrière promet d'être brillante. Il ignore absolument le secret de sa naissance et il n'est pas à supposer qu'il l'apprenne jamais. D'ailleurs, viendrait-il à avoir des doutes ou à subir quelque outrage, qu'il n'y aurait pas en son pouvoir, ni au pouvoir de personne, aucun moyen possible de vérifier les faits. Tous les acteurs de ce drame affreux sont morts à l'exception d'une seule qui, elle, ne peut rien dire, n'ayant plus de mémoire, ni même d'intelligence. Mme de Schœnberg ne considère pourtant pas le militaire comme son fils. Elle dit toujours en parlant de lui : *le lieutenant*, — et en le revoyant, même après de longues absences, n'a jamais aucun témoignage d'affection. Comme vous le savez déjà, puisque vous l'avez entendue divaguer à voix haute, à la petite table banale du *Doux Florian*, ses sympathies, ses attentions vont toutes à la tortue!...

M'expliquant mal comment la malade avait alors consenti à se dessaisir de la bienheureuse Pia, je hasardai une question :

— Encore une pitié, me fut-il répondu. A tort ou à raison, je ne sais, les docteurs de Nancy avaient fini par constater que Marthe s'exaspérait les nerfs à discourir avec la tortue. Bien entendu, il ne pouvait être question de faire disparaitre Pia; Mme de Schœnberg en fût morte : — un tiers parti fut adopté. Gravement, on déclara un beau jour, à la folle, que Pia était malade; les mois de la *schabuti* seraient comptés si elle continuait à vivre dans les climats froids. Marthe parla, d'abord, d'émigrer. Sa dame de compagnie feignit de refuser de la suivre. Et ce fut ainsi que des parents réussirent à opérer la séparation. Quoique sans beauté et presque sans vie, cette tortue en est sûrement arrivée à symboliser

pour l'esprit divagant de la démente, l'heure capitale, l'heure décisive où le Malheur — elle ne sait plus lequel! — tomba comme un rideau de théâtre, cachant pour toujours le décor de joie où s'étaient écoulées vingt années de bonheur et d'amour! Douce folie, en somme, n'est-ce pas? que celle qui se manifeste surtout par une affection déraisonnable pour une tortue au dos marqueté!... et folie légère aussi, folie facile à supporter, en comparaison du deuil, de l'intolérable deuil qu'eût été pour l'esprit de l'infortunée la juste connaissance des réalités!... Il faut se rappeler la parole du Christ, si profonde de philosophie et de mansuétude : « Heureux les pauvres en esprit, car le royaume des cieux est à eux!... » — le royaume des cieux dans le monde de la vie future, le royaume de la paix dans le monde de cette terre!...

En descendant parmi les vallées d'ombre de la folie, Marthe finit par retrouver le calme, tandis que si elle fût demeurée sur les collines de la lumière, les primevères depuis longtemps jauniraient sur sa tombe, au retour de l'avril! Dans sa bonté, Dieu a permis qu'elle oubliât l'épreuve qu'elle n'aurait pas eu la force d'accepter. Et, sans douleurs nouvelles, Marthe de Schœnberg pourra donc achever sa vie dans le calme de l'illusion!...

Ernest Tissot.

Le Gérant : F. Juven. Imp. de Vaugirard, G. de Malherbe, 152, r. de Vaugirard, Paris.

LA TAPISSERIE

La vieille gardienne aux mains tremblantes qui secouaient un lourd trousseau de clefs, aux yeux inquiets qui sondaient les vagues ténèbres, nous avait guidés à regret dans cette demeure seigneuriale close, silencieuse comme une tombe.

Et il fallut presque la violenter pour qu'elle consentît à ouvrir la porte du vaste et magnifique salon que hantaient les âmes en peine.

Le notaire Pierrelugue m'aida à pousser les contrevents qu'avait envahis une lèpre verdâtre.

Des flots de clarté ruisselèrent joyeusement sur les meubles assoupis, sur le parquet poussiéreux, sur les hautes glaces que décoraient des guirlandes de fleurs, des houlettes et des musettes pastorales, sur les tapisseries de l'autre siècle qui évoquaient des épisodes de l'*Odyssée*.

Avec des convoitises brusquement éveillées, j'admirais les panneaux délicieux qu'encadraient des vols de colombes dont se cherchent les becs impatients, des essaims d'Amours qui se roulent dans les jonchées de roses, qui épuisent les flèches de leurs carquois, qui sourient aux miroirs, qui offrent des grenades entr'ouvertes à de blancs chevreaux enrubannés de faveurs.

C'étaient les sirènes tentatrices qui surgissaient des gouffres verts dans les fluidités blanches du clair de lune, qui ondulaient comme des tiges souples de lis parmi les vagues apaisées, qui offraient leurs lèvres prometteuses, leurs gorges pareilles à des fruits savoureux, qui tendaient leurs bras suppliants vers la nef royale qui fuyait à l'horizon.

C'était la magicienne Circé qui narguait insolemment de toute sa chair impudique et désirable les vaines convoitises des guerriers mués en pourceaux.

C'était la douce Nausicaa et les princesses lavandières penchées

dans l'ombre frissonnante des oliviers où séchaient leurs voiles de lin, leurs robes légères et qui se cachaient derrière les arbres et les écueils, tandis que le Naufragé abordait la rive, les cheveux emmêlés d'algues et de coquilles, tels que Poseïdon au déclin d'une tempête.

C'était enfin l'inconsolable Calypso qui errait en détresse sur le promontoire fleuri de myrtes d'où l'on découvre la mer immense et solitaire, qui cherchait de ses yeux fixes sur l'immensité bleue quelque voile annonciatrice et qu'entouraient comme un cortège de funérailles ses compagnes désespérées et le sage Mentor.

Et je tressaillis lorsque mon ami Pierrelugue me frappant sur l'épaule, s'exclama :

— Qu'en dites-vous, mon cher? Sont-elles assez conservées? Et comprenez-vous que cet imbécile de Solyès, bien qu'il laisse son hôtel à l'abandon, qu'il ait quitté le pays pour ne jamais y revenir, qu'elles lui rappellent le drame le plus douloureux, ne veuille à aucun prix vendre ces merveilles?

— Un drame douloureux dans cette maison d'apparence si paisible? fis-je avec une inéluctable curiosité.

Comme s'il eût oublié la présence de la gardienne qui grommelait des phrases de colère entre ses lèvres minces et semblait prête à se ruer sur nous, ainsi qu'un dogue hargneux sur de téméraires voleurs, le notaire s'était tranquillement installé au fond d'une moelleuse bergère — en face de Calypso et de ses belles nymphes blondes — et m'ayant convié à imiter son sans-gêne, il reprit :

— Vous ignorez peut-être de quelle façon ces Solyès, qui n'étaient même pas de petite bourgeoisie, gagnaient leur pain au jour le jour dans une obscure échoppe de cordonnier avant la Grande Révolution, émergèrent du commun, devinrent de gros richards qui possèdent tout un quartier de la ville et les meilleures terres du canton de Saint-Agnan.

Le grand-père du fâcheux qui vous fut présenté à Cauterets avait réussi par ses hâbleries violentes dans les cabarets et les clubs, son air farouche d'apôtre qui annonce aux miséreux des jours de représailles et de joie, à devenir l'idole du populaire. Il siégea en carmagnole de bure et en bonnet rouge à côté de Marat et de l'avocat Robespierre, vota la mort de Louis XVI.

Et après avoir été l'un des plus ardents pourvoyeurs de la guillotine, mené le branle des tricoteuses sous les voûtes de Notre-Dame, Saturnin, ou plutôt Brutus Solyès — car il s'était pompeusement

débaptisé — s'assagit, retourna peu à peu sa casaque, pressentit que ce carnaval funèbre touchait au déclin, qu'un maître allait se dresser hors de ce chaos informe, pétrir dans ses mains puissantes une France nouvelle, remplaça sa carmagnole et son bonnet par un chapeau à boucle et un habit de drap, marcha avec les philosophes prudents, les ambitieux avisés, les flaireurs, les pieds plats qui guettaient la curée prochaine, qui souhaitaient de bonnes prébendes où l'on s'arrondit en paix, où l'on se félicite chaque jour d'avoir évité le naufrage, où l'on médite sur l'instabilité des choses humaines.

Dans les ventes dérisoires des biens nationaux, avec de l'argent emprunté à ceux qui le redoutaient et le courtisaient, le conventionnel avait acheté, tout meublé, tout rempli de tableaux, de choses rares et précieuses, cet hôtel qui appartenait à un ancien gouverneur de la province de Guyenne, le marquis de Fontfrède, l'abbaye de Saint-Agnan et les métairies, les bois, les étangs qui dépendaient du monastère.

Napoléon le nomma sénateur et le maria, pour son échine courbée, à la fille d'un de ses généraux. Louis XVIII, ce sceptique et perfide épicurien qui oubliait si facilement les dévoués et les fidèles dont la cocarde blanche n'avait pas une tache, qui laissait crever de faim dans leurs masures délabrées les anciens Chouans, n'eut garde de renvoyer le cordonnier enrichi à son échoppe de jadis, s'accommoda de sa veulerie soumise, donna au renégat une grasse sinécure dans l'administration des finances.

Mais la ville qui se souvenait du jacobin et du régicide, qui le méprisait et le détestait, qui eût voulu le voir rendre gorge, panteler d'épouvante sur l'échafaud, le tint à l'écart comme un pestiféré quand ayant le mal du pays, sur ses vieux jours, il tenta d'y faire la retraite. Et quoiqu'il prodiguât des aumônes, qu'il essayât par tous les moyens de se faire pardonner son passé, qu'il assistât dévotement aux processions et aux offices, qu'il invitât les prêtres et l'évêque à des dîners pantagruéliques, les vieilles femmes continuèrent à se signer lorsqu'elles le coudoyaient, les enfants à jeter des poignées de cailloux dans ses fenêtres, les hommes à l'insulter sur les routes et dans les rues, à barbouiller d'excréments le marteau de sa porte, à griffonner des mots de menace, des croix de deuil sur sa façade, le 21 janvier.

De son mariage, il lui était resté un fils qui, à trente ans, avait épousé une jeune fille pauvre, Mlle d'Avallon.

Douce comme une sainte de légende, avec de grands yeux où l'on eût dit que se fût reflété un champ de lins en fleurs, des cheveux blonds qui entouraient son front pur comme d'une auréole, imprégnée de ce charme qui apaise les haines, qui attire les cœurs rebelles, elle souffrit à en pleurer de la quarantaine qu'on lui imposait, de ces visages muets qui se détournaient de son sourire, qui ne paraissaient même pas absoudre l'enfant qu'elle conduisait par la main.

Peu à peu, cependant, au lendemain des funérailles lamentables de Brutus Solyès, que nul n'avait accompagné jusqu'au cimetière, l'on se montra moins amer, moins implacable pour la pauvre innocente créature, l'on se donna le mot pour l'accueillir, pour la recevoir, pour ne plus se souvenir de qui elle était la bru.

Mais elle languissait, à bout de forces, lasse de ces rancœurs, de ces batailles, de ces humiliations, et un soir de juin où les suprêmes lueurs du crépuscule éclairaient le salon, où la petite porte qui se découpe là dans le coin gauche de la tapisserie de Calypso, béait, incendiée de rouge lumière, s'étant retournée par hasard, la malheureuse femme exhala un affreux cri d'angoisse et d'épouvante, agita ses mains crispées dans le vide comme pour chasser quelque revenant d'outre-tombe, s'effondra comme une masse en sanglotant :

« Le Roi ! le Roi ! »

Depuis lors, elle se débat dans une maison de folles où on a dû l'enfermer.

Pierrelugue s'était levé. Il ouvrit la porte dont il venait de me parler et murmura :

— Regardez bien maintenant, mon cher, et voyez à qui ressemble ce chef comme décapité du vertueux Mentor !

Je levai les yeux vers la tapisserie.

Au-dessous du rectangle obscur de la porte, dans les fulgurances du couchant et des frissons de feuilles jaunies, se détachait, en effet, comme après une tragique décollation, la tête sereine, indulgente du précepteur de Télémaque, et cette tête était le portrait du débonnaire et infortuné martyr qui expia les fautes des autres et que Samson jeta dans la lunette de la guillotine.

Et le notaire ajouta :

— Croyez-vous qu'il y a des coïncidences bizarres dans la vie ?

René Maizeroy.

UN CADET DE GASCOGNE [1]

(Suite)

XI

En entendant ce bruit et ce cri, tous les hommes se retournèrent du côté d'où ils partaient, et du haut de la galerie ils aperçurent Henri de Capestoc, l'épée nue à la main et les yeux brillant d'étonnement, stupéfait de voir cette salle pleine de monde, qu'il avait quittée vide il y avait une demi-heure à peine.

Tout à l'heure, tandis que mélancoliquement il rêvait à la lune en compagnie de Mme Bourniquet, il lui avait semblé entendre du bruit dans la salle basse, mais il n'y avait pas prêté grande attention; la craintive Madeleine en avait quelque peu frémi.

— Bah! avait dit le Gascon, ce sont les rats et les chauves-souris dont ce moulin doit être rempli et que nous avons malencontreusement réveillés, qui mènent ce tapage.

Mais l'explication, quelque plausible qu'elle fût, n'avait qu'à demi rassuré la gente hôtelière qui commençait à avoir peur, et il n'y a rien comme la peur, on le sait, pour casser tout net les ailes à la rêverie.

— Hé quoi! ma charmante, avait fait Capestoc, n'allez-vous pas croire, avec les imbéciles, que c'est le diable qui commence son sabbat!

— Le diable, non! Mais, je vous l'ai dit, je crains d'avoir été suivie; si c'étaient des gens malintentionnés qui se soient amusés à venir nous surprendre...

— Allons donc! j'ai barricadé moi-même la porte, et je vous assure que pour la forcer il aurait fallu faire un tel bruit que nous l'aurions sûrement entendu.

— C'est égal, je ne suis pas tranquille.

— Que craignez-vous? Ne suis-je pas là?

(1) Voir les numéros de la *Lecture* depuis l 14 juillet.

D'ailleurs le calme semblait s'être fait dans la salle basse. Aux murmures et aux piétinements de tout à l'heure, un grand calme venait de succéder. Décidément, comme l'avait dit le Gascon, ce n'étaient que les rats et les chauves-souris, un instant réveillés de leur lourd sommeil, qui avaient causé leur émoi, et sous les rayons caressants de la lune, Capestoc et Madeleine recommençaient à se sentir doucement enlever sur les ailes de la rêverie. Mais tout à coup, une sourde clameur retentit, dont le sens leur échappa, mais dont ils entendirent parfaitement le bruit.

— Oh ! oh ! fit Capestoc.

— Qu'est cela ? demanda Madeleine toute tremblante.

— Je commence à croire que les rats et les oiseaux de nuit ne sont pour rien dans ce vacarme.

— Quand je vous le disais, qu'on nous avait suivis !

— Eh ! non ! parfandious ! on ne mènerait pas un tel tapage !

— Alors, qu'est-ce, selon vous ?

— Hé ! je n'en sais rien, répondit le Gascon, mais je vais le savoir bientôt.

— Qu'allez-vous faire ?

— Hé ! parfandious ! descendre dans la salle basse, et voir un peu ce qui s'y passe.

— Henri ! fit Mme Bourniquet éplorée, vous ne ferez pas cela.

— Et pourquoi, je vous prie ?

— Si c'était le diable !

— Eh bien ! je lui tirerai ma révérence, et comme il doit aimer les hommes d'épée, nous serons les meilleurs amis du monde.

— Mais si c'étaient des bandits !...

— Hé ! parfandious, dans ce cas, au lieu d'une révérence je leur tirerai... ma rapière !

— Mais s'ils sont nombreux, ils vous tueront !

— Encore, Mme Bourniquet ! Mais quand je vous ai dit qu'on ne me tuait pas, moi, que j'étais invulnérable, que comme le bouillant Achille, fils de Thétis, je n'avais qu'un point sensible, le talon. Et, entre nous, c'est pour cette raison que je fais toujours face à l'ennemi. Je descends donc voir !

— Par grâce, Henri !

— Non ! non ! Écoutez, je suis d'un tempérament peureux ; le moindre bruit me met dans des états impossibles à dire. Tant que je ne me suis pas rendu compte, je suis comme une poule mouillée. Laissez-moi aller voir.

Et, sans écouter davantage la craintive Mme Bourniquet qui le suppliait, Capestoc mit sa rapière au clair, ouvrit la porte et descendit de la terrasse, traversa la chambre et, étouffant le bruit de ses pas, pénétra sur la galerie qui dominait la salle basse.

Cette salle était pleine, des hommes la garnissaient, et, au milieu d'eux, Capestoc ne fut pas à demi stupéfait de reconnaitre son ami de la veille, M. Lionnel de Puyroland.

— Qu'èsaco? fit-il.

Mais il eut vite compris de quoi il s'agissait, et sa stupéfaction fit place à un ébahissement voisin de l'hébétude quand il comprit qu'il venait de tomber en pleine conspiration des compagnons du Masque Rouge, et que son ami Lionnel de Puyroland n'était rien moins que le légendaire personnage.

Et alors Capestoc se souvint très nettement du conseil que Puyroland lui avait donné le matin même, dans l'antichambre du Louvre :

— Ne pénétrez jamais certains mystères, il en cuit bien souvent.

Et cette phrase de Puyroland résonna lugubrement à sa mémoire :

— Ceux qui ont vu le Masque Rouge ne reviennent pas le lendemain pour nous détailler ses traits, car ceux-là sonts morts.

Tout brave qu'il fût, Capestoc se sentit frémir : c'est que non seulement il venait de percer le terrible incognito dont s'entourait le Masque Rouge, non seulement il venait de pénétrer ce secret mortel pour ceux qui le connaissaient, mais encore les fatales circonstances venaient de le rendre témoin d'un farouche complot qui n'avait d'autre but que la mort et la ruine du grand cardinal; c'était assez pour signer nettement son arrêt de mort. Aussi n'eut-il plus qu'un désir : quitter cette galerie où il s'était si imprudemment engagé. Puisqu'on ne l'avait pas entendu venir, il y avait des chances pour qu'on ne l'entendît pas davantage s'éloigner, et une fois en haut, sur la terrasse, il attendrait bien sagement le départ de ces farouches compagnons du Masque Rouge et il quitterait ce moulin qui pour n'être pas hanté par le diable, n'en était pas mieux fréquenté.

C'était un fort sage dessein que venait de prendre là le prudent Gascon, malheureusement la fin n'avait pas couronné sa prudence : bien doucement, feutrant ses pas, il s'était avancé jusqu'à la porte et il allait l'ouvrir avec des précautions inouïes, lorsqu'ayant fait

un faux mouvement, le fourreau de son épée vint heurter le chambranle, et dans son émoi, le pauvre Gascon ne put retenir cette exclamation de dépit :

— Parfandious!

On l'a vu, à ce bruit et à ce cri, tous les conjurés, s'étant retournés, avaient aperçu cet homme et avaient crié :

— Trahison!

— Je suis perdu! fit Capestoc qui, ne voulant point inutilement compromettre Mme Bourniquet, revint sur ses pas, et, tranquille et souriant en face de ce péril de mort, descendit l'escalier.

Les conjurés s'étaient précipités vers lui, mais le Masque Rouge les retint.

— Vous, Monsieur de Capestoc! fit-il en reconnaissant le Gascon.

— Oui! moi, répondit Capestoc. Et du diable si je ne préférerais pas être où j'étais tout à l'heure. Ce qui n'empêche pas, Monsieur de Puyroland, que j'ai vu le Masque Rouge et que je sais maintenant qui il est, ajouta-t-il en souriant.

Mais Lionnel prit un air grave, impassible.

— Souvenez-vous de mes paroles, Monsieur, dit-il : « Ceux qui ont vu le Masque Rouge ne reviennent pas le lendemain pour nous détailler ses traits. » Vos oreilles ont entendu ce qu'elles ne devaient pas entendre, vos yeux ont vu ce qu'ils ne devaient pas voir : vous allez mourir.

— Oui, à mort ! à mort ! firent les compagnons, en mettant l'épée à la main et en se tournant vers Capestoc.

Nous l'avons dit, dès la première minute Capestoc avait compris qu'il était perdu. Mais il n'était pas homme à se laisser prendre ainsi comme un moineau au trébuchet.

En voyant ces douze épées dirigées vers sa poitrine, il dégaina à son tour, puis gagnant un coin de la salle, d'un coup de poing, il renversa la table derrière laquelle il se barricada, en même temps qu'il s'adossait à la muraille, et bravement fit face aux conjurés en criant :

— Hé ! là ! là ! Pensez-vous qu'on tue un homme sans qu'il crie gare ! Seriez-vous trois mille, — je vous ferais payer cher mon existence. Ah ! parfandious ! la fête sera complète !... Tout à l'heure l'amour! maintenant la bataille! Vive Dieu ! c'est plus que je n'en demandais !

— Tue ! tue ! hurlaient les conjurés, en fonçant sur le Gascon.

Mais, comme il l'avait dit, il défendait chèrement sa vie : son épée tourbillonnait en moulinets rapides et furieux, et s'il ne ripostait point coup pour coup, c'est qu'il avait fort à faire pour écarter les épées qui sans cesse menaçaient de s'enfoncer dans sa poitrine. La table d'ailleurs lui faisait un rempart merveilleux, empêchant tout corps-à-corps qui eût été mortel pour le jeune homme.

Cependant impassible, muet et les bras croisés sur sa poitrine, Lionnel de Puyroland contemplait cette scène. L'indomptable courage de ce Gascon l'étonnait : décidément c'était un homme ! Bravement il défendait sa vie, alors qu'il se sentait accablé par le nombre, et cela paraissait plus beau à Lionnel, qui s'y connaissait en bravoure, de voir ce Gascon ferrailler avec tant de courage alors qu'il était sûr de succomber. Les conjurés le serraient de près maintenant et son bras faiblissait, un moment encore et il serait débordé, et il allait tomber transpercé par toutes ces épées ; Lionnel prit une résolution, se lançant entre le Gascon et les douze hommes, d'un coup d'épée il releva toutes les lames en même temps qu'il criait :

— Bas les armes !

Les compagnons se reculèrent étonnés et Capestoc respira.

— M. de Capestoc, fit alors Puyroland, s'adressant au Gascon, votre visage est trop honnête pour être celui d'un lâche et d'un espion. C'est par hasard que vous vous trouviez là ?

— Par hasard ! repartit Capestoc avec le plus grand calme, et comme s'il ne venait pas de courir un si pressant danger, à vrai dire ce n'est pas le mot ! Mais, parfandious ! je ne croyais pas trouver tant de monde dans cette salle, que j'avais laissée si vide.

— Enfin, appuya Puyroland, ce n'est point pour nous épier et pour surprendre nos secrets que vous nous avez suivis et que vous vous trouvez là ?

— D'abord, fit Capestoc, je ne vous ai pas suivis ici : je vous y ai précédés.

— Dans quel but ?

— Oh ! pour cela, Monsieur de Puyroland, je ne puis vous répondre. Ma vie vous appartient, prenez-la ; mais mon honneur me défend de compromettre une femme.

Lionel sourit.

— Au fait, se dit-il, ce vieux moulin appartient à Bourniquet. Il venait de comprendre.

— Tenez, fit-il enfin, vous êtes bien jeune pour mourir et pour

tomber obscurément, sans gloire et sans profit pour le roy. Notre beau royaume de France n'est pas assez riche en gentilshommes de votre valeur pour que leur sang soit inutilement versé ; je peux vous sauver.

— Parfandious ! j'aime miëux ça ! répondit Capestoc.

Mais les compagnons du Masque Rouge ne parurent point satisfaits de la tournure que prenaient les choses et un murmure de mécontentement courut parmi eux. Le Masque Rouge les regarda et le silence se fit comme par enchantement. Puis se tournant vers Capestoc :

— Jurez ! fit-il, jurez sur votre honneur de gentilhomme, jurez sur votre nom, sur vos aïeux, jurez sur votre épée que je crois loyale et fidèle comme eux, que vous ne révélerez jamais, même au prix de votre vie, ce que vous avez vu, ce que vous avez entendu !

— Sur mon honneur de gentilhomme, répondit Capestoc en étendant la main, sur mon nom, sur mon épée, je le jure !

A ce moment, une voix s'éleva parmi les conjurés :

— Mais un serment peut se trahir !

— Je réponds de lui ! clama le Masque Rouge.

Et comme les conjurés murmuraient :

— Suis je votre chef ! dit Lionnel, m'avez-vous juré fidélité et obéissance aveugle. Allons ! Séparons nous, et attendez mes ordres, car rien n'empêchera notre justice de suivre son cours.

Peu à peu les conjurés défilèrent, disparaissant par l'échelle qui conduisait au bord de la Seine, et où les barques qui les avaient amenés les attendaient, attachées à la roue du moulin. Bientôt Capestoc et Lionnel furent seuls dans la salle basse.

— Au revoir, monsieur de Capestoc, fit enfin Lionnel, et souvenez-vous que si vous trahissez votre serment, fussiez-vous sur les marches du trône, le Masque Rouge saurait châtier votre félonie.

— Je vous remercie, monsieur, répondit le Gascon en tendant la main à Lionnel. Après le service que vous venez de me rendre, c'est désormais entre nous à la vie à la mort.

— Je l'espère et j'y compte, répliqua Lionnel. qui disparut à son tour par la porte d'eau.

Capestoc demeura seul dans la salle basse du moulin, étonné par cette rapide scène, et plus stupéfait de se trouver encore en vie.

XII

Après le départ du Masque Rouge, Capestoc demeura un instant rêveur au milieu de la salle basse du moulin calme et silencieuse maintenant, mais si agitée tout à l'heure.

Certes, il avait vu la mort de près, et le sentiment qui lui demeurait d'un si imminent danger était le seul étonnement de se trouver encore vivant. Les événements s'étaient précipités avec une si extravagante rapidité, tout cela avait été si vite, si bref, que Capestoc se demandait s'il n'avait pas rêvé, s'il ne s'était pas trouvé le jouet d'un songe, d'un cauchemar, d'une hallucination.

Mais non, c'était bien vrai. Le désordre de la salle, la table renversée dans un coin témoignaient bien de la lutte, et il était vivant! bien vivant!

Et tout à coup, lui qui avait regardé bravement et sans sourciller les douze épées menaçant tout à l'heure sa poitrine, lui qui sans qu'un muscle de sa physionomie tressaillit, avait envisagé froidement la mort qui s'avançait vers lui, certaine, inéluctable, tout à coup, Capestoc eut peur. Ce fut un étrange sentiment qui s'empara de tout son être, et ce silence, cette solitude, ce vieux moulin, le sifflement léger d'une brise de nuit, le sourd clapotement de l'eau, tout cela lui fit passer un frisson par tout le corps, et il n'eut plus qu'un désir, quitter ce moulin, sentir autour de lui de l'air et de l'espace.

Quatre à quatre, il grimpa l'escalier qui gémit sous ses pas, et, comme s'il eût eu le diable après ses chausses, il courut sur la terrasse où Mme Bourniquet attendait son retour.

— Enfin! fit-elle, dès qu'elle le vit paraître. Dieu, que j'ai eu peur! J'ai pensé qu'ils vous avaient fait un mauvais parti.

A ce moment seulement Capestoc se reprit. Le serment solennel qu'il venait de faire au Masque Rouge lui revint à l'esprit, et c'est du ton le plus naturel du monde qu'il répliqua :

— *Ils*? Qui ça *ils*!

— Mais les hommes qui étaient en bas!

— Les hommes! Ah ça! Madame Bourniquet, la frayeur vous a troublé la cervelle, à ce que je vois!

— Mais alors, il n'y avait personne en bas!

— Absolument.

— Qui donc menait ce grand tapage?

— Hé! je vous l'ai dit. Les rats et les chats-huants.

— Pourtant ne vous avait-il pas semblé, comme à moi, entendre des bruits de voix.

— Simple illusion d'acoustique, ma chère; le vent et le clapotis de l'eau, voilà ce que nous avons pris pour des voix humaines éclatant dans la salle basse du vieux moulin.

Capestoc avait un tel accent de conviction en parlant ainsi, que Mme Bourniquet ne mit pas une minute en doute les paroles de son ami.

— C'est égal! fit-elle en forme de conclusion, j'ai eu joliment peur, toute seule ici, en vous attendant; d'autant plus, — un effet d'imagination sans doute, — qu'il me semblait entendre des cris de menace et des froissements d'épées.

— Bon! fit Capestoc avec un gros rire, n'allez-vous pas croire que je me suis battu en duel avec les chats-huants et les souris-chauves?

— Dame! vous savez, quand on a peur, on se fait des idées Tenez, voulez-vous que je vous le dise, eh bien, j'en ai assez du Moulin du diable.

Capestoc était complètement de cet avis, et il n'avait plus qu'une hâte, retourner à Paris et quitter ce lieu où sa présence avait failli lui coûter si cher. Pourtant il ne répondit rien, ne voulant point laisser naître des soupçons dans l'esprit de Mme Bourniquet qui continua :

— Décidément! je m'étais trompée, et cette expérience me suffit. Je comprends maintenant que le Moulin du Diable n'est pas l'endroit que j'avais rêvé.

— Je suis de cet avis, parfandious! songea le Gascon.

— Aussi, si vous le voulez, nous allons regagner l'hôtellerie au plus vite?

C'était le vœu le plus cher de Capestoc, mais il se contenta de répondre :

— Je suis à vos ordres.

— Vous ne m'en voulez pas trop de vous avoir dérangé?

— Moi, vous en vouloir!

— Alors, en ce cas, partons!

Tous deux quittèrent la terrasse. Prenant la main de Mme Bourniquet, le Gascon passa le premier afin de la soutenir dans la descente de l'escalier, mais au moment où Capestoc posait le pied sur le plancher de la salle basse, un cri retentit :

— Nous le tenons! Chargez!

Et en même temps, quatre hommes, l'épée haute, fondirent sur Capestoc.

— Parfandious! qu'est cela! cria le Gascon.

Mais déjà il avait tiré sa rapière, et, tête baissée, fondant sur ces adversaires inconnus, avant qu'ils fussent revenus d'une défense aussi vigoureuse et aussi soudaine, il en étendit un raide mort. A ce coup, les trois autres reculèrent, mais soudain une voix clama :

— Ventredieu! c'est M. de Capestoc!

Et faisant un saut de côté, l'homme qui venait de pousser cette exclamation vint se ranger à gauche du jeune Gascon en criant :

— Deux contre deux, la partie est belle, monsieur de Capestoc. Hardi! hardi! foi de Sacassou; nous n'en laisserons que des débris.

Comprirent-ils que la partie n'était plus égale, ou ne voulurent-ils pas tirer l'épée contre leur ami Sacassou, mais les deux autres baissèrent rapidement leur rapière et Capestoc demeura maître du champ de bataille avant d'avoir compris d'où lui venait une pareille attaque.

Mais, à ce moment, un homme, que Capestoc n'avait point vu, surgit de l'ombre où il s'était dissimulé, criant :

— Ah! les lâches!

— Parfandious! fit Capestoc, c'est ce bon monsieur de Silva!

C'était, en effet, le louvetier du roy. On se souvient sans doute de la conversation que Lopez de Silva avait eue, à Vincennes, avec sa sœur Régina.

A tout prix, Silva voulait retrouver le Masque Rouge, et prévenir la vengeance que celui-ci ne manquerait pas d'exercer contre lui, le jour inévitable où il le rencontrerait. Or Régina lui avait parlé de ce Moulin du Diable comme étant le lieu probable des réunions du Masque Rouge et de ses compagnons. Et Lopez était revenu à Paris où il avait tout préparé pour s'emparer du Masque Rouge. Entre temps, Capestoc l'avait provoqué et il lui avait donné rendez-vous à l'île Louviers. Mais le louvetier du roy n'était pas homme à compromettre sa précieuse existence dans les hasards d'un duel, tant pis pour ce fou de Gascon qui venait si imprudemment se mettre en travers de sa route, et sans perdre une minute, il avait envoyé à l'île Louviers ses deux acolytes, Bobignasse et Sacassou, avec la mission de provoquer le Gascon et de le tuer. On sait comment avait tourné l'aventure. Puis, tran-

quille de ce côté, Silva s'était inquiété du Masque Rouge.

Son plan de campagne avait été rapidement conçu. Assurément les compagnons du Masque Rouge ne devaient pas être fort nombreux, car pour que cette mystérieuse compagnie gardât un secret si impénétrable il fallait que les initiés fussent en fort petit nombre, trois ou quatre au plus. D'ailleurs, la légende n'en admettait pas davantage, et les exploits qu'on leur attribuait n'indiquaient pas qu'ils depassassent cette minorité. Donc, il lui suffirait de six hommes bien résolus pour venir à bout du Masque Rouge et de ses rares affiliés, et ces six hommes, il savait bien où les trouver. Outre les deux inséparables Bobignasse et Sacassou, en train d'expédier Capestoc, n'avait-il pas Grignolet, Laromuche et Pincebourde, et si Piedalouette était mort, la nuit dernière, ne serait-il pas facile de le remplacer?

Donc, avec ces six hommes, ce soir, à la nuit tombante, il s'en viendrait devers la Porte-Neuve surveiller le Moulin du Diable, que Régina avait désigné à son attention, et si c'était réellement là le mystérieux repaire de ce légendaire Masque Rouge, lui et ses spadassins auraient vite fait d'éteindre d'un seul coup ce héros et sa légende.

Par malheur, ce beau plan de campagne péchait par un point. et ce point avait son importance, car c'était la sorte de terreur superstitieuse que le Masque Rouge inspirait à chacun en général, mais en particulier aux ruffians, qui la nuit dernière avaient vu briller dans l'ombre sa fulgurante épée. Au premier mot que Lopez prononça devant Grignolet qu'il avait convoqué en toute hâte dans son hôtel, celui-ci n'avait pu dissimuler une grimace fort significative.

— Oh ! oh ! le Masque Rouge! C'est s'attaquer à grosse partie!

Mais Lopez de Silva connaissait son Grignolet, et il n'ignorait pas quel était l'argument suprême devant lequel tomberait son hésitation ainsi que celle de ses amis. Aussi, prenant sur un meuble un sac bien rebondi qui rendit un son argentin quand Lopez le remua :

— Oui ! fit-il, je sais que ce Masque Rouge est un adversaire redoutable, mais, par le corps du Christ ! Grignolet, tu n'es pas un enfant, mon cher, et tes amis savent ce que c'est qu'une rapière.

La vue du sac qu'il supposait rempli de bonnes et belles pistoles venait tout subitement de faire s'envoler chez Grignolet la

confiance qu'il semblait avoir dans l'invulnérabilité du Masque Rouge.

— Il est de fait, dit-il, qu'avec des hommes de mon genre, le Masque Rouge pourrait bien passer un fort mauvais quart d'heure, car, après tout, c'est un homme !

— Pardieu ! fit Lopez.

— Et, continua Grignolet, je suis certain que s'ils avaient l'espoir d'une grasse paye, mes amis, comme moi d'ailleurs, n'hésiteraient pas à livrer combat à ce Masque Rouge, ce Masque Rouge fût-il le diable en personne.

— Cela te suffit-il ? fit alors Silva en tendant à Grignolet le sac qu'il maniait depuis un moment.

Grignolet soupesa le sac en connaisseur, puis :

— Dame! oui ! pour le moment!

— Eh bien, garde cela, ce sera pour votre part d'équipement; nous verrons après.

— Ainsi c'est pour ce soir ?

— Oui! à neuf heures, à la Porte-Neuve. Va!

Et Grignolet s'était mis en quête de ses amis. Laromuche et Pincebourde consentirent tout de suite à faire partie de l'expédition : ils venaient de dilapider en folies l'argent gagné la nuit précédente sur le Pont-Neuf, et la vue de bonnes pistoles où l'effigie du bon roy Louis XIII leur souriait sous une bonne patine dorée dissipa la frayeur qu'ils pouvaient avoir du Masque Rouge. Et tous les trois partirent à la recherche de Bobignasse et de Sacassou qu'ils savaient inséparables.

Ils les rencontrèrent tous les deux au logis de Bobignasse, où Sacassou était en train de panser la cuisse de son infortuné ami. Sacassou consentit à se joindre à eux et Bobignasse gémit de manquer une expédition aussi productive.

— Pleure pas ! lui dit Sacassou, je te donnerai la moitié de ma part.

Mais alors Grignolet réfléchit que Piedalouette étant décédé de male mort, la nuit dernière, et Bobignasse étant blessé, les six n'étaient plus que quatre; et déjà il cherchait parmi ses nobles relations quels seraient les deux hommes sur qui tomberait son choix.

— Pourquoi te donner tant de peine? fit Laromuche.

— Mais le comte m'a demandé six hommes.

A nous quatre, n'en valons-nous pas huit?

— Pour le moins, remarqua Sacassou qui, bien qu'Avignonnais, n'en avait pas moins l'âme fort gasconne, sans doute à cause de sa longue fréquentation de Bobignasse.

— C'est que le comte ne sera pas content.

— Puisqu'il nous a payés, rétorqua Laromuche, dont la conscience avait une largeur extraordinaire.

— Et puis, fit Pincebourde qui n'avait rien dit, au lieu d'être six à partager le magot, nous ne serons plus que quatre et notre part en sera plus belle.

Cette dernière raison parut être la bonne au cupide Grignolet, et sur-le-champ il fut décidé qu'à eux quatre ils viendraient à bout du terrible Masque Rouge. Et c'est ainsi que le soir, à neuf heures, Lopez ne trouva que quatre hommes devant la Porte-Neuve au lieu de six qu'il attendait.

D'abord il fronça le sourcil, mais que faire? Il les conduisit devant le Moulin du Diable. Il y avait à peine cinq minutes que Capestoc et Mme Bourniquet venaient d'y pénétrer. Après s'être assuré que le terrible moulin n'avait qu'une seule entrée donnant sur la campagne, avec ses hommes, Lopez se posta à une demi-portée d'arquebuse, et, tapi dans un fourré, il attendit les événements.

Or les événements ne se produisirent pas. Il y avait une bonne heure que Lopez rongeait son frein, les yeux braqués sur la porte du moulin, et personne ne s'était encore présenté,

S'était-il trompé, et dona Régina l'avait-elle lancé sur une fausse piste ? Mais soudain, Sacassou, qui se vantait d'avoir une vue excellente, s'exclama :

— Mais, il y a quelqu'un dans ce Moulin du diable!

— Quelqu'un ?

— Dame ! A travers les interstices des volets, il me semble bien apercevoir de la lumière.

— Par où serait-on entré? dit Silva.

— Ça, je n'en sais rien, par exemple ; mais pour y avoir du feu, il y a du feu dans le vieux moulin.

— Pardieu! grogna Pincebourde, ce Masque Rouge étant le diable, il est entré par la cheminée.

— Allons voir! conclut de Silva.

Et, à pas de loup, évitant de faire du bruit afin de ne pas donner l'éveil, ils s'approchèrent de la maison.

En effet, une fois près, ils durent convenir que Sacassou ne

s'était pas trompé et que le Moulin du diable était intérieurement éclairé.

— Pardieu ! enfoncez la porte! fit Lopez, nous saurons bien à quoi nous en tenir.

Quelque massive qu'elle fût, cette masse de bois, qui servait d'huis au vieux Moulin, n'était guère solide sur ses gonds rouillés, et il suffit d'un violent coup d'épaule pour l'ébranler et un second effort leur ouvrit le Moulin du Diable. L'épée haute et sur la défensive, les quatre hommes suivis de Lopez pénétrèrent dans la salle basse : une chandelle achevait de s'y consumer, mais à leur grand étonnement la salle était vide. Que signifiait? Mais tout à coup, ils entendirent un bruit de pas mêlé à un murmure de voix à l'étage supérieur.

— Attention ! fit Lopez.

Et tous les cinq se tapirent dans l'ombre.

C'était maitre Capestoc qui descendait avec Mme Bourniquet.

Les quatre hommes bondirent sur lui, mais ce premier assaut fut funeste à Laromuche qui y perdit sa précieuse existence. Et tout à coup, Sacassou reconnaissait le Gascon à qui, quelques heures auparavant, il jurait de demeurer fidèle à la vie, à la mort. C'était une excellente occasion qui se présentait à lui de tenir son serment, et en honnête bandit qu'il était, Sacassou ne la laissa pas échapper. Rapide comme l'éclair, il avait tourné front, et, s'étant rangé aux côtés de Capestoc, il s'apprêtait à le défendre contre ses amis. Mais ceux-ci avaient refusé le combat. C'est alors que, stupéfié par ce qui se passait, et n'ayant point reconnu le Gascon, que d'ailleurs il croyait mort, Lopez de Silva s'était montré, en criant :

— Lâches!

— Hé! c'est ce bon Monsieur de Silva! avait dit Capestoc.

En entendant cette voix, en apercevant le Gascon, Lopez pâlit affreusement.

— Vous! fit-il, vous ici !

— Eh oui ! moi, et bien vivant, Monsieur de Silva. Ah! cela vous étonne de me voir encore de ce monde, après avoir envoyé deux de vos bons amis pour m'assassiner? Mais, voyez comme la vie est drôle, vos amis sont devenus les miens et à cette heure c'est contre vous qu'ils tournent leur épée.

Lopez comprit que sa dernière heure était arrivée. Comment trouvait-il le Gascon là où il pensait rencontrer le Masque Rouge

c'est ce qu'il ne se demanda pas, dans le désarroi où se trouvait sa pensée. Un homme était devant lui, un homme qu'il avait offensé, un homme qui lui avait demandé réparation, et cet homme il avait voulu le faire assassiner. Sans aucun doute, ce Gascon allait le tuer. Et ses hommes, ses braves bandits dont il avait grassement payé les services, abaissaient leurs armes ou se rangeaient avec son ennemi. Il était perdu!

Cependant, ricanant, Capestoc continuait :

— Allons, ne faites pas aussi grise mine, monsieur le louvetier du roy, et puisque des affaires de la plus sérieuse importance vous ont empêché de vous rendre, cette après-midi, à l'île Louviers, bénissez le sort qui fait que nous nous rencontrons, ce qui va nous permettre de terminer immédiatement cette vieille affaire. Et ce disant, Capestoc marcha sur Silva, tandis que, au haut de l'escalier où la stupeur la clouait, Mme Bourniquet demeurait toute tremblante, et que les trois spadassins se rangeaient pour assister à ce duel dont le hasard allait les faire témoins.

Silva vit le Gascon se diriger vers lui l'épée haute. Lui-même avait sa rapière à la main. Un instant, il parut décidé au combat, mais ce fut l'affaire d'une seconde. La porte d'entrée béante s'ouvrait derrière lui ; d'un saut, il recula, se mettant hors d'atteinte de l'épée du Gascon, et avant que Capestoc fût revenu de l'étonnement où le plongeait une pareille action, il tournait les talons et disparaissait dans la campagne et dans la nuit.

— Oh! le couard! hurla Capestoc.

Tandis que, hors de lui, Grignolet hurlait :

— N'est-ce pas déshonorant de servir un pareil maître!

XIII

Il pouvait être neuf heures du matin. La grande galerie du Louvre était déserte et silencieuse. Par les larges baies vitrées du fond, on apercevait la Seine, toute sillonnée par une batellerie nombreuse et affairée, et plus loin, sur l'autre rive, à travers une brume matinale que le soleil dissipait lentement, et au delà des murs, une large échappée d'air où l'on devinait, plus qu'on ne la distinguait, la merveilleuse campagne des environs de Paris.

Tout semblait dormir encore dans la « royale hostellerie ». Par une porte à demi ouverte, à peine entendait-on les discrets éclats

de rire d'une compagnie de pages, et par intervalle, martelant le parquet sonore de la galerie, le pas d'un officier de garde qui venait de passer la nuit. Cet officier était le vieux comte de Morantin. Tout enveloppé d'un large manteau gris sous lequel on pouvait apercevoir les riches broderies d'or d'un luxueux costume de cour, il allait et venait, faisant les cent pas dans la galerie.

Cependant, peu à peu la grande galerie s'était emplie de seigneurs venant assister au lever de la reine. Il y avait déjà foule.

Et tout à coup, on vit un mouvement se produire, les chuchotements s'arrêtèrent, toutes les têtes se découvrirent et les gentilshommes se rangèrent pour faire place à Mlle Simonne de Belyeuse qui venait de faire son entrée, appelée au Louvre par la jeune reine.

Elle était divinement belle, ce matin, la pauvre Simonne de Belyeuse, divinement belle en ses habits de deuil qui faisaient valoir la pâleur nacrée de son teint et l'éblouissement de ses cheveux d'or. Elle s'approcha des pages et demanda :

— Sa Majesté la reine peut elle recevoir Mlle de Belyeuse?

— Les appartements de Sa Majesté ne sont pas encore ouverts, mais dans un instant Sa Majesté pourra vous recevoir, mademoiselle, répondit le page.

Simonne s'assit, tandis que Morantin venait s'incliner devant elle.

Après les cruelles émotions de cette terrible nuit qui avait vu la mort de son père, Simonne s'était enfermée dans son hôtel, seule avec son incommensurable douleur. Son père était mort, et à cette horrible pensée venait s'ajouter cette conviction que c'était le cardinal qui était l'assassin de son père.

Avant de tomber, le duc avait eu le temps de reconnaître ses meurtriers, et parmi eux il avait vu l'un des assassins à gage du cardinal.

Et puis, plus que tout cela encore, n'avait-elle pas, s'ajoutant à la sienne, la conviction de Lionnel de Puyroland? Oui, Lionnel était convaincu de la culpabilité du cardinal, et Lionnel avait juré de venger la mort du duc. Cette vengeance, c'était la seule pensée de Simonne maintenant. Tant que le cardinal vivrait, tant que la mort du duc demeurerait impunie, tant que le sang de l'assassin ne serait pas venu arroser la tombe de sa victime, le cœur de Simonne n'aurait plus de repos.

Certes, elle l'aimait, ce Lionnel de Puyroland, elle l'aimait et depuis longtemps même, mais jamais, elle le jurait, elle ne serait sa femme, s'il ne tenait le serment solennel qu'il avait fait devant le cadavre du duc. S'attaquer à Richelieu, c'était sa vie qu'il jouait, Mais qu'importe! Il mourrait, et elle mourrait avec lui, et c'est dans la mort qu'ils célébreraient leurs fiançailles. Mais non, Dieu est juste! et, elle en avait la conviction, Dieu favoriserait leur farouche projet.

Telles étaient les dispositions d'esprit de Simonne de Belyeuse quand un gentilhomme de la reine vint l'informer que Sa majeste Anne d'Autriche la voulait voir le lendemain à son petit lever.

Donc, elle était venue au Louvre, et maintenant, dans la galerie, elle attendait que Sa Majesté daignât la recevoir. Elle s'était assise en un fauteuil, tandis qu'au loin, les gentilshommes la contemplaient muets, frappés par tant de grâce et par tant de beauté. Cependant le vieux comte de Morantin s'était incliné devant elle.

— Permettez-moi, Mademoiselle, fit-il tristement, de déposer à vos pieds les sentiments douloureux que j'ai ressentis en apprenant la mort du duc votre père. J'étais, vous le savez, un de ses plus fidèles compagnons d'armes!.,.

— Je le sais, Monsieur, interrompit Simonne, et soyez assuré que je partage toute l'affection que mon père avait pour vous.

— Vous êtes bien seule maintenant, Mademoiselle, continua Morantin ; mais les amis de votre père sont les vôtres, et ils sont plus nombreux qu'on ne le croit, si l'on y joint tous ses admirateurs.

— Hélas! répondit Simonne, à qui ces douces et paternelles paroles rappelaient toute sa douleur, j'ai besoin de toute leur amitié, seule, sans défenseur!...

— Qu'avez-vous à craindre?

— Tout, hélas! Quel crime avait commis mon père? Il ne semblait compter que des amis. Il était loyal, fidèle et honnête. Vous le voyez pourtant, ils l'ont assassiné!

Morantin s'étonna :

— Où voyez-vous des assassins? Votre malheureux père a été assassiné par des coupe-jarrets, sans aucun doute, par une de ces troupes de bandits dont Paris est infesté la nuit et qui ne l'ont tué que pour le voler.

C'était, en effet, la légende qui courait maintenant. Et comment aurait-on pu supposer autre chose?

— Oh! si cela était! soupira Simonne avec un accent si indéfinissable que le vieux comte en fut surpris.

— Quoi! douteriez-vous?

— Je connais la main qui a frappé mon père, prononça Simonne.

— Eh quoi! fit Morantin.

— Oui, je connais la main qui a frappé mon père, et cette main est si puissante, que si sur moi elle voulait s'appesantir, rien ne pourrait la détourner, ni la reine, ni le roy!

— Comment! s'exclama Morantin qui avait peur de comprendre, Serait-ce?... Il n'acheva pas. Mais tous deux s'étaient compris.

— C'est lui! fit Simonne.

— Oh! non, c'est impossible! mais dans quel but? Il n'avait aucun motif d'en vouloir au duc.

— Qui sait?

— Enfin, qui peut vous faire croire?...

— Cette lettre!

Et, tirant de sa poitrine la lettre qu'un inconnu avait apportée l'avant-dernière nuit, tandis qu'elle veillait son père, elle la tendit au duc.

Celui-ci la lut en pâlissant. Puis quand il eut fini :

— Mais c'est un mensonge! s'écria-t-il, une horrible calomnie inventée par cet homme mystérieux!

— Non! Monsieur, répondit Simonne. Le Masque Rouge a secouru mon père, le Masque Rouge a tué un de ses assassins. Vous le savez, cet homme est la Providence de ceux qui souffrent, et cet homme n'a pas menti.

Morantin était atterré, cela le stupéfiait : et cependant... il hocha la tête :

— Je vous plains, Mademoiselle, je vous plains, si cela est vrai.

— Oui! oui! plaignez-moi! murmura Simonne. Nul ne peut me venir en aide, vous dis-je. Et je n'ai de l'espoir qu'en une seule personne, le Masque Rouge, qui, lui, peut me défendre s'il le veut.

A peine achevait-elle ces paroles, que Lionnel de Puyroland, qui venait d'entrer, s'inclinait devant elle. En l'entendant prononcer ce mot de Masque Rouge, il avait tressailli. Cependant Simonne venait de sourire à Lionnel.

— Vous, Monsieur! fit-elle.

Puis, à voix assez haute pour être entendue de tous ceux qui commençaient à l'entourer :

— Permettez-moi de vous remercier, Monsieur de Puyroland, ajouta-t-elle, et mieux que je ne l'ai pu faire hier. Je n'oublierai jamais que vous avez été le premier à m'apporter l'hommage de vos consolations.

Lionnel s'inclina sans mot dire. Morantin venait de s'éloigner et s'était perdu dans les groupes des seigneurs qui venaient au Louvre assister au petit lever. Lionnel et Simonne étaient seuls, séparés de la foule.

— Eh bien! fit Simonne à voix basse, vous souvenez-vous encore de votre serment, Monsieur de Puyroland?

— Vous ai-je donné le droit de douter de ma parole?

— Mon père sera vengé?

— Avant qu'il ne soit trois jours.

— C'est bien! je me souviendrai aussi de ma parole.

Tandis que cet entretien, à voix si basse que nul ne pouvait l'entendre, avait lieu entre Lionnel et Simonne, dans la galerie, les seigneurs causaient. Chacun était frappé de la réelle beauté de Mlle de Belyeuse.

— La voilà, la riche héritière! faisait Brémont à Navailles, s'il te plaisait de faire une fin.

— Merci bien! répondait celui-là; le père est mort d'une façon trop mystérieuse.

— Comment?

— Je m'entends!

— Mais je ne t'entends guère; explique-toi, de grâce.

— Eh bien! mon cher, il se pourrait bien que les tire-laine ne fussent pour rien dans l'assassinat du duc.

— Alors, ce serait?...

— Eh! mon cher, il est des mots que l'on ne doit pas prononcer, dans une galerie du Louvre surtout. Cherche, mon bonhomme, cherche.

— Tiens! tiens! fit de Chanteleu qui venait d'arriver, je crois que je commence à comprendre.

— Tant pis pour toi, ajouta silencieusement de Navailles, car il ne fait pas bon, par le temps qui court, de pénétrer trop avant dans la politique de certaine...

— Robe rouge!

— Chut!

— Eh quoi! s'exclama de Brémont, qui, lui aussi, commençait à voir clair.

— En tout cas, conclut de Navailles, je suis persuadé que celui qui veut rester bien en cour ferait une fameuse folie en épousant la belle Simonne.

— Bah! fit observer Chanteleu, je connais quelqu'un qui serait peut-être bien heureux de faire cette folie.

— Qui donc? demanda de Navailles.

— Lionnel? interrogea Brémont.

— Non, Monsieur! répondit une voix : Lopez de Silva!

Les trois jeunes gens se retournèrent : le louvetier du roy était derrière eux.

— Hou! grommela de Navailles, l'oiseau de mauvais augure! Il a des semelles de velours, je pense, qu'on ne l'entende jamais arriver, celui-là!

Cependant après avoir lancé son mot, Lopez de Silva était venu s'incliner devant Simonne. Au même moment la porte s'ouvrit, un page annonça :

— Le petit lever de la Reine, Messieurs!

Il y eut un grand brouhaha dans la galerie; Simonne s'était levée, Lopez de Silva se précipita pour lui offrir sa main, mais Mlle de Belyeuse laissa tomber sur lui un long regard plein de dédain, puis, se tournant vers Lionnel :

— Votre main, Monsieur de Puyroland, fit-elle. Et tous deux entrèrent chez la reine.

Si maitre de lui que voulût le paraître le louvetier, il ne put s'empêcher de blémir sous cet affront. Autour de lui, les seigneurs témoins de cette scène ricanaient.

— Vous n'avez pas de chance, Monsieur de Silva, fit Navailles. Et Chanteleu ajouta :

— Je crois que ce sera un mariage difficile!

On ne sait à quelle extrémité le louvetier se fût porté, si un page n'avait annoncé tout à coup :

— Monseigneur le cardinal-ministre!

XIV

Aussitôt, entre une double rangée de gardes apparut la grande simarre rouge de Richelieu.

La foule des gentilshommes qui s'apprêtaient à pénétrer chez la reine s'arrêta comme pétrifiée, et chacun s'inclina respectueusement devant le cardinal.

— Je vous salue, Messieurs! fit celui-ci.

Et d'un geste il les invita à entrer chez la reine.

En une minute, la galerie se trouva vide des groupes éclatants de seigneurs qui l'emplissaient tout à l'heure, et le cardinal allait entrer chez le roy, lorsque Lopez de Silva s'approcha de lui.

— Monseigneur! prononça-t-il en s'inclinant.

— Tiens! c'est M. de Silva, répondit le cardinal. Voici bien deux jours que vous ne nous avez fait l'honneur de votre visite.

— J'étais absent de Paris, Monseigneur!

— Vous devez, en ce cas, savoir quelques-unes de ces bonnes histoires qui ont le don de me dérider!

— En effet, Monseigneur, repartit gravement Lopez, je crois que les nouvelles que j'apprendrai à Son Eminence sauront l'intéresser, sinon la divertir.

Le cardinal regarda le louvetier.

— Il s'agit donc de choses graves?

— Peut-être! fit Lopez, en hochant la tête de mystérieuse façon.

— Oh! oh! murmura Richelieu. En ce cas passons dans ce petit cabinet, nous y serons plus à l'aise pour causer. Et le cardinal se dirigea vers une porte qui s'ouvrait en face des appartements de la reine. Silva le suivit.

Ils pénétrèrent dans une sorte de petit salon, sobrement meublé et éclairé par une seule fenêtre donnant sur la Seine. C'était là que le cardinal venait se reposer lorsqu'il était au Louvre, là qu'il recevait ses espions ou donnait ses audiences confidentielles. Il s'assit en un grand fauteuil, devant une petite table sur laquelle il s'accouda, puis laissa tomber son front dans ses mains en un geste qui lui était familier.

Respectueusement, Lopez de Silva se tint debout devant lui. Certes, le comte de Silva, grand louvetier de S. M. Louis XIII, avait besoin de toute sa force de caractère pour demeurer calme en cette minute solennelle où il allait jouer toute sa vie peut-être, sur un coup de dé. La veille au soir, en quittant le Moulin du Diable, où il venait de voir échouer aussi piteusement tous ses desseins, il était rentré chez lui, la rage dans le cœur. Les obstacles se dressaient comme à plaisir sur sa route, et chaque pas qu'il faisait

semblait faire surgir devant lui un nouvel ennemi. C'était ce Masque Rouge, ce terrible Masque Rouge, dont il avait tout à craindre, puisqu'il lui avait promis de le tuer; puis, ce Gascon, que le destin contraire plaçait toujours en travers de sa route; et maintenant Lionnel de Puyroland se dressait devant lui.

Après l'affront qui venait de le souffleter tout à l'heure, il n'y avait pas de doute à avoir. Il était indifférent à Simonne, il n'était pour elle qu'un objet de haine et de répulsion, et toutes les pensées de la jeune fille allaient à ce Puyroland qu'elle devait aimer de toute la force de son cœur de vingt ans.

Donc, troisième obstacle qu'il lui faudrait renverser. Et après celui-là ne s'en présenterait-il pas un autre? Mais qu'importait! Oh! le but qu'il poursuivait était assez grandiose, le rêve qu'il avait formé était assez beau pour qu'il n'épargnât rien afin d'y atteindre. Et au lieu de le décourager, tous ces obtacles ne faisaient qu'allumer son ardeur.

Pour Puyroland, le danger n'était pas pressant, il y pourvoirait à son heure. Mais le Masque Rouge! C'était là qu'était le péril. A tout prix, il fallait se débarrasser de cet homme qui le tuerait demain, s'il ne prévenait sa vengeance aujourd'hui. Il n'en avait pu venir à bout par la force, eh bien! il le mâterait par la ruse, car Silva ne dédaignait aucune arme, et tout lui était bon quand il lui fallait débarrasser sa route de l'obstacle qui l'empêchait d'atteindre au but qu'il s'était assigné. Et c'est pour cela que, après s'être rendu au Luxembourg dans le but de causer avec Richelieu, Lopez de Silva était venu le relancer jusqu'au Louvre, où le cardinal se trouvait, car le temps pressait et une minute de retard pouvait tout perdre.

— Voyons donc, demanda le cardinal quand il eut amené le louvetier dans le petit salon qui s'ouvrait sur la galerie du Louvre, voyons donc, Monsieur le louvetier, ces choses si graves que vous avez à me dire!

Silva répondit :

— Votre Eminence n'ignore point qu'on a assassiné le duc de Belyeuse!

Le cardinal regarda Lopez.

— Mais c'est de l'histoire ancienne, mon pauvre Lopez, répondit-il enfin ; ce fait remonte au moins à l'autre nuit.

— Oui! mais Votre Eminence connaît-elle ses assassins?

— Hé! des coupe-jarrets à coup sûr. D'ailleurs, que vous importe?

— Beaucoup, Monseigneur!

— Vous n'êtes pas lieutenant criminel, et n'avez pas, je suppose, à répondre des crimes qui se commettent dans la capitale.

— Heureusement pour moi! répondit le louvetier.

— Alors?

— Monseigneur aurait-il oublié ce que je lui disais l'autre soir.

— L'autre soir?

— Votre Eminence ne se souvient-elle plus que je suis allé lui faire une visite au Luxembourg?

— En effet, il me souvient même que vous m'avez retenu fort tard et qu'il était bien dix heures un quart quand vous avez quitté le Luxembourg.

— Oui! fit observer Lopez gravement; c'est même à cette heure exacte, où j'avais l'honneur de vous entretenir dans votre cabinet, que Monseigneur le duc de Belyeuse périssait si misérablement sur le Pont-Neuf.

— Ce qui fait que si jamais on vous accuse de ce crime, répondit le cardinal en riant, vous pourrez invoquer mon témoignage.

— En effet! fit Lopez d'une voix grave; en effet!

— Mais au fait, je me souviens, continua le cardinal; ce soir-là, ne m'avez-vous fait part de certain projet que vous carressiez?...

— Enfin! Son Eminence veut bien s'en souvenir.

— Oh! je comprends, maintenant, l'intérêt que vous prenez à la mort du duc de Belyeuse. Vous pensez, et non sans raison, sans doute, que la belle Simonne ne pourrait être insensible à l'homme qui vengerait la mort de son père?

— En effet, répondit le louvetier, découvrir les assassins du duc de Belyeuse, c'est là toute mon ambition.

— Eh bien, Monsieur de Silva, vous n'avez en ce cas qu'à jeter le filet sur les bandits, coupe-jarrets et tire-laine du Pont-Neuf, c'est là, j'en suis sûr, que vous trouverez les assassins du duc.

— Peut-être! répondit Silva.

— Comment! vous douteriez que le duc ait été assassiné par ces ruffians!

— J'en doute!

— Folie! Ce sont ces coupe-jarrets, vous dis-je! Oubliez-vous qu'on a retrouvé un de leurs cadavres auprès de celui du duc!

— Oui! mais Votre Eminence ignore sans doute qu'à la bles-

sure que portait ce cadavre, le peuple de Paris a reconnu que le Masque Rouge n'était pas étranger à ce meurtre.

— Encore ce Masque Rouge! fit le cardinal en haussant les épaules. Comment vous, un gentilhomme, pouvez-vous attacher de l'importance à de pareilles légendes?

— Pourtant...

— Existe-t-il seulement, ce Masque Rouge dont on parle sans cesse, et qu'on ne voit jamais?

— Comment en douter, quand ses exploits et ceux de ses compagnons emplissent la capitale!

— Oui; mais si l'on ajoute foi à la légende, elle nous apprend que les exploits des compagnons du Masque Rouge ont tous pour objet le châtiment de quelque crime, et non le vol ou la rapine.

— Aussi n'est-ce point pour le voler qu'on a assassiné le duc, puisque ni sa bourse ni ses bijoux n'ont disparu.

— Mais le duc de Belyeuse était un gentilhomme probe, loyal, et rien ne le désignait à la vengeance du Masque Rouge.

— Qui sait?

— Enfin, bref, pour vous, maître Lopez, le meurtre du duc de Belyeuse n'aurait d'autre auteur que le chef de cette mystérieuse compagnie?

— Tout l'indique, Monseigneur, et c'est justement ce chef que votre police devrait faire rechercher avec célérité!

— Oh! oh! grommela le cardinal, la tâche n'est pas facile, ne l'oubliez pas!

— Rien ne doit être difficile au cardinal de Richelieu, premier ministre du roy!

— Oui, sa puissance s'étend sur toute la France, mais les ombres et les fantômes n'entrent point dans sa juridiction, et votre Masque Rouge m'a tout l'air de faire partie de cette dernière catégorie.

— L'homme qui assassine n'est pas un fantôme, et puisqu'il a des mains pour exercer ses forfaits, il doit avoir une tête à jeter au bourreau!

— Certes, mais qui l'a vu, ce fameux Masque Rouge, et...

— Je crois pouvoir donner à Votre Éminence quelque indice!

— Vous?

— Car je sais le lieu où se réunissent les compagnons du Masque Rouge! Il existe près de la Porte-Neuve, une ruine que le peuple appelle le Moulin du Diable...

— Pardieu, fit le cardinal en riant, cela m'eût étonné que le Masque Rouge n'eût habité le Moulin du Diable.

— En tout cas, c'est dans ce Moulin du Diable que se réunissent les compagnons du Masque Rouge.

— Allons donc! reprit le cardinal avec un geste d'incrédulité.

— Je puis le jurer sur le salut de mon âme.

— Bah! fit le cardinal en riant, ce serment a bien peu de valeur car votre âme est joliment compromise, mon pauvre Lopez.

Le louvetier du roy se mordit les lèvres. Il n'en continua pas moins.

— Enfin, je puis le jurer... sur mon honneur!

— Vous avez donc une preuve bien certaine, pour faire un pareil serment?

— Une preuve indéniable!

— Cela m'étonne, car enfin, cette compagnie si mystérieuse doit s'entourer de précautions énormes pour que nul ne vienne surprendre ses secrets.

— J'ai pu le faire cependant.

— Vous avez vu le Masque Rouge? continua le cardinal, au comble de l'étonnement.

— Non! que Votre Eminence me pardonne! Je suis arrivé trop tard.

— Eh bien, alors?

— Mais, repartit Lopez, un homme pourrait renseigner Votre Eminence, un homme qui a vu le Masque Rouge, s'il n'est lui-même un de ses soldats.

— Or çà, maître Lopez, savez-vous que vous êtes bien renseigné! Comment avez-vous pu?

— Oh! d'une façon bien simple, Monseigneur : en faisant irruption dans le Moulin du Diable à l'heure où le Masque Rouge devait s'y rencontrer.

— Savez-vous que c'était courageux!

— Oh! rien ne m'arrête pour le service de Votre Eminence, répondit Lopez.

Mais le cardinal, tout préoccupé par ce que Silva lui racontait, ne remarqua pas ce mot bien fait pour l'étonner, car en quoi Silva servait-il le cardinal en voulant arrêter le Masque Rouge? Il continua :

— Ainsi, dans ce Moulin du Diable, vous avez rencontré un homme que vous soupçonnez être un compagnon du Masque Rouge?

— Oui, Monseigneur.

— Et cet homme a avoué ?

— Rien ! Monseigneur ! Seulement, dans son geste, dans sa voix, et dans son hésitation, j'ai compris qu'il mentait en m'assurant qu'il ne savait rien.

On le voit, le louvetier du roy était habile à mentir et le récit qu'il faisait de son équipée de la veille n'était pas pour diminuer l'opinion que le cardinal pouvait avoir de sa valeur. Mais le rôle qu'il attribuait au jeune Capestoc, pour être mensonger, n'en indiquait pas moins un habile metteur en scène, car il était évident pour Silva que Capestoc savait à quoi s'en tenir sur le compte du Masque Rouge, ce en quoi il ne se trompait point. De toute façon, puisque le Gascon se trouvait au Moulin du Diable, que ce fût par hasard ou pour tout autre cause, il devait avoir vu le Masque Rouge, cela paraissait évident à Lopez. Or, en jetant le cardinal sur cette piste, pour peu que le cardinal consentît à arrêter Capestoc, Lopez, du même coup, se débarrassait de ce Gascon et du Masque Rouge, et il serait sauvé. C'était habile, on le voit, et le comte de Silva ne désespérait pas de triompher ; aussi continuant :

— Oui ! oui ! fit-il, j'en donnerais ma tête, cet homme connaît le Masque Rouge.

Mais le cardinal :

— Pourtant, mon brave Lopez, si cet homme n'a rien voulu avouer, que voulez-vous que j'y fasse ?

— Que vous l'interrogiez vous-même, Monseigneur.

— Que j'interroge cet homme, moi ? Vous êtes fou, Lopez, vous êtes fou !

— C'est cependant le meilleur moyen de savoir si les compagnons du Masque Rouge se sont réunis cette nuit.

— En sommes-nous plus avancés ?

— Mais cet homme pourrait vous donner le signalement de son chef.

— Et après ?

— Après, répondit Lopez interloqué par cette indifférence du cardinal, eh bien, Monseigneur, on pourrait arrêter ce Masque Rouge et ses compagnons.

Le cardinal sourit.

— Ce Masque Rouge semble vous gêner beaucoup ?

— Moi ! fit Lopez en tressaillant.

— Auriez-vous peur de lui, Silva ?

— Peur de lui ! Oh ! la bonne plaisanterie.

— Cela m'eût étonné aussi, reprit le cardinal avec le plus grand calme.

— Pardieu !

— D'autant plus que vous êtes assez grand pour vous défendre.

— Certes !

— Et puis, qui oserait s'attaquer à vous, continua le cardinal sur un ton indéfinissable ; tout le monde vous craint.

— Tout le monde me méprise, corrigea Lopez.

— Eh ! c'est la même chose, conclut Richelieu en riant.

Silva ne put dissimuler une grimace de dépit.

— Aussi, continua le cardinal, ne vous occupez donc plus de ce Masque Rouge qui, soyez-en certain, n'osera jamais s'attaquer à vous.

Le louvetier vit que la partie était perdue pour lui, si bien vite il ne frappait un grand coup ; il le tenta.

— Peut-être bien, répondit-il ; d'ailleurs je n'ai qu'un but, retrouver l'assassin du duc de Belyeuse, et vous disculper d'un soupçon qui effleure Votre Éminence.

— D'un soupçon ! fit le cardinal en fronçant le sourcil. Que dites-vous là, Monsieur le louvetier ?

— Je dis, Monseigneur, continua Silva, que, tout bas, vos ennemis tiennent d'étranges propos.

Richelieu haussa les épaules, en homme sur qui glissent toutes les calomnies.

— Bah! Laissez-les dire.

Mais Lopez continua :

— Ils murmurent que la main qui a frappé le duc n'est autre que...

— Que ?... interrogea Richelieu qui comprenait à demi-mot.

— Que la vôtre ! Monseigneur, termina Lopez avec le plus grand courage.

Mais, à sa grande surprise, Richelieu écouta sans sourciller cette formidable accusation.

— La mienne ! fit-il simplement.

Il se fit un silence, puis le cardinal :

— Et quel motif aurais-je eu de faire assassiner le duc ?

— Il était de vos ennemis, répondit Lopez.

— Lui !

— Eh ! n'est-il pas allé voir la reine mère, et n'est-ce pas en

sortant de chez elle qu'on l'a frappé? De là à penser que cette entrevue du duc de Belyeuse avec la reine mère n'avait d'autre but qu'une conspiration contre Votre Éminence...

— Et l'on suppose que je l'ai fait assassiner?

— On le suppose, Monseigneur.

— Étrange calomnie! Ai-je besoin d'assassins à gage pour frapper les ennemis du trône, quand j'ai la hache de mes bourreaux?

— Enfin, Monseigneur...

— Mes ennemis déraisonnent, Lopez, et vous êtes bien sot de vous arrêter à leurs propos. Leurs calomnies ne m'atteignent pas.

Le cardinal prononça ces paroles sur un tel ton d'autorité, que Silva comprit que toute sa diplomatie échouait piteusement et que Richelieu, pour des causes mystérieuses, ne voulait pas s'attaquer au Masque Rouge. Pourtant il tenta un dernier coup :

— Cependant, toutes ces colomnies, il serait facile à Votre Éminence de les faire taire.

Richelieu eut un geste de dépit.

— Bref, Monsieur le louvetier, vous tenez à ce que j'interroge votre homme?

— Oui, Monseigneur.

— Eh bien! où est-il? Quel est il? Amenez-le moi... Mais c'est uniquement pour vous faire plaisir, Monsieur de Silva.

Le louvetier du roy était triomphant.

Aussi, fût-ce avec une joie indicible, qu'il expliqua :

— L'homme dont je parle à Votre Éminence est un gentilhomme gascon.

— Oh! oh! interrompit le cardinal, un Gascon! Il n'est pas facile de faire parler un Gascon qui ne veut rien dire.

— Arrivé d'avant-hier seulement, continua Lopez, il est descendu à l'hôtellerie de Mme Bourniquet.

— Comment! il est si nouveau venu à Paris, et déjà il fait partie d'une compagnie mystérieuse?

Silva se mordit les lèvres.

— Je n'ai point dit qu'il fit partie des compagnons du Masque Rouge, mais il n'en est pas moins vrai qu'il se trouvait au Moulin du Diable.

— Enfin, je le verrai, conclut le cardinal.

Et il se leva, comme pour donner conger à Silva. Celui ci, ayant salué le cardinal, se dirigea vers la porte qui ouvrait sur la galerie.

Mais à peine l'avait-il ouverte qu'il poussa une exclamation.

— Pardieu! fit-il, en revenant vers le cardinal, nous jouons de bonheur, voici justement notre homme.

— Eh bien! faites-le entrer, murmura le cardinal, avec un indicible air d'ennui.

XV

Lorsque dans le Moulin du Diable, Lopez s'était vu en présence du Gascon qu'il avait voulu faire assassiner, lorsque d'un autre côté il avait compris que ses bons amis Sacassou, Grignolet et Laromuche ne viendraient pas à son secours, en un mot, quand il s'était vu perdu, le louvetier du roy n'avait pas hésité une minute à prendre la fuite. Capestoc avait été tellement surpris par cette lâcheté, qu'il était demeuré cloué à sa place. De leur côté, une pareille couardise avait scandalisé les trois ruffians, et Sacassou avait hautement exprimé l'opinion de chacun d'eux en s'écriant :

— Non! mais n'est-il pas honteux de servir un pareil maître!

Le Gascon, cependant, revenait de son ébahissement, et ce fut avec un joyeux éclat de rire que, tendant la main à son nouvel ami Sacassou :

— Eh bien! mon brave, lui dit-il, nous sommes quittes maintenant; je t'ai laissé la vie sauve cette après-midi, et voici maintenant que tu me sauves la vie. Car sans toi...

— Bah! laissons cela, Monsieur de Capestoc. Je vous avais bien dit que c'était désormais entre nous à la vie, à la mort; vous voyez que l'on peut compter sur ma parole.

— Or çà, reprit le Gascon, contre qui en aviez-vous, car je ne suppose pas que c'était contre moi qu'était dirigée cette nouvelle agression ?

Sacassou se gratta l'oreille et regarda ses trois amis : avouer que le comte avait voulu se débarrasser du Masque Rouge pouvait mettre le Gascon sur la piste de l'aventure du Pont-Neuf, aussi, finassant :

— Eh! qui sait! fit-il, avec ce satané Espagnol, que le diable emporte, connait-on jamais l'ennemi que l'on va combattre? Il paye notre bras et nous marchons. Pas vrai, camarades?

Les trois autres firent entendre un grognement approbatif. Capestoc secoua la tête.

— Et puis, clama-t-il, qu'importe? Le principal est que je sois vivant, et cela grâce à vous, mes braves! Mais vous n'avez pas affaire à un ingrat. Voici pour boire à ma santé. Et ce disant, Capestoc tirant sa bourse la tendit à Saccassou.

Mais celui-ci, la passant à Grignolet :

— Je vous l'ai dit, Monsieur de Capestoc, je n'accepte jamais d'argent d'un ami! Et sur ce, que Dieu vous tienne en joie.

Et ayant salué, il partit, suivi de ses trois amis, heureux de cette aventure qui leur valait un double profit.

Capestoc demeura seul dans le moulin avec Mme Bourniquet, qui durant toute cette scène n'avait pas bougé de l'escalier où elle se tenait toute tremblante. Le Gascon se tourna vers elle :

— Eh bien! dit-il, que pensez-vous de tout cela?

— Je pense, répondit la jolie Madeleine en descendant, qu'il est heureux que vous soyez aussi brave que vous l'êtes, car sans cela, nous étions perdus.

— Peuh! répondit le Gascon.

— Je pense encore, ajouta Mme Bourniquet, qu'on ne m'y reprendra plus à venir rêver à la lune dans ce vieux Moulin du Diable qui mérite bien sa réputation.

— Hé! repartit Capestoc, on trouvera un endroit plus tranquille, s'il vous vient encore des velléités de rêverie.

— Faudra voir! répliqua Madeleine.

Et tous deux quittèrent le moulin.

Une demi-heure après, rentré dans sa chambre, Capestoc se couchait, ruminant tous les événements de cette première journée passée à Paris. Faut-il le dire, le Gascon était content de ses débuts. Et, à parler franc, il eût eu bien tort de se montrer mécontent. Trois fois il avait échappé à la mort; dans l'ile Louviers d'abord, en tombant en plein complot du Masque Rouge ensuite, et enfin toujours dans ce Moulin du Diable, grâce à la foi jurée de ce sacripant de Saccassou. N'était-ce pas de bon augure? Et n'avait-il pas le droit de se féliciter?

Mais ce n'était pas tout, et sa chance inespérée se manifestait d'autre façon encore : il était allé au Louvre, et il avait en Mme Bourniquet la plus jolie maitresse de Paris. Il n'en fallait pas davantage pour que Capestoc se crût le plus heureux Gascon de France.

Il y avait bien un ombre à ce tableau : tout au fond de son cœur, Capestoc était forcé de convenir en lui-même qu'il se serait bien passé de pénétrer le dangereux mystère du Masque Rouge. Mais bah ! ce qui était fait était fait, et il ne fallait pas y revenir. Il en serait quitte pour enfermer ce secret au plus mystérieux de son esprit, et à n'en jamais parler à âme qui vive. Capestoc était discret, et puis il était homme d'honneur, et il avait donné sa parole de gentilhommme : allons, vaille que vaille, tout était pour le mieux dans le meilleur des mondes, et à tout prendre, Capestoc s'endormit satisfait, voyant approcher l'heure où le roy ou le cardinal viendrait lui offrir cette lieutenance qui était le but de son ambition.

Lorsque Capestoc s'éveilla le lendemain, son premier soin fut de se rendre au Louvre, car le Gascon s'était juré de ne jamais manquer un petit-lever ou un baise-main. Puisqu'il n'avait de protections ni de lettres auprès d'un grand personnage, Capestoc n'attendait de faveur que de sa bonne mine, et son programme était de promener cette bonne mine le plus souvent possible, espérant bien qu'elle serait un jour remarquée du roy ou bien du cardinal.

Il se rendit donc au Louvre, et cette fois, comme la veille, il n'eut pas à essuyer la rebuffade du mousquetaire de garde ; on l'avait vu déjà, et cela suffisait pour le laisser entrer. Il passa donc le guichet, le jarret tendu et la tête haute, et, tout bouffi de son importance, traversa la cour et monta dans la galerie où il avait pénétré la veille. A son grand étonnement, il trouva la galerie vide.

— Hé! eh! je suis en retard. Bah! faisons toujours les cent pas

Et Capestoc faisait déjà résonner le parquet sous son talon, quand il entendit tout à coup une voix qui l'appelait :

— Monsieur de Capestoc!

Le Gascon se retourna.

— Parfandious! grommela-t-il, en reconnaissant son ennemi personnel, le louvetier du roy.

Déjà, oubliant où il se trouvait, il allait bondir sur l'homme dont il n'avait pu encore tirer vengeance lorsqu'il s'arrêta ocmme médusé : derrière Lopez de Silva, il venait d'entrevoir la simarre rouge du cardinal.

— Oh! oh! songea le Gascon, qu'es aco! Et flairant un danger, malgré lui, il frissonna.

— Monsieur de Capectoc, Son Eminence veut vous parler.

— Me parler ! balbutia le Gascon.

— Sans doute, continua Lopez avec un sourire ironique, Son Eminence ayant peut-être entendu parler de vos exploits, veut probablement vous offrir une lieutenance dans sa garde.

— Pourquoi pas ! répondit Capestoc en toisant le louvetier. Et précédant Silva, il pénétra dans le réduit où l'attendait le cardinal.

Comme un éclair, cette pensée lui était venue que si le cardinal voulait lui parler, cet entretien ne pouvait avoir d'autre objet que le Masque Rouge, car, tout à coup, il venait de comprendre l'irruption furieuse du louvetier dans le Moulin du Diable, et Capestoc songeait :

— Mon pauvre Henriot ! cette fois-ci tu es perdu !

Il n'en fit pas moins bonne contenance en saluant le cardinal.

— Approchez, Monsieur de Capestoc, fit celui ci ; on m'annonçait justement votre arrivée et l'on m'apprenait que vous veniez solliciter un emploi.

— C'est la vérité, Monseigneur, répondit Capestoc, qui tout bas ajouta ;

— Ruse, ruse, va ! Tout Richelieu que tu es, tu ne tromperas pas un Gascon !

Le cardinal poursuivit :

— Est-ce dans mes gardes ou dans les mousquetaires du roy que vous désirez entrer ?

— Ma foi, Monseigneur, répondit Capestoc, en quittant Puissardac, mon ambition, je l'avouerai, était d'entrer dans les mousquetaires du roy. Mais j'ignorais alors que Son Eminence eût une garde, et je serais heureux d'en faire partie.

Richelieu toisa le Gascon.

— Vous êtes bien jeune, il me semble ! fit-il enfin.

— Vingt ans, Monseigneur ! A mon âge, mon père avait déjà été blessé deux fois aux côtés du roy Henri.

— Fière réponse ! et qui montre votre grandeur d'âme, répliqua le cardinal, qui continua à examiner le Gascon.

Bravement et fièrement, Capestoc supporta cet examen, qu'il n'eût supporté, certes, d'aucun autre, hormis du cardinal et du roy.

Cependant, debout en un coin de la petite salle, Lopez de Silva se rongeait les poings, impatienté par ce long préambule, pressé

qu'il était d'en arriver au point où il en voulait venir. Mais Richelieu ne paraissait point avoir cette hâte. Enfin, il reprit :

— Ne m'a-t-on point dit que vous êtes descendu à l'hôtellerie de maître Bourniquet, rue de l'Arbre-Sec.

— Oui! Monseigneur, c'est l'hôtellerie que mon père m'avait indiquée pour y être descendu en 1609, un an avant la mort du défunt roy, dont Dieu ait l'âme!

— L'on prétend, continua le cardinal, que Mme Bourniquet, la maîtresse de céans, est une forte charmante femme...

En toute autre circonstance, Capestoc se fût étonné de voir le grand cardinal s'occuper ainsi de la beauté d'une hôtelière de Paris. Mais le Gascon était fin, il avait compris où le cardinal voulait en venir, et cela ne le surprit pas. Aussi répliqua-t-il le plus naturellement du monde.

— Mon Dieu, Monseigneur, cela dépend des goûts.

— Bref, elle paraît être du vôtre...

— Et pourquoi cela, Monseigneur, si j'ose vous interroger?

— Ma foi, répondit le cardinal en souriant, c'est que l'on prétend encore qu'en compagnie de cette charmante hôtesse vous allez vous promener, la nuit, dans de pittoresques ruines.

— Nous y voilà! songea Capestoc qui reprit tout haut : Si se promener la nuit avec une femme indique que la femme est de votre goût, alors, Monseigneur, Mme Bourniquet est furieusement du mien.

— Ainsi, vous avouez que vous étiez hier au Moulin du Diable?

— Pourquoi le cacherais-je?

— C'est qu'on assure que dans ce Moulin du Diable vous avez assisté une réunion mystérieuse.

— Moi, Monseigneur!

— C'est M. de Silva qui l'assure, reprit le cardinal, en se tournant vers le louvetier qui fit un pas en avant et s'apprêtait déjà à prendre la parole.

Mais le Gascon ne lui en donna pas le temps.

— M. de Silva se trompe, fit-il simplement. Et Son Éminence voudra bien comprendre que, me rendant au Moulin du Diable en compagnie de Mme Bourniquet, je ne pouvais avoir pour dessein d'assister à une réunion bien mystérieuse.

Silva se mordit les lèvres en entendant cet argument sans réplique. Pourtant le cardinal ajouta :

— M. de Silva ne dit point que votre intention était d'assister à

cette réunion, mais le hasard aurait pu vous rendre témoin...

— De quoi, Monseigneur?

— Voyons, rappelez vos souvenirs.

— J'ai beau chercher.

— Si vous n'avez rien vu d'anormal, du moins avez-vous entendu quelque chose?

— Monseigneur, je ne me souviens de rien, sinon d'avoir été attaqué par M. de Silva...

— Oui ! oui ! je sais, répliqua le cardinal.

— D'ailleurs, interrompit Lopez, vous vous trouviez au-dessus de la grande salle, et il est impossible...

— Laissez-moi parler, Monsieur de Silva ! répliqua sévèrement le cardinal. Et se tournant vers Capestoc :

— Voyons, Monsieur, répondez franchement, comme vous le feriez à votre roy !

— Monseigneur !

— Vous n'avez rien entendu ?

— Monseigneur... je... n'ai...

Visiblement Capestoc se troublait : c'est que, malgré lui, il était ému par la majesté et l'autorité de Richelieu.

Le cardinal s'en aperçut et se faisant plus sévère :

— Vous hésitez, votre voix se trouble ! Monsieur de Capestoc, prononça-t-il gravement, vous savez quelque chose et vous ne voulez rien dire !

— Je n'ai rien vu, Monseigneur ! balbutia le Gascon, qui sentit à cette minute qu'il perdait pied.

Lentement le cardinal se leva et, se dirigeant vers Capestoc :

— Prenez garde à vos paroles ! Vous êtes un fidèle serviteur du roy, avez-vous dit. Eh bien, sachez que la réunion d'hier était composée des pires ennemis du trône ! Sachez que l'on est à leur poursuite, que d'un mot vous pouvez nous éclairer et rendre au roy un service dont on saura vous être reconnaissant. Répondez !...

Capestoc baissa la tête et se tut. Un terrible combat se livrait en lui, car l'heure était grave et sa destinée entière était en jeu : s'il parlait, c'était la fortune sans doute. Mais son serment, mais sa parole donnée, mais son honneur de gentilhomme? En gardant le silence, il se perdait sûrement, mais il gardait son honneur. Aussi comme le cardinal répétait.

— Niez-vous avoir vu quelque chose?

— Hé! sandious! s'écria Capestoc à bout de forces, tant pis, à la fin! Vous me mettez à la torture et je ne sais que répondre. Prenez ma tête, Monseigneur! Faites-moi conduire en prison, en place de grève s'il le faut! Mais je ne dirai rien! Un gentilhomme n'a que sa parole et j'ai donné la mienne!

— Enfin! murmura Lopez.

Capestoc, en effet, ne venait-il pas d'avouer tacitement qu'il avait vu le Masque Rouge? Ah! il ne voulait rien dire! Ah! il parlait de parole donnée! On savait ce qu'en valait l'aune. Capestoc finirait bien par avouer quel était l'homme qui se cachait sous le légendaire Masque Rouge! Si les promesses du cardinal ne lui arrachaient pas son secret, la torture et la question auraient bien vite raison de lui. Le louvetier du roy triomphait.

Le cardinal cependant interrogea :

— Donc, vous avez vu le Masque Rouge?

Capestoc se redressa.

— Monseigneur, prononça-t-il gravement, vous pouvez prendre ma vie, elle vous appartient, elle appartient au roy; mais mon honneur appartient à mes aïeux et je ne dirai rien!

Cela fut dit avec une telle fermeté, que le cardinal comprit qu'il y avait dans ce jeune homme une volonté indomptable. Il se tut. Lopez ricanait.

A ce moment, si les trois personnages de cette scène n'eussent été si impressionnés par ce qui se passait, ils eussent pu remarquer une ombre qui se glissa dans la galerie, après être demeurée un instant aux aguets auprès de la porte du petit salon. Cette ombre était M. de Puyroland, qui n'avait pas perdu un mot de ce qui venait se passer.

Cependant ayant réfléchi une minute à la fière réponse du Gascon, le cardinal reprit.

— C'est bien, Monsieur de Capestoc! Je vois que l'on peut se fier à votre parole de gentilhomme, je vois que vous êtes digne de porter une épée. Vous m'avez demandé une place dans ma garde. Je vous l'accorde.

Capestoc crut qu'il rêvait.

— Quoi! Monseigneur! balbutia-t-il.

— Ah! cela vous étonne, poursuivit Richelieu en souriant. On vous a dépeint le cardinal sous de bien noires couleurs, sans doute?

— Monseigneur!

— Monsieur de Capestoc, je viens de reconnaître votre loyauté,

et quand, sur ma route, je rencontre de tels gentilshommes, je n'ai garde de ne point me les attacher.

Mais si Capestoc était stupéfait de voir ainsi se terminer un entretien si menaçant, Lopez de Silva ne l'était pas moins. Avec cette différence cependant que la joie était pour beaucoup dans la surprise du Gascon, tandis que la stupéfaction de Silva était faite de dépit et de colère.

— Mais, Monseigneur, voulut-il dire, est-ce ainsi?...

Le cardinal l'interrompit, et d'un ton assez hautain pour que le louvetier n'eût point envie de répliquer :

— Je sais ce que j'ai à faire, Monsieur de Silva, et ne vous ai jamais autorisé, je pense, à me donner des conseils!

Lopez baissa la tête. Il était livide. Il venait de comprendre que c'en était fait de lui, puisque son dernier espoir, le cardinal, venait de lui faire défaut. Et la rage l'envahit, lorsqu'il entendit Richelieu ajouter :

— Laissez-nous seuls, Monsieur, j'ai à parler à M. de Capestoc!

(A suivre.) Rodolphe BRINGER.

LE PETIT GARS

AUX

CHEVEUX DE CHANVRE

I

Cette nuit-là, les gars de Saint-Aubin, de Nueil et des Aubiers, s'étaient rassemblés au carrefour du petit bois. Forêt faisait l'appel et distribuait la poudre, tandis que M. Henri, inspectant les rangs à la lueur d'une torche, disait à l'un et l'autre de bonnes paroles.

Tout à coup il s'arrêta, surpris et fâché, devant un jeune garçon aux cheveux de chanvre, aux yeux de fleur de lin, qui, en haillons, pieds nus, brutalement repoussé, s'efforçait de prendre place entre deux Vendéens.

— Que veux-tu ? demanda sévèrement M. Henri.

Le petit gars sourit, hocha narquoisement la tête et dit de sa voix guillerette :

— Je veux partir avec vous, M'sieur Henri. On m'a dit que vous faisiez la guerre pour le Bon Dieu et que tous ceux qui avaient de la croyance pouvaient en être. Alors, moi, je suis venu.

— Tu gouailles apparemment? Il nous faut des hommes, non des enfants. Quel âge as-tu?

— Je ne suis plus un enfant, M'sieur Henri, je vas sur mes quatorze ans.

M. Henri se défendit d'un attendrissement dans un accent plus rude :

— Va-t'en chez toi !

— Je ne sais plus le chemin.

— Tu l'as su pour venir.

— Oui, mais pour m'en retourner je pleurerai trop : je ne verrai plus où je vas !

— C'est que je ne te connais pas, petiot !

— Oh ! moi, qui vous connais si ben, M'sieur Henri ! Là-bas, sur la colline où je gardais mes brebis, en vous voyant passer avec votre grand feutre à panache, votre ceinture blanche et les longues basques de votre habit qui claquaient dans la brise, je me disais comme ça : « Est-il brave et beau, ce M'sieur Henri ! « Quand je serai grand, je le choisirai pour maître. Où qu'il « ira, j'irai, s'il y a du danger pour lui, faudra qu'il y en ait pour « moi ! »

Et voyant le jeune chef ému, le petit berger joignit ses mains roussies :

— Emmenez-moi, M'sieur Henri, emmenez-moi ! J'en ferai le plus que je pourrai et j'en ferai toujours ben autant que je suis gros !

— Tu n'as seulement pas ta faucille !

— Oh ! je ne veux plus de faucille, je veux un mousquet. Les patauds n'en manquent pas : y en aura ben un qui me cédera le sien de bon ou de mauvais gré.

— Soit ! Je t'emmène. Mais, tant qu'il nous restera des hommes pour combattre, je n'exposerai pas les enfants à la mort. File à l'arrière-garde : on te donnera de la besogne aux attelages et aux caissons. Et que je ne te reprenne pas à flâner dans les rangs !

Le petit gars s'éloigna lentement, la tête basse, quêtant de son regard bleu une meilleure parole. Mais déjà M. Henri ne pensait plus à lui. On éteignit la torche à coups de sabots et l'on se mit en route.

II

La troupe allait en silence par les bois. M. Henri, marchant le long de la colonne, continuait d'encourager ses hommes. L'un d'eux mordait à si belles dents dans son pain bis que le jeune chef en eut faim et demanda un morceau. Il le mangea de bon cœur et les gens furent contents. Cependant une pâle clarté d'aube dorait la cime des arbres. On approchait de Vrines. M. Henri rejoignit l'avant-garde et aperçut aux premiers rangs, le fusil sur l'épaule, et emboîtant crânement le pas

des hommes, le petit berger aux cheveux de chanvre. Le chef l'interpella :

— Comment es-tu ici après ce que je t'ai dit?

— Excusez, M'sieur Henri, on est trop mal derrière : on ne voit rien, on avale toute la poussière des autres.

— Qui t'a donné ce fusil?

— C'est Lucteau de Cerqueux, M'sieur Henri. Il était si malade, le pauvre grand, qu'il en trébuchait à chaque pas : il avait quasiment le *tournis* comme les moutons. Je le guettais depuis le départ. — « Lucteau, — que je lui ai dit, — Lucteau, donne-moi ta place, je te porterai ton fusil. » — Ça y a pas fait de peine ; moi, ça m'a fait plaisir.

M. Henri s'efforçant de prendre une mine fâchée, afin de le dérider le petit berger le regarda de côté, de son air de bonne humeur :

— Comprenez, M'sieur Henri, un Vendéen de moins, c'est bien trois patauds de plus. Vous fallait votre compte de mousquets ; comme ça votre compte y est. Je me pose pas pour si fort que Lucteau, M'sieur Henri, mais j'aurai pas le tournis : je suis trop content pour ça.

M. Henri haussa l'épaule très légèrement et prit la tête de la colonne, ne trouvant rien à répondre.

III

Au sortir du bois de Vrines, la troupe s'arrêta hésitante. Le coteau, dévalant brusquement, découvrait la rivière, le petit pont du Thouet, puis la ville de Thouars, toute grise dans l'aurore. Déjà c'était partout un ravage d'artillerie. Les cavaliers de M. de Bonchamps, ayant traversé le gué, sabraient les Marseillais. Stofflet et Cathelineau assaillaient furieusement la porte de Saumur. M. de Donissan et M. de Marigny ébréchaient la muraille à pleins crachements de couleuvrines.

Mais, parmi les gars de M. Henri, beaucoup n'avaient pas vu le feu; quelques-uns revenaient de la défaite; le reste ne s'était battu que dans le Bocage. Ils s'égaillèrent vite dans les hautes broussailles et épaulèrent, couchés derrière les touffes de genêts. A chaque coup isolé qui, hors de toute portée, partait vers les

retranchements, M. Henri frémissait, trépignait, se mangeait le sang. Il rallia ses gens.

— Vous êtes de braves gars, — leur dit-il, — et cependant vous ne faites rien de bon. Les autres ont donné de toute leur ardeur, c'est notre tour. Voyez-vous ce mouvement des assiégés? Leur courage faiblit, ils sont près de lâcher pied. Vite, au pont, mes amis! Pour Dieu et pour le roi, à l'assaut!

M. Henri agita vers le ciel son feutre à grand panache. Tous les gars le regardèrent, mais aucun ne bougea.

Il en pâlit de douleur.

— Mes amis, — reprit-il, — si vous ne me suivez pas, je ne marcherai plus jamais à votre tête. Dois-je arriver le dernier et tout seul dans la ville? Que pensera-t-on d'un chef qu'abandonnent ses soldats? Pourquoi me couvrez-vous de cet opprobre?

Les gars ne le regardèrent plus, mais aucun ne bougea.

Alors M. Henri s'élança vers le pont du Thouet. Sa grande ceinture blanche et les longues basques de son habit claquèrent dans la brise. Autour de lui la mitraille fit rage. Il marchait tête haute, sans se retourner, pour ne paraître point douter qu'on ne le suivît. On ne le suivait pas. Il le sentait indéfinissablement au silence morne, à un vide immense derrière lui. Devant lui, il ne fixait plus rien, le regard noyé de désespoir. Un grand froid lui saisissait le cœur et, pour la première fois, il désespéra de lui-même, de son geste, de sa voix, de l'inspiration de son âme chevaleresque. Il eut dans les cheveux, sur la peau, le frisson d'une peur, non celle de ces balles qu'il n'entendait même pas, mais la peur de cette solitude et de cette désertion. Ralentissant le pas, offrant sa jeune poitrine aux visées de l'ennemi, étouffant de cette angoisse d'abandon, il atteignait le pont, quand, près de lui tout près, une voix guillerette lui fit reprendre vie dans un sursaut de surprise :

— M'sieur Henri, allez donc pas si vite, j'ai pas les jambes, aussi longues que vous!

Et, se retournant à demi, à la chevelure de chanvre, aux yeux de fleur de lin, M. Henri reconnut le berger aux pieds nus dont on ne savait pas le nom.

— Faut pas vous fâcher, M'sieur Henri : de ce coup-là, je prends la place de personne!

Sifflante, une grêle de plomb passa sur leurs deux têtes.

— Sauve-toi, mon enfant, — cria M. Henri ; — tu vois bien que, par ici, il n'y a plus qu'à mourir.

Et le petiot dit gaiement :

— Je peux en être, M'sieur Henri ; si y a plus qu'à monrir, c'est pas ben difficile...

Alors, sans souffler mot, M. Henri lui prit la main, comme un grand frère. Et tous deux se jetèrent sur le retranchement des bleus.

Là-haut, le cœur mordu de honte, tous les gars s'ébranlèrent.

Charles Foley.

STÉPANE MAKARIEF

Stépane Makarief était un paysan du gouvernement de Koursk. Il n'avait ni frères, ni sœurs, ni mère. Son père, vieux laboureur endurci à la peine, l'avait élevé rudement, dans le respect absolu de ses volontés autocratiques : la main du vieillard pesait aussi lourde sur l'épaule de son fils que le bâton du servage sur ses propres épaules.

Autour de la maison, le père possédait un grand carré de terre, planté de cerisiers et de menu fruit ; de ses mains velues, il y cultivait quelques légumes et des pommes de terre, abandonnant le travail des champs aux bras plus robustes du jeune homme.

La maison de rondins, solidement calfeutrée de mousse et d'étoupes, reposait sur un soubassement de gros cailloux entassés, de manière à éviter l'humidité des dégels. Un escalier extérieur conduisait dans une sorte d'antichambre obscure, qui servait aussi de garde-manger ; puis on entrait dans une pièce éclairée par trois petites fenêtres à guillotine, munies d'épais carreaux verdâtres. Une autre pièce plus petite, également chauffée par un poêle de briques, venait d'être ajoutée à la construction plus ancienne. Le grenier était vaste : l'étable logeait deux vaches et deux petits chevaux. Les balcons du grenier, les encadrements des fenêtres et le toit pointu de la maison étaient ornés de larges découpures en bois.

C'était le vieux Makar lui-même qui avait taillé, un à un, et rapporté de la forêt les madriers dont la maison était faite. De sa propre main il avait découpé et posé les ornements, de même qu'il avait creusé les fondations. Aussi le vieillard disait-il, non sans orgueil : « Je me suis bâti ma maison à moi-même ! »

On le prétendait riche. En effet, dans une cachette connue de lui seul, il possédait deux ou trois centaines de roubles.

Le fils de Makar était l'unique héritier de ces biens. Au lieu de ressembler à son père, toujours sévère et morose, Stépane était gai.

Il aimait à rire avec les jolies filles en ramenant les gerbes ; et les dimanches, on le voyait des premiers mettre en mouvement la grande balançoire où l'on s'accroche tant bien que mal à sept ou huit.

Assis sur le banc devant son isba, Makar regardait ces plaisirs d'un air dédaigneux et mécontent. A la nuit tombante, les deux hommes rentraient sans se parler, soupaient de même, et s'endormaient après avoir réglé en deux mots les travaux du lendemain.

Un soir, à l'heure du repas, le vieillard annonça à Stépane qu'il était temps pour lui de prendre femme. — Le jeune homme avait alors dix-neuf ans ; mais le paysan russe se marie de bonne heure. — A ces paroles, il rougit fort et ne répondit rien.

— J'ai trouvé la femme qui te convient, continua le père, et j'ai fait les propositions en ton nom ; l'affaire est arrangée, nous irons dimanche.

Stépane garda le silence et continua à broyer lentement son pain noir sous ses dents blanches et robustes. La petite fille qui gardait les oies du seigneur à deux verstes de là lui passait par l'esprit, avec son sourire enjoué ; la fille du vieux forestier était aussi bien jolie, malgré son air sérieux ; et nombre d'autres encore, toutes nées au village... L'idée du mariage venait de ramener dans sa tête le souvenir de bien des paroles, mi-tendres, mi-railleuses, échangées le soir au retour du travail.

— Eh bien! pourquoi ne réponds-tu pas? dit rudement le vieillard en tournant son visage sévère du côté du jeune homme. Quand un père prend soin de chercher pour son fils une femme jeune et riche, est-ce que celui-ci ne doit pas lui dire : merci?

Stépane se leva et se prosterna trois fois devant son père jusqu'à toucher le sol des mèches de ses cheveux châtains, où le soleil de midi semblait avoir laissé un rayon.

— Mon père, dit-il en se relevant, je te remercie. Quelle est la jeune fille que tu as choisie pour bru?

— Irina, la seconde fille de Varlam, au village de Gorki. Sa sœur aînée a reçu en dot une vache et cinquante roubles argent, sans compter le trousseau. La cadette en aura autant. Je t'ai acheté un armiak et un chapeau neufs : tu les mettras dimanche pour lui faire la cour. On vous mariera le dimanche avant la Pentecôte.

— Mon père, hasarda timidement le jeune homme, on dit que la fille de Varlam est très fière : acceptera-elle un simple paysan comme moi?

— Oserait-elle refuser quand les parents le veulent ? répondit le vieillard d'un air irrité.

Stépane savait qu'il perdait son temps à lutter contre la volonté de son père ; il baissa la tête et alla se coucher.

La fiancée qu'on lui destinait ne lui plaisait pas. Irina avait un air à la fois dédaigneux et évaporé ; elle aimait à rire avec les jeunes gens, et son père l'avait souvent battue pour sa coquetterie. Plus le dimanche approchait, moins il se sentait disposé à lui faire la cour.

Il fallut bien s'y résoudre, cependant ; ni son père, ni Varlam ne lui auraient permis de négliger sa promesse, et d'ailleurs il trouva la tâche moins difficile qu'il ne l'avait cru. Cette fille aux lèvres rouges, aux yeux provoquants, était une femme, et on allait la lui donner ; il vit arriver le jour des noces sans déplaisir et même avec une certaine impatience.

Après la cérémonie, le vieux Makar se retira dans la chambre qu'il s'était construite à côté de celle des jeunes époux, et vécut autant que possible à l'écart. Cette nature sombre et peu communicative aimait la solitude. Pourvu qu'il pût travailler au jardin pendant les heures de soleil et se reposer le soir les mains sur les genoux en regardant rentrer le bétail, son existence lui paraissait suffisamment remplie.

— Je regrette que tu n'aies pas d'enfants, dit-il à Stépane, quelques heures avant de mourir : ta femme aurait besoin d'avoir des enfants à élever. Si elle fait mal ne crains pas de la châtier sévèrement : elle n'a pas assez peur de toi.

Il mourut. Son fils le fit enterrer, le pleura un peu et l'oublia. La figure rébarbative du vieillard ne lui fit guère défaut à son foyer. Cependant il s'aperçut alors, pour la première fois, que sa maison ne lui était point hospitalière.

Irina n'aimait pas son mari ; elle l'avait accueilli avec plaisir parce qu'il était beau, grand, bien fait de sa personne, et que les paysannes russes méprisent les petits hommes chétifs, tout comme elles regarderaient avec dédain une brebis maigre au moment d'en faire emplette. Il faut que le promis paye de mine, afin qu'entre jeunes filles, elles puissent se vanter du beau garçon qui les épouse.

Au demeurant, mari et femme vivent étrangers l'un à l'autre, autant qu'il se peut entre gens qui mangent à la même écuelle et dorment sur le même banc. Les enfants seuls et le travail en com-

mun peuvent resserrer ce lien plus fictif que réel : Irina n'avait pas d'enfants, et elle était assez riche pour rester au logis pendant que son mari allait aux champs ou à la corvée. Elle restait donc à nourrir et à panser le bétail, à battre le beurre, à faire un raccommodage; mais la journée lui paraissait longue, et, pour en abréger les heures, elle aimait à se regarder dans un miroir grand comme la main, qu'elle avait acheté, — en cachette du beau-père, — à une foire du voisinage.

Ne se sentant pas désiré au logis, Stépane prit l'habitude de rester à causer avec les vieux, le soir, avant de rentrer souper. Sa femme ne lui reprochait pas ses absences. Pourquoi l'eût-elle fait ? Son mari ne lui manquait pas.

Le dimanche, elle aimait à courir les églises. La paroisse lui semblait monotone; avec les femmes de l'endroit, elle organisait quelque pèlerinage à une image miraculeuse. Le long du chemin, on rencontrait les garçons des villages voisins,qui faisaient compliment à la jeune femme de ses beaux atours et de son joli visage : ses yeux hardis ne dédaignaient pas d'aller réclamer cet hommage quand il se faisait attendre. Son mari, qui ne l'accompagnait guère, la laissait libre de faire ses dévotions où bon lui semblait.

Un jour que Stépane revenait de la messe tout insouciant, les bras ballants comme de coutume, une vieille paysanne qui avait connu sa mère l'arrêta pour lui dire:

— Ta femme est encore allée à Prétchistinskaïa ; elle a pris pour cela ta meilleure charrette et ton meilleur cheval.

— Je le sais bien! répondit le jeune homme en bâillant.

— Tu ne devrais pas permettre cela, Stépane Makarief; ton défunt père ne l'aurait pas permis à sa femme, ni aucun homme raisonnable. On parlera de toi si tu continues : on dit déjà que tu n'aimes pas ta femme. Elle le dit elle-même. Tu ne la bats jamais, cela prouve assez qu'elle a raison.

— C'est juste, répondit Stépane.

La leçon ne fut pas perdue : le soir en rentrant, Irina reçut une volée de soufflets dont elle porta les traces pendant plusieurs jours.

Cette action rehaussa Stépane dans l'estime de ses concitoyens, et, le lendemain, quand il vint au travail, les hommes mariés du village l'accueillirent avec une faveur marquée.

Irina, du reste, n'en aima son mari ni plus ni moins : les coups entraient dans le bilan du ménage aussi bien que la nourriture et

le sommeil. En l'épargnant jusqu'alors, son mari lui avait plutôt fait une injure qu'une faveur. Ses compagnes la félicitèrent de ce retour d'amour conjugal ; pour elle, son genre d'existence resta le même, émaillé seulement de temps à autre, de quelques corrections.

Les époux étaient ainsi arrivés à leur quatrième année de mariage quand vint l'Émancipation. Ne pouvant venir à bout de s'entendre avec le seigneur, la commune envoya deux délégués au chef-lieu de gouvernement, pour traiter de ses affaires et mettre en ordre tout ce qui la concernait.

Le village, peu fortuné, choisit comme de raison ceux de ses habitants dont la situation était la plus indépendante : Stépane Makarief fut un des élus. La proposition lui agréait d'autant plus qu'il avait naturellement l'humeur un peu nomade et qu'il ne restait attaché au sol que faute de savoir où aller. Il partit, et sa femme resta seule au village.

Les démêlés de la commune durèrent un an et demi. Le génie mercantile s'était éveillé chez Stépane au contact de la vie civilisée : pour employer ses loisirs, il se mit à trafiquer de grains et de bétail, achetant et revendant sans fonds de commerce, procurant des affaires aux négociants, exerçant, en un mot, une sorte d'agiotage assez lucratif, bien que sur une petite échelle.

Rien de particulier ne l'attirant au pays, les affaires de la commune complètement réglées, il laissa revenir son codélégué avec toutes les paperasses et resta à la ville pour terminer quelques négociations entamées. Pendant que celles-là tiraient à leur fin, d'autres se présentèrent, si avantageuses que c'eût été péché de les laisser échapper, puis d'autres tournèrent mal, de sorte qu'il fallut réparer le dommage ; — d'ailleurs ce n'était pas le souvenir de sa femme qui pouvait l'engager beaucoup à retourner au village ; la vie facile des villes lui offrait plus d'attraits que l'indifférente figure d'Irina ; — bref, Stépane était absent depuis trois ans quand une sorte de nostalgie de la maison natale le fit retourner à son foyer.

On lui avait toujours écrit que tout allait bien chez lui : en effet, sa part de fourrage et de blé avait été soigneusement emmagasinée après chaque récolte, et ses champs avaient été ensemencés.

La commune avait veillé aux intérêts de celui qui s'occupait de ses affaires. Cependant Irina n'avait point d'argent à présenter au mari quand il revint. Comme elle ne tenait pas de comptes, ne

sachant ni lire ni écrire, Stépane ne prit pas la peine d'entrer en explications; quelques coups de bâton témoignèrent de son mécontentement, puis il se remit à la besogne, et out sembla rentrer dans l'ordre.

Irina savait fort bien ce qu'était devenu l'argent qu'elle aurait dû mettre de côté. Son juge naturel, son mari n'étant plus là, rien n'avait arrêté ses instincts de dévergondage: elle avait reçu ses amants chez elle, les avait nourris du pain et du sel de l'époux absent, leur avait fait de temps en temps quelque cadeau, et le reste avait passé en pains d'épice et en macarons pour régaler ses hôtes bienvenus, pendant que le foin et l'avoine du maître nourrissaient leurs chevaux.

Tout le village le savait : les petits enfants mêmes avaient appris à reconnaître la télègue du marchand de suif qui avait régné le premier sur le cœur et au logis d'Irina; celui-là faisant ses visites rares, un marchand de blé lui avait succédé, puis divers autres, tous marchands forains, voyageant de village en village, ramenés souvent vers Irina par la bonne chère et la jolie hôtesse.

Tout le monde le savait dans la commune, et personne n'en souffla mot à Stépane.

— Nous ne sommes pas juges les uns des autres, s'étaient dit les anciens à ce propos: quand il s'en apercevra, nous verrons à lui en parler. En attendant, bouche close.

Pour eux, d'ailleurs, gens d'une civilisation primitive, l'état de mari trompé n'offrait rien de comique ni de déshonorant. La femme adultère était seule en question, et encore, si sévères que fussent pour elle les matrones avant le retour du mari, pas une ne se fût hasardée à lui jeter la première pierre en présence de son juge.

Stépane retrouva sa femme telle qu'il l'avait laissée, indifférente et frivole. Leur ancienne vie recommença, mais un mois après son retour, pendant que le paysan était aux champs, le colporteur revint à l'improviste.

Comment Irina décida-t-elle celui-ci à l'emmener? C'est un mystère. Les enlèvements, les esclandres sont rares au village; mais le colporteur avait fréquenté les villes, — peut être y avait-il appris les éléments de la civilisation moderne. Bref, le soir, en rentrant, Stépane trouva la maison déserte.

Après avoir attendu une heure ou deux, il sortit pour s'informer de sa femme. Le premier auquel il s'adressa lui apprit qu'elle avait

quitté le village dans l'après-midi, en compagnie du colporteur, qui avait deux bons chevaux à sa charrette couverte de toile.

— Si tu veux courir après eux, dit l'officieux conseiller, ils ont pris la route de la ville.

— Courir après eux? Non! répondit Stépane. Pourquoi? Qu'il la garde puisqu'elle lui plaît : je n'ai que faire d'elle.

Alors de toutes les maisons sortirent grands et petits, vieillards et matrones, tous ceux qui avaient quelque chose à lui apprendre sur les débordements de son indigne moitié. Stépane apprit où son bien avait passé et ce qu'avait vu sa maison.

Immobile, les bras croisés, il écoutait en silence; ses sourcils bruns se rapprochaient de plus en plus à mesure que l'opprobre s'ajoutait à l'opprobre, l'adultère à l'adultère, et que celle qu'il avait épousée tombait de plus en plus bas dans son esprit révolté.

Lorsque la coupe fut remplie et que personne n'eut plus une goutte d'amertume à y verser:

— Pourquoi ne m'avez-vous pas dit tout cela quand je suis revenu? fit-il d'une voix contenue.

— Pourquoi, petit père? Parce que tu ne l'as pas demandé, répondit le starchina au milieu d'un grand silence.

— Je ne pouvais pas le deviner, et je devais le savoir! dit-il d'un ton irrité et menaçant.

— Pourquoi le savoir? fit un des vieillards au milieu de cette foule silencieuse qui écoutait avec frayeur.

— Pour la tuer comme une chienne enragée! répondit Stépane d'une voix tonnante, en dressant le poing vers le ciel.

Pendant le long récit de cette honte, la nuit était venue, l'azur assombri se remplissait d'étoiles, les cabanes paraissaient toutes noires sur le ruban blanchâtre de la route; un grand calme régnait partout.

La voix de Stépane mourut sans écho. Toutes les poitrines haletantes de curiosité avaient retenu leur respiration pour écouter ce qu'il allait dire; elles continuèrent à la retenir par frayeur de ce qu'il avait dit. Ce premier mouvement de colère passé, lui-même regarda les assistants avec plus de douceur. On s'écarta un peu, et quelques femmes rentrèrent au logis pour s'occuper du souper.

— Allons, mes amis, dit-il, vous avez cru bien faire, n'en parlons plus. A présent, j'ai encore une maison, mais je n'ai rien de prêt à manger; personne ne me préparera plus mes repas : — il

étouffa une espèce de sanglot. — Qui veut me donner à souper pour ce soir ?

Toutes les voix répondirent, toutes les mains s'avancèrent vers lui. Il accepta l'offre du starchina et le suivit dans sa cabane.

Une heure après, pendant que les femmes éteignaient les feux et que dans toutes les chaumières les enfants s'étendaient pour dormir, il sortit de chez son hôte, seul, nu-tête, comme il était venu, et traversa lentement le village.

Le ciel resplendissait de clartés fines et discrètes, la route gazonnée semblait presque brune sous ses pas ; il marchait pensif le long des maisons closes; sans aboyer, les chiens de garde levaient la tête sur son passage et venaient flairer ses mains pendantes à son côté.

Arrivé devant sa porte, il s'arrêta. Il n'avait plus de chien, lui ; pendant son absence, Irina avait empoisonné le fidèle gardien qui aboyait aux étrangers voyageurs et mordait dans l'écurie les chevaux intrus qui mangeaient l'avoine du maître. La maison était noire et les fenêtres plus noires encore sur la façade; il regarda encore une fois le ciel, puis la demeure déserte, et de grosses larmes coulèrent sur ses joues : il pleurait son chien.

Il entra lentement, écoutant ses pas retentir sur les planches sonores. La chambre était bien rangée; dans l'obscurité, il remarqua vaguement l'absence d'une masse noire près de la fenêtre, — le coffre d'Irina, et celle de la silhouette bien connue des vêtements de sa femme, suspendus ordinairement près du poêle. La maison lui paraissait immense, et le silence semblait bruire à son oreille avec des tintements de grelots lointains.

Sans allumer de lumière, il s'étendit sur le banc et s'endormit du lourd sommeil du paysan lassé.

Le lendemain, à son réveil, il se rappelait si peu ce qui s'était passé qu'il fut d'abord étonné de ne pas voir Irina vaquer au repas du matin, comme de coutume. Le beuglement des vaches aux pis trop chargés de lait, qui l'appelaient dans l'étable pour les traire, lui rappela bien vite son abandon.

Il prit une jatte de terre brune et descendit pour soulager les pauvres bêtes; mais après deux ou trois essais, s'apercevant qu'il était malhabile, il appela une voisine pour le remplacer.

La voisine vint sans commentaires, rangea dans la laiterie les pots de laits écumeux, expédia les vaches aux champs à la suite

des autres déjà sorties du village, et rentra chez elle sans attendre de remerciement.

Après avoir bu une tasse de lait et mangé un morceau de pain noir, Stépane était déjà sur la route des prés, sa faux sur l'épaule : on l'accueillit au travail comme si rien ne s'était passé, et nul ne lui parla de sa femme.

La vie lui était devenue rude, depuis qu'il se trouvait seul. Il n'avait jamais connu la solitude. Au village, son père et plus tard sa femme, à la ville, les habitudes banales de l'auberge, lui avaient toujours procuré une sorte de compagnie : ce n'était pas la vie commune, et ce n'était pas non plus l'isolement. Le paysan russe aime à vivre ainsi : sa nature essentiellement hospitalière s'arrange mal de la solitude.

Stépane ne songeait guère à la trahison de sa femme : il la méprisait, mais sans colère, la considérant à peu près comme un chien infidèle qui abandonne son maître pour suivre le premier venu.

A quoi bon la regretter, puisqu'elle n'en valait pas la peine? C'est notre civilisation raffinée qui a mis la jalousie de l'époux au cœur de l'homme indifférent : les mœurs patriarcales admettent en pareil cas le sentiment du propriétaire lésé dans ses droits, mais non celui de l'honneur offensé qui demande une réparation.

Mais ce que Makarief ne pouvait pardonner, ce qui, tous les soirs, soulevait dans son cœur un bouillonnement d'indicible colère, c'était le lâche abandon du foyer; c'était le manger froid, les bêtes en souffrance, l'eau qui manquait; c'étaient toutes ces bagatelles de la vie matérielle faisant défaut à la fois, qui surchargeaient d'un ennui son esprit paresseux et inaccoutumé.

Les mois d'été passèrent ainsi. La voisine avait l'habitude de traire les vaches et de veiller à la basse-cour matin et soir. Stépane lui avait dit un jour en passant un mot de remerciement, puis avait accepté simplement ce service journalier : ne fallait-il pas que cette besogne fût faite?

Cependant il se rappela un jour que sa voisine était pauvre, veuve, qu'elle avait deux petits enfants à nourrir du travail de ses bras; et il entra chez elle.

— Qu'est-ce que tu fais du lait de mes vaches? lui dit-il brusquement.

Se croyant soupçonnée dans sa probité, la pauvre Anicia rougit jusqu'aux tempes et se hâta de répondre :

— Du beurre, petit père, du beurre! Il y en a plein une caisse au frais. sous la maison; et les œufs de tes poules sont dans un grand pot, à côté. Si tu l'ordonnes, on peut les faire porter en ville, à la première occasion. Il y a seize douzaines d'œufs et soixante livres de beurre. Tu devrais vendre une vache, Stépane Makarief : pour un homme seul, deux vaches c'est trop.

— Nous verrons, répondit Stépane ; mais tu as deux enfants et tu n'as pas de vache : je ne veux pas que tu fasses tant de beurre, et je veux que tes enfants aient toujours des œufs et du lait. Entends-tu?

— Je te remercie, Stépane Makarief, dit humblement la veuve touchée jusqu'aux larmes. Que Dieu te le rende!

Stépane sortit aussi brusquement qu'il était entré.

A quelques jours de là, il s'arrangea avec un marchand de beurre et d'œufs qui passait régulièrement dans le village, pour lui vendre à chaque tournée ce qu'il aurait en magasin ; car il n'était pas homme à laisser perdre son bien.

Les pluies froides d'automne arrivèrent à leur temps; dès le matin les ménagères chauffaient le poêle pour la journée, et le soir, les hommes fatigués se détendaient les membres sur les larges *lijanki* de briques chauffées par-dessous, par la bonne chaleur douce des bûches du bouleau.

En rentrant chez lui, Stépane trouvait la grande chambre froide et déserte : sa femme avait brûlé toute la provision de bois de l'année précédente, et les chemins étaient si mauvais qu'avant la neige on ne pouvait guère en transporter au village.

Après avoir souffert du froid pendant deux ou trois nuits, cependant, il se décida à atteler ses deux chevaux à une charrette et à s'en aller chercher du bois à travers le marais détrempé par les pluies incessantes.

Un méchant vent d'automne sifflait autour de lui; mais il n'y faisait guère attention, bien enveloppé qu'il était dans sa pelisse de de mouton. Malgré les mauvaises routes, il alla jusqu'à la forêt, chantant en voix de tête une de ces interminables et mélancoliques chansons, si bien faites pour exprimer la vague tristesse des horizons bas et des paysages aux lignes plates.

Non sans peine, Stépane arriva à l'endroit où le bois de la commune attendait le traînage pour aller se ranger sous les hangars : il chargea sa charrette jusqu'au haut et reprit le chemin du logis.

Le jour était terne et gris; une pluie glacée le fouettait au visage,

ses chevaux s'embourbèrent dans le marais; la charrette enfonçait au delà des essieux. Il entra dans l'eau jusqu'à mi-corps pour pousser à la roue; car il avait dans l'esprit toute la ténacité de sa race. On lui avait dit, le matin, qu'il ne pourrait jamais ramener son bois, il ne voulait pas rentrer sans sa charge.

Il alla chercher bien loin de grosses pierres pour empêcher les roues de reculer sur la glaise à demie pourrie; du geste et de la voix il excita ses petits chevaux courageux et fit si bien que vers quatre heures il sortit de là, mouillé des pieds jusqu'à la ceinture par l'eau du marais, et de la ceinture jusqu'au front par la sueur qui perlait en grosses gouttes sur son corps fatigué.

Il rentra au village, jeta en passant une apostrophe railleuse à celui qui lui avait prédit l'insuccès de sa tentative, détela ses chevaux fumants, les bouchonna soigneusement avec de la paille, leur prépara un litière fraîche, leur donna une double ration et s'arrêta. les bras croisés, pour regarder ce qui lui restait encore à faire.

Par moments, un frisson agitait son corps; il se sentait dévoré d'un ardent désir de travailler, d'abattre beaucoup de besogne, — pour se réchauffer, pensait-il. Mais un mal de tête abrutissant lui pesait comme une calotte de plomb, et à chacun de ses mouvements il sentait le sang lui frapper de grands coups au cerveau.

Il s'obstina cependant à dépenser la force herculéenne qu'il sentait en lui : seul il traina sa lourde télègue jusqu'au hangar, la déchargea, et rentra son bois; puis il rentra chez lui.

Il avait le vertige; l'escalier lui semblait tournoyer sous ses pieds. Il se jeta sur un banc et s'endormit tout habillé, sans avoir seulement la force d'attirer à lui un vêtement pour couvrir ses jambes glacées.

Au matin, il s'éveilla malade à croire qu'il allait mourir. On n'entendait pas de bruit dans le village, et les blafardes lueurs d'un jour d'automne entraient par les petites fenêtres.

— Est-ce qu'on est déjà parti pour le travail? se dit-il obscurément. — Il voulait se lever sur le coude et ne put. — L'heure de ma mort est venue; que Dieu me sauve! pensa-t-il; et il se rendormit péniblement, sans rien attendre et sans rien demander.

Longtemps après, Stépane se réveilla une seconde fois; la tête lui faisait encore mal, mais une sorte de vague bien-être parcourait son corps avec un petit frisson agréable, il avait chaud autour de lui. Après avoir savouré un peu ce changement les yeux fermés, il souleva lentement ses paupières alourdies et regarda.

Sa première idée fut que le feu était à la maison : le reflet d'une flamme bondissait sur les murailles sombres, et l'air était attiédi. Au mouvement qu'il fit pour se lever, deux ou trois pelisses tombèrent de ses pieds sur le plancher. Alors, comprenant mieux, il s'appuya sur le coude et reconnut qu'il avait un oreiller sous la tête.

Ce n'était pas l'incendie, c'était son poêle flambant qui envoyait des lueurs joyeuses et mouvantes aux poutres du plafond; une main secourable avait amoncelé de chauds vêtements sur son corps; ses lourdes bottes saturées d'humidité fumaient en séchant à quelque distance du foyer.

Tout cela étonna bien quelque peu Stépane, dont le cerveau faible et lassé n'était pas capable de longues réflexions. L'idée que sa femme pourrait bien être revenue lui causait à la fois une sourde mauvaise humeur et une satisfaction secrète, satisfaction toute d'instincts matériels : sans se l'expliquer, il pensait qu'on allait lui donner à boire, puisqu'il y avait une maîtresse au logis.

Un pas fit craquer les marches de l'escalier, la porte extérieure s'ouvrit, retomba sur elle-même; — ce ne fut pas Irina qui parut, ce fut Anicia.

Sur son bras gauche, elle portait le plus jeune de ses enfants, et de l'autre elle tenait avec précaution une théière de grosse faïence.

La veuve ne s'aperçut pas que Stépane s'était réveillé : la chambre était obscure, et elle avait encore dans les yeux le demi-jour de l'extérieur.

Elle s'approcha de la table, prit dans l'armoire entr'ouverte une tasse avec une soucoupe, et, toujours l'enfant sur le bras, elle s'occupa d'arranger le feu et de remuer le gruau qui cuisait dans un grand pot, près de l'entrée du four.

— Anicia! dit le paysan d'une voix éteinte, c'est toi?

— Ah! petit père, fit-elle en se retournant vivement, que le bon Dieu soit loué! Tu parles! Tu vas donc mieux?

— Est-ce que j'ai été malade? demanda Stépane en se soulevant un peu plus. Sa tête lui semblait vide et très vaste, mais il ne souffrait plus.

— Si tu as été malade! Mais voici le troisième jour que tu ne parles pas, que tu ne fais que dormir et demander à boire en rêve!

— Trois jours! fit Stépane tout étonné.

— Mais oui! Tu es allé chercher du bois samedi, n'est-ce pas?

— Je ne sais plus... dit le malade en fronçant le sourcil pour concentrer sa pensée près de lui échapper.

— Oui, c'était samedi. Dimanche après la messe, en voyant que tu ne sortais pas, je suis entrée ici et je t'ai trouvé tout froid, roide comme un pieu; tu racontais quelque chose tout bas et très vite, mais tu avais les yeux fermés. Alors, je t'ai bien couvert, je t'ai fait du feu, et j'ai essayé de te retirer tes bottes; mais je n'ai pas pu : tu n'étais pas tourné du bon côté. C'est lundi, hier seulement, que tu t'es retourné, et alors j'ai retiré tes bottes de tes pieds, et je t'ai mis un oreiller sous la tête. Tu vas mieux, à ce que je vois ?

— Oui, dit Stépane avec un simple soupir. Qu'est-ce qu'il a, ton petit?

Anicia regarda tendrement l'enfant qu'elle soutenait sur son bras gauche, et dont la tête languissante reposait sur l'épaule maternelle.

— Ce sont les dents, celles de dessous l'œil, tu sais ; ils souffrent beaucoup, les pauvres petits, pour percer leurs œillères! mais il est mieux qu'hier, Dieu merci! Entre toi et lui, hier, je ne savais plus auquel entendre. Veux-tu du thé, Stépane Makarief?

— Oui, dit le malade en se redressant tout à fait.

Il était guéri.

Sauf de rares exceptions, le paysan russe n'est pas longtemps malade ; il meurt ou se rétablit dans un bref délai. La forte nature de Stépane n'eût peut-être pas suffi à le préserver, mais les pauvres soins d'Anicia l'avaient sauvé.

Au bout de quelques jours il reprit ses habitudes et retourna aux champs. Anicia continua à lui allumer son poêle et à lui préparer ses repas; il accepta tranquillement ses services comme une chose toute naturelle, sachant bien qu'il pourrait lui rendre à la première occasion ce qu'elle faisait tous les jours pour lui. L'occasion ne se fit pas attendre.

Les pluies d'octobre avaient complètement détrempé le sol : après une journée passée à labourer le terrain de la famille avec un maigre petit cheval loué pour la circonstance, Anicia rentra chez elle brisée de fatigue et les membres endoloris. Etonné de ne pas voir son repas préparé, Stépane entra dans la pauvre cabane et trouva la veuve affaisée près de la table où les deux enfants barbotaient dans la jatte qui contenait le repas du soir.

— Qu'est-ce qui t'arrive? dit le paysan surpris.

— Je suis malade, mon petit père, répondit Anicia en levant sur lui un regard éploré : mes jambes ne veulent plus me porter. Excuse-moi, je n'ai pas rangé ta maison aujourd'hui ; j'irai demain.

Stépane la regardait sans mot dire : les idées ne lui venaient jamais en grande abondance, et chaque réflexion lui coûtait un certain travail d'esprit.

— Et ma journée de demain ! continua la veuve en se lamentant, le champ n'est qu'à moitié labouré, et il est grand temps d'ensemencer! Je n'ai pas seulement eu la force de ramener le cheval à Ivan Pétrof qui me l'a prêté.

— Pourquoi as-tu emprunté un cheval à Ivan Pétrof? dit Stépane d'un ton bourru.

— Il me l'avait promis en été, parce que j'avais fait plusieurs journées d'ouvrage dans ses pommes de terre. Ah! Seigneur! pourvu que mes enfants ne restent pas orphelins!

Stépane la regardait d'un air furieux. Sans rien dire, il sortit de la cabane, bouchonna le cheval fumant et fatigué, et le ramena à son propriétaire, puis il retourna chez la veuve.

— Le cheval est dans l'écurie de son maître, dit-il; couche-toi, je vais mettre les enfants à dormir.

— Grand merci, Stépane Makarief! fit Anicia avec un soupir de soulagement; et elle se jeta tout habillée sur son pauvre grabat, en ramenant sur elle sa mince couverture.

Stépane déposa le plus jeune enfant dans son berceau, déjà trop petit pour lui, installa l'aîné sur le poêle, les couvrit tous deux, éteignit la petite lampe fumeuse et sortit en souhaitant le bonsoir à la pauvre famille.

Le lendemain, Anicia n'allait pas mieux. Stépane fit venir une voisine et lui dit d'avoir soin de la malade, qu'il la payerait pour cela; puis, sans écouter les lamentations de la veuve, il alla harnacher son meilleur cheval, l'enfourcha et partit tout joyeux.

Depuis longtemps, depuis son retour de la ville, il ne s'était pas senti le cœur si léger. Il avait son idée.

Il travailla tout le jour. Vers midi, au lieu de revenir dîner au village, il se régala d'un morceau de pain noir et d'un oignon qu'il avait mis dans sa poche, et il travaillait encore à l'heure où les premières étoiles se montrèrent alors au ciel.

La journée avait été belle, mais on sentait venir la gelée.

— Pourquoi t'es-tu attardé? lui cria un paysan qui passait sur la route. Qu'est-ce que tu fais là? Je croyais ton champ labouré depuis longtemps.

— C'est une dette que je paye, répondit Stépane en excitant du

geste son cheval, qui s'endormait dans la monotonie du sillon. Va, je ne tarderai pas à rentrer.

Et appuyant pesamment sa robuste charpente sur la charrue, il traça tout joyeux le sillon le plus profond qu'il eût jamais fait.

Il était tard quand Stépane rentra chez sa voisine; les enfants avaient fini de souper, on les couchait. Les yeux brillants de fièvre, Anicia suivait les mouvements de son visiteur, qui jeta son bonnet sur la table, et s'assit en se croisant les jambes.

— Est-ce qu'il n'y a rien à manger ici? dit-il d'un air content.

— Il y a du gruau et du lait, répondit la femme qu'il avait installée près de la veuve.

— Donne-m'en, j'ai bon appétit.

— Stépane, dit Anicia de son coin, ton poêle est chauffé, ton dîner est prêt : j'ai dit à notre voisine de te préparer tout ce qu'il te faut.

— Merci, mais j'aime mieux souper ici, c'est plus gai. Sais-tu, Anicia? tu ne te tourmenteras plus de ton champ : il est labouré; demain nous l'ensemencerons.

— Oh! dit la veuve en croisant les mains, c'est toi qui as fait cela?

— Et qui donc? répondit Stépane en se frottant les jambes d'un air de bonne humeur. Je ne veux plus que tu ailles labourer, c'est trop dur; tu tiendras ma maison en ordre, et je m'occuperai de ton champ. Tais-toi! Quand on pleure, ça m'ennuie! ajouta-t-il pour couper court aux larmes reconnaissantes de la veuve.

Anicia se rétablit bien vite. A vrai dire, elle n'était pas malade, mais seulement épuisée de fatigue et d'inquiétude : l'assurance d'une protection sur elle et sur ses enfants lui rendit son courage. Elle prit en même temps plus de hardiesse, et donna à Stépane de bons conseils dont il n'eut point à se repentir.

Les longs jours d'hiver étaient venus. Enfermé dans sa cabane par le chasse-neige qui gémissait au dehors, le paysan se trouvait bien seul. Souvent il était chez sa voisine; parfois elle venait chez lui, dans la journée, apporter ou chercher quelque ustensile de ménage.

Il était veuf en réalité : sa femme lui semblait aussi bien perdue que si elle eût été morte; il avait vingt-six ans et se sentait jeune; — Anicia n'avait rien à refuser à cet homme qui était son protecteur et celui de ses enfants, et qu'elle adorait comme un messager du ciel, tout en le plaignant comme un pauvre délaissé.

D'ailleurs elle n'était responsable devant personne, — ses enfants étaient si petits ! — Et puis, elle n'y songea seulement pas : sollicitée, elle se rendit, et ni l'un ni l'autre ne crut mal faire.

Le village non plus ne les considéra pas comme des gens coupables : coupables envers qui ? Irina était partie de son plein gré ; une autre avait pris sa place et remplissait ses devoirs. Cette autre n'offensait pas d'époux, puisqu'elle était libre. Quant à Stépane, le seul fait de l'abandon où il était resté ne le rendait-il pas libre aussi ?

Personne ne lui dit seulement un mot de ses nouvelles relations avec sa voisine, et personne non plus ne plaisanta Anicia sur le rôle que son voisin jouait dans sa vie : ce n'était pas l'affaire de la commune; — on n'avait pas dénoncé Irina alors qu'elle était sans excuse ; pourquoi tourmenter ces gens que leur isolement rendait malheureux et par conséquent respectables ?

Du reste, Anicia continua d'habiter sa chétive cabane ; rien ne fut changé en apparence. Dans l'extrême simplicité de ces mœurs rustiques, les enfants furent respectés, car ils ne virent jamais rien dont le souvenir eût pu leur faire honte un jour.

Cinq années s'écoulèrent ainsi : Stépane Makarief était plus heureux, plus vraiment en famille qu'il ne l'avait jamais été ; les enfants d'Anicia l'aimaient et lui obéissaient comme à un père : que lui fallait-il de plus ? Les moissons succédaient aux semailles, l'existence somnolente de l'hiver à la vie active de l'été, et personne au village ne s'apercevait de la fuite du temps.

Anicia n'était plus toute jeune, elle avait trente-deux ou trente-trois ans ; ses traits un peu effacés, qui n'avaient jamais été beaux, avaient perdu leur fraîchenr ; mais Stépane avait-il jamais regardé le visage de son amie? Ce qu'il aimait en elle, c'était le foyer, et cette humble représentante du foyer était toujours la même, patiente, prévoyante et douce.

Peu de jours après Pâques, la terre était encore recouverte d'une mince couche de neige friable, que le dernier dégel devait emporter; un paysan revenant de la ville voisine s'arrêta devant Stépane, qui jouait sur la porte avec les enfants et un chien qu'Anicia avait élevé pour lui dès le commencement.

— Makarief, dit l'homme après l'avoir regardé un instant, j'ai vu ta femme à la ville.

Stépane avait oublié jusqu'à l'existence de sa femme. Il leva un regard étonné sur celui qui parlait.

— Oui, je l'ai vue ; elle était très bien mise. On dit que le colporteur est bien malade; il a la phtisie.

— Tant pis pour lui ! dit froidement Stépane, et il se remit à jouer avec son chien.

Après l'avoir examiné encore un moment, le paysan fit un pas pour s'en aller, puis s'arrêta. Il avait quelque chose à dire; mais son regard hésitant rencontra les yeux irrités de Stépane ; il tourna sur ses talons, et rentra chez lui.

Six semaines plus tard, — c'était quelques jours après la Pentecôte, l'herbe était déjà haute dans les prés, et l'on commençait à songer aux foins, — un soir, en rentrant du travail, Stépane vit de loin la porte ouverte. Il en fut étonné, car il venait de laisser derrière lui sur la route Anicia, qui avait passé la journée à sarcler des pommes de terre. Il pressa le pas et entra avec plus de hâte que de coutume.

En pénétrant dans la chambre, il vit une figure de femme assise auprès de la fenêtre, les bras croisés. Il s'arrêta sur le seuil, pétrifié de colère et de terreur. La femme se leva et le salua jusqu'à terre, comme font les paysannes russes devant leur mari.

C'était Irina.

— Je suis revenue, dit-elle d'une voix rèche, non sans une nuance de frayeur. Stépane Makarief, pardonne à une pécheresse !

Les paroles étaient humbles, l'attitude était presque insultante : les bras croisés, la tête haute, l'épouse adultère ne semblait pas attendre son châtiment, elle semblait défier son juge.

Stépane restait sur le seuil ; la pensée avait peine à se faire jour dans la confusion de son esprit. Il l'avait crue morte ; sans s'en douter, il lui avait presque pardonné à force de l'oublier, et voilà qu'elle était revenue à son foyer prendre la place qu'occupait Anicia ! Tout son être se révolta.

— Je n'ai pas besoin de toi, dit-il rudement. Tu peux t'en retourner.

Un éclair de colère flamboya dans les yeux d'Irina.

— Non, dit-elle, je suis venue pour rester. Ma place est ici, et tu dois me recevoir, puisque tu es mon mari.

Le bras de Stépane se leva sur elle et s'abattit sans relâche tant que la colère muette qu'il avait dans le cœur ne fut pas assouvie. Elle criait à tue-tête, mais sans se révolter. Elle savait d'avance qu'elle serait battue, et cela lui semblait tout simple.

Quand il eut terminé sa correction, il sortit sans se hâter. Les gens étaient sur les portes, attendant avec quelque frayeur ce qui allait se passer. Il alla droit au starchina : tous les hommes se rapprochèrent de lui pour entendre ce qu'il allait dire.

Sa voix résonna sèche et rauque.

— Ma femme est revenue.

— Je le sais; nous l'avons entendue toute à l'heure, répondit le vieillard.

— Je veux qu'elle s'en aille !

Le doyen secoua tristement la tête, et regarda la terre sans répondre.

— Je veux qu'elle s'en aille ! répéta Stépane d'un ton impérieux.

— Cela ne se peut pas, Makarief, répondit le brave homme à regret.

— Comment ! cela ne se peut pas ? Puisque je ne veux pas la garder !

— Si elle veut rester, elle restera, répondit le vieillard d'une voix triste et douce. Elle est des nôtres, elle est ta femme, personne ne peut empêcher cela : tu es obligé de la nourrir.

— Elle a son colporteur pour cela ! fit Stépane, les dents serrées.

— Le colporteur est mort, et la justice de la ville a renvoyé ta femme ici, répondit le doyen : c'est ici qu'elle doit vivre, et tu ne peux pas la renvoyer.

— J'irai moi-même à la ville et je la ferai enfermer ! cria Stépane fou de colère en frappant du poing sur une palissade en bois qui céda sous sa main vigoureuse.

— Tu ne pourrais pas y réussir. C'était du vivant du colporteur qu'il fallait le demander, et encore elle n'avait rien emporté de ce qui t'appartient ; tu n'aurais rien obtenu.

Stépane s'écarta sans répondre, se croisa les bras et réfléchit pendant quelques instants. Le village entier le suivait des yeux sans souffler mot. Il se tourna lentement vers les anciens, qui s'étaient groupés par habitude d'être ensemble, et tendit les mains vers eux.

— Qu'est-ce que j'ai fait pour que cette femme soit revenue ? dit-il d'une voix suppliante ; je n'ai fait tort à personne, dites, vous le savez ? j'ai toujours été honnête, n'est-ce pas ?

— Personne n'a rien contre toi, Makarief, dirent tous ces hommes d'une voix contenue, en regardant le sol d'un air morne.

— Puisque je suis un honnête homme, pourquoi cette femme vient-elle souiller ma maison ? Je n'en veux pas, et je n'en veux pas ! Faites comme vous voudrez, mais qu'elle s'en aille ; voilà !

Après avoir jeté ces paroles à la foule d'un air désespéré, il resta immobile, la tête haute et le regard plein de colère.

— C'est impossible, Makarief ; la loi ordonne qu'elle reste, dit le doyen.

— Eh bien, soit s'écria Stépane exaspéré ; qu'elle reste !... Starchina, laisse-moi passer la nuit chez toi ; je ne veux pas rentrer. Demain j'irai à la ville, et nous verrons qui a raison !

La foule se dispersa lentement. Une vague terreur flottait dans l'air ; chacun rentra chez soi en se disant que « ce ne serait pas pour aujourd'hui ».

Stépane s'en alla chez Anicia, qu'il trouva assise par terre, se berçant tristement elle-même, les mains jointes autour de ses genoux. Elle pleurait si fort qu'elle n'eut pas le courage de se lever quand il entra.

— Ça ne fait rien, Anicia, lui dit-il ; elle n'est pas ma femme et je la déteste. Tu as entendu comme je l'ai battue ?

Anicia fit un signe de tête et continua à se bercer en gémissant.

— Eh bien ! ce sera tous les jours comme cela, jusqu'à ce qu'elle s'en aille. Demain je vais « chez la justice », et nous verrons bien si on ne la force pas à s'en aller.

Sans changer de posture, Anicia secoua la tête, — négativement, cette fois.

— Allons, ne pleure pas, tu sais que ça m'ennuie les yeux pleins de larmes.

Il passa brusquement le revers de sa manche sur son visage, enleva le plus jeune des enfants qui se frottait à ses jambes comme un petit chat, l'embrassa tendrement et le déposa à terre.

— Bonsoir, répéta-t-il en sortant. Tu verras, demain j'irai chez la justice.

Il partit en effet au point du jour, et ne revint que le surlendemain dans la nuit.

— Père, tu avais raison, dit-il au doyen, qui s'était levé pour lui ouvrir, en l'entendant frapper aux carreaux de la fenêtre.

— Je te l'avais dit, fit le vieillard d'un ton de pitié.

— J'ai mis mon cheval dans ton écurie, je vais dormir ici, et demain nous verrons ce qu'il y a à faire.

Stépane s'étendit sur le banc, à côté de la famille du starchina, et s'endormit sur-le-champ.

Pendant l'absence de son mari, Irina s'était occupée du ménage. Elle s'était fait remettre les clefs par l'humble Anicia, qu'elle n'avait pas manqué de rudoyer fort pour s'être mêlée de ce qui ne la regardait pas. Avec le flair de la femme coupable, elle avait bien vite saisi la vérité dans les rougeurs et la confusion d'Anicia, et l'épouse adultère, mais légitime, se dressait de toute la hauteur de ses droits pour foudroyer la maîtresse dévouée, mais illégitime.

Sans la mort du colporteur, Irina n'aurait jamais songé à revenir au logis : de son vivant, celui-ci s'était arrangé avec les employés subalternes de la police pour qu'on ne l'inquiétât pas de demandes trop catégoriques au sujet des papiers d'Irina; mais après sa mort, la situation irrégulière de cette femme était devenue du vagabondage, — car on ne vit pas en Russie sans passe-port, — et force lui avait été de retourner sous le toit conjugal.

Honteuse? Jamais! Elle avait depuis longtemps toute honte bue.

Elle se trouvait mieux chez le colporteur, à la ville, au milieu des étoffes voyantes et des bijoux grossiers, que dans l'austère demeure de son mari; mais cette existence dorée une fois terminée sans retour, la maison, la vraie, celle où elle était maîtresse, était encore ce qu'il y avait de préférable. La loi l'y condamnait? raison de plus.

Aussi, quand Stépane revint de la ville, l'accueillit-elle non en époux maître et outragé, mais en simple commensal. L'existence indépendante qu'elle avait menée lui avait fait oublier les devoirs de l'épouse; elle ne s'en rappelait que les droits.

Ce n'était pas ce qu'entendait Stépane. Aussi son apparition fut-elle accompagnée d'une correction administrée avec cette prudente lenteur qui permet de frapper beaucoup une victime sans l'endommager gravement.

Rien qu'à la manière dont il la battait, Irina comprit que ce traitement était, de la part de son époux, non une explosion de colère, comme le premier jour, mais un parti pris, et qu'elle pouvait s'attendre souvent à pareille fête.

Quand il jugea la dose suffisante, Stépane dit à sa femme :

— Je ne peux pas t'empêcher de vivre ici; il paraît que tu peux y rester tant qu'il te plaira. Je te déteste et te méprise; tu n'es plus ma femme; je ne te toucherai que pour te battre; je ne mangerai

pas ici ; et je dormirai dans la chambre de mon père. Si cette existence te convient, tu peux rester.

Irina ne répondit rien ; elle avait été assez battue pour ce jour-là; mais elle se promit bien de profiter des avantages que son mari lui faisait sans s'en douter. Jamais elle n'aurait été plus reine au logis! Elle comptait bien reprendre les pèlerinages et les promenades des premiers temps de son mariage.

Le dimanche venu, elle se para de ses plus beaux atours, — ceux qui lui venaient de son amant, le colporteur ; — la poitrine couverte d'innombrables rangs de colliers, coiffée de la plus riche des coiffures brodées d'or et de perles, elle se rendit à l'écurie pour atteler la télègue afin d'aller à l'église d'une paroisse éloignée.

Stépane, assis sur son banc devant la maison en attendant l'heure de la messe, l'entendit bien, mais la laissa faire.

Quand tout fut prêt et qu'elle se fut assise dans la charrette, au moment où elle rassemblait les rênes, il se montra, prit le cheval par le mors et le ramena dans la cour close de sa maison, où il enferma le cheval et l'équipage à l'aide d'un cadenas tout neuf qu'il venait d'acheter; puis il sortit tranquillement.

Irina le poursuivant dans la rue de ses aigres récriminations, il se tourna vers elle, et passant la main dans les colliers de verroteries qui tombaient de son cou jusqu'à sa ceinture, il donna un tour de poignet aux cordons qu'il tenait serrés entre ses doigts. Les perles colorées volèrent de tous côtés sur le gazon, à la grande joie des enfants du village et aux éclats de rire de toutes les femmes. Les hommes riaient aussi à gorge déployée.

Irina jeta un regard de haine autour d'elle, et rentra dans la maison comme une lionne farouche.

Ce jour-là, Stépane ne la battit pas; il se trouvait assez vengé.

L'existence d'Irina fut loin de ressembler à ce qu'elle avait imaginée : les coups seuls y tinrent la place promise.

Après avoir rentré sa part de foin, Makarief s'en défit aussitôt ; de même pour le blé, au grand étonnement de sa femme.

La farine manqua bientôt à la maison. Lorsque Irina s'en plaignit, Stépane lui répondit comme un homme dont la réponse est préparée de longue date :

— Je t'ai dit que je ne mangerais pas ici ; il est donc inutile que j'aie de la farine à la maison. J'achète mon pain.

En effet, un paysan s'était mis depuis peu à exercer la boulangerie, industrie nouvelle au village, où chacun est habitué à se suf-

fire à soi-même, et Stépane avait engagé Anicia à s'épargner la peine de faire le pain.

— Et moi? dit Irina en contenant sa colère.

— Toi? travaille! Tu en achèteras aussi.

Il en fut de même pour tout. Les fureurs d'Irina se brisaient contre cette résolution implacable de ne la compter pour rien au logis.

Ainsi s'en allait le rêve de la femme coupable.

Pour se venger, elle s'en prit à Anicia, sachant bien que là seulement était vulnérable le cœur de Stépane.

Un jour qu'elle avait mal dîné, les provisions de son mari étant toutes sous clé, elle profita de l'absence du maître, retenu aux champs par un travail pressé, et se rendit chez Anicia pour l'accabler d'injures.

Elle la trouva seule et déchargea sur la pauvre femme tout ce que son méchant cœur contenait de fiel et de rancune, si bien qu'à son retour Stépane trouva la veuve en pleurs.

Il n'eût pas su la vérité si une paysanne qui avait écouté ne la lui eût apprise. Il rentra aussitôt chez lui.

— Tu as été chez Anicia? dit-il d'une voix étouffée par la colère.

— Oui, j'y ai été! s'écria la femme. Il fait beau voir que ta maîtresse ait de tout en abondance, pendant que ta femme légitime est privée de nourriture! Oh! je me plaindrai au conseil communal, je dirai comment tu traites ta femme et ta maîtresse!...

— Fais ce que tu voudras, dit Stépane devenu calme tout à coup; mais si tu parles encore à Anicia, si j'apprends que tu l'aies seulement regardée de travers... — il s'approcha d'Irina et lui saisit le poignet avec une violence extrême : — si tu touches à elle, à ses enfants ou à sa maison, je te tuerai comme un chien, oui, par Dieu! je te tuerai comme un chien; ne l'oublie pas!

Il la repoussa rudement, et sortit.

Pour la première fois Irina eut peur. Elle sentait qu'il ferait ce qu'il disait, et elle se promit de ne pas aller plus loin.

Le dimanche suivant, un paysan du village voisin vint chercher les deux chevaux que Stépane lui avait vendus sans prévenir personne.

— Pourquoi as-tu vendu les chevaux? dit la femme acariâtre quand le paysan fut parti.

— Parce que je vendrai tout, tout, excepté la maison que mon défunt père a bâtie de ses mains.

— De quoi vivrai-je, moi? glapit Irina exaspérée.

— Travaille! répondit l'époux impitoyable.

— Il le fit comme il l'avait dit : il tua une à une ses poules et ses oies, qu'il fit préparer par Anicia pour ses repas ; il vendit ses vaches, il vendit ses charrettes, il vendit ses instruments de labour, — et serra soigneusement l'argent qu'il en retira dans la cachette du starchina.

— Je suis journalier, maintenant, dit-il un soir à Irina, je n'ai plus rien que ma maison et ma chemise; tu ne pourras plus me demander d'argent; j'ai tout bu, je n'ai plus rien, rien, rien!

Il éclata de rire et s'assit en face d'elle pour la mieux regarder : elle s'aperçut qu'il était ivre.

Avant le retour de sa femme, jamais il n'avait goûté à l'eau-de-vie, et jamais sans ce retour il n'eût franchi le seuil du cabaret. C'était la main d'Irina qui l'avait poussé dans le gouffre. Comme elle lui reprochait son état d'ivresse avec son aigreur habituelle :

— Tais-toi! dit-il, c'est toi qui l'as voulu. Ne me mets pas en colère, parce que, un jour, vois-tu, si tu me fâches trop, je te tuerai! je te l'ai dit, tu sais?

Elle recula épouvantée, et il alla se coucher.

(A suivre.) Henry Gréville.

UNE TOURNÉE EN AMÉRIQUE [1]

(*Suite et fin.*)

L'un de nos co-passagers se trouve être le maréchal japonais Yamagata dont le principal souci, durant la traversée, est d'éviter l'objectif d'un photographe amateur. — « Il n'aurait qu'à me défigurer ! » me dit-il ; et il s'empresse de me gratifier d'une épreuve de choix, avec chaude dédicace.

Avoir échappé aux balles chinoises, et transmettre à la postérité son physique déformé par un vulgaire « gélatino-bromeur », c'eût été trop de déveine.

Nous étions à peine depuis deux jours à bord, que déjà l'idée d'organiser une représentation quelconque ne me laisse plus en repos ; et me voici en campagne. Nos démarches auprès du capitaine, le charmant et spirituel commandant Santelli, auprès des artistes perdus, comme nous, entre le ciel et l'eau, aboutissent, le 24 avril, à une représentation au profit des veuves et des orphelins des marins de la Compagnie transatlantique et dont voici le programme :

LA *TOURAINE*

PROGRAMME DU CONCERT

1 Mme MEROU. — Dans ses compositions.
2 M. SERLY LAJOS. — *Auditions du phonographe :*
  A. *I want you my honey.*
  B. *La Tzarina.*
  C. *My bowery girl.*

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 14 juillet.

3 Mlle MARIE VILARDELL. — *L'Épave.* François COPPÉE.
4 M. PIROIA, de l'Opéra. — *Air de « Sigurd »* . . . . REYER.
5 Mlle DE LA ESPRIELLA. — *Nocturne.* CHOPIN.

QUÊTE — COLLECTION

6 M. O'GUST. — *The celebrated clown and imitator, dans son répertoire.* .
7 M. PIROIA, de l'Opéra. — *Aubade du « Roi d'Ys »* . . . . LALO.
I Pagliacci . . . . LEONCAVALLO.
8 Mlle DE LA ESPRIELLA. *Valse* . . . Mayer HELMUTH.
9 Les BENGALIS. — *Les célèbres nains français, dans leurs créations.*

Le piano d'accompagnement sera tenu par Mme MEROU.

A bord, le 24 avril 1896.

La quête faite par Mme Schürmann produit 990 francs.

Le 27 avril, nous étions à Paris, d'où je dédie les lignes suivantes à mes confrères d'Amérique.

XVI.

L'art dramatique en Amérique.— Tous cabotins et tous « étoiles ». — Chacun pour soi. — Sept hors de pair : des autres rien à dire. — Succès de bijoutier. — Par où est-il entré ? — Par où sortira-t-il ? — De l'extraordinaire au sixième dessous.— L'opérette à bout de bras.— Music-Halls. — Littérature patriotique. — Tous enthousiastes et vertueux.

L'Amérique et l'Italie auraient tort de se critiquer l'une l'autre au point de vue du recrutement des compagnies théâtrales et de l'interprétation des ouvrages dramatiques.

Sous ce rapport-là elles se valent.

A New-York, il n'y a que deux troupes fixes, la meilleure étant celle de Daly, que les Parisiens purent apprécier au Vaudeville dans les représentations de *la Mégère apprivoisée*, de Shakespeare.

Le reste est du pur *Roman comique.* Rien que des groupes de « M'as-tu vu ? » nomades engagés pour jouer, pendant quelques semaines, une pièce quelconque dans les différentes villes de l'Amérique, et se disloquant, la tournée finie, sans grand espoir de se revoir jamais.

Aussi que de dissonances, quel lâcher déplorable dans l'exécution des conceptions scéniques. « On ne joue pas la comédie tout seul », se plaisent à répéter les professionnels du « tremplin ». Jamais cet axiome n'apparaît plus juste qu'en assistant à une représentation comique ou dramatique sur des « planches » transatlantiques.

Pas d'ensemble ; les acteurs se connaissant à peine, chacun joue pour son compte personnel, sans s'inquiéter de son entourage. A quoi bon s'efforcer de faire dire dans les journaux que « tout le monde » en bloc, a été excellent ? Ce qu'il faut à chacun, c'est un succès « d'étoile » qui le pose en vedette dans les comptes rendus et lui décroche immédiatement dans une autre troupe en formation un engagement à gros appointements.

Chacun pour soi, et Dieu pour tous ! — Si Dieu s'occupait du théâtre !

Et pourtant, en réunissant les artistes excellents que j'ai vus et applaudis, là-bas, on formerait d'emblée une « Comédie-Américaine » qui soutiendrait hardiment la comparaison avec notre Comédie-Française.

Naturel, vérité, simplicité, sobriété de gestes, pureté de diction, tout cela se trouve réuni, au plus haut degré de la perfection, chez ces artistes d'élite qui se nomment Joseph Jefferson, Will.-H. Crane, C. Goodwin, John Drew.

Bien avant Antoine, et son théâtre libre, la vie réelle, la forme vraie furent appliquées par ces grands comédiens.

Parmi les dames, j'en mets trois hors de pair : Ada Rehan, Olga Nethersole, Julia Marlowe, la Juliette idéale.

Le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé.

Ni originales, ni sincères, toutes s'attachent à copier servilement Sarah Bernhardt. Elles font de grands gestes, hurlent à perdre l'âme, et, au contraire de leurs camarades masculins, prennent des poses héroïques dans les situations les plus simples.

Louis Monrose, de la Comédie-Française, qui mourut professeur au Conservatoire de Paris, appelait cette perpétuelle exubérance « se mettre en chemise pour casser des allumettes ».

Ajoutez à cela un étalage formidable de bijoux, le rôle fût-il d'une soubrette ou d'une petite bourgeoise, et vous déclarerez avec moi que la convention du costume marche de pair avec celle de la pensée.

Autre convention frisant de près l'absurde : à quoi servent les portes dans les décors américains ? à rien, puisque personne ne les emploie. Tout à coup, sans que nul battant ait seulement été entre-bâillé, on voit un nouveau venu campé devant la rampe. Par où est-il entré ? par une trappe ? par le trou du souffleur ? Vous n'y êtes pas... Jugeant le trajet trop long de la scène traversée en long ou en large pour se trouver en contact avec le public, ces messieurs et ces dames entrent bravement par le manteau d'Arlequin, cette fausse draperie encadrant l'avant-scène.

L'effet est étrangement bizarre, dans une pièce moderne comme *l'Ami des femmes*, par exemple, où MM. Crane et John Drew sont d'ailleurs remarquables, de voir M. de Ryons apparaitre subitement côté cour ou côté jardin. On croit, tout le temps, à la venue inattendue de l'électricien ou du garçon d'accessoires appelés pour une réparation urgente.

Et les spectacles ? Nous commencerons, si vous le voulez bien, par le *Metropolitan Opera House*, l'Académie de musique de New-York, seul théâtre où l'on paie des prix d'entrée exorbitants. Un fauteuil d'orchestre, qui coûte généralement vingt-cinq francs, en est coté trente-cinq, quand il y a des « étoiles » sur l'affiche, ce qui arrive, pour le moins, deux fois par semaine.

Les soirs où Calvé chante, on réalise couramment des recettes de 70.000 à 80.000 francs ; à ce prix, on serait en droit d'attendre des représentations parfaites.

Emma Calvé est, sans contredit, la meilleure tragédienne de l'opéra moderne ; Melba et sa voix d'or sont deux enchanteresses ; Jean de Reszké soupire délicieusement la romance. On quitte, cependant, le théâtre avec pas mal de dollars en moins et du mécontentement en plus.

Toujours le même manque d'ensemble : les chœurs, horribles ; les petits rôles, funambulesques ; la mise en scène, idiote ; le ballet, n'en parlons pas !... A l'orchestre, quelques éléments de mérite, mais on sent le manque de répétitions. En un mot, malgré des chefs d'emploi hors pair, l'impression est et demeure pénible.

« Quand donc aurons-nous des acteurs qui auront moins de talent et des troupes qui en auront davantage ? écrivait, l'autre

jour, dans le *Matin*, un spirituel écrivain, M. Gaston Leroux.

J'ajouterai : « Quand auront-ils, quelque part, en Amérique, une direction profondément artistique; un metteur en scène ayant deux liards de goût et une poigne solide; un chef d'orchestre menant tout son monde? — c'est le cas de le dire — à la baguette? »

Nous n'aurions pas, alors, à ce même *Metropolitan*, les jours où la direction perd de l'argent (ce qui est le cas de toute soirée sans « étoile »), des spectacles ordinaires, qui le sont vraiment trop.

Et puisque me voici sur le chapitre de la musique, piquons ensemble une tête jusqu'à l'opérette, telle que la conçoivent nos amis les Yankees.

En France, nous exigeons un soupçon de logique et de vérité, partout, quel que soit le genre de spectacle. Nous payons pour avoir une action et une pièce.

Ici, c'est tout à fait inutile.

L'opérette américaine n'est même pas une revue. Le manager fait brosser quelques décors au gré de sa fantaisie; il engage quelques jolies filles plus rondelettes de gorge et de mollets que de voix ; deux gros comiques sont également indispensables; et le rideau pourra se lever dès que les soupçons de costumes auront passé aux mains des habilleuses.

Des rôles à apprendre? puisqu'il n'y en a pas!.... Les gros comiques susnommés sortiront de leur sac quelques blagues locales, des bons mots archi-usés, salués au passage comme de vieilles connaissances ; et, quant à la partie mélodique, ces demoiselles ont certainement retenu quelques populaires refrains de café-concert, qu'elles rééditeront au premier commandement.

Avec un libretto pareil, le baisser du rideau doit être vite arrivé... penserez-vous. Et le côté « chahut » sans lequel il n'est ni gloire ni profit?

Chez Jonathan, toute chanteuse d'opérette doit se doubler d'une « Nini-Patte-en-l'air ». En d'autres termes, comme il faut absolument danser la gigue après chaque couplet, la *prima donna* ira d'une envolée jusqu'aux nues, si elle n'ignore le haut secret du grand écart; et si, pendant la ritournelle, elle risque et réussit un double saut périlleux, tête en avant, de New-York à San Francisco, tous les impresarios se la disputeront.

C'est probablement ce que nos aïeux appelaient : « Entrer d'un bond dans l'immortalité! »

J'ai proclamé, pour les orchestres de théâtre, la nécessité de bons chefs. Je n'avais pas encore abordé, alors, les établissements d'harmonie folichonne. Là, à quoi bon? Il n'y a pas un chef d'orchestre, mais dix, quinze, vingt et jusqu'à des centaines.

La troupe entière, de « l'étoile » aux choristes, bat, en chantant, la mesure, avec la tête, les bras, les reins ou bien les jambes. Cette perpétuelle danse de Saint-Guy ne devient à la longue pas plus ennuyeuse qu'autre chose, surtout quand, dans la chaleur du jeu, les déesses de l'Olympe en carton peint suppléent par le geste à l'indigence du texte.

> L'amour est une affection
> Qui par les yeux dans le cœur entre,

disait le chevalier de Boufflers. En ce cas, à moins d'être myope, le spectateur de l'orchestre peut, pièces au niveau du nez, faire son choix. C'est là un des aimables côtés de ce pauvre « envers du théâtre » généralement tant critiqué.

Descendons encore un degré jusqu'à Koster et Bial, les Folies-Bergère du lieu, énorme et luxueux music-hall plus vaste dix fois, comme tous ses similaires américains, que la maison de la rue Richer. Au programme, rien d'extraordinaire, rien de supérieur aux attractions européennes. Des acrobates, des danseuses vus partout. La Loïe Fuller, faisait, en mon temps, les délices du Nouveau-Monde, avec ses effets de lumière perfectionnés à Paris.

Pourtant, la stricte impartialité m'ordonne de constituer une exception de supériorité en faveur des tableaux vivants, reproductions de chefs-d'œuvre célèbres, posés avec un art, un sentiment de l'original uniques.

Trois fois, de dix heures et demie du matin à dix heures et demie du soir — pendant douze heures sans entr'acte — la même succession de tours de force et d'excentricités se renouvelle; dès l'ouverture des portes, les places sont prises d'assaut; et, tout le temps, il y a du monde.

De trois à sept heures de l'après-midi, surtout, on s'y porte; la mode est, en effet, dans la haute société, d'aller passer une heure devant les jongleurs et les high-kickers, entre deux visites de convenance; et même, que j'en ai vu venir de jeunes filles se reposer, parmi les mélodieuses effluves du « Tararaboum », des fatigues de la promenade!

Chez Thalie et chez Melpomène, la scène souffre incurablement de l'importation à jet continu des mauvaises pièces anglaises, prétextes à exhibitions de décors et de costumes, sans nul souci de littérature. En tant que production nationale, le succès m'apparut seulement prolongé avec les œuvres retraçant un épisode brillant de l'histoire du pays. Cette nation, point de mire et refuge des émigrants des cinq parties du monde, assemblage hétéroclite de tous les types, de toutes les races, tient à éloigner, le plus possible, le reproche de ne pas avoir de personnalité.

« L'Américain n'est pas un mythe, se plaisent à répéter les Yankees, il est quelqu'un ! » et ils le prouvent en célébrant consciencieusement les anniversaires de leurs héros ou de leurs hauts faits, et en acclamant, comme un seul homme, du poulailler aux fauteuils d'orchestre, le défilé des comparses-soldats revenant vainqueurs d'une bataille contre le traditionnel oppresseur, le drapeau rouge et blanc auréolé de gloire.

L'enthousiasme, alors, ne connaît plus de bornes ; pendant plusieurs minutes, les hurrahs interrompent la marche de l'action ; on crie, on hurle, on bat des mains, des pieds ; on siffle, surtout. Il paraît que, passé l'Atlantique, ce qui chez nous est le signe de vif mécontentement, sert à exprimer la plus entière satisfaction.

Mais alors, puisque bravos et sifflets équivalent sous le rapport de l'expression admirative, comment, du Metropolitan aux « beuglants » de Bowery, conspue-t-on ouvertement l'ouvrage ou l'interprète qui ont cessé de plaire ? Probablement, en quittant sa place avant le baisser du rideau — et, je me hâte de le dire, voilà une chose que je n'ai jamais vue.

Succès partout, succès toujours, qu'une doublure de Melba ou de Calvé écorche *Hamlet* ou *Carmen* avec l'organe phonographique de Polichinelle, que M[lle] X... ou Z... remplace le trille de sa romance par un entre chat ; et triomphe délirant, quand le vice est puni et la vertu récompensée.

Problème à soumettre aux méditations des psychologues : Pourquoi tout le monde au théâtre, devient-il bon et vertueux ?

Une seule scène valut une durée indéfiniment centenaire à une pièce d'intérêt et de style contestables : *Le Gouverneur de Kentucky;* c'est celle où, aux instances du traître lui offrant la forte somme pour signer une loi nuisible aux intérêts de sa province, le même gouverneur répliquait fièrement : « Je ne pourrais faire cela qu'avec des doigts sales, et j'aime les mains propres. »

Si l'acteur avait voulu, il n'eût pas attendu longtemps son élévation à d'importantes fonctions administratives ; et les moins capables de l'imiter dans la vie courante eussent continué à applaudir des deux mains.

Être honnête, c'est beau, quand il n'en coûte rien.

XVII

Elle est bien, la mise en scène ! — La toile ou mes quatre sous. — Toilettes de chez Worth. — Médiocres pièces dans d'excellentes salles. — Confortable « à l'œil ». — Un compositeur s. v. p. — Du talent, mais trop modestes. — Paderewski. — Désintéressement d'un autre âge. — La dernière pensée de l'impresario.

Nouvelle désillusion ! (Attendez, les compliments vont venir.) La mise en scène tant vantée des drames américains est, principalement au point de vue machinerie, dans le troisième dessous par rapport à celle du Châtelet, de la Porte-Saint-Martin et de l'Ambigu. Impossible de faire un changement important sans baisser un rideau intermédiaire devant lequel les acteurs continuent à déclamer au milieu du tapage infernal produit par la pose des portants et des praticables.

D'autres fois, on plonge le tout, scène et salle, dans l'obscurité, sans assourdir pour cela le boucan.

Si c'est là ce qui s'appelle des succès « à grand tapage », le mot est d'une justesse indiscutable ; mais je ne vois pas ce que l'illusion scénique peut y gagner, les seuls partisans de ce genre de fuligineux entr'actes me semblant devoir être les vieux passionnés en quête de tailles ou de genoux faciles.

Puis, pourquoi interrompre, à chaque instant, cette splendide lumière qui se rattrape dans les salles de théâtre de son inconstance dans la rue ? Les effets électro-lumineux atteignent de l'autre côté de l'Atlantique une prodigalité, une perfection. dont nous n'avons aucune idée en France.

A nous, le pompon, par contre, pour l'élégance, le bon goût des toilettes ! et, ce qui ne gâte rien, pour le chic de l'humble figurante qui les porte. A New-York, Boston, Chicago, quand, voulant rompre avec la tradition de costumes riches, mais criards et surchargés, le manager n'a pas reculé devant la dépense de robes confectionnées chez Worth — l'affiche ne manquera jamais de

l'annoncer — il est tout surpris, au cours de la « première », de voir ces dames de la figuration se retrousser, pour marcher, au niveau de la cuisse, ou s'asseoir, en tailleur, avec des jupes de satin.

C'est ça qui donne une crâne opinion du grand monde milliardaire !

Le contenant, par contre, vaut mieux que le contenu : au lieu d'être, ainsi que les nôtres, en forme d'œuf coupé par le haut, les théâtres américains ont adopté la forme carrée ou rectangulaire. Comme l'on vient pour voir et non pour être vu, supprimées, ces places de côté, pépinières de torticolis, tout le monde égal devant la rampe, tout le monde en face de la scène. Pas ou presque pas de loges ; mais un balcon immense qui s'avance jusqu'à la moitié du parterre.

Seuls, les cafés-concerts ou music-halls possèdent une profusion de ces petites cases où l'on s'empile à six ou huit pour être deux bons tiers à ignorer la toile du fond, et à friser de près la congestion cérébrale ; dans l'établissement de Koster et Bial, j'en ai compté quatre-vingt-dix.

Le prix des places prises au bureau est à peu près le même qu'à Paris : 7 fr. 50, les fauteuils ; mais un avantage dont nous sommes privés, c'est de pouvoir, sans supplément, retirer son coupon, une semaine à l'avance. Et, de plus, bonheur ineffable, la somme versée comprend tout.

De la Comédie-Française aux nobles Gobelins, qui put risquer son nez dans un couloir sans être assailli par une légion de vampires résolus à lui arracher un pourboire plus ou moins justifié ?

L'homme du vestiaire, l'ouvreuse, l'huissier, le marchand de programme, tout le monde veut ses cinquante centimes. Si bien qu'on arrive à payer vingt-cinq pour cent de plus que le prix annoncé, sans compter l'ennui d'avoir continuellement la main à la poche, et le souci d'oublier un de ces grippe-sous, qui, du reste, veillent à ce qu'on ne les oublie pas.

En Amérique, rien de tout cela.

Dès l'entrée, vous êtes gratifié d'un artistique programme illustré, comprenant tous les détails qui concernent la pièce, sauf quelquefois le nom de l'auteur, quantité négligeable, paraît-il, pour la direction et pour le public. Au vestiaire, refus de tout pourboire, eût-on toute une garde-robe à laisser en dépôt. La place est indiquée par un garçon poli qui, même physiquement, remplace l'ouvreuse avec avantage.

Avez-vous soif ? Vous aurez, gratis toujours, de l'eau glacée pendant les entr'actes ; désirez-vous « en griller une ? » passez au fumoir ; une cigarette parfumée vous y attend sans bourse délier. Ne vous souciez, d'ailleurs, pas si l'auteur de cette dernière générosité n'est autre qu'un marchand de tabac désireux de lancer une marque nouvelle.

La seule chose non gratuite, mais parfois obligatoire, c'est le passager séjour dans certains buen-retiros, dont la tenancière, une négresse toujours — couleur locale — accepte volontiers une pièce blanche, histoire de ne pas démentir que *cela* porte bonheur.

Disposé à la bonne humeur et à l'indulgence longtemps avant le lever du rideau, rien n'empêche de savourer, par surcroît, le moelleux et l'ampleur des fauteuils — des canapés auprès de ceux de Paris — et de remarquer le nombre et la facilité des sorties. Un sinistre semblable à celui de l'Opéra-Comique devient ainsi tout à fait impossible.

Cette absolue tranquillité d'esprit, cette sorte de reconnaissance envers le directeur, qui, tel un habile maître de maison, prodigue autour de ses invités — payants — les attentions et les prévenances, sont-elles le secret du succès de tant de productions et de producteurs médiocres? Pourquoi pas ?

Car la gloire en bravos va indistinctement, en même temps qu'à ceux qui font parler et qui parlent, à ceux qui font chanter, taper, râcler, souffler, et qui chantent, tapent, râclent et soufflent. Notre Grand-Opéra a eu raison de s'attacher Mme Melba, Sibyl-Sanderson, Eames, trois Américaines qui prouvent qu'il est des charmeuses sous toutes les latitudes ; Lamoureux et Colonne purent honorer, sans déchoir, du titre de « cher collègue », M. Thomas, chef d'orchestre des concerts symphoniques de Chicago. Mais comment oserai-je parler des compositeurs du cru, moi qui ai l'habitude de juger par moi-même ?

Du dimanche 18 janvier 1896 au samedi 18 avril, je n'ai jamais vu sur un programme le nom d'un musicien indigène. Le répertoire se composait des œuvres françaises, allemandes et italiennes les plus en vogue, de partitions américaines, point !... Il paraît, pourtant, que les Offenbach, les Hervé, même les Gounod et les Saint-Saëns ne manquent pas dans le Yankeeland ; mais, comme tous les vrais talents, ils ne se montrent pas.

Ceux qui se montrent trop, ce sont les pianistes, les violonistes,

les violoncellistes, les mandolinistes, les flûtistes de tout genre et de tout sexe.

Paderewski, quoique le plus parfait virtuose en sa spécialité et l'homme le plus charmant du monde entier, est décidément un terrible coupable. Ce Polonais délicat et génial obtient, en Amérique, un succès triomphal dont je suis, le premier, à me réjouir, quand je pense aux tournées délicieuses faites, en sa compagnie, en Europe.

Artiste dans l'âme, compositeur de mélodies délicieuses, jamais être ne fut moins infatué de lui-même, plus jovial, plus honnête et moins prétentieux.

Mais c'est un malfaiteur quand même, et tout cela, justement, à cause des qualités rares que je viens d'énumérer.

Il prône si peu son talent qu'à l'entendre l'on croit que le succès ne coûte rien à obtenir; il gagne tant d'argent, que ceux qui grattent les dents d'éléphants voient déjà empilés devant eux tous les trésors de la Californie.

Rien d'étonnant, par suite, que ce déversement sur l'Amérique du Nord de cette avalanche de tapoteurs — de « tapeurs », serait le mot plus juste. — Et encore, s'il n'y avait que les pianistes!... Mais tous les instruments se mettent de la partie. Aux Paderewski « en toc » sont venus se joindre les Paganini en sapin, les Hollmann en baudruche, les Hennebains en celluloïd.

Vous vous croyez bien débarrassé d'eux en n'allant pas les entendre... Et les vitrines des marchands de musique, des éditeurs, des débitants de photographies qui vous exhibent, tous les trois pas, les portraitures de leur individu de face, de dos, de profil, assis, debout, enveloppant leur « crin-crin » des longues mèches de leur tignasse, ou nageant sur un Pleyel.

Ce qui a fait dire à un naturaliste que, parmi les insectes nuisibles, le pianiste, le violoniste, etc., sont ceux qui se reproduisent le plus facilement.

A moi l'oubli, avec mon cher Paderewski, dont je m'en voudrais de passer sous silence le rare trait de désintéressement suivant :

Nous donnions un concert à Reims; et, par extraordinaire, il y avait à peine une demi-salle. Pendant l'entr'acte, l'aimable homme m'entraîne dans un coin et me dit tout bas :

— Eh bien! cher ami, c'est bien mauvais, ce soir... Combien de recette?

— Neuf cent soixante francs, environ.

— Et vous avez comme frais de voyage et de publicité?...

— Huit cent quarante francs.

— C'est beaucoup.

A la fin de la soirée, je vais le retrouver dans sa loge pour lui remettre ses deux mille francs de cachet convenu.

— Qu'est cela? fait Paderewski en repoussant l'enveloppe.

— Mais dame! ce que je vous dois.

— Et vous me croyez assez indélicat pour accepter deux mille francs quand vous en touchez cent vingt? Allons donc!... un artiste n'a le droit de se faire payer que quand il fait de l'argent. Partageons la recette : chacun soixante francs, nous sommes quittes.

J'eus beau chercher à expliquer à ce formaliste d'un autre âge que je ne lui donnais rien de plus, les soirs où je réalisais dix à douze mille francs de recette; peine perdue : force fut de lui envoyer, le lendemain, la somme par lettre recommandée.

Son seul défaut (qui n'en a pas?) c'est son incorrigible superstition.

Combien souvent, hélas! lorsqu'il jouait pour la première fois un morceau, ou qu'il essayait une composition nouvelle, le vis-je apparaitre sur l'estrade avec un habit râpé jusqu'à la corde, dont n'aurait pas voulu un balayeur de Broadway. Saluons cette vénérable relique : immortelle et modeste « queue de pie », qu'il arbora à son premier concert.

Et j'en dus déployer, des trésors d'éloquence, en certaines occasions extraordinaires, afin de le décider à sortir de ses bagages un de ces resplendissants sifflets d'ébène dernière coupe, qu'il met plus facilement dans sa malle que sur son dos.

Mon adieu momentané à la scène américaine ne saurait se terminer décemment avant un salut à deux des fortunes les plus rapides qui puissent se faire au théâtre.

Il est rare qu'on risque un œil vers le domaine de master Jonathan sans dresser, tout d'abord, une liste des milliardaires et sans aligner les dix chiffres du capital des Gould, des Mackay, des Vanderbilt et des Rockfeller. A ces revenus féeriques je joindrai ceux de deux hommes, rois de théâtre au sens palpable du mot, devant qui tous les impresarios d'Europe et d'Amérique doivent humblement laisser la rampe.

M. Keith était « bonisseur », c'est-à-dire qu'il remplissait de sa mâle éloquence les « silences » du tambour et de la grosse caisse

dans un musée d'anatomie (prix d'entrée : cinquante centimes) du démocratique quartier de Bowery, à New-York. Sans instruction, sachant à peine lire, il lui vint, un jour, l'idée d'occuper les loisirs de cette multitude de flâneurs en quête de spectacles coupés, peu fatigants pour l'esprit, visibles en passant, à toute heure de la matinée, de l'après-midi et de la soirée.

La réussite dépassa toutes espérances avec les « représentations continuelles » de café-concert, débutant à dix heures du matin pour se terminer vers onze heures du soir.

En dix ans, l'heureux Keith a gagné trois millions de dollars, il est aujourd'hui propriétaire de quatre théâtres, les plus beaux de l'Amérique, qui lui rapportent bon an mal an 250,000 à 350,000 dollars, soit 1,250,000 à 1,750,000 francs.

Quand nous posséderons phénomène pareil, je l'irai dire à... M. Ginisty.

M. Miner, un pur échantillon du vulgaire « populo », occupait la haute position de garçon livreur chez un droguiste. Il continua à débiter de la « drogue » sous forme de refrains épicés, de saynètes pornographiques à portée des spectateurs au rabais. Thésauriseur rapace, exploiteur sans vergogne, il a ramassé dans les ruisseaux de New-York six millions de dollars (trente millions de francs), cinq théâtres et quarante maisons. Les dix-huit enfants dont l'a gratifié sa première femme lui ont valu comme récompense nationale sa nomination de député — muet — pour la ville de New-York.

Une seule fois, il se départit de son prudent silence, ce fut lorsqu'il convola en deuxièmes noces, à cinquante-quatre ans, avec une jeune actrice de physique et de talents insignifiants, n'ayant pour elle que ses vingt-trois ans.

— C'est la seconde série qui commence, répétait-il à tout venant; je viens d'acheter une nouvelle poule, et, si Dieu le permet, je me charge de lui faire pondre également dix-huit œufs !

Et dire que mon petit dernier, ici présent, qui vaut pourtant bien, selon moi, les dix-huit, les trente-six produits de M. Miner, ne me rapportera probablement pas la plus petite place au Capitole de Washington !

SCHÜRMANN.

Le gérant : F. JUVEN. Imp. de Vaugirard, G. de Malherbe, 152, r. de Vaugirard, Paris.

♠♠♠

L'AMOUR DU PROCHAIN

I

TENDRES ADIEUX

Au Château de « La Farlède », en septembre ; dans la chambre de Jacques de Réserve. Il est dix heures du matin. Au milieu de la pièce, deux malles ouvertes et pleines, une valise à moitié remplie. Sur le lit, qui apparaît saccagé, est posé soigneusement un costume de voyage neuf, une chemise blanche à devant souple, un chapeau de feutre, une paire de gants à grosses piqûres. Par terre, de fortes chaussures jaunes. Sur un fauteuil, une chemise de nuit d'homme très chiffonnée, et dessus, en travers sur les deux bras, un étui à parapluie bouclé. Par une grande porte ouverte, on aperçoit, debout devant une immense toilette de marbre rouge, Jacques de Réserve, en pantalon de flanelle blanche et le torse complètement nu. Il se peigne. C'est un beau garçon, d'une trentaine d'années, de fière allure. L'œil est doux et intelligent. A genoux, près de la valise qu'elle arrange, Hermine de Réserve, une délicieuse femme, jolie, toute fraîche, ses cheveux blonds simplement tordus sur la tête, le cou — un cou souple et charmant — très dégagé par le large col de sa robe de chambre Sous l'étoffe de soie, on devine son petit corps libre. De temps en temps, elle relève les larges manches du vêtement et laisse voir des bras doux et pleins, d'une jolie blancheur nacrée, avec, au bout, de mignonnes petites mains aux ongles roses. Ses lèvres sont rouges, gonflées un peu, comme après beaucoup de baisers, et ses grands yeux tendres et caressants sont cernés d'une délicate ombre mauve.

Elle chante un air de vieille complainte :

Quand mon Colas dut partir,
Vole, mon cœur, vole !
Quand mon Colas dut partir,
Hélas ! Il vint m'embrassir !
Toujours
Il aura mes amours !

(Elle s'interrompt.)

Tu sais, je chante, mais j'ai plutôt envie de pleurer.

JACQUES *s'est retourné et lui lance divers objets.* — Tiens, Minon, voici mes brosses. Mets-les tout de suite dans le nécessaire pour que je ne les oublie pas.

HERMINE, qui a attrapé les brosses au vol. — Dis un peu que je ne suis pas adroite!

JACQUES. — Dis donc, petite Minon, est-ce que tu as serré ma brillantine?

HERMINE. — Oui, Monsieur. Vous la trouverez à côté d'un autre flacon dont vous me ferez le plaisir de vous servir très souvent.

JACQUES. — Qu'est-ce que c'est?

HERMINE. — C'est de l'odeur à moi; mon odeur à moi que tu aimes bien.

JACQUES, qui revient dans la chambre. — Tu veux que je porte un parfum de femme?

HERMINE, toujours à genoux. — Pas du tout! Il ne manquerait plus que ça! Tu en fourreras sur un mouchoir tous les soirs en te couchant et tu t'endormiras le nez dessus. Voilà!

JACQUES vient près d'elle, la relève, lui met les mains autour de la taille et se penche pour embrasser son cou. — Et tu te figures, Minon, que je ferai cela?

HERMINE. — Pourquoi donc pas? Tu penseras que je suis toujours près de toi.

JACQUES. — Et puis, je ne dormirai pas.

HERMINE. — Est-ce que tu ne dors pas, tous les soirs? Tu dors très bien et je suis près de toi; très près de toi, même.

JACQUES. — Tu es près de moi, *d'abord*, oui, et c'est *après* que je m'endors.

HERMINE. — Eh bien?

JACQUES. — Eh bien, quand je serai à Stockholm, je ne t'aurai pas eue très près de moi, *d'abord.*

HERMINE, désappointée. — Alors... tu ne veux pas?

JACQUES. — Si. Mais tu me laisseras bien choisir mes heures.

HERMINE. — Oui... dans la journée, alors, au moment de sortir; ou bien avant de monter à cheval... Moi, vois-tu, je veux que tu penses à moi... je veux que tu te rappelles que tu laisses ici une petite femme qui t'aime beaucoup.

JACQUES. — Mon trésor! — Ma chemise est prête?

HERMINE. — Elle est là. Mais, avant, serre-moi bien fort dans tes bras.

Jacques l'étreint contre son torse nu; ils s'embrassent longuement: une petite larme commence à gonfler les yeux d'Hermine.

JACQUES. — Il ne faut pas pleurer, chérie; tu m'as promis!

HERMINE, bravement. — C'est fini. Là!... tu vois, c'est fini.

JACQUES a passé sa chemise. — Veux-tu, mignonne, me donner une épingle de cravate?... La perle...

HERMINE va prendre l'épingle sur une pelote. — Donne, que je la mette moi-même.

Elle se hausse un peu sur ses pieds et pique l'épingle, puis elle la retire et dit en riant.)

— Je n'arriverai jamais à la piquer droit, chéri, si tu continues.

JACQUES, mettant sagement ses mains sur les hanches d'Hermine. — Voilà!

HERMINE montre le lit très en désordre. — Tiens!

JACQUES. — Quoi?

HERMINE. — Tu ne trouves pas ça gentil?

JACQUES. — Si tu me mets la mort dans l'âme, au moment où je dois partir!

HERMINE. — Dire que ce lit-là va rester fermé, couvert, tout seul, pendant deux mois!

JACQUES. — Viens coucher dedans quand je n'y serai pas.

HERMINE. — Tu crois que je n'y ai pas pensé? Seulement, avoue que ça étonnerait les domestiques.

JACQUES. — Oui... et puis je suis allé encore plus souvent chez toi que tu n'es venue chez moi... Alors, pour les souvenirs...

HERMINE. — C'est cette nuit, cette dernière nuit, que tu aurais dû coucher dans ma chambre.

JACQUES. — Tu m'avais défendu.

HERMINE. — Mais oui; pense donc, pauvre petit, trois jours de voyage!... et tu dors si mal en sleeping.

JACQUES. — Et puis... hier soir, à onze heures, c'est toi qui venais me retrouver!

HERMINE, câline. — Tu m'en veux?

JACQUES. — Je t'attendais. Je n'ai jamais pris ta défense au sérieux.

HERMINE, lui donnant une petite tape. — Gredin de mari, va!

JACQUES, qui achève de s'habiller, pendant qu'Hermine s'assied dans un fauteuil — A propos, en venant ici, hier soir, tu as entendu du bruit dans la chambre qu'occupènt les Crécy?

HERMINE. — Oui, mon chéri. Le bruit d'une discussion assez vive.

JACQUES. — Je ne crois pas qu'ils fassent jamais un ménage modèle.

HERMINE. — Pense donc! Ils se disputent même dans une maison où ils sont invités. Qu'est-ce que ce doit être chez eux!

Jacques. — Ça ne t'est pas désagréable, au moins, qu'ils restent ici malgré que je parte, moi. J'ai insisté, au contraire, parce que tu seras moins seule... puisque tu ne veux pas aller passer ces deux mois-là chez tes parents; car tu ne veux pas... toujours?...

Hermine. — Non... je t'ai dit. Je m'ennuie beaucoup chez maman. Et pour les Crécy, justement, ils me distrairont. Même ils sont très gentils de rester, parce que, quand tu ne seras plus là, mon Jacques, la maison ne sera plus bien animée et ta pauvre petite Minon sera très triste. Si tu savais comme je voudrais qu'ils s'entendent bien, Crécy et sa femme!

Jacques. — Bah! ils se feront des concessions, chacun de son côté, et ça se tassera.

Hermine. — N'empêche que c'est déplorable. Moi, cela m'épouvante de penser que deux époux ne sont pas très bien ensemble.

Jacques. — Tu ne vas pas te tourmenter, n'est-ce pas, pour le ménage des autres?

Hermine. — C'est plus fort que moi.

Jacques. — Contente-toi de penser quelquefois que toi, tu n'es pas trop malheureuse... car je ne te rends pas trop malheureuse, dis?

Hermine *se lève, et avec une grande effusion.* — Tu me rends la plus heureuse des femmes. Je suis heureuse, heureuse, et je t'adore. Et je voudrais te rendre aussi heureux que tu me rends heureuse. Et c'est pour cela que les ménages qui clochent me font tant de peine.

Jacques. — Tous les ménages ne peuvent pas être parfaits.

Hermine. — Ils devraient l'être. Tiens... veux-tu que je te dise?... Le mariage... le mariage que je trouve, moi, une invention délicieuse, parce qu'il m'a apporté le bonheur... eh bien le mariage m'a appris aussi quelque chose.

Jacques. — Quoi donc, petite philosophe?

Hermine. — Ne te moques pas. Ton Minon a des facultés d'observation que tu ne connais pas, va.

Jacques. — Oh! mais vous êtes une très sérieuse petite personne, je sais cela.

Hermine. — Mais oui, Monsieur, mais oui. Donc, le mariage m'a appris ceci : c'est que l'amour, l'amour que vous m'avez fait aimer, grand chéri, doit être la chose la plus épouvantable du monde si on ne s'aime pas énormément... tu entends, Jacques, je dis « énormément ».

Jacques. — Il est certain qu' « énormément »...

Hermine, l'interrompant, câline. — Comme nous ?

Jacques. — Comme nous... Il est certain que ça vaut mieux. Mais, va, on s'en tire tout de même sans que ça soit *énormément*, on y met chacun un peu du sien, on ferme les yeux...

Hermine. — Pourquoi pas éteindre la lampe, pendant que tu y es ?

Jacques. — Mais, mon pauvre amour, c'est ce qu'on fait, justement, presque toujours...

Hermine. — Eh bien ! ce doit être agréable ! !

Jacques. — Toujours est-il qu'on finit par oublier qu'il peut y avoir mieux, on se résigne aux petites corvées nécessaires et on pense seulement aux choses sérieuses.

Hermine. — Tu te trompes.

Jacques. — Voyez-vous la belle savante, qui veut en remontrer à son curé ?

Hermine. — Tu te trompes. On ne se résigne pas. On pense toujours au bonheur qu'on pourrait avoir et qu'on n'a pas, et il en résulte qu'on doit haïr férocement l'être qui est là, en travers de votre route, qui vous gêne, qui vous empêche, qui est un obstacle, pour toujours, sans rémission.

Jacques. — Tu es une petite Minon passionnée, toi.

Hermine. — Si je ne t'avais pas adoré, je t'aurais trompé, tout de suite.

Jacques. — Qu'est-ce que tu dis là ?

Hermine. — Je peux bien te le dire puisque je t'adore ! Et c'eût encore été mon meilleur moyen de t'aimer encore un peu. Un époux qui n'aime guère l'autre et qui ne le trompe pas doit finir par le haïr. S'il le trompe, je comprends qu'on puisse s'arranger.

Jacques. — Tu veux que Crécy trompe sa femme ?

Hermine. — Je voudrais qu'ils soient heureux ces gens ; voilà tout.

Jacques. — Que veux-tu ? Ils ne sont pas parfaits, ni l'un ni l'autre.

Hermine. — Ils sont très gentils tous les deux. Seulement, ils sont mal assortis. Crécy est un rêveur, un sentimental, un poète, et Alizon est une petite poupée adorable, mousseuse, blagueuse, qui adore parler et rire. Eh bien, il y a des hommes qui s'entendraient très bien avec Alizon, et il y a des femmes qui trouveraient le bonheur auprès de Crécy. Moi, qui ne suis pas trop bête,

je me rends compte que chacun d'eux est charmant, en son genre.

Je les aime beaucoup, et quand je pense qu'ils ignorent ce que c'est que de bien s'aimer, beaucoup, beaucoup, de se plaire, de ne faire qu'un, un seul cerveau, un seul cœur et un seul être, eh bien, je les plains, je les plains et je voudrais changer tout cela!

JACQUES. — Mais on n'a pas besoin de s'aimer tant que ça dans la vie!

HERMINE. — Ose donc dire que ce n'est pas ce qu'il y a de meilleur au monde.

JACQUES. — Quand on a la chance de bien tomber, oui.

HERMINE. — Alors... qu'on cherche ailleurs si on est mal tombé!

JACQUES. — Fichtre!... Tu vas loin!

HERMINE. — C'est ta faute aussi... Je trouve cela si bon d'être aimée par toi et de t'adorer. — Tu es prêt?

JACQUES. — Je suis prêt.

HERMINE. — J'ai fait préparer ton déjeuner. Moi, je mangerai à midi, avec tout le monde. A quelle heure dîneras-tu?

JACQUES. — A sept heures. J'arrive à Paris à sept heures; j'y dîne et je monte dans le train à huit heures quarante...

HERMINE. — Tu seras si fatigué en arrivant chez ta sœur!

JACQUES. — C'est loin, Stockholm.

HERMINE. — Moi, je suis folle de t'avoir cédé. J'aurais dû partir avec toi.

JACQUES. — En Suède, à cette époque-ci?... Et pourquoi faire? Pense donc que mon beau-frère laisse une liquidation terrible; qu'il faut que je voie cela de très près, tant pour ma sœur que pour mes neveux, et que j'aurais eu à peine le temps de m'occuper de toi.

HERMINE. — Je t'aurais aimé tout de même.

JACQUES. — Bon petit Minon!

HERMINE. — Je t'aurais bien laissé travailler, et quand tu aurais eu fini, le soir, je t'aurais apporté gentiment le petit Minon à embrasser. Enfin! je serai raisonnable! Mais que je vais trouver le temps long, mon Dieu!

JACQUES. — La saison est superbe, ici; organise des parties avec tes hôtes. Tu vas inviter Viviane, n'est-ce pas?

HERMINE. — Oui. Encore une qui est mal mariée!

JACQUES. — Son mari sera ministre!

HERMINE. — Je suis sûre qu'elle aimerait mieux autre chose.

JACQUES. — Pourvu qu'elle ne te l'amène pas...

HERMINE. — Oh!... sois tranquille... C'est Ritouret qui se chargera de s'excuser tout seul.

JACQUES. — Très occupé, cet homme! Grand politique!

HERMINE. — Tu ne voudras jamais être député, toi?...

JACQUES. — Jamais! viens m'embrasser encore pendant que nous sommes tout seuls.

HERMINE, dans ses bras. — Fais bien attention! C'est un baiser pour deux mois, celui-ci! Deux affreux mois!

JACQUES. — Oh!... si je peux revenir avant!

HERMINE. — Tâche, tâche!

JACQUES. — Et puis, je penserai bien à toi.

HERMINE. — Moi, je t'écrirai très souvent.

JACQUES. — Tu sais que je dîne ce soir à Paris avec Bollène. Il me mettra en chemin de fer. Tu n'as rien à lui dire?

HERMINE. — Si... qu'il ne te donne pas de mauvais conseils.

JACQUES. — Tu crois que je pourrais les suivre?

HERMINE. — Je riais. Non. Je t'avoue que je t'aime trop pour être jalouse. Je crois en toi comme en moi-même.

JACQUES. — Et puis, Bollène est tout à fait gentil, voyons.

HERMINE. — Mais j'aime beaucoup Bollène... C'est un mauvais sujet, voilà tout... Et cela ne me regarde pas. Autrement, il est gai, il a de l'esprit et... c'est ton ami.

JACQUES. — Descendons-nous?

HERMINE. — C'est l'heure?

JACQUES. — Oui.

HERMINE, — Alors... descendons!

(Elle lui met les bras autour du cou

— Adieu, chéri!

JACQUES, l'embrassant. — Je t'aime!

II

INCOMPRIS!

Au château de « La Farlède », dans le grand salon. C'est une pièce immense, un hall merveilleux, où sont ménagés des coins de gaie lumière et d'ombre mystérieuse. Il y a des meubles de tous les styles, presque tous fort beaux : c'est comme un atelier d'énormes proportions, mais qui

serait resté un salon tout de même. Huit fenêtres donnent sur un perron, qui conduit jusqu'au parc par six degrés de marbre. Des stores de coutil à raies rouges et blanches sont baissés devant le soleil de deux heures, encore très chaud, malgré que les feuilles des arbres commencent à roussir ; il règne dans la pièce une lumière très douce, et du parc monte une bonne odeur d'herbe coupée. Hermine de Réserve, une broderie sur ses genoux, cause avec Alizon de Crécy, qui se tient debout devant elle. Alizon est une jeune femme de vingt ans, brune, au teint éclatant, à la figure mutine et rieuse. Elle a de grands yeux pleins de malice, et les ailes de son nez fin palpitent fréquemment. Alizon est en costume de bicyclette : un coquet petit feutre coiffe ses lourds cheveux noirs. Chaque fois qu'elle agite son bras droit, elle fait sonner un grelot attaché à son poignet par un bracelet de cuir.

HERMINE. — Je t'assure, ma petite chérie, que tu as tort.

ALIZON. — Voyons... à qui cela peut-il faire du mal que j'aille faire un tour sur ma machine ?

HERMINE. — Il fait très chaud ; vraiment, ce n'est pas l'heure. Tu vas revenir éreintée !

ALIZON. — Moi ? je suis en acier !

HERMINE. — Reste ici à causer avec moi.

ALIZON. — J'aime beaucoup causer avec toi ; mais si je reste, mon mari va s'installer ; je vois ça comme si j'y étais !

HERMINE. — Et tu veux le fuir?

ALIZON. — Oui.

HERMINE. — Va donc l'embrasser, ça vaudra mieux.

ALIZON. — Mais je veux bien, moi ! C'est lui qui...

HERMINE. — C'est lui qui ne veut pas?

ALIZON. — Si... il veut bien ; mais tu ne t'imagines pas combien les moindres choses prennent d'importance avec lui. Il lui faut toute une mise en scène...

HERMINE, *intéressée*. — Allons donc !...

ALIZON. — Parfaitement ! D'abord, il commence par me dire qu'il m'aime.

HERMINE. — Eh bien, voilà-t-il pas quelque chose d'extraordinaire?

ALIZON. — C'est que tu ne sais pas comment il me dit cela ! Il reprend les choses de loin ; il me fait des compliments ; il devient tendre peu à peu ; il roucoule ; il m'entoure, enfin il me fait la cour, comprends-tu?... Chaque fois, il éprouve le besoin de me faire la cour. Chaque fois ! ! ça n'en finit plus !

HERMINE. — Mais c'est charmant..., c'est d'une délicatesse !...

ALIZON. — Ce n'est pas charmant du tout après deux ans de

mariage. Je comprends au commencement, quand le mari a peur d'effaroucher sa jeune fille de femme; mais quand il sait bien qu'il n'a plus rien à effaroucher, j'estime qu'une certaine simplicité dans l'attaque serait plus de saison.

HERMINE. — Ma petite Alizon, tu me déconcertes! Un mari qui fait toujours la cour à sa femme... mais c'est exquis, et d'un rare!

ALIZON. — Justement c'est rare; et je n'aime pas me singulariser tant que ça. Et puis, imagine-toi bien que cette fameuse cour qu'il me fait toujours, c'est la même : il ne varie pas. Il se recommence, mon pauvre Pierre! Et je te jure que c'est monotone, va!

HERMINE. — Ce n'est pas un violent, ton mari; c'est un tendre, un sentimental...

ALIZON. — Un assommant! il ne me dit pas qu'il m'aime, il le bêle... et quand il arrive — après combien de préambules! — à me le prouver, il me semble qu'il soit tout honteux de ce qu'il fait; il se dépêche, un peu plus il se cacherait si c'était possible! Il affecte dans la victoire une modestie mal placée, se refuse à tout compliment, rompt les chiens et s'esquive en se réfugiant dans de nouvelles déclarations d'une sentimentalité énervante!

HERMINE, *éclatant de rire*. — Mon Dieu, que tu es drôle! Tu es bien la petite femme la plus amusante que je connaisse.

ALIZON. — Veux-tu que je te dise?... mon Pierre, c'est un poète! Il rêve; il est dans les étoiles! Les réalités de la vie l'épouvantent. Sais-tu ce qu'il m'a proposé, tout à l'heure, après déjeuner? Il voulait que je me drape en je ne sais quelle vêture esthétique, que je m'étende dans le hamac qui est là-bas, sous les marronniers, pendant que lui, à mes pieds, m'aurait lu des vers d'Henri de Régnier. Il avait déjà le volume en main! J'ai vite enfilé ma culotte et je vais aller pédaler. Prête-moi *Cher Maître*.

HERMINE. — Jamais de la vie! *Cher Maître* ne suit pas les bicyclettes; tu me le ramènerais tirant une langue d'une aune et probablement fourbu. Or, tu sais ce que vaut cette bête-là.

ALIZON. — Oh! moi, j'aime les chiens, si je peux m'en servir. Alors, je m'en irai toute seule.

HERMINE. — Tu es folle : la route est impraticable à cette heure-ci : c'est une fournaise.

ALIZON. — Quand le soleil me mord la peau, je suis heureuse.

HERMINE. — Et la poussière?

ALIZON. — Et le tub, l'excellent tub, quand je rentrerai ! Et cette autre joie : le « Je vous laisse, chère amie », de Pierre !

HERMINE. — Qu'est-ce que c'est encore que ça ?

ALIZON, expliquant avec une mimique amusante. — Chaque fois que je vais prendre mon tub, ou chaque fois que je vais prendre un bain, ça ne rate jamais. Au moment où je commence à me dévêtir, mon mari se lève et me dit : « Je vous laisse, chère amie. » J'attends le mot et quand il sort...

HERMINE. — Le mot ou ton mari ?

ALIZON. — Ils sortent ensemble... et moi je me tords.

HERMINE, songeuse. — Quel dommage !

ALIZON. — Que regrettes-tu ?

HERMINE. — Je regrette que ton mari ne te ressemble pas plus ou que tu ne ressembles pas plus à ton mari. En somme, tu es charmante, tu es gaie, tu as une délicieuse jeunesse d'esprit, et si j'étais homme, je saurais bien t'adorer... à ta façon. Alors je dis : c'est dommage ! Et puis, je dis aussi que c'est dommage pour ton mari, parce que ce que tu lui reproches ferait le bonheur d'une autre femme... et que tout cela est mal arrangé.

ALIZON, philosophe. — Bah ! ça arrive presque toujours comme ça !

HERMINE. — Et tous les bons moments qui se trouvent gâchés, perdus !

ALIZON. — Est-ce que ce sont de si bons moments que ça ?

HERMINE. — Pauvre chérie !... ne blasphème pas... tu ne sais pas !

ALIZON. — J'en ai tout de même une idée, va.

HERMINE. — Non. Tu n'as jamais entendu dans ta vie que deux chanteurs qui ne vont pas ensemble, tu ne peux pas avoir une idée de ce que c'est que le duo de *Tristan et Iseult*.

ALIZON, comique. — Hermine, ne me tente pas !

HERMINE. — Dieu m'en préserve !... Et pourtant, moi qui t'aime de tout mon cœur et qui apprécie ce que tu vaux, je répète : Quel dommage !

ALIZON, en riant. — C'est un malheur qu'on peut essayer de réparer, tu sais.

HERMINE. — Chut !...

ALIZON. — Ah ! mon Dieu !... voilà mon mari ! Vite, je me sauve. (Elle embrasse Hermine en riant et disparaît par le perron.)

En effet, Pierre de Crécy est entré dans le salon. C'est un blond, très agréable, aux yeux bleus doux et un peu rêveurs. Il porte de longues moustaches fines et ses cheveux

se divisent sur son front en deux bandeaux plats. Il est vêtu d'une immense redingote grise qui touche presque ses souliers vernis, d'un pantalon très clair, d'un gilet blanc. Sa cravate est d'une nuance rare et charmante, verte étrangement avec un semis grenat très léger. Sa démarche est nonchalante et son sourire est à la fois candide et lassé.

PIERRE DE CRÉCY. — Ma femme s'en va dès qu'elle me voit venir; n'est-ce pas, chère amie?

HERMINE, essayant de mentir. — Mais non... elle veut faire un grand tour et je suis sûre que moi-même je l'avais trop retenue, à son gré.

PIERRE DE CRÉCY, prêtant l'oreille. — Entendez-vous? (On entend en effet le tintement d'un grelot.) Ce sont les grelots de la folie! Ma pauvre Alizon est bien agitée, bien superficielle!

HERMINE, sérieuse. — Mon ami, votre femme est charmante; elle est spirituelle, brillante, gaie... c'est un trésor que vous avez là... je suis chagrine, très chagrine, qu'il y ait des nuages entre vous.

PIERRE, mélancolique. — Ce qu'il y a entre nous, c'est une bicyclette. La bicyclette, c'est le symbole : du mouvement, une agitation vaine, un besoin de changer de place, une gesticulation disgracieuse, aucun souci d'un rythme et d'une harmonie. Aller vite! Alizon veut aller vite, non pas pour arriver vite à quelque chose dont elle soit éprise, mais pour, une fois son but atteint, en revenir plus vite encore. Multiplier ses impressions, sans choix, sans préférence. Je suis fixé sur elle, ma chère amie; il n'y a dans sa petite âme vide et sonore aucune véritable aristocratie.

HERMINE. — Mon cher Crécy, je vous considère comme un esprit supérieur. Pourquoi n'avez-vous pas élevé votre femme jusqu'à vos préférences?

PIERRE. — Le moyen, s'il vous plaît? Il m'agrée de jouer de la harpe et je n'ai à ma disposition que des castagnettes.

HERMINE. — L'Espagne a du bon.

PIERRE. — J'ai l'âme septentrionale.

HERMINE. — Enfin, voyons... ce n'est pas sans ressource?

PIERRE. — Hélas! si.

HERMINE. — Vous n'avez pas essayé sérieusement.

PIERRE. — J'ai fait tout le possible. J'ai promené ma femme dans les plus merveilleux pays de rêve qui soient... elle n'y a rien compris. Je suis descendu jusqu'à certains spectacles sans véritable grandeur, par exemple les clairs de lune de Venise...

HERMINE. — Comment, vous ne trouvez pas cela d'une poésie assez pénétrante?

PIERRE. — Un peu opéra-comique pour moi. Mais justement, je

m'imaginais qu'Alizon serait touchée : c'était d'une impression poétique moyenne ; il y avait là une certaine matérialisation saisissante qui lui eût servi de premier degré dans l'initiation esthétique que j'ambitionnais.

HERMINE. — Ta! ta ! ta ! Embrassez-la donc, ça vaudra mieux que tout !

PIERRE. — C'est vous qui me dites cela !

HERMINE. — Mon cher ami, on vous donne une jeune fille jolie, bien portante et gaie, embrassez-la d'abord. Vous lui raconterez vos symboles après... Vous entendez ce que je vous dis : après.

PIERRE. — J'ai essayé. Elle s'endort.

HERMINE. — Eh bien, abandonnez les symboles tout à fait!

PIERRE s'étend avec une certaine langueur dans un rocking-chair ; il laisse pendre ses mains blanches et rêve longuement, puis il dit :

— Je me suis mal marié !

HERMINE. — Enfin, pourquoi ne voulez-vous pas vivre la vie comme tout le monde ?

PIERRE. — Parce que la vie m'indiffère ; la vie ne m'apporte aucune joie ; elle est brutale et plate... tenez, comme ce soleil aveuglant qui abîme le paysage que nous avons sous les yeux.

HERMINE. — Ce n'est pas gai, ce beau soleil ?

PIERRE. — C'est vulgaire. Regardez votre parc, vos arbres... Il semblerait des arbres découpés dans du zinc... Tenez, l'allée, là-bas... qu'est-ce que cela signifie ? C'est une plaque d'or fondu, c'est cru, c'est dur... On se croirait à Nice ! Ce que j'aime, c'est le mystère, les choses enveloppées, lointaines, les paysages où la pensée peut se prolonger vers de l'inconnu, vers du rêve, où votre âme vient s'ajouter aux ambiances... tenez... venez ici.

Pierre de Crécy se lève et s'en va s'installer dans un coin très obscur du salon, un petit coin enveloppé d'ombre. C'est, sous un dais d'étoffes rares, retenues par des lances croisées, un divan immense encombré de coussins. Hermine a suivi Pierre : elle s'assied sur le divan pendant que lui se place à ses pieds sur un tapis. Il leur semble maintenant qu'ils sont dans la nuit, tant ils se trouvent isolés de toute réverbération du soleil.

PIERRE. — Voyons ! ne sommes-nous pas mieux ? N'est-ce pas un coin plus intime, moins vulgaire, moins à tout le monde ? N'est-ce pas plus doux ?

HERMINE. — Oui, peut-être.

PIERRE. — Parbleu !... vous me comprenez, vous !...

HERMINE. — Je n'ai jamais dit que vous aviez tout à fait tort !

PIERRE. — Eh bien, ma pauvre Alizon ne comprend pas ! Je

l'amènerais ici, comme je viens de vous y amener ; et je souhaiterais rester, la main dans la main (Pierre prend la main d'Hermine), silencieux, longtemps silencieux, à suivre nos rêves.

HERMINE, un peu alanguie. — Que ferait Alizon ?

PIERRE. — Alizon ? Elle s'installerait bien confortablement dans les coussins et elle fredonnerait un couplet d'opérette...

HERMINE, rêveuse. — Ah !...

PIERRE, tenant toujours la main d'Hermine. — Ecoutez ;

Il dit d'une voix blanche, lente, monotone :

... Quel feuillage séché dans les cités sans soir
Votif pourra bénir comme elle se rasseoir
Contre le marbre vainement de Beaudelaire
Au voile qui la ceint absente avec frissons
Celle son Ombre même un poison tutélaire
Toujours à respirer si nous en périssons.

HERMINE, très bas. — De qui sont ces vers?

PIERRE. — Mallarmé, mais n'importe le nom? N'est-ce pas délicieux de s'en souvenir ici et de se laisser emporter sur l'harmonie vague...

HERMINE, avec un sourire. — Vague... oui...

PIERRE, s'emballant un peu. — Ah !... vous, vous, Hermine !..

HERMINE, se levant soudain et rompant le charme. — Mais, moi, mon cher ami, ce n'est pas Alizon.

PIERRE, décontenancé. — Ah !...

HERMINE, regagnant une partie très lumineuse du salon. — Moi, je crois que je vous comprendrais, oui. Du reste, j'ai probablement un cerveau complaisant, car je comprends tout aussi bien votre femme. Je la trouve charmante; vous, vous m'apparaissez comme très étrange, très curieux et — j'ai voulu me rendre un peu compte, à l'instant, pour voir si Alizon avait tort ou raison, — eh bien, c'est très prenant votre manière.

PIERRE, encore déconfit. — Vous m'avez interrompu si vite !

HERMINE. — Je savais ce que je voulais savoir.

PIERRE. — Voyez-vous, pour moi, ce sont là des heures délicieuses, les départs vers un au-delà insaisissable, une immatérialité à sensations...

HERMINE. — Eh bien, mon pauvre ami, il n'y a rien à faire !

PIERRE, avec prière. — Vous ne voudrez plus que je vous dise des vers, là, dans ce retrait sombre?...

HERMINE, *sursautant.* — Oh! mon Dieu! mais, moi, mon ami, je ne suis pas en question! Moi, j'adore mon mari, et je suis la plus heureuse des femmes. Je vous dis : « Il n'y a rien à faire avec Alizon. » C'est cruel peut-être, mais c'est sincère. Vous êtes trop loin l'un de l'autre. Et comme je sens votre bonheur en péril, je m'émeus... je m'intéresse à vous, à vous deux... et j'aurais voulu trouver un moyen,.. un terrain d'entente...

PIERRE. — Il n'y en a pas. Alizon est une poupée; Alizon est une petite femme agitée, prosaïque, mousseuse...

HERMINE. — Et vous n'êtes heureux ni l'un ni l'autre!

PIERRE. — Je suis bien plus à plaindre qu'elle.

HERMINE. — Non. Je vous plains également tous les deux.

PIERRE. — Ah!... si je trouvais l'âme sœur de la mienne!

HERMINE, *réfléchissant.* — Il n'y a pas d'autre solution...

PIERRE. — Je souffre, allez, d'être toujours forcé de refouler mes aspirations; d'ouvrir mes ailes et de me cogner sans fin à des parois épaisses; d'avoir des envies de chanter sous les étoiles, et d'être interrompu par une moquerie et un éclat de rire.

HERMINE, *rêveuse.* — Et ce sont deux bonheurs à refaire!

PIERRE, *découragé.* — Et c'est trop tard, c'est impossible!

HERMINE. — Qui sait?

PIERRE, *vivement.* — Vous connaissez, vous, la femme qui me comprendra?

HERMINE. — Chut! chut!...

PIERRE. — Sûrement, il doit y en avoir une, par le monde!

HERMINE. — Oui, il doit y en avoir une.

PIERRE. — Ah!... Trouver la femme près de qui je puisse rêver, l'emmener avec moi, les nuits, toute blanche en de longues robes, vers les vasques où sanglotent des jets d'eau? Et ne pas m'entendre dire : « Crois-tu pas qu'on serait bien mieux dans son dodo? »

HERMINE, *convaincue.* — Oui... cela doit vous produire l'effet d'une chute...

PIERRE. — Horrible!

HERMINE, *gentille.* — Mon pauvre ami!

PIERRE. — Je mérite votre pitié, allez!... (*Il se lève et s'en va tristement.*) Et si vous le pouvez... aidez-moi!

HERMINE, *le regardant partir.* — Il me touche! Viviane arrive ici demain... et Viviane, la voilà bien l'âme sœur qu'il demande! Ils seraient délicieux tous les deux, très préraphaélites, « s'en allant,

les nuits, vers les vasques où sanglotent des jets d'eau », comme il dit. — Et ma pauvre petite Alizon, dans tout cela?... Il y a bien Bollène... qu'elle aurait dû épouser, qui serait d'avis, lui aussi, qu'on est bien mieux dans un dodo!... Hélas! hélas! Tant de gens malheureux!... Et moi, près d'eux, si grandement heureuse! (Elle tire de son corsage une lettre de Jacques de Réserve et elle la relit en ponctuant sa lecture de plusieurs : « Mon grand chéri! » puis, résolument.) Décidément ces pauvres gens me font trop de peine... ça empoisonne mon bonheur à moi! Viviane vient demain, je vais écrire à Bollène d'arriver, — le bon Dieu décidera le reste; je n'y serai pour rien!

(A suivre). Pierre VALDAGNE.

STÉPANE MAKARIEF [1]

(Suite et fin.)

Le lendemain, Irina se rendit chez le starchina.

— Mon mari me laisse mourir de faim, lui dit-elle ; n'est-ce pas honteux que vous, les autorités de la commune, vous permettiez à un homme riche de vendre tout ce qu'il possède et de laisser sans ressources sa femme légitime? J'ai apporté une dot ; qu'il me la rende!

— Pendant qu'il était à Koursk, tu l'as reprise, ta dot, répondit le vieillard d'un ton sévère. Ton mari boit son bien au cabaret, c'est ta faute; c'est parce qu'il est malheureux et qu'il veut l'oublier.

— Mais je manque de tout!

— Travaille! Il y en a qui travaillent et qui te valent bien.

Irina rentra chez elle dans un état d'exaspération qui ressemblait à de l'ivresse.

Quand Stépane revint, elle l'accabla de reproches, et, cette fois, provoqua si bien sa colère qu'il la frappa plus rudement qu'il ne l'avait encore fait.

Au lieu de prouver à Irina la nécessité d'une plus grande prudence, cette leçon sembla provoquer en elle l'esprit de révolte et de fureur. Elle se contint en paroles, il est vrai, mais elle vendit ou échangea tous les objets de ménage, si bien qu'un soir Stépane ne trouva plus chez lui que les quatre murs, les images saintes, auxquelles nul n'ose toucher, — et le coffre d'Irina, toujours rempli de belles robes et de colifichets.

Il était ivre, ce soir-là; mais il avait généralement l'ivresse gaie, de sorte qu'en apercevant la nudité de son logis, au lieu de faire

(1) Voir le numéro de *La Lecture*, du 4 août.

des reproches ou de châtier son impudente épouse, il partit d'un grand éclat de rire.

— Tu ne peux plus rien vendre, femme, lui dit-il, tu n'as plus que tes robes. C'est là que je t'attendais : puisque tu ne veux pas travailler, tu les vendras aussi, tes robes, tes belles robes, celles que je ne t'ai pas données, — celles que tu as rapportées de la ville. C'est ça qui sera drôle! Ah! ah!...

Et, pris de fou rire, il se renversa sur le banc.

Dans son aveugle colère, Irina s'approcha, le poing fermé. La gaieté de Stépane disparut soudain, et ses yeux brillèrent d'une sombre fureur.

— Toi? dit-il, toi? Menacer ton maître? Prends garde!

— Donne-moi du pain, criait Irina.

— Je suis journalier, fais-toi journalière, répondait-il sur le même ton.

— Où passe ton argent, misérable voleur?

— Voleur? fit Makarief en se levant de toute sa hauteur; — son ivresse se dissipait par degrés; moi voleur? C'est une voleuse qui m'appelle voleur? Écoute, femme, dit-il d'un ton calme, ne me fâche pas! Aujourd'hui, je me connais encore, mais demain je ne me connaîtrai peut-être plus... Je ne te reproche rien, cela doit te suffire. Laisse-moi tranquille!

Il sortit là-dessus.

— L'argent! criait Irina furieuse. Que fais-tu de l'argent! Tu le manges avec ta maîtresse...

Stépane était déjà loin, et les récriminations furent perdues.

Elle était tellement irritée qu'elle eut grand'peine à s'endormir. Son sang bouillonnait, les doigts lui démangeaient, elle avait envie de frapper quelqu'un.

Le jour venu, elle resta plusieurs heures assise par terre, à se demander comment elle pourrait bien se venger; cette tête obtuse n'avait aucune conscience de son infamie, de l'humilité qu'elle eût dû rapporter au foyer conjugal pour obtenir à la longue un pardon encore trop peu mérité; — non : ce qu'elle sentait, c'est qu'elle était la femme « légitime » de Makarief, que celui-ci ne vivait pas avec elle, qu'il portait son bien à une autre, qu'elle était insultée dans ses droits d'épouse, enfin, et qu'il lui fallait une vengeance.

Elle se mit à la chercher.

Assise devant le poêle, elle méditait depuis le matin, tout en taillant machinalement des bûchettes avec une petite hache. De

temps en temps elle se frappait sur les doigts, mais elle ne s'en apercevait pas; toute sa puissance de réflexion était concentrée sur l'idée de se venger.

Le jour était sombre et froid; la première neige, tombée le matin, avait fondu sur le sol, laissant çà et là des flaques d'eau noirâtre. Le ciel était bas et terne, la nuit tombait. Irina regarda par la fenêtre, se dit qu'il serait bientôt temps de souper, et sortit pour chercher quelques légumes dans le jardin.

Les paysans rentraient du travail un à un, leurs outils sur l'épaule, et s'arrêtaient à causer devant les portes.

Personne ne parlait à Irina, non qu'on fût sévère pour ses fautes, mais la sympathie qu'inspirait le mari se traduisait en répulsion pour la femme, et cette sorte de mise hors la loi n'était pas une des moindres causes de l'irritation de la révoltée.

En descendant l'escalier, celle-ci se trouva face à face avec Anicia, qui rentrait, portant deux seaux d'eau suspendus au bout d'un bâton recourbé, posé en façon de joug sur ses épaules. Ses enfants l'attendaient devant la porte. Elle marchait, pliée sous son fardeau, d'un air doux et placide, la tête inclinée, sans voir devant elle autre chose que le sentier foulé dans le gazon qui menait à sa porte.

En apercevant la maîtresse, la femme légitime se redressa de toute la hauteur de son orgueil; elle se croisa les bras sur la poitrine d'un air de défi, et fit quelques pas en avant. L'ombre qu'elle faisait au milieu du sentier força Anicia à lever la tête.

L'humble femme rougit de honte en apercevant Irina; un vague sentiment de culpabilité lui faisait redouter sa présence. Elle se rangea de son mieux avec le fardeau qui l'embarrassait; mais ce n'était pas l'affaire d'Irina, qui venait de trouver à déverser sa colère.

— C'est pour faire la soupe à mon mari que tu rapportes cette eau? dit-elle d'un ton insolent et railleur.

Anicia continuait sa route sans répondre.

— Je te demande si c'est pour mon mari? répéta la femme de Stépane : tu peux bien répondre quand on te parle!

— C'est pour moi, balbutia la veuve en se hâtant vers la porte de son logis.

Tirant brusquement à elle un des seaux équilibrés, Irina fit basculer le bâton; aussitôt Anicia fut inondée par l'eau, qui ruissela de ses pauvres vêtements à terre.

— Méchante femme! cria l'aîné des enfants avec un geste de menace.

— Tu oses m'appeler méchante femme, vilain crapaud! s'écria Irina, tournant sa fureur sur le dernier venu. Attends!

Avant que la mère eût pu l'en empêcher, elle avait saisi l'enfant par le cou et le secouait avec une telle violence que le petit en perdit la respiration.

Au moment où, tout violet, il semblait près d'étouffer, elle le rejeta loin d'elle; puis, comme un animal pris en faute, elle se réfugia dans sa maison et se blottit dans un coin avec une vague appréhension de ce qui allait suivre.

Au moment où elle prenait la fuite, il lui avait semblé voir une ombre sortir du cabaret et accourir de son côté. Un instant, elle tendit l'oreille; aucun bruit au dehors, sauf les sanglots de l'enfant battu et la douce voix d'Anicia, qui s'efforçait de le consoler — puis rien.

Elle commença à respirer. L'idée d'un châtiment inévitable et prochain la gênait un peu, mais sa méchante âme rayonnait du plaisir de la haine satisfaite; elle avait trouvé un moyen de blesser Anicia bien autrement qu'en la frappant elle-même, — ses yeux brillèrent de satisfaction.

N'entendant plus aucun bruit, elle quitta le coin où elle s'était réfugiée, et alluma la petite lampe, puis elle se remit à faire des bûchettes auprès du poêle. Elle avait oublié son souper.

Un pas rapide retentit sur l'escalier : la hachette lui tomba des mains, elle se sentit devenir toute froide; c'était Stépane. Il semblait bien pressé.

Il entra. Elle se leva avec un geste de frayeur et resta debout. Il s'était arrêté devant elle et la regardait avec des yeux où le premier trouble de l'ivresse commençante n'éteignait pas le feu d'une colère implacable. Il ferma la porte derrière lui et se rapprocha de sa femme.

— Que viens-tu de faire? dit-il entre ses dents.

— Moi? rien! répondit-elle avec un geste craintif.

— Ne mens pas! Qu'as-tu fait?

— Ce qui m'a plu! dit-elle avec insolence...

Sa mauvaise nature, un instant comprimée, reprenait irrésistiblement le dessus.

— Pourquoi as-tu frappé l'enfant d'Anicia?

— Parce que je le hais! s'écria-t-elle avec une explosion de rage

triomphante; parce que je hais tout ce que tu aimes, cet enfant, et l'autre, ta maîtresse, et toi-même; parce que je voudrais vous voir tous sous terre!...

— Tais-toi, méchante femme! fit Stépane avec un geste égaré qui tomba dans le vide.

— Méchante femme! c'est toi qui lui apprends à m'appeler ainsi? Tu vas chez cette créature et tu te ris de ta femme, ta vraie femme! Tu la nourris de mon bien que je t'ai apporté en mariage...

— Que le Seigneur me pardonne le jour où je t'ai épousée, dit Stépane en s'efforçant de lutter avec l'ivresse : ce jour-là, j'ai commis une grande faute!

— Une faute! quand à présent tu vis dans le concubinage avec...

— Tais-toi! fit Stépane en s'avançant. Ses jambes chancelaient sous lui.

— Il vient me faire de la morale en sortant du cabaret! Il ne se tient pas sur ses pieds, et il me demande compte de ma conduite!

— Pourquoi as-tu frappé l'enfant d'Anicia? reprit le paysan avec l'obstination des ivrognes.

— Parce que je le hais, et l'autre, et toi, et elle! Je hais le monde entier, toi plus que le reste, et je ne serai contente que quand je vous aurai tous vus crever comme des chiens!

— Tu as frappé l'enfant d'Anicia, répéta Stépane. Je t'avais dit que je te tuerais, tu sais?

— Je l'ai frappé, oui, et je le frapperai encore, et toujours, toutes les fois que je le verrai, et elle aussi!

— Ne me fâche pas! dit le paysan en s'efforçant de réfléchir; je t'ai dit que je te tuerais si tu me fâchais.

— Tu tueras ta femme pour épouser ta maîtresse? misérable ivrogne! mais va donc, va donc chez elle, et laisse-moi en repos, — allons, va!...

Elle le poussa daigneusement par les épaules, assez fort pour le faire chanceler. Stépane se retint au banc d'une main, et la main qui toucha le plancher rencontra la hachette; il la saisit, se releva et poussa un rugissement fou.

— Tu ne laisseras pas Anicia en paix? dit-il comme hébété.

— Non, je la poursuivrai tant qu'elle vivra! dit Irina, trop exaspérée pour comprendre le danger.

En finissant le dernier mot, elle s'affaissa sur le plancher. La hache lui avait fendu le crâne.

Elle fit un léger mouvement et ne dit plus rien : elle était morte.

Stépane la regarda un instant d'un air abruti, puis laissa tomber son arme, recula de quelques pas sans la quitter des yeux, et se blottit sous les images, dans l'angle de deux fenêtres.

Au matin, s'étonnant de ne voir sortir personne de cette maison dont la porte extérieure était restée ouverte toute la nuit, un paysan se hasarda à entrer.

A peine sur le seuil, il recula effrayé, et s'en fut chercher le starchina.

Celui-ci accompagné de tous ceux qui n'étaient pas encore partis pour les champs, se hâta de courir vers la maison maudite. Il trouva Irina telle qu'elle était tombée, étendue en travers de la chambre, au milieu d'une mare de sang coagulé.

A sa vue, Makarief, toujours blotti sous les images, accroupi et comme ratatiné sur lui-même, le regarda d'un air interrogateur. Puis se redressant de toute sa taille, il fit deux pas vers les assistants, et désignant la morte du geste :

— C'était une méchante femme, dit-il : je l'avais prévenue que je la tuerais ; elle n'a pas voulu m'écouter, — je l'ai tuée !

— Un frémissement parcourut l'assemblée. Joignant les mains d'un air désespéré, le starchina s'avança de quelques pas et dit a Stépane :

— Tu as péché devant le Créateur, Stépane Makarief. Qui t'avait permis de retirer la vie à une créature humaine ?

Sans baisser les yeux, sans se troubler, Stépane leva la main, et d'une voix nette, il s'adressa à tous ceux qui l'écoutaient en silence :

— Frères, dit-il, vous savez que j'ai été un fils soumis et un bon mari ; je n'ai jamais désobéi à mon père, et jamais je n'ai fait tort à la femme qu'il m'avait donnée. Elle m'a volé mon bien pendant que j'étais absent, et ensuite elle m'a quitté pour aller avec un autre homme. Elle est revenue parce qu'elle n'avait pas de demeure. Je ne l'aimais pas, vous le savez, et cependant je l'ai gardée, puisque la loi l'ordonnait. Elle ne voulait pas travailler, elle voulait recommencer à courir comme autrefois ; je l'en ai empêchée. Elle m'a querellé tous les jours ; enfin hier, par méchanceté, elle a battu un petit enfant, et comme je le lui reprochais, elle a levé la main sur moi pour me frapper...

Un murmure d'indignation parcourut les rangs des hommes.

— Je ne l'ai pas battue en ce moment là pourtant ; mais quand

elle a dit qu'elle avait bien fait et qu'elle recommencerait tous les jours, j'ai vu rouge devant mes yeux, — et je l'ai tuée.

Il se tut. Rien ne rompit le grand silence. Tous les yeux étaient fixés sur lui ; il reprit :

— Je l'ai regardée toute la nuit ; j'ai pensé sans relâche, et j'ai jugé ce que j'avais fait : c'était une méchante femme et je n'ai pas eu tort de la tuer. Que Dieu me pardonne ! non, je n'ai pas eu tort.

Les bras croisés sur sa poitrine, il regarda la foule, — son juge, — et, sous ce regard interrogateur et hardi, tous les yeux se baissèrent.

Nul n'aurait osé lui dire qu'il se trompait. Et d'ailleurs, parmi ces hommes incultes, s'en trouvait-il un seul qui le condamnât dans sa pensée ?

La vieille voix affaiblie du starchina s'éleva pour répondre. En un instant, il venait de réfléchir plus qu'en sa vie tout entière, et il rendit la sentence de ce tribunal primitif.

— Nous sommes tous pécheurs, dit-il avec une profonde émotion nul de nous ne sait ce qu'il aurait pu faire s'il avait été tenté. Frère, tu as tué, — mais cette femme était une méchante femme, tu l'as dit. Nous ne sommes pas des procureurs, nous autres, nous sommes tes frères... N'est-ce pas ?

En disant ces derniers mots, il s'était tourné vers la foule. Un murmure d'assentiment lui répondit.

— Tu as été malheureux; est-ce que nous te jugerons?

Les voix, contenues par le sentiment qu'il se passait quelque chose de grand, firent entendre un frémissement sourd, puis un mot jaillit de toutes les lèvres, et toutes les têtes se relevèrent.

— Non ! dit la foule, que Dieu lui pardonne!

— Tu as entendu? fit le starchina tremblant d'émotion, que Dieu te juge! Nous ne te jugerons pas.

Les bras toujours croisés et le regard fixé sur l'assistance, Stépane dit encore :

— Je ne crains pas la justice : si les gens de la ville veulent m'envoyer en Sibérie, qu'ils m'envoient! Je ne demanderai pas grâce.

— Les gens de la ville n'ont rien à voir chez nous, dit le starchina en secouant la main avec un geste de mépris ; je ne te dénoncerai pas, ni les frères non plus; à quoi bon? N'est-ce pas vous autres?

Le même murmure d'approbation circula dans les rangs.

Stépane s'inclina jusqu'à mi-corps et salua le tribunal qui venait de le gracier, mais sans prononcer un mot de remerciement. Sa dignité le lui défendait.

Après un moment d'hésitation :

— Qui va ensevelir cette femme? dit le starchina.

— Moi, répondit Stépane. Quand j'aurai fait le cercueil, les femmes pourront venir pleurer comme d'usage.

La foule s'écoula peu à peu et se répandit dans la rue.

Une sorte de terreur instinctive fit qu'on se rangea autour de Stépane, quand, au bout de dix minutes, on le vit sortir de la maison qu'il ferma au loquet et prendre le chemin du bois, une hache — pas la même — sur l'épaule.

Il passa sans parler à personne, fut absent tout le jour et revint le soir, portant sur sa tête un cercueil grossièrement façonné, et, sous le bras, le couvercle bombé, fait de trois planches.

Il rentra sans appeler personne, referma la porte, et les curieux qui rôdaient autour de la maison virent bientôt apparaître la lueur d'une petite lampe.

Au bout d'une heure, il sortit encore et se dirigea vers la demeure du starchina.

— Maria, dit-il à la femme de son ami, veux-tu venir laver la défunte?

La paysanne frissonna, mais, sous le regard de son mari, elle se leva pour obéir. La répugnance fut cependant plus forte que la soumission conjugale.

— Pourquoi ne l'as-tu pas demandé à Anicia? fit-elle en hésitant.

— Parce qu'Anicia ne doit pas entrer dans la maison, aussi longtemps que la défunte y sera! répondit-il.

La vieille femme prit en route une compagne, et toutes deux, non sans frémir, allèrent rendre au cadavre ce dernier devoir, aussi necessaire, dans les idées du peuple russe, que l'était, aux yeux des anciens, l'obole du funèbre passage.

Quand cette lugubre besogne fut terminée, Stépane les remercia et les renvoya.

On avait revêtu la défunte de ses plus beaux habits. La tête, couverte suivant l'usage des matrones, qui ne laissent plus voir leurs cheveux, était ceinte d'un de ces rubans de satin qui portent une prière imprimée. Une très légère marque rouge, dépassant au-

dessus de l'oreille, indiquait seule l'effroyable blessure cachée par la coiffure brodée d'or, sorte de mitre qui encadre le visage aussi sévèrement que les bandelettes égyptiennes.

Les goûts de parure d'Irina se trouvaient accomplis dans la mort; son mari, ouvrant son coffre, avait permis aux ensevelisseuses d'y puiser sans réserve.

— Qu'elle emporte tout avec elle! avait-il dit.

Il regarda quelques instants sa victime ainsi parée. Le visage de la méchante femme avait conservé l'expression de sombre colère qui l'animait quand il l'avait frappée.

— Que Dieu te pardonne! murmura-t-il : je ne t'en veux plus.

Et la saisissant dans ses bras robustes, il la déposa dans le cercueil.

Depuis la veille au matin, il n'avait pris aucune nourriture; son corps s'affaiblissait, et par moments sa tête lui semblait trop légère.

Il alla chercher un morceau de pain, le mangea debout sur l'escalier, puis rentra dans la chambre mortuaire. Il mit en ordre tous les objets épars çà et là, et ranima la lampe des images.

Quand sa tâche fut terminée, il se coucha sur le banc pour dormir, — et s'endormit.

Aux premières clartés, les femmes vinrent pleurer auprès de la morte, suivant l'usage, avant de la transporter à l'église. Leurs lamentations aiguës irritaient sans doute les nerfs de Stépane, car il sortit en attendant l'heure de la cérémonie.

C'était un dimanche; Irina devait être enterrée après la messe paroissiale. Le prêtre l'avait voulu ainsi. Était-ce par paresse de se déranger le lendemain, ou bien savait il la vérité, et voulait-il mettre sa responsabilité à couvert en prenant la population entière de deux ou trois villages pour complice de son silence? Nul n'en sait rien.

Au moment de l'office, le cercueil d'Irina, porté par six robustes paysans, s'avança dans le chœur de l'église, semé de branches de sapin; le visage était découvert; les riches galons d'or des vêtements étincelaient sous la lueur des cierges, car Stépane était riche, malgré ses désordres récents.

La messe s'accomplit comme à l'ordinaire, puis, les dernières prières dites, le prêtre revêtit ses ornements de deuil et récita l'office des morts. Les paysans reprirent ensuite leur fardeau, au

milieu des glapissements funèbres des pleureuses, et le transportèrent jusqu'au nouveau cimetière, situé dans un taillis à quelque distance.

Stépane Makarief n'avait cessé de se tenir à la droite du cercueil : son attitude n'exprimait ni la crainte, ni l'audace.

On fût venu l'arrêter pour le conduire en prison qu'il n'eût rien dit, trouvant la chose toute naturelle; mais il ne bravait personne.

Son regard clair et assuré semblait dire à ceux qui le rencontraient : « Savez-vous ce que j'ai fait? Et vous sentez-vous la force de me juger? »

Lorsque le couvercle du cercueil se fut refermé sur Irina, et que les pelletées de terre amoncelées avec cette hâte funèbre des fossoyeurs eurent nivelé le tertre, Makarief remercia l'assistance. Au lieu de festiner suivant l'usage, on se sépara silencieusement; et cela seul distingua cette étrange cérémonie des enterrements ordinaires.

Rentré chez lui, Stépane dut y trouver la vie singulièrement dure; ce plancher, avec sa grande tache brune qui n'avait jamais voulu disparaître tout à fait, lui rappelait des souvenirs qu'il cherchait à fuir. Un civilisé eût vendu sa maison; le paysan garda la sienne et finit par s'y habituer.

Quelques mois après la mort d'Irina, il proposa à Anicia de l'épouser.

— Excuse-moi, Stépane, dit-elle, je t'aime autant que par le passé, mais je ne pourrais pas dormir dans la chambre... tu sais. Restons comme nous sommes.

— Comme il te plaira, répondit Makarief sans se troubler.

Huit ans se sont écoulés; l'affection de la veuve et du paysan n'a pas diminué. Il continue à prendre ses repas chez elle et à labourer son champ. On dirait qu'Irina n'est jamais revenue et qu'ils ont repris la vie à la veille de son retour. Stépane est riche, et, depuis la mort de sa femme, il n'a plus franchi le seuil du cabaret.

Jamais non plus la justice n'a entendu parler de cette étrange affaire, qui est cependant le secret, non d'un seul village, mais de presque tout un canton.

Il semblerait que pour certains crimes la prescription commence dès le lendemain de l'attentat, c'est-à-dire du moment où la conscience humaine, surprise au premier choc, regarde en elle-même et se déclare juge incompétent.

Stépane est resté le même; non pas joyeux et railleur comme

avant le retour de sa femme, mais calme et sérieux comme au lendemain de la mort de celle-ci.

Celui qui écrit ces lignes l'a vu récemment, et, frappé de sa physionomie, a obtenu son histoire, non sans peine, bribe par bribe, des paysans qui le connaissaient.

Il est toujours beau; sa barbe châtain encadre son visage, qui ressemble à celui que la tradition attribue au Christ; seuls, ses yeux bleus semblent fouiller au fond de l'âme ceux qui le regardent, et répéter : « Sais-tu ce que j'ai fait? Et si tu le sais, me condamnes-tu? »

Henry Gréville.

LE VILLAGE CHINOIS

L'occasion de pénétrer à la suite d'une mission spéciale dans le fin fond et le mystère de la Chine ne se présente pas tous les jours. Je pense être agréable aux lecteurs de cette revue en les conviant à se joindre à l'expédition d'un savant russe, professeur de botanique à l'université de Kharkov, M. Krassnov, chargé par le ministre des finances d'aller visiter les plantations de thé de la province de Khoubé, qui approvisionne la Russie de thés noirs et verts, en feuilles ou en tablettes.

Pendant six mois, accompagné de deux représentants d'une des plus grandes maisons de thés de la Russie, il a séjourné dans les villages de cette province reculée de la Chine, et a pu ainsi rapporter des renseignements précis sur la culture et la préparation de la plante actuellement si précieuse à la grande majorité des Européens. En outre, il s'est initié à la vie et aux mœurs du villageois, du paysan, qui en Chine comme partout est le dépositaire pieux et opiniâtre des traditions et des usages des temps antiques. La relation de M. Krassnov est donc un des documents les plus précieux que nous possédions sur les usages des Célestes ; c'est en même temps une étude sérieuse du sol, de la flore, et un récit littéraire, plein d'observations fines et judicieuses sur l'âme chinoise, telle qu'elle se manifeste dans les intitutions de l'empire du Milieu et la routine quotidienne du peuple. Sans négliger totalement le côté savant du travail de M. Krassnov, nous nous attacherons de préférence à tout ce qui révèle la vie intime du village chinois, encore si peu connue.

I

Après avoir passé une semaine à Khankou et plusieurs jours à Khanyang, M. Krassnov réussit enfin à poursuivre sa route

pour Yan-laou-doum, objectif de son voyage. Le consul russe obtint du gouvernement chinois, pour le professeur russe, une escorte de douze soldats et un mandarin afin d'assurer sa sécurité durant son voyage à travers le cœur du pays.

Dans ces conditions M. Krassnov s'embarqua à Khankou un des premiers jours de juin, sur un confortable steamer de la compagnie anglaise *Buterfield* pour remonter le Yang-Tsé Kiang. Ces bateaux vont jusqu'à Tchang, où commencent les cataractes au delà desquelles peu d'Européens se sont aventurés. Le cours du fleuve devient impétueux au-dessus de Khankou, et les bateaux les plus solides ont de la peine à maintenir leur équilibre. Ses eaux sont couleur café au lait, et il mériterait plutôt le nom de fleuve jaune que celui de Feuve Bleu dont on l'a baptisé. Ses rives désertes, couvertes de joncs, sont plates et monotones; il reçoit sans cesse de droite et de gauche des affluents grands et petits, encore plus sales et boueux que lui-même et dont les embouchures sont encombrées d'innombrables bateaux de toutes dimensions.

Il en est peu qui osent se risquer dans le courant rapide du Fleuve-Bleu en déployant leurs voiles formées par des nattes de jonc couleur cannelle. Ces bateaux chinois sont des habitations flottantes et le principal moyen de locomotion, car on pourrait dire de la Chine qu'elle est une Venise gigantesque. Le commerce et toutes les communications entre l'intérieur des plaines et les vallées des fleuves se font par les rivières et les petits canaux.

Le lendemain, à cinq heures du matin, on fit escale à l'un de ces confluents, et, pour atteindre le village de Sin-dzian, le voyageur et son escorte durent quitter le steamer et continuer leur voyage dans une originale embarcation chinoise, une sorte de grand bateau à fond plat dont la proue et la poupe étaient aussi larges que le milieu. Il était surmonté d'un mât portant une voile qui se repliait, et l'on avait recours, pour le faire avancer, alternativement aux rames ou au halage. Il était peint en jaune très vif et imbibé d'une huile de graines provenant d'un arbre connu en Chine sous le nom de *tong-tiou* ou *tinzi-tou*.

Le propriétaire et sa famille occupaient l'arrière, muni d'un minuscule foyer sur lequel le riz cuisait dans une petite casserole. A l'extrémité de la poupe était nichée la divinité familiale ayant pour mission d'entendre les conversations de la famille, les bavardages des femmes et les querelles. La veille du nouvel an elle va aire son rapport au ciel, et tous les membres de la famille, pour se

concilier ses bonnes grâces, lui frottent la bouche d'un mets sucré. Ainsi soudoyé, le dieu lare ne répète que des choses favorables à ses protégés, et ceux-ci, tout joyeux, fêtent son retour, le jour de l'an, par de riches sacrifices. En temps ordinaire, le cendrier placé devant l'idole ou la tablette qui en tient lieu ne porte que trois bâtons minces comme nos allumettes et de la longueur de nos aiguilles à tricoter, faits au moyen d'une poudre tirée de la racine d'un arbrisseau, l'*illicium religiosum*, qui se consume très lentement en répandant une fumée dont l'odeur est assez agréable.

Au centre était une cabine, si basse qu'on ne pouvait s'y tenir qu'assis ou couché, s'étendant sur la plus grande partie de l'embarcation et dont le toit formait un pont sur lequel les passagers se tenaient la plupart du temps. Les bateaux sont d'une propreté admirable, il est peu probable que les plus fameux cuirassés européens soient soumis à un nettoyage aussi méticuleux. Cette propreté hollandaise contraste étrangement avec les habitudes de malpropreté des Chinois, dont les voyageurs russes eurent bien vite appris à leurs dépens tous les inconvénients. En effet, à peine furent-ils assis dans le bateau préparé pour eux, et pendant qu'ils attendaient ceux qu'on frétait pour l'escorte, que M. Krassnov et ses deux compagnons eurent l'occasion de constater à quel point diffèrent les idées de propreté en Europe et chez les fils du Céleste Empire. Sur plusieurs embarcations les familles préparaient leur déjeuner, composé de riz épais, rond et grossier, ressemblant à du gruau, qu'ils mangeaient assaisonné de légumes à peine cuits. Sur d'autres, des Chinois se livraient aux dernières fonctions digestives dans l'eau même, ce qui — *horribile dictu* — n'empêchait pas les occupants des barques voisines de recueillir sereinement à l'entour l'eau vaseuse du fleuve pour faire du thé. Il est vrai que cette eau est déjà si sale par elle-même qu'il ne semble pas possible d'ajouter à son impureté. Aussi les Chinois ont-ils la sage précaution de ne jamais boire l'eau pure, mais toujours sous forme de thé. Seulement, la perspective d'avaler un breuvage ainsi apprêté n'avait rien de séduisant pour les Européens, quand bien même ils voyaient tout le monde autour d'eux siroter son thé avec une parfaite quiétude.

Le thé que boit le peuple en Chine ne ressemble guère à ce que nous entendons sous ce nom. C'est tout bonnement de l'eau chaude dans laquelle on a jeté deux ou trois feuilles de thé fraîches ou séchées au soleil, qui donnent à l'eau une couleur de citron et un

léger parfum d'herbe ou de foin. C'est une boisson insipide; pour lui donner de la saveur on y ajoute un peu de poivre ou quelques épices à bon marché. Ainsi se désaltère la masse du peuple qui exporte chaque année en Russie et en Angleterre des millions de kilos de thés noirs ou verts.

Au bout d'un temps assez long toutes les embarcations destinées aux voyageurs furent prêtes et l'on se mit en route. Le vent étant contraire, elles furent halées par des Chinois à la manière des *bourluki* sur la Volga. Au début le paysage ne présenta rien d'intéressant : des roseaux ou des champs de *sesamum indicum*, d'où les habitants tirent de l'huile. Le mandarin qui commandait l'escorte se plongea aussitôt dans un nirvâna dû aux vapeurs de l'opium, et dont il ne sortit qu'à l'arrivée à destination. Les soldats se mirent sur-le-champ à jouer à une sorte de jeu de dominos. M. Krassnov put ainsi, dès son premier contact avec le peuple chinois, constater les deux vices nationaux des Célestes. L'ivresse par l'opium est particulièrement fréquente au Khoubé. Plus tard, dans toutes les maisons où il entra, le voyageur russe vit des lampes ressemblant à des veilleuses et des divans sur lesquels étaient étendus des fumeurs ayant aux lèvres de courtes pipes d'où s'échappaient des nuages de fumée blanche. L'opium se fabrique actuellement en Chine et coûte moins cher que celui qu'on y importe, ce qui permet aux Chinois de se livrer sans obstacle à leur passe-temps favori.

Après une brève traversée sur un affluent aux rives resserrées, les trois bateaux pénétrèrent dans un vaste lac entouré de belles montagnes et de collines couvertes de pins. A l'entrée même du lac, M. Krossnov remarqua des radeaux couverts de cormorans noirs. Ces oiseaux et leurs maîtres étaient occupés à pêcher, ou plutôt ceux-ci se bornaient à recueillir le fruit de la pêche. Les cormorans guettaient sur la surface de l'eau les poissons imprudents, les happaient aussitôt et les apportaient. Ce genre de pêche ne se voit qu'en Chine, et s'explique par le fait que nulle part ailleurs les eaux ne sont aussi troubles ni aussi poissonneuses.

La province de Khoubé et la vallée du Yang-Tsé-Kiang moyen abondent en lacs qui rappellent ceux du bas Danube et sont dus aux mêmes causes; l'extension de l'alluvion, le rétrécissement de la large embouchure qui autrefois occupait la partie supérieure de la plaine entourée de montagnes au pied desquelles coule le fleuve. En effet, dès la sortie du lac le décor change et le voyageur entre

dans la Chine montagneuse. Bien que ces montagnes ne ressemblent guère aux dessins que les Chinois tracent sur leurs potiches et leurs porcelaines, elles offrent des contours très originaux et qui ne rappellent en rien les cimes de l'Europe. Les pierres et les rocs aux lignes sinueuses sont rares; ce sont plutôt de grandes et de petites collines aux formes capricieuses se présentant tantôt isolées, tantôt par séries. Souvent elles sont couleur de framboise ou d'un vif rouge de brique, aspect que revêtent le grès et les conglomérats du système houiller sous l'action de l'air. Ces collines rouges bordent les lacs et sont recouvertes en partie de gazon d'un vert éclatant ou de bois de pins.

La vue de ces pays boisés peu connus a détruit pour le voyageur russe la légende d'une Chine vaste fourmilière qu'évoque en nous l'idée de ses 400 millions d'habitants. Rien de plus erroné; la province de Khoubé est encore moins cultivée et moins peuplée que la Crimée. La plupart des pentes présentent des terres vierges boisées et les plaines non plus ne sont pas toutes mises en rapport. Aussi n'est-ce ni le manque de terre arable ni la densité de la population qui porte les Chinois à émigrer en Amérique. Comme la Russie européenne, le Céleste Empire possède une quantité considérable d'excellents terrains, qui pourraient nourrir ses millions d'habitants, mais pour cela il faudrait d'autres procédés de culture et d'autres institutions.

C'est au milieu de ces sites intéressants qu'à la nuit tombante les voyageurs sortirent du lac pour remonter une rivière étroite qui les amena au village de Sin-Dzian. Il faisait déjà très sombre, lorsque les trois bateaux, après s'être frayé un passage à travers une nombreuse flottille, purent aborder. Aussitôt des ombres s'approchèrent sous la vacillante clarté de lanternes chinoises. M. Krassnov fut invité à débarquer, mais sur le conseil du mandarin. il préféra passer la nuit dans sa barque. Il s'en repentit amèrement. Des myriades de moustiques s'abattirent sur lui et il eut à subir un assaut tel qu'au cours de ses nombreux voyages il n'en avait soutenu qu'une seule fois à Sakhaline. « Le remède est à côté du mal, » assure un vieux dicton; en effet, sur les bords du Yang-Tsé-Kiang croit une plante qui offre quelque analogie avec la *ptarmica*. Au moyen de sa graine, les Chinois préparent une poudre, dont ils remplissent de longs tuyaux de papier qu'on allume à une extrémité; la fumée qui s'en exhale n'incommode pas les gens, mais les moustiques la redoutent et la fuient. Qui-

conque a séjourné à la Riviera se dira qu'il est vraiment regrettable qu'on n'ait pas encore introduit ce *fidibus* sur les bords de la Méditerranée.

Le lendemain, M. Krassnov et ses compagnons s'installèrent dans une petite maison qui fut aussitôt envahie par une foule de curieux et où ils restèrent pendant qu'on préparait les palanquins et qu'on réunissait les porteurs. Les soldats de l'escorte revêtirent leurs uniformes et l'expédition se trouva prête. Oui, l'*expédition !* En Europe, pour visiter une usine située à trente kilomètres, il suffirait, s'il n'y a pas de chemin de fer, de monter en voiture, de se munir de quelque argent et d'un peu de linge. En Chine, c'est une autre affaire, il faut à un étranger au moins douze soldats pour le protéger; s'il prend des banknotes avec lui, il lui faudra un porteur pour l'équivalent de chacune d'elles, car la seule monnaie chinoise, le *cash*, consiste en une petite pièce de cuivre percée d'un trou carré, et qui vaut à peu près le dixième d'un sou. En échange de vingt centimes vous en recevrez une longue chaîne, et il est impossible de tenir dans ses mains la valeur de cent sous. La vie en Chine est très bon marché; une famille entière peut se nourrir pour 40 cashs par jour, et le Chinois est rarement obligé d'emporter avec lui des sommes considérables, car les *lanes*, barres d'argent qu'on évalue au poids et dont l'échange est toujours compliqué, ne sont guère plus portatives.

Il faut encore des porteurs pour les bagages, car la Chine ne connaît ni routes ni voitures. Les chemins sont d'étroits sentiers non battus, sur lesquels l'équipage le plus exigu ne pourrait circuler. Les Chinois transportent quelquefois des charges très lourdes sur des chars à une roue de construction curieuse. La roue est placée au milieu de la plateforme qui a deux timons. A l'avant, sur le même plan que la grande roue, s'en trouve une autre plus petite. Généralement, les ballots sont transportés à dos d'hommes marchant à la queue-leu leu par les étroits sentiers des rizières submergées, de sorte qu'une poignée de portefaix donne l'impression d'une longue et souvent très pittoresque caravane.

M. Krassnov et ses deux compatriotes, le mandarin, les deux interprètes, le cuisinier et le valet du mandarin voyageaient en palanquin : c'est une sorte de grande caisse pourvue d'une banquette, d'une lucarne de chaque côté et d'une petite fenêtre devant, protégée par un rideau que le voyageur peut tirer quand il désire se dérober aux regards des curieux. La boite est posée sur deux

longs bambous et portée par quatre Chinois, deux à l'avant, deux à l'arrière, qui s'arrêtent de temps en temps pour changer le poids de place sur leurs épaules meurtries et couvertes de durillons. Le voyage en palanquin est ordinairement des plus désagréables, on a trop chaud et l'on étouffe. Les bâtons de bambou produisent un balancement rythmé qui endort et énerve, et cela met le voyageur dans de mauvaises dispositions pour observer ce qui l'entoure.

Du reste, dans les villages chinois, l'Européen observe bien moins qu'il n'est observé. Dès que les trois Russes eurent pénétré dans les rues de Sin-Dzian, une foule énorme courut après eux, s'efforçant de voir par les fenêtres de leurs palanquins ces *diables* d'outre-mer. Quelle variété de physionomies présentent ces Mongols aux yeux louches! Quelle admirable collection pour un peintre qui voudrait étudier sur des faces humaines la manifestation de l'étonnement et de la curiosité! Voici un enfant en extase d'avoir enfin vu cet objet étrange dont il a si souvent entendu parler. A côté de lui, la grimace significative d'une vieille femme exprime sans contrainte le dégoût que lui inspire le visage blanc de l'étranger, contre lequel la masse du peuple est si montée. Pardessus sa tête on aperçoit les yeux bridés et comme tendus d'un Chinois, qui s'efforce de fixer dans sa mémoire durant les deux secondes où il lui sera possible de regarder par l'ouverture du palanquin, les moindres détails du nouvel arrivant, afin de raconter plus tard aux siens quelles chaussures portait le diable inconnu, quels habits, et constater s'il est vrai que sa barbe est un buisson comme on n'en a jamais vu en Chine.

Faut-il s'étonner, après cela, si des mains s'allongent pour palper vos vêtements et toucher le cuir de vos bottes? Les soldats de l'escorte s'empressaient de distribuer des coups ds bâtons, indifféremment sur les doigts et les crânes. Ainsi tenus en respect, les curieux s'écartaient et la caravane pouvait reprendre sa route. La populace ne faisait pas toujours bon accueil à ces démonstrations de la police, et le plus souvent se rebiffait en manifestant sa colère par le cri de « *Ya-ga-ya-ga gao* » proféré avec une telle rage que es Européens en avaient froid dans le dos et pensaient, eux aussi, avoir affaire à des diables. Néanmoins, la surexcitation de la foule se calme très vite dès que sa curiosité est satisfaite. Celle-ci, il est vrai, revêt parfois des formes bizarres et assez inconvenantes.

Lorsque la caravane sortit du village de Sin-Dzian, elle se

déroula en longue théorie sur plus d'un demi-kilomètre. Les uniformes et les armes des soldats brillaient joyeusement entre les palanquins qui se balançaient sur les épaules des porteurs. Mais *armes* et *uniformes* ne sont-ils pas des termes trop pompeux pour un tel équipement? Représentez-vous un Chinois à nattes, menton et lèvres lisses, pieds nus, avec un pantalon bouffant d'une ampleur démesurée et une courte et large veste d'un tissu perméable couleur de framboise portée sur la peau. Ce costume d'apparence peu belliqueuse était couronné par un chapeau de paille à bords si vastes qu'on aurait pu s'en servir en guise d'énorme bouclier. Quant aux armes, elles consistaient d'abord en éventails gigantesques dont les guerriers s'éventaient paisiblement aux heures de repos, puis en longs bâtons terminés par deux dents, rappelant à la fois les attributs de Neptune et les longues attrapes dont usent les femmes russes pour mettre les plats au four.

Le défilé de ces soldats portant sur la poitrine et le dos de leurs uniformes de grands cercles blancs ornés de caractères chinois, indiquant le numéro de leur régiment, ressemblait plutôt à un cortège d'opérette qu'à une escorte militaire. Le chef seul, un vigoureux et haut Mongol, tenait dans sa main une flèche sur laquelle le nom de l'empereur était figuré en lettres symboliques. Pour constituer quelqu'un prisonnier il n'avait qu'à le toucher du bout de sa flèche. Les soldats engageaient toujours M. Krassnov à prendre avec lui ce colosse, non pour les vertus de la flèche magique, mais parce qu'il était vraiment le seul homme fort et courageux de la bande.

La distance de Sin-dzian à Yan-laun doun n'était pas considérable; néanmoins la caravane dut faire maintes stations devant les maisons de « thé » pour laisser reposer les porteurs. Autant ces haltes sont agréables lorsqu'on voyage en *djiurikchi*, au Japon, autant elles sont pénibles en Chine. Au milieu d'un petit village, à la rue converte d'excréments humains et de porcs, on introduit le voyageur dans une boutique puante et sale, et on lui apporte une tasse d'une propreté douteuse, contenant le breuvage dont nous avons déjà parlé et qui s'appelle ici du thé. A peine est-il assis qu'une foule de paysans, nus jusqu'à la ceinture, l'assaillent de toutes parts, avides de voir de près le monstre étranger. Pour un amateur de torses antiques, la foule court vêtue des Cinghalais, des Tamyls et autres habitants des Indes peut offrir un vif plaisir esthétique à cause de la beauté des formes, mais la plèbe chinoise

inspire des sentiments tout opposés. En tous cas, le costume simplifié des Célestes en été permet de relever tous les stigmates de la dégénérescence chez ce peuple, figé dans son antique civilisation. On ne voit que des corps maigres, rachitiques, rabougris sous l'action pernicieuse de l'opium et d'autres vices. Aussi le voyageur presse-t-il ses porteurs fatigués de reprendre leur charge et se remet-il en route sans toucher au thé qu'on a préparé pour lui.

II

Le village d'Yan-laou-doun, où M. Krassnov a passé à peu près six semaines faisant des excursions dans les environs, est situé au centre d'une plaine couverte de champs de riz verdoyants et entourée de collines tapissées de plantations de thé. Le village chinois ne répond pas à l'idée que nous attachons à ce nom; c'est plutôt une petite ville : il lui manque seulement la ceinture de murailles, avec ses hautes portes de fer, qui enserre celle-ci. A part cela, l'aspect est identique; maisons à un étage serrées les unes contre les autres, construites en briques grises très solides, et revêtues de toits de tuiles noires; des boutiques se succèdent dans les rues étroites et empestées du centre du village. La différence consiste principalement en ce que plusieurs rues n'ont pas de magasins et sont plus larges. Il s'en dégage quand même une impression de tristesse : ce sont de longues rangées de murs gris, sans fenêtres et avec une porte unique sur la rue. Au-dessus de chaque porte, sur un fond rouge, sont tracés de gros caractères chinois. Ce n'est pas le nom du propriétaire comme nous pourrions le supposer, c'est une formule cabalistique destinée à conjurer le mauvais sort. Les Chinois croient que les airs sont emplis d'esprits malins qui peuvent faire beaucoup de tort aux hommes, si l'on ne prend pas contre eux les mesures indiquées dans la *Gheo-mantia* ou le *Feng-choui*, livres de la science des exorcismes. Le *Feng-choui* enseigne qu'il y a des jours heureux et des jours néfastes, et que le bonheur ou le malheur des habitants d'un pays dépend de la disposition des collines, du cours des fleuves et de la manière dont les arbres sont plantés. Si la maison a été bâtie selon les règles de la *Gheo-mantia* le bonheur de la famille est en grande partie assuré; seulement ces règles sont terriblement compliquées, et nul ne peut se

flatter de les avoir rigoureusement observées. Aussi est-on souvent obligé de les étudier, en ayant recours aux conjurations des prêtres de la magie noire, appartenant pour la plupart à la religion tao.

Quand une habitation est construite, le propriétaire appelle un de ces prêtres, qui célèbre l'office, arrose chaque coin de la maison avec de l'eau dans laquelle il a fait dissoudre les cendres d'une amulette et pour clore la cérémonie, donne le mot magique qu'on cloue avec solennité au dessus de la porte d'entrée. Ces conjurations ne suffisent pas toujours pour préserver les maisons et l'on en cite dont l'édification a coûté très cher et qu'on a dû démolir parce que toutes les prescriptions du *Feng-choui* n'avaient pas été observées.

Si le village chinois nous étonne, la maison des Célestes ne répond pas davantage à ce que nous appelons le foyer domestique. Les portes, d'ordinaire assez larges pour que les porteurs puissent facilement entrer avec les grands palanquins, ouvrent sur un couloir présentant d'étroites ouvertures conduisant aux petites chambres à demi obscures réservées aux domestiques. Le couloir large ou étroit, rappelant un hangar, conduit à une grande cour intérieure, pavée et à ciel ouvert. Sur cette cour, à droite et à gauche, donnent les fenêtres des chambres à coucher, petites, obscures et mal ventilées. Les portes de ces cellules n'ouvrent pas sur une antichambre, mais sont reliées entre elles par d'étroits corridors. Au fond de la cour se trouve une grande salle à manger couverte et à colonnade. Tout au bout de la salle une table au-dessus de laquelle est suspendue l'image de la divinité familiale, tracée sur une grande feuille de papier. Au-dessous de cette image sont disposés des cierges, des encensoirs et autres objets décoratifs ; cet autel, au premier abord, a un peu l'aspect de nos cheminées. Le long des murs sont placées des tables de bois et des chaises aussi incommodes que les bancs des moujiks. Des deux côtés de la maison s'élèvent d'autres demeures semblables ou des ailes comprenant les cuisines et les communs ou, comme c'était le plus souvent le cas à Yan-laou-doun, de vastes magasins pour conserver et préparer le thé. Très exceptionnellement un jardinet avec des allées minuscules complétait l'habitation et parfois renfermait même un étang, des arbres et des bancs.

Le seul trait de ressemblance entre le village chinois et le nôtre est le potager qui suit l'arrière-cour et qui donne au voyageur oppressé par l'air vicié des petites chambres une impression de

campagne. On y cultive de préférence les courges, les pastèques énormes à la chair d'un jaune éclatant, mais fade et aqueuse, et deux sortes de concombres, les uns très longs et minces et les autres non moins longs mais aussi gros que les nôtres. L'amarante, dont on mange en salade les jeunes pousses, y croit en abondance. Comme au Japon, il y a une grande variété de plantes légumineuses, le *naou-doou*, le *fan-doou*, le *khoun-doou* ou le haricot rouge à fleurs violacées, et enfin les fèves (*dolichus umbellatus*), fines et longues de plus d'un mètre.

Derrière la ceinture de jardins potagers qui entoure le village s'étend la mer des rizières. Il y a deux qualités de riz, le *tzaou-gou* et le *tzan-gou*, le riz précoce et le riz tardif. M. Krassnov en a vu qui avait été planté en mai; en d'autres localités on le plante en mars. En tous cas, au mois d'août, on peut récolter le riz précoce. Le sol des rizières est labouré au moyen de charrues primitives attelées d'un buffle. A l'exception du soc de fer, la charrue est en bois et n'enfonce que de dix centimètres dans la terre. Cet instrument agricole est si rudimentaire qu'il semble justifier la théorie sur son origine admise jusqu'à ce jour, théorie d'après laquelle l'agriculteur, las de creuser le sol avec la bêche, songea à uliliser la force du bœuf et l'attela à sa houe, puis, content du résultat, ne prit pas la peine de perfertionner l'outil.

Le riz donne dix pour un; comme toutes les productions chinoises il est transporté à dos d'homme par des sentiers dont quelques-uns sont pavés de dalles. Chose à noter, ces chemins ne sont jamais directs. La ligne droite est la voie des mauvais esprits, il faut l'éviter le plus possible et rechercher les zigzags, qui sont plus propices aux voyageurs.

La culture peut varier beaucoup d'une localité à l'autre. Ainsi, autour des villages Yan-laou-doun et Tchoun-yani, les collines sont couvertes presque exclusivement de plantations de thé, tandis que près de Pouki-sena, qui se trouve à sept heures de marche, on ne voit pas un seul arbuste à thé, bien que la composition du terrain soit presque identique. Cette différence de culture vient de ce que Yan-laou-doun est à proximité d'un fleuve navigable qui facilite le transport du thé à Khankou, et que Pou-ki-sena étant éloigné de grands cours d'eau, cultive la ramie dont les filaments légers peuvent être sans trop de frais portés à dos d'homme. Il est donc difficile quand on n'a visité que quelques districts, de se faire une idée complète de l'agriculture en Chine. M. Krassnov a

pu pourtant se convaincre que les vergers font totalement défaut; les arbres fruitiers sont parsemés sur les collines et au milieu de diverses plantations. Les pommes et les poires sont détestables, dures comme du bois et aqueuses. Les animaux domestiques n'offrent rien de spécial; on voit qu'ils se portent tous très mal dans cet air humide des tropiques et sur ce sol que l'homme a gâté. Les chats, qu'on habitue ici à se nourrir de riz, sont gris et blancs avec un poil hérissé et le plus souvent dépourvus de queue. Les chiens ont l'air pelé et sont néanmoins sans cesse tourmentés par les parasites; ils sont jaunes ou noirs avec des oreilles pointues et dressées, rappelant la race des chiens d'Esquimaux. Ils hurlent plutôt qu'ils n'aboient. Il est évident que ces cosmopolites n'ont pas réussi à se faire à la malpropreté des Chinois et à leur nourriture.

Le bétail aussi a paru au professeur russe frappé de tous les stigmates de la dégénérescence. Les bœufs ne sont souvent pas plus grands que nos ânes; les chevaux grêles, le poil hisurte, ont l'air encore beaucoup plus misérables que la pauvre rosse des moujiks. On en voit d'ailleurs très peu dans ces districts chinois; en revanche, le porc s'épanouit et surabonde dans ce royaume de la crasse. La truie chinoise a les jambes très courtes, un corps énorme et une masse de graisse phénoménale, qui entrave ses mouvements. Lorsqu'on la voit se vautrer dans la fange nauséabonde des rues, on comprend la répugnance que sa chair inspire aux juifs et aux musulmans, bien qu'elle soit réputée la meilleure et que les races anglaises les plus estimées aient été obtenues au moyen de croisements avec la race chinoise. Ces truies ont tant de peine à se tenir sur leurs jambes courtes et grêles, que l'on trouve plus commode de les porter dans des cages suspendues à des bambous, tout à fait comme des mandarins en palanquin.

III

M. Krassnov et ses deux compagnons russes sont descendus à Yan-laou-doun chez un des plus grands *fabricants* de thé, celui auprès de qui se fournit la célèbre maison russe Moltchanov, Petchanov et Cie. C'est une erreur de croire que nos marchands de thé nous vendent le produit de leurs propres plantations; même

les négociants chinois ne peuvent pas en posséder d'assez vastes pour cela; le système de la petite propriété s'y oppose. Le village de Yan-laou-doun, comme beaucoup d'autres en Chine, a été fondé par quatre familles qui se sont établies en cet endroit et s'y sont multipliées. Elles forment actuellement une population de plusieurs milliers d'âmes et sont propriétaires de tous les terrains environnants. Comme les mesures chinoises sont peu précises, il est très difficile d'évaluer exactement le lot de chaque famille. Après une enquête minutieuse, M. Krassnov est arrivé à la conclusion qu'une famille de cinq personnes peut facilement se nourrir avec quatre *picols* de terrain dont chacun fournit trente picols de riz. Il faut cependant se méfier de cette appréciation, car en Chine les unités de mesures, de poids et de monnaie changent presque à chaque localité. Vous demandez combien de kilomètres il y a d'un point à un autre, on vous répondra 18; si vous répétez cette question un peu plus loin, on vous dira 9 kilomètres. Cela tient à ce que dans le premier lieu on a l'habitude de compter toujours l'aller et le retour. Ici l'on vous explique que de A à B il y a 18 kilomètres, mais de B à A seulement 9. C'est que B étant sur la hauteur, la montée est plus pénible et se paie plus cher au porteur. Dans les régions montagneuses on évalue les distances d'après le temps nécessaire pour les franchir et la difficulté que présente la route. En un mot la Chine est un pays où il y a des kilomètres longs et courts, des heures longues et brèves et des livres légères ou lourdes. Le nombre de grammes de la livre chinoise varie selon les provinces.

Aussi M. Krassnov a-t-il soin de prévenir ses lecteurs que toutes ses observations ne se rapportent qu'à la province de Khoubé, ce royaume du thé qui fournit la majeure partie de la Russie. Le thé chinois est donc le produit de la petite propriété et il est acheté livre à livre aux paysans chinois, comme cela se passe en Russie pour la laine. C'est une illusion très répandue non seulement en Russie, mais dans toute l'Europe, que la préparation du thé est un art compliqué, qui exige la patience chinoise, beaucoup de précision et une méticuleuse propreté. Hélas! le professeur russe nous apprend qu'il est impossible de se figurer un métier plus simple et plus malpropre, et que le dernier ouvrier russe, qui aurait vu une seule fois manipuler le thé noir, que nous buvons, serait à même d'en faire autant sans apporter à ce travail plus de soin, d'attention et de propreté que dans son ouvrage quotidien.

Les marchands russes sont obligés d'aller de village en village recueillir les petits paquets de laine des moujiks; en Chine, les paysans portent eux-mêmes leurs livres de thé chez les fabricants, qui ont de grands hangars, où, selon la qualité des feuilles, ils préparent le thé noir en les grillant, les tamisant et en donnant au mélange ainsi obtenu une couleur homogène. C'est là encore qu'ils soumettent le résidu à d'autres manipulations pour former le produit qui donne une fois pressé le thé en tablettes. Au printemps et pendant les premiers mois de l'été on achète le thé noir, pendant les autres mois d'été on achète le thé en tablettes.

C'est chez un fabricant de ces différentes sortes de thé que M. Krassnov et ses compagnons étaient logés. Le maître de la maison leur donna deux chambres qui, au point de vue chinois, ne laissaient rien à désirer, mais auxquelles ses hôtes eussent préféré la dernière isba russe. Une de ces cellules était presque obscure, humide, sentant le renfermé, dallée de pierres qui n'avaient jamais été lavées, et meublée d'une table, de quelques chaises et de planches en guise de lit. Le linge faisait défaut; il est d'usage en Chine que le voyageur le fournisse lui-même, et l'on estime sa situation sociale d'après la finesse et l'élégance de son trousseau. Nos voyageurs n'avaient pas songé à se munir de literie; ils se virent réduits à dormir sur les planches nues avec un coussin chinois, dur rouleau de bois enveloppé de paille de riz. En plein été, ils auraient encore pu s'accommoder d'une telle couche : aux mois de juillet et d'août, l'air dans cette région est saturé d'humidité et, par une température de 35 à 40°, le corps est sans cesse en moiteur. Si l'on veut écrire une lettre, on ne réussit qu'à remplir les premières lignes; le reste de la page, sur lequel repose la paume de la main est trempé de sueur, et toute partie du corps qui touche un objet quelconque se couvre d'une éruption cuisante. Dans ces conditions l'on comprend que les Chinois préfèrent dormir étendus sur des planches, un rouleau de bois ou de paille sous la tête, sans aucun vêtement et tenant entre leurs pieds un long cylindre de bambou pour assurer la ventilation des jambes et prévenir le frottement, qui enflammerait la peau. Mais les trois Russes, habitués à des coussins et à des couvertures, trouvaient ce coucher sommaire un supplice intolérable. Allongés sur le dos, congestionnés par la pression du rouleau de bois, dans une atmosphère viciée, sentant le cloaque sous des moustiquaires autour desquelles bourdonnaient des myriades d'insectes, les malheureux suffoquaient.

Ruisselants de sueur, ils se réveillaient à tout instant, sans oser se risquer hors de leur étau, de crainte d'être dévorés par les moustiques.

Jamais M. Krassnov ne ressentit plus d'admiration pour la prévoyance des Anglais, qui savent si bien, sous toutes les latitudes, se procurer du confort et continuer de vivre aussi commodément qu'à Londres. Le Russe préfère toujours s'adapter à la manière d'être de son entourage. Il n'emmène pas sa batterie de cuisine et son chef dans ses excursions, mais s'efforce de se contenter de la pitance qu'il trouve. Il couche volontiers sur la terre nue dans les pays où les Anglais de son monde arrivent munis de leurs lits de camp. A première vue, cette recherche du confortable peut paraître superflue et coûteuse, un luxe inutile et amollissant; d'autre part, il est certain que le succès des expéditions anglaises est dû en grande partie à ce que les fils d'Albion ont souci de leurs aises. L'explorateur anglais n'use pas son énergie et ses facultés à l'effort qu'exigent l'adaptation à un milieu défectueux, et l'obligation de surmonter les suites fâcheuses de la mauvaise nourriture et de l'insomnie ; il conserve ses capacités pour les consacrer entièrement à l'objet même de son expédition.

M. Krassnov avoue qu'après six semaines passées à Yan-laou-doun, son énergie était singulièrement diminuée; il se sentait véritablement surmené et énervé. Son logement lui faisait l'effet d'une geôle et le régime de la maison ne faisait que confirmer ce sentiment; la fenêtre de sa chambre était grillée pour le protéger contre les pierres que les gens du village brûlaient d'envie, à ce qu'on lui assurait, de lancer contre « le diable d'outre-mer ». Ses compagnons et lui ne pouvaient se hasarder dehors sans une escorte de quatre à six soldats au moins. Ils se promenaient, étudiaient les fabriques de thé, rendaient des visites, toujours avec leurs gardes du corps, dans l'impossibilité où ils étaient de faire un pas sans être accompagnés et sans avoir la foule à leurs trousses. Les soldats, selon l'habitude des fonctionnaires, faisaient trop de zèle et engageaient souvent des hostilités inutiles contre une population parfaitement inoffensive et qui ne se montrait que curieuse. On peut dire que jusqu'à l'heure de son coucher, et peut-être même après, M. Krassnov avait toujours des douzaines d'yeux braqués sur lui. Tous ses gestes et ses actes intéressaient la galerie, et s'il est un pays où l'on peut apprendre à penser et à agir sans s'inquiéter de la foule, c'est bien certainement l'Empire Céleste. M. Krassnov déclare

pourtant que tous ces fâcheux n'ont cessé de se montrer courtois et polis envers lui et que pendant toute la durée de son séjour en Chine il n'a rencontré aucun mauvais vouloir de la part des habitants. Il est vrai que les autorités avaient été prévenues de son arrivée et que lui et ses compagnons étaient annoncés comme de hauts fonctionnaires du tsar.

Conformément à l'étiquette chinoise, les autorités, avant même son entrée au village, lui envoyèrent leurs cartes de visite, d'étroites bandes de papier rouge, de forme oblongue, sur lesquelles étaient écrits leurs noms à l'encre noire en caractères chinois. La principale autorité du village est le *tipao*, qui est responsable de la tranquillité, de la sécurité et de la bonne administration du village. En cas de plaintes de ses administrés, il peut être destitué et le plus souvent battu, mesure que les mandarins chinois appliquent avec encore plus de prédilection que les fonctionnaires russes, assure l'auteur. La grande préoccupation des tipaos est donc d'empêcher qu'aucun rapport ne soit porté à la connaissance de leurs supérieurs. Et comme le mandarin le plus estimé est celui de l'administration duquel on ne parle jamais, non plus il ne demande pas mieux de son côté que d'ignorer jusqu'à l'existence de ses tipaos.

Ceux du village étant d'un rang trop infime, les voyageurs n'étaient pas tenus de leur rendre visite, mais simplement de leur faire parvenir leurs cartes au bout de quelque jours. Ils s'en firent faire à la mode du pays et y écrivirent leurs noms en caractères chinois. M. Krassnov devint dans cette transcription Lia-no-fou-M. Sniegkov Ni-ko fou et M. Simenson Si-mo-soun. Ils eurent soin de se procurer du papier rouge, car les cartes blanches écrites à l'encre bleue ne sont employées que lorsqu'on est en grand deuil.

Après s'être ainsi très facilement acquittés de leurs devoirs officiels, les trois Russes furent invités à dîner par leur hôte, un aimable négociant de Canton, M. Li, qui parlait assez facilement le *pidgin-english*.

La langue anglaise, qu'on peut avec raison considérer comme le produit de la décomposition de nos langues à flexions est réduite sous la forme de *pidgin english* à un assemblage de cris d'oiseaux et de monosyllabes. Aux mots anglais malaisés à prononcer on a substitué des mots chinois. La composition de la phrase est aussi chinoise. La lettre *r* est remplacée par *l*; la prononciation est simplifiée par le rejet des syllabes et des lettres difficiles, et enfin le vocabulaire a été considérablement abrégé, car le même

mot revêt toutes sortes d'acceptions : ainsi *chow-chow* veut dire à la fois dîner, le dîner, un mets et la nourriture en général. Il va sans dire qu'un Anglais aura quelque peine à comprendre la phrase suivante : *Boy I wantehee you chop-chop go top side catchee my one pieccy book, supposey no can fend that side, maskee* (Garçon, monte vite en haut et apporte-moi mon livre, si tu ne le trouves pas ici. Comprends-tu ?)

Les mots anglais dont la prononciation est si compliquée se ressemblent tous en *pidgin english*, et certains d'entre eux sont défigurés au point d'en devenir méconnaissables. Par exemple, si vous demandez à un Chinois *one pilchy ham o*, vous courez le risque de recevoir au lieu de jambon, un marteau. Dans un magasin de confections où M. Krassnov voulut acheter un veston, le marchand lui dit aussitôt : *All light leady cloth, I sate what you wanchee.* Le professeur déclina cette offre, assurant qu'il n'avait que faire d'un vêtement de femme et ne comprenant pas que le vendeur lui déclarait simplement qu'il avait du *ready cloth.*

Ces malentendus avec les Chinois sont encore accentués par leur fastidieuse exactitude. Un de nos trois voyageurs, ayant commandé un pantalon chez le tailleur, donna pour modèle un vêtement ayant un petit trou dans le fond, et fut désagréablement surpris, quand on lui apporta le pantalon neuf, de trouver à la même place un trou absolument pareil et très proprement coupé.

M. Li non seulement parlait le *pidgin english*, mais connaissait suffisamment les usages européens pour qu'il ne fût pas nécessaire avec lui de recourir aux hyperboles de l'étiquette chinoise. M. Krassnov reproduit l'entretien suivant qu'il eut plus tard dans une autre maison :

— Avez-vous déjà mangé aujourd'hui le riz ? Bonjour.

— Je vous remercie. Votre frère cadet imbécile et niais en a déjà rempli sa panse. Mon frère aîné hautement estimé dîne de très bonne heure, tandis que moi, avec mes quatre pourceaux, je ne suis prêt qu'à midi.

— C'est très naturel, votre palais somptueux se trouve à une grande distance de la plantation où vous travaillez.

— Oh ! non, mon frère aîné, hautement estimé, se trompe, ma misérable et sale hutte n'est pas très éloignée, mais mes faibles jambes ne me permettent pas de marcher aussi vite que les autres gens.

Les flatteuses appellations qu'on donne à son interlocuteur et les

humiliantes épithètes qu'on s'applique à soi-même rendent la conversation en Chine insupportable et la font traîner indéfiniment, mais comme on n'y tient aucun compte du temps, ces formules sont presque partout employées. M. Li, heureusement, affranchit ses hôtes de ces simagrées, bien qu'il se fût cru obligé de leur offrir un grand dîner pour fêter leur arrivée. Ce festin n'en finissait pas, il y eut six services comprenant chacun cinq ou six mets présentés dans de profondes tasses de porcelaine. Devant chaque convive était placée une soucoupe de porcelaine dans laquelle on lui mettait une portion du plat au moyen de petites cuillères; on ne la changea pas de tout le dîner, car cela eût porté malheur. D'ailleurs, elle ne faisait pas office d'assiette; chacun mangeait directement du plat qui lui était offert, pêchant des morceaux avec des cuillères ou de petits bâtons, à la manière du paysan russe qui puise son *tchi* dans la soupière commune.

Le menu était très varié : de la viande de porc sous toutes les formes, des potages, des compotes de lotus, une soupe aux ailerons de requin, des champignons; les poissons abondaient; malgré l'aspect peu appétissant de ces mets, plusieurs sont savoureux et nutritifs. La boisson consistait en une liqueur amère de riz fermenté servie dans de tout petits verres. Le maître de la maison est rempli d'attentions et presse ses convives de faire honneur à son dîner.

Les invitations en Chine dépassent si possible la proverbiale hospitalité russe. Dans chaque ville où M. Krassnov s'arrêtait, les autorités de l'endroit lui offraient à dîner, et lorsqu'elles étaient d'un *tchin* inférieur, il n'était pas tenu de se rendre chez elles, mais on lui portait tout le repas à son domicile. Ce sont des usages, souvent très ennuyeux et ridicules, mais qu'il est prudent d'observer, car les fonctionnaires chinois, qui ignorent les coutumes étrangères, voient dans toute infraction à l'étiquette une offense personnelle. Lorsqu'un voyageur est muni de papiers officiels et qu'il se soumet de bonne grâce à tous ces usages, il peut parcourir la Chine en toute sécurité.

III

Le village chinois ne diffère pas des nôtres uniquement par son aspect extérieur, mais aussi par ses institutions. Même dans un

petit bourg comme Yan-laou-doun, on rencontre à chaque pas des hommes chargés de rechercher dans les détritus les papiers écrits ou imprimés et de les recueillir dans des hottes spéciales. On ne fait aucun usage de ces chiffons, mais on les brûle, car il existe en Chine de temps immémorial un tel respect de la lettre manuscrite ou imprimée, qu'on n'y tolère pas qu'un écrit quelconque soit foulé aux pieds ou traîné dans la boue.

Le voyageur n'est pas moins frappé en voyant les petites pagodes de pierre où trône l'idole devant laquelle brûlent dans un encensoir trois minces allumettes répandant une fumée bleuâtre au parfum douteux. Ces chétives pagodes sont très caractéristiques et montrent que le paysan chinois se fait de la mort une tout autre idée que son confrère européen. Qui n'a entendu parler de l'indifférence des Chinois pour la mort, de la facilité avec laquelle ils se suicident, et de leur vendetta favorite, qui consiste à s'aller pendre devant la porte de celui qui les a offensés? Ce stoïcisme apparent a sa source dans leur foi en une vie future; ils sont persuadés que leur âme, après avoir abandonné sa dépouille terrestre, n'entre pas d'emblée en enfer ou au paradis pour y être éternellement tourmentée ou jouir d'une félicité sans fin, mais que s'ils ont été enterrés selon les règles, ils sont immédiatement jugés et, après un châtiment souvent terrible, en enfer, parmi les démons, ils sont admis au service de la chancellerie céleste. Il existe un livre publié par les prêtres de la religion tao où sont énumérés toutes les vertus et tous les vices, ainsi que les récompenses et les peines. On y trouve les préceptes de la morale courante, communs à toutes les religions, et une série de commandements plus spéciaux, comme celui-ci, par exemple : « Tu ne souhaiteras pas la mort de ton créancier. » Le Chinois croit qu'au sortir de cette vie il peut être élu pour remplir un poste très honorable dans le monde céleste, et, après avoir servi un certain temps chez un dieu d'outre-tombe, il peut se réincarner dans un de ses descendants ou dans une famille qu'il affectionne et recommencer une nouvelle existence sur le territoire chinois. Le monde des vivants et des morts forme donc un tout dont les deux parties sont sans cesse en relation. Personne n'en doute, c'est le fond même de la croyance.

Lorsqu'un Chinois meurt hors de sa patrie et que son corps ne peut être ramené sur le sol natal, son âme est privée de tout repos; affamée, dénuée de tout secours moral, elle erre dans des terres inconnues, et respire la haine contre ses descendants qui l'ont aban-

donnée. C'est pourquoi les Célestes élèvent des temples aux mânes de leurs ancêtres, et ces édifices ont pour les habitants des villages la même signification que les églises pour les populations chrétiennes. Les cimetières chinois, à l'exception de quelques tombeaux fastueux érigés par des familles riches, ont un aspect encore plus désolant que celui des cimetières de villages russes. Ce sont de petites pierres tombales posées sur la pente de la colline et recouvertes de hautes herbes. Les troupeaux paissent au milieu, et personne ne vient pieusement visiter ce champ des morts. Tel était le cimetière de Yan-laou-doun et il ressemblait à tous ceux que M. Krassnov a vus dans d'autres villages.

Ce qui importe au Chinois, ce n'est pas l'entretien des tombes, mais le lieu de sa sépulture. De son vivant il a soin de se procurer un cercueil de premier ordre, et il est rare d'en trouver en Europe qui puissent rivaliser avec ceux de la Chine, pour l'ampleur, la qualité des matériaux et l'élégance. Le plus aimable cadeau qu'on puisse faire à ses parents pour leur anniversaire est celui d'un cercueil, et les enfants pleins de piété filiale réalisent pendant des années des économies pour pouvoir offrir à leurs père et mère une bière exceptionnellement belle. Le culte qu'on doit aux morts ne se borne pas à cette offrande ; il faut savoir choisir pour chacun le lieu de sépulture le plus propice, ce qui n'est pas chose facile si l'on veut observer les prescriptions de la *Gheo-mantia*. M. Krassnov a vu plusieurs fois des prêtres errer pendant des journées entières dans les cimetières, un compas à la main, avant de découvrir une place réunissant toutes les conditions voulues. Il leur fallut même une fois six mois de recherches pour y arriver. Aussi, dès qu'un Chinois est mort, on coule de la chaux dans son cercueil, qui peut rester ainsi pendant des semaines à la maison. L'enterrement a lieu en grande pompe, les prêtres ouvrent le cortège, faisant flotter au-dessus du cercueil la bannière portant un phénix, emblème de l'immortalité. Les parents vêtus de blanc, signe de grand deuil, marchent derrière celui-ci, qu'on transporte sur une civière. Mais, la cérémonie funèbre terminée, la tombe est abandonnée pour toujours : l'esprit du mort ne plane pas là. Invisible, il réside perpétuellement auprès de la tablette sur laquelle son nom est inscrit, et qui est pieusement conservée dans le temple des ancêtres du clan avec des centaines d'inscriptions semblables.

Nous avons déjà dit que le village chinois se compose le plus souvent de la postérité de trois ou quatre familles. Celui de Yan-

laou-doun a été fondé par quatre couples ancestraux, ayant chacun leur temple. Ces vastes édifices de pierre, dont les toits sont dorés, s'élèvent à une certaine distance des habitations, au milieu des champs vert d'émeraude des rizières; leur architecture se distingue à peine de celle des demeures chinoises. On pénètre par une large porte et un long couloir dans une cour ouverte et dallée qui conduit à une salle spacieuse; au fond de celle-ci, à l'endroit où dans les maisons chinoises se trouve l'autel avec l'image du dieu lare, est placée une longue table sur laquelle sont disposées les tablettes portant les noms des ancêtres décédés. Parfois elles sont scellées aux murs. Au milieu, sur une grande plaque noire, est écrit en lettres d'or le nom du patriarche fondateur du clan. A droite et à gauche viennent les tablettes avec la liste des ancêtres en ligne descendante.

Ces temples permettent à tout Chinois de faire le tour de sa généalogie avec beaucoup plus de facilité et d'exactitude que les descendants de nos familles aristocratiques, bien que les aïeux d'un simple paysan chinois soient beaucoup plus nombreux que ceux d'un noble européen de vieille souche.

Une fois par an, au moins, tout le clan se réunit dans le temple, les parents, proches et éloignés, prennent place sur les chaises et autour des tables, qui sont en temps ordinaire remisées dans les coins. D'innombrables mets sont placés devant les ancêtres, qui y goûtent imperceptiblement, en aspirent le fumet; après quoi, les vivants les mangent. Les murs du temple sont encore ornés de maximes philosophiques, et sur de grandes plaques de pierre est énumérée toute l'innombrable kyrielle des donateurs qui ont contribué à l'érection du temple. En cela, les Chinois sont plus équitables que nous qui inscrivons les noms des riches, lorsqu'ils donnent de grosses sommes, mais négligeons les milliers et les milliers d'humbles qui ont apporté leur obole. Ici, tous les moindres dons sont mentionnés, et le dernier paysan chinois, en visitant un ancien temple, peut y retrouver facilement le nom d'un de ses ancêtres qui n'a peut-être ajouté qu'une seule petite pierre à l'édifice.

(A suivre.) Michel Delines.

NOUVELLES PENSÉES

Un enfant jouait sur le grand chemin, lorsque vint à passer, en royal équipage, dame Fortune, qui commanda d'arrêter, et, sortant la tête à la portière, dit au bambin : « Je te veux faire un cadeau : celui que tu auras choisi. Je repasserai dans trois jours. A bientôt! »

L'enfant courut chez lui, appela sa mère, appela son père, leur conta son aventure. Le père bondit de joie; la mère leva les mains au ciel, muette de bonheur.

Cependant, le temps presse; il faut se résoudre...

Un jour s'écoule, puis un autre, et rien n'est fait.

Ennui, trouble, angoisse... Le chagrin les empêche de manger et de boire, encore plus de dormir.

Le troisième jour se lève : « Choisissons vite! — Quoi? Ceci? — Non. — Cela? — Non. »

Dame Fortune reparut, au soleil couchant, sur le grand chemin... L'enfant manquait au rendez-vous!

*
* *

Il est des rires qui donnent envie de pleurer, des pleurs qui donnent envie de rire.

*
* *

Les larmes sont brûlantes comme la flamme, amères comme le sel, jaillissantes et coulantes comme l'eau de source. Feu, elles purifient; eau, elles fertilisent et rafraîchissent; sel, elles assagissent et conservent.

*
* *

La belle chose, une pluie d'étoiles, après une chaude journée d'automne! La plus belle chose, une pluie de larmes, après une vie de folles passions!

*
* *

Ni envie n'est toujours besoin, ni besoin n'est toujours envie.

*
* *

Souffrir de tout, et souffrir tout.

Joseph Roux.

UN CADET DE GASCOGNE [1]

(Suite.)

XVI

Certes, lorsque le comte de Silva eut quitté le cardinal et qu'il se fut trouvé seul dans la grande galerie du Louvre, la fureur envahit son cerveau et la rage lui mordit le cœur. Joué! il était joué! Obéissant à quelque mystérieux mobile, à quelque secrète politique dont la fin lui échappait, le cardinal allait donner ses faveurs à ce fâcheux Gascon que lui voulait perdre; bien plus, et cela éclatait aux yeux, Richelieu paraissait ménager le Masque Rouge, puisqu'il refusait de le poursuivre de sa vengeance. Ainsi ses deux ennemis, Capestoc et le Masque Rouge, l'homme mystérieux qui avait juré sa mort et le cadet qu'il avait voulu faire assassiner, étaient, tous les deux, sous la protection du cardinal que jusqu'alors il avait considéré comme son unique mais formidable soutien.

Oh! dans quelle aventure s'était-il jeté ainsi tête basse, et qu'allait-il résulter de ce farouche imbroglio?

Comme le souffle de la réalité avait fait s'envoler rapidement le frêle château de ses rêves, et que restait-il de cet avenir qui, le matin encore, lui paraissait si riant? Le Masque Rouge d'un côté, Capestoc de l'autre, et, brochant sur le tout, l'affront de tout à l'heure, ce sanglant affront que lui avait infligé la femme en qui reposait tout son espoir. Oh! ce Lionnel! Il le haïssait à l'égal du Masque Rouge et du Gascon.

Et tout à coup Silva poussa un véritable rugissement. Là-bas, il venait d'entrevoir la silhouette de Puyroland. Il n'hésita pas. Sans réfléchir, sans s'inquiéter des suites de l'algarade, il se dirigea vers lui, heureux de rencontrer quelqu'un sur qui déverser la

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 14 juillet.

rage qu'il ne pouvait plus contenir. Il rejoignit Lionnel comme celui-ci allait franchir le seuil de la porte.

— Un mot! Monsieur de Puyroland! prononça-t-il d'une voix hargneuse.

Lionnel se retourna, reconnut le louvetier du roy, et, sur le ton glacial d'une politesse cinglante :

— Monsieur!

L'air et le ton sur lequel avait été prononcé ce simple mot ne firent qu'exaspérer Silva qui continua :

— Savez-vous ce qu'il advient quand deux gentilshommes aspirent à la main de la même dame?

— Oui, Monsieur, répliqua Lionnel qui vit tout de suite où le louvetier voulait en venir; celui qu'on dédaigne s'incline devant le choix de la dame et cède la place à l'autre!

— Et s'il lui déplaît? gronda Lopez.

— Alors, répondit Puyroland, exagérant son calme dédaigneux et sa froide politesse, il y a assez d'endroits écartés dans Paris où deux rivaux peuvent croiser le fer.

— Et s'il ne veut point se battre? continua le louvetier au comble de l'exaspération et de la rage.

Lionnel laissa tomber sur Silva un indéfinissable regard où se lisaient à la fois le dégoût et le dédain et, d'une voix pleine d'ironie :

— En ce cas, on le fait bâtonner par un laquais, comme un manant dont il a l'âme!...

— Monsieur de Puyroland! clama Silva cinglé au vif par cette réplique.

— Monsieur de Silva? interrogéa Lionnel que n'émut point la mine farouche de son interlocuteur.

— Savez-vous bien que vous m'insultez!

— Moi? poursuivit Lionnel.

— Oui!

— Ma foi, continua Puyroland avec une désinvolture pleine d'impertinence, libre à vous de vous juger offensé, si votre âme est assez vile pour avoir de pareils sentiments.

Et comme le louvetier, dans sa rage impuissante, tordait son gant de façon à le déchirer.

— Mais je ne pense point que ce soit de vous qu'il s'agisse, termina Lionnel en persiflant.

La furieuse colère du louvetier se brisait comme verre contre

le calme impertinent de Lionnel. Silva comprit tout de suite que dans cette lutte de mots il n'aurait que le dessous, aussi démasquant d'un coup ses batteries :

— Vous savez bien, dit-il d'une voix sourde, que j'aime Mlle de Belyeuse.

Mais rien ne devait faire sortir le comte de Puyroland de la froide politesse de laquelle il ne voulait se départir.

— Je ne suis point de ses parents, prononça-t-il, et ce n'est pas à moi qu'il faut demander sa main.

— Mais vous l'aimez aussi! clama Silva, à qui la colère faisait perdre toute prudence.

— Je ne pense pas avoir eu l'honneur de vous faire des confidences.

Maintenant, Silva était hors de lui : il fit un pas vers Lionnel, prêt à lui sauter à la gorge, et d'une voix terrible :

— Oh ! prenez garde, Monsieur! Vous le prenez sur un ton...

Lionnel mit la main sur son épée et répondit :

— Je le prends sur le ton qui me plaît, et je ne comprends rien à vos paroles ni à la querelle que vous me cherchez !

— Bas le masque ! continua Lopez, j'aime Mlle de Belyeuse, vous l'aimez aussi. Il y a un de nous deux qui est de trop. Tout à l'heure j'ai offert ma main à Mlle de Belyeuse, elle l'a refusée pour prendre la vôtre.

— Ce n'est pas à moi à vous donner réparation de ce dédain, répliqua Lionnel. Je n'ai point pour habitude de compromettre une femme en me battant pour elle sans son aveu.

Silva tressaillit, il crut que Puyroland reculait et pensa soudain avoir la partie belle.

— Vous refusez le duel que je vous propose! dit-il. Allons donc!

Mais Lionnel l'interrompit :

— Oh! pardon, Monsieur, fit-il avec un sourire blessant pour l'honneur de Silva; distinguons, comme on dit en philosophie : je me battrai avec vous, Monsieur le louvetier, mais seulement pour châtier votre insolence comme elle le mérite...

— Monsieur ! rugit Lopez.

Mais Lionnel, sans prendre garde aux airs de capitan que Silva voulait se donner, continua :

— Je suis à votre disposition, et c'est bien entendu, n'est-ce pas? Mlle de Belyeuse n'est pour rien dans notre rencontre. Et je vous prierai même, Monsieur, je vous prierai, — et Lionnel

insista sur ce mot, — de ne pas plus vous occuper de Mlle de Belyeuse que Mlle de Belyeuse ne s'occupe de vous. Si vous aviez voulu la paix, je l'aurais acceptée; mais, puisque vous préférez la guerre, je ne la crains pas.

Et, fort galamment, Lionnel de Puyroland salua le louvetier et disparut, avant que Silva fût revenu de sa stupeur.

Une minute, Lopez de Silva demeura comme foudroyé, mais il se redressa soudain, et, tendant le poing vers la porte par où venait de disparaître Puyroland :

— Ah! tu m'insultes! clama-t-il. Ah! tu me bafoues! Et Simonne de Belyeuse t'aime! C'en est trop! Oui, c'est la guerre entre nous! guerre terrible! guerre à mort! Tant que tu vivras, je n'aurai pas un instant de repos! Me battre avec toi! non! Lopez de Silva ne compromet pas sa vie dans les hasards d'un duel. J'ai des hommes à mes gages, ils sauront bien me débarrasser d'un rival odieux! et le Masque Rouge ne viendra pas interrompre la fête, cette fois!

Lopez en était là de ses terribles imprécations, lorsque soudain il sentit que quelqu'un lui frappait sur l'épaule, et se retournant tout net, comme mû par un ressort, il aperçut sa sœur Régina debout devant lui.

— Ah çà! Lopez, fit-elle en riant, à qui en as-tu, et pourquoi te démener ainsi?

Silva passa la main sur son front, puis d'une voix haletante :

— Ah! c'est toi, fit-il.

— Je viens de ton hôtel, continua Régina, j'avais hâte de te voir pour connaître l'issue de ton expédition. Tes gens m'ont dit que tu étais au Louvre, et je te trouve gesticulant devant une porte ouverte.

— Ah! Régina! commença Lopez avec un soupir.

Mais sa sœur l'interrompit :

— Je crains, fit-elle, que ton expédition n'ait pas réussi au gré de tes vœux. Tu n'as pas rencontré le Masque Rouge?

— Hé! il s'agit bien du Masque Rouge! grommela le louvetier.

Régina le regarda stupéfaite.

— Quoi! dit-elle enfin. Est-ce que je rêve ou bien es-tu fou! Tu arrives chez moi l'autre nuit, menant un tapage d'enfer. Tu es perdu, prétends-tu, si avant trois jours tu ne retrouves pas le Masque Rouge... Et maintenant...

— Patience, Régina, celui-là aura son tour!...

— Il y a donc autre chose? Un nouvel ennemi surgit sur ta route?

— Oui.

— Qui donc?

— Lionnel de Puyroland.

— Que t'a donc fait cet aventurier?

— Il aime Simonne de Belyeuse!

— Belle nouvelle! répondit Régina en haussant les épaules. Tout Paris sait cela; l'ignorais tu?

— Et Simonne l'aime, continua Lopez.

— Qu'en sais-tu?

— J'en suis sûr! Tout à l'heure, là, à cette place, quand Lionnel lui parlait, j'ai vu son œil étinceler de joie, j'ai vu sa main trembler et sa gorge se soulever sous l'émotion que lui causaient les paroles de son bien-aimé! Elle aime Lionnel, te dis-je!

— Et puis?... interrogea Régina avec le plus grand calme.

— Comment, et puis? sursauta Lopez.

— Oui, c'est tout?

— Non! Quand pour entrer chez la reine, je lui ai offert ma main, elle l'a refusée pour prendre celle de Lionnel.

— Et c'est ce qui t'affole! continua Régina, point émue par la révélation de ce fait qui troublait tant son frère.

Le louvetier prit la main de sa sœur, et s'approchant, lui parlant presque dans les yeux :

— Comment, fit-il nerveusement, si Simonne aime Lionnel, n'est-ce point la fin de tous mes projets, de tous mes rêves ?

Régina haussa les épaules.

— Enfant ! dit-elle avec un sourire de pitié.

— Ah ! tu ris ! murmura Lopez.

— Oui, je ris, car ta colère est véritablement risible. Que t'importe tout cela, franchement.

Et comme Silva bondissait :

— Voyons, expliqua-t-elle, espérais-tu être aimé de Simonne ? Insensé ! as-tu l'âge ou la mine d'un amoureux ? Et puis, est-ce son cœur qu'il te faut ou son titre, sa fortune, la puissance de son nom anoblissant le tien ! Être duc de Belyeuse, voilà ton ambition.

— Mais elle l'aime ! elle l'aime ! répéta Lopez.

Régina jeta un regard autour d'elle : la galerie était vide : alors, se rapprochant de son frère, et bas, si bas que Silva l'entendit à peine :

— Son amour est-il un talisman ? balbutia-t-elle.

— Que veux-tu dire ? demanda Lopez sur le même ton.

— Faibliras-tu, Lopez, continua Régina, et au premier obstacle rencontré sur la route, rebrousseras-tu chemin comme un homme faible et sans énergie !

— Non ! Tout plutôt que de la voir à un autre ! répliqua Silva d'une voix sourde.

— N'as-tu plus ton épée, Lopez, et des hommes à ton service qui t'obéissent aveuglément ? As-tu la mémoire si courte que tu aies oublié déjà comment on se débarrasse d'un père gênant ? Me comprends-tu, Lopez ?

— Oui ! oui ! je te comprends ! J'y ai pensé déjà.

— Eh bien, alors ! du courage ! Lionnel disparu, et le cardinal aidant...

— Ah ! oui ! le cardinal ! fit Lopez en haussant les épaules.

— Eh bien ? interrogea Régina.

— Ne comptons point sur Richelieu ! conclut Lopez, car il se passe ici d'étranges choses, et le cardinal...

— Lopez ! Lopez ! dit Régina inquiète, tu as commis quelque sottise, j'en ai peur.

— Moi ! Je n'ai agi que sur tes conseils.

— Alors pourquoi craindre que la faveur de Richelieu vienne à te manquer ?

— Écoute, fit Lopez, comme tu me l'avais conseillé, je me suis rendu cette nuit au Moulin du diable.

— Eh bien ? interrogea Régina attentive.

— Je n'y ai pas trouvé le Masque Rouge.

— C'est une partie remise.

— Mais j'y ai rencontré un homme, un Gascon qui sûrement avait vu ce personnage. Alors ! sous le prétexte que le duc avait bien pu être assassiné par le Masque Rouge et qu'à tout prix il fallait être renseigné sur cet homme mystérieux, j'ai fait interroger ce Gascon par le cardinal.

Régina haussa les épaules de pitié.

— Folie ! prononça-t-elle. Eh quoi ! penses-tu que si le cardinal voulait se débarrasser du Masque Rouge, il aurait besoin de ton office ou de tes conseils !

— Mais...

— Tu as agi comme un sot, en mêlant le cardinal dans cette histoire. Fais tes affaires toi-même, Lopez, je te l'ai déjà dit et je te le

répète. D'ailleurs, laisse là ce Masque Rouge ; pour l'instant il est inoffensif. Comment te reconnaîtrait-il ? A cette marque ? Mais tes cheveux la cachent et nul ne la peut remarquer. Occupons-nous de Puyroland pour l'heure, cela me paraît plus important.

— Oui ! un bon guet-apens !

— Non ! il est vaillant. Veux-tu me laisser faire ?

— Certes.

— Laisse-moi agir, et ce soir Simonne sera en notre pouvoir et Lionnel à notre merci.

— Qu'espères-tu ?

— Aie confiance ! Fais la paix avec le cardinal et espère !

— C'est égal ! J'ai peur.

— Attends mes ordres, va, rien n'est perdu, au contraire. Lopez, une fois de plus nous triompherons, Adieu !

— Où vas-tu ?

— Tu le sauras ce soir.

Et ayant salué Lopez de la main, Régina sortit.

Lopez ne chercha point à deviner ce qu'allait faire Régina : il connaissait sa sœur, il avait confiance. Quoi qu'elle fît, il était sûr que cela serait bien. Et seulement il commença à respirer. Oh ! ce Lionnel qui s'était si cruellement gaussé de lui tout à l'heure, il allait avoir son tour ! Pour le Masque Rouge, l'on verrait.

Au fait, à quoi bon se torturer l'esprit. Régina avait raison, les cheveux cachaient fort bien l'éraflure faite à son front par l'épée du Masque Rouge, et pour l'heure rien n'était à craindre de ce côté.

Restait le Gascon. Celui-là, il fallait le ménager ; et ma foi, tant pis, il lui ferait des excuses s'il était nécessaire.

Et justement, il aperçut Capestoc qui sortait du petit cabinet où il venait de causer avec le cardinal. Lopez l'interpella.

— Ah ! c'est vous ! Monsieur de Capestoc !

Le cadet avait la mine la plus réjouie qu'il se pût voir, et semblait regarder Lopez d'un tout autre œil qu'auparavant ; et c'est avec un sourire qu'il répondit :

— Oui ! c'est bien moi, Monsieur le louvetier ! Cela paraît vous étonner ?

— Pourquoi, je vous prie ?

— Eh ! parfandious ! parce que je suis sûr que tout au fond du cœur, vous m'envoyez au diable, et que vous préféreriez me voir à la Bastille, prisonnier, que libre dans cette galerie du Louvre.

— Moi! protesta Lopez de l'air le plus innocent qu'il put trouver.

— Dame! Ce n'était point, je pense, pour me faire obtenir l'ordre du Saint-Esprit que vous m'avez fait comparaître devant le cardinal.

— Oh! croiriez-vous! dit Lopez avec un geste de fâcherie.

— En tout cas, continua Capestoc, vous avouerez que ce ne pouvait être par pure amitié que vous m'envoyâtes, hier, à l'île Louviers vos deux bons amis Sacassou et Bobignasse.

— Eh quoi! vous allez prêter foi aux calomnies de ces deux ruffians? Vous connaissez bien mal mon cœur. Et tenez, je me félicite au contraire de vous rencontrer pour vous témoigner toute la joie que j'éprouve à vous voir distingué par le cardinal.

— Parfandious! vous êtes bien bon.

— Et je suppose que Richelieu vous a pourvu d'un bel emploi.

— Je n'ai pas à me plaindre, objecta Capestoc, et à tout dire, dans toute cette affaire, j'ai été plus favorisé que vous.

— Comment cela?

— Mais en ceci que j'ai obtenu la faveur que je souhaitais, et que vous, mon pauvre Monsieur, vous n'avez pas trouvé votre Masque Rouge!

— Bah! le Masque Rouge n'existait pas, j'en suis sûr, et le cardinal s'alarmait en vain.

— Parbleu! Je me disais aussi : ce Masque Rouge, ce doit être un conte pour faire peur aux petits enfants.

Lopez comprit que le Gascon voulait se moquer de lui. Aussi, ne voulant point rester en retard, il se hâta de répondre, en désignant la rapière de Capestoc.

— D'ailleurs, existerait-il avec une épée comme la vôtre?

Mais il était dit que ce jour-là Lopez serait malheureux dans tous ses exploits, car il s'attira du Gascon cette réponse :

— Hé! Monsieur de Silva! mon épée est longue, mais je n'ai que mon épée, moi! A chacun ses armes, n'est-ce pas? A moi la rapière, à vous le poignard!

— Insolent! grommela le louvetier qui blêmit sous l'insulte, mais n'osa pas la relever.

— A propos d'épée, poursuivit le Gascon, et notre affaire? Car nous avons une affaire, ne l'oubliez pas!

— Une affaire!

— Eh bien! ce haut-de-chausses sur lequel vous m'avez fait l'honneur de répandre un flacon d'huile?

— Bah! fit Lopez.

— Hé! hé! continua le Gascon, je dois vous dire que je suis très soigneux de mes vêtements, et que cette tache me gêne horriblement depuis deux jours.

— Allons donc, répliqua Lopez avec un bon sourire, vous ne voudriez pas que nous tirions l'épée, maintenant que nous voilà tous les deux sous les ordres du cardinal.

— Parfandious! croyez-vous que le cardinal serait content s'il savait que j'ai un haut-de-chausses dans un pareil état, et que je n'ai rien fait pour le remettre à neuf?

— Allons! fit Lopez, je vois que vous êtes têtu. Ce sont des excuses qu'il vous faut! Eh bien, acceptez les miennes, Monsieur de Capestoc.

— Eh pardious! fit le Gascon, c'est tout ce que je demandais et voici une affaire réglée. Cet excellent Monsieur de Silva!

— Votre main, Monsieur! répondit Lopez, heureux d'en avoir fini avec le Gascon!

Et il avança la main en pensant que Capestoc allait y poser la sienne, mais à son grand étonnement le cadet fit un pas en arrière, et, sans cesser de sourire :

— Monsieur de Silva, je ne donne ma main qu'à mes amis, et je n'ai rien fait encore pour être le vôtre!

C'était la troisième insulte qu'essuyait Lopez; il se mordit les lèvres, mais fit bonne contenance.

— Eh bien! fit-il simplement, je tâcherai de mériter ce titre.

—Vous m'en verrez ravi, Monsieur le louvetier, persifla le Gascon.

Et ayant fait un grand salut à Silva, il lui tourna les talons tout en murmurant d'un air guilleret :

— Hé! hé! ce bon Monsieur de Silva n'a pas l'air content. Je ne désespère pas de voir un jour cette figure de traître grimacer en place de Grève. Bah! qui vivra verra! Díou bibant! je sais des cordes qui seraient plus mal employées.

XVII

Après sa visite à la jeune reine, qui lui avait prodigué ses bien douces consolations, Simonne de Belyeuse était remontée dans son carrosse et bien vite était rentrée à son hôtel.

Si quelque chose pouvait atténuer en sa pauvre âme endolorie la cruelle douleur de la mort de son père, c'était la pensée que bientôt il serait vengé. Lionnel de Puyroland, tout à l'heure, ne lui avait-il pas avoué que tout était prêt pour cette vengeance ? Et cela mettait comme un baume réconfortant sur la blessure de son cœur. La mort du duc allait être vengée, et vengée justement par celui qu'elle aimait le plus au monde après son père, par celui dont si longtemps elle avait attendu l'amour, et qui se révélait à cette heure suprême.

Oui, cela lui était très doux! Il lui semblait qu'ainsi elle pouvait laisser sa pensée aller vers Puyroland sans être sacrilège; qu'au milieu de son deuil son amour pouvait s'épanouir, puisque dans son cœur ces deux sentiments n'en faisaient plus qu'un et se complétaient maintenant : l'amour filial qu'elle gardait pour son père et l'affection pour Puyroland qui allait le venger.

Quant aux dangers de l'entreprise, elle n'en avait cure. Elle ne voulait point songer que s'attaquer au grand cardinal, c'était risquer sa vie. Si Lionnel échouait, si sa tête tombait, ensanglantant les pavés de la Grève, elle était sa complice, elle-même viendrait offrir sa propre tête au bourreau, et n'ayant pu se fiancer sur la terre, eh bien, ils auraient des fiançailles de mort, des fiançailles de sang! Mais non, ils réussiraient! elle en avait l'entière conviction : Richelieu expierait son forfait, et ils seraient heureux.

Telles étaient les pensées qui agitaient l'âme de Simonne, dans l'oratoire où elle s'était retirée après sa visite à la reine, quand elle fut interrompue par l'entrée de Hugues.

— Qu'y a-t-il ?

— Une dame qui insiste pour être reçue par mademoiselle, répondit le vieux serviteur.

— Une dame!

— Elle n'a pas dit son nom, prétendant qu'il est inconnu de mademoiselle et qu'il ne lui apprendrait rien.

— Que me veut cette dame ?

— Elle dit avoir une communication à faire à mademoiselle, une communication de la plus haute importance et qui ne souffre aucun retard

Qui pouvait-ce être? Une minute, Simonne réfléchit : allait elle recevoir cette inconnue? Bah! pourquoi pas!

— Faites-la entrer! dit-elle à Hugues qui se retira.

Une minute après, le vieil Hugues revint, introduisant une dame grande et brune, toute vêtue de noir.

Si Mlle de Belyeuse eût plus souvent fréquenté la cour, elle eût tout de suite reconnu dans cette dame, la dona Régina de Silva qui y était tristement célèbre, et, connaissant ses attaches secrètes avec le cardinal, elle lui eût certainement fermé sa porte. Mais Simonne ne s'était que fort rarement trouvée au Louvre et elle ne connaissait point la sœur du louvetier du roy.

Cependant, en pénétrant dans l'oratoire, Régina s'était respectueusement inclinée devant Simonne, qui, l'ayant considérée une minute, prononça :

— Vous avez demandé à me parler, Madame?

— En effet, répondit Régina, je me suis même permis d'insister et je suis certaine que vous ne regretterez point de m'avoir reçue quand vous connaîtrez le but de ma demande.

— Qui êtes-vous? interrogea Simonne.

— Une amie de votre famille! Mon nom ne vous apprendrait rien, car il est obscur. Mon père, un ancien soldat de l'armée du Béarnais, était un compagnon du vôtre et le malheur qui vous accable augmente encore l'affection que je vous portais.

— Mais, c'est la première fois que je vous vois, il me semble?

— Oui! Jusqu'ici le duc était là pour vous défendre et pour vous guider : qu'aurais-je fait auprès de vous? Ce n'est que dans l'affliction que doivent se montrer les vrais amis.

Régina prononça tout cela avec un tel air de bonté et d'émotion que Simonne tout de suite s'y laissa prendre. Elle ne douta pas une seule minute des paroles de l'astucieuse Espagnole, et c'est avec un véritable élan de reconnaissance que, prenant dans les siennes les mains de Régina :

— Oh! je vous remercie, Madame! Je suis si jeune, si ignorante, et je sens tant de pièges autour de moi, que j'ai besoin, bien besoin d'une main amie guidant la mienne!

— Les amis ne doivent pas vous manquer, Mademoiselle!

— Hélas, nous vivions loin de la cour, sans faste, sans bruit, et le trop grand calme autour du nom de mon père avait bien jeté de l'oubli sur lui.

— Il vous reste du moins un défenseur?

— Un défenseur?

— M. Lionnel de Puyroland! articula Régina en dardant sur Simonne la flamme pénétrante de son regard.

— Lui ! murmura Simonne en pâlissant.

— Oh ! ne vous troublez pas, continua Régina avec un sourire triste. Je suis votre amie, je vous l'ai dit, et je sais combien il vous aime !

— Oh ! Madame !

— Et combien vous l'aimez aussi.

— Oh ! je vous jure !... fit Simonne toute confuse à la pensée que quelqu'un eût pu pénétrer son secret.

— Ne jurez pas, répliqua Régina, en prenant affectueusement les mains de la jeune fille. Votre trouble, l'émotion de votre voix trahissent ce que j'avais deviné depuis longtemps.

Et elle ajouta, tandis que Simonne, tout émue, cachait son front dans ses mains :

— Et cela est heureux que j'aie pu deviner les sentiments de deux cœurs si bien faits pour se comprendre et s'aimer.

— Pourquoi cela ? demanda Simonne étonnée.

— Parce que cela me permet de vous rendre aujourd'hui un grand service.

— Un service ? demanda Simonne.

— Oui. Et ce que je vais vous apprendre va peut-être vous étonner grandement : M. de Puyroland court un grand danger.

— Lionnel ! cria Simonne, à qui la crainte laissa échapper subitement ce cri de son cœur angoissé.

— Et à cause de vous, Mademoiselle, continua Régina imperturbablement.

— A cause de moi ! dit Simonne.

Et elle regarda Régina, stupéfaite, défaillante, toute tremblante d'émoi. Un instant, elle eut peur. Lionnel aurait-il déjà mis son projet à exécution ? Aurait-il déjà tenté de venger le duc et, découvert dès la première minute, serait-il tombé entre les mains du grand cardinal. Oui ! c'était bien là le terrible danger que Lionnel de Puyroland devait courir, et à cause d'elle !

Mais tout de suite elle réfléchit. Ce ne pouvait être cela. Nul n'était dans le secret et cette femme qui avait deviné leur amour ne pouvait connaître le pacte de mort qui en avait été le prélude. Alors ?

Et suppliante :

— Oh ! Madame, parlez, je vous en prie !... Vous mettez mon âme à la torture ; quel est ce danger imminent ?

— Comme elle l'aime ! songea Régina.

Et tout haut, elle reprit :

— Voici, Mademoiselle : tout à l'heure, au Louvre, M. de Silva l'a provoqué.

— M. de Silva? demanda Simonne.

— Le louvetier du roy.

— Je ne connais pas ce Silva!

— Mais il vous connaît lui! poursuivit l'Espagnole, et au Louvre, il y a une heure à peine, au moment où vous alliez entrer chez la reine, il vous a offert sa main que vous avez dédaignée...

— Ah! oui! je me souviens... fit Simonne. En effet, un gentilhomme que je ne connaissais point!

— C'était M. de Silva!

— Oui! oui! son visage était sinistre, et je ne sais pourquoi sa seule vue m'a toute glacée d'effroi.

— Eh bien! cet homme, Mademoiselle, s'est jugé gravement offensé de ce qu'ayant dédaigné sa main, vous avez accepté celle de M. de Puyroland.

— Est-il possible?

— C'est l'exacte vérité! A l'issue du petit lever, ce M. de Silva a provoqué M. de Puyroland et une rencontre doit avoir lieu ce soir, à la nuit, dans le bois de Vincennes, au carrefour du Grand-Veneur.

— Dieu! un duel! murmura Simonne toute frémissante.

— Et je ne vous le cacherai point, continua Régina, toute joyeuse de voir Simonne crédule à son mensonge, M. de Silva est un terrible adversaire et, quelque vaillant que soit M. de Puyroland, il faut tout craindre d'une telle rencontre.

— Quoi! il le tuerait! s'écria Simonne angoissée.

A la pensée que Lionnel pourrait être tué, un long frisson d'horreur secoua le corps de Simonne. Et, à cette minute, elle n'eût pu dire si elle tremblait seulement pour les jours de l'homme qu'elle aimait, ou si elle craignait de voir s'échapper ainsi l'instrument de sa vengeance.

Cependant Régina continuait :

— Certes, M. de Silva est poussé à bout, et il fera tout au monde pour sortir vainqueur de cette lutte. Il faut à tout prix que vous empêchiez ce duel dont le résultat ne saurait qu'être funeste à M. de Puyroland.

— Empêcher ce duel? murmura Simonne.

— Il le faut!

— Mais le pourrais-je?

— Oui!

— Mais comment? Comment? Dites, Madame! Que faut-il que je fasse?

Régina regarda Simonne. Elle s'étonnait, certes, de voir sa ruse couronnée d'un succès aussi inespéré. Pour quelque corrompue qu'elle fût, la candeur de la jeune fille était près de l'émouvoir. Mais elle pensa à son frère, et tout à coup, chassant de son cœur toute pensée de pitié, comme Simonne la suppliait, elle reprit :

— Comment? C'est fort simple! En vous rendant ce soir au carrefour du Grand-Veneur. Vous vous interposerez entre les combattants, vous expliquerez à M. de Silva que c'est par mégarde, et sans vouloir aucunement lui faire affront, que vous avez dédaigné sa main. Il est galant homme et tout sera fini.

— Vous croyez?

— J'en suis sûre!

Simonne réfléchit une minute.

— Mais, me rendre la nuit dans ce bois!...

— Il le faut! Préférez-vous que M. de Puyroland soit tué? D'ailleurs, qu'avez-vous à craindre? Vous avez un fidèle serviteur, Hugues, qui vous conduira, et là-bas, M. de Puyroland et M. de Silva ne seront-ils pas là pour vous faire escorte?

— Oui! oui! murmura Simonne dont la décision était prise.

— Vous irez?

— J'irai! j'irai! N'est-ce pas mon devoir, et ne dois-je pas empêcher ce duel meurtrier dont je suis la cause involontaire?

Une flamme de triomphe traversa la prunelle féroce de l'Espagnole. Elle venait de réussir d'une façon complète dans la difficile tâche qu'elle avait entreprise. Et maintenant elle n'avait plus rien à faire dans cette maison. Aussi, s'inclinant :

— Permettez-moi, Mademoiselle, de m'estimer tout heureuse d'avoir pu vous rendre service.

— Oh! je vous jure, interrompit Simonne, que je ferai tout au monde pour empêcher ce duel.

Et, dans un mouvement irréfléchi d'affection, serrant Régina contre son cœur :

— Que je vous remercie et que vous êtes bonne d'être venue m'avertir! Vous êtes une amie, je le sens, et je vous supplie de me continuer une aussi fidèle affection.

Et elle reconduisit Régina jusqu'à la porte de son oratoire, où

elle se renferma de nouveau, toute songeuse de ce qu'elle venait d'apprendre.

Régina, en quittant l'hôtel de Belyeuse, était bouleversée : tant de candeur l'avait émue. Un moment elle avait été sur le point de faire grâce, mais non, l'intérêt de Lopez et le sien exigeaient cette victime. Dans leur marche ascendante vers la fortune, qu'importait la pauvre créature qu'écraseraient les roues de leur char triomphal ?

Elle remonta dans son carrosse et quelques minutes après se trouvait chez son frère, le royal louvetier.

— Eh bien?... fit Lopez.

— C'est fait!

— Simonne?...

— Sera ce soir au carrefour du Grand-Veneur dans le bois de Vincennes.

— Que dis-tu! fit Lopez en regardant sa sœur avec un étonnement facile à comprendre.

Mais Régina éclata de rire :

— Eh bien! qu'as-tu à ouvrir de si grands yeux? Cela te surprend! Ne m'as-tu pas dit que tu voulais avoir Simonne en ton pouvoir? Eh bien! je te la livre! Ce soir, à dix heures, te dis-je Simonne, que j'ai su habilement entraîner dans un piège, sera au carrefour du Grand-Veneur, en compagnie d'un vieillard sexagénaire dont tu sauras facilement avoir raison.

— Tu veux donc?... murmura Lopez.

— Eh! je ne veux que te servir. Avec trois hommes dévoués, tu auras vite fait d'enlever Simonne.

— L'enlever

— Ah çà! quelle pusillanimité t'anime, mon pauvre Lopez?

— Mais enlever une jeune fille!...

— Qu'as-tu à craindre?

— Je ne sais.

— Eh bien, je vais te dire, moi, ce que tu as à craindre. Tu sais que ce soir le cardinal vient me voir dans mon pavillon à Vincennes

— Ah! le cardinal...

— Oui! Des ordres à me donner. Gaston d'Orléans s'agite, à ce qu'il paraît, et la vieille Médicis le mène, mais peu importe. Tout occupée avec Richelieu, je ne pourrai t'aider, mais ta tâche sera facile.

— Voyons! fit Lopez, dont la tête se perdait dans l'imbroglio pourtant savamment combiné de sa chère sœur.

— Une fois Simonne enlevée, tu la feras conduire dans une des salles basses de mon pavillon, en ayant soin de la faire entrer par le souterrain qui s'ouvre dans le bois, afin que, plus tard, elle ne reconnaisse pas l'endroit où on l'a tenue prisonnière.

— Bien! fit Lopez.

— Là, une femme à moi ira la trouver et lui dira qu'elle a été prise par des voleurs de grand chemin, mais qu'elle peut la sauver. Elle l'assurera de tout son dévouement et lui offrira d'avertir ses amis ou ses parents.

— Je commence à comprendre.

— Simonne écrira à Lionnel, qui viendra à son secours : et alors il te sera facile, avec tes hommes, de te débarrasser de ce rival qui te gêne.

— Bien! bien! grommela Lopez.

— Une fois Lionnel mort, tu accours, tu sauves Simonne, tu l'arraches de sa prison, et tu la présentes au cardinal, et, ma foi, si Mlle de Belyeuse, dans la première douleur de la mort de son bien-aimé, ne t'ouvre pas ses bras tout de suite, tu seras néanmoins en belle posture de prétendant, en qualité de sauveur de la demoiselle, et les circonstances aidant...

Mais Lopez interrompit sa sœur. Il avait compris, et la pressant dans ses bras :

— Tiens! tu es un ange! fit-il.

XVIII

C'est avec la mine réjouie de l'homme qui a enfin atteint le but difficile qu'il s'est proposé, que Henri de Capestoc, seigneur de Puissardac, rentra à l'hôtellerie du Plat-d'Étain, en sortant du Louvre.

Un moment, lorsque le comte de Silva l'avait présenté à Richelieu, le cadet s'était cru perdu, et avec sa méridionale imagination, s'était vu déjà enfermé et oublié pour la vie dans un cachot de la Bastille et finissant ainsi misérablement une existence si bien commencée.

Et voilà que, contre son attente, les choses avaient bien tourné : voilà que le cardinal, au lieu de laisser tomber sur lui sa lourde

main de fer, venait au contraire de le placer délicatement sur le chemin de la fortune.

Sans chercher à deviner d'où pouvait lui venir une telle faveur, sans s'en étonner même, Capestoc se laissait aller à la joie, et c'est avec un air de triomphe peu dissimulé, qu'il pénétra dans la salle basse de l'hôtellerie du Plat-d'Etain où il fut fort surpris de trouver M. de Puyroland qui l'attendait.

En le voyant entrer, Puyroland s'était levé, et, s'avançant, d'une voix grave :

— Monsieur de Capestoc, votre main! Je n'en ai jamais serré d'aussi loyale que la vôtre!

— En aviez-vous douté? fit le Gascon avec un sourire.

— Non point, certes!

— Alors, Monsieur de Puyroland, je n'ai que faire de votre compliment. Tenez, faites mieux que de me donner des éloges que je ne mérite point, dînez avec moi.

— Merci! fit Puyroland, j'ai fort à faire aujourd'hui. Cependant j'ai tenu à vous voir, à vous serrer la main, à vous dire enfin que je vous considère comme le plus loyal gentilhomme qui soit.

— Encore! s'exclama Capestoc. Ah ça! qu'est-ce qui me vaut une si flatteuse appréciation?

— Vos actions, Monsieur!

— Mes actions?

— Je sais qu'aujourd'hui vous auriez pu me perdre, et que vous ne l'avez point fait.

— Moi! repartit le Gascon en regardant M. de Puyroland d'un air étonné.

Il avait bien le pressentiment que Lionnel faisait allusion à son entrevue avec le cardinal, mais ne pouvait y croire, se souvenant que la scène n'avait eu d'autre témoin que Lopez de Silva qui n'en avait dû parler et pour cause.

Cependant Lionnel poursuivit :

— Oui! je n'oublierai point que pouvant gagner les faveurs du cardinal, vous avez préféré demeurer fidèle à votre serment, et que placé entre les honneurs et la Bastille, vous avez fait votre devoir de gentilhomme!

— Quoi! vous savez? s'étonna Capestoc.

— Tout! répondit Puyroland avec un sourire.

Le Gascon regarda Puyroland. Comment ce diable d'homme pouvait-il être si bien renseigné sur ce qui s'était dit dans le salon.

bien fermé, à peine une heure auparavant? Décidément, ce Masque Rouge était bien puissant, et Capestoc, crédule, n'était pas loin d'attribuer à la sorcellerie ou à la magie noire une chose simple cependant.

Au sortir de chez la reine, M. de Puyroland s'était trouvé dans la galerie juste au moment où M. de Silva avait appelé le Gascon pour le conduire auprès du cardinal. Tout de suite, Lionnel avait compris que la scène du Moulin du Diable était connue de Richelieu, et que s'il désirait interroger Capestoc, ce ne pouvait être que pour le faire parler.

Et, une minute, Lionnel frémit. Est-ce qu'il avait eu tort de laisser la vie à ce Gascon et de se contenter de son serment? Est-ce que ce Gascon, pour mériter les faveurs de Richelieu, n'allait pas oublier la promesse solennelle qu'il avait faite? Sans même le vouloir, troublé par la présence du cardinal, torturé par d'insidieuses questions, inconsciemment n'allait-il pas laisser échapper son secret? Lionnel en avait voulu avoir le cœur net, et, doucement, il s'était glissé près de la porte du petit salon; sans être vu il avait tout entendu et sa religion avait été bien vite éclairée : à la ruse, aux promesses, aux menaces même, Capestoc avait opposé son honneur. Il s'était tu!

— Voilà un vrai gentilhomme! avait songé Puyroland, et rassuré il était parti.

Et voilà pourquoi il était venu à l'hôtellerie du Plat-d'Étain, serrer la main du Gascon et l'assurer de son inaltérable affection. On le voit, il n'y avait là ni sorcellerie ni magie noire, et Capestoc avait bien tort de s'étonner.

Cependant Lionnel s'amusait de la naïve surprise du Gascon. Il sourit et ajouta :

— Oui! je sais tout, Monsieur de Capestoc, et je vous jure que vous n'avez pas de plus fidèle ami que moi.

— Bah! répondit Capestoc en secouant la tête, tout cela n'est rien et je n'ai fait que mon devoir.

— Ils sont si rares, à cette époque, les gentilshommes qui font le leur.

— D'ailleurs, j'en suis bien récompensé!

— Au fait! répondit Lionnel, qui, on s'en souvient, était parti avant la fin de l'entrevue et par conséquent n'en pouvait connaître la suite, comment êtes-vous encore libre, après avoir agi ainsi que vous l'avez fait?

— Ma foi, je l'ignore ! Quand le cardinal m'a interrogé sur les faits qui s'étaient passés dans le Moulin du Diable, j'ai bien cru que ma dernière heure était venue, et me voyant, d'une minute à l'autre, livré au bourreau, déjà je recommandais mon âme à Dieu.

— Peine inutile, heureusement !

— Oui, car les choses ont tourné autrement que je ne le pensais.

— Le cardinal vous a fait grâce ?

— Non seulement il m'a fait grâce, répliqua le Gascon, mais encore il m'a donné un emploi.

— Un emploi ! murmura Lionnel surpris.

— Il me fait entrer dans ses gardes.

— Oh ! oh ! répondit Lionnel, vous entrez au service du cardinal ?

— Ce soir même ! Et devant la mine de Lionnel : Cela ne paraît pas vous plaire, il me semble ?

— Non ! articula nettement Puyroland.

— Et pourquoi cela, je vous prie ?

— Parce que je préférerais vous voir au service du roy. Voyez-vous, les bons serviteurs se souillent lorsqu'ils sont au service d'un mauvais maître !

— Bah ! répliqua Capestoc avec insouciance, un soldat est un soldat, et sous la casaque du mousquetaire ou sous la cuirasse du garde, je n'en ferai pas moins mon devoir, qui est de servir loyalement mon Dieu, mon roy et mon pays !

— Je n'en doute pas.

— D'ailleurs, ajouta Capestoc gaiement, je ne suis point marié avec le cardinal, et si jamais, ce dont je doute, le cardinal m'ordonnait quelque chose de contraire à l'honneur, parfandious ! j'aurais vite fait de lui rendre mon épée.

— Et vous auriez raison ! répliqua Lionnel. Restez loyal, Monsieur de Capestoc, passez votre chemin fièrement, sans jeter un regard ni à droite ni à gauche, et surtout ne vous mêlez jamais des intrigues de la cour.

— Ah ! parfandious ! pour cela, non ! se hâta de répondre Capestoc. D'ailleurs, vous l'avouerai-je ? je ne vois goutte en toutes ces affaires.

Il y eut un silence. Si, dans son âme gasconne, le cadet ne s'était point étonné de voir le cardinal le récompenser de ce qu'il n'avait point voulu répondre à ses questions, prétextant d'honneur et de parole donnée, il n'en était pas ainsi de M. Lionnel de Puyroland.

Il connaissait Richelieu, il savait que devant sa volonté tout devait plier. Or Richelieu avait désiré connaître le secret du Masque Rouge; Richelieu soupçonnait Capestoc de posséder ce secret; le Gascon l'avouait et se retranchait derrière son honneur, et, au lieu de l'embastiller, le cardinal lui donnait un emploi dans sa garde! Tout cela semblait bizarre à Lionnel ; il y avait là un point obscur qui l'intriguait, un problème dont il cherchait vainement la solution. Bah! l'avenir le lui apprendrait, et rompant un silence qui commençait à devenir embarrassant :

— Et vous commencez bientôt votre service auprès du cardinal? demanda Lionnel, pour dire quelque chose.

— Ce soir même, répondit Capestoc, et cela ne va pas sans m'ennuyer un peu, continua le Gascon, parce que, profitant de ce que M. Bourniquet est absent, je comptais passer la soirée avec Mme Bourniquet.

— Les grandeurs ont leurs sacrifices! répondit Lionnel en souriant.

— D'ailleurs, ajouta le Gascon, le mal n'est pas irréparable, et pour que ma nuit de garde m'en paraisse plus courte, je n'ai qu'à prier Mme Bourniquet de venir me rejoindre à Vincennes.

— Vous allez être de garde à Vincennes? demanda Lionnel.

— Oui! continua Capestoc, poursuivant son idée. Et, son mari étant à Montereau, je ne doute pas que Mme Bourniquet ne consente à venir me tenir compagnie dans le bois.

— Mais qu'allez-vous faire à Vincennes ?

— Accompagner le cardinal! répondit Capestoc le plus innocemment du monde.

Lionnel sursauta.

— Le cardinal va à Vincennes, ce soir? demanda-t-il, en proie à un trouble soudain.

— Oui, à dix heures.

Et, plaisantant, le Gascon ajouta :

— Il s'en va, parait il, rendre visite à une dame, dans un pavillon très discret. Hum! pour un homme d'église!...

Mais, contre l'attente de Capestoc, Lionnel ne releva point la plaisanterie.

— Aura t-il une nombreuse escorte? demanda-t-il curieusement.

— Non! Quatre gardes sous ma conduite seulement, plus les gens de son carrosse. Il s'y rend incognito, puisque c'est une affaire d'amour.

Alors seulement Lionnel se mit à sourire, et se levant, prêt à prendre congé de son ami :

— Eh bien ! bonne chance, Monsieur de Capestoc, prononça-t-il. Et il allait sortir. Mais il sembla réfléchir, et revenant sur ses pas :

— Mais vous savez, méfiez-vous; par le temps où nous vivons, les routes ne sont pas sûres.

— Bah ! je ferai bonne garde, répondit le Gascon en levant les épaules, et s'il fallait mourir, eh bien ! je mourrai en faisant mon devoir, c'est de tradition dans ma famille !

Et il accompagna jusque sur le seuil de la porte Lionnel qui, se hâtant, quitta l'hôtellerie du Plat-d'Étain.

— Voyons ! mange-t-on aujourd'hui ? clama Capestoc, en rentrant dans l'hôtellerie, quand il eut vu son ami tourner le coin de la rue.

— Mais Monseigneur est servi ! répondit une fille de service, en ouvrant au Gascon la porte de la salle à manger.

La table était mise, en effet, des plats exquis la surchargeaient, mais il n'y avait qu'un couvert. Cela étonna Capestoc.

Eh quoi ! Mme Bourniquet lui tenait-elle rigueur, et, dans son inconscience de femme l'accuserait-elle, par hasard, de la mauvaise soirée passée la veille au Moulin du Diable ?

Car, faut-il le dire ? maitre Bourniquet n'étant pas encore revenu de Montereau, Capestoc espérait bien, comme la veille, prendre son repas en compagnie de la gentille Madeleine. Ne lui avait-elle pas avoué que la solitude troublait ses digestions ? Et aujourd'hui, elle le laissait diner seul ! C'est donc qu'elle ne lui pardonnait pas les événements de la veille, événements dont elle avait bien tort, entre parenthèses, de le rendre responsable. Il voulut savoir à quoi s'en tenir, et, interpellant la fille qui le servait :

— Et ta maitresse ?

— Elle n'est point céans, répondit la maritorne.

— Tiens ! tiens ! se dit Capestoc.

Mais la fille continua :

— Elle est allée passer la journée chez une dame de ses amies qui demeure aux Augustins.

— Diable ! grommela Capestoc.

C'est qu'il s'était promis d'amener dans le bois de Vincennes la belle Mme Bourniquet, persuadé qu'en femme mélancolique qu'elle était, la gentille hôtelière du Plat-d'Étain sauterait de joie à la pensée d'une nuit passée à rêver sous les hautes frondaisons

de l'antique forêt : cette visite à une amie le contrariait visiblement.

— Mais elle sera rentrée ce soir? demanda-t-il.

— Oh oui ! vers les sept heures.

— Alors tout va bien.

Capestoc, que les événements ne prenaient jamais sans vert, venait déjà de trouver une combinaison fort simple. Obligé de s'absenter de l'hôtellerie à cause de son nouveau service, eh bien! il écrirait à Mme Bourniquet de venir le rejoindre le soir dans le bois, et il connaissait Madeleine, elle arriverait sans retard.

Tranquillisé donc de ce côté, Capestoc mangea avec le formidable appétit d'un homme que rien ne tracasse ; puis, son dîner expédié et largement arrosé d'une vieille bouteille d'un généreux Cahors, il quitta le Plat-d'Étain et s'en fut trouver M. de Flavigny, capitaine des gardes du cardinal, à qui Richelieu lui avait donné l'ordre de se présenter, afin d'être équipé et de se trouver prêt à prendre son service le soir même.

Cependant, tandis que Capestoc s'était mis à table et avait fait honneur au menu savant du Plat-d'Étain, Lionnel de Puyroland avait regagné son hôtel en proie à une agitation fébrile. Sans le vouloir, ce jeune écervelé venait de lui rendre un signalé service, en lui annonçant que le soir même le cardinal se rendrait à Vincennes accompagné seulement de quatre gardes et des gens de son carrosse.

C'était, se présentant avec un rare bonheur, l'occasion qu'il cherchait depuis trois jours. Et un plan de campagne se dessina tout de suite dans son esprit. Avec ses compagnons, le soir, il viendrait à Vincennes, attendrait le passage du cardinal, et ses douze amis auraient beau jeu des quatre gardes, car, pour les valets, ils n'entraient pas en ligne de compte, Lionnel étant persuadé qu'au premier coup de mousquet ils prendraient la fuite.

Le cardinal tomberait donc en son pouvoir, et si, jusqu'ici, il était sorti triomphant de la ruse et des intrigues de la cour, il ne pourrait échapper à la force. Il s'emparerait du cardinal et vengerait la mort du duc !

Avec la rapidité de l'éclair, ce sinistre projet était né de pied en cap dans la pensée du terrible Masque Rouge, tandis que Capestoc se félicitait devant Lionnel d'avoir su mériter les bonnes grâces du cardinal. Décidément, il avait été bien inspiré la veille en lais-

sant la vie sauve à ce brave Gascon, et c'était le ciel qui le récompensait, puisque c'était ce même Gascon qui allait lui permettre de tenir son serment et d'exercer sa farouche vengeance.

Pourtant, une seconde, il hésita. Sans s'en rendre bien compte, la bravoure du cadet, le courage à toute épreuve dont il avait été le témoin, lui avaient fait prendre Capestoc en haute estime et en grande affection. Et il songea que si, la veille, il lui avait sauvé la vie, cette nuit, il allait être obligé de le sacrifier à sa cruelle vengeance. Mais qu'importait ! Tant pis, si Capestoc se trouvait placé sur sa route ! Dieu lui-même le condamnait.

Et il quitta Capestoc, non sans l'avoir mis bien en garde contre une attaque possible, dernière concession qu'il crut pouvoir faire à l'affection qu'il portait au Gascon.

Capestoc n'avait rien soupçonné, comme on l'a vu. Certes, il avait bien assisté à la séance des conjurés, il avait bien entendu leur terrible serment ; mais comment supposer que le Masque Rouge fût assez fort pour tenter une attaque à main armée contre un ministre aussi puissant et aussi redoutable que l'était Richelieu ?

Cependant Lionnel rentra chez lui et son premier soin fut de mander par devers lui maître Jacquemart, tailleur d'habits, dont l'échoppe s'ouvrait en face de son hôtel.

Cinq minutes après, l'homme se présentait C'était un grand gaillard, à figure barbue et à mine sauvage, dont les yeux farouches contrastaient terriblement avec le pacifique métier qu'il exerçait.

— Maître Jacquemart, lui dit simplement Lionnel, et sans prendre souci du valet qui se trouvait là, voilà une veste de buffle qu'il va falloir me recoudre pour ce soir, car j'ai envie d'aller faire l'affût du loup, cette nuit, dans le bois de Vincennes et je dois être à dix heures à la Croix-Gaillard qui se trouve, comme vous ne l'ignorez point, sans doute, à une demi-portée d'arquebuse du carrefour du Grand-Veneur.

— C'est bien ! répondit Jacquemart, Monseigneur peut compter sur moi.

Et, prenant la veste de buffle, il salua et regagna son échoppe. Mais là, au lieu de se mettre en devoir de coudre comme il eût dû le faire, s'il avait voulu que la veste fût prête pour le soir, ainsi qu'il l'avait promis, il prit son feutre, décrocha son manteau et, tout en sifflant un air de chasse, verrouilla son échoppe et sortit Et si quelque curieux eût pu le suivre, il eût été fort étonné de voir,

plus d'une heure durant, maître Jacquemart errer dans les rues de Paris, s'arrêtant parfois devant un savetier, autre part devant quelque autre échoppe, et toujours répétant cette même phrase :

— Ce soir, il y aura battue au loup à dix heures à la Croix-Gaillard, dans le bois de Vincennes, à une demi-arquebuse du carrefour du Grand-Veneur.

Certes, c'était là un étrange tailleur, et M. de Puyroland avait bien tort de lui accorder une si grande confiance.

Mais, s'il faut le dire, M. de Puyroland paraissait fort peu s'inquiéter des allures d'un tailleur aussi négligent, car à peine Jacquemart avait-il quitté son hôtel, s'étant accoudé à sa fenêtre et ayant vu le tailleur quitter son échoppe, M. Puyroland s'en montra fort satisfait.

Et tout bas on eût pu l'entendre murmurer :

— Enfin ! ce soir le cardinal sera en mon pouvoir ! Simonne de Belyeuse, nous pourrons bientôt célébrer nos fiançailles.

XIX

Il y avait à peine dix minutes que Mme Bourniquet avait réintégré l'hôtellerie du Plat-d'Étain, déjà elle avait retiré sa cape et s'apprêtait à se mettre à table, car il n'était pas loin de sept heures, lorsque tout à coup elle entendit à la porte comme un bruit de grelots et de clochettes. D'un bond elle fut sur le seuil.

— Serait-ce déjà mon mari ? pensa-t-elle.

C'était, en effet, maître Bourniquet en personne, qui revenait de Montereau.

Tout vêtu d'un costume jonquille liseré de galon vert, le chef recouvert d'une sorte de béret de même étoffe, il avait vraiment bel air, à califourchon sur sa gentille mule, toute hérissée de pompons rouges, de sonnettes et de grelots de cuivre.

Mais la poussière qui le couvrait des pieds jusqu'à la tête, sa face rouge, congestionnée et luisante de sueur, et l'essoufflement qui le secouait comme le vent fait d'une plume, trahissaient que l'étape avait dû être longue et pénible, et que le maître du Plat-d'Étain devait avoir grande hâte de se reposer un peu. Aussi quelque grand air qu'il eût, ainsi juché sur sa mule, il paraissait n'aspirer qu'à en descendre et à se retrouver sur le plancher des

vaches, tout comme le commun des mortels. Car, il faut le dire. l'équitation, même sur une mule, n'était point le fait de maitre Bourniquet.

Seulement, étant données la rotondité de son ventre et la petitesse de ses jambes, maitre Bourniquet était incapable de descendre de sa mule sans le secours de deux ou trois au moins de ses serviteurs, et au moment où Madeleine arriva sur le seuil de la porte, son mari était en train d'appeler lesdits serviteurs.

— Oh! les pendards!... les marauds!... les truands!... Voyez s'ils viennent quand leur maitre les appelle! Je suis bien sûr qu'ils sont enfermés dans ma cave à boire le meilleur de mon vin!

— Hé quoi! vous voici enfin de retour, fit Mme Bourniquet en s'avançant vers son mari. Avez vous fait un bon voyage?

— Bonjour, ma poulette. Excellent, je t'assure, répondit Bourniquet souriant à sa femme; mais je voudrais bien mettre pied à terre.

— Attendez, je vais vous aider.

Et déjà Mme Bourniquet s'apprêtait à la difficultueuse besogne de descendre son mari, lorsque trois ou quatre marmitons accoururent qui, délicatement, soulevèrent Bourniquet de sa selle, et avec des précautions infinies le déposèrent à terre.

— Ouf! s'exclama le maître du Plat-d'Étain lorsqu'il sentit sous ses pas le pavé de la cour.

Et, tandis que l'on conduisait à l'écurie la mule allégée d'un poids aussi considérable. Bourniquet, suivi de sa femme, pénétra dans la salle à manger qui leur était particulière.

— Oh! ma bonne! soupira le gros homme en se laissant aller dans un moelleux fauteuil, il fait meilleur ici que sur le pavé du roy. Je jure bien que c'est fini, et que je n'entreprendrai plus un si périlleux voyage. Aller à Montereau, à mon âge, ah! c'est bien la plus grande imprudence que puisse faire un homme raisonnable.

— Mais j'espère bien qu'il ne vous est rien advenu de fâcheux?

— Comment, rien de fâcheux! Ne comptes-tu pour rien les vingt lieues que j'ai été obligé de faire pour aller, et autant pour revenir! Aussi, non seulement suis-je brisé et moulu, mais encore ai-je une faim dévorante, et je te serais bien obligé, ma bonne, si tu voulais donner l'ordre de me faire servir à souper sur-le-champ.

Déjà Mme Bourniquet s'apprêtait à sonner un domestique, quand la porte s'ouvrit, et une fille parut, portant un papier plié

en quatre et scellé d'un large cachet de cire qu'elle tendit à sa maîtresse en disant :

— Voici une lettre qu'on vient d'apporter pour Mme Bourniquet.

— Pour moi !

— C'est un garde du cardinal.

— Un garde? fit la jolie Madeleine toute rougissante, en même temps qu'elle jetait un regard sur son mari, craignant qu'il n'eût entendu.

Mais maître Bourniquet était trop occupé à enlever ses houseaux pour avoir pris garde à cette imprudente parole.

— Qui peut donc m'écrire? pensa Madeleine.

Et, n'aimant point attendre, bravement elle brisa le cachet et courut à la signature. La lettre était signée Capestoc et ne contenait que ces mots :

« Ce soir, je suis de garde en un petit pavillon de la forêt de Vincennes, et je vous y attends à dix heures, au carrefour du Grand-Veneur. »

Qu'est-ce que cela voulait dire? Capestoc de garde! Avait-il déjà trouvé l'emploi qu'il sollicitait? Et il lui donnait rendez-vous ! Quelle audace! Certainement, elle n'irait pas ! Ce fut son premier mouvement.

Son second fut de pousser un soupir, car, après une minute de réflexion, elle songea que, pour une nature rêveuse et mélancolique comme la sienne, il serait très agréable de promener sa mélancolique rêverie sous les centenaires futaies de la forêt de Vincennes, et que si la proposition lui était arrivée la veille au soir, sans doute elle n'aurait pas hésité à l'accueillir avec joie.

Oui, mais la veille, Bourniquet était à Montereau, tandis que ce soir il était à Paris.

Et voici pourquoi le second mouvement de Madeleine fut de soupirer à la pensée d'un plaisir qui lui échappait.

Mais il y eut un troisième mouvement. Et ce fut un léger haussement d'épaule, et ce geste voulait dire ceci :

— Bah! après tout, je serais bien sotte de me priver d'un plaisir et de manquer une partie qui ne se présentera peut-être plus. Maître Bourniquet est fourbu par ses vingt lieues, il va se coucher sitôt après son souper, et rien ne m'empêche d'aller retrouver mon ami Capestoc au carrefour du Grand-Veneur, d'autant plus que personne n'en saura rien. Il faut une heure pour aller d'ici à Vin-

cennes, et en partant à neuf heures, il sera temps. Or à neuf heures M. Bourniquet ronflera comme un sonneur : donc, j'irai.

Et comme chez Mme Bourniquet, à l'encontre de certaines gens, ce n'était pas le premier mouvement qui était le bon, sa décision fut prise à l'instant qu'à dix heures du soir elle rejoindrait le cadet au rendez-vous qu'il lui indiquait.

Cependant, ayant quitté ses houseaux, Bourniquet releva la tête, et apercevant sa femme en train de réfléchir, un papier à la main, le plus innocemment du monde il lui demanda :

— Qui donc t'écrit, ma toute bonne?

En entendant la voix de son mari, Mme Bourniquet sursauta. Et, cachant la lettre au plus profond de sa poche, de l'air d'un écolier pris en faute, elle répondit très vite :

— Personne!

C'était une faute, une très grande faute, et si elle n'avait point été prise au dépourvu, Mme Bourniquet, en fine mouche qu'elle était, n'aurait laissé échapper ni ce geste, ni ce mot. Mais le mal était fait. Bourniquet, qui, si sa femme lui eût simplement répondu : « Cette lettre, mais elle est de ma cousine Corysandre! » n'aurait pas insisté le moins du monde, devant ce geste et devant ce mot, fut pris d'un vague soupçon.

— Montre-la-moi, fit-il.

— Non! répondit Mme Bourniquet, outrée.

— Tu ne veux pas me montrer cette lettre?

— Non!

— Si, tu me la montreras!

— Non, je ne te la montrerai pas!

— Madeleine!

— Eh bien! quoi?

— Si tu ne me montres pas cette lettre, je vais croire des choses...

— Eh! croyez ce que bon vous semblera.

— Prends garde! fit maître Bourniquet qui sentit la colère lui monter au cerveau, et qui, menaçant, se dirigea lourdement vers sa femme.

— Ah! c'est comme cela! murmura Madeleine qui semblait n'attendre que ce mouvement. Eh bien, je vous l'aurais montrée, mais puisque vous le demandez sur ce ton, vous ne verrez rien du tout.

— Oh! ne me pousse pas à bout! hurla Bourniquet.

— Croyez-vous me faire peur?

— Tu vas me montrer cette lettre, et tout de suite!

— Jamais de la vie!

— Elle est donc bien compromettante, cette lettre!

— Elle est ce qu'elle est!

— Oh! jour de Dieu! hurla Bourniquet, je suis sûr que c'est un amant qui t'écrit!

— Un amant! un amant!

Toute pâle d'émotion, Madeleine se dressa devant son mari.

— Osez dire encore que j'ai un amant! cria-t-elle menaçante.

— Oui, tu as un amant! et cet amant...

Mais maître Bourniquet ne put en dire davantage. La main mignonne de Mme Bourniquet venait de tomber sur sa face en une claque retentissante. Et avant que le pauvre hôtelier fut revenu de son étonnement, légère comme un sylphe, Mme Bourniquet s'était éclipsée en faisant claquer la porte.

Une minute cloué par la surprise, Bourniquet se tint debout au milieu de la salle, les deux mains sur sa joue. Faut-il le dire, ce soufflet avait soudainement calmé sa colère, et déjà même il la regrettait. Il avait été brutal avec sa femme, il le reconnaissait de bonne grâce, et tout en frottant sa joue endolorie, maître Bourniquet soliloquait :

— Aussi, je ne sais quel salpêtre j'ai dans les veines, mais je suis d'une violence inouïe avec ma femme! elle qui est si douce, si douce, si bonne et si innocente! Ma parole! il est des heures où je ne me reconnais plus. Les nerfs me dominent et je ne sais plus ce que je fais. Ce doit être la fatigue du voyage qui en est cause. Aller accuser ma bonne Madeleine d'avoir un amant! S'il y a du bon sens! Elle! Je ne sais où je vais rechercher pareilles folies! Tout ça parce qu'on lui a apporté une lettre! Est-ce que ma femme n'est pas assez grande pour recevoir une lettre, et est-ce que l'on a un amant parce que l'on reçoit une lettre! Allons, je ne suis qu'un brutal, et il ne me reste qu'à rejoindre ma femme dans sa chambre, où elle a dû se retirer, et implorer mon pardon. Dieu veuille qu'elle me l'accorde!

Et, sortant de la salle, maître Bourniquet monta au premier, et là, timidement, fit toc, toc, à la porte de la chambre de sa femme. Mais rien ne répondit à cet appel.

— Pardieu! fit maître Bourniquet, Madeleine me boude, et elle n'a pas tort. Enfin, tâchons de l'attendrir.

Et, adoucissant sa voix, la faisant toute suppliante :

— Madeleine! murmura-t-il, collant sa bouche au bois de la porte, Madeleine, je t'en prie, pardonne-moi, je ne le ferai plus!

Mais soit que Madeleine ne voulût point pardonner, soit qu'elle n'entendît point la voix chérie de son mari, rien ne répondit encore dans la chambre à coucher.

— Madeleine! soupira encore Bourniquet.

Et, tout à coup, une idée folle germa dans la tête du pauvre homme. Ses cheveux se hérissèrent sur sa tête, d'une main tremblante il tourna le bouton de la porte, et la porte s'ouvrit. La chambre était vide, Madeleine n'était pas là!

— Ça y est! pleura Bourniquet, Madeleine est allée se noyer.

Et, à moitié fou de terreur et de regrets, il dégringola jusqu'aux cuisines, gémissant :

— Vous n'avez pas vu ma femme, mes bons amis?

Les marmitons se regardèrent surpris. L'état lamentable dans lequel se trouvait leur maitre les étonnait grandement, moins encore, peut-être, que le ton indéfinissable avec lequel il leur demandait s'ils n'avaient point vu sa femme. Enfin un maître queux s'avança et dit :

— Pardonnez-nous, maître, mais tout à l'heure, en effet, nous avons vu sortir Mme Bourniquet.

— Et savez-vous de quel côté elle s'est dirigée?

— Oui, repartit un gâte-sauce, elle a suivi la rue de l'Arbre-Sec, puis a tourné à gauche du côté de la rue Sainte-Opportune.

— En es-tu sûr? demanda Bourniquet haletant.

— Comme de mon *credo !*

Bourniquet respira bruyamment. Si sa femme avait tourné à gauche, elle ne s'était point dirigée vers la Seine, donc elle n'était point allée se noyer... C'était déjà un point acquis.

Mais où diable était-elle allée?

Ma foi tant pis, il en aurait le cœur net, d'autant plus qu'il ne pourrait vivre avec l'inquiétude qui le torturait; à tout prix il fallait savoir ce que sa femme était devenue. Arrivé à l'angle de la rue Sainte-Opportune, il le tourna, fit quelques pas, puis s'arrêta, hésitant. C'est que plusieurs voies s'ouvraient devant lui, et il ne savait laquelle suivre. Sa femme avait-elle pris par la rue Saint-Honoré? avait-elle pris par la rue Saint-Denis, la rue Montmartre ou la rue Saint-Martin?

Il en était là de ses hésitations lorsque tout à coup il entendit une voix qui l'appelait.

— Hé! maître Bourniquet!

S'étant retourné, il reconnut son vieil ami maître Postelin, fripier à l'enseigne des *Trois-Rois-Mages*.

— Vous avez l'air bien affairé, maître Bourniquet, dit maître Postelin, qui était en train de prendre le frais devant sa porte. Vous serait-il arrivé quelque malheur?

— Vous n'auriez point vu ma femme, par hasard? soupira l'hôtelier.

— Votre femme! Mais elle a passé par ici, il n'y a pas une demi-heure, et j'ai eu l'honneur de lui souhaiter le bonsoir.

Bourniquet s'épanouit.

— Et de quel côté se dirigeait-elle, je vous prie?

— Mais, si je ne me trompe, elle s'est dirigée du côté de la rue Saint-Antoine.

— Merci! maître Postelin, merci! clama Bourniquet, qui, sans s'arrêter davantage, prit sa course du côté de la rue Saint-Antoine, au grand étonnement du fripier qui n'avait jamais vu le gros homme courir d'aussi bon cœur.

Dans toute sa longueur, maître Bourniquet suivit la rue Saint-Antoine, se demandant ce que sa femme allait bien faire par là, et quelle pensée la poussait de ce côté plutôt que d'un autre. Mais il avait beau écarquiller les yeux, cherchant à percer l'horizon devant lui, il n'apercevait rien qui ressemblât à la robe grise liserée de bleu de Mme Bourniquet.

Et c'est ainsi, toujours courant, qu'il arriva devant la porte Saint-Antoine. Est-ce que sa femme avait franchi cette porte? est-ce qu'elle s'était aventurée, toute seule, dans la campagne à cette heure aussi avancée? Car il était près de huit heures, et la nuit était venue tout à fait. Non c'était impossible. Mme Bourniquet n'avait pas dû franchir la porte Saint-Antoine et maître Bourniquet, déjà, se préparait à revenir sur ses pas, lorsque tout à coup il reconnut un des gardes qui se promenaient devant la poterne.

C'était M. de Bellefont, un joyeux garçon qui venait très souvent à l'hôtellerie du Plat-d'Étain, festoyer en compagnie de ses amis; l'hôtelier se dirigea vers lui.

— Pardieu! c'est maître Bourniquet, fit le garde en reconnaissant le maître du Plat d'Étain.

— C'est moi-même, Monseigneur, répondit Bourniquet. Est-ce que?...

— Je parie, fit M. de Bellefont, que vous êtes à la poursuite de la gentille Mme Bourniquet?

L'hôtelier tressaillit.

— Est-ce que vous l'auriez vu passer, par hasard? demanda-t-il haletant.

— Par la sang-Dieu! et si vous espérez la rattraper, maitre Bourniquet, je vous conseille de prendre vos jambes à votre cou, car elle filait légère comme une biche!

— Elle a donc passé par ici? demanda Bourniquet.

— Il y a une grande demi-heure.

— Et de quel côté?

— Ah! s'exclama M. de Bellefont, voyez-vous le gros curieux; je suis sûr que Mme Bourniquet vous joue quelque tour de sa façon.

— Oh! Monseigneur, pouvez-vous croire!

— Après tout, ceci vous regarde, et comme j'ai beaucoup d'estime pour vous et que je serais marri qu'il vous advint quelque malheur conjugal, rien ne m'empêche de vous dire que votre charmante femme a passé la poterne et s'est enfuie par la route de Vincennes du côté de la forêt.

— Du côté de la forêt?

— Oui.

Brrr! Bourniquet frissonna : il faisait une nuit sombre, sans étoiles, sans lune, et si maitre Bourniquet avait fait assez bonne contenance dans les rues de Paris, il ne se sentait guère le courage de s'aventurer seul, ainsi, dans la campagne et dans le bois. Pourtant il le fallait. Bourniquet était trop inquiet, et, connaissant sa femme, il songeait qu'elle était fort capable, dans un coup de tête, de faire quelque folie et d'attenter à ses jours.

— Je vous demande un peu, songeait Bourniquet, s'il y a de la raison d'être allée ainsi, la nuit, dans la forêt de Vincennes! Il faut que l'émotion de la scène de tout à l'heure ait atteint ma femme dans son esprit, généralement si pondéré. Sûrement elle médite quelque farouche projet, et s'il lui arrivait malheur, c'est moi qui l'aurais voulu. Ma foi, tant pis, il faut que je vole à son secours, et dussent tous les bandits de la forêt de Bondy me tuer et tous les loups me manger, rien ne m'empêchera de faire mon devoir.

Et bravement, ayant salué M. de Bellefont, maitre Bourniquet franchit la porte Saint-Antoine! Il faisait noir comme dans un four, pourtant maitre Bourniquet marcha d'abord d'une façon fort allègre. Derrière son dos, il avait la porte Saint-Antoine, et, devant lui, le couvent des Augustins. En cas d'attaque nocturne, les gardes ou les moines pourraient entendre son appel.

Mais, au bout d'un quart d'heure, il se trouva en pleine campagne : la porte Saint-Antoine était loin, et depuis longtemps il avait dépassé le couvent des Augustins. Alors maître Bourniquet commença à trembler et à claquer des dents. Que fût ce, lorsqu'après une demi-heure de marche il se fut engagé dans la forêt?

La moindre feuille qui remuait, le moindre cri d'oiseau nocturne lui donnaient comme une sueur froide; les branches des arbres lui semblaient des bras de spectres, prêts à l'appréhender au col, et les buissons qui rampaient à terre lui paraissaient autant de monstrueux serpents dont à chaque pas il craignait de devenir la proie. Maître Bourniquet se mourait de peur. Et, deux heures il vécut dans cette inquiétude mortelle, tressaillant au moindre bruit, croyant à chaque instant sa dernière heure arrivée et recommandant son âme à Dieu.

Le pire, c'est que maintenant il comprenait la folie de son entreprise. Quelle chance de retrouver sa femme, la nuit, dans l'inextricable broussaille de cette forêt, où en plein jour il se serait perdu mille fois? Oh! qu'il eût bien fait de demeurer tranquillement au Plat-d'Etain, et surtout de ne pas faire à sa femme cette scène intempestive d'où venait le mal.

Bien sûr, si jamais il en revenait, si jamais il retrouvait sa femme, ce serait bien fini, et cette triste soirée lui servirait de leçon. Sa femme pourrait bien recevoir des lettres, c'est lui qui ne s'en occuperait plus! Ah! il était bien puni de sa curiosité déplacée. Et, geignant, pleurant, se lamentant, mourant de peur, transi de froid, incapable de faire un mouvement, maitre Bourniquet s'assit sur un tronc d'arbre, maudissant le sort et répétant au milieu de ses larmes :

— Que diable suis-je venu faire dans cette forêt?

(A suivre.) Rodolphe Bringer.

Gérant : F. JUVEN. Imp. de Vaugirard, G. de Malherbe, 152, rue de Vaugirard.

LA RENCONTRE

M. Dorèmus, chef de bureau dans un ministère, s'était installé dans un wagon de première classe avec ses deux petites filles. Par un atavisme inconscient d'âmes foncièrement bourgeoises, elles s'étaient déjà emparées des « coins », quand la portière, brusquement fermée pour le départ, se rouvrit, donnant passage à une grosse dame blonde et maquillée, qu'un petit garçon accompagnait. Dès que les nouveaux arrivants furent assis, une petite chienne de poche apparut sous le mantelet de la dame et poussa des jappements aigres.

— Allons, Zénobie, allons! fit sa maîtresse.

Cette voix, confirmant la ressemblance du visage, frappa M. Dorèmus en de vieux, mais toujours vivants souvenirs. Il regarda attentivement la dame : certainement il la connaissait; et presque aussitôt, sous le changement apporté par quinze années, sous le luxueux habillement de peluche et de loutre, sous l'or teint isabelle des cheveux, sous les traits bouffis, sous la masse énorme du corps, sous les bijoux qui la couvraient d'un luxe disparate, sous le blanc gras des mains aux doigts chargés de bagues, sous l'apparence difforme, vieillie et fardée, qui, grâce aux soins d'une toilette raffinée et continue, gardait on ne sait quel air de volupté pommadée et de séduction obèse, Jean-Sylvain Dorèmus reconnut la fleur de sa jeunesse, sa première et sa seule vraie maîtresse d'antan, une grisette alors menue et fine, un petit être leste et prompt comme un chat : Agnès Pichepain. Et il devint rouge, car il lui sembla qu'elle aussi le reconnaissait.

La dame, en effet, détaillait le chef de bureau, non moins étonnée que lui à voir combien le temps changeait l'extérieur d'un individu, en faisait un être tout différent d'allures, accusait en lui de complètes transformations physiques et morales. Elle avait peine à croire que le jeune mauvais sujet, Jean-Sylvain, son second

amant, le plus gai étudiant de Bullier, l'homme avec lequel elle avait vécu cinq ans bras dessus bras dessous, en complète intimité de collage, fût devenu le monsieur sérieux, un peu chauve, d'une propreté terne et juste, qu'elle voyait là devant elle. Où avait-il pris cet air triste, sec, un peu jésuite? Pourquoi portait-il des favoris poivre et sel ? Et instinctivement elle regarda les petites filles : deux gringalettes osseuses, disgraciées, à poitrine plate et à museau de fouine, le portrait de leur mère, sans doute, dont elles usaient les vieilles robes de soie noire.

M. Dorèmus, de son côté, examinait le petit garçon. Trop bien mis, habillé de velours, avec de longs cheveux de soie, l'air féminin, les yeux bleus équivoques et pleins de langueur, il portait la marque indélébile, le quelque chose de trop riche et de mauvais goût qui le consacrait fils de lorette. Cependant sa mère avait souri ; alors M. Dorèmus, bien que cruellement embarrassé, sourit aussi. Ils étaient seuls ; la curiosité, le charme doux, lointain et amer du passé, une sensation un peu trouble de revenez-y, tout rendit sa tentation si forte qu'il leva machinalement son chapeau en disant :

— Comment vous portez-vous ?

— Oh! je vous avais bien reconnu, fit-elle.

* * *

— Mon Dieu! dit-il, qu'il y a longtemps !

Et par un instinct de galanterie et de mensonge :

— Vous avez toujours belle mine, comme alors, vous souvenez-vous ?

Elle soupira, et rougit un peu en souriant. Il s'aperçut qu'elle avait un râtelier de belles dents fausses.

— Ah! fit-il, ce n'est pas comme moi, vous avez dû me trouver changé ?

— Mais non, pas trop, fit-elle par politesse.

Et tous deux se sentaient intimidés, ne sachant trop que se dire, séparés par toute la différence de leurs vies. Un silence régna. Les petites filles, cependant, dévisageaient curieusement leur père et l'inconnue.

— Jouez, mes chéries, fit-il, regardez par la portière.

— Ce sont vos enfants ? demanda-t-elle.

— Oui, l'ainée s'appelle Marie, et la seconde Ernestine. — Il balbutia cela avec une sorte de pudeur.

Elle dit :

— Voilà mon petit garçon, je l'appelle Gaétan. Son père, fit-elle en baissant la voix, est le vieux marquis de Chanfeuille. Il habite Versailles. Tous les mois je lui amène l'enfant. Nous ne sommes pas encore mariés...

Et son ton donna à entendre qu'ils le seraient un jour.

— Sa femme est depuis si longtemps malade ! Et vous, qu'êtes-vous devenu ?

— Eh bien, dit-il, j'ai eu des revers de fortune, je me suis marié, et maintenant je suis chef de bureau au ministère de la Pisciculture.

Son geste discret mit en valeur le ruban rouge de sa boutonnière. Elle apprécia, d'un hochement de menton.

— Moi, fit-elle, j'ai eu toutes sortes d'aventures. J'ai voyagé, beaucoup. — Regarde par la portière, mon chéri ! dit-elle à l'enfant qui faisait mine de les écouter. — Pourquoi ne viendriez-vous pas me voir une fois, prendre une tasse de thé, causer en vieux amis ? J'habite rue d'Auteuil, maintenant : Madame Méroë.

Tiens, elle avait changé de nom ! Il rougit un peu, séduit, puis murmura :

— C'est difficile..., mon ministère. Très occupé aussi à la maison...

Elle comprit qu'il avait une femme jalouse, qui le dominait, surveillait tous ses gestes.

— Êtes-vous heureux ? fit-elle timidement.

— Oh ! heureux ! mon Dieu, hum ! Sans doute ; ma vie est réglée, hem ! Dans huit ans je prendrai ma retraite. Ah ! ce n'est plus le beau temps, on s'est rangé ! Vous rappelez-vous Bullier, et notre petit cinquième, rue Tournefort ?

— Et nos oiseaux sur la fenêtre ? dit-elle.

— Et Jeantelme qui nous faisait tant rire.

— Qu'est-il devenu ?

— Il est mort fou.

— Ah ! Et Brisemeule ? Le roux, qui était si grand ?

— Je ne sais pas, on m'a dit qu'il avait filé en Amérique, avec l'argent de son patron, un notaire.

— Comme c'est loin, tout ça ! laissa-t-elle tomber.

*
* *

Un nouveau silence durait, plus long cette fois. Il leur semblait qu'ils n'avaient plus rien à se dire. M. Dorèmus fit mine de saisir son journal ; il ne l'ouvrit pas encore ; c'était un prélude, une façon de laisser entendre qu'il le lirait, tout à l'heure. Madame Méroë se mit à flatter sa chienne :

— Gaétan, donne une gimblette à Zénobie.

Et Gaétan tira, d'un minuscule sac en maroquin, des gimblettes qu'il offrit à l'animal. Les petites Dorèmus, tendant leurs museaux de fouine, ouvraient des yeux énormes. La grosse dame dit :

— Vous permettez que Gaétan leur offre...

Et M. Dorèmus, confus après un geste de refus, voyant le garçonnet en velours s'approcher de ses filles et leur présenter le sac de gimblettes, hésita, se pencha vers Marie et Ernestine qui le consultaient du regard, et dit :

— Acceptez, et dites merci !

Puis, il se rencogna, un peu vexé sans savoir pourquoi, et inquiet à l'idée que les petites rapporteraient à leur mère que leur papa avait causé avec une dame, et que celle-ci leur avait donné des gâteaux : il faudrait qu'il inventât une histoire. Mme Dorèmus, en sa méfiance acariâtre, lui chercherait peut-être une scène. Et puis, cela l'ennuyait que ses filles eussent mangé des gimblettes du chien. « Manque de tact ! pensait-il. Cette pauvre Agnès n'en a jamais eu. »

Il ouvrit son journal ; mais un malaise l'obsédait, car il se sentait observé par la femme : « Quelles réflexions fait-elle, se demandait-il ? Elle doit me trouver vieilli. Et puis, c'est un fait, je n'ai pas l'air heureux. Et le suis-je ? Non ! » Des rancœurs montèrent, comme des bouffées désagréables, en lui. Il passa en revue sa vie stricte, économe, vertueuse, pleine de minuties administratives au bureau, et de tracas domestiques à la maison. Et laissant tomber son journal sur ses genoux, il admira son ancienne maîtresse.

C'est qu'elle avait l'air heureux, vraiment. Elle suait la prospérité, l'opulence grasse. Tous ces bijoux... Et son air de calme et de sécurité. Qui est-ce qui dit donc que le vice est toujours puni et la vertu toujours récompensée ? Il pensa aux innombrables prostitutions de cette femme : son corps enflé n'avait pas une place où les

lèvres ne s'étaient posées; elle avait vendu et loué sa chair à l'année et à l'heure. Elle vieillirait sans doute honorée, dans un beau domaine. Elle irait à la messe et rendrait le pain bénit.

Puis il ne songea plus qu'à leur jeunesse, au beau temps enfui, et il s'attendrit sur lui-même. Elle lui souriait cependant; et dans ce sourire gras il retrouvait, ainsi qu'en ses yeux d'un bleu un peu vague, l'expression de la grisette de jadis, le joli sourire et le regard fûté d'Agnès Pichepain. Et se rappelant son nouveau nom, il se répéta: Mme Méroë, rue d'Auteuil, avec une envie violente d'aller la revoir, un jour. Mais il se dit: — A quoi bon? La tranquillité du ménage avant tout. Et puis, tout l'argent passait à la vie quotidienne et à l'éducation des filles. Une amertume alors, teintée d'une douceur de souvenir, lui arracha ces mots, tout bas:

— C'est égal, je vous ai bien aimée.

— Et moi, dit-elle...

— Enfants! dirent-ils simultanément, regardez par la portière!

Et d'un geste vif et furtif de voleurs, ils se prirent et se serrèrent les mains:

— Jean!... murmura-t-elle.

— Agnès!...

— Vos billets, messieurs et dames, s'il vous plaît! intima un contrôleur, pénétrant dans le wagon.

* * *

Le charme était rompu, et il ne put se renouer. Quand on arriva à Versailles, Mme Méroë désigna un vieux monsieur rougeaud, habillé et guêtré de clair, à lèvres tremblantes, qu'un domestique en livrée accompagnait:

— C'est le marquis, dit-elle.

M. Dorèmus, de son côté, faisait signe à une dame en noir, très laide, qui attendait, sous l'horloge.

— Voilà maman! s'écrièrent les petites filles.

Alors M. Dorèmus et sa maîtresse échangèrent un regard indéfinissable. Et ils descendirent séparément, sans se saluer.

Paul MARGUERITTE.

L'AMOUR DU PROCHAIN [1]

(*Suite*)

III

L'Invité

Une matinée délicieuse: ciel gris bleuté: chansons d'oiseaux; les arbres frémissent à peine sous un souffle léger et tiède; on se sent baigné d'un bon air pur. Paix profonde et heureuse, silence reposant. Hermine de Réserve et Henri de Bollène sont assis sur de confortables sièges d'osier, sous un immense massif de marronniers séculaires. Au loin, à travers les arbres, par delà des pelouses et des massifs de fleurs, on aperçoit un coin du château. Hermine est en coquette petite robe de linon bleu pâle. Henri de Bollène, simplement, mais très correctement, en un complet gris. Henri de Bollène est un homme de trente-cinq ans, élégant et nerveux. L'œil est vif et malicieux; le sourire très joli sous la moustache brune; les cheveux, aux tempes, commencent à blanchir: mains remarquables. Dans son aspect extérieur, on sent, à première vue, l'homme du monde très raffiné. Henri de Bollène fume une cigarette.

Hermine, *très gentille*. — Vous avez bien dormi?

Henri. — Très bien. Et vous?

Hermine. — Très mal. Mais je dors toujours très mal quand je suis toute seule et je ne retrouverai mes bonnes nuits que lorsque Jacques sera revenu.

Henri. — C'est pour le coup que j'espère bien que vous ne dormirez pas!

Hermine. — Parfaitement si, monsieur!

Henri. — Eh bien, moi, si je ne suis pas tout seul dans mon lit...

Hermine. — Ah çà!... mais... est-ce que ça vous arrive, par hasard, mauvais sujet?

(1) Voir le numéro de la *Lecture* du 11 août.

HENRI. — Pardon! j'ai tout à fait le droit de ne pas coucher seul, si ça me plaît. Je suis libre, célibataire...

HERMINE. — Justement! Qu'est-ce que c'est que le célibat, s'il vous plaît?

HENRI. — Un état dans lequel vivent rarement les célibataires.

HERMINE. — Et si tout le monde vous ressemblait, qui épouserait nos jeunes filles?

HENRI. — Eh bien, mais... on ne les épouserait pas. Elles feraient comme nous; elles ne se marieraient pas.

HERMINE. — Pauvres petites!

HENRI. — Ah çà!. . est-ce que vous trouvez que le mariage est une invention si recommandable?

HERMINE, songeant. — Ce n'est pas le bonheur pour tout le monde, c'est vrai!

HENRI, avec intérêt. — Vous ne parlez pas pour vous, au moins?

HERMINE. — Moi! Tenez, je m'aperçois tellement que je suis une exception, que je me demande par quelle catastrophe le bon Dieu me fera payer mon bonheur en ménage, par quelle calamité!

HENRI, en riant. — Parbleu! c'est bien simple! Il suggérera à notre ami Jacques la pensée de vous tromper.

HERMINE. — Vous êtes bête!

HENRI. — Même je voudrais bien savoir comment, vous qui êtes très amoureuse de votre mari, vous avez pu le laisser partir tout seul!

HERMINE. — Voilà deux ans que nous sommes mariés et que nous ne nous quittons pas. Cela le reposera un peu de moi.

HENRI. — Et s'il rencontre en Suède une petite femme pâle, blonde, avec des yeux couleur de mauve et qui tiendra à lui expliquer Ibsen?

HERMINE, riant. — Terrible! Ils en auraient pour toute leur vie!

HENRI. — Sérieusement, vous n'avez pas peur?

HERMINE. — Non. Et puis, — ne lui répétez jamais cela à lui, surtout! — je n'en saurais rien, n'est-ce pas? Et c'est encore Jacques qui serait attrapé! Il reviendrait forcé de m'aimer davantage pour étouffer ses remords... et, au bout de dix minutes, il s'apercevrait qu'il a fait une chose... au moins inutile. La première fois qu'un mari nous trompe, c'est un gredin; mais s'il recommence, c'est alors nous qui sommes sans excuses...

HENRI, avec un geste enthousiaste. — Vous, si jamais vous devenez veuve...

HERMINE. — N'attendez pas après ça... Je tromperais encore moins mon mari mort que vivant.

HENRI. — Est-ce que vous pouvez me dire maintenant pourquo vous m'avez invité à venir à « La Farlède »?

HERMINE. — Mais... pour vous voir, tout simplement.

HENRI. — Je n'en crois pas un mot. Vous avez besoin de moi.

HERMINE. — Vous n'êtes pas gentil. Cela me faisait plaisir de vous avoir.

HENRI. — Vous êtes une égoïste; vous m'avez peut-être dérangé.

HERMINE. — Permettez!... je vous ai invité; je ne vous ai pas supplié. Et puis, je n'ai rien dérangé du tout. Je sais que vous n'aviez rien à faire à Paris et que vous vous embêtiez prodigieusement.

HENRI. — C'est au moins Réserve qui vous a dit cela!

HERMINE. — Qui me l'a écrit, oui. Il m'a écrit qu'il vous avait vu en passant à Paris et que vous vous embêtiez prodigieusement.

HENRI. — Qu'est-ce qu'il en sait?

HERMINE. — Il n'en sait que ce que vous lui avez dit.

HENRI. — Est-ce que vous vous figurez que je lui dis tout?

HERMINE. — Mais oui, j'en suis sûre. Vous êtes très amis.

HENRI. — Et il vous le répète, alors?

HERMINE. — Nous sommes, Jacques et moi, très camarades.

HENRI. — Je choisirai un ami qui soit mal avec sa femme.

HERMINE. — Alors, c'est à la femme que vous direz tout..., ça reviendra au même.

HENRI. — Jacques sait que vous m'avez invité à venir ici?

HERMINE. — Je le lui ai écrit hier.

HENRI. — Vous n'avez pas peur que je vous compromette?

HERMINE. — Pas du tout.

HENRI. — Un beau jour, je vous ferai la cour; et vous verrez si je sais m'y prendre!

HERMINE. — Je le sais déjà. Je sais que vous êtes fort expérimenté et fort séduisant.

HENRI. — Si c'est pour me dire ça que vous m'avez invité à « La Farlède », je ne le regretterai pas.

HERMINE. — Ce n'est pas pour vous le dire, mais pour m'en convaincre... et vous ne regretterez pas d'être venu, croyez-moi!

HENRI. — Vous me rendez très inquiet. Vraiment, faut-il que je devienne amoureux de vous ?

HERMINE, haussant les épaules. — Je ne vous aurais pas dérangé pour ça.

HENRI. — Alors, de qui dois-je devenir amoureux ici ?

HERMINE. — Est-ce que c'est votre unique fonction dans la vie, d'être amoureux de quelqu'un ?

HENRI. — Vous répondez à ma question par une autre question, ce qui est ne pas répondre. Vous m'invitez à venir chez vous à un moment où vous êtes seule ; que voulez-vous que j'y fasse ? Quand Réserve est ici, nous montons à cheval ensemble, nous chassons, nous pêchons, nous nous occupons enfin. Mais il est en Suède. Est-ce pour me faire contempler la belle nature ? Vous savez que, pour moi, il n'y a rien de plus beau que le pavillon d'Armenonville. Est-ce pour jouir de ma conversation ?

HERMINE. — Pas pour autre chose. Et puis, vous vous marchandez trop ! Encore une fois, je sais que vous ne faisiez rien à Paris... et j'ai voulu vous distraire parce que je vous aime bien.

HENRI. — Bref, vous refusez de rien me dire ?... Eh bien, j'en serai quitte pour deviner. Parlons d'autre chose. Qui avez-vous au château en ce moment ? Je suis arrivé dans la nuit et je n'ai encore vu personne.

HERMINE. — J'ai ma chère Viviane, que vous connaissez.

HENRI. — Mme Ritouret ? Elle est seule, j'imagine.

HERMINE. — Oui. Vous savez que Ritouret est le député le plus occupé de France et qu'il guigne le ministère.

HENRI. — Toujours très Rose-Croix, votre amie Viviane ?

HERMINE. — Toujours. C'est un reproche que vous lui faites ?

HENRI. — Oh !... nullement. Elle est charmante et très jolie à regarder.

HERMINE. — Seulement ?

HENRI. — Je vous avoue qu'en ce qui me concerne je la préférerais un peu plus sur la terre.

HERMINE. — Contentez-vous donc de la regarder. J'ai encore ici les de Crécy.

HENRI. — Qu'est-ce que c'est que ça ?

HERMINE. — Ceux-là, vous ne les connaissez pas encore.

HENRI. — Un ménage ?

HERMINE. — Un ménage.

HENRI. — Dans le genre du vôtre ?

HERMINE. — Vous jugerez.

HENRI. — Qu'est-ce qu'il fait, le mari ?

HERMINE. — Il rêve, il dit des vers; il doit en faire, même, qu'il n'avoue pas; c'est une âme tendre, sentimentale et esthétique. Cent mille francs de rente; sa femme en a autant.

HENRI. — Et sa femme, qui est-ce?

HERMINE. — La voici!

En effet, Alizon vient à eux. Elle est vêtue d'une robe en batiste ornée de dentelles et dégageant bien le cou. Sur ses merveilleux cheveux noirs, un grand chapeau de paille. Elle est gantée de Suède jusqu'au-dessus du coude, souliers jaunes. Alizon s'arrête une seconde en apercevant Bollène: mais comme Hermine l'appelle, elle reprend sa marche et les aborde.

« Fichtre! » avait prononcé tout bas Bollène, dès qu'il l'avait vue de loin, et depuis il ne l'avait pas quittée des yeux.

HERMINE, se levant. A Alizon. — Viens vite t'asseoir ici. On y est à merveille. (Elle présente.) Notre bon ami Henri de Bollène, arrivé cette nuit même. (A Henri.) Ma chère amie Mme de Crécy. Je l'appelle Alizon tout court. Je l'aime beaucoup, beaucoup. (Bollène s'incline.)

ALIZON. — C'est à trois heures que vous êtes arrivé, monsieur?

HENRI. — A trois heures, ce matin.

ALIZON. — Je vous ai entendu.

HENRI. — Est-ce que je vous ai réveillée, madame?

ALIZON. — Nullement. Nos chambres doivent être voisines...

HERMINE. — Mitoyennes...

ALIZON. — Et je ne dormais pas.

HERMINE. — A trois heures?

ALIZON, à Hermine. — Je lisais, ma chère.

HERMINE. — Par exemple, je voudrais bien savoir quoi!

ALIZON. — Si je te le dis, tu me gronderas. (A Henri.) Vous ne vous imaginez pas, monsieur, combien Mme de Réserve est sévère avec moi.

HERMINE, à Bollène. — Vous n'en croyez pas un mot, n'est-ce pas? Mais si Alizon n'ose pas nous dire le titre de son livre, c'est sûrement un volume qu'elle a apporté avec elle, car, au château, nous n'avons que des ouvrages qu'on peut avouer.

HENRI, à Alizon. Je commence à être fort intrigué, madame, et comme je suis très curieux...

ALIZON. — Eh bien, tant pis! c'était *la Vie de Bohème*, de Murger. (A Hermine.) Et c'est ici que je l'ai prise.

HERMINE. — *La Vie de Bohème!* Mon Dieu! que cela me paraît vieux!

ALIZON. — C'est un livre qui m'enchante!

Bollène, très sympathique. — C'est un ouvrage charmant et vous n'avez pas du tout à vous cacher de ce choix-là.

Alizon, à Hermine. — Ah?... tu vois ce que dit M. de Bollène.

Bollène. — Au moins, c'est une lecture gaie; c'est jeune, plein de bon rire, et c'est un livre très bon parce qu'on y aime beaucoup.

Alizon, vivement. — N'est-ce pas, monsieur?

Bollène. — C'est ainsi que je pense.

Hermine. — Oh!... alors, je n'ai plus qu'à battre en retraite. Je suis vaincue d'avance. Vous êtes deux contre moi.

Alizon, à Henri. — Je dois vous dire que la littérature d'aujourd'hui me déroute. J'ai beau faire, je ne m'emballe pas. Je trouve nos psychologues tristes, prétentieux, assommants; ils ne m'apprennent rien, en somme; car je constaterai très bien toute seule, si je veux m'en donner la peine, tout ce qu'ils se donnent tant de peine à examiner. Mais j'estime justement que cet examen qu'on fait de soi, à chaque instant et à propos de tout, est une besogne insipide. J'avoue que je ne tiens pas tant que ça à me connaitre; je m'efforce, au contraire, de me connaître le moins possible, et cela me ménage des surprises. J'adore l'inattendu!

Henri, qui s'est peu à peu rapproché d'Alizon. — Madame, je crois que nous allons fort bien nous entendre.

Hermine, les couvant des yeux. — Je n'en doute pas.

Alizon. — La belle avance quand on s'est, à force d'auto-examen, classé dans une catégorie dont on ne pourra plus sortir; quand on s'est étiqueté de telle façon qu'on ne puisse plus jamais changer d'avis.

Henri. — Vous parlez d'or, vraiment! Vous aimez l'inattendu... moi, j'ai l'horreur de ce qui est logique; j'ai horreur de « ce quise tient », comme disent les peintres.

Alizon, battant des mains. — Mais oui, c'est toujours plat, c'est prévu, ça obéit à des règles ; rien n'est plus désagréable que ce qui est forcé.

Henri. — Le mariage, par exemple!

Hermine, intervenant avec conviction. — Hé... là-bas! Voulez-vous bien vous taire, Bollène?

Henri, prenant un air contrit. — Je vous demande pardon! Je ne le ferai plus.

Alizon, à Bollène. — C'est la première femme mariée que je connaisse qui se soit déclarée satisfaite de son état.. Je l'aime comme un bibelot rare.

HENRI. — Les exceptions n'ont jamais servi qu'à confirmer les règles.

HERMINE. — Continuez, continuez ; vous ne me dérangez pas.

ALIZON, à Henri. — Est-ce que vous êtes marié, monsieur?

HERMINE, éclatant de rire. — Ça, c'est trop fort, par exemple! Tu lui demandes cela après ce qu'il vient de te dire du mariage?

HENRI. — Mais pourquoi pas? je peux très bien trouver le mariage mauvais et être marié, et, justement, *parce que* je serais marié.

ALIZON. — Oui ; mais, tout de même, vous avez eu la sagesse de vous abstenir?

HENRI. — Jusqu'à présent.

ALIZON. — Eh bien, cher monsieur, « continuez » ! Je suis mariée, moi, et je ne recommencerais pas ça pour rien au monde!

HERMINE, d'un air sévère. — Alizon!

ALIZON. — Ma chérie?

HERMINE. — Tu as tort de faire si vite des confidences à Bollène... Il en abusera ; c'est un mauvais sujet.

HENRI, à Alizon. — Tranquillisez-vous, madame, je ne vous ferai jamais la cour, même si je constatais que vous me plaisez infiniment.

ALIZON, souriante et un peu ironique. — Vous sauriez vous taire?

HENRI. — Pas le moins du monde! mais je vous dirais ça en deux mots... comme il convient de faire à une femme très intelligente... et ça ne serait pas banal comme une cour.

HERMINE. — C'est drôle ce que vous dites là, cher ami!

HENRI. — Pourquoi drôle?

HERMINE, perfidement. — Parce que, l'autre jour, Alizon se plaignait très justement à moi que son mari lui avait fait très longtemps la cour.

HENRI, très intéressé. — Ah ! vraiment?

ALIZON, solennelle. — M. de Crécy, mon époux, m'a fait la cour pendant un an. Et croyez-vous qu'il n'avait pas encore tout dit? Nous nous marions ; moi je croyais que c'était fini, n'est-ce pas?... Eh bien, il recommence! Et maintenant, il continue!

HENRI, emballé. — Vous avez un esprit fou ! Vous êtes tout à fait charmante!...

HERMINE, à Alizon. — Tu sais, mon petit Alizon, c'est toi qui te chargeras toute seule de présenter Bollène à ton mari, tout à l'heure, à déjeuner. Moi je me récuse!

ALIZON, naïve. — Pourquoi ça ?

HERMINE. — Parce que tu te moques trop de lui. Il est charmant, Crécy, tu entends ! Très charmant. (A Henri.) C'est un homme qui peut inspirer de vraies passions, même... (A Alizon.) et si tu te donnais la peine de le comprendre...

ALIZON. — Je ne veux pas me donner de peine du tout.

HERMINE. — Un beau jour, on te le prendra ; fais attention !

ALIZON, riant. — Je parie qu'elle portera des bandeaux plats, celle-là, et qu'elle saura du René Ghil par cœur ! (A Henri, avec un petit ton sérieux fort comique.) Mon mari, Monsieur, est un fort galant homme.

HENRI, avec un air de componction. — Je serai enchanté de faire sa connaissance.

HERMINE, à Henri. — Je suis sûre qu'il vous plaira beaucoup. (A Alizon.) Que fais-tu, tantôt?

ALIZON. — Rien. As-tu un projet?

HERMINE. — A peine. Monteras-tu à bicyclette?

HENRI, intervenant aussitôt. — Oh !... Madame, vous avez toutes les qualités... je serai très heureux de vous accompagner. J'ai amené ma machine avec moi.

HERMINE. — Eh bien, et moi, alors, qui ne monte pas, qui ne sais pas...

ALIZON, avec désinvolture. — Toi ?... tu resteras avec mon mari. Tu nous suivras en voiture.

HENRI, à Alizon. — M. de Crécy ne pédale pas ?

ALIZON. — Il ne trouve pas ça esthétique...

HENRI. — Pourtant, une femme bien faite...

HERMINE, sans avoir l'air de rien, à Alizon. — Parbleu, toi... tu as un petit corps de merveille !

HENRI, indiscret. — Vraiment?

HERMINE, à Henri. — Elle y est délicieuse !

HENRI, galant, à Alizon. — Il suffit de vous regarder...

ALIZON à Hermine. — C'est donc bien entendu. Tu conduiras ton boggy, et nous vous accompagnerons, M. de Bollène et moi.

HERMINE. — A la condition que vous n'irez pas trop vite.

HENRI. — C'est promis !

HERMINE se levant. — Vous permettez ?... Quelques ordres à donner pour le déjeuner... (Elle s'éloigne en regardant le couple et dit à part.) C'est qu'ils s'entendent à merveille, ces deux-là !... Je m'en doutais bien ! Ils sont gais, amusants !... Les voilà heureux ! J'ai trouvé le moyen de les rendre heureux à moi toute seule. Je savais bien

qu'ils iraient ensemble! Si je les perdais en route, tantôt, pendant que j'aurai le mari dans ma voiture!... Pauvres petits!... Ils sont si gentils! (Elle disparaît.)

HENRI, à part. Il a surpris le regard sympathique et couveur d'Hermine. — Mon Dieu!... est-ce que ce serait pour enlever Mme de Crécy qu'elle m'aurait fait venir? Hé! mais!... hé! mais!... c'est que je ne dirais pas non!... (Il se rapproche d'Alizon.)

ALIZON. — Paris était-il gai quand vous l'avez quitté?

HENRI. — Charmant, chère madame. Mais il faut vous dire que je suis un être d'exception et que j'adore Paris en toute saison.

ALIZON. — Moi aussi. C'est le seul endroit où on puisse avoir frais quand on veut. Et... le soir, au moins, on peut aller à Madrid, aux concerts...

HENRI. — Vous aimez les concerts?

ALIZON. — Comme on aime ce dont on est privé. Vous comprenez qu'avec le mari que j'ai ce n'est pas tous les jours que je vais aux *Ambassadeurs*.

HENRI. — Comme je vous plains!...

ALIZON. — Que voulez-vous... il est certain que je suis un peu grisette dans mes goûts...

HENRI. — Mais c'est adorable! il n'y en a plus!...

ALIZON. — On le dit. Alors... ça ne vous fait pas peur, à vous?...

HENRI. — Dites que j'ai toujours souhaité en rencontrer une...

ALIZON. — De sorte que, cher monsieur, vous auriez sans doute préféré ne pas quitter Paris, et vous abstenir de « La Farlède »?...

HENRI, de plus en plus près d'Alizon. — C'est-à-dire que, quand je me suis mis en route... eh bien, oui, j'ai eu un petit regret... Mais maintenant, depuis une heure...

Ils continuent.

IV

RECHERCHE D'UNE COMPENSATION

En pleine campagne, dans un chemin charmant. Hermine de Réserve, dans son boggy, a près d'elle son amie Viviane Ritouret. Viviane a vingt-deux ans; elle est toute jolie, toute fraîche dans sa robe rose. Elle ouvre sur les choses et sur les gens de grands yeux candides et étonnés. De

longs moments, elle reste silencieuse, rêvant. Parfois, elle s'exclame parce que la voiture passe auprès d'un champ parsemé de coquelicots ou de bluets; elle voudrait descendre et aller les cueillir. Parfois elle gronde Hermine qui pousse trop le cheval, à son gré : elle a des attendrissements pour cette bonne bête si vaillante. A un détour du chemin, entre les branches de quelques hauts peupliers, comme le soleil est descendu, on aperçoit, dans le ciel pâli, le mince, très mince croissant d'argent de la lune : et Viviane bat des mains, toute remuée par la poésie du paysage.

VIVIANE, qui vient de regarder Hermine. — Pourquoi ris-tu?

HERMINE, qui sourit, en effet. — Parce que je t'adore.

VIVIANE. — C'est ça qui te fait rire?

HERMINE. — Oui. Quand j'aime les gens, c'est qu'ils me plaisent, et quand j'ai près de moi les gens qui me plaisent, cela me rend contente.

VIVIANE. — Oh!... tu dois avoir une autre raison encore; tu as tes yeux de malice aujourd'hui.

HERMINE. — Tu veux le savoir? Eh bien, j'ai commencé une petite affaire et je crois qu'elle est en bonne voie.

VIVIANE. — Une affaire, toi? C'est bon pour ton mari, les affaires.

HERMINE. — Enfin, j'ai mis en train une petite combinaison qui m'a l'air de marcher. Je t'expliquerai peut-être cela un de ces jours.

VIVIANE, qui n'a pas compris, mais qui n'insiste pas. — Ah!... bien!...

HERMINE. — Oui... ce n'est pas mon secret à moi toute seule; c'est pourquoi je ne peux pas te raconter encore! c'est pour une amie..

VIVIANE. — Toi, tu as un cœur d'or! Tu vis pour tes amis.

HERMINE. — Mon seul bonheur est de les savoir heureux et mon grand chagrin est de les sentir tourmentés; aussi je fais tout ce que je peux... plus que je ne peux quelquefois, même plus que je ne devrais.

VIVIANE. — Comment, que tu ne devrais?

HERMINE. — Ne m'interroge pas! Mais c'est plus fort que moi.

VIVIANE. — Ah!... que tu es bonne! Que je suis contente, moi aussi, d'être avec toi en ce moment!

HERMINE. — Dis-moi donc, est-ce que ton mari viendra te retrouver à La Farlède?

VIVIANE. — Jamais de la vie! S'il vient me chercher au moment où je rentrerai à Paris, ce sera déjà bien beau! Il restera ici quarante-huit heures, pas plus.

HERMINE. — Les Chambres sont en vacances, pourtant?

VIVIANE. — Eh bien, et son journal? Et sa campagne contre le ministère Foulanoux qu'il espère bien renverser à la rentrée... je ne sais plus sur quelle question.

HERMINE. — Ça ne t'intéresse pas?

VIVIANE. — Je n'y comprends rien. Ah! non! ça ne m'intéresse pas!

HERMINE. — Quel âge a t-il au juste, Ritouret?

VIVIANE. — Bientôt quarante. Alors, tu comprends, il se ronge à attendre un portefeuille, maintenant que les ministres sont tous très jeunes.

HERMINE. — Seras-tu contente quand il sera ministre?

VIVIANE. — Je redoute ce moment-là plus que je ne saurais dire. J'ai peur d'avance de cette vie de représentation, de ces dîners, de ces fêtes...

HERMINE. — Oui... tu es faite, toi, pour une vie contemplative, la vie à la campagne.

VIVIANE. — Ici, c'est mon bon temps de vacances! (Sur un ton effrayé.) Oh! Hermine!... cette côte, devant nous!

HERMINE. — Ça monte un peu... mais, après, nous redescendons.

VIVIANE. — *Nèfle* ne pourra jamais grimper ça!

HERMINE. — Mais ne t'occupe pas de *Nèfle*. C'est une bête courageuse qui va nous enlever cette côte-là au trot, tu vas voir! (Hermine chatouille *Nèfle* du bout du fouet.)

VIVIANE. — Ne la bats pas!

HERMINE. — Quelle enfant tu fais!

VIVIANE. — Si tu veux, nous nous arrêterons en haut et nous lui donnerons des feuilles d'arbre.

HERMINE. — Mais oui, mais oui. (Changeant de conversation.) En somme, tu sors assez peu avec ton mari?

VIVIANE. — Très peu... Il ne tient pas beaucoup à me montrer; je suis trop insuffisante pour son milieu; je n'ai pas l'esprit souple pour deux sous et comme tous les gens qu'il voit ne vivent que d'intrigues...

HERMINE. — Ce n'est pas ton affaire, en effet, et tu dois t'y empêtrer, toi, avec ton joli petit cœur tout droit.

VIVIANE, étendant la main. — Regarde donc, là-bas, à l'horizon, le ciel devient joli... C'est tendre, mauve!...

HERMINE. — Tiens!... Crécy serait enchanté de t'entendre.

VIVIANE. — Crécy?

HERMINE. — Oui, Crécy, l'homme de tout ce qui est délicat, de tout ce qui est fin, subtil, l'amoureux des harmonies et des rythmes, des agonies de couleurs, des évanescences d'échos et des suavités de parfums !

VIVIANE, sérieuse et convaincue. — Il est très supérieur, n'est-ce pas, Pierre de Crécy?

HERMINE, d'un air distrait. — Il te plaît?

VIVIANE, naïve. — Oui. En tout cas, il me plaît plus que ce moqueur de Bollène. En voilà un qui a érigé le scepticisme en principe, dans sa vie et dans ses discours !

HERMINE. — Ce n'est pas le même homme que Crécy, pas plus que tu n'es la même femme qu'Alizon.

VIVIANE. — C'est vrai, Bollène et Alizon me paraissent s'entendre très bien.

HERMINE, convaincue. — Ils sont faits l'un pour l'autre.

VIVIANE. — Moi, vois-tu, Alizon me déconcerte un peu. Elle remue trop; elle rit trop; elle parle trop. Cette femme-là n'a jamais une minute de recueillement.

HERMINE. — Que voudrais-tu qu'elle en fît?

VIVIANE. — C'est très bon de rêver un peu.

HERMINE. — La rêverie nous met sur la pente de la tristesse.

VIVIANE. — Un peu de mélancolie ne me déplaît pas.

HERMINE. — Parce que tu sais qu'elle te va à merveille, hein?

VIVIANE. — Non... je t'assure que parfois, c'est bon de pleurer.

HERMINE, vivement. — Est-ce que ça t'arrive?

VIVIANE, résignée. — Mon Dieu... comme à tout le monde!

HERMINE. — Mais il ne faut pas, je ne veux pas. Ah ça! ton mari te rend si malheureuse que ça?

VIVIANE. — Non. C'est moi qui ai du vague à l'âme.

HERMINE. — Ah!... je te plains, va. Je sais bien que Ritouret n'est pas le mari qu'il te faudrait. Tu es faite pour être choyée, dorlotée, adorée...

VIVIANE. — Il ne faut pas demander tout ça à un député...

HERMINE. — Et tu es faite aussi pour adorer quelqu'un, le dorloter, le choyer...

VIVIANE, avec élan. — Oui... si je pouvais!

HERMINE. — Tu vois bien que tout cela est mal arrangé! Tiens, ce que tu me dis là, c'est justement ce que me dit Crécy.

VIVIANE. — Il n'est pas heureux non plus, lui?

HERMINE, *avec un gros soupir.* — Ah ! dieux ! non ; il n'est pas heureux ! Pense donc que son bonheur, ce serait de bercer sa femme dans un hamac et de lui réciter des vers !

VIVIANE. — J'aimerais bien cela, moi.

HERMINE. — Et de lui faire la cour, et de lui parler tendrement, et d'aller avec elle, seuls, tous les deux, rêver la nuit sous les clairs de lune pendant que les rossignols chantent !

VIVIANE, *pénétrée.* — Ah !

HERMINE. — Alizon, elle, elle aime le bruit, le mouvement, le monde... Ah ! non, ils ne sont guère faits l'un pour l'autre, et si jamais je me charge de marier des gens !

VIVIANE. — Crécy s'est plaint à toi ?

HERMINE. — Bien souvent, le pauvre garçon. Seulement, moi, que veux-tu ?... ça ne le consolait guère !

VIVIANE. — Pourquoi ?

HERMINE. — Pourquoi ?... mais parce que moi, je suis très heureuse en ménage et que les gens trop heureux ne savent jamais consoler ceux qui ne le sont pas.

VIVIANE, *rêveuse.* — Tu as peut-être raison.

HERMINE. — Tu comprends, moi, tout ce que je peux faire, c'est de comprendre ses aspirations, ses états d'âme. Je comprends très bien, comme, du reste, je comprends très bien les aspirations, les états d'âme d'Alizon, parce que j'ai l'esprit large, très ouvert, sans parti pris. Mais quand je me suis bien apitoyée, quand je les ai bien plaints tous les deux... eh bien, c'est fini. Mes paroles d'encouragement ne peuvent jamais les pénétrer beaucoup. Ils me savent trop en dehors de leur peine, étrangère à leur souci. C'est au point que, lorsque Jacques est ici, avec eux, je tâche que nous ne leur donnions pas trop le spectacle de notre amour, de notre bonne entente... je me doute bien que la vue d'un bonheur qui vous est refusé doit être une chose pénible...

VIVIANE, *un peu attristée.* — Elle prouve au moins que ce bonheur existe quelque part...

HERMINE. — La belle avance quand on est sûr de ne pas pouvoir l'atteindre, jamais ! Et quand, une fois, on est marié ! !

VIVIANE, *résignée.* — Oui, quand on est marié !

HERMINE, *avec un mouvement large.* — A moins d'user du grand moyen.

VIVIANE. — Divorcer ?

HERMINE. — Oh ! non, non !... pas divorcer... s'en tirer sans éclat, sans scandale...

VIVIANE. — Est-ce que tu tromperais ton mari, toi, si tu ne l'aimais pas?

HERMINE, très nettement. — Oui.

VIVIANE. — Oh!...

HERMINE. — Ecoute... Voilà : si je ne l'avais jamais aimé, si j'ignorais ce que c'est que l'amour, si j'étais comme beaucoup de femmes, je m'en tiendrais à ce que j'aurais appris, par manque de science et d'ambition. Mais maintenant que je sais ce que c'est que d'aimer et d'être aimée!...

VIVIANE, avec chaleur. — Tu le sais, toi!... Tu le sais, toi!...

HERMINE. — Eh bien, je crois bien que si ça venait à me manquer...

VIVIANE. — C'est que c'est très mal; c'est tout ce qu'il y a de plus mal de tromper quelqu'un.

HERMINE, avec désinvolture. — Bah!...

VIVIANE. — Moi, je ne pourrais jamais me décider.

HERMINE. — Et puis, il ne s'agit pas de tromper... on ne trompe pas en se laissant aller à la sympathie naturelle, en donnant de l'amitié à quelqu'un qui le mérite.

VIVIANE. — Tu crois?

HERMINE. — Enfin, voyons! Penses-tu que si ce pauvre Crécy; cherchant à déverser le trop-plein de son âme, rencontrait une femme qui le comprît, qui voulût bien s'en aller avec lui, la main dans la main, à travers ses beaux rêves... Crois-tu que ce serait un crime?

VIVIANE, hésitant. — Peut-être pas... c'est vrai!...

HERMINE. — Mais non, ce ne serait pas un crime, puisque cela le rendrait heureux... et son amie aussi... et que ça ne ferait du tort à personne.

VIVIANE. — Peut-être à Alizon?

HERMINE. — Alizon! Ça lui serait bien égal.

VIVIANE. — Tu crois?

HERMINE. — Si je crois!... Mais Alizon est toujours à cent lieues de ce que lui dit son mari!... Ce que je voudrais, c'est que Crécy rencontrât une amie, seulement une amie qui le comprît, qui devînt une confidente, une sœur...

VIVIANE. — Oui, cela serait bien... sûrement!

HERMINE. — Une sœur, tu entends, une sœur qui pense comme lui, qui l'écoute et lui réponde, qui aime les choses qu'il aime et ne refuse pas de rester, près de lui, de longues heures mélanco-

liques et rêveuses, sans parler presque, en regardant un paysage ou en se souvenant d'une mélodie entendue!

VIVIANE, *soulevée*. — Comme ce doit être beau!

HERMINE. — Parbleu, toi!... Toi qui es celle qu'il lui eût fallu!...

VIVIANE. — Moi?...

HERMINE. — Mais oui, toi! Toi qui pourrais avoir une influence souveraine sur cet esprit très curieux, très épris de beauté!

VIVIANE, *émue*. — Tu crois que moi?...

HERMINE. — Oui, je le crois... mais tu ne veux pas.

VIVIANE. — Pourquoi dis-tu cela?

HERMINE. — Parce que tu n'as pas vis-à-vis de Crécy un abandon sympathique suffisant pour l'encourager... Je vois bien qu'il n'ose pas te parler, qu'il n'ose pas commencer; c'est un timide.

VIVIANE, *sur un ton de confidence*. — C'est qu'il m'en impose tant à moi-même. C'est une âme de poète et je ne suis qu'une pauvre petite femme ignorante, inexpérimentée et douce. Je me sens tellement inférieure à lui!

HERMINE. — Non, tu ne lui es pas inférieure et c'est un rôle que tu devrais avoir le courage de prendre, être son amie d'âme.

VIVIANE, *qui songe*. — C'est que, il paraît que les amies d'âme finissent toujours par devenir autre chose!

HERMINE, *protestant*. — Oh!... Viviane... arrête-toi! Si je te donne un pareil conseil, c'est que je connais Crécy comme je te connais et que je n'ai à craindre aucune matérialité brutale pour abîmer la jolie communion que je souhaite entre vous deux. Crécy est un homme bien élevé!

VIVIANE. — C'est que, chérie, tu sais combien je suis vite effarouchée de certaines entreprises.

HERMINE, *avec feu*. — Si je le sais?... Pauvre petite!... tu es candide toi... Tiens!... c'est au point que parfois je ne veux pas croire que tu es mariée et que, devant toi, j'hésite à raconter des choses qu'on se dit souvent entre amies... Tu as, toi, l'âme toute blanche! Mais, justement, tu n'as rien à craindre avec Crécy, et tu pourras soulager sa peine... Que faut-il?... presque rien. Une petite main de femme et un sourire?

VIVIANE. — Tu crois?... Ainsi tu crois?...

HERMINE. — Et je t'en prie, dépêche-toi.

VIVIANE. — Oh!... me dépêcher!... pourquoi?...

HERMINE. — Parce que... parce que j'ai peur qu'il n'ait plus de chagrin encore, bientôt.

VIVIANE, touchée. — Qu'est-ce que tu dis ?... qu'est-ce qui le menace ?...

HERMINE, perfide. — Oh !... je ne sais pas, je ne sais rien... j'ai peur... Alizon est si bizarre !...

VIVIANE, vivement. — Mon Dieu ! Est-ce qu'Alizon le tromperait ?

HERMINE. — Oh !... je ne dis pas cela !...

VIVIANE. — Pourtant... tu as peur... tu me dis que tu as peur ?

HERMINE. — Oui... tout de même. Pas qu'Alizon oublie ses devoirs, non ; mais... Alizon a une nature tout à fait opposée, tu comprends... En ce moment elle ne comprend pas Crécy, mais elle le supporte... Eh bien, je m'aperçois que ce pauvre garçon commence à l'agacer un peu, à l'énerver...

VIVIANE. — Est-ce possible !

HERMINE. — Oui, ça commence... Alors, un beau jour, Alizon pourra l'envoyer promener, lui répondre... je ne sais quoi... une dureté..., quelque chose qui lui fera de la peine...

VIVIANE. — Pauvre Crécy !

HERMINE. — Et alors, pense comme ce sera terrible de se voir ainsi méconnu et de n'avoir personne... personne à qui faire une confidence !

VIVIANE, pénétrée. — Oui, oui... je comprends, je veux bien.

HERMINE. — Tandis que, s'il peut compter sur la sincère amitié d'une femme comme toi...

VIVIANE, qui a des larmes aux yeux. — Ma chérie..., je te remercie de m'avoir indiqué cette tâche...

HERMINE. — Et toi, toi aussi qui es si seule moralement avec le mari que tu as !

VIVIANE. — Hélas !

HERMINE, gaie. — Tout cela peut si bien s'arranger ! Tiens, ce soir, après dîner, va causer avec lui, emmène-le sur la terrasse...

VIVIANE. — Je tâcherai d'oser !

HERMINE. — Je t'aiderai, va !

Cependant, après un très long tour dans la campagne, pendant lequel, trop absorbée par sa conversation, Viviane n'a rien remarqué du paysage, les deux amies sont revenues dans la grande allée qui mène à « La Farlède ». Viviane s'exclame : « Déjà de retour ! »

HERMINE, arrêtant le boggy à la grille. — Voilà ce que c'est que de bavarder, ma chérie.

VIVIANE, très animée, un peu grise, descend la première et, dans son besoin d'expansion, va embrasser le nez de *Nèfle*.

VIVIANE, à Nelle. — Pauvre petite..., moi qui voulais te donner de la bonne verdure... tout à l'heure, je vais t'apporter du sucre, va, ma bonne bête!

V

UNE CERTAINE GRAVITÉ EST PARFOIS NÉCESSAIRE

Dans la salle à manger du château. Il est près de minuit. Après une longue promenade en mail, après le dîner qui eut lieu à Chartres, on est revenu fort tard à « la Farlède », où un souper froid attendait les hôtes de Mme de Réserve. Depuis deux heures de l'après-midi, c'est-à-dire depuis le départ, Bollène n'a pas cessé de serrer de très près Alizon de Crécy, tandis que, de son côté, Crécy n'a pas cessé « d'échanger des vues » avec Viviane Ritouret. Mme de Réserve, qui conduisait, et était tout à son attelage, n'interrompit pas les conversations. En ce moment, elle préside la fin du souper; une certaine griserie flotte dans l'air : bruyante et rieuse vers Bollène et Alizon; recueillie, presque silencieuse, chez Crécy et Viviane; mais il est visible que les deux couples ne s'occupent pas de ce qu'ils mangent. Hermine de Réserve n'en demeure pas moins négligée, oubliée; mais elle ne fait rien pour forcer ses invités à songer à elle: au contraire, il semble qu'elle se complaise en son isolement, et, indulgente, propice, souriante, on dirait une petite maman qui couve des yeux ses mioches à la dînette. Elle vient d'entendre ceci dans le coin des rieurs.

ALIZON, rouge, animée, l'œil luisant et plein de rires, ses beaux cheveux noirs un peu en désordre, elle frappe Bollène avec une rose. — Taisez-vous, Bollène! Taisez-vous!... J'ai compris, n'insistez pas!

BOLLÈNE, la mangeant des yeux. — Je n'ai plus rien à dire, sinon que vous devriez faire la même chose pour moi.

Et pendant qu'Hermine se demande de quelle chose parlait Bollène et qui avait fait ladite chose pour un autre, voilà que, par une baie ouverte sur la nuit tiède, glisse jusqu'aux convives un immatériel, et transparent, et pâle, et tendre rayon de lune, si bien que Viviane et Crécy poussent une exclamation extasiée et que Crécy se penche vers Viviane.

CRÉCY, à voix basse. — Ah! partir avec vous, en ce moment, tenez... partir au fond du parc, gagner l'étang endormi sous la lune! Aller nous mirer dans son eau silencieuse, tandis que les cygnes passeront lentement dans cette clarté qui tombe du ciel comme un voile d'argent!

Or, Viviane se lève, obéissant à cette prière qui est pour elle une injonction, et tous le deux, par le perron, descendent à pas rythmés, automatiques, vers les grands arbres aux dessous mystérieux et sombres. Ni Alizon, ni Bollène ne les ont vus partir. — Hermine de Réserve se lève à son tour. Il lui est venu cette pensée que puisqu'on s'occupe aussi peu d'elle, c'est que sa présence n'est sans doute pas indispensable; et elle disparaît sans éveiller l'attention des deux qui sont restés et qui continuent à se reconter des histoires pour eux tout seuls.

ALIZON, donnant des petites tapes sur les mains entreprenantes de Bollène. — J'ai dit oui, mais... à Paris.

BOLLÈNE. — Parbleu !... j'aurais dû m'y attendre. La campagne m'a toujours porté malheur.

ALIZON, scandalisée. — Ah bah !... Et où venez-vous d'avoir cette veine de faire ma connaissance, sinon à la campagne ?

BOLLÈNE. — Soit, mais vous voyez bien que ce qui avait bien commencé tourne mal.

ALIZON. — Qu'est-ce qu'il vous faut ?... J'ai dit : « Oui ». C'est quelque chose, cela !

BOLLÈNE, lui versant du champagne. — Un « oui » à longue échéance, c'est comme si vous ne disiez rien. — Buvez donc !

ALIZON. — Merci !... Je vais être grise tout à fait. — C'est comme si je ne disais rien ?

BOLLÈNE, qui a pris des fraises dans une coupe et les laisse tomber dans le verre d'Alizon. — Parfaitement ! Vous croyez que vous vous engagez, et vous n'engagez rien du tout.

ALIZON. — A cause ?

BOLLÈNE. — A cause que jusqu'au « oui, tout de suite », je resterai amoureux de vous...

ALIZON. — Tant mieux si vous êtes drôle !

BOLLÈNE. — Je répéterai toujours la même phrase.

ALIZON. — Ah ! non, alors !

BOLLÈNE. — Je serai bien forcé, puisque vous ne me mettrez pas à même de découvrir de nouvelles et jolies choses, de quoi généraliser mes compliments. Vous voyez bien !... Et je vous assommerai, et vous vous ne voudrez plus !

ALIZON. — Si j'ai promis, je voudrai bien.

BOLLÈNE. — Mais si ça dure trop, ça ne sera plus la même chose ! Nous aurons eu le loisir de nous faire une foule d'illusions l'un sur l'autre, de nous imaginer que ce sera des mille et des cents...

ALIZON, riant. — Oh ! oh !...

BOLLÈNE. — Et nous aurons des déceptions.

ALIZON, avec un air de profonde réflexion. — C'est bien possible ! — Mais qu'est-ce que vous faites donc avec ces fraises ?

BOLLÈNE. — Je vais vous les faire manger. (Il se penche vers Alizon, l'entoure de son bras et s'apprête à lui porter aux lèvres une fraise trempée de champagne.)

ALIZON, se reculant vivement. — Vous êtes fou ! que va-t-on dire ?

BOLLÈNE. — Qui?... nous sommes seuls.

ALIZON, constatant qu'en effet ils sont seuls — Mais... où sont-ils, les autres?

BOLLÈNE. — Enfuis!

ALIZON. — Mon mari?

BOLLÈNE. — Laissez-le tranquille... il doit être avec Mme Ritouret à se baigner dans le clair de lune. Vous avez bien vu que, depuis tantôt, ils ne se quittent pas!

ALIZON. — Grand bien leur fasse! Mais Hermine?... où est Hermine?

BOLLÈNE. — Je parie que Mme de Réserve est dans sa chambre où elle écrit des tendresses à son mari. Elle se croirait perdue si elle ne lui écrivait pas tous les jours.

ALIZON. — Quelle heure est-il?

BOLLÈNE. — Minuit et demi.

ALIZON. — Dieux!... Je vais me coucher!

BOLLÈNE. — Oui... dépêchez-vous. — D'abord, mangez cette raise. (Il a pris une grosse fraise dans le verre et il la lui tend.)

ALIZON. — C'est bon, les fraises comme ça?

BOLLÈNE. — Je n'en sais rien. Mais ce sera très joli de vous la faire manger. (Alizon entr'ouvre la bouche; Bollène pose la fraise entre ses lèvres, très délicatement.)

ALIZON, suivant une idée. — Pourquoi voulez-vous que je me dépêche d'aller me coucher?

BOLLÈNE. — Pour aller vite vous rejoindre.

ALIZON, riant. — Eh bien, vous ne vous embêtez pas, vous!

BOLLÈNE, modeste — Oh! ce n'est pas héroïque. Ma chambre touche la vôtre et votre mari habite au bout du corridor.

ALIZON. — Et si mon mari arrive chez moi tout d'un coup.

BOLLÈNE. — Mais non! mais non!

ALIZON. — Qu'est-ce que vous en savez?

BOLLÈNE. — Je n'en sais que ce que vous m'en avez dit, et alors je n'ai pas peur de ça. Crécy ne m'a pas l'air d'un homme auquel une idée vient, comme ça, au milieu de la nuit et qui éprouve tout d'un coup le désir de vous la communiquer.

ALIZON. — Hélas!

BOLLÈNE. — Ne gémissez pas... je suis là!

(*A suivre.*) Pierre VALDAGNE.

LE VILLAGE CHINOIS[1]

(Suite)

SECONDE PARTIE

IV

Le temple des ancêtres n'était pas le seul édifice remarquable de Yan-laou-doun. En suivant un sentier étroit et sinueux, M. Krassnov atteignit facilement un autre temple dont l'architecture rappelait beaucoup celle du premier, mais qui était formé d'une succession de cellules. Dans chacune de celles-ci une rangée d'enfants pâles étaient penchés sur leur ouvrage et tellement absorbés, que même l'apparition du monstre étranger n'eut pas le pouvoir de leur faire lever la tête.

La Chine ne possède pas d'établissements scolaires comme les nôtres, ni des écoles de village comme au Japon. Les enfants reçoivent l'instruction à la maison, et une fois par an viennent passer des examens de concours dans l'étrange bâtiment que nous venons de décrire, et qui renferme, outre le temple du dieu de l'instruction publique, une salle pour le conseil académique, des chambres à coucher pour les administrateurs et une masse de petites cellules pour les candidats.

A Yan-laou-doun, la commission d'examen se contentait de distribuer des prix pour le meilleur travail, celui qui démontrait que les élèves possédaient les connaissances élémentaires. Les villageois qui désirent continuer leurs études vont à la ville, où les programmes scolaires sont plus étendus et où ils peuvent obtenir des grades qui leur confèrent le droit de prétendre aux plus humbles emplois dans l'administration. Muni de ce diplôme, le

(1) Voir le numéro de *La Lecture*, du 11 août.

Chinois peut aller dans le chef-lieu passer des examens supérieurs et continuer ainsi ses études en subissant de nouvelles épreuves jusqu'à sa vieillesse blanche. Au village, l'édifice des examens ne s'ouvre qu'au moment des concours et tous les autres mois de l'année il reste désert. L'herbe pousse dans la cour, les boiseries moisissent et s'imprègnent d'humidité. Les études se font dans des écoles familiales où les enfants du même clan prennent ensemble des leçons d'un instituteur engagé par les parents des élèves, et dont les fonctions consistent à donner aux paresseux des coups de baguettes sur les doigts et à infliger d'autres punitions qui ne sont pas inconnues en Europe, même de nos jours, conformément au proverbe : « Un châtié en vaut deux non corrigés. »

M. Krassnov assure qu'en général l'instituteur, orné d'énormes lunettes de cristal, avait l'air très bon enfant et que son rôle se bornait à maintenir l'ordre dans la classe et à donner à ses élèves des pages entières à apprendre par cœur sans autres explications. Les instituteurs se recrutent d'ordinaire parmi des personnes qui ont passé des examens pour l'obtention de hauts grades et qui ont échoué, ou n'ont pas reçu les places qu'ils ambitionnaient.

La période scolaire commence en Chine à l'âge de six ans et le programme de l'instruction primaire comprend neuf livres. Comme la langue chinoise n'a ni alphabet, ni grammaire, l'enfant commence par apprendre par cœur des sentences faciles et le livre est considéré comme su, lorsque l'élève peut le réciter et l'écrire de mémoire de la première à la dernière lettre. Le premier livre de lecture est le *Sam-tsy-King* ; l'écolier en l'apprenant, se familiarise avec les caractères les plus importants de l'écriture chinoise et les règles élémentaires de la sagesse des Célestes. Ce livre, qui est en vers de trois pieds, commence en ces termes :

« La nature humaine est belle par elle-même, — et les hommes par leur nature sont frères, — mais en réalité ils sont séparés. — Si on ne leur donne pas d'instruction, — leur nature se déprave. »

Suit la définition de l'instruction et son éloge.

« Si vous n'apprenez pas quand vous êtes jeunes, — que ferez-vous dans votre vieillesse? — Car le diamant, si on ne le taille point, n'est pas apprécié comme une pierre précieuse. Et si à l'âge mûr vous n'étudiez pas, — vous ne comprendrez jamais les règles élémentaires de la vie. »

Le livre donne ensuite les règles de la morale chinoise, qui consiste dans le respect des père et mère et des aînés ; des bases de la

science chinoise, des notions d'arithmétique, la connaissance des principaux astres, des saisons, des points cardinaux, les éléments, les vertus, les animaux et les plantes domestiques, les sensations, les instruments de musique, les noms des parents, les noms des livres sacrés de Koung-Fou-Tsen et un résumé de leur contenu. Puis vient un sommaire de l'histoire de la Chine qui se termine de nouveau par une invitation à étudier avec zèle et des exemples tirés de la vie des savants. Voici la traduction littérale de la conclusion de ce premier livre de lecture des petits Chinois :

« Au commencement Tchung n'avait pas pour maitre le jeune Gheangto.— Les sages de l'antiquité, eux-mêmes, étudiaient avec zèle. Tchogou, un homme d'État, lisait les dialogues de Koun-Fou-Tsen, — et lui aussi, bien qu'il fût si haut placé, étudiait avec zèle. — Le premier d'entre eux écrivait sur la racine du bambou. — Et tous les deux, bien que privés de livres, cherchaient activement à s'instruire. — Pour éviter le sommeil l'un d'eux attachait ses cheveux à un timon. — Et l'autre se transperçait les cuisses avec une alène. — Quoique privés d'éducation, ils étaient studieux : — L'un lisait à la lumière d'une luciole et l'autre à la clarté du reflet de la neige. — Et lors même que leurs parents étaient pauvres, ils ne négligeaient pas la science.. — L'un lisait en trainant des chars, l'autre en attachant les livres aux cornes de sa charrue. — Ainsi, plongés dans le travail, ils continuaient à étudier.

« Sao-Laoutseoun, à l'âge de vingt-sept ans, — commença à étudier avec zèle et tourna son esprit vers les livres. — Cet homme, à son âge, regrettait d'avoir commencé si tard. — Vous, pendant que vous êtes jeunes, pensez à ces choses. — Comme Meng-Taou, à l'âge de quatre-vingt-deux ans — il occupa la première place au palais parmi les savants; — ainsi se termina sa vie, et tous le considéraient comme un prodige. — Mais vous, jeunes écoliers, ne cessez pas d'être appliqués. — Young a pu lire les Odes à l'âge de huit ans. — Et Pey à sept ans comprenait le jeu d'échecs. — Ils étaient capables et hautement estimés par les hommes. — Et vous, jeunes élèves, suivez leur exemple.

« Tsae-Wanke savait jouer des instruments à cordes ; — Zenon-Taovan savait aussi chanter et jouer. — Toutes les deux, bien qu'elles fussent des fillettes, étaient intelligentes. — Et vous, mes enfants, vous devez aussi être appliqués. — Liou-Tan de la ville de Tanga, à l'âge de sept ans, a été prié de corriger les écrits, —

tant il était savant quoique si jeune. — Et vous, jeunes écoliers, imitez son exemple.

« Les chiens font la garde la nuit, le coq annonce le matin, — Comment les hommes peuvent-ils respecter celui qui refuse d'étudier? — Le ver à soie file la soie, l'abeille fait son miel, — l'homme qui néglige l'étude est au-dessous de la bête. — Qui apprend dans son jeune âge et étudie dans son âge mûr — répand son influence sur le gouvernement et fait du bien au peuple. — Il glorifie son nom, il rend glorieux ses parents. — Il projette des rayons de gloire sur ses ancêtres et enrichit les générations futures. — D'autres laissent à leurs descendants des caisses d'or. — Moi, pour enseigner les enfants je n'ai laissé que ce petit livre. — L'amour du travail a du mérite, le jeu ne nourrit pas. — Soyez toujours sur vos gardes, travaillez de toutes vos forces. »

Quatre cents millions de Chinois apprennent par cœur le *Sam-tsy-King*. Les classiques forment le second livre qu'on met entre les mains des écoliers, ils contiennent mille lettres parmi lesquelles il ne s'en trouve pas deux de semblables. C'est encore un livre de vers qui enseigne les règles de la morale et qui répète le premier livre avec plus de détails.

Les autres ouvrages, comme par exemple *Les vingt-quatre modèles d'amour filial*, ont le même caractère de morale didactique. On y trouve des récits touchants d'enfants qui se sont vendus en esclavage pour enterrer dignement leur père. Ou encore l'histoire d'un garçon qui, connaissant le goût de sa mère pour le poisson frais en hiver, s'en allait par le froid et le vent sur la glace, se penchait sur les trouées, et le poisson venait à son appel. Parmi d'autres modèles de piété filiale, le livre cite un certain Laï, qui pour faire oublier à ses vieux parents le nombre de leurs années, ayant déjà lui-même atteint l'âge mûr, s'habillait en enfant et se livrait à des jeux de gamin. Un autre, un pauvre diable, ne pouvant nourrir sa mère et son fils, avait résolu d'enterrer ce dernier tout vif, « car, disait-il, nous pouvons avoir encore des enfants, mais si nous perdons notre mère, personne ne nous la rendra. » Ayant obtenu le consentement de sa femme, il se mit à creuser une tombe pour exécuter son projet, mais, ô miracle! voilà que sa pioche heurte une urne pleine d'or et portant cette inscription: « Le ciel donne cette récompense au fils qui a bien fait son devoir. Que les autorités et les voisins se gardent de toucher à lui. »

Parallèlement avec la lecture de ces livres les enfants apprennent

les innombrables signes chinois et s'exercent à les tracer au pinceau ; c'est un art très compliqué, car il faut les dessiner avec élégance et précision ; les examinateurs sont très difficiles sur ce point. Pour saisir la difficulté qu'éprouve un Chinois à se familiariser avec tous ces signes, il faut se rappeler que la langue compte actuellement 260 000 lettres, dont 40 000 sont d'usage courant. Les neuf volumes des classiques chinois en renferment 4610. Mais dans les dissertations les Chinois se plaisent à reproduire les plus rares et donnent la préférence aux plus anciennes. Le zèle des savants, en ce sens, va si loin que, tout en écrivant des livres incompréhensibles pour la plupart de leurs compatriotes, ils font les fautes les plus grossières dans l'orthographe ordinaire.

Pourtant, la difficulté qu'offre cet immense alphabet, où chaque mot est représenté par une lettre, n'est pas aussi grande qu'il paraît au premier abord. Ces signes sont l'expression même de la manière de penser des Chinois et de leur conception des choses. Primitivement ils étaient censés reproduire les objets eux-mêmes, mais, pour abréger on a rejeté tant de parties essentielles que l'explication seule du professeur peut vous faire comprendre que, par exemple, le signe ʌ signifie un homme, ou qu'une brebis peut être représentée par une série de petits traits figurant les jambes et les cornes de l'animal. Les idées sont exprimées par une combinaison de ces signes, ainsi deux arbres font un bois et trois arbres une épaisse forêt. Le soleil avec la lune figurent l'éclat ; un homme dans une boîte est un prisonnier. Une femme près d'une fenêtre exprime la jalousie. Une femme et une brosse indiquent la ménagère ; deux femmes ensemble une querelle, et trois femmes réunies une méchante intrigue.

Lorsque l'élève possède ces livres élémentaires il passe aux philosophes : 1° Les *Entretiens* de Koung-Fou-Tsen ; 2° la *Grande science ;* 3° la *Science du milieu ;* 4° *Mencius ;* 5° le *Livre des mutations*, la plus ancienne des œuvres de Koung-Fou-Tsen ; 6° le *Livre des hôtes*, recueil des plus anciennes ballades populaires ; 7° le *Livre de l'histoire* ; 8° les *Annales du printemps et de l'automne* ou *l'histoire de Lou, la ville de Confucius* et 9° le *Livre des cérémonies* . Le contenu de ces neuf livres n'est pas considérable ; ils forment sept petits volumes in-octavo, mais chacun d'eux est accompagné de commentaires assez développés pour remplir toute une bibliothèque. Lorsqu'un élève se croit suffisamment préparé il se présente aux examens et le nom de l'heureux candidat

est inscrit sur les portes du *Yamoun*, la maison du fonctionnaire du village. Les personnes qui subissent avec succès l'épreuve des examens dans le chef-lieu, en présence d'une commission composée du préfet et du chancelier de la littérature, reçoivent le grade de *sints'aï* correspondant à notre brevet de maturité. Le *sints'aï* a le droit de porter une robe de soie bleue brodée de noir avec une ceinture à boucle d'argent et un bonnet orné d'une boule de même métal. Les candidats reçus se présentent revêtus de ce costume devant le préfet, puis célèbrent un office divin et rentrent chez eux pour recevoir les félicitations de leurs amis.

Mais ce n'est que le commencement des épreuves. Tous les trois ans, siège dans le chef-lieu une commission d'examen dont le président est envoyé par l'empereur lui-même. Il reçoit de la municipalité une rémunération très élevée et de chaque candidat une somme d'environ 150 francs sans parler des dîners fastueux qu'il faut lui offrir.

Les concurrents subissent leurs examens dans des loges numérotées. M. Krassnov a mesuré plusieurs de celles-ci, et la plus grande ne dépassait pas cinq pieds carrés; tout le mobilier consiste en une table, un banc qui doit servir de lit et un petit fourneau pour cuire les repas, car chacun apporte des provisions pour deux jours. Lorsque tous les candidats sont en loge ils prêtent le serment de faire loyalement leurs compositions, puis les portes sont fermées et scellées. Deux jours après, à un signal donné, on rouvre tout, et ceux qui ont fini sortent au bruit de trois coups de canon et des vibrations des gongs. Ceux qui n'ont pas eu le temps de terminer ont droit à trois heures supplémentaires. Les sujets les plus brillants reçoivent le grade de *chizën* (le victorieux), et ils sont invités à dîner chez le gouverneur.

Les examens suivants sont passés à Pékin, en présence de membres de la famille impériale et confèrent le grade de *Tchinschi* (le savant victorieux). Sur 6000 candidats il n'en est guère reçu plus de 5 %, dont les meilleurs sont ensuite examinés par l'empereur lui-même et admis aux plus hautes fonctions de l'État. Il va sans dire que le plus souvent ces épreuves se passent à l'aide de pots-de-vin et la littérature chinoise est remplie de lamentations sur cet abus.

Les examens pour les fonctions militaires sont beaucoup moins compliqués, car on n'y demande qu'une connaissance superficielle des classiques et l'on exige avant tout de l'habileté au tir et à d'autres exercices militaires.

En somme un Chinois qui aspire aux grades élevés doit passer toute sa vie en examens. Aussi n'est-il pas surprenant que M. Krassnov ait vu souvent parmi les candidats des vieillards de soixante-dix ans. Ces interminables études ont pour effet que celui qui est enfin arrivé à distancer ses trop nombreux concurrents n'a plus d'autre ambition que de rattraper le temps perdu pour le plaisir, se livre à la débauche et arrondit rapidement sa fortune au moyen de concussions effrénées. De là beaucoup de malversations et de crimes impunis et encore plus d'innocents châtiés à tort. Sans exagération l'on peut dire que les Yamouns de village sont de vraies sentines morales. Il est rare qu'un fonctionnaire conserve plus de trois ans sa charge, ce qui l'oblige, pendant qu'il y est, à profiter le plus possible des ressources qu'elle offre. On traite d'ailleurs en Chine assez familièrement les fonctionnaires et sous ce rapport il règne une simplicité de mœurs patriarcale. Les domestiques s'assoient en présence des maîtres et prennent souvent part à la conversation. Toute la maisonnée dîne ensemble. Ce sentiment d'égalité démocratique vient de ce que tout Chinois peut en s'instruisant prétendre aux plus hautes fonctions, si modeste que soit son origine, et d'autre part la confiance absolue qu'ont les Célestes dans les compensations de la vie future, persuadant le pauvre et l'opprimé qu'ils renaitront riches et opulents, tend aussi à diminuer les distances hiérarchiques. Par contre, la femme en Chine est traitée en inférieure, mais beaucoup moins au village, où elle partage les travaux de l'homme et mène à peu près la même vie que lui, tandis qu'à la ville son existence est plus sédentaire.

V

Il était difficile, pour ne pas dire impossible, au professeur russe de voir la femme chinoise dans l'intimité de sa vie familiale, de façon à pouvoir se former une juste idée de son sort ; je préfère laisser à une de ses compatriotes, Mme Potamina, qui a fait dernièrement des séjours prolongés en Chine, le soin de la présenter à mes lecteurs. La voyageuse russe a eu l'impression que dans le Céleste empire les femmes de toutes les classes se ressemblent, et elle croit que cela vient de ce qu'elles sont toutes également ignorantes. Elle n'en a pas rencontré une seule qui sût lire et écrire. La

forme du vêtement est la même aussi à tous les degrés sociaux. Les étoffes sont en général d'une seule couleur, de coton bleu foncé pour les femmes de la classe moyenne et les paysannes, de soie plus claire pour les dames de la haute société. Le costume ordinaire consiste en une longue tunique tombant jusqu'aux genoux sur de larges pantalons bouffants attachés à la cheville par un ruban, des bas et de petits souliers blancs de soie brodés.

Toutes les Chinoises, la mendiante comme la femme du mandarin, portent chignon. Il est vrai que la coiffure diffère chez les dames et les paysannes, mais elle n'est ni moins compliquée ni encombrante chez celles-ci et réclame tout autant de rubans, d'épingles et de peignes. Seulement les dames se coiffent tous les jours, les paysannes beaucoup moins souvent. Les femmes riches emploient des épingles d'or et des ornements de prix, les autres des épingles de cuivre et de la verroterie.

On peut en dire autant d'une autre particularité des Chinoises, l'exiguïté de la chaussure ou plutôt la coutume de se mutiler les pieds, pour les faire plus mignons. Nous croyons généralement que cette mode est spéciale aux classes supérieures et un signe d'aristocratie ; c'est une erreur : elle est répandue dans toute la population féminine comme une prescription sacrée et immuable. Il y a des exceptions, mais elles ne tiennent pas à la différence de la condition sociale. Les femmes des plus hauts dignitaires de la cour ne se mutilent pas les pieds, parce qu'elles appartiennent pour la plupart à la race mandchoue. A Pékin et dans ses environs, on rencontre souvent des femmes à grands pieds mais ce sont également des Mandchoues, que les Européens distinguent difficilement des Chinoises, à cause de la similitude de costume. On respecte la forme naturelle du pied dans la province de Fokien. Dans tout le reste de l'empire, c'est l'usage barbare qui prévaut, en prenant, suivant les régions, des proportions monstrueuses.

Le pied d'une belle doit pouvoir tenir dans une tasse à thé et, en effet, la distance entre le talon et l'extrémité de l'orteil est souvent de dix centimètres au plus. Dans certaines provinces, les petites bourgeoises et les paysannes qui veulent faire les élégantes portent les mêmes chaussures miniatures que les dames, mais dans les régions montagneuses et là où les femmes doivent travailler aux champs, les pieds sont beaucoup moins raccourcis. On commence l'opération à l'âge de trois ans ; quelquefois on la retarde jusqu'à sept ans ; la pauvre fillette souffre cruellement, car on lui enserre

le pied d'un ruban long de trois mètres ne laissant libre que l'orteil tandis que tous les autres doigts et la plante du pied sont repliés du côté du talon, afin de faire ressortir le cou-de-pied. Plus tard, on introduit dans ce creux ainsi formé une rondelle de bois élargie par le bas, qui, avec l'orteil, supportent le soulier pointu et à haut talon. Les femmes qui travaillent ne portent pas de rondelle intérieure. Les patientes sont souvent malades tout le temps que dure cette mutilation et remplissent, pendant des journées entières, la maison de leurs cris, mais les parents soucieux de l'avenir de leurs filles restent inexorables; Mme Potamina a vu pourtant une pauvre grand'-mère se laisser attendrir par les cris de sa petite-fille et lui retirer le bandage. Mais, dans ce cas, ce n'est que partie remise; un ou deux ans plus tard la fillette sera de nouveau astreinte au même supplice; seulement, comme elle est plus raisonnable, elle ne crie plus, elle comprend que c'est nécessaire. Les Françaises ne sont pas les seules femmes qui savent que, pour être belles, il faut souffrir.

D'ailleurs, tandis que les missionnaires catholiques belges s'élèvent contre cette coutume, les missionnaires français n'ont pas le courage de s'y opposer, et les petites écolières chrétiennes continuent à avoir les pieds mutilés. Grâce à cette déformation, les Chinoises se courbent en marchant et sont obligées de s'aider des bras, qu'elles balancent; s'il faut aller vite, elles n'hésitent pas à se servir de béquilles. Lorsqu'elles sont debout, elles cherchent un mur pour s'appuyer. Dans ces conditions, elles préfèrent la vie sédentaire et souffrent sans cesse de névralgies. Ne pouvant se sauver en cas de danger, les Chinoises, surtout les paysannes, tombent chaque année en grand nombre victimes des loups ou des sangliers.

La mutilation des pieds a son contre-coup dans toute l'économie du ménage chinois. Là où il y a un peu d'aisance, la plupart des travaux sont exécutés par des hommes; on a presque toujours des cuisiniers. La Chinoise n'a aucun goût pour la propreté, et, ne pouvant se tenir droite sur ses pauvres pieds, ne se soucie guère d'entretenir sa maison. La vaisselle, les tables couvertes de poussière, ne sont que rarement lavées et toujours sommairement. Les Chinois ne gardent jamais de provisions au logis et achètent chaque jour les vivres nécessaires. En revanche, la femme prend grand intérêt aux affaires de son mari et reste toute la journée dans la boutique, à la caisse. S'ils tiennent un restaurant ou un hôtel, elle ne s'éloigne pas du fourneau. La villageoise aide le paysan dans

tous les travaux qu'elle peut exécuter assise ou à genoux. Dans les ménages pauvres, quand il n'y a pas de bétail, pas même d'âne, elle doit moudre le blé avec la meule. Elle s'attelle à la manivelle et tourne en rond, comme un cheval. Il y a des villages où les femmes font toutes le même ouvrage. Mme Potamina en a vu où elles tissaient toutes du coton au métier. Ailleurs, elles fabriquent des fleurs artificielles; une partie des ouvrières ne préparent que les feuilles, d'autres les pétales, les troisièmes les montent sur des tiges. Ces fleurs sont très à la mode et toutes les jeunes femmes en portent dans leurs cheveux, même les paysannes.

Il est très difficile de définir si la Chinoise est religieuse. Autrefois, il y avait beaucoup de couvents de femmes en Chine, mais au cours de ses voyages, Mme Potamina n'en a point vu ni entendu mentionner. Les femmes vont rarement aux temples; il y a même dans les calendriers des jours spéciaux pour leurs dévotions. Une fois, à Tien-Tsin, Mme Potamina a vu dans le temple de Kvan-In-Poussa, une jeune Chinoise qui priait avec ferveur. Kvan-In-Poussa est la divinité féminine; elle représente la charité et la fécondité. La vie de cette divinité est tout un roman, dont les péripéties sont le sujet favori des peintres chinois. Le jour de sa fête on voit sur le fleuve des barques chargées exclusivement de femmes parées. Les musiciens sont les seuls hommes admis. Pendant ces fêtes les femmes peuvent faire visite à leurs parents; les nouvelles mariées, après les premiers jours du nouvel an qu'elles passent avec leurs maris, vont chez leur mère. Elles se rendent aussi à la maison paternelle quand il y a décès dans la famille et font partie du convoi funèbre. En signe de deuil elles portent une tunique blanche, des souliers blancs et se couvrent la tête d'un mouchoir blanc. Elles estiment qu'il est de leur devoir d'aider à la veuve et aux enfants du défunt à pleurer leur mort. Elles poussent des cris et des lamentations rythmées, mais elles ne sont pas tenues de se montrer affligées tout le temps, car leurs lamentations peuvent être coupées de conversations frivoles et de rires.

Mme Potamina n'a pas eu la bonne fortune de pouvoir assister à une noce en Chine. Une fois, cependant, elle a croisé dans la rue un cortège d'hommes et de femmes en habits de fête précédés d'une musique. C'était la dot de la fiancée qu'on portait triomphalement à la maison de l'époux. Tous les objets qui la composent doivent être exposés aux yeux du public, et comme les Chinois aiment en toutes choses le faste et le clinquant, ils ajoutent à la dot réelle

beaucoup d'articles de luxe qu'ils louent dans des magasins. Il y a pour cela dans toutes les grandes villes des maisons spéciales qui livrent à peu de frais vêtements, meubles et vaisselle pour faire figure.

Ce qui m'étonne le plus, c'est que cet exemple n'ait pas encore été suivi à Paris; bien des petites bourgeoises s'en accommoderaient.

Les Chinoises sont des mères très tendres et elles aiment beaucoup à fêter l'anniversaire de la naissance de leurs enfants. Souvent, au lieu de leur donner des prénoms, elles les désignent par des nombres rappelant l'âge du grand-père, de la grand'mère ou quelque grand événement. Parfois elles prient des étrangers de choisir un nom pour leurs fils ou leurs filles. Mme Potamina reçut cette marque d'estime ; le père et la mère lui amenèrent son filleul avec une poule et un plat d'avoine fermentée, avec laquelle on prépare une sorte de *kvass*. Elle chercha dans le dictionnaire chinois et découvrit le nom de Lellian (le fort) et elle en baptisa le marmot à l'entière satisfaction de son père et de sa mère.

Les Chinoises ont en général beaucoup d'enfants ; en tout cas les villages fourmillent de marmaille. Il est vrai qu'on voit en Chine de nombreux enfants abandonnés, et dans plusieurs villes il y a des asiles qui les recueillent. Les missions européennes se chargent surtout des fillettes délaissées, leur font donner les premiers soins au village, et, quand elles sont plus grandes, les placent dans des asiles sous la surveillance de Chinoises chrétiennes. Là, elles sont initiées aux travaux des champs, et les paysans, à ce qu'on assure, les choisissent de préférence pour femmes, peut-être parce qu'ils les trouvent supérieures à la généralité des paysannes, mais plus certainement parce que les missions fournissent toujours une petite dot à leurs pupilles, tandis que s'ils épousaient des jeunes filles de familles chinoises, ils seraient obligés de donner de l'argent aux parents.

Les suicides sont très fréquents parmi les Chinoises. Sans doute la vie de famille est très dure pour elles ; cependant, il est probable que l'habitude de fumer de l'opium, qui est actuellement aussi répandue parmi les femmes que parmi les hommes, y est pour quelque chose. Un jour Mme Potamina entra dans un moulin pour le visiter. Dans un des coins d'un vaste hangar se trouvait une meule que faisait tourner un âne, les yeux bandés; dans le coin opposé un tamis était attaché au plafond, et dessous une grande

caisse recevait la farine. Un Chinois, assis à côté, secouait le tamis. La famille du meunier se tenait dans une pièce voisine, dépourvue de tout mobilier à l'exception d'une planche sur laquelle une femme était couchée tenant dans ses bras un nouveau-né. La mère paraissait dormir, son visage et celui de l'enfant étaient verdâtres et terreux. Les haillons qui enveloppaient ces deux êtres étaient aussi d'une nuance indécise à force d'être malpropres. On n'apercevait que les petits souliers autrefois écarlates qui ornaient les pieds mutilés de la femme, et qu'évidemment elle n'enlevait presque jamais. Cette malheureuse était adonnée à l'opium.

Si, dans la plupart des maisons chinoises, les femmes sont couvertes de loques, si le désordre et la malpropreté y règnent partout, la saleté des fumeuses d'opium dépasse les bornes de l'imagination.

Toutes les meunières chinoises ne ressemblent pourtant pas à cette infortunée, et la voyageuse russe a eu l'occasion d'en voir une qui contrastait agréablement avec celle-ci. C'était une veuve, Chidzia-Tan, une énergique vieille femme, très dégourdie. Un jour que Mme Potamina et quelques compagnons de voyage se promenaient dans le village, Chidzia-Tan vint à leur rencontre et les invita à entrer dans sa maison. Les Russes ayant décliné cette offre, elle prit par les épaules le plus réfractaire et le mena de force dans la cour de son logis. Force fut de céder. La cour était spacieuse, des chars massifs avec des roues hautes comme un homme, étaient rangés autour du hangar; dans un coin, un cheval vigoureux faisait tourner la meule. L'intérieur n'était pas riche, bien que clair et vaste. Au fond, près de l'âtre, s'élevait une sorte de réduit pour tenir les graines. Outre les ustensiles de ménage ordinaires, il y avait dans la salle un métier servant à tisser la toile pour les sacs à farine. Les filles de la meunière étaient occupées à broder, et son fils, entouré d'autres jeunes gens du village, venus pour voir les Russes, prit un almanach chinois et avec un sourire de satisfaction montra qu'il savait lire. La veuve ne cessait de babiller et offrit à ses hôtes une soupe chaude qui consistait en morceaux de pâte cuits nageant dans de l'eau bouillante et assaisonnés de vinaigre et d'oignons, puis du thé avec du pain frais cuit à la vapeur.

L'entrain de l'hôtesse, courant d'un bout à l'autre de la chambre, malgré ses pieds déformés, se communiquait aux autres membres de la famille; ils nommaient aux Russes tous les objets qui les

entouraient et riaient gaiement quand ceux-ci faisaient des fautes de prononciation. Le lendemain la meunière, en compagnie d'autres villageoises, vint rendre à Mme Potamina sa visite et l'amusa beaucoup par sa vivacité et son désir d'être renseignée sur tout ce qu'elle voyait pour la première fois.

Dans chaque village il y a une *dame* au moins, la femme du plus haut fonctionnaire, une *taï-taï*, comme l'on dit en Chine. Mme Potamina eut la chance d'être invitée chez l'une d'elles. La taï-taï pouvait avoir une trentaine d'années; pas très jolie, elle avait cependant une figure agréable, quoique le fard et le carmin aux lèvres la fissent ressembler à une peinture. Ses manières étaient avenantes et même cordiales. Elle fit servir du thé, des gâteaux et des fruits, qu'on présente en Chine déjà coupés en petits morceaux. La fillette, à mine très sérieuse, était assise dans la chambre, près de la fenêtre, occupée à broder des souliers pour une poupée, assez vilaine, faite de chiffons. Mme Potamina pria alors l'enfant de lui montrer ses autres jouets, elle n'en possédait pas beaucoup, mais la visiteuse remarqua ce que nous appelons le casse-tête chinois, une équerre d'ivoire et à côté un livre avec des figures. Il va sans dire que tous ces joujoux étaient faits pour que la fillette pût s'en servir en restant assise, ses petits pieds bandés ne lui permettant pas de marcher.

Après le thé, on fit le tour du jardin, les deux dames parlaient toutes deux beaucoup, avec le désir d'arriver à se bien comprendre, mais sans y parvenir. La taï-taï avait autant que l'étrangère le désir d'apprendre à connaître les coutumes d'Occident, mais, l'étiquette chinoise n'autorisant pas l'interprète, un vieillard de soixante-dix ans, à s'asseoir en présence de la taï-taï, la patience l'empêchait de bien s'acquitter de ses fonctions et les deux interlocutrices durent se contenter des quelques dizaines de mots chinois que savait la voyageuse et compléter leurs discours par la mimique. Heureusement la nourrice de la fillette qui les accompagnait se distinguait par sa vivacité d'esprit, son art de poser des questions sensées et son intuition qui lui faisait deviner les réponses. Au bout d'un certain temps la taï-taï, lasse de se promener, rentra dans la maison, et Mme Potamina termina sa tournée en compagnie de l'enfant et de la nourrice, qui tinrent à lui montrer le *Sitaun*, temple élevé en l'honneur d'un guerrier décédé.

Ce petit édifice était fort simple et contenait des statues grossièrement taillées du héros, de sa femme et de leurs enfants. Par son

expressive mimique la nourrice réussit à faire comprendre à leur hôtesse que ce brave s'était ouvert le ventre pendant la dernière guerre contre les Doungans pour ne pas survivre à la honte de la défaite. Les murs du temple étaient couverts de dessins représentant des scènes de batailles, l'assaut, la prise de la ville, les combats dans les rues, et Mme Potamina jugea, d'après l'enthousiasme que la nourrice mettait à ses récits, qu'ils devaient être vrais. Les dessins étaient pleins de vie et ressemblants, surtout les figures d'hommes et d'animaux, mais il n'y avait point de perspective. Dans une autre partie du temple, les peintures murales représentaient des étrangers, des ambassadeurs apportant des cadeaux. La nourrice les désigna comme « les barbares du Nord et les barbares du Midi ». L'un d'eux tenait dans sa main une pendule européenne.

En rentrant, les deux femmes passèrent par une des ailes du *yamoun*, où demeurait une dame que Mme Potamina avait déjà vue avec sa fille dans le salon de la taï-taï. La jeune fille brodait sur de l'andrinople avec de la soie blanche, et les dessins qu'elle traçait répondaient tout à fait à ce que nous sommes convenus d'appeler la broderie russe, seulement, elle ne se servait pas de canevas. Plus tard, la voyageuse revit souvent cette même broderie dans les villages les plus reculés de la Chine; les chemises des enfants, les pantalons des jeunes paysanes, les mouchoirs des portefaix en sont couverts.

Quand Mme Potamina et la Chinoise rejoignirent la taï-taï, le dîner était déjà servi. Les préparatifs, d'ailleurs, consistaient uniquement en ce qu'on avait poussé la table au milieu de la chambre et rapproché les fauteuils. L'usage de la nappe est inconnu; les serviettes restent entre les mains des domestiques et ne sont offertes qu'à la fin du repas après avoir été trempées dans de l'eau chaude. Les plats étaient assez savoureux, mais lorsqu'à la fin du dîner on offrit à l'étrangère une soupe au millet très liquide et sans sel, elle eut de la peine à s'exécuter; le moindre fruit aurait bien mieux fait son affaire.

A peine les dames sorties de table, toutes les servantes de la maison, non seulement celles qui avaient introduit Mme Potamina et qui étaient décemment vêtues, mais aussi les autres en vêtements sordides, prirent leurs places sans même y être invitées, et se mirent en devoir de manger les restes.

La voyageuse eut plus tard l'occasion de faire la connaissance

d'une autre jeune taï-taï et de sa belle-fille mariée à un fonctionnaire subalterne. Les deux familles demeuraient dans le même yamoun. D'abord la visite sembla revêtir un caractère officiel, c'est à dire que Mme Potamina et la taï-taï se tinrent dans la salle de réception en présence d'un fonctionnaire chinois au bonnet orné d'une boule d'argent et de son interprète. On leur servit du thé et des fruits. Peu après, les hommes se retirèrent et furent remplacés par les membres féminins de la famille, la belle-fille et une fillette de douze ans, déjà fardée et ayant l'air prétentieux d'une petite fille qui se croit grande. Bientôt, aux dames se joignirent toutes les servantes, dont plusieurs très vieilles et en guenilles, et des enfants demi-nus. Tout ce monde passa dans le salon, qui était en même temps la chambre à coucher de la maîtresse de la maison. Les dames se montrèrent très intriguées en apprenant que Mme Potamina savait lire et un peu écrire le chinois, parce qu'aucune d'elles n'en pouvait dire autant. Elles la prièrent d'écrire sous leur dictée des phrases et des mots chinois et de les lire à haute voix. La possibilité pour une étrangère de prononcer leur langue leur parut un phénomène miraculeux. Les questions des taï-taï étaient des plus naïves; elles demandèrent comment les dames russes voyagent; s'il est vrai que chacun en Russie peut posséder des voitures à quatre roues, car en Chine, c'est le privilège exclusif de l'empereur; si les dames russes peuvent occuper de hautes fonctions gouvernementales, etc.

Après le dîner, lorsque son invitée prit congé, la taï-taï voulut absolument qu'elle emportât quelques grenades. Cette offre parut fort bizarre à Mme Potamina, parce qu'on pouvait facilement acheter de ces fruits à très bon compte dans toutes les boutiques. Mais la dame chinoise insistait tant qu'elle devait évidemment attacher à son offre une certaine importance; aussi, la voyageuse finit par accepter. En route, le fonctionnaire qui l'accompagnait lui dit tenir de la taï-taï qu'elle lui ferait grand plaisir en envoyant à sa fillette des perles de corail, comme elle en avait déjà donné à sa petite-fille. Cette façon de solliciter un cadeau parut étrange à Mme Potamina, qui soupçonna le fonctionnaire de quémander pour son propre compte sous le couvert de la taï-taï ; mais quand elle put se renseigner, elle apprit qu'il était d'usage de faire des cadeaux aux personnes chez qui l'on avait dîné. On peut même donner de l'argent en échange de la politesse qu'on a reçue ; nombre de fonctionnaires en Chine, — peut-être aussi ailleurs ?—abu-

sent de cette facilité et invitent de préférence des subalternes, qui ne peuvent se dérober à l'obligation de reconnaître l'honneur qu'on leur a fait par une riche offrande.

VI

Dans aucun village chinois, pas plus à Yan-laou-doun qu'ailleurs, M. Krassnov ne trouva l'édifice obligatoire de toute bourgade européenne qui se respecte, une église ! Il serait pourtant téméraire d'en conclure que la population chinoise n'est pas religieuse et n'a d'autre culte que celui des mânes des ancêtres. Il est vrai que le Chinois traite volontiers ses dieux très cavalièrement, comme le prouve ce proverbe populaire : « Conduis-toi comme si les dieux étaient toujours à tes côtés ; mais sache en même temps qu'il leur est indifférent que tu t'occupes d'eux ou non. » Le Céleste est la plupart du temps obligé de se conformer à ce dicton car il aurait fort à faire à contenter les millions de divinités de sa mythologie. Il les adore, quand il a besoin d'elles, et leurs autels sont vite oubliés et négligés. M. Krassnov fut frappé de l'état d'abandon dans lequel se trouvaient les nombreux temples de Kio-Kiang. Pas de concierges pour les entretenir ; ces édifices, qui tombent en ruines, sont remplis d'idoles ; la poussière recouvre les autels, et quand le voyageur s'en approcha, des bandes de chiens s'enfuirent en hurlant, peu habitués, évidemment, à se voir ainsi dérangés.

On a pu avec raison comparer la vie religieuse des Chinois à l'activité des volcans de l'océan Pacifique ; tout à coup un cratère surgit, la lave coule puis le foyer s'éteint et la même histoire recommence un peu plus loin. De même, en Chine : tandis qu'à Kian-Kiang les temples se trouvaient dans un pareil abandon, à Khaniann, ils étaient tout reluisants d'or ; les bonzes à tête rasée et vêtus de blanc ou les prêtres de la religion tao, avec leurs tresses relevées en chignon, se pressaient dans le fond de l'édifice, pendant que sur le devant les foules venaient interroger l'oracle et offrir des sacrifices aux idoles. D'ordinaire, le temple diffère peu de la maison chinoise, surtout dans les villages ; il est un peu plus haut, plus massif, le toit est parfois doré et les murs sont ornés de bas-reliefs. Comme dans les demeures privées, deux portes ouvrent

sur des couloirs qui aboutissent à des cours, au milieu desquelles sont bâtis des pavillons contenant les idoles.

En pénétrant dans un temple bouddhique, on se trouve en présence d'une immense statue assise, ayant un sourire de mépris aux lèvres ; c'est le dieu Mi-le-fon, qui a pour devoir de défendre l'entrée du sanctuaire. En face des autres portes s'élève l'idole Wei-topouss. elle tient à la main une épée et préserve le temple des voleurs et des méchants esprits. Quelquefois, à la place de ces deux figures, il y a dans les couloirs quatre colossales et monstrueuses idoles; l'une d'elles tient au-dessus de sa tête un immense parasol ouvert ; c'est Toven-tian-khonang ou le « roi du ciel, » qui entend tout. La seconde a une énorme guitare, la troisième une épée ; la quatrième, Kvan-Mon-tian-Kvang (roi du ciel à l'œil clair), tient un dragon et foule sous ses pieds un serpent.

Après avoir traversé la première cour, M. Krassnov arriva vers un autre pavillon plus grand que le précédent ; c'est le « Grand Temple précieux et glorieux, » il renferme trois images de Bouddha présent, passé et futur, la « Précieuse Trinité ». Derrière ces trois images était celle de la divine Vierge de Miséricorde, à laquelle toutes sortes d'offrandes étaient suspendues. Le culte de cette déesse se rapproche tellement du culte de la vierge Marie, que quelques savants le prétendent emprunté au christianisme ; d'autres pensent que c'est l'inverse qui s'est produit.

Outre les temples bouddhistes, M. Krassnov a visité ceux de la religion tao, qui ne se distinguent pas des premiers par la forme de l'édifice, mais par le costume des prêtres. Les idoles de l'intérieur du temple sont différentes. La principale est celle de Lou-Trou ; comme la Vierge de Miséricorde, elle guérit de toutes les maladies et console les affligés. Ensuite viennent Lue-Kong et Lue-Po, le dieu de la foudre avec le marteau et l'enclume, qui lui servent à produire le tonnerre, et son épouse tenant le miroir d'où partent les éclairs.

Parmi ces dieux, celui de l'instruction populaire, Van-chang-Teum, est un des plus curieux; son idole trône dans toutes les salles d'examens, et les nouveaux candidats lui rendent hommage. La légende prétend que ce dieu est l'âme d'un fonctionnaire contemporain de Tao et qui s'est ensuite incarné sous la forme de différents savants et littérateurs. Les idoles sont en bois, de grandeur humaine, et grossièrement peintes en couleurs éclatantes. Devant elles, une table, sur laquelle sont placés une urne précieuse et des

encensoirs. A côté de la table de hauts cierges et des bouquets de fleurs artificielles, de préférence des lotus d'or. M. Krassnov n'a presque jamais vu d'assemblée en prière. De loin en loin un ou deux Chinois, venus pour interroger l'oracle, se prosternent devant l'idole. Les étrangers sont admis dans toutes les chapelles et on leur permet de toucher à tout sans restriction. En certains lieux les temples sont riches et bien tenus, les fidèles pourvoient à leur entretien, mais dans la plupart M. de Krassnov a trouvé des chiens et des porcs en liberté. A Khan-Yan, un de ces édifices renfermait même une collection d'oiseaux monstrueux, ainsi que des cochons et des moutons à cinq pattes, qn'on nourrissait avec soin, car les habitants du lieu voyaient en eux l'incarnation d'âmes de leurs concitoyens punis pour leurs péchés.

Dans plusieurs temples on voit un grand poisson en bois suspendu; c'est l'emblème de la vigilance, le poisson ne ferme jamais les yeux et le moine bouddhiste dort de même, sans joindre les paupières.

Le Chinois ne manque pas d'interroger l'oracle avant d'entreprendre quoi que ce soit. D'abord, il jette un morceau de bambou coupé et regarde de quel côté il tombe. Ensuite, il tire d'un carquois une flèche avec un numéro, et le prêtre prend dans un tiroir la prédiction qui porte ce chiffre. Ces présages sont ambigus, comme ceux de la pythonisse de Delphes; mais le villageois comme le citadin chinois les acceptent avec une confiance sans bornes. Il va sans dire que ces prophéties ne sont pas gratuites, et les bonzes tirent en outre des revenus considérables de la vente de différents objets destinés aux morts, principalement de passeports pour le voyage d'outre-tombe que les femmes surtout achètent avec empressement.

(À suivre.) Michel Delines.

UN CADET DE GASCOGNE [1]

(Suite)

XX

Après être rentré chez lui, Lionnel de Puyroland avait mandé le tailleur Jacquemart et lui avait donné à raccommoder une veste de chasse, en lui enjoignant de la tenir prête pour le soir, car il devait courir le loup dans le bois de Vincennes. Mais au lieu de se mettre à l'ouvrage, maître Jacquemart avait battu les rues de Paris, s'arrêtant d'échoppe en échoppe et annonçant de-ci de-là, aux amis qu'il avait par la ville, que, le soir même, dans la forêt de Vincennes, il y aurait grande battue aux loups.

Les amis de Jacquemart et Jacquemart lui-même devaient être de grands amateurs d'exploits cynégétiques, car, à neuf heures du soir, ils se trouvaient à la Croix-Gaillard, au nombre de douze. Et chose curieuse, ces douze hommes, y compris le tailleur Jacquemart, qui étaient tous de braves ouvriers parisiens, avaient eu soin, pour venir assister à cette battue, de ceindre une épée et quelques-uns même s'étaient munis de pistolets d'arçon.

Il était évident que lorsque, tout à l'heure, accompagné des amis qu'il devait avoir invités à cette battue nocturne, M. Lionnel de Puyroland arriverait à la Croix Gaillard, il serait médiocrement flatté d'y rencontrer une telle affluence de curieux et que maitre Jacquemart aurait à se repentir de son indiscrétion.

Mais le tailleur semblait fort peu se préoccuper des suites de l'affaire. Très gai, il allait de-ci de-là, disant un mot à celui ci, félicitant celui-là, tout heureux de voir ses amis avoir si bien profité du renseignement qu'il leur avait donné, et se promettant mer-

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 14 juillet.

veille, sans doute, des joies qu'allait lui procurer la chasse de M. de Puyroland.

Pour ses amis, ils ne montraient pas moins de gaîté ni d'entrain. Errant sous les arbres, ou assis sur quelque tronc d'arbre, d'aucuns réfléchissaient profondément, d'autres vérifiaient la pierre de leurs pistolets, quelques-uns encore, ayant tiré leur épée, s'escrimaient contre l'écorce d'un arbre. Mais tous paraissaient fort impatients.

Enfin, au loin, tout là-bas dans la nuit, on entendit comme un son de cloche.

— La demie de neuf heures qui sonne au donjon de Vincennes, fit observer quelqu'un.

— Oui! répondit Jacquemart, nous ne tarderons pas à voir arriver M. de Puyroland.

A ce moment, on entendit le pas d'un cheval qui s'approchait et les douze hommes se levèrent.

— Enfin, le voici! fit Jacquemart qui s'avança vers l'homme qui arrivait.

Monté sur un cheval bai, tout enveloppé d'un grand manteau noir doublé de pourpre, c'était M. de Puyroland. Il était tout seul. Comptait-il donc, en si mince équipage, courir le loup tout seul dans le bois de Vincennes?

Mais ni Jacquemart, ni ses onze amis ne parurent surpris, et M. Lionnel de Puyroland lui-même ne témoigna aucun dépit de voir ces hommes réunis en ce lieu. Il les compta du regard, et si Capestoc se fût trouvé là, il n'eût pas eu de peine à reconnaître dans Jacquemart et ses onze amis les terribles compagnons du Masque Rouge.

Donc, ayant compté ses hommes et constaté qu'ils étaient bien au complet et qu'aucun traître n'avait pu se glisser parmi eux, Lionnel de Puyroland descendit de cheval, et, tandis que ses compagnons l'entouraient :

— Hier, commença-t-il, dans le Moulin du Diable, je vous ai dit d'attendre mes ordres, pour exécuter la sentence de mort prononcée contre Richelieu. Mais je ne pensais point que l'heure du châtiment fut si proche.

— C'est donc pour aujourd'hui? demanda Jacquemart qui, après Puyroland, semblait être le chef des conjurés.

— C'est pour tout à l'heure.

Un long frémissement parcourut l'assemblée. Puyroland continua:

— Non, certes, je ne pensais point que l'heure du châtiment fût si proche. Mais, considérez les desseins de la Providence, mes amis! C'est grâce à l'homme que, hier, j'ai sauvé de la mort dans le Moulin du Diable, que ce soir nous allons pouvoir exécuter la sentence prononcée contre le cardinal. Sans se douter du service qu'il me rendait, cet imprudent m'a appris que le cardinal de Richelieu, à dix heures, traverserait le bois de Vincennes escorté de quatre gardes seulement. Voilà pourquoi je vous ai réunis ici.

— Mort au cardinal! grommela Jacquemart au milieu des grondements de ses amis.

— Donc, poursuivit Lionnel, écoutez bien mes ordres. La route est là, par où, tout à l'heure, va passer le cardinal. Sans bruit, vous allez vous tapir dans les feuilles, et, à mon coup de sifflet, quand le carrosse sera devant vous, vous vous précipiterez et vous vous emparerez du cardinal. Mais, pour Dieu! qu'aucune goutte de sang ne soit versée inutilement. Épargnez les gardes qui ne sont point responsables des crimes de leur maître; épargnez les laquais qui d'ailleurs prendront la fuite à la première alerte, en un mot ne vous servez de vos armes qu'à la dernière extrémité, car nous ne sommes pas des bandits de grands chemins. Êtes-vous tous prêts à m'obéir et à défendre le bon droit?

— Nous sommes prêts! répondirent les hommes.

— Et jurez-vous de mourir, s'il le faut, pour la réussite de notre bonne cause?

— Nous le jurons!

— C'est bien! Que chacun gagne l'endroit qui lui est indiqué et que personne ne bouge avant le signal convenu, quoi qu'il voie ou quoi qu'il entende, me comprenez-vous? quoi qu'il voie ou quoi qu'il entende!

Ayant dit, Lionnel fit un geste. Les douze hommes se retirèrent et comme le Masque Rouge, leur chef, le leur avait enjoint, chacun s'en fut se cacher dans le taillis qui entourait la route par où tout à l'heure devait passer le cardinal.

Lionnel demeura seul dans l'ombre et dans la nuit.

Or, ayant fait quelques pas vers la droite, c'est-à-dire du côté opposé où guettaient ses compagnons, Lionnel entendit comme des gémissements. D'abord il n'y prit pas trop garde, supposant que c'était le vent qui sifflait au travers des hautes branches, mais, ayant avancé davantage, les gémissements devinrent plus précis

et il lui fut impossible de s'y méprendre : c'était une voix humaine qui se lamentait ainsi.

— Oh! oh! pensa Lionnel, qu'est-cela?

Et à tout hasard, mettant son masque de pourpre qui lui valait son nom, il se dirigea tout droit vers le point d'où partaient les gémissements.

Alors, sous les pâles rayons d'une lune qui venait de se lever, il aperçut, assis sur un tronc d'arbre, un homme qui geignait à fendre l'âme et qui n'était autre que maître Bourniquet. Désespéré, affolé, tremblant, perdu dans la forêt de Vincennes et ne sachant à quel saint se vouer, n'osant plus faire un pas tellement il avait peur des loups d'une part ou des bandits de l'autre, maître Bourniquet s'était assis sur un tronc d'arbre, et se lamentait, ne pouvant faire mieux.

— Dieu me damne! fit Lionnel qui le reconnut aussitôt, c'est maître Bourniquet, que diable vient-il faire par ici? Et il se dirigea vers lui.

Au bruit de ses pas, maître Bourniquet tressaillit, tourna la tête et, à la clarté de la lune, apercevant cette forme noire qui s'avançait, il pensa avoir affaire à Satan en personne. Tout convulsé par la peur, il ouvrit la bouche pour pousser un grand cri ; mais, la terreur le paralysant, il ne put émettre aucun son et, tombant à genoux, il n'eut que la force de murmurer :

— Grâce! grâce! ne me tuez pas!

— Ah ça! maître Bourniquet, fit Lionnel, souriant de la mimique éplorée du pauvre homme, que faites-vous à cette heure dans le bois de Vincennes?

— Bonne Vierge! il me connaît, gémit l'hôtelier, tout stupéfait de voir cet homme masqué, qu'il prenait pour le diable, prononcer son nom.

— Le feu est-il à votre hôtellerie, poursuivit Lionnel, que vous l'ayez ainsi abandonnée?

Mais Bourniquet était bien incapable de répondre à toutes ces questions. Il lui semblait déjà sentir les flammes de l'enfer roussir ses chausses et mille démons cornus et fourchus asticoter ses flancs de leurs fourches chauffées à blanc; jamais depuis qu'il était sur cette terre, maître Bourniquet n'avait éprouvé pareille émotion.

Cependant Lionnel commençait à s'impatienter. Il ne pouvait s'expliquer la présence de Bourniquet dans le bois de Vincennes, et cela n'allait point sans l'intriguer grandement.

— Voyons ! fit-il brusquement, m'expliquerez-vous, à la fin, ce que vous faites ici ?

— Je... je... cher...che... ma femme ! articula péniblement le gros homme.

— Votre femme !

Mais tout à coup Lionnel partit d'un grand éclat de rire. Il venait d'avoir la clef du mystère. Comment n'y avait-il point songé? Ce grand fou de Capestoc avait dû donner rendez-vous à Mme Bourniquet dans le bois de Vincennes, où l'appelait son service, et le mari, ayant eu vent de quelque chose... Le pauvre homme...

Pourtant, tandis que toujours agenouillé devant lui et le front contre la terre, Bourniquet pensait entendre son arrêt de mort, Lionnel réfléchit. La présence de cet homme le gênait. A tout prix il fallait l'éloigner. Aussi, prenant sa voix la plus terrible :

— Ah ! vous cherchez votre femme, maître Bourniquet, et c'est à moi que vous allez essayer de faire croire cela !

— Monseigneur !

— La belle Madeleine n'a point coutume de se promener dans le bois de Vincennes, je suppose, et si vous vous y trouvez, ce ne peut être que dans les pires desseins !

— Oh ! Monseigneur ! sanglota Bourniquet éperdu.

— Savez-vous bien, continua Puyroland, que si je vous faisais prendre par mes hommes, vous seriez pendu haut et court à la plus grosse branche de ce chêne ?

— Grâce ! grâce ! Monseigneur ! grâce ! hurla Bourniquet ; je ne suis qu'un pauvre homme !

— Ah ! c'est qu'on ne plaisante point avec le Masque Rouge !

A ce coup, Bourniquet se crut mort. Il osa lever les yeux et vit ce que son grand effroi lui avait empêché de distinguer : que l'homme qui lui parlait était en effet masqué de rouge, et, songeant qu'il avait devant lui cet homme singulier dont tout Paris s'entretenait, son sang se figea dans ses veines.

— Allons ! fit Lionnel enfin, je suis sûr que vous êtes un brave homme et je ne vous veux pas de mal. Vous n'êtes pas ici dans de mauvais desseins ?

— Moi ! oh ! certes ! gémit Bourniquet.

— Alors relevez-vous, je vous fais grâce ; mais quittez ces lieux au plus vite, et que je ne vous trouve plus sur mon chemin, ou sans cela, gare à votre cou ! Vous entendez, maitre Bourniquet ? gare à votre cou ?

Tout ému, tout tremblant, tout hébété qu'il fût par cette funèbre menace, Bourniquet ne se fit point répéter deux fois l'ordre de déguerpir. Il se leva donc et, après un salut profond à Lionnel, il prit sa course à travers bois et ne s'arrêta que dix minutes après, quand il fut certain de se trouver hors de la portée du terrible Masque Rouge.

Et encore, s'il s'arrêta, ne le fit-il que pour souffler un peu, époumonné qu'il était par une aussi rude course survenant après la cruelle émotion de tout à l'heure. Il se trouvait dans un carrefour où débouchaient cinq ou six routes forestières, et à bout de souffle il se laissa tomber sur un banc de gazon.

— Le Masque Rouge! J'ai vu le Masque Rouge! gémit-il, tout en essuyant la sueur qui ruisselait sur son front. Mais c'est le diable en personne, ce Masque Rouge! Et il me connaît, bonne Vierge! il a très distinctement prononcé mon nom! Oh! dans quelle aventure me suis-je lancé! Bourniquet! si tu en réchappes, tu feras bien de faire brûler un cierge à la Vierge de Montmartre, car véritablement elle t'aura protégé et tiré d'un péril de mort. Aussi que suis-je venu faire dans cette forêt! Et ma femme que je ne retrouve pas! Pauvre biche! Qui sait où elle est à cette heure? C'est ma faute aussi! Je l'ai trop brusquée. Mais ça ne m'arrivera plus, et je suis bien cruellement puni de ma vivacité...

Maître Bourniquet, plus mort que vif, en était là de ses gémissements, lorsque tout à coup il lui sembla entendre un bruit de pas au bout du chemin qui débouchait au carrefour.

— Si c'était le Masque Rouge! Ce fut sa première pensée, et se rappelant le conseil qu'il lui avait donné de prendre garde à son cou s'il se retrouvait sur son chemin, de nouveau Bourniquet se crut perdu.

Il essaya de se lever, mais, brisé de fatigue, il n'en eut pas la force, et déjà il s'apprêtait à mourir, lorsque tout à coup, à sa droite, il aperçut une hutte de charbonnier. Se diriger vers cette hutte, l'ouvrir et s'y barricader fut pour Bourniquet l'affaire d'une seconde. La terreur lui donnait des ailes et il lui semblait sentir à ses chausses aboyer une meute de diablotins.

Il était temps, d'ailleurs! A peine avait-il pénétré dans la hutte du charbonnier que le bruit des pas approchait et qu'une forme blanche débouchait au milieu du carrefour.

Bourniquet, qui, tremblant, ne perdait rien de ce qui se passait, poussa un cri de surprise :

— Madelon !

Dans cette forme blanche il venait de reconnaître sa femme. En effet, c'était Mme Bourniquet, qui avait profité de la scène qu'elle avait eue avec son mari pour s'enfuir, et courir au rendez-vous que lui avait donné le Gascon. Elle avait marché bravement, mais, par malheur, elle s'était perdue dans le bois. Mais, courageuse, elle n'avait point tremblé comme son mari et, en femme que rien n'émeut, dans l'obscurité de la nuit, elle s'était mise en quête du carrefour du Grand-Veneur, que Capestoc lui avait indiqué comme l'endroit où il devait la rejoindre.

Ce n'était pas chose facile. Il y a tant de carrefours dans le bois de Vincennes! Mais la chance lui avait souri, et enfin, voici qu'après une bonne heure de recherches, elle venait d'arriver à ce fameux carrefour, qu'elle n'eut pas de peine à reconnaître, grâce à une pancarte qui l'indiquait au beau milieu.

— Enfin, m'y voilà! pensa-t-elle.

Et, à cent lieues de penser que son mari était aussi près d'elle, elle s'assit sur le banc de gazon où Bourniquet lui-même était tombé, il n'y avait qu'un instant, tout en monologuant :

— Pourvu que je ne sois pas en retard ! Et mon mari, que doit-il faire à cette heure? Oh ! s'il se doutait que je me trouve toute seule, à la nuit, au beau milieu de la forêt de Vincennes, lui qu'une mouche fait trembler de peur...

Mais elle fut interrompue au beau milieu de son monologue.

— Coucou ! le voilà ! fit une voix auprès d'elle.

Et, avant qu'elle fût revenue de la terreur que lui causa ce cri, son mari était devant elle, tout souriant de bonheur.

— Vous! vous! vous ici! fit-elle dans la première stupéfaction de voir celui qu'elle croyait si loin.

— Eh oui ! ma bonne, c'est moi ! Ah ! cela t'étonne?

— Certes!

— Je t'ai suivie.

— Pardieu! je le vois bien. Mais est-ce une raison pour me faire peur comme vous venez de le faire? Vous êtes stupide, ma parole, et ne savez qu'imaginer pour m'être désagréable. Et elle toisa son mari d'un regard de pitié.

— Allons, bon! grommela Bourniquet en se grattant le front. Voilà la conséquence de mon sale caractère. Et le pauvre homme voulut prendre la main de sa femme.

Mais celle-ci tourna le dos en grondant :

— Non! laissez-moi tranquille, Monsieur Bourniquet, vous êtes un bourreau!

A vrai dire, Mme Bourniquet n'était pas du tout contente de retrouver son mari, et, tout au fond de son être, quelque estime qu'elle eût pour lui, elle le maudissait et l'envoyait à tous les diables. C'est qu'il gênait rudement ses projets de rêverie. Comment s'en débarrasser? Tel était le problème que se posait la maligne hôtelière, tout en tournant le dos à ce pauvre Bourniquet qui se désolait.

— Voyons, pardonne-moi, ma bonne, gémissait-il, tout en suivant sa femme, je t'en prie, pardonne-moi : si tu savais quelle inquiétude me poignait!

— C'est bien fait! cela vous apprendra, répondit Mme Bourniquet, qui tournait autour du carrefour.

— Oui, c'est bien fait! cela m'apprendra, supplia maître Bourniquet en la suivant. Mais j'ai eu si peur! Et il poussa un soupir capable de faire tourner tous les moulins de la butte Montmartre.

— Peur! vous avez eu peur? Pour vous, sans doute! répondit Mme Bourniquet qui, fatiguée de tourner ainsi, vint s'asseoir sur le banc de gazon.

— Oui! peur pour moi! répliqua maître Bourniquet, puis, se reprenant aussitôt : et peur pour toi aussi, ma chérie, que je savais toute seule dans ce vilain bois plein de loups et de bandits.

— J'aurais voulu que les loups me mangeassent, et que les voleurs...

— Oh! tais-toi, interrompit le mari, tais-toi, de grâce! tu me fais frémir.

— C'est vrai, aussi! Pourquoi me taquinez-vous tout le temps?

— Je ne le ferai plus, jamais plus, supplia maître Bourniquet, qui tout éploré, s'agenouilla devant sa femme.

— Oui! vous promettez toujours!

— Oh! ma bonne!

— Gardez vos promesses, je sais ce qu'en vaut l'aune!

— Oh! si l'on peut dire! protesta le gros homme. Ne tiens-je pas aussi?

— Pas toujours.

— Quand tu as voulu faire chambre à part, t'en ai je empêchée, dis-moi? fit Bourniquet, faisant étalage de ses promesses.

— Non! Mais...

— Et quand tu vas chez ta tante malade, et tu y vas souvent, dis-je jamais quelque chose, réponds-moi?

— Non! Mais...

— Quand le matin tu ne veux point te lever et que tu es fatiguée, est-ce que je ne te porte pas ton petit déjeuner au lit?

— Si! Mais...

— Quand tu veux aller voir les tabarinades sur le Pont-Neuf. est-ce que je ne laisse pas tout pour t'accompagner?

— Si! M is...

— L'an dernier, quand ce jeune mousquetaire, qui durant six mois a logé dans notre hôtellerie, n'a pu me payer et que je voulus me plaindre à M. de Tréville, sur ta prière ne l'ai-je pas laissé tranquille?

— Si!

— Et même ne lui ai-je pas fait cadeau d'un superbe manteau de drap d'Elbœuf, tout soutaché de galons d'or, qui m'avait bien coûté...

— Oui! oui! interrompit à son tour Mme Bourniquet que ce défilé de bontés de son mari commençait à lasser.

— Je sais bien, s'excusa alors le pauvre homme, que j'ai un vilain caractère, bougonneur, emporté, jaloux...

— Oh! oui, jaloux surtout, appuya Mme Bourniquet.

— C'est vrai, je l'avoue, mais il ne faut pas m'en vouloir. Je t'aime tant!

— Vous me taquinez sans cesse!

— Parce que je voulais voir cette lettre! Oh! que tu es méchante! Je t'ai demandé cela comme j'aurais demandé autre chose, pour parler, pour crier.

— Seulement vous me l'avez demandé sur un ton...

— Je t'en demande mille fois pardon. Je ne le ferai plus. Je te le jure! protesta Bourniquet.

— D'ailleurs, vous auriez été bien avancé, si je vous avais dit de qui venait cette lettre.

— Je ne veux pas le savoir.

— Si, je veux vous le dire, afin que vous compreniez bien quelle faute vous avez commise.

— Ma bonne!

— Eh bien, cette lettre venait de ma tante, entendez vous, Monsieur Bourniquet, de ma tante qui est au plus mal.

Il faut croire que cette fameuse tante devait souvent alarmer le

cœur de la belle Madelon, car maître Bourniquet ne put s'empêcher de soupirer, et le plus innocemment du monde :

— La pauvre femme ! Elle est encore au plus mal? Elle ne guérira donc jamais !

— Et avec votre colère, continua Mme Bourniquet, vous m'avez fait une telle peur, que j'ai pensé que vous m'alliez tuer.

— Moi ! te tuer !... Moi ! Je... oh ! ma bonne ! s'exclama Bourniquet qui ne trouvait pas d'expression pour se défendre.

— Et que je me suis enfuie, poursuivit Madeleine, et que maintenant je suis dans ce carrefour, perdue en plein bois de Vincennes, au lieu de soigner ma pauvre tante, qui, à cette heure, se meurt peut-être !...

Et, à la pensée de cette pauvre tante qui allait rendre le dernier soupir sans avoir eu la suprême consolation de serrer dans ses bras son unique parente et bien-aimée nièce, Mme Bourniquet ne put retenir ses larmes, dont un flot abondant vint arroser le crâne de maître Bourniquet.

En voyant pleurer sa femme, l'hôtelier à son tour ne put contenir sa douleur, et sanglotant :

— Voyons, mon amour ! mon mignon ! mon trognon ! ne pleure point ainsi. Tu me fends le cœur, tu me brises l'âme !

Puis comprenant que tout cela arrivait par sa faute, et que c'était lui qui était l'unique cause que sa femme était perdue dans la forêt de Vincennes et que sa tante allait mourir toute seule, comme un chien abandonné :

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! gémit-il en se frappant la poitrine, mais qui donc m'a donné un si mauvais caractère ?

— Au lieu de vous lamenter, fit Mme Bourniquet, vous feriez mieux de nous tirer de là !

— Eh bien ! allons-nous-en, répondit simplement maître Bourniquet, à qui la présence de sa femme donnait un courage indomptable.

Mais ceci ne faisait point l'affaire de Madeleine.

— Nous en aller? reprit-elle avec un mouvement de terreur. Nous en aller avec les loups et les bandits qui nous entourent? Merci ! Oh ! je le vois bien que vous voulez ma mort.

— Mais non ! je t'assure...

Mais, tout à coup, Mme Bourniquet se leva. Sa figure était transfigurée, elle ne pleurait plus et soudain avait oublié l'agonie de sa vieille tante. C'est qu'un plan venait de germer en son esprit. En

examinant les lieux à droite et à gauche, soudain, tout là-bas, à travers les arbres, il lui avait semblé voir briller un point lumineux. Aussi, le désignant à son mari :

— Tenez! voyez-vous cette lumière là-bas! Ce doit être la cabane de quelque bûcheron! Allez frapper à cette maison, peut-être voudra-t-on nous loger pour une nuit, et demain, au jour nous pourrons gagner la rue de l'Arbre-Sec.

Maître Bourniquet considéra la lumière. Elle brillait bien à un quart de lieue. Et il frémit à la pensée de faire ce chemin à travers le bois, au risque d'y rencontrer le Masque Rouge qui ne faillirait pas d'exécuter la promesse qu'il lui avait faite.

— Eh bien! fit Mme Bourniquet, voyant l'indécision de son mari.

— J'y vole, mon mignon! Mais tu vas rester seule pendant ce temps.

— Bah ! ne vous inquiétez pas de moi.

— Tiens! fit maître Bourniquet, pendant ce temps, entre dans cette cabane, tu y seras mieux que sur le chemin.

— Oui ! oui ! c'est cela ! mais dépêchez-vous !

Ne pouvant faire autrement, maître Bourniquet se dirigea vers l'endroit où brillait cette lumière.

— Brr... que j'ai peur! fit-il.

Ses jambes, en effet, flageolaient, et il avait peine à marcher.

XXI

Maître Bourniquet avait à peine fait dix pas dans la direction de la maison où brillait la lumière, que Mme Bourniquet, oubliant à la fois ses terreurs et la maladie de sa pauvre tante, laissa échapper un joyeux éclat de rire. Elle était arrivée à ses fins. Elle s'était débarrassée de son mari, dont la présence en ces lieux lui semblait devoir être fort gênante.

Et maintenant, il s'agissait que maître Bourniquet ne la retrouvât point quand il allait revenir tout à l'heure. Aussi, abandonnant la hutte où son mari venait de la conduire pour la mettre à l'abri des voleurs et des loups dont il croyait la forêt de Vincennes peuplée, elle s'avança légèrement jusqu'au milieu du carrefour, cherchant à droite et à gauche l'endroit favorable où elle pourrait se cacher.

Si Capestoc arrivait avant son mari, tout serait pour le mieux. Mais si le Gascon se faisait attendre, il s'agissait de trouver un coin bien caché où maître Bourniquet ne pourrait la dénicher.

Et tout de suite elle remarqua, à une cinquantaine de pas du lieu où elle se trouvait, une certaine roche qui émergeait du sol et où elle trouverait un merveilleux poste d'observation. De là elle verrait tout ce qui se passerait dans le carrefour et elle ne serait point vue. Elle s'y dirigea donc.

Mais elle avait à peine fait dix pas que tout à coup, sans comprendre d'où pouvait venir cette attaque, elle sentit un voile s'abattre sur sa tête, un bâillon étouffer sa bouche, en même temps que des bras vigoureux la soulevaient de terre. Et distinctement elle entendit une voix qui disait :

— Allons, vite! conduisez-la où vous savez.

Tout cela s'était passé si rapidement, que Mme Bourniquet n'eut pas le temps de pousser un cri. Et déjà les ravisseurs l'emportaient à travers la forêt, qu'elle n'était point revenue de la stupeur où l'avait plongée cette soudaine irruption, et ce n'est guère que lorsqu'elle comprit qu'on venait de la déposer sur un fauteuil, qu'elle reprit complètement ses esprits.

Alors le voile tomba, le bâillon se desserra, et, stupéfiée, Mme Bourniquet ayant regardé autour d'elle, s'aperçut qu'elle était dans une salle basse et voûtée, meublée du fauteuil où elle était assise et d'une table devant elle, et éclairée par un flambeau fumeux : la salle était vide et un silence de mort pesait sur ce caveau.

Alors Mme Bourniquet voulut crier, mais sa voix retentit si lugubrement sous ces funèbres voûtes, qu'elle se tut, pleine de terreur et d'effroi. Et c'est à ce moment seulement qu'elle se rendit compte de ce qui venait de lui arriver, qu'elle comprit qu'on l'avait enlevée dans le bois, et qu'elle était prisonnière maintenant.

Mais quels étaient ses ravisseurs? Pourquoi l'avait-on enlevée?

Et, brisée par l'émotion, à demi morte de peur, sentant que, quoi qu'il arrivât, un grand danger planait sur elle, Mme Bourniquet, désespérée, se mit à pleurer.

Cependant, si rapidement et si mystérieusement que se fût accompli cet enlèvement, de loin Lionnel de Puyroland en avait été le témoin. Caché dans les fourrés du bois, où il avait posté ses hommes, il avait aperçu trois ombres fondre sur une forme blanche, la bâillonner et l'enlever, puis disparaître dans les taillis.

— Qu'est cela? fit-il d'abord, étonné.

Mais bientôt il comprit.

— Mais c'est une femme qu'on enlève!

Et déjà, tirant son épée, il se préparait à courir à la poursuite des ravisseurs. Mais il s'arrêta. D'un moment à l'autre, le cardinal allait passer, ses hommes attendaient son signal, ce n'était point l'heure d'abandonner son poste.

— Hum! hum! murmura-t-il comme à regret, il se passe ici de bizarres choses; quel dommage que je ne puisse approfondir ce mystère!

Et il se dirigea vers l'endroit où avait eu lieu l'enlèvement, espérant y découvrir quelque indice. Au moment où il débouchait dans le carrefour, tout à coup il vit un homme se diriger vers une hutte de charbonnier, un homme qu'il reconnut, à son énorme silhouette, pour être maître Bourniquet. Et d'une voix pleurarde, Bourniquet prononçait, s'adressant à une personne invisible :

— Oh! ma bonne! On ne veut point nous recevoir! Allez au diable! m'a-t-on dit.

Et, en parlant ainsi, maître Bourniquet ouvrait la porte de la hutte. Mais tout à coup, il ressortait effaré.

— Personne! Tu n'es pas là, ma bonne!

Et comme rien ne répondait à sa voix, à demi fou, levant les bras au ciel, maître Bourniquet se recula en hurlant :

— Madeleine! Madeleine! Oh, mon Dieu! ma femme n'est pas là! les loups ont mangé ma femme! Ah! ah! à moi! au secours!

Lionnel n'eut pas besoin d'être bien grand clerc pour deviner que la femme qu'il venait de voir enlever ne pouvait être que l'hôtelière du Plat-d'Étain. Mais pourquoi l'avait-on enlevée? D'ordinaire, les voleurs de grand chemin n'y mettaient pas tant de formes, et avaient bien plus vite fait de dépouiller leurs victimes en plein bois. Que voulait dire tout ceci?

Alors Lionnel, se dirigeant vers maître Bourniquet qui, affolé, ne savait où aller, criant comme un perdu :

— Encore vous, maître Bourniquet! fit Lionnel en frappant sur l'épaule du pauvre sire.

Bourniquet se retourna avec un cri de terreur, et, reconnaissant l'homme masqué qui, tout à l'heure, lui avait bien recommandé de ne plus se trouver sur son chemin, il frémit, se sentant perdu.

— Oh! l'homme au masque! murmura-t-il, les cheveux hérissés et claquant des dents; on va me pendre! Et tombant à genoux :

— Grâce! grâce! sanglota-t-il.

— Allons! relève-toi, imbécile, fit Lionnel, en prenant Bourniquet par le bras, et dis-moi plutôt pourquoi tu cries ainsi.

— Pourquoi je crie? Bourniquet était si effrayé, que ses facultés intellectuelles en étaient toutes troublées et qu'il ne savait réellement plus où il en était.

— Oui, continua Lionnel, pourquoi mènes-tu un si beau tapage?

— Ah! oui! Je cherche ma femme, Monseigneur! Elle était là, dans cette hutte, il n'y a qu'un instant.

— Ta femme, dis-tu? N'avait-elle point une robe grise?

— Si, Monseigneur. Une robe grise liserée de bleu, que je lui avais donnée pour la Sainte-Madeleine.

— Mais alors, fit Lionnel, c'est elle que l'on vient d'enlever.

A ces mots, maître Bourniquet fut obligé de s'appuyer contre un arbre pour ne pas choir.

— Ma femme! On a enlevé ma femme, dites-vous! Oh! mon Dieu! ma pauvre Madeleine!

Tandis que Bourniquet se lamentait ainsi, Lionnel songeait, et plus il allait, plus il se convainquait que dans l'enlèvement auquel il venait d'assister, il y avait autre chose qu'une attaque de bandits. Mais quoi? Et son esprit ne pouvait deviner cet imbroglio. Bah! il finirait bien par savoir, et, pressé qu'il était de se débarrasser de Bourniquet, dont la présence pourrait le gêner tout à l'heure :

— Écoute, fit-il à Bourniquet en lui frappant familièrement sur l'épaule, ta femme était ici, je sais pourquoi.

— Ah! vous avez bien de la chance, Monseigneur!

— Mais toi, qu'y viens-tu faire?

— Eh pardieu! répondit le pauvre Bourniquet, que Monseigneur me pardonne, mais je l'ai suivie.

— Suivie! Tu es donc jaloux?

— Non! protesta Bourniquet, Dieu me damne! Et pourquoi le serais-je, seigneur! Ma femme est un ange, un ange de vertu et de fidélité.

Lionnel haussa les épaules: tant de stupidité le démontait.

— Bref! fit-il enfin, ta femme a été enlevée, mais je me charge de la sauver! As-tu confiance en moi?

— Comme en Dieu! répondit Bourniquet avec conviction. On sait pardieu bien ce que vaut une promesse du Masque Rouge.

— Mais ta poltronnerie me gêne, répondit Lionnel. Rentre à Paris, regagne ton hôtellerie et attends à demain.

— Que je m'en aille! fit Bourniquet avec terreur.

— Il le faut!

— Que je m'en aille seul à travers bois, continua Bourniquet qui regarda, autour de lui, l'ombre funèbre qui s'épaississait.

— Si tu n'obéis pas, dit Puyroland qui s'impatientait, je vous abandonne tous les deux!

— Je m'en vais! je m'en vais!

— Allons, hâte-toi!

— Ah! Monseigneur, fit maître Bourniquet, ma vie, ma reconnaissance éternelle, mon hôtellerie, ma femme... non... enfin, tout est à vous si vous la sauvez!

— C'est bon! c'est bon! Allons, file, répondit Lionnel en poussant l'hôtelier vers la route.

Bourniquet, tremblant et défaillant, descendit dans la direction de Paris.

— Il y a un mystère là-dessous, murmura Puyroland, en regardant partir Bourniquet. Mme Bourniquet avait ici un rendez-vous avec Capestoc! Pourquoi l'a-t-on enlevée! Il faudra bien que je sache! Je crois que l'épée du Masque Rouge ne sera pas inutile pour démêler cette intrigue... Chaque chose viendra en son temps!...

Et Lionnel allait rejoindre ses compagnons postés sur le bord de la route, lorsque tout à coup, derrière lui, il entendit une voix qui disait :

— Ah! Monsieur de Puyroland! je vous trouve enfin! Je n'arrive pas trop tard!

Et s'étant retourné, Lionnel, stupéfait, reconnut Mlle de Belyeuse.

— Vous, Mademoiselle! fit-il, vous ici!

La foudre tombant aux pieds de Lionnel ne l'eût pas moins étonné. Simonne dans le bois de Vincennes! Que venait-elle faire en ces lieux? Cela dépassait son esprit; il ne pouvait imaginer la raison qui amenait Mlle de Belyeuse dans cette forêt, à cette heure avancée de la nuit.

Cependant, toute frissonnante d'émoi, Simonne continuait :

— Je craignais de ne point arriver assez tôt pour vous sauver. J'ai laissé Hugues là-bas, à la lisière du bois, puis je me suis égarée dans ces taillis. Mais je vous retrouve enfin! Dieu soit loué! tout n'est pas perdu!

Puyroland considérait Simonne. Elle parlait, il l'écoutait, il ne comprenait point!

— Que dites-vous? fit-il enfin.

— Oh! vous ne vous battrez pas! reprit Simonne, n'est-ce pas,

Monsieur de Puyroland? Oh! je ne veux point qu'il vous arrive malheur. C'est assez de la mort de mon père, mon cœur a trop souffert. N'est-ce pas, que vous ne vous battrez pas, que vous ne voudrez point me faire cette peine?

— Mais, Mademoiselle... voulut dire Lionnel, moins étonné par le langage de la jeune fille que par sa présence en ce lieu.

— Non! non! vous ne vous battrez pas! D'ailleurs, j'expliquerai à cet homme qu'il y a un malentendu, que je ne voulais point l'offenser.

— Mais, par grâce, fit enfin Lionnel, expliquez-vous, je ne comprends rien à vos paroles!

— Oh! je sais tout, Lionnel! poursuivit la jeune fille. Tout! l'on m'a tout dit! Je sais que pour moi vous allez vous battre, je sais que vous m'aimez et je suis venue vous dire: « Ne vous battez pas, Lionnel, car ce duel peut vous être funeste; si vous mouriez, je ne saurais plus vivre, car moi aussi, je vous aime! »

— Simonne! fit Lionnel éperdu.

Et il ne put ajouter autre chose. Ces mots qu'il venait d'entendre étaient si nouveaux pour lui que, oubliant le lieu où ils étaient prononcés, oubliant l'imprévu de cette rencontre même, ne se demandant même plus pourquoi cette jeune fille était là, dans son émoi il n'entendit que ces trois mots divins: « Je vous aime! » et il ne put murmurer que:

— Simonne!

Cependant la jeune fille continuait, laissant échapper le secret que si longtemps elle avait gardé au fond de son cœur, laissant éclater son amour trop longtemps contenu. Et, toute troublée, elle disait:

— N'est-ce point là une preuve de mon amour? Aurais je quitté Paris, me serais je aventurée seule dans cette forêt, et à cette heure de la nuit, si je ne vous aimais point?

— Elle m'aime! elle m'aime! murmura Lionnel dans le ravissement de son âme.

— Trop longtemps mon cœur avait étouffé sous ce secret qui l'écrasait, continua Simonne transfigurée; je me souviens, il y a deux ans à peine, mon père me disait parfois, en me racontant les exploits du temps passé: « Ces temps ne sont plus, les épées loyales manquent à la cour de Louis XIII, je n'en sais qu'une digne des autres règnes: celle de M. Puyroland! » Et c'est ainsi que j'ai appris à vous aimer, Lionnel! Puis, quand je vous voyais, et

devant votre allure brave et loyale, je comprenais toute l'admiration que mon père avait pour vous et mon amour s'en accroissait d'autant. Je sais que je ne devrais point vous dire ces choses, mais mon pauvre cœur déborde. Pardonnez-moi, Lionnel !

— Vous pardonner ! fit le jeune homme en attirant Simonne sur son cœur, vous pardonner, vous qui me remplissez le cœur de joie ! car il faut bien que je vous le dise, Simonne, je vous aime, mais je n'osais lever les yeux sur vous, tant je me sentais indigne ! Oh ! Simonne, mon amour est comme le ciel, comme la mer, il est immense et sans limite, et comme eux il est pur ! Et vous m'aimez ! oh ! jamais je n'aurais espéré tant de bonheur ! jamais, même dans mes rêves, je n'aurais pu penser qu'un jour votre regard si doux s'abaisserait vers moi qui ne suis rien !

— Vous n'êtes rien ! fit Simonne ; n'êtes-vous point comte !

— Non ! non ! fit-il, je ne suis rien ! rien ! Et passant la main sur son front comme s'il chassait une triste pensée :

— Non ! non ! vous dis-je, continua-t-il lentement et à voix basse. Je suis de petite naissance et mon origine est obscure... Un jour vous saurez tout cela, et ce jour-là, vous me repousserez comme indigne de vous. Mais, avant, jurez-moi, Simonne, jurez-moi que vous garderez un souvenir du pauvre soldat qui vous aime jusqu'à la folie, jusqu'à la mort.

— Que dites-vous ? demanda Simonne surprise.

— Vous m'aimez ! continua Lionnel, vous m'aimez, avez-vous dit, et ces mots ont troublé ma raison. Vous m'aimez ! Et cela me suffit ! vous m'aimez ! Oh ! je puis mourir maintenant, la vie n'a plus rien à me donner et le ciel n'a plus rien à me promettre.

— Que parlez-vous de mourir ! fit Simonne troublée par les paroles de Puyroland. Vous n'allez point vous battre, n'est-ce pas !

— Si ! si ! je veux me battre, mais je serai vainqueur, car je me bats pour vous !

— Pour moi ! Oh ! non, c'est impossible ! Je ne veux pas que vous vous battiez, entendez-vous ! Ce duel est impossible.

Alors Lionnel regarda Simonne :

— Je ne vous comprends pas, fit-il lentement. Un duel ? De quel duel voulez-vous parler ?

— Oh ! n'essayez pas de dissimuler, Lionnel ; je sais tout, on m'a tout appris et d'ailleurs vous venez de vous trahir.

— En quoi ?

— Oui, je sais que vous allez vous battre avec Lopez de Silva.

Je sais que Silva peut vous tuer, et je ne veux pas, entendez-vous, je ne veux pas que vous vous battiez!

— Moi, me battre, répondit Lionnel, me battre avec Lopez de Silva! Mais c'est un conte, un conte imaginé à plaisir. Qui vous a dit cela, Simonne?

— Tout à l'heure, chez moi, une femme est venue qui m'a dit: « M. de Puyroland court un danger, il va se battre avec Lopez de Silva, ce soir, au carrefour du Grand-Veneur, vous seule pouvez le sauver. »

— Une femme vous a dit cela? fit Lionnel. Quelle femme? Parlez, Simonne, je voùs en conjure, parlez!

Qu'est-ce que ceci voulait dire? Lionnel se perdait en tout cela; nul ne pouvait savoir qu'il se rendrait ce jour-là au bois de Vincennes. Quel était cet absurde conte d'un duel avec le louvetier du roy? Quel intérêt pouvait-on avoir à attirer Simonne au carrefour du Grand-Veneur?

Et tout à coup il se rappela ce qu'il avait vu tout à l'heure. L'enlèvement de Mme Bourniquet lui revint à l'esprit, et ce fut comme un voile qui se déchira.

— Cette femme, fit-il enfin, cette femme était brune, n'est-ce pas?

— Oui, fit Simonne.

— Et grande?

— En effet!

— Mon Dieu! clama Lionnel, c'est Régina! Oui, c'est elle! Oh! c'est un piège, Simonne, un piège que l'on vous tendait. Car, vous ne savez pas, cette femme qui est venue vous trouver est la sœur de Lopez qui veut vous épouser, car il convoite votre titre et votre fortune! Oui, oui, c'est un piège, vous dis-je, un piège où vous alliez tomber!

— Est-ce possible, mon Dieu! fit Simonne toute frémissante.

— Mais le ciel vous a protégée, continua Lionnel, tremblant à la pensée du danger qu'avait couru Simonne. Oh! je comprends tout maintenant. Cette femme qu'on a enlevée tout à l'heure, on la prenait pour vous! Remerciez Dieu, Simonne, car il veille sur vous, car il vous a sauvée!

— Seigneur!

— Seulement vous ne pouvez rester ici, maintenant. Je vais vous conduire vers Hugues.

— Mais vous?

Moi, oh ! ne craignez rien pour moi, Simonne.

— Que faites-vous dans ce bois, alors, si vous ne vous battez point?

— Moi ? Je vais remplir un devoir sacré, je vais venger votre père!

— Venger... Mais Simonne ne put achever.

Tout à coup, s'étant retournée à un bruit de pas, elle aperçut cinq ou six hommes qui se dirigeaient vers eux l'épée haute, et, défaillante, apeurée, elle n'eut que le temps de se jeter dans les bras de Puyroland en s'écriant :

— Lionnel! Lionnel!

XXII

Dès que sa sœur l'avait quitté, Lopez de Silva avait mis tout en œuvre pour exécuter le plan qu'elle venait de lui suggérer.

C'était bien la chose la plus simple du monde. Enlever une fille sans défense, qu'une ruse savamment ourdie allait amener toute seule dans la forêt de Vincennes, était un jeu d'enfant pour le louvetier du roy.

Mais encore lui fallait-il quelqu'un, car ce n'est pas tout seul qu'il viendrait à bout de cette besogne. Or il était bien forcé de se l'avouer, les quatre ou cinq ruffians, auxquels il avait coutume de demander aide, paraissaient assez mal disposés à son égard. Deux fois ils avaient trahi la haute confiance qu'il plaçait en eux; sur le Pont-Neuf d'abord, et au Moulin du Diable ensuite.

Là, par exemple, les bandits l'avaient lâchement abandonné, et s'il n'avait eu le temps de fuir, tout porte à croire qu'entre les mains du cadet de Gascogne, il aurait passé un bien vilain quart d'heure.

Et cependant il lui fallait quatre hommes au moins, quatre hommes sûrs, éprouvés, et il ne savait où les prendre. Il ne pouvait aller sur le Pont-Neuf et arrêter les premiers tire-laine qui lui tomberaient sous la main; que faire?

— Ma foi, tant pis! se dit enfin Lopez, je n'ai pas le choix. D'ailleurs, ce gueux de Bobignasse n'était pas hier au Moulin du Diable, je vais aller le trouver. C'est un homme sur lequel on peut compter; et lui sûrement me dénichera ce que je cherche.

Et Lopez de Silva se dirigea vers la rue de Nevers où logeait le Gascon Bobignasse. C'était au cinquième étage d'une maison lépreuse, dont le rez-de-chaussée était occupé par une taverne borgne, que perchait l'intéressant Bobignasse. La taverne s'ouvrait sous l'enseigne de la *Tête de Veau* et Lopez de Silva eut vite fait de la découvrir à gauche de la rue de Nevers, vrai coupe-gorge où il n'eût pas fait bon s'aventurer vers les minuit.

Il y pénétra, non sans assurer de sa main la dague qui pendait aux côtés de son épée, et ayant pris un escalier humide et glissant dont une corde poisseuse servait de rampe, il monta jusqu'au cinquième.

Mais là, il se trouva fort embarrassé. Cinq ou six portes s'ouvraient sur le carré, laquelle était la bonne ?

Et le louvetier du roy était là fort perplexe, lorsque, heureusement, une porte s'étant ouverte livra passage à une créature déguenillée, gouge à l'œil luisant et aux cheveux gras de pommade, sur la figure de laquelle la crasse le disputait au fard, trahissant le hideux métier auquel elle devait se livrer. La fille s'arrêta, hésitante, devant ce seigneur richement vêtu et qu'elle s'étonnait assurément de rencontrer en ce lieu.

— Pardon, lui demanda Lopez, pouvez-vous m'indiquer le logement de Bobignasse ?

— Le capitaine ? interrogea la fille.

— Oui, le capitaine, fit Lopez réprimant un sourire.

— C'est là, répondit la fille qui descendit en chantant un refrain en vogue, avec la voix la plus effroyablement fausse qu'il fût possible d'entendre.

La clef était sur la porte qu'on venait de lui indiquer ; sans frapper, Lopez la tourna et pénétra chez le capitaine Bobignasse.

C'était un bien misérable intérieur que celui du terrible Gascon, ne brillant ni par le luxe et encore beaucoup moins par la propreté. Eclairé par une fenêtre à tabatière, ce « Louvre» était meublé d'une table boiteuse, d'un fauteuil éventré et bancal et d'une paillasse perdant la paille par maintes ouvertures. Sur la table, une chandelle s'emmanchait élégamment dans le goulot d'une bouteille vide, et un papier graisseux contenait les débris d'un jambonneau rongé jusqu'à l'os. Sur le grabat, s'étalait un superbe habit de velours râpé, jadis écarlate, aujourd'hui hideusement jauni, couvert de broderies jadis dorées et aujourd'hui rougies, bizarre effet du temps qui se plaît à ces métamorphoses. Enfin, sur le fauteuil éventré,

les bras ballants, les jambes écartées, le nez en l'air et ronflant comme une toupie d'Allemagne, le célèbre Bobignasse en personne. Et cela parut d'un bon augure au louvetier du roy qui songea aussitôt :

— Si ce sacripant dort chez lui à l'heure où le lansquenet triomphe dans toutes les tavernes, c'est qu'il n'a point d'argent, et, s'il n'a point d'argent, il est à moi !

Raisonnement fort spécieux, mais qui pouvait ne pas être faux en l'occurrence.

Cependant, au bruit que fit la porte en s'ouvrant, Bobignasse s'éveilla, et apercevant le noble comte de Silva en son logis, il se leva brusquement et ayant esquissé son salut le plus majestueux, ne put que s'écrier :

— Vous êtes chez moi, Monseigneur !

— Oui, fit Lopez avec un sourire, et il faut avoir furieusement envie de vous voir pour arriver jusqu'à vous, car vous habitez terriblement haut !

— L'honneur que vous me faites n'en est que plus grand, répondit Bobignasse, et, avançant l'unique siège de son palais, il ajouta : Mais donnez-vous donc la peine de vous asseoir, car l'ascension vous a essoufflé.

Lopez, considérant le fauteuil, fit une moue :

— Non, merci ! je préfère demeurer debout.

— Vous en seriez mieux pour causer, car ce n'est point j'imagine, uniquement pour me demander des nouvelles de ma précieuse santé que votre Excellence est montée jusqu'ici.

— En effet, fit Lopez, j'ai besoin de vous ce soir !

— Ce soir !

— Il le faut absolument !

— Oh ! oh !

— Vous refusez ?

— Votre Honneur ignore donc le malheur qui m'est advenu ?

— Un malheur ! demanda Lopez.

— Votre Excellence, continua le Gascon, ne sait donc pas que je garde la chambre et que je suis très, très malade ?

Lopez considéra la face rubiconde du Gascon, où les crus bordelais avaient tracé leur joyeuse enluminure, et il éclata de rire.

— Malade ! avec une mine pareille!

— Oh! la mine ne signifie rien; n'empêche que j'ai failli mourir.

— Quand ça?

— Mais pas plus tard qu'hier.

— Vous vous moquez!

— Je me moque? Eh bien, demandez à mon ami Sacassou si je me moque, et si hier, vers deux heures de relevée, je n'ai point reçu une furieuse estocade qui a failli m'envoyer *ad patres!*

Et s'inclinant devant le louvetier :

— Laquelle estocade, d'ailleurs, j'ai reçue au service de Votre Excellence, ce dont je ne saurais trop me glorifier!

— C'est donc à l'île Louviers?...

— Monseigneur l'a dit! C'est à l'île Louviers que j'ai failli être tué par l'homme que vous aviez ordonné d'occire. Fort heureusement son épée a glissé sur ma côte, et plus heureusement encore, ma tante Pétronille en mourant — que Dieu ait sa belle âme, — m'a légué le secret d'un baume merveilleux qui rendrait la vie à un mort de quinze jours, ce qui fait, Monseigneur, que vous me voyez si vaillant aujourd'hui, après avoir été hier aussi près des portes du tombeau.

Tout cela avait été débité avec cet impitoyable accent gascon si comique, que, plus encore peut-être que le baume de la tante Pétronille, il eût été capable de ressusciter un mort et de le faire rire.

Mais le noble comte de Silva n'était pas homme à plaisanter ni à se réjouir. Deux choses lui restaient du flux de paroles du Gascon : d'abord qu'il avait eu le dessous dans sa lutte avec Capestoc, et surtout que, bien que blessé hier, aujourd'hui il était sur pied : cela était l'important.

— Bref! fit-il, que vous ayez vu la mort de près, c'est fort bien; mais il n'en paraît rien, à ce que je vois, et rien ne vous empêche, il me semble, de vous mettre à mon service ce soir.

— Hum! hum! fit Bobignasse, le serein est mauvais pour les convalescents.

— Bah! j'ai pour cela un élixir qui vaut, sans doute, le baume de votre tante.

— Vraiment! clama Bobignasse, faisant l'étonné, mais qui comprenait bien où Silva voulait en venir.

— Pardieu! avec une vingtaine de bonnes pistoles dans chaque poche, on peut sans crainte affronter l'air le plus léger de la nuit.

— Certes! fit Bobignasse, parfaitement convaincu.

— Donc, je peux compter sur vous?

— Hé là! Comme vous allez vite! Au moins que je sache ce qu'il faut faire.

— Presque rien.

— Mais encore?

— Enlever une fille.

— Bouffre!

— Vous avez peur!

— Moi!

— C'est qu'il me semble que...

— Oui! oui! au premier abord, comme ça! Pardieu! s'il ne s'agissait que d'enlever une fille, ce ne serait pas la Garonne à avaler. Malheureusement, une jeune fille est un trésor que l'on garde soigneusement, plus soigneusement encore que le dragon fabuleux gardait les pommes d'un certain Hespéride, et, à vrai dire, une longue expérience m'a appris qu'à ce métier on risquait fort souvent sa peau, pour ne pas dire plus.

— Rien de semblable à craindre!

— Vous êtes sûr?

— La jeune fille sera toute seule, isolée, dans le bois de Vincennes!

— C'est donc une fleur du bois que nous allons cueillir.

— Voyons? fit le comte qui s'impatientait, cela vous va-t-il?

— Ma foi, oui! Puisque vous m'assurez cinquante pistoles pour me garantir du serein.

— Bon! fit le comte, heureux d'en être arrivé à ses fins. Maintenant, ajouta-t-il, il me faut trouver trois ou quatre gaillards de votre espèce.

— Toujours pour cueillir la fleur.

— Oui.

— Bondiou! Est-ce qu'il faut une armée pour une telle besogne?

— Deux précautions valent mieux qu'une, dit le comte, et d'ailleurs peut-être, après, quand la jeune fille sera sous clef, aurons-nous besoin d'en découdre.

— Je savais bien, clama Bobignasse avec un gros rire, que nous aurions maille à partir avec le fabuleux dragon.

— Voyons! avez-vous trois ou quatre amis sur lesquels on puisse compter?

— Mais, parfandious, j'ai ce cher Sacassou!

— Hum! fit Lopez.

— Il ne vous plaît point? C'est que je vais vous dire, observa

Bobignasse, si Sacassou n'était point de la fête, je serais obligé de vous fausser compagnie, car moi, je ne travaille jamais qu'en sa société.

Le comte de Silva allait répondre, mais il n'en eut pas le temps. Un grand vacarme se produisit dans l'escalier, et bientôt la porte s'ouvrant brusquement, livra passage à trois individus qui proclamèrent sur trois tons bien différents :

— Hé! bonjour, compère Bobignasse!

Et Silva s'étant retourné, il reconnut dans les bruyants survenants Sacassou, Pincebourde et Grignolet.

— Allons, fit-il, le sort me vient en aide, et ces braves garçons ne pourront me refuser leur aide, si je sais bien m'y prendre.

Cependant, en reconnaissant le comte Lopez de Silva, grand louvetier du roy Louis XIII, dans l'homme qui rendait ainsi visite à leur ami Bobignasse, les trois hommes s'arrêtèrent, comme médusés, sur le seuil.

— Entrez, mes amis, cria Bobignasse. Hé, capédious! ne reconnaissez-vous point le très noble comte de Silva, notre protecteur.

Sacassou, en sa qualité d'homme d'Avignon, que rien n'émeut, était revenu le premier de sa courte stupéfaction.

— Hé, sang-Dieu! fit-il en entrant dans la chambre, c'est cet excellent comte! Quelle joie de rencontrer son Excellence! Au train dont il filait hier en quittant le Moulin du Diable, je le croyais à Rome, pour le moins.

Silva se mordit les lèvres, et les autres s'étaient mis à rire bruyamment. Oh! l'insolent! Comme le louvetier l'eût châtié... s'il avait été le plus fort. Mais ils étaient quatre contre lui, et, d'ailleurs, il avait besoin d'eux. Aussi, maîtrisant sa colère :

— Fallait-il me laisser tuer par ce forcené, fit-il, lorsque vous m'abandonniez?

— C'est vrai, fit Grignolet conciliant, c'est nous qui avons tort et je prie Votre Excellence d'accepter toutes nos excuses.

— Ma foi! grogna Bobignasse, je ne sais ce dont vous voulez parler là, mais en tout cas, si vous avez des excuses à faire agréer à M. le comte, je suis persuadé qu'il les acceptera tout de suite, car M. le comte ne saurait vous en vouloir.

— Oh! Monsieur le comte est bien bon! ironisa Sacassou.

— Car, au moment où vous entriez, continua Bobignasse, M. le comte était en train de me demander s'il pouvait compter sur nous ce soir!

— Oh! oh! fit Sacassou!

— Ah! ah! ajouta Pincebourde.

— Hé! hé! conclut Grignolet.

Sans paraître prendre garde à ces exclamations trahissant une façon de penser bien différente, Bobignasse continua :

— M. le comte nous offre à chacun cinquante pistoles. C'est un beau denier par le temps qui court. J'ai promis mon aide, qu'en dites-vous ?

— Pardon! sera-ce dangereux? commença Grignolet.

— Peuh! une misère! répondit le comte.

— D'ailleurs on ne meurt qu'une fois, prononça Pincebourde.

— Hé! l'ami Pincebourde, fit Grignolet, c'est justement ce qui me taquine. Pardieu! si j'avais la chance de pouvoir mourir plusieurs fois, je ne serais pas si chiche de ma vie!

— Auriez-vous peur, l'ami Grignolet? demanda le comte en riant.

— Non, point précisément. Mais il y a cinq jours à peine, nous étions, s'il m'en souvient bien, six amis bien vivants et bien dispos, six amis qui paraissions taillés pour vivre une centaine d'années pour le moins, et maintenant, comptez-nous! Pardieu! nous ne sommes plus que quatre. Piedalouette est resté sur le pavé du Pont-Neuf et l'infortuné Laromuche a perdu sa précieuse existence dans le Moulin du Diable. Qui sait si, ce soir, moi-même?...

Mais le comte l'interrompit.

— Bah! ce soir, maître Grignolet, vous n'aurez rien à risquer.

— C'est donc à une partie de plaisir que vous voulez nous convier.

— Presque !

— Alors, j'en suis !

— Il s'agit, fit tout simplement le comte, d'enlever une jeune fille.

— Rien que cela ?

— Pas davantage !

— Et il n'y aura pas d'oncle, pas de cousin, pas de tuteur ?

— Rien qu'un valet sexagénaire.

— Qu'en dites-vous, les amis? demanda Grignolet en se tournant vers les trois autres.

— Moi, j'ai accepté, répondit Bobignasse.

— Et moi j'accepte, fit Pincebourde.

— Et toi, Sacassou?

— Moi, je fais des réserves.

— Oh ! dit le comte, et quelles sont ces réserves?

— Oh! deux seulement : d'abord, je tiens à savoir si le Masque Rouge sera de la fête.

— Au fait ! firent les trois autres en bondissant, oui ! oui ! nous faisons aussi des réserves sur ce point!

— Vous comprenez, Monseigneur, continua Sacassou, deux fois nous nous sommes frottés à ce légendaire personnage, et deux fois il nous en a cuit. Par conséquent, pas de Masque Rouge ou bien pas de Sacassou.

— Parfaitement! il a raison, clamèrent à la fois Grignolet, Pincebourde et Bobignasse.

Silva les calma d'un geste.

— Je vous donne ma parole de gentilhomme que le Masque Rouge n'a rien à faire dans cet enlèvement et que la jeune fille n'est ni sa fiancée ni sa fille.

— Bon! fit Sacassou ; maintenant, deuxième réserve : il existe de par le monde un certain gentilhomme gascon du nom de Capestoc...

A ce nom, Silva ne put dissimuler une grimace de dépit. Sacassou le remarqua.

— Au fait, fit-il. Votre Excellence le connaît. Eh bien ! ce Gascon-là, c'est encore une de mes réserves !

— Certes, fit Bobignasse, moi aussi ! Pas de Capestoc, capédious !

— Bobignasse et moi, continua Sacassou, avons juré à ce gentilhomme de lui être fidèle à la vie et à la mort. C'est juré ! Or, si Votre Excellence nous mettait en présence de cet excellent garçon, nous nous verrions forcés de tourner nos épées contre Votre Excellence comme je l'ai déjà fait au Moulin du Diable, et, j'en suis sûr, Votre Excellence ne serait pas contente!

— C'est bon ! répondit Silva. Votre Capestoc n'a non plus rien à faire dans cet enlèvement.

— Dans ce cas, répondit Sacassou, mes amis et moi nous sommes tout à votre service, et Votre Excellence n'a plus qu'à nous compter l'argent promis.

Silva respira : ce conciliabule avait été si long, si plein d'hésitations, de réticences et de conditions, qu'un moment il avait désespéré. Enfin, c'était fait ; cela allait lui coûter deux cents pistoles ; mais, ce soir, Simonne serait en son pouvoir et Lionnel

serait mort ; et Silva ne regrettait point un argent si bien employé ; il compta donc à chacun des quatre amis cinquante pistoles, puis :

— Alors c'est entendu, et ce soir vous serez à ma disposition?

— C'est juré, fit Sacassou.

— Et où rejoindrons-nous Votre Excellence ? demanda Grignolet.

— Ce soir, à neuf heures, au carrefour du Grand-Veneur, dans le bois de Vincennes.

— Nous y serons! répondirent les quatre hommes.

Et, en effet, le soir même, à neuf heures, Lopez de Silva trouvait les quatre ruffians exacts au rendez-vous. Il les cacha dans un fourré, après leur avoir donné ses ordres. Dès qu'on verrait s'avancer une femme en compagnie d'un vieillard, Grignolet et Pincebourde se lanceraient sur elle, la bâillonneraient et la porteraient là-bas, dans le petit pavillon qui se trouvait au bout de la troisième avenue débouchant à ce carrefour du Grand-Veneur. Là, ils n'auraient qu'à remettre la femme à un homme qui avait reçu des ordres et à revenir sur-le-champ retrouver Silva, qui pourrait avoir besoin d'eux. Pour Bobignasse et Sacassou, ils demeureraient là, prêts à courir au premier appel, si d'aventure le vieillard qui accompagnait la jeune fille faisait quelque résistance.

Il n'y avait pas dix minutes que Lopez et ses hommes étaient postés dans la forêt que, tout à coup, il leur avait semblé voir une femme déboucher dans le carrefour. Un homme, en effet, l'accompagnait.

— Ce doit être elle! dit Lopez, écartant les branches pour mieux voir.

La femme avait l'air de se disputer avec le vieillard.

— Un vieux serviteur, pensa Lopez, qui lui reproche de s'être aventurée dans le bois.

Et déjà il se tournait vers Bobignasse et Sacassou pour donner l'ordre de préparer leur rapière. Mais à sa grande stupéfaction, l'homme qu'il prenait pour le serviteur de Simonne abandonna celle qu'il supposait être la jeune fille et s'enfonça dans le bois.

Ma foi, j'aime mieux ça! murmura Lopez, et faisant un signe à Grignolet et Pincebourde :

— Vous l'avez vue?

— Oui! Monseigneur.

— Eh bien, allez!

Trente secondes après, Grignolet et Pincebourde enlevaient Mme Bourniquet et l'emportaient au pavillon indiqué, où la dona Régina allait la retenir prisonnière.

— Enfin! elle est en mon pouvoir! clama Lopez. Ah! Simonne de Belyeuse, vous qui dédaigniez mon amour, nous verrons tout à l'heure ce qui restera de votre mine hautaine, quand vous saurez que vous êtes la proie de Lopez de Silva!

Et, suivi de Bobignasse et de Sacassou étonnés de la facilité avec laquelle ils avaient gagné cinquante pistoles, il s'enfonça dans le bois.

XXIII

Donc ayant vu que Grignolet et Pincebourde avaient enlevé celle qu'il croyait être Simonne de Belyeuse et que la chose s'était faite doucement, sans bruit, Lopez se félicita hautement de la réussite de son entreprise : il fit signe à Bobignasse et à Sacassou qui attendaient, et tous les trois s'enfoncèrent dans le bois, se dirigeant vers le pavillon de dona Régina.

Tout marchait aux souhaits de Lopez. Mais il ne se le dissimulait point, le plus gros de la besogne restait à faire et aussi le plus périlleux; enlever une jeune fille sans défense était en somme une tâche aisée, et elle avait réussi, mais la suite de son farouche projet réussirait-elle aussi bien? Car maintenant il s'agissait de faire écrire un mot à Simonne appelant Lionnel à son secours. Elle ne refuserait point de le faire, sans doute? Et Lionnel viendrait; mais c'était là que commençait la difficulté.

Lionnel était brave, il le savait; mais cinq hommes résolus auraient raison de sa bravoure et de tout son courage : si Lionnel arrivait seul au secours de Simonne, c'était bien, la victoire resterait sûrement au louvetier; mais si Lionnel arrivait avec un ou plusieurs amis?... Et Lopez de Silva n'était pas sans inquiétude.

Cependant, ayant fait une centaine de pas, il rencontra Grignolet et Pincebourde qui, ayant remis leur victime entre les mains d'un des valets de Régina, complice de cette sourde machination, venaient rejoindre Lopez, suivant les ordres qu'ils avaient reçus.

— Eh bien! demanda le louvetier.

— C'est fini !

— La femme ?

— Nous l'avons remise à l'homme qui nous attendait, qui, lui même, l'a placée en lieu sûr.

— C'est parfait! répondit Lopez, de plus en plus heureux de la tournure que prenaient les événements. Et, ayant réfléchi une minute :

— Mes braves, fit-il, en s'adressant aux quatre hommes, je suis content de vous; mais la moitié seulement de la besogne est faite.

— Ah! fit Pincebourde, il va falloir en découdre ?

— Probablement.

— C'est ce que je craignais, grommela Bobignasse.

— Et contre qui ? demanda Sacassou.

— Vous avez fait des réserves en faveur du Masque Rouge ?

— Certes ! répondirent les quatre hommes inquiets.

— Et du Gascon Capestoc ?

— C'est juré! clamèrent Bobignasse et Sacassou.

— Mais je suppose, continua Lopez, que vous n'avez aucune raison qui vous empêche de croiser l'épée contre le comte Lionnel de Puyroland ?

Les quatre hommes se regardèrent. Certes, il n'étaient pas sans avoir entendu parler de ce gentilhomme, mais aucun d'eux ne semblait le connaître autrement, et Bobignasse, après cette muette consultation du regard, exprima l'avis suivant :

— Va contre ce Puyroland !

— Il n'est pas bien terrible et nous serons cinq.

— Il sera seul ?

— Tout seul.

— Décidément, grommela Grignolet, cinquante pistoles pour d'aussi simple besogne, cela n'est pas naturel, je me méfie! On a dû changer Lopez de Silva !

— C'est donc convenu, continua le louvetier; je vais vous poster dans un coin du bois, près de ce pavillon que vous apercevez là-bas et où Grignolet et Pincebourde ont porté la personne. Et quand le Puyroland viendra, à mon signal, vous vous élancerez sur lui.

— Entendu ! répondirent les quatre bandits avec un ensemble touchant.

Et Lopez de Silva allait donner le signal du départ, lorsque tout à coup, là-bas, au carrefour du Grand-Veneur, il lui sembla entendre comme un lointain murmure de voix :

— Qu'est cela ? murmura-t-il. Et, s'étant retourné, il chercha à voir ce qui se passait là-bas.

Malgré la lune qui brillait du plus bel éclat, les futaies étaien trop épaisses, il était trop loin et il ne put rien voir ; mais son éternelle méfiance était en éveil : à tout prix il voulut se rendre compte, et, faisant signe à ses hommes de l'attendre, avec des précautions inouïes, évitant de faire craquer les branches mortes sur son passage, il se rapprocha du carrefour du Grand-Veneur.

Et tout à coup, il s'arrêta stupéfait : ce qu'il venait de voir, d'ailleurs, était bien fait pour le plonger dans l'étonnement, il ne savait s'il devait en croire ses yeux : devant lui, là, il venait d'apercevoir Simonne de Belyeuse et Lionnel de Puyroland.

— Malédiction ! grommela Lopez.

Il s'était donc trompé, tout à l'heure ? Ce n'était donc pas Simonne qu'il avait fait enlever ? Ce n'était donc pas Mlle de Belyeuse que dona Régina retenait prisonnière ? Quelle était donc la femme que Grignolet et son ami avaient bâillonnée et enlevée ? Simonne était là, et Lionnel était avec elle ! Mais alors, il était perdu ! Non ! non ! Le hasard le servait, au contraire, et Satan venait à son aide, puisqu'il avait permis qu'il entendît ces voix, qu'il revînt voir ce qui se passait et qu'à temps il pouvait reprendre son œuvre. Non, tout n'était pas perdu, tout était à recommencer ! Mais la partie se présentait plus belle, puisque du même coup il allait pouvoir s'emparer de Simonne et tuer Lionnel.

Et, haletant, retenant son souffle, rampant comme un serpent à travers les broussailles, il revint vers les quatre hommes qui l'attendaient.

— Alerte ! compagnons ! fit-il, le gibier est débuché ! En chasse ! En chasse !...

Les hommes regardèrent Lopez.

— Vite ! vite ! fit-il. Tirez vos épées et vos rapières et préparez-vous à l'attaque.

— Tout est donc changé ? demanda Sacassou.

Mais Lopez eut un geste d'impatience.

— Allons ! allons ! ne perdons point notre temps en discours. Pendant que nous parlons, notre gibier pourrait prendre vent. Suivez-moi, suivez-moi, et ne faisons pas de bruit !

Et, se glissant comme il était venu, suivi des quatre hommes, Lopez retourna au carrefour du Grand-Veneur.

Lionnel et Simonne étaient toujours là.

Alors désignant Lionnel aux quatre hommes :

— Allez ! leur cria Lopez.

Mais à ce moment, Simonne s'étant retournée au bruit qu'avaient fait les ruffians, elle aperçut les quatre hommes qui s'avançaient l'épée haute, et, se précipitant dans les bras de Puyroland, elle s'écria :

— Lionnel ! Lionnel !

Lionnel se retourna, il vit les hommes, il vit leurs épées, et poussa un véritable rugissement :

— Trahison ?

Puis, rapide comme la pensée, rejetant son manteau, il saisit son épée de la main droite, sa dague de la main gauche, et, faisant face aux spadassins, il les attendit de pied ferme.

Lopez de Silva, évitant d'être reconnu, ce qui aurait fait échouer le plan si savamment ourdi, se tenait tapi dans le fond ; les quatre ruffians se précipitèrent sur Lionnel, mais il reçut ce choc formidable sans rompre d'une semelle, et, ferraillant, il criait :

— Ah ! c'est ainsi, mes braves ! quatre contre un homme seul ! c'est là votre vaillance ! Mais, n'importe, j'aurai raison de vous. Tiens ! l'homme à la plume !

Et se détendant comme un ressort, l'épée de Lionnel s'abattit dans le groupe, tandis qu'il parait avec sa dague.

L'homme à la plume, c'était Pincebourde et la formidable rapière de Puyroland l'eût perforé de part en part, s'il n'avait eu le temps de sauter de côté.

Mais devant cette vaillance inattendue de Lionnel qui leur tenait tête, visiblement inquiets, les bandits rompirent.

— Eh bien ! vous reculez ! clama Puyroland, en avançant d'un pas. Ah ! ah ! vous reculez... Vous avez eu tort de prendre des épées, c'est le mousquet qu'il vous fallait... l'arme des lâches... l'arme des couards de votre espèce !

Et, tout en parlant ainsi, Lionnel faisait merveille, évitant les rapières avec sa dague, tandis que son épée, rapide comme l'éclair, semait l'effroi parmi les bandits.

Cependant, Simonne assistait à cette lutte, muette, tressaillante, frémissante, maudissant son sexe et sa faiblesse qui l'empêchaient de courir au secours de Puyroland, mais émerveillée et enthousiasmée par cette terrible estocade. Les spadassins, que cette terrible fougue échauffait visiblement, sentaient la rage décupler leurs forces, et ils portaient des coups terribles mais impuissants. La

dague de Puyroland semblait se multiplier, son œil lançait des éclairs, et tous leurs efforts allaient se briser contre cette stupéfiante bravoure. Alors, Grignolet eut une idée : se laissant choir comme s'il avait été blessé, il rampa jusqu'à Puyroland, espérant, d'un coup de taille, lui couper le jarret et le mettre ainsi hors de combat. Lionnel, obligé de parer à tout, seul qu'il était contre ses adversaires, ne vit pas la manœuvre. Une minute encore, et Grignolet allait consommer sa trahison. Mais Simonne comprit le danger.

— Lionnel ! cria-t-elle, Lionnel !

Il était temps !

— Misérable ! rugit Puyroland.

Grignolet était à ses pieds. Alors, tandis que son épée, faisant un moulinet farouche, tenait à distance les trois autres, comme une massue la dague de Puyroland s'effondra sur les épaules de Grignolet et s'y enfonça jusqu'à la garde, avec un craquement de vertèbres brisées. Grignolet ne poussa qu'un soupir. Il était mort ! Et ainsi se réalisèrent les sinistres pressentiments qui l'avaient angoissé le matin, lorsqu'il assurait qu'on ne mourait qu'une fois et qu'il désirait que ce fût le plus tard possible.

En voyant tomber Grignolet, les trois autres s'arrêtèrent effrayés. Puyroland ferraillait toujours.

Silva qui, frémissant, assistait à cette farouche lutte, pensa que tout était perdu. Aussi, oubliant la prudence qui était sa ligne de conduite, il s'élança en criant :

— Hardi ! compagnons ! Reculerez-vous devant un homme seul !

Et, tirant son épée, il prit la place de Grignolet. Mais Lionnel venait de reconnaître Lopez.

— Pardieu ! c'est Monsieur de Silva ! clama-t-il avec un ricanement farouche ; j'aurais dû vous reconnaître plus tôt, car il n'est pas de bon guet-apens sans le louvetier du roy.

— Allons ! chargez ! chargez ! hurla Lopez qui blêmit sous l'insulte.

En sentant ce nouveau renfort, les spadassins revinrent à la charge, mais Lionnel supporta vaillamment ce nouvel assaut. Son bras, que semblait animer une force surhumaine, se tendit de nouveau et s'enfonça dans cette masse de chair qui l'assaillait. Et un homme tomba encore : c'était le pauvre Pincebourde, et une troisième fois, les deux survivants reculèrent affolés et Bobignasse cria :

— C'est le diable !

— Que non pas ! hurla Lionnel, avançant encore. C'est mieux que cela, camarade ! Regarde la blessure de ton compagnon, et elle t'apprendra qui je suis !

Instinctivement les deux hommes regardèrent le cadavre de Pincebourde : son œil droit était crevé.

— Le Masque Rouge ! Le Masque Rouge ! clamèrent Bobignasse et Sacassou.

— Lui ! lui ! fit Simonne stupéfaite ! tandis que Silva poussait un cri de rage.

— Malédiction !

Une seconde, il pensa que ses deux acolytes allaient lâcher prise et l'abandonner à la fureur de Lionnel, en apprenant qu'ils avaient le Masque Rouge devant eux.

Et, en effet, ils reculèrent de nouveau ; mais, soit que cette lutte eût enflammé leur âme, soit qu'ils missent un point d'honneur à ne point s'avouer vaincus, soit enfin qu'ils voulussent venger la mort de leurs deux amis, Bobignasse et Sacassou revinrent à la charge.

Lopez était atterré, le Masque Rouge c'était Lionnel de Puyroland ! et il pensait à la nuit du Pont-Neuf. Lionnel lut la terreur sur sa figure.

— Eh bien ! vous tremblez, Monsieur de Silva, clama-t-il. La sueur, j'en suis sûr, perle sur votre front ! Votre chapeau vous gêne ! Permettez que je vous en débarrasse.

Et d'un coup de son épée, il décoiffa M. de Silva.

— Ah ! fit Silva rugissant.

Mais Lionnel venait de voir la cicatrice que le louvetier dissimulait avec tant de soins depuis trois jours.

— L'homme du Pont-Neuf ! clama-t-il, l'homme du Pont-Neuf ! Je reconnais l'éraflure que je lui ai faite au front ! L'assassin du duc de Belyeuse ?

— L'assassin de mon père ! s'écria Simonne frissonnante.

— Ah ! tu vas mourir ! hurla Silva, fou de rage. Tu m'as reconnu, mais je te tiens et je vais te tuer.

— Hardi ! compagnons ! fit-il en s'adressant à ses deux ruffians. Tue ! tue ! Voyez, il faiblit. Nous le tenons.

Et la lutte reprit avec une fureur cent fois plus grande : l'acier frappait l'acier en un bruit farouche, remplissant les futaies solitaires de son bruit retentissant ; on eût dit une lutte de géants : les

lames s'abaissaient, se levaient, étincelaient à la lueur de la lune en faisant comme une crépusculaire clarté. Tout se taisait autour d'eux, il semblait que la nature attentive retenait son souffle, terrifiée par cet horrible combat. Bobignasse et Sacassou frappaient d'estoc, frappaient de taille, et le louvetier, affolé, comprenant qu'il fallait vaincre, s'il ne voulait mourir, faisait fureur de sa rapière, hurlant, criant, grinçant, fou de rage, ivre de mort. Lionnel pâle, tenait tête à ces trois hommes, et il était superbe à voir, beau comme un lion, impassible, méprisant l'effroi, calme sous la menace de ces trois épées, attentif à la parade et prompt à la riposte.

Mais cependant son bras fatigué faiblissait de seconde en seconde ; il y avait bien une demi-heure qu'il supportait ce terrible assaut. Déjà il avait tué deux de ses adversaires. Allait-il finir par tomber, écrasé par le nombre ? Et, tout à coup, tandis que de sa dague il parait un coup formidable que lui avait porté Sacassou, Bobignasse lia son épée et, d'un coup, la fit voler au loin.

— Corps du Christ !

Lionnel était perdu.

— Désarmé ! désarmé ! hurla Lopez.

Et les trois hommes bondirent sur lui.

Comprenant le danger, rapide comme l'éclair, Lionnel avait fait trois pas en arrière. Simonne frémit : elle vit que Lionnel était perdu et soudain elle aperçut l'épée de Grignolet qui gisait à ses pieds, et avant que Silva et ses deux acolytes eussent bondi sur Lionnel, tant fut rapide ce geste, elle se baissa, ramassa l'épée, la tendit à Puyroland, et, sublime :

— Tiens ! Lionnel, défends ta vie ! Je t'aime !

Ce mot lui était parti du cœur, et c'étaient leurs épousailles éternelles que Simonne venait de sceller dans ce tutoiement.

— Damnation ! hurla Silva qui croyait déjà tenir sa proie, et il bondit sur Lionnel. Mais maintenant il était armé et la lutte reprenait de plus belle.

— Hardi ! hardi ! nous le tenons ! clama encore Silva.

Mais, à ce moment, comme s'il sortait de terre, un homme surgit, en même temps qu'une voix criait :

— Pas encore, mes maitres !... Trois contre un !... C'est trop de deux !

Et, l'épée haute, Henri de Capestoc vint prendre place aux côtés de son ami Lionnel de Puyroland.

. . . .

Une heure auparavant le cadet, à cheval, sortait du Petit-Luxembourg, commandant l'escorte de quatre gardes qui accompagnait le carrosse du cardinal.

Et, tout en traversant Paris, le Gascon poitrinait, essayant de friser sa moustache, et faisant caracoler son cheval, persuadé qu'il était que la France tout entière et la Gascogne en particulier avaient les yeux fixés sur lui.

Quel honneur pour le cadet! Commander quatre hommes, lui qui depuis trois jours seulement avait débarqué à Paris! Lui qui était arrivé sans recommandation et sans appui, il caracolait à la portière du duc de Richelieu, de l'homme qui cachait le roy sous les plis de sa robe rouge, il avait le grand honneur de veiller sur les jours de cet homme devant qui toute la France tremblait. N'y avait-il pas là de quoi griser un garçon de vingt ans, alors que ce garçon était né sur les rives de la Gascogne ?

Et cependant, il faut l'avouer, au milieu de ces grandeurs, Capestoc savait garder un souvenir à ses amis de la veille, et s'il avait l'âme pleine de joie de se voir parmi les gardes du cardinal, et même de commander une escorte, son cœur n'était pas si plein qu'il n'y conservât une toute petite place où se cachait le plaisir qu'il avait en songeant que la timide Mme Bourniquet l'attendait là-bas, au carrefour du Grand-Veneur, dans le bois de Vincennes. Lui ayant écrit, le Gascon ne voulait pas douter que Madeleine n'eût répondu tout de suite à cet appel.

Cependant, le carrosse s'avançait lentement dans Paris, car le cardinal n'aimait pas que l'on brûlât le pavé, et les cochers avaient ordre de modérer leur allure. Au milieu de la rue Saint-Antoine, un fardier, dont le cheval s'était abattu, barrait la route, et l'on dut attendre un bon quart d'heure, ce qui fait que lorsque l'on eût franchi la porte et que l'on arriva devant le couvent des Augustins, dix heures sonnaient à la vieille horloge du couvent.

— Dix heures! fit le Gascon se parlant à lui-même, et Madeleine qui m'attend dans le bois!

Il s'était approché d'un des gardes.

— Y a-t-il loin encore, pour arriver au carrefour du Grand-Veneur?

— Une demi-lieue!

— Mais nous n'y arriverons pas avant trente grosses minutes?

— Pour le moins, du train dont marche le carrosse!

— Parfandious!

Pour sûr, Madeleine allait s'impatienter, elle allait aussi avoir peur! Ma foi tant pis! La route était sûre, on était en pleine campagne, et puis quatre gardes veillaient. Avec un bon temps de galop, Capestoc avait largement le temps d'aller et de revenir avant que le carrosse du cardinal eût franchi la lisière du bois.

— Je passe devant pour éclairer la route! fit Capestoc à l'un des gardes. Ayez l'œil pendant mon absence.

— Bah! il n'y a pas de danger.

Et le garde ajouta :

— Vous avez de la chance de pouvoir dégourdir les jambes de votre cheval : le mien dort à moitié, ce train de tortue ne lui convient guère.

Mais Capestoc n'entendit point la fin de cette réflexion. Il piqua des deux et c'est ainsi qu'il arriva au carrefour du Grand-Veneur assez à temps pour prêter main-forte à Puyroland que ses forces commençaient à trahir.

En voyant ainsi arriver le Gascon, Silva comprit que les choses allaient tourner à son désavantage. Si Lionnel faiblissait, Silva et ses hommes commençaient également à se sentir fatigués. L'arrivée de cet homme frais et dispos venait malencontreusement égaliser les chances.

— Eh bien! Monsieur de Capestoc, que faites-vous? voulut-il dire, ignorez-vous que cet homme est le Masque Rouge, un ennemi du cardinal votre maître?

— Il est tout seul et vous êtes trois! répondit Capestoc, en portant des coups furieux.

— Mais vous êtes au service du cardinal!

— Je suis d'abord au service de mon honneur, qui me commande de défendre le faible contre le fort. Allez, défendez votre vie, Monsieur!

Et tandis que Lionnel ferraillait contre Bobignasse et Sacassou, Capestoc fondit sur Silva, en lui disant :

— D'ailleurs, je ne suis pas fâché de vous rencontrer enfin. Il y a si longtemps que nous avons un compte à régler!

Silva pâlit et il recula. Alors, voyant son chef trembler, Sacassou vola à son secours et il se trouva ainsi devant le Gascon. La lutte était si chaude, qu'il n'avait pas eu le temps de dévisager le nouvel arrivant. Mais à présent il le reconnaissait.

— Sang du Christ! cria-t-il.

Puis, baissant son épée :

— Bas les armes! Bobignasse! Voici M. de Capestoc!

Et Bobignasse à son tour se rendit, tandis que, profitant de l'émotion générale, Lopez de Silva piquait à travers la forêt en hurlant :

— Malédiction! Nous nous reverrons, Monsieur de Puyroland!

Cependant, en voyant les deux farouches adversaires qui l'assaillaient depuis plus d'une demi-heure abaisser leurs armes au risque de se faire tuer, Lionnel fut interloqué, une minute il demeura indécis. Mais il se reprit bientôt, et déjà il allait foncer sur les spadassins, quand Capestoc arrêta son bras.

— Faites grâce, Monsieur le comte, ce sont mes amis; mais ils ignoraient que vous êtes le mien!

— Par la Mort-Dieu! fit Sacassou en épongeant son front baigné de sueur, vous êtes un terrible jouteur, Monseigneur!

Mais Capestoc lui coupa la parole :

— Allez! Messieurs, je vous fais grâce! Nous nous expliquerons plus tard.

Et les deux bandits, ainsi que des écoliers pris en faute, s'en allèrent la tête basse, quittant le champ de bataille où gisaient leurs deux amis.

— Merci, Monsieur de Capestoc, fit Lionnel, en tendant la main au Gascon, merci! Vous m'avez sauvé la vie!

— C'est chacun son tour, répondit celui-ci. Mais soyez assuré que je ne me tiens pas quitte avec vous! D'ailleurs, c'est bien par le plus grand des hasards que je vous ai rendu ce léger service.

— Mais le cardinal? demanda Lionnel, qui craignit que pendant ce duel sa proie ne lui eût échappé.

— Il vient! J'ai couru devant pour retrouver Mme Bourniquet Mais vous-même, que faites-vous en ce lieu?...

A ce moment, il reconnut Mlle de Belyeuse qui attendait, tremblante d'émoi, encore toute pâle du terrible danger que Lionnel avait couru.

— Oh! pardon! fit-il.

Et il s'inclina devant Simonne qui s'avançant en tendant sa main au baiser du cadet :

— Vous m'avez sauvé plus que la vie, Monsieur, vous m'avez sauvé l'honneur! merci!

— Je suis heureux d'avoir eu ce bonheur et je n'ai qu'un regret, c'est, si j'ai pu m'attirer quelque faible titre à votre estime, de l'avoir fait bien involontairement.

— Oui! fit Puyroland, vous comptiez trouver ici Mme Bourniquet.

— En effet.

— Eh bien, elle a été enlevée.

— Enlevée! s'exclama le cadet.

— Oui! par l'homme qui vient de fuir si lâchement.

— Parfandious! Et dire que je suis obligé de rejoindre le cardinal!... Dire que je ne puis voler à son secours!...

— Ne craignez rien, je crois savoir où elle est, et avant qu'il soit jour, elle vous sera rendue!

— J'ai foi en votre parole, répondit le cadet. Mais je suis déjà en retard. A bientôt, M. de Puyroland.

— Oui! à bientôt! fit Lionnel.

Mais, ayant remonté à cheval, Capestoc était déjà loin.

— Pauvre garçon! murmura Lionnel, je lui dois la vie et il faut que je le sacrifie!

(A suivre.) Rodolphe Bringer.

Le gérant: F. Juven. Imp. de Vaugirard, G. de Malherbe, 152, r. de Vaugirard, Paris.

LA SONNETTE D'ALARME

M. Honoré Flick était ce qu'on appelle un homme indépendant. Il lui suffisait de lire dans les squares la classique mention : « Défense de marcher sur les pelouses », pour qu'il éprouvât aussitôt le besoin de piétiner les herbes municipales. Il n'avait guère envie de fumer que dans les compartiments de dames seules.

En outre, M. Honoré Flick était ce qu'on appelle un homme nerveux. Des riens l'agitaient. Des suggestions bizarres lui venaient de toutes choses. Il lui était difficile de toucher une allumette sans la frotter, et de regarder une rivière sans cracher dedans.

Or, par une calme nuit d'hiver, M. Flick pénétra dans un wagon vide de première classe à destination du Havre, en pensant à n'importe quoi, à la pluie, au beau temps, à Félix Faure, etc., quand ses regards eurent la malechance de tomber sur une poignée de fer qui brillait dans un coin et au-dessus de laquelle éclataient ces mots : *Tout appel non justifié expose son auteur à des poursuites judiciaires.*

M. Honoré Flick considéra cette inscription pendant quelques secondes, et il se sentit légèrement troublé.

« C'est la sonnette d'alarme, se dit-il en se secouant. Il y a des machines comme ça dans tous les compartiments, et j'ai dormi vingt fois à leur côté, dans mes précédents voyages. »

M. Flick tourna dédaigneusement le dos à la sonnette, installa sa valise dans le filet, défit sa couverture, se débarrassa de son parapluie, se pelotonna dans un coin et voulut lire son journal.

Mais il lui fut impossible de s'intéresser à la politique; la cote de la Bourse ne l'émut pas; le feuilleton l'intrigua peu.

« Pstt! Pstt! » semblait faire, à côté de lui, la sonnette d'alarme.

Alors M. Flick jeta son journal et regarda la poignée de fer, de toute la largeur de ses prunelles.

« Eh bien? grommela-t-il, qu'a-t-elle d'extraordinaire, cette poignée? C'est un morceau de fer qui communique, par un moyen

quelconque, avec un timbre placé à côté du mécanicien, et, lorsqu'on tire dessus, le timbre sonne, le mécanicien s'effraye, serre les freins, renverse la vapeur et arrête le convoi, tandis que le chef de train saute à terre, court au compartiment, ouvre la portière et que les voyageurs, réveillés en sursaut, montrent leurs têtes effarées, de toutes parts... »

Et, ce disant, les yeux de M. Flick s'exorbitaient, comme s'ils voyaient déjà ces scènes horrifiques.

La poignée semblait briller d'un éclat plus vif sous le filet du wagon; la lumière y accrochait une ligne claire et fascinatrice, d'une courbe insinuante.

Énervé, M. Flick tira le store sur la lampe, et fit la nuit autour de lui.

Mais la poignée ne rayonna que mieux dans les ténèbres; le peu de clarté que laissait échapper le store sembla se précipiter sur elle, et, dans son coin obscur, l'attirante poignée prit des airs de comète.

Furieux, M. Flick chiffonna son journal et l'appliqua sur la sonnette d'alarme pour ne plus la voir. Mais ses doigts frôlèrent par mégarde l'obsédante poignée, et ils accusèrent aussitôt des tremblements étranges.

« Il faudra donc que je tire dessus? » s'écria M. Flick en reculant.

Il éprouvait un commencement de vertige, il comprenait enfin qu'il était possédé par cette poignée absurde et que, d'un moment à l'autre, il pouvait être forcé de la saisir et de peser dessus, de toutes ses forces, éperdument, malgré la défense qui se lisait autour, ou peut être à cause de cette défense idiote, qui ne semblait avoir été mise là que pour être violée.

A haute voix, afin de s'effrayer, il la relut, plusieurs fois de suite, la funeste mention :

« Tout appel non justifié expose son auteur à des poursuites judiciaires!... *Tout appel non justifié expose*... TOUT APPEL NON JUSTIFIÉ... TOUT APPEL... » Après l'avoir déclamée quatre fois, sur un ton de plus en plus élevé, M. Honoré Flick, hypnotisé, leva sa main fiévreuse et s'empara de la poignée de fer.

« Eh! bien, quoi?... quand je tirerais? s'écria t il. La belle affaire!... Ce serait cinquante francs d'amende peut être, ou deux jours de prison! Ça vaut ça..»

Il frémissait. Sa respiration était saccadée. Il ferma les yeux.

« Et si cet arrêt du train provoque un tamponnement? se dit-il. Mais oui, un tamponnement peut très bien se produire, par suite du retard que je vais faire subir à notre express. Un tamponnement : quarante morts, cent cinquante blessés, deux locomotives en bouillie, cinq ou six wagons en marmelade, deux ou trois millions de dommages-intérêts à allouer aux victimes, dix mille voyageurs arrêtés sur la ligne! Et les attaques contre la Compagnie! et les interpellations à la Chambre! et des milliers de journaux qui proclament la catastrophe à tous les lecteurs de l'univers!... »

Les cheveux de M. Honoré Flick se hérissèrent.

« Non! » se dit-il violemment.

Et il put retirer sa main de la poignée tentatrice.

Oh! une distraction, vite!

« Monsieur! Monsieur! cria-t-il, en frappant au petit carreau qui faisait communiquer son compartiment avec celui d'à côté, beau temps, hein? Et, autrement, quoi de neuf?... »

Mais le voyageur du compartiment voisin dormait sous sa couverture. Et M. Flick ne pouvait engager de conversation avec âme qui vive, ne pouvait oublier, une minute, cette horrible poignée de fer, qui l'appelait.

Il se chanta le répertoire d'Yvette Guilbert, à tue-tête, pour tâcher de détourner ses pensées; mais la chose ne réussit pas du tout.

Alors il ouvrit la portière.

« Je vais me jeter sur la voie! » déclara-t-il.

Puis, une bouffée d'air froid lui ayant rafraîchi le cerveau, il pensa :

« Non! il vaut mieux tirer, décidément! »

Tout à coup, dans le compartiment, sans rien dire, un homme fit irruption.

« Ah! un malfaiteur!... Quelle chance! » s'écria M. Flick en se précipitant vers la sonnette d'alarme.

Mais le nouveau venu le saisit par le pan de sa jaquette, en disant :

« Ayez pas peur!... Votre billet, s'il vous plaît? »

Ce n'était qu'un contrôleur. Il n'y avait pas lieu de sonner.

M. Flick lui passa son billet avec mépris.

Et, de nouveau, il se trouva seul, en face de la poignée redoutable.

Il ne chercha plus à l'oublier. Il s'assit près d'elle, il la toucha,

il joua gentiment avec, il la flatta comme on fait sur le dos d'une chatte; parfois, il passa la main dedans, pour savoir si elle était bien à sa mesure; son parapluie étant tombé, il l'y accrocha soudain. Et il attendit, anxieux, les tempes envahies de bourdonnements... Le train ne s'arrête-t-il pas? Non! cela n'avait pas sonné! Le parapluie n'était pas assez lourd, sans doute...

Alors, M. Flick, les yeux hagards, suspendit aussi la courroie à cette poignée de fer, la courroie qui servait à porter la couverture; puis il tira dessus, légèrement, de ses doigts fébriles...

Dieu! les freins fonctionnent, les roues grincent, le train s'arrête... M. Flick pâlit.

« Mantes! » cria un employé, au dehors.

Ce n'était rien. La sonnette ne s'était pas fait entendre. L'express s'était arrêté, de lui-même, dans une gare. Et il reprit sa course, deux minutes après, sans qu'un seul voyageur montât dans le compartiment de M. Flick.

Celui-ci frissonnait. Il considéra de nouveau l'irrésistible poignée et il pensa :

« C'est bien simple. Je vais le justifier, l'appel! Je vais faire semblant de me pendre. Mais oui! On peut très bien avoir envie de se pendre en chemin de fer, n'est-ce pas? Ça doit arriver tous les jours! Donc, je me pends : revers de fortune, chagrins d'amour, manie de la persécution... la presse choisira dans le tas des causes probables. Je me pends! et à cette poignée, parbleu! C'est très commode! Il est même difficile de se pendre ailleurs quand on voyage. Sous le poids de mon corps, la poignée joue, la sonnerie retentit, le train s'arrête, les employés accourent — et l'on me dépend à temps. Quant à me poursuivre dans de telles circonstances, qui l'oserait? « Le pauvre homme! » s'écriera la Compagnie apitoyée. « Il voulait attenter à ses jours! Il a bien assez de peine comme ça! » Donc, par ce moyen, je me procure l'émotion et j'évite le châtiment. Il n'y a pas à hésiter.

M. Flick mit immédiatement à exécution ce projet ingénieux. Il fit un nœud coulant à sa courroie, y passa son cou, attacha l'autre bout de la courroie à la sonnette d'alarme, puis, rageusement, heureux d'en finir avec cette obsession ridicule, il tira sur la poignée de fer, et s'y pendit, de tout son poids.

Rou! rou! rou!

« Ah! c'est le frein qui opère, n'est-ce pas? » se dit M. Flick, dont les yeux voulaient sortir de leurs orbites.

Il écouta le « rou-rou-rou » de toutes ses oreilles pleines de sang.

Mais ce bruit continua, sur le même ton, sur le même rythme, pendant une, deux, trois minutes. Le train ne s'arrêtait pas.

M. Flick considéra la portière de son compartiment : elle ne s'ouvrait jamais.

« Comment! » pensa-t-il, en agitant ses bras.

Il tira de nouveau, puissamment, sur la poignée hypnotisante.

Le train continua de filer avec la même vitesse.

« Ah! elle ne fonctionne pas! » s'écria M. Flick en portant les mains à son cou. Elle ne fonctionne pas! et c'est pour tout de bon que j'allais me pendre!

Il allongea ses jambes, il reprit pied, il décrocha la courroie, puis il considéra, avec ahurissement, cette poignée fallacieuse.

Alors une fureur soudaine fit bouillonner son sang.

« Ah! tu ne fonctionnes pas? dit-il à la sonnette d'alarme, attends! attends un peu! »

Et il se mit à tirer dessus, à deux mains, de toutes ses forces longtemps, en cadence, comme un forcené.

A Vernon, il avait tordu la poignée. A Rouen, il l'avait arrachée. Au Havre, il alla la jeter dans la mer.

Ensuite, M. Honoré Flick, exorcisé, put repenser à autre chose, à la pluie, au beau temps, à Félix Faure, etc..., etc...

Jean RAMEAU.

L'AMOUR DU PROCHAIN (1)

(*Suite*)

Alizon, sévère, mais riant tout de même. — Je ne veux pas que vous entriez dans ma chambre, vous entendez bien, Bollène!

Bollène, lui tendant une fraise. — Mangez cela. C'est joli comme tout, ce fruit dans votre bouche!

Alizon ouvre les lèvres; mais au moment où Bollène avance la main, Alizon se recule et la fraise tombe dans l'échancrure du corsage.

Alizon, criant. — Dieu! que c'est froid!

Bollène. — Ne bougez pas! Je vais la rattraper!

Bollène, en effet, rattrape le fruit; mais il y a eu quelque mal et le petit rire nerveux d'Alizon ne le décourageait pas. Quand, lui rendant la fraise, tiède maintenant, il s'enhardit jusqu'à lui en prendre la moitié à même les lèvres, Alizon ferme les yeux et le laisse faire.

Alizon, énergique. — Je monte! (Elle se lève; mais la tête lui tourne et elle s'agrippe au bras de Bollène.)

Bollène, ardent. — Vous avez des yeux ravissants, ce soir!

Alizon, riant et tendant la main à Bollène. — A demain, mon ami!

Bollène. — Mais oui... à demain.. *aussi!*

Alizon s'éloigne, Bollène boit le champagne resté dans le verre d'Alizon, puis il se lève à son tour et monte.

Alizon est entrée dans sa chambre, elle s'est dévêtue rapidement; elle est animée, contente: « S'il vient, dit-elle, j'ouvre! » Et elle rit toute seule. Elle passe sa plus jolie robe de chambre, s'assied sur son lit et constate qu'il craque: « Allons bon!... s'écrie Alizon, il ne manquait plus que ça! » Pourtant, il lui semble qu'on a gratté à la porte. Vite, elle va ouvrir. Bollène apparaît, entre sur la pointe des pieds, ferme la porte et tire le verrou. Il n'a qu'un large pantalon de flanelle blanche et une chemise de soie.

Alizon éclate de rire en le voyant. — Ah!... que vous êtes drôle comme ça!

Bollène. — C'est la tenue réglementaire, madame.

Alizon. — Vous êtes horrible!

Bollène. — Mais non. Tout à l'heure nous n'y ferez plus attention.

Alizon. — Je vous le souhaite! Asseyez-vous là. (Elle lui désigne un fauteuil.)

(1) Voir les numéros de la *Lecture* depuis le 11 août.

BOLLÈNE. — Non, c'est vous qui allez vous asseoir là.

ALIZON. — Et vous?

BOLLÈNE. — Moi aussi.

ALIZON. — Vous croyez que nous allons tenir?

BOLLÈNE. — Essayez... vous allez voir!

Ils sont un peu serrés : mais aucun des deux n'en faisant l'observation, ils demeurent.

ALIZON. — Je vous avais défendu de venir, pourtant!

BOLLÈNE. — Oui... vous ne pouviez pas faire autrement. On défend toujours ces choses-là...

ALIZON, qui le regarde. — Je ne vous reconnais plus du tout avec cette tenue-là, vous savez...

BOLLÈNE. — Tant mieux! Vous vous figurerez que c'est un autre et cela n'usera pas mon crédit. (Il lui entoure la taille.)

ALIZON. — Est-ce que vous êtes habitué à des petites aventures pareilles dans toutes les maisons où vous allez?

BOLLÈNE. — Oui... ou alors je ne reste pas.

ALIZON. — Vous avez de la chance! Ah! si les femmes savaient s'arranger de l'amour comme vous!

BOLLÈNE. — Qui vous en empêche? Voyons, vous, Alizon... vous avez bien déjà trompé ce bon Crécy.

ALIZON, piteusement. — Non!

BOLLÈNE, surpris. — Allons donc!...

ALIZON. — C'est comme je vous le dis... c'est-à-dire que...

BOLLÈNE. — Ah! je disais bien!

ALIZON. — Non... ça n'a pas été jusqu'au bout...

BOLLÈNE, qui l'embrasse un peu partout. — Racontez-moi ça...

ALIZON. — Je n'ai pu le tromper qu'à moitié... (Bollène serre la jeune femme de très près.) Attendez donc!... Si vous m'embrassez tant, comment voulez-vous que je raconte?

BOLLÈNE. — Ça vous gêne?

ALIZON. — Comme vous seriez vexé, mon Dieu! si ça ne me gênait pas!

BOLLÈNE, doctrinal. — Vous connaissez les hommes, Alizon! Ils ont, en effet, beaucoup d'amour-propre sur ce point. (Mais comme Bollène s'efforce en une besogne qui paraît difficile et qui intéresse un détail de la toilette d'Alizon.

ALIZON lui dit gentiment. — Ça n'est pas ça du tout... vous allez faire un nœud... laissez-moi faire.

BOLLÈNE, la serrant dans ses bras. — Mon Dieu! que vous êtes gentille!... (Puis tout d'un coup il se met à rire et s'écrie.) Dites donc, à propos, vous connaissez Mme Gardemeur?

Alizon. — *A propos*... à propos de quoi?

Bollène. — Mais à propos de ce que nous faisons, donc!... on m'a raconté une histoire impayable sur elle...

Alizon. — Sur la belle Armande?... Je crois bien que je la connais!... (Très intéressée et oubliant tout à fait qu'elle vient de s'arranger pour que Bollène ne fasse pas de nœud.) Qu'est-ce qu'on vous a dit sur elle?

Bollène, riant toujours et oubliant, lui aussi, que tout à l'heure il était en train de faire un nœud. — Tout à fait drôle!

Alizon. — Est-ce qu'elle trompe Gardemeur?

Bollène. — Vous allez voir!...

Alizon, très gaie. — Ce bon gros Gardemeur!... Toujours essoufflé... ouf! ouf!... Il doit toujours faire ouf! ouf!... toujours!

Bollène, s'éloignant un peu pour mieux raconter. — Imaginez-vous qu'un beau jour, au printemps, Mme Gardemeur s'en va chez René Testa, comme d'habitude...

Alizon. — René Testa!... mais je le connais aussi!... Le petit Testa?... Il devait s'y perdre, dans les bras de la belle Armande...

Bollène. — Ils étaient ensemble depuis une heure environ, quand on sonne. Ils ne bougent pas; on resonne, et puis on resonne, et puis on resonne encore : « Écoute, mon chéri, dit Mme Gardemeur, j'aime mieux que tu ailles voir; je suis agacée; ça me tourmente... — Mais c'est un ami ou un fournisseur. — Eh bien, tant mieux, nous serons plus tranquilles après. » Testa se lève, enfile un pantalon... .

Alizon. — La tenue réglementaire...

Bollène. — Et il va ouvrir. Qui voit-il? Le mari.

Alizon. — Ouf! ouf!...

Bollène. — Ouf! ouf! mais très ouf! ouf! plus ouf! ouf! que jamais; rouge, soufflant, ému et tremblant.

Alizon, intéressée. — Et alors?...

Bollène, tout à son récit. — Testa fait une tête. Gardemeur le regarde, le voit... habillé comme je suis... réglementairement (Alizon pouffe de rire) et il lui dit : « Affaire très grave... est-ce que je vous dérange? » Testa commence à respirer, et, comme Gardemeur lui tend la main, il se tranquillise tout à fait.

Alizon, déçue. — Moi qui espérais un bon flagrant délit!...

Bollène. — Attendez donc! Testa dit : « Vous ne me dérangez qu'à moitié, cher ami... j'avais une dame là » (et il montre sa chambre à coucher). Gardemeur reprend : « Affaire très grave : surpris ma femme ce matin avec Fontanges; je veux le tuer, servez-

moi de témoin. » — « Votre femme avec Fontanges! c'est impossible! » — « J'ai vu comme je vous vois! » — « Fontanges!... réplique Testa, mais il est affreux! » — « Voulez-vous me seconder? » Alors Testa s'emballe, il devient furieux, il profère sur Fontanges d'ignobles injures; il s'apitoie sur le sort de Gardemeur, ce cher ami, ainsi trahi par un camarade, par une gourgandine, car enfin Mme Gardemeur n'était donc qu'une gourgandine!...

ALIZON. — Et elle, elle entendait tout ça?

BOLLÈNE, riant. — La porte était à peine fermée.

ALIZON. — Elle n'a pas bondi sur Testa?

BOLLÈNE. — Elle avait une peur bleue qu'il ne dise une bêtise au mari, dans sa colère... Enfin, Testa se déclare prêt à tout pour aider Gardemeur et il ajoute : « Si vous ne le tuez pas, Gardemeur, c'est moi qui m'en charge! »

ALIZON. — Diable!

BOLLÈNE. — Et il va pour ouvrir la porte de sa chambre, en déclarant qu'il sera prêt dans cinq minutes pour les démarches. C'est alors que Gardemeur, courtoisement, lui répond : « Prenez votre temps, cher ami.., je vous attends chez moi. Terminez avec madame... »

ALIZON. — Mais elle est exquise, votre histoire!...

BOLLÈNE. — Hein!... du nanan! Et Testa qui répond : « Oh!... celle-là, ça n'a pas d'importance; elle sera vite expédiée! »

ALIZON. — Pauvre Armande!...

BOLLÈNE. — Oui, c'était dur.

ALIZON. — On s'est battu?

BOLLÈNE. — Oui, Gardemeur a été blessé légèrement.

ALIZON. — Pauvre ouf! ouf!

BOLLÈNE. — L'impayable, ça a été la stupéfaction de Testa... il se croyait tout seul.

ALIZON, rêveuse. — Deux amants!... C'est bien, cela!... C'est mieux que moi.

BOLLÈNE, rappelé à la réalité. — J'ai cru que l'histoire vous amuserait.

ALIZON. — Certes!... c'est délicieux!

Bollène s'est rapproché d'Alizon et il recommence à la trouver adorable.

BOLLÈNE, avec reproche. — Ah!... je croyais que vous aviez dénoué le petit cordon... je vais encore m'embrouiller...

ALIZON, aidant Bollène. — Je l'ai rattaché tout en vous écoutant... (suivant une idée.) Et Armande? Elle s'est trouvée fâchée avec tout le monde, alors?

Bollène. — Probablement... (Il découvre des choses qui l'occupent beaucoup, et il dit avec émotion :) Alizon! Alizon!...

Alizon. — Tout de même, faut-il que je sois honnête, moi, en comparaison?... Je ne suis pas encore allée jusqu'au bout d'un pauvre petit adultère?...

Bollène. — Nous allons rattraper ça... et puis, vous me raconterez comment il se fait que vous ne soyez pas allée jusqu'au bout... (Il l'embrasse.) Quand on a commencé, pourtant!...

Alizon. — Mais pas toujours, justement. On peut commencer et ne pas pouvoir finir... c'est ce qui est stupide!...

Bollène. — Bah!... on reprend la conversation quand on se retrouve. (Il la tient dans ses bras.)

Alizon. — Et quand on ne se connaît pas..., quand on ne s'est rencontré que la nuit..., je n'ai même jamais vu sa figure...

Bollène. — Allons donc! (Il desserre son étreinte, commençant à s'intéresser au récit.)

Alizon. — Imaginez-vous que je rentrais à Paris par le train de nuit de Bordeaux. J'étais toute seule. Je m'installe et je m'endors; je m'endors même pesamment. J'avais tiré le rideau de la lampe, bien entendu. A Tours, au moment où le train va repartir, la portière s'ouvre et, à moitié éveillée, je vois monter un homme jeune et dont je ne distingue pas les traits dans l'obscurité du wagon.

Bollène, lâchant Alizon tout à fait. — A Tours?

Alizon. — Oui, à Tours. — Remettez vos mains où elles étaient.

Bollène, lui reprenant la taille. — Je vous demande pardon, mais c'est que vous m'intéressez beaucoup.

Alizon. — J'avais pourtant assez vu pour me rendre compte que c'était un homme comme il faut; il va s'installer à l'autre bout du compartiment; je l'entends plus que je ne le vois, prendre ses dispositions de sommeil et, sans me douter que je puisse courir le moindre danger, engourdie de fatigue je me rendors.

Bollène, lâchant encore la taille d'Alizon. — Et alors?...

Alizon. — Alors, je ne sais pas combien de temps s'est écoulé; mais, tout à coup, je m'éveille sous des baisers... j'ouvre les yeux... nuit noire; la lampe s'était éteinte tout à fait!

Bollène, pressé de savoir. — Après... après?

Alizon. — Ah!... dame, une lutte terrible!... c'est-à-dire... enfin... peut-être pas si terrible que ça, en somme.

Bollène. — Adroit, le monsieur?

ALIZON. — Pas maladroit. Ah !... il n'y allait pas par quatre chemins !...

BOLLÈNE, commençant à avoir envie de rire. — Vous savez, quand on connaît bien la route.

ALIZON. — Oui, mais moi, je me débattais...

BOLLÈNE. — Tant que ça ?...

ALIZON. — Je n'allais pas évidemment jusqu'à mordre ou égratigner, mais je tâchais de me défendre... Enfin, tout de même, devinant bien que je serais vaincuê et craignant beaucoup pour mes pauvres petites affaires qui allaient être déchirées, je commence à m'évanouir de terreur...

BOLLÈNE. — Quand le train s'arrête à Orléans !

ALIZON, stupéfaite. — Comment savez-vous?

BOLLÈNE, éclatant de rire. — Parce que le monsieur, c'était moi.

ALIZON, suffoquée. — Vous?

BOLLÈNE, riant toujours. — Moi-même.

ALIZON. — Oh!... ça, c'est trop fort!...

BOLLÈNE. — Et voyez comme c'est bête!... Tout à l'heure, en vous embrassant, je me disais : « Où diable ai-je déjà rencontré ce petit grain de beauté sur mes lèvres... » ce petit grain qui est là, sur votre lèvre à vous... Eh bien, c'était dans ce train!...

ALIZON. — C'était vous, ce monsieur-là?

BOLLÈNE. — Moi, Bollène, et pas un autre... et vous voyez qu'un jour ou l'autre... c'était écrit.

ALIZON, riant, mais se précipitant sur lui le bras levé. — Eh bien, alors, vous allez me le payer, puisque c'était vous!

BOLLÈNE se sauve en jouant et se réfugie derrière une table. — Vous payer quoi?

ALIZON, qui court après lui et le rattrape. — Me payer d'être descendu à Orléans!...

BOLLÈNE, les mains emprisonnées. — Mon oncle qui m'attendait!... Ne me faites pas de mal!... Je vous jure... il m'attendait, j'étais déjà en retard!...

ALIZON. — Il n'y a pas d'oncle qui tienne! Vous avez été on ne peut plus impoli.

BOLLÈNE. — En descendant?

ALIZON. — Oui, monsieur... puisque j'avais pris le parti de m'évanouir.

BOLLÈNE, se mettant à genoux. — Soit... mais ma chère Alizon va me pardonner tout de même.

ALIZON, riant. — Jamais, je vous en ai trop voulu.

BOLLÈNE. — Est-ce ma faute si le train s'est arrêté si vite?

ALIZON, gaie. — Vous savez que j'ai raconté ça à tout le monde.

BOLLÈNE. — L'histoire du wagon?

ALIZON. — Oui... j'ai raconté à tout le monde qu'un jeune homme très bien, très beau... (Bollène s'incline.) — Oh!... je vous ai flatté.

BOLLÈNE. — Vous avez dit qu'il était descendu à Orléans?...

ALIZON. — Oh!... j'ai dit qu'après une lutte homérique, j'avais pu atteindre la sonnette d'alarme.

BOLLÈNE. — Pourquoi avez-vous raconté cette histoire-là?

ALIZON. — Dame... j'étais toute jeune mariée et ça me flattait d'avoir manqué d'être violée...

BOLLÈNE, qui l'embrasse très fort. — Et vous me battez aujourd'hui parce que vous avez manqué seulement.

ALIZON. — Tiens!... je ne l'aurais pas dit, si vous n'étiez pas descendu à Orléans. (Elle le bat.) — Oh!... monstre! monstre d'homme mal élevé!...

BOLLÈNE. — Si vous croyez que je n'en ai pas eu plus de regret que vous!

ALIZON. — Vrai?

BOLLÈNE. — Bien que... en somme, nous aurions été très mal... plus mal que... là... (Il l'attire peu à peu vers le lit, mais au moment où il le touchent:)

ALIZON, dans un cri étouffé. — Non! non!... pas le lit!

BOLLÈNE, très surpris. — Quoi donc!...

ALIZON, riant de tout son cœur. — Il craque, mon lit!... vous ne vous imaginez pas comme il craque!...

BOLLÈNE, très allumé parce qu'Alizon est presque entièrement dévêtue. — Mon Dieu! Alizon, que tu es gentille!...

ALIZON. — J'adore être aimée! j'adore rire!... j'adore toutes nos histoires, j'adore l'amour gai!...

BOLLÈNE la prend dans ses bras et l'emporte sur un canapé. — Ah!... oui c'est bon de rire comme nous avons fait ce soir!

ALIZON, à moitié étendue et riant toujours. — Figurez-vous que mon mari, dans ces moments-là...

BOLLÈNE, riant, content de la tenir très à lui. — Qu'est-ce qu'il fait, ton mari?

ALIZON, lui parlant bas à l'oreille. — Tu connais l'histoire de l'âne qui porte des reliques...

BOLLÈNE, pouffant de rire. — Des reliques!... Eh bien, vous en avez de drôles, Alizon... des reliques, ça se montre une fois tous les ans.

Alizon. — Ça n'est pas ça que je veux dire, grande bête..., je vous parle du port majestueux... Tiens!... je vais vous montrer...

Elle se lève et fait une figure si comique, une gesticulation si solennelle, si pénétrée que Bollène est pris du fou rire et a grand'peine à en étouffer le bruit. Alizon, qui n'a plus décidément que sa petite chemise, tombe dans un fauteuil et se tord. Mais, tout à coup, elle redevient sérieuse, prête l'oreille : on entend le glissement d'un râteau sur les allées du parc. Alizon se dresse, va soulever les lourds rideaux de la fenêtre et, par les persiennes closes, entre aussitôt une belle clarté de jour. Alizon pousse un petit cri. Bollène, aussi surpris qu'elle, regarde la pendule : six heures et demie.

Alizon. — Vite!... vite!... mon ami, allez-vous-en!...

Bollène. — Comment, m'en aller!...

Alizon. — Vite!... la maison s'éveille! Il ne faut plus rire!

Bollène, vexé. Nous aurions dû alors nous arrêter un peu plus tôt!

Alizon. — Allons donc, grognon!... ne regrettez donc pas les bonnes bêtises que nous avons dites...

Bollène. — Nous n'avons même plus le temps d'en faire.

Alizon, riant encore. — Eh bien, nous ne l'aurions pas inventée, celle-là, et elle est vraiment drôle...

Bollène, riant malgré lui. — C'est la seconde fois que nous nous arrêtons en route!

Alizon, le poussant doucement vers la porte. — Quelqu'un nous a peut-être jeté un sort! Sauvez-vous!... Si quelqu'un passait!... (elle ouvre.)

Bollène. — Embrassez-moi, au moins!

Alizon, qui l'embrasse gentiment et tout bas, se met à rire encore. — Orléans, Bollène!... c'est Orléans, mon ami. Allez vite, je vous adore!... (Et, comique :) Allons!... les voyageurs pour Orléans changent de voiture!...

Bollène s'engage avec prudence dans le corridor désert : Alizon referme sa porte sans bruit. Au moment où Bollène entre dans sa chambre, Mme de Réserve sort de la sienne et l'aperçoit sans qu'il la voie. Hermine s'arrête très émue : elle a compris que Bollène quittait Mme de Crécy et elle murmure :

— Je m'en doutais bien... j'en étais presque sûre... les pauvres petits!... Eh bien, d'en être certaine absolument, cela me fait une impression tout de même!

Et avec un bon sourire, elle descend surveiller ses gens.

VI

FAUSSE MANŒUVRE

Hermine de Réserve et Alizon de Crécy déjeunent seules : on leur a dressé une petite table sur le large perron : elles sont, l'une et l'autre, en peignoir, mais très habillé. Alizon est merveilleuse de fraîcheur et d'éclat ;

ses dents brillent entre ses lèvres saines, ses yeux sont remplis de rires. Hermine est aussi jolie, mais autre, avec son air tendre et confiant qui ne la quitte pas, qui lui fait une atmosphère de douceur autour d'elle. Elles boivent leur café brûlant. Alizon fume une cigarette.

ALIZON. — Tu ne fumes jamais ?

HERMINE. — Jamais..., je ne sais pas fumer. J'aime beaucoup l'odeur du tabac, la fumée d'un cigare me plaît infiniment, mais si je fume moi-même, je ne retrouve pas la même odeur. Et puis je ne sais pas, je m'étrangle.

ALIZON. — Moi, je fume pour m'occuper; parce que ça vous fait faire des gestes amusants. (Elle étend la main, fait tomber la cendre de sa cigarette du bout de l'ongle rose de son petit doigt écarté.)

HERMINE, qui la regarde attentivement. — Comme tu as bonne mine ! Comme tu es fraîche !

ALIZON. — Oui, je me porte très bien.

HERMINE. — Tu n'as pas l'air fatigué du tout !

ALIZON. — Et pourquoi veux-tu que j'aie l'air fatigué ?

HERMINE. — Mais je ne le veux pas, chérie.

ALIZON. — Voilà deux fois, pendant le déjeuner, que tu sembles 'étonner que je ne sois pas fatiguée.

HERMINE. — Ne crois pas ça ! je le constate avec bonheur (Insinuante.) Cela prouve que tu as passé une bonne nuit, au moins. meilleure que moi...

ALIZON. — Tu n'as pas bien dormi ?

HERMINE. — Non, je me suis réveillée plus de dix fois.

ALIZON. — Eh bien, je n'ai pas dormi du tout, moi !

HERMINE, jouant la surprise. — Que me dis-tu là? Tu as été souffrante?

ALIZON. — Pas du tout, pas du tout... (Elle commence à avoir envie de rire.) Pas souffrante du tout... Je n'ai pas dormi, mais j'ai eu une nuit très gaie...

HERMINE, qui ne veut pourtant pas en savoir trop. — Tu as de la chance!

ALIZON. — Des idées drôles qui me venaient tout le temps!

HERMINE. — Alors tu vas t'ennuyer avec moi toute seule, jusqu'à dîner?

ALIZON. — M'ennuyer avec toi, mon Minon! Ah! non, par exemple! Et que c'est bon, au contraire, d'être comme nous sommes! En voilà du vrai repos!... pas habillées! tranquilles!... C'est moi, d'abord, qui leur ai donné l'idée, aux autres, d'aller voir au Mans, chez la mère Bidron, s'il n'y aurait pas des bibelots, des vieilles étoffes à acheter...

HERMINE. — C'est à ton mari que tu as insinué cela ?...

ALIZON. — Oui. Je lui ai dit : « Voyez donc un peu dans le Louis XV, un petit bonheur du jour, un petit secrétaire, ou une console... » Je voudrais tellement lui faire passer le goût de ses meubles anglais !...

HERMINE. — C'est gentil, parfois.

ALIZON. — Mais oui, c'est gentil, mais ça aura toujours l'air d'un mobilier pour la campagne... et puis c'est gentil quand on n'en voit pas trop et tu sais que chez moi, Mapple et Liberty... il n'y a pas autre chose. J'en suis écœurée !

HERMINE, *perfidement*. — Nous aurions dû garder Bollène.

ALIZON, *très naturellement* — Pourquoi faire ?

HERMINE. — Il nous aurait amusées ; il nous aurait raconté des potins.

ALIZON. — Bah !... reposons-nous donc, nous sommes si bien ici, toutes seules.

HERMINE. — Il ne te déplaît pas, Bollène, n'est-ce pas ? Je l'ai invité à venir pendant l'absence de Jacques pour donner un peu de mouvement...

ALIZON. — Oh !... mais non, il ne me déplait pas et tu as joliment bien fait ; plus on est de fous, plus on rit, et avant qu'il arrive, ton ami Bollène, le seul fou de la bande, c'était moi, c'est-à-dire pas assez.

HERMINE. — Je ne suis pas gaie, moi ?

ALIZON. — Toi, tu es sereine, tu es reposante ; tu es jolie à voir comme le bonheur même.

HERMINE. — Et Viviane ?... elle est très gentille, Viviane ?

ALIZON. — Mme Ritouret est charmante. Mais je te soupçonne de l'avoir voulue ici, en même temps que moi, pour te donner le plaisir de contempler un contraste.

HERMINE. — Le fait est que vous êtes juste l'opposé l'une de l'autre.

ALIZON. — Raison de plus pour très bien nous entendre.

HERMINE. — Je voudrais tellement que tous ceux qui sont autour de moi pussent faire tout... tu entends, tout ce qui leur plait. Ainsi, toi, ma chérie, je veux que tu saches bien que, dans cette maison, tu es libre, libre, libre.

ALIZON. — Pourquoi me dis-tu cela ?

HERMINE. — Mais pour rien, pour te le dire ; pour que tu le saches, pour que tu arranges, ici, ta vie à ta guise.

ALIZON, *qui se souvient que, la veille, son amie a peut-être remarqué ses apartés avec Bollène, ses rires étouffés, sa tenue plutôt compromettante et qui commence à se demander si Hermine n'a pas surpris également que Bollène était, cette nuit même, entré dans sa chambre.* — Chérie, tu me dis cela pour quelque chose...

HERMINE, *riant.* — Non, mais non !... que tu es drôle !... mais pas du tout !

ALIZON. — Tu me dis cela, parce que nous avons causé toute la journée, hier, moi et Bollène : tu te figures...

HERMINE. — Je ne me figure rien. Tu étais près de lui ; il te servait de cavalier, il est donc bien naturel que vous ayez causé ensemble... et puis, qu'est-ce que tu veux que cela me fasse à moi ? Ton mari, seul, pourrait te faire une observation...

ALIZON. — Oh ! oh ! une observation !... je n'ai pas à en recevoir de lui.

HERMINE. — Soit... enfin lui seul pourrait t'en faire la remarque.

ALIZON. — Toi tu as pu voir ; mais lui, il n'a rien vu. J'ai l'air comme ça, très en l'air, mais je fais attention tout de même et nous nous sommes cachés de lui pour bavarder...

HERMINE. — Mais vous ne faisiez pas de mal, pourquoi te défends-tu ?

ALIZON, *très franchement.* — Hermine, tu as vu quelque chose que tu ne veux pas me dire.

HERMINE. — Oh ! que tu es entêtée, mon Dieu ! Eh bien... quoi ?... oui, j'ai vu que tu flirtais avec Bollène et je te dis que tu es libre, libre. Pourvu que tu ne m'amènes pas d'ennuis avec Crécy, je suis, moi, enchantée que tu t'amuses ; tu n'auras pas envie de me quitter trop tôt.

ALIZON. — C'est ça que tu as vu !... Que je flirtais avec Bollène ?

HERMINE. — Je me suis trompée ?...

ALIZON, *toute sincère et très gaie.* — Ah ! non, tu ne t'es pas trompée ! Tiens... moi, chérie, j'ai horreur du mensonge... quand je n'y suis pas forcée.., eh bien, je vais te dire tout... et tu vas rire ! *(Elle commence à rire elle-même.)*

HERMINE, *partagée entre le désir et la crainte.* — Alizon ! je ne te demande rien..., j'aime te voir contente et c'est tout...

ALIZON. — Si, si... moi je veux te dire, d'abord parce que c'est la chose la plus amusante du monde, ce que tu appelles mon flirt avec Bollène !

HERMINE. — Ce n'est pas du flirt ?

ALIZON. — Heu !... heu !...

HERMINE. — Pas encore ?

ALIZON. — Tu pourrais dire : « déjà plus! »

HERMINE, vivement et anxieuse. — Vous êtes fâchés?

ALIZON. — Jamais de la vie! Je te dis que je ne sais pas si on peut encore appeler cela du flirt.

HERMINE, très contente, mais pourtant un peu gênée. — Ah!

ALIZON. — D'abord, je dois te dire qu'en fait de flirt, moi, je n'y comprends rien. Ça doit être très difficile de s'y reconnaître, de savoir où ça commence et où ça finit. Tu y connais quelque chose, toi.

HERMINE. — Oh!... moi...

ALIZON. — C'est vrai, toi, tu ne comprends pas. Ça ne te fait même pas plaisir de voir qu'un homme est amoureux de toi.

HERMINE. — Je déteste voir les gens se donner du mal pour rien... Alors, quand je le sais, je les préviens pour qu'ils s'arrêtent.

ALIZON. — Eh bien, en matière de flirt, moi qui ne préviens pas, je suis sûre que nous sortirions des limites, le monsieur et moi, sans nous en apercevoir. Ainsi, il est probable que, nous deux Bollène, nous avons dépassé les limites.

HERMINE. — Que tu es drôle!.. Tu me fais des confessions!...

ALIZON. — Je sais bien que tu ne me les demandes pas, mais ça m'amuse de te raconter. Sais-tu une chose?... Que Bollène est venu chez moi cette nuit?

HERMINE, jouant la surprise. — Oh!...

ALIZON. — Tiens, aussi, après souper, tu nous a laissés seuls... c'est ta faute.

HERMINE. — Alizon!... Alizon!... ne m'en dis pas plus... je n'ai pas besoin de savoir... je ne suis pas curieuse!...

ALIZON. — Si tu soupçonnais, tu serais curieuse, va, d'apprendre les détails...

HERMINE, inquiète. — Personne ne vous a vus, au moins?...

ALIZON. — Non, tranquillise-toi... Et puis, tranquillise-toi aussi sur autre chose. Bollène est, en effet, entré chez moi, mais...

HERMINE. — Mais?

ALIZON, éclatant de rire. — C'est trop comique!... Je ne peux pas y penser sans me tordre!...

HERMINE. — Mais quoi, quoi?...

ALIZON, riant toujours. — Et le plus drôle c'est qu'il n'y est pas resté cinq minutes, dans ma chambre... il y est bel et bien resté toute la nuit; il n'est parti que ce matin, au grand jour, on aurait pu le surprendre.

Hermine, effrayée. — Voilà, voilà l'imprudence folle!... Ah! vous êtes bien deux enfants!... Comme je vais avoir peur, maintenant!...

Alizon. — Allons donc!... Mais n'aie donc pas peur!... nous n'avons pas eu peur, nous... Quand on a la conscience tranquille, on n'a pas peur!...

Hermine. — La conscience tranquille?

Alizon. — Comme je te le dis!

Hermine, décidément intéressée et ne jouant plus la discrétion. — Ecoute, Alizon, je t'aime de tout mon cœur, et tu peux être bien sûre de mon silence. Comment!... mais si tu étais en danger, même, je ne sais pas si je n'irais pas jusqu'à te venir en aide, bien que, moi... enfin!... Mais tu peux justement me dire la vérité à moi, qui suis ta vraie amie... Eh bien, tu ne me feras pas croire qu'un monsieur qui sort à six heures et demie du matin de la chambre d'une femme...

Alizon, riant à gorge déployée. — Et c'est vrai, pourtant!

Hermine. — Surtout quand le monsieur s'appelle Bollène et la femme...

Alizon. — Mais je suis la première à te dire que je n'en reviens pas!

Hermine. — Alors... voyons... que s'est-il passé?

Alizon, riant toujours. — Rien, mais rien... pas ça!...

Hermine, stupéfaite. — Pas ça?...

Alizon, se reprenant. — « Pas ça », ce serait peut-être trop dire, parce que, si je me souviens bien, il y a eu un peu de « ça », tout de même; mais enfin, je t'assure, là... je t'assure que je n'ai pas trompé Crécy!

Hermine, naïvement. — Et pourquoi?

Alizon, riant. — Parce que nous n'avons pas pu; parce que nous avons fait autre chose; que nous avons ri... non! tu ne peux pas savoir comme nous avons ri! Et que Bollène m'a raconté des histoires impossibles! Et que nous avons découvert qu'il avait déjà voulu me violer une fois. (Elle éclate tout à fait.)

Hermine, riant. — Tu deviens folle!... Qu'est-ce que c'est encore que cette histoire-là...

Alizon. — Mais la vérité... Je te raconterai l'aventure une autre fois... je te jure qu'elle en vaut la peine... Et cette nuit, le bouquet!... Pour la seconde fois, rien!... Qu'est-ce que tu veux, nous avions dit trop de bêtises; on ne peut pas tout faire!...

Hermine, qui devient pensive. — Rien!

ALIZON, très gaie. — Il y a des gens qui disent : « Quand on a fini de rire, on peut causer. » Nous, nous avons tellement causé que nous n'avons pas pu rire. Et voilà !...

HERMINE, toujours pensive. — Vous n'avez pas pu rire !...

ALIZON. — Nous n'avions plus le temps ! Il faisait jour ! Et puis, nous n'aurions pas pu, je crois ; nous étions partis pour la gaieté... pas moyen d'être sérieux une minute !... Tu vois, si j'ai dormi !... mais que je me suis amusée !!

HERMINE, furieuse. — Oui... eh bien, tu m'en as fait faire une belle besogne !

ALIZON. — Quoi donc !

HERMINE, sévère. — Quoi donc ?... tu vas voir !... tu comprends que j'avais bien deviné que tu plaisais à Bollène, et que Bollène ne te déplaisait pas... je vous avais bien vu causer ensemble, et je me disais : « Diable !... diable !... ça va peut-être mal tourner, cette petite affaire-là... »

ALIZON, riant toujours. — Tu appelles ça mal tourner ?

HERMINE. — Veux-tu être sérieuse ?

ALIZON. — S'il le faut absolument !

HERMINE. — Alors, si vous deviez vous aimer, mon Dieu, ma chérie, moi je n'avais rien à y voir. Au contraire, ça me faisait plaisir d'y penser... tu n'es pas si heureuse avec ton mari...

ALIZON. — Ne me parle pas de lui, je vais bâiller.

HERMINE. — Et... dame... je sais trop ce que c'est bon d'être aimée par quelqu'un que l'on aime...

ALIZON, attendrie. — Tu es bonne, toi ?...

HERMINE. — Oui, je suis bonne ; mais je suis bonne pour tout le monde, et puisque c'est moi qui avais invité Bollène et qui étais la cause indirecte de la catastrophe...

ALIZON, égayée. — En as-tu, des expressions prétentieuses !...

HERMINE. — Ton mari appellerait cela ainsi. Eh bien, j'ai voulu réparer autant que possible. Et il faut que je t'avoue que je me suis mal conduite avec toi.

ALIZON, stupéfaite. — Comment cela ?... Que dis-tu là ?

HERMINE. — Oui, je te dois ma confession, maintenant, puisque tu ne l'as pas trompé, ton mari, ma pauvre chérie ?

ALIZON. — Mais tu m'inquiètes !...

HERMINE. — Eh bien... j'ai peut être un peu trop favorisé des rapprochements entre Crécy et Viviane... ils me paraissaient faits pour s'entendre très bien ; j'avais de vagues remords à cause de toi

et de Bollène que je croyais bientôt d'accord ; je rêvais pour ton mari d'une compensation...

ALIZON. — Avec Mme Ritouret ?

HERMINE. — Avec Viviane, oui... Et j'ai peur, oh... peur qu'à présent...

ALIZON. — Tu crois ?

HERMINE. — Hélas !... (En colère.) Et tu m'apprends que j'ai été trop vite !... Alors, ma pauvre Alizon... tu serais restée immaculée, toi...

ALIZON. — N'exagérons rien !...

HERMINE. — Et ton mari, lui... pendant ce temps-là...

ALIZON, tranquillement. — Eh bien, qu'est-ce que tu veux que ça me fasse ?...

HERMINE, stupéfaite. — Ça ne te ferait rien, cette injustice ?...

ALIZON. — Mais rien du tout !...

HERMINE. — Tu me pardonneras ?

ALIZON. — Tiens !... je t'embrasse, c'est encore bien mieux !

HERMINE. — Oui, mais je m'en veux à mort ! (Avec reproche.) Aussi, vraiment, à vous voir tous les deux, toi et Bollène, tout le monde s'y serait trompé !... Écoute, Alizon... tu peux me rassurer encore... Et l'avenir ?

ALIZON, détachée. — Ah !... dame, l'avenir... je ne sais pas, moi. Les mêmes circonstances ne se présenteront peut-être pas... Et puis, je t'ai dit que, avec Bollène, c'est la seconde fois que ça rate... je suis superstitieuse au possible... une troisième fois, je suis presque sûre que ça sera tout pareil !...

HERMINE, vraiment désolée. — Quel malheur ! quel malheur !

VII

UNE VISITE

Dans le salon du château. Six heures du soir, Pierre de Crécy dispose dans les cheveux de Viviane Ritouret des grappes de glycines. Il la fait asseoir en une haute cathèdre et lui impose un geste hiératique et un regard lointain. Elle se prête à ses efforts ; pourtant sa douce petite figure est tendrement souriante et l'idole reste trop femme au gré de Crécy. Mais il a une inspiration : comme le soleil se couche et incendie les fenêtres du salon, il tourne la haute chaise à contre-jour ; alors, Viviane apparaît tout enveloppée, par contraste, d'un clair-obscur mystérieux ; ses mains étendues sur l'étoffe sombre de sa robe sont d'une blancheur mate et so

visage s'estompe d'une ombre indécise, pendant que, tout autour de sa tête, ses cheveux blonds, traversés par les rayons obliques du soleil, s'allument d'or, éclatent en une auréole quasi surnaturelle. Viviane, là, semble bien une sainte.

PIERRE, la contemplant. — Là!... oh!... là! ne bougez pas!

VIVIANE. — Je ne bouge pas, mon ami.

PIERRE. — Ne parlez pas, non plus!

Pierre s'éloigne de quelques pas, revient, s'éloigne encore, puis s'agenouille enfin aux pieds de la petite idole.

VIVIANE, qui lui caresse les cheveux. — Êtes-vous bien, là, mon ami?

PIERRE, blotti sur ses genoux. — Oui, je suis bien... je suis bien!

VIVIANE. — Et alors, maintenant, je peux parler?

PIERRE. — Oui, parlez... votre voix est une musique douce!...

VIVIANE. — Ami!...

PIERRE, qui se lève et qui, s'asseyant à demi sur un des bras du haut fauteuil de chêne, enveloppe tendrement Viviane. — Que voulez-vous, Viviane?

VIVIANE. — Dites-moi si vous m'aimez?

PIERRE. — Je vous aime!...

VIVIANE. — Je suis heureuse!

PIERRE. — Ce sont, n'est-ce pas, des instants que nous volons au ciel.

VIVIANE, très abandonnée. — Oh!... oui, oui, c'est bon!...

PIERRE. — Quelle entente entre nous! Quelle exquise communion de nos âmes! Nos âmes sont ainsi que deux colombes blanches qui montent, montent dans le ciel, et le palpitement de leurs ailes c'est le battement de nos deux cœurs!

VIVIANE, languissante. — C'est joli, ce que vous me dites!...

PIERRE. — Je vous aime! (Il approche ses levres du front de son amie.)

Viviane, sous cette caresse, frémit imperceptiblement et elle tourne tout doucement la tête et la penche vers les levres de Pierre pour les toucher de sa bouche: mais Pierre déjà s'est levé et de nouveau, de loin, la contemple.

PIERRE. — Que je grave à jamais, au fond de mon souvenir, l'image délicieuse que vous êtes, Viviane!

Et lentement, marchant à reculons pour la garder plus longtemps sous son regard, Pierre s'éloigne et enfin disparaît.

Viviane ne peut réprimer une petite moue boudeuse. Elle pense qu'en somme, puisqu'elle lui offrait ses lèvres, il aurait bien pu les prendre. Pourtant elle sourit bientôt, heureuse, le cœur tout débordant de tendresse et d'émotion. Ce joli amour, sentimental, un peu bien symbolique tout le temps, mais d'une poésie pénétrante, la transporte et l'exalte. Elle rêve de dévouement pour cet homme qui l'aime: elle rêve d'un amour qui sera sans fin, comme, lui semble-t-il, il fut sans commencement: car n'est-ce pas depuis toujours que Pierre et elle s'adorent? Viviane, cependant, quitte sa haute chaise sculptée où elle se trouve mal assise et elle va s'étendre à demi sur un canapé où longuement elle s'absorbe en une songerie.

Cependant, le gros timbre du vestibule d'honneur du château a résonné deux fois

annonçant. depuis l'habitation du concierge. à travers le parc, une visite importante. Sans voir qui s'approche, Viviane entend des pas sur le sable des allées: on monte le grand perron de marbre. et le concierge, le vieux père Pourliche, apparaît le premier. Un homme inconnu, à trois pas derrière lui, entre à son tour. le dépasse et pénètre. Pourliche a annoncé : « le comte de Montlivron », et il s'est retiré. Alors Viviane éprouve un étonnement profond. En face d'elle, en train de s'incliner très bas, ce qu'elle voit c'est un grand garçon de vingt ans. en une simple toilette de cycliste : culotte courte et, sur le maillot blanc très ouvert. un tres léger veston de flanelle. Sa boutonnière est il est vrai, ornée d'une orchidée d'espèce rare. et il porte des gants d'une irréprochable blancheur. Au reste, il a dû marcher d'un train énorme, car il a chaud; ses cheveux en brosse sont trempés de sueur et, sous le maillot, on voit ses pectoraux se soulever, puissants, au gré de sa respiration rythmée et forte.

Le comte de Montlivron, s'annonçant lui-même de nouveau. — Le comte Horace de Montlivron, votre voisin, madame. C'est bien devant Mme de Réserve que j'ai le grand honneur de me présenter?

Viviane, troublée un peu. — Non, monsieur, je suis une amie de Mme de Réserve; mais Mme de Réserve est, je crois, dans ses écuries, et je vais faire prévenir... (Elle va pour sonner.)

Horace, qui l'arrête. — Je vous en supplie, madame, ne dérangez pas Mme de Réserve, et ne vous dérangez en rien vous-même; je l'attendrai tout le temps nécessaire.

Viviane, qui se rassied sur son canapé et indique un siège à M. de Montlivron. — Voulez-vous vous asseoir, monsieur ?

Horace s'assied en face d'elle. Comme il est franchement éclairé, Viviane peut le voir à loisir. Il est blond, extrêmement jeune et parfaitement beau: l'œil est bleu, bien ouvert, la bouche fraîche: chacun de ses mouvements accentue la souplesse et la force de ce corps de jeune athlète.

Horace. — Je suis absolument confus, madame, de vous déranger, de troubler votre solitude. S'il vous plaît que j'attende Mme de Réserve dans le parc...

Viviane. — Mais non, monsieur...

Horace. — J'ai surtout à m'excuser de mon costume... mais ce que j'ai à demander à Mme de Réserve est fort pressé et, aujourd'hui, les amis que j'ai chez moi, à Montlivron, ont indiscrètement disposé des chevaux qui pouvaient m'amener jusqu'ici. J'ai dû enfourcher ma bécane.

Viviane. — J'ai beaucoup entendu parler de votre château, Monsieur ; c'est un des plus beaux, paraît-il, de la région...

Horace, qui commence à voir que Viviane est jolie. — Si j'osais vous prier de venir le visiter avec Mme de Réserve...

Viviane, très intimidée. — Oh! je ne suis à La Farlède qu'en invitée, pour fort peu de temps maintenant. Lorsque M. de Réserve sera de retour...

Horace, qui se rapproche. — Je dois vous dire que c'est en entrant

ici, tout à l'heure, que j'ai appris que M. de Réserve était absent; car, en réalité, c'est lui que je venais voir. Mais j'ai insisté pour voir Mme de Réserve, qui pourra sans doute me rendre le service que je viens lui demander... Il s'agit d'un chien. Je voudrais qu'elle me prêtât un chien qu'elle a, dont on parle beaucoup comme d'une bête unique, un laverack...

VIVIANE. — Oui, oui, *Cher maître !*

HORACE, surpris. — « Cher maître ? »

VIVIANE, riant. — C'est le nom du chien.

HORACE, riant à son tour et s'approchant encore. — Très drôle!... Voilà... j'aurais besoin de ce *Cher maître*-là, un jour ou deux... et si de simples raisons de bon voisinage, bien que je n'aie pas l'honneur de connaître encore Mme de Réserve...

VIVIANE. — Mes amis sont fort aimables, et si la chose est possible, je ne doute pas...

HORACE. — La bête sera choyée et, en somme, je ne l'emmènerai qu'à onze kilomètres de son chenil familial.

VIVIANE. — Il n'y a que onze kilomètres jusqu'à Montlivron ?

HORACE. — Exactement. J'ai mis, sur ma machine, vingt minutes pour venir. Il est vrai que j'ai été très vite. C'est la côte du Terreux qui est raide !

VIVIANE. — Je l'ai faite souvent en voiture... En effet, elle est raide !

HORACE. — Vous ne pédalez pas, madame ?

VIVIANE, avec peut-être du regret. Non, monsieur...

HORACE, qui la trouve vraiment jolie. — C'est dommage !

VIVIANE. — Pourquoi, monsieur !

HORACE. — Parce que vous êtes charmante, souple, fine; que vous êtes merveilleusement faite et que ce serait très, très joli à voir...

VIVIANE, fort émue. — Monsieur !

HORACE. — Je ne dis que la vérité, madame, et je suis certain de ce que je dis.

VIVIANE. — Je crois qu'il est bien difficile à une femme d'être gracieuse sur ces deux roues...

HORACE, de plus en plus intime. — Ce ne sont pas les deux roues qui sont un péril pour la grâce d'une femme; c'est la petite selle... Ah ! dame !... la petite selle !... et puis le mouvement... il faut que le mouvement...

VIVIANE. — J'ai vu des femmes qui y étaient fort déplaisantes.

HORACE. — Parbleu! mais raison de plus pour que celles qui y sont gracieuses le soient tout à fait. Et puis le costume est joli.

VIVIANE, qui regarde Horace. — Heu ! heu !...

HORACE. — Si! Le costume est joli; il est crâne... Enfin cela oblige à une gesticulation amusante : ces deux jambes qui se dépêchent, vite, vite !

VIVIANE, qui ne peut pas quitter Horace des yeux. — Dans tous les cas, ça doit être bien difficile d'apprendre à se tenir !

HORACE, qui se lève. — Difficile !... Je vous apprendrai en une leçon, moi, si vous voulez !

VIVIANE, troublée par le maillot blanc qui moule exactement le torse d'Horace. — Je suis fort maladroite.

HORACE, qui s'assied sur le canapé près d'elle. — Vous montez à cheval ?

VIVIANE. — Très peu.

HORACE. — Je ne vous crois pas.

VIVIANE. — Mais je vous assure!

HORACE, la regardant de tous les côtés. — Comment, avec ce corps-là! Ce corps parfait de parfaite sportswoman?

VIVIANE. — Si vous saviez comme je suis peu sportswoman !

HORACE, avec conviction. — Eh bien, il faut le devenir. Les exercices du corps, moi, je ne connais que ça ; ainsi l'auto, j'en fais très peu ; on ne se développe pas assez. J'aime me développer. Regardez mes bras... Regardez mes jambes... (Viviane, comme malgré elle, regarde ses bras et ses jambes qu'Horace frappe vigoureusement du plat de sa main ; et elle ne peut que constater que ce sont des membres merveilleusement musclés. Horace continue.) Je veux absolument vous apprendre la bicyclette; ça n'est rien du tout. Une heure, rien qu'une heure, pour que vous marchiez seule... J'en suis sûr... avec vous...

VIVIANE, dont le cœur bat. — Pourquoi moi ?

HORACE. — Parce que vous avez la taille que je vois.

VIVIANE. — La taille que vous voyez ?

HORACE. — Oui, flexible, élastique, bien d'aplomb et une assiette !!

VIVIANE, rougissante. — Une assiette!

HORACE. — Parfaite... Oh !... que vous serez gentille !... Montrez-moi vos poignets. (Sans attendre, il lui prend les poignets et il les regarde ; Viviane, trop émue, le laisse faire.) Est-ce fin ! Est-ce enveloppé et nerveux ! Oh ! vous avez de la race, vous. Et vos chevilles?

VIVIANE, se défendant. — Oh !... non !...

HORACE, très doucement. — Il ne faut pas m'en vouloir; quand je

trouve un être d'une aristocratie parfaite, je m'enthousiasme, c'est malgré moi. Voyez-vous, je suis pour la pureté des races! Pas de mésalliance! Pas de croisement! Une sélection sévère! Maintenant, de tous les côtés, c'est un encanaillement général, bêtes et gens! Je m'occupe beaucoup d'élevage... à vrai dire je ne m'occupe que de cela; eh bien, j'ai réussi des produits remarquables! Et j'en ai éprouvé de profondes joies! J'adore ce qui est plastiquement beau.

Comme il s'anime et qu'il est tout près de Viviane, celle-ci s'aperçoit que le maillot blanc d'Horace n'a pas de manches; une ligne de chair nue, tout près de l'épaule, apparaît entre l'entournure du maillot et la manche du veston. Un trouble profond l'envahit.

HORACE continue. — Mais tout m'enchante en vous! Et cette ligne de votre cou! Est-ce pur!... Est-ce délicat!...

VIVIANE, comme hypnotisée et dans l'impossibilité de faire un mouvement. — Mon Dieu!

HORACE, l'entourant de ses bras et baisant hardiment sa nuque. — Vous êtes délicieuse!

Dès lors, on ne sait pas ce qui se passe. La Fatalité nous joue parfois de méchants tours qui nous laissent stupéfaits, nous-mêmes, d'actions commises dont elle est seule coupable. Et Viviane semble, maintenant, stupéfaite. C'est cette stupeur que remarque Hermine de Réserve lorsque, en ce même moment, elle entre; c'est au point qu'un instant elle se demande si l'inconnu que lui a annoncé le père Pourliche, il y a un quart d'heure, aux écuries, n'est pas porteur d'une sinistre nouvelle. Pourtant cet inconnu a la figure animée et souriante, même un peu triomphante, et tout d'un coup, à un certain désordre dans la coiffure de Viviane, Hermine croit comprendre. Son visage se glace et lorsque Horace s'incline devant elle, il salue une statue sévère et menaçante. Viviane se décide à sortir de sa torpeur, consciente qu'il y a une situation à sauver.

VIVIANE, à Hermine. — M. le comte de Montlivron qui voulait te voir et t'attendait.

HERMINE, toujours debout et très froide. — Je vous prie de m'excuser, Monsieur, j'étais retenue.

HORACE. — C'est moi qui ai besoin de vos excuses, Madame; d'abord, à cause de mon costume qui est assez extravagant pour une première visite; ensuite, à cause de la liberté grande...

HERMINE, l'interrompant. — Que puis-je pour vous, Monsieur?

HORACE, très à son aise. — Je me suis, Madame, autorisé de notre voisinage, puisque Montlivron n'est distant de La Farlède que de...

VIVIANE, intervenant pour se donner une contenance. — Onze kilomètres... Monsieur m'a dit onze kilomètres...

HORACE. — Alors... voilà... je sais... on m'a raconté... dans un pays comme le nôtre, tout se sait, n'est-ce pas?... Enfin... on m'a dit que vous possédiez un pointer superbe, un laverack...

VIVIANE, timidement. — *Cher Maître*, il s'agit de *Cher Maître*.

Hermine. — En effet, monsieur, j'ai un laverack très beau et très rare; c'est une bête à laquelle je tiens beaucoup.

Horace. — J'ai, de mon côté, une chienne remarquable de même race...

Hermine, soupçonneuse et déjà jalouse. — Vous avez une laverack ?

Horace, toujours debout. — Ses « pedigrees » sont en règle. Elle est blanc et orange, poitrine profonde, bien descendue, pieds arrondis, cou convexe...

Hermine. — Je vous demande pardon, monsieur, j'ignorais... mais en quoi puis-je, à ce propos, vous être utile ?

Horace. — C'est bien simple. Comme je le disais à Madame, tout à l'heure (Viviane rougit jusqu'aux oreilles), je m'occupe beaucoup d'élevage; j'ai obtenu des produits superbes; je suis un fervent de la beauté, de la pureté des races et je vous avoue que je suis pris de désespoir quand une belle race est menacée de disparaître...

Hermine, commençant à s'intéresser. — Et alors ?

Horace. — Alors, il se trouve que ma chienne est en ce moment même... comment dirais-je ?... dans une époque... favorable.

Hermine, bien plus gracieuse. — Vraiment ?

Horace. — Et j'ai eu l'audace de venir vous demander si vous ne pourriez pas me prêter *Cher Maître*.

Hermine, gracieuse. — Asseyez-vous donc, je vous en prie! (Viviane respire. Tout le monde s'assied.)

Horace, bon enfant — C'est très drôle, n'est-ce pas, ce que je viens vous demander; mais devant cette occasion inespérée de relever une espèce, occasion unique, avouons-le...

Hermine. — Unique, c'est vrai.

Horace. — Je n'ai pas hésité. Je n'ai pas besoin de vous dire de quels soins j'entourerai votre *Cher Maître*.

Hermine, franchement. — Monsieur, je ne demande pas mieux. Je m'intéresse beaucoup aussi aux races et ce sera avec plaisir. J'espère bien que je verrai votre chienne, monsieur...

Horace. — Comment donc !...

Hermine. — Et... alors, vous croyez qu'en ce moment?...

Horace. — J'en suis certain... elle ne tient plus en place... et puis, j'ai des indices... elle tire une langue !

Hermine, très attendrie. — Pauvre petite bête!.., mais il ne faut pas la faire attendre...

Horace. — Vraiment, madame, vous êtes si parfaitement aimable...

HERMINE, cordiale. — Quand voulez-vous *Cher Maître*, cher monsieur.

HORACE. — Mais le plus tôt possible... Si je n'étais pas venu à bicyclette...

HERMINE, avec sollicitude. — Oh!... non... il ne vous suivrait pas, vous pourriez le perdre. Non. Voulez-vous que je vous l'envoie demain?

HORACE. — Je le recevrai avec tous les honneurs.

HERMINE. — Eh bien, c'est entendu...

HORACE, se levant, très galant et plein d'aisance. — Vous me permettrez de vous offrir la moitié de la portée.

HERMINE, charmante — Mais nous nous entendrons ensuite, cher monsieur; j'aurai grand plaisir à posséder un spécimen de ce que vous obtiendrez. Pourvu que ça réussisse!...

HORACE. — Ça réussira!... Vous me permettrez aussi de venir vous rendre une visite de reconnaissance...

HERMINE. — Quand mon mari, en ce moment en voyage, sera revenu, certainement, Monsieur...

HORACE, prenant congé. — Madame!...

Il s'incline très bas devant Viviane toujours embarrassée et penaude. Hermine reconduit Horace pendant quelques pas, tandis que Viviane, très émue, reste immobile.

HERMINE, s'éloignant avec Horace. — Est-ce que vous veillerez vous-même à... l'opération, cher Monsieur?

HORACE. — Moi-même, je vous le jure. Excusez ma grande indiscrétion d'aujourd'hui, madame...

HERMINE. — Vous avez eu raison ; je vous en remercie, au contraire. (Pensant à la fiancée de *Cher Maître*.) Pauvre petite bête... alors elle va être contente! Ce n'est pas moi qui lui refuserais cela!

HORACE, gaiement et cordial. — Je vous remercie, ma voisine. Je vais calmer les impatiences de notre jeune fiancée.

HERMINE, souriante à cette idée. — Soignez bien le petit ménage!...

Horace est parti. Hermine revient près de Viviane, toujours absorbée et qui ne bouge pas.

HERMINE, très enjouée. — Crois tu, chérie, qu'il va être content, mon *Cher Maître!* Je vais aller le prévenir, et puis lui faire faire une toilette de rendez-vous!... Viens-tu?

VIVIANE, à voix basse. — Je te remercie, je préfère rester.

HERMINE. — Qu'est-ce que tu as? (Se souvenant et prenant sa figure grave.) Ah!... c'est vrai, à propos! Que s'est-il donc passé entre ce jeune homme et toi, avant que j'arrive?... Tu avais un si drôle d'air quand je suis entrée... ce serait à croire...

VIVIANE, se jetant dans ses bras. — Ah! chérie, chérie!... pardonne-moi!...

HERMINE. — Comment!... je ne me trompais pas? C'est cela. C'est vrai ?...

VIVIANE, éperdue. — Ne me gronde pas! ne me gronde pas !

HERMINE. — Mais il fallait appeler, te défendre...

VIVIANE. — Est-ce que j'y ai pensé?

HERMINE. — Eh bien, j'ai eu le soupçon que cette chose effroyable venait de s'accomplir. Si j'en avais été sûre,... j'aurais mis ce monsieur à la porte!

VIVIANE. — Mon Dieu!

HERMINE. — Dire que je m'en suis doutée!... Et puis, j'avoue qu'il m'a intéressée avec les chiens... et j'ai oublié. Eh bien, je t'assure que jamais je n'aurais cru cela! Toi!... Ici!... Il me semble que je rêve!... Mais comment cela a-t-il pu se faire?

VIVIANE. — Je n'en sais rien moi-même, va !

HERMINE. — C'est de la dernière imprudence, tu sais.

VIVIANE, pleurant. — J'ai perdu la tête, j'ai perdu la conscience de mes actes... Ah !... je suis bien malheureuse!

HERMINE, la calmant. — Ah bien non!... tu ne vas pas pleurer, maintenant, et me faire encore plus de peine !... Chut !... c'est fini, maintenant. — Voyons !... d'où connaissais-tu ce Montlivron... tu ne m'en avais jamais parlé...

VIVIANE. — Mais je ne le connaissais pas ! C'est la première fois que je l'ai vu...

HERMINE. — Qu'est-ce que tu me dis là ?...

VIVIANE. — Je t'assure...

HERMINE, stupéfaite. — La première fois ?...

VIVIANE, se cachant la figure. — La première fois!...

HERMINE. — Eh bien ! tu n'y vas pas de main morte, toi, quand tu fais des connaissances!... (Viviane sanglote.) Veux-tu ne pas pleurer comme ça ?

VIVIANE. — Si ! laisse-moi pleurer, veux-tu ?

HERMINE. — Pauvre petite ! je ne peux pas non plus te maudire. En somme, ce qui me déroute surtout, dans cette histoire-là, c'est Crécy.

VIVIANE. — Crécy ?

HERMINE. — Eh bien ! oui, Crécy... Je comprenais Crécy ; tu flirtes avec lui depuis assez longtemps !... Et puis, il te ressemble ; c'est comme toi, un sentimental... Mais il paraît que tu n'es pas

insensible tout de même à la simple beauté d'un vigoureux bicycliste!

VIVIANE. — Qu'entends-tu par : « *tout de même ?* » Est-ce que tu croirais que M. de Crécy et moi ?...

HERMINE. — Oh!... je ne te demande rien!

VIVIANE. — Mais moi, je veux te dire... Il n'y a rien, entends-tu, entre nous...

HERMINE, incrédule et souriante. — Chut! chut!...

VIVIANE, énergique. — Oh! mais cela, je te le jure, Hermine!

HERMINE, étonnée. — Comment?... C'est vrai qu'il n'y a rien?

VIVIANE. — Il y a un flirt, rien qu'un flirt. Crois-tu que, s'il en eût été autrement, je n'aurais pas trouvé la force de résister à M. de Montlivron?...

HERMINE. — Tu aurais pu résister mieux si...

VIVIANE. — Mais oui, naturellement!... Tandis que... oh! que c'est embarrassant ces explications que tu me forces à te donner.

HERMINE, rêveuse. — C'est étonnant!...

VIVIANE, les yeux baissés. — C'est étonnant, oui... je suis sûre que Crécy m'aime... eh bien, il ne me l'a pas encore prouvé.

HERMINE, rêveuse. — Je n'aurais jamais cru cela!

VIVIANE. — C'est un sentiment très éthéré, très pur, oh! joli, joli, va!...

HERMINE, l'interrompant et se mettant à rire. — Tu es bonne, toi, avec ton « joli, joli » et ton sentiment « éthéré » ! Il suffit qu'un beau garçon pas éthéré du tout entre ici et...

VIVIANE, confuse. — Ne m'en parle plus!...

HERMINE. — Soit! Mais ton Crécy m'agace à la fin!... Je ne peux pas arriver à faire ce que je veux, décidément!

VIVIANE. — Qu'est-ce que tu veux ?

HERMINE, nerveuse. — Rien!... Je ne veux plus rien. Je voulais. Mais tout le monde y met de la mauvaise volonté! Alizon ne pense qu'à bavarder!... Crécy à bayer à la lune!... Ça n'est pas comme ça que je réussirai à rendre les gens heureux, moi!...

VIVIANE. — Je ne comprends pas ce que tu dis... pas un mot!...

HERMINE. — Tu n'as pas besoin de comprendre! Du reste, c'est encore toi la plus maligne. Tu ne te perds pas dans des combinaisons compliquées, et à la première occasion...

VIVIANE, se cachant la figure. — Hermine! Hermine! Je meurs de honte!

HERMINE, crânement. — Tu aurais bien tort! Ce sont les autres

qui sont les serins! Comme si tant de vertu aboutissait à plus de bonheur!... Cela rend-il leur ménage plus heureux?... Non! (Résolument.) Et puis... je ne jette pas encore le manche après la cognée, moi! Ils finissent par m'énerver, tous les deux; j'en aurai le dernier mot; je ne veux pas m'être donné tant de mal pour aboutir à un échec pareil et je ferai leur bonheur quand même!...

VIVIANE, ébahie. — Mais, chérie, que veux-tu dire?...

HERMINE, continuant. — Sans compter que je suis sûre qu'ils viendront me remercier! (Elle se sauve sans s'expliquer plus longuement.)

VIVIANE, seule. — Tout ce qui se passe aujourd'hui est bien extraordinaire.

(A suivre.) Pierre VALDAGNE.

LE VILLAGE CHINOIS [1]

(Suite)

VIII

Le tribunal fait aussi partie du yamoun. Bien que les institutions chinoises nous paraissent on ne peut plus défectueuses, elles sont admirablement adaptées aux besoins des Célestes et répondent à leurs aspirations, enfin elles réussissent à maintenir un ordre parfait dans une population de plusieurs centaines de millions d'âmes.

La Chine ignore nos raffinements juridiques ; on ne verra jamais là-bas un gamin de quatorze ans traîné devant les juges pour avoir volé une pomme avec effraction, comme cela n'arrive que trop souvent chez nous ! On n'est pas exposé non plus en Chine à devoir relâcher un gredin avéré faute de preuves suffisantes du délit. De semblables malentendus sont rendus impossibles par le fait que le tribunal est avant tout une institution familiale.

La plupart des différends entre villageois sont réglés par les anciens de la famille, qui connaissent mieux que ne le pourrait un juge la condition sociale et la moralité des deux parties. Le villageois en Chine ne sollicite le jugement du fonctionnaire du gouvernement que lorsque le conseil de famille ne peut résoudre le cas, et alors le plaignant et l'accusé subissent toutes les atrocités de la jurisprudence officielle.

En Europe, dans une grande mesure, nous avons renoncé aux représailles contre le coupable et nous nous contentons de le mettre dans l'impossibilité de nuire, en nous efforçant de le régénérer et de lui faire expier sa faute par des privations et des peines morales. Les Chinois ont la même conception de la justice que nous avions au moyen âge; aussi les tortures et les châtiments corporels abondent-ils dans leurs pénalités.

(1) Voir les numéros de *La Lecture,* depuis le 11 août.

M. Krassnov assista à un procès jugé au yamoun de Yan-laou-doun. Le juge siégeait dans une salle spacieuse, dont la façade était ouverte et soutenue par des colonnades. Cette fois, il interrogea l'accusé et les témoins et tous les plaignants ; accusés et témoins restèrent à genoux devant lui durant toute l'audience. Plusieurs secrétaires assis à ses côtés enregistraient tous les détails de la séance. Les murailles étaient ornées de carquois chargés de flèches servant à l'arrestation des délinquants, et de quelques instruments de torture, car on est persuadé en Chine, comme d'ailleurs dans certains pays de notre continent, que la souffrance physique est le meilleur moyen d'extorquer des aveux.

La salle contenait des cages de fer où l'on expose les auteurs de délits presque insignifiants, puis des cangues, lourdes planches percées de trous par lesquels on fait passer la tête et les bras des prévenus et qui portent le nom des crimes dont ils sont accusés. Les baguettes de bambou employées pour la fustigation surabondaient. Les juges de Yan-laou-doun ont le pouvoir de prononcer la peine capitale, sentence qui n'est jamais immédiatement appliquée. La liste des condamnés à mort est envoyée à l'empereur qui l'examine et souligne quelques noms d'un trait rouge, signe de grâce. Il joue ainsi le rôle du Fatum qui sauve de la mort quelques victimes.

L'abus effrayant de la concussion, en Chine, et la rapacité des fonctionnaires font que l'homme du peuple évite tant qu'il peut d'avoir recours aux tribunaux et ne s'y résout qu'en cas de force majeure. Néanmoins les Chinois savent distinguer les fonctionnaires honnêtes. Quand un de ces oiseaux rares se présente, tout le village se cotise pour lui offrir un énorme parasol. Sur les rubans de soie qui flottent, les noms des familles qui ont contribué à ce cadeau sont brodés en lettres d'or. Dans les processions officielles ces vastes ombrelles, portées triomphalement derrière le fonctionnaire, sont la meilleure attestation de l'intégrité de sa conduite, car un juge qui n'aura pas acquis l'estime et la sympathie de ses concitoyens, ne pourra, même en recourant à l'intrigue, se faire donner le glorieux parasol.

Outre le tribunal, les yamouns renferment souvent une salle de spectacle et M. Krassnov constate que les villageois chinois sont, sous le rapport des divertissements, beaucoup mieux partagés que les moujiks ou même que les autres paysans européens. En effet, à l'exception du service divin, des fêtes religieuses, des foires et

des noces, le paysan en Europe n'a aucune distraction. Pour oublier un moment sa vie terne et son dur labeur, il fait appel à la boisson. Bien qu'on puisse reprocher à son congénère chinois l'abus de l'opium, ce vice est loin d'être aussi répandu que l'ivrognerie chez nous et la raison en est sans doute dans les nombreux divertissements qu'offre le village.

Le plus couru est le théâtre; quelques bourgades possèdent des troupes permanentes; mais le plus souvent on a recours à des comédiens ambulants; la population passe alors au théâtre tous ses moments de loisir; elle y dine, parfois elle y dort, le spectacle durant non pas des heures mais des journées entières. Mme Potanina relève comme M. Krassnov cette passion de la scène dans la campagne chinoise et nous fait le récit d'un spectacle. Lorsqu'elle arriva au théâtre, à Khobdo, à 9 heures du matin, la représentation n'avait pas encore commencé, bien que les acteurs et la musique fussent déjà là. Le théâtre chinois n'a pas de fauteuils destinés au public, et les spectateurs se tiennent debout dans la cour entre le temple et la scène. Quelques richards seulement trouvent moyen de se ménager à côté une loge avec des chaises, à moins que, grâce à leurs relations avec des acteurs, ils n'obtiennent l'insigne faveur de s'asseoir sur des petits bancs au milieu de l'orchestre.

Le temple était ouvert et, à travers la haute fenêtre, tournée vers la scène, on pouvait voir la colossale statue de Tchou-Gouay, la divinité d'outre-tombe que les Mongols appellent Erci-Khan. Le jeune visage du dieu était beau; sa barbe noire, faite de poils humains, tombait jusqu'au milieu de sa poitrine; il était vêtu d'une *khalate* (tunique) rouge vif, brodée d'une large broderie, et il avait la tête couverte de crêpe noir, retenu par de larges ailes en filigrane d'argent. Des sacrifices consistant en un mouton écorché, posé tout entier sur une table, avec la tête et les cornes, et entouré d'une quantité de gâteaux et de petits pains étaient étalés devant l'idole; des cierges brûlaient à l'entour, et de petits bâtons d'encens répandaient leur parfum. Les murs du temple étaient couverts de peintures représentant des exécutions de divers genres : pendaisons, décapitations, écartèlements. De grand matin les paysans venaient se prosterner devant le dieu et lui faisaient l'offrande de quelque victuaille.

Peu à peu l'espace entre le temple et la scène se remplit d'une foule de spectateurs. Là se tenaient côte à côte des Chinois de tout âge : des vieillards revêtus d'habits plus amples et plus sombres

que leurs cadets, et coiffés de bonnets de fourrure avec, sur les tempes et sur le front, des oreillettes, qu'ils ne relevaient pas, comme les jeunes gommeux, mais gardaient collées sur leur visages ravinés de rides; près d'eux, les employés pimpants des grandes maisons de commerce, la figure rasée et luisante, avec des resses qui leur tapaient le talon, allongées au moyen d'écheveaux de soie noire, et des breloques d'argent qu'ils étalaient sur leurs robes de soie; puis, pêle-mêle, des fumeurs d'opium à la mise plus que négligée, des Sarthes en pelisses bariolées, des Mongols couverts de peaux de mouton, et enfin quelques rustres en demi-pelisses.

Dans la foule se trouvaient plusieurs femmes mongoles qui se distinguaient par la richesse de leur parure et l'éclat de leurs khalates rouges, bleues, lilas, la tête constellée de bijoux en argent; sur la poitrine, la petite image d'un Bourkhan enfermée dans une châsse d'argent massif très volumineuse, attachée par une lourde chaîne de même métal. Une dizaine d'entre elles debout au premier rang devant la porte, donnaient l'illusion d'un autel de temple bouddhique. La chaîne à laquelle l'idole est suspendue descend le long du dos, ainsi que des bretelles, et les bouts en sont ramenés autour de la ceinture et réunis devant par un énorme bouquet de breloques. Une autre chaîne d'argent est fixée à un bouton de la khalate et porte tout un arsenal de menus instruments d'argent et d'or : un cure-oreille, des ciseaux à friser, un cure-pipe. Ces élégantes Mongoles causaient gaiement tout en fumant leurs pipes; quand elles avaient fini, elles s'en frappaient le talon pour secouer les cendres, puis les glissaient dans la tige de leurs bottes.

Dans les loges, ou plutôt dans les salles voisines dont on avait retiré les fenêtres pour la représentation, on apercevait des groupes de Chinois aisés, qui, tout comme à la Scala de Milan, étaient beaucoup plus occupés à manger et à babiller qu'à regarder la scène. Sur les planches se déroulait cette fois une pièce héroïque. Au milieu était assis un acteur en tunique jaune, assez râpée; sur sa tête, pour figurer une couronne, il portait un bandeau d'étroites lattes laquées et ornées de dessins. Un autre acteur, censé également vieux, représentait un marchand ambulant. Il avait sur les épaules un bâton, auquel étaient attachés aux deux bouts des paquets de vieux habits. C'était le comique de la troupe, dont le visage grimé de blanc faisait rire presque à chaque mot.

Peu après, entra une jeune fille, vêtue avec une certaine

recherche. En voyant son visage rose et blanc, ses poses gracieuses et bien féminines, Mme Potanina eut de la peine à reconnaitre un soldat chinois de son escorte qu'elle avait vu le matin dans sa grossière pelisse. Pourtant, lorsqu'il tourna le dos au public, la pelisse se trahit sous la tunique de soie de la jeune fille. Après le père, la mère, les frères et les sœurs de la jouvencelle firent leur apparition sur la scène. Les costumes, autant que possible, étaient en harmonie avec le rôle; seulement, la mère portait d'énormes moustaches noires. Souvent le dialogue des personnages était interrompu par d'interminables airs et des duos, et au milieu des scènes de genre survenaient des ballets dont les danseurs étaient tous masqués et en costumes fantastiques.

L'art de se grimer, chez les Chinois, est encore dans l'enfance, mais ne manque pas de caractère. il est évidemment le résultat d'une longue étude de l'effet des couleurs et des lignes. Quelques coups de pinceau sur le visage leur suffisent pour en accentuer sensiblement le type. Tantôt c'est du rouge qui grossit démesurément la bouche, tantôt c'est un mince trait blanc à travers les yeux qui en exagère le clignement et produit beaucoup d'effet. Les décors sont inconnus; une fois seulement au cours de la représentation, comme un personnage devait prononcer un discours du haut du mur d'enceinte de la ville, on tendit un rideau sur lequel étaient peintes des murailles; derrière on plaça une table et un tabouret sur lequel se hissa l'acteur. De la sorte une moitié des spectateurs eut la satisfaction de voir un homme debout sur les fortifications, et l'autre moitié un homme perché sur un tabouret.

Il serait téméraire de vouloir comparer le théâtre chinois au nôtre. Là-bas c'est un divertissement populaire, et parmi les acteurs Mme Potanina a remarqué beaucoup de marchands, de soldats et de fonctionnaires qu'elle connaissait. La musique était atroce ; pas une mélodie supportable. Le violon est l'instrument dominant, mais il y a aussi des trompettes, des flûtes, des tambours et tout bonnement des planches et des bâtons sur lesquels on tape en mesure. Le violon chinois a un son si grêle, qu'un gros insecte pourrait le couvrir de son bourdonnement ; en revanche, les autres parties de l'orchestre rappellent tout à fait la crécelle.

Le chant chinois n'a rien d'agréable non plus ; il cherche des effets très réalistes : les sanglots de la mère sur le corps de son enfant mort, les cris de désespoir et de douleur, mais avec une absence

complète de la mélodie la plus rudimentaire, telle qu'on en trouve dans les chants de peuples même tout à fait sauvages.

Des Chinois ont assuré à Mme Potanina que le chant théâtral est savant et constitue un art supérieur, mais que dans les villages reculés il existe encore des airs populaires que les mandarins tiennent en petite estime, bien que les Européens aient l'air de les apprécier. Cependant la voyageuse, au cours de ses pérégrinations, n'a rencontré nulle part trace de ces airs populaires ; au contraire, partout les soldats et les portefaix chantaient les *schi*, airs de théâtre.

Le lendemain, la statue de Tchou-Gouay fut transportée dans un autre temple au sud-ouest du village. A l'aube, les habitants avaient été réveillés par le bruit des gongs qui annonçaient l'ouverture des réjouissances, mais ce n'est qu'à dix heures que la procession sortit du temple de l'est. Devant couraient des gamins vêtus de cafetans trop amples pour eux et portant des drapeaux ornés de dragons ; ils gambadaient en riant en avant du cortège, puis s'accroupissaient sur leurs talons et attendaient un instant. En premier, venaient des Chinois et des Mongols, la tête et les bras passés dans des cangues ; c'étaient des pénitents qui s'imposaient volontairement cette mortification.

Derrière eux marchaient deux Chinois en costumes verts grotesques ayant sur la tête des casques de métal ajouré. Ils conduisaient deux chevaux portant des selles recouvertes de soie ; ensuite c'était l'orchestre, et immédiatement après, au milieu d'une foule immense, se balançait un grand palanquin rouge dans lequel trônait l'idole Tchou-Gouay richement parée. A côté, soutenant d'une main le palanquin, s'avançait un vieillard portant un bonnet de fonctionnaire ; c'était le bourreau, le principal serviteur du dieu.

La procession s'arrêta devant le temple du sud-ouest ; le Bourkhan fut descendu du palanquin et placé dans la niche principale. Aussitôt le bourreau et un homme au visage couleur de bronze, revêtu d'un costume fantastique, annoncèrent au peuple que l'adoration pouvait commencer. Immédiatement l'unique représentant de la police, un fonctionnaire avec bonnet à boule et une plume derrière l'oreille, se mit à genoux devant la table des sacrifices, porta les paumes de ses mains à son front et se prosterna jusqu'en terre. Son exemple fut suivi par tout le monde.

Après cette cérémonie la foule retourna au théâtre pour assister au spectacle, et le soir l'adoration de Tchou-Gouay recommença. Les fidèles brûlèrent des papiers parfumés devant son image pen-

dant qu'à de longs intervalles un vieillard faisait résonner le gong. Bien que ces sons fussent destinés à convier les gens à la dévotion, le sonneur les accompagnait de réflexions si plaisantes, qu'autour de lui les Chinois riaient à se tenir les côtes. Tout le monde, d'ailleurs, fumait des pipes, qu'on allumait aux cierges devant l'autel. Cette désinvolture ne faisait du reste aucun tort à la dévotion.

Au crépuscule, on rapporta le palanquin; les gamins revêtirent leur costume grotesque, s'armèrent de drapeaux, de lanternes et de parasols, le bourreau et le fonctionnaire firent de nouveau leur boniment, que le public accueillit par des éclats de rire, le Bourkhan fut chargé sur la litière, et la procession, au bruit des fusées et des crécelles de l'orchestre, se remit en marche. Aux devantures des boutiques et aux portes des maisons riches, étaient placées de petites tables couvertes de toute sorte de victuailles, au milieu de cierges allumés et de parfums. Les plus dévots, à l'approche du cortège, se jetaient à genoux et lançaient dans la direction de l'idole des grains de blé et des gouttes d'eau.

Lorsque la procession passa devant la maison du droguiste Soun-Ten-Sy, que Mme Potanina connaissait, elle remarqua qu'il se prosternait en terre d'un air très contrit. Devant chaque maison un peu riche, des paquets de fusées étaient préparés et on les faisait partir dès que paraissait le cortège. Les gamins, alors, couraient ramasser celles qui avaient raté pour avoir le lendemain leur feu d'artifice à eux. Les réjouissances continuèrent ainsi toute la nuit, et se terminèrent par un festin qu'offrit dans le yamoun le fonctionnaire du lieu.

La voyageuse russe eut ensuite l'occasion d'assister à la fête du nouvel an, qui a lieu le 29 janvier du calendrier julien. Les préparatifs commencèrent huit jours d'avance; les maitres et les maitresses de maison se mirent à nettoyer les chambres et les cours. Les habitations furent décorées de petits drapeaux de papier blanc, on renouvela les petits carreaux de papier des fenêtres. Dans les cuisines on confectionnait divers gâteaux et des nouilles.

Le voisin de Mme Potanina, Chiliou liou, alluma dans sa cour un bûcher sur lequel il mit chauffer de l'eau. Il s'apprêtait à écorcher un porc et à l'échauder, opération culinaire de rigueur au nouvel an. Le boucher fut chargé de tuer la bête et s'acquitta de cette commission en un tour de main. Les soies furent enlevées à l'aide d'un racloir spécial, puis le corps fut jeté dans un baquet sur

lequel on laissa couler longtemps de l'eau bouillante. La veille de la fête les cours des maisons riches s'ornèrent de pavillons de jardins décorés de draperies et de papiers de couleur. Des lanternes furent suspendues aux portes, et sur les piliers, les volets des fenêtres et les devantures des boutiques, on colla des morceaux de papier rouge.

Un ami de Mme Potanina, Kichao-Tchi, lui offrit un tableau qui représentait sur trois panneaux superposés les aventures d'un jeune homme, et son frère Patou lui fit cadeau d'une boîte de gâteaux secs ressemblant à des biscuits. La rue du village, le jour de l'an, revêtit un air de fête; tout le monde courait affairé et chargé de paquets. L'un tenait un poisson recouvert de papier de couleur avec des lettres chinoises collées sur le dos; d'autres portaient des bougies roses. Les femmes et les enfants étaient rares, ce qui enlevait beaucoup à l'animation.

A mesure que la nuit approchait, les préparatifs s'accéléraient dans toutes les maisons. Chiliou liou fit placer dans la cour une table qu'il couvrit de papiers de couleur et surtout de petits bateaux, faits de papier d'or et d'argent, et ressemblant aux lingots qui sont en usage dans le commerce chinois. Le fils de la maison expliqua à Mme Potanina que ces bateaux devaient être acceptés par les divinités comme s'ils étaient vraiment des lingots d'or et d'argent. Sur la table ainsi parée, on étendit le mouton du sacrifice, à l'instar de celui du temple, et on le recouvrit d'une feuille de papier rouge, découpée; dans d'autres maisons, ces tables chargées de sacrifices étaient placées sous des pavillons élevés à cette fin, et au fond desquels était disposée une tablette portant toutes sortes d'inscriptions. Chiliou liou substitua à cette tablette une feuille de papier rouge collée au mur. C'était dans les deux cas une représentation de l'image du Bourkhan.

La grande rue était tout illuminée de lanternes de formes et de couleurs variées, et à travers les petites rues étroites, on avait tendu des cordes auxquelles étaient suspendues d'innombrables bannières de couleur. En face de chaque maison était préparé un petit bûcher formé de morceaux de bois placés dans des chaudrons de fer. Au-dessus se balançait un papier jaune qui devait être brûlé à une heure déterminée. Les enfants, qui couraient autour des tables et admiraient les lanternes multicolores, attendaient avec impatience l'heure du *djinn* du soir, signal de l'ouverture de la fête. A la tombée de la nuit tout le monde avait revêtu des habits

neufs. Kin-Chitzo, le plus jeune fils de Chiliou-liou, habillé d'une khalate toute fraîche et coiffé d'un petit bonnet de soie bleue, questionnait chacun, même les voyageurs russes, pour savoir si le djinn avait déjà sonné.

Enfin le canon tonna, et aussitôt passa le veilleur, frappant sur des gongs énormes ; toutes les lanternes s'allumèrent, bien que l'illumination principale et l'embrasement des bûchers ne dussent avoir lieu que vers deux heures du matin. Mais dès que le djinn eut sonné, Chiliou-liou et toute sa famille descendirent dans la cour et s'agenouillèrent devant le mouton, car la bête masquait complètement la modeste feuille de papier jaune qui représentait le dieu. Ils regagnèrent ensuite leurs appartements où commencèrent des jeux de société dans le genre de nos jeux à gages. En beaucoup de maisons on fit de la musique pendant la soirée, et partout l'on portait des toasts et l'on échangeait des souhaits.

Le lendemain il y eut des représentations théâtrales, mais cette fois dans le temple de Lao-Tzé. Le programme des pièces, composé par le fonctionnaire en personne, était affiché à tous les coins de rues. Le premier jour on joua des pièces dont les personnages étaient d'anciens rois, des héros et des divinités. Le jeu des acteurs était forcé, emphatique ; chaque parole, chaque pas était souligné d'un geste et servaient de prétexte à une pose à effet. Mme Potanina ne put supporter longtemps ce jeu outré, d'autant moins que la musique lui donnait l'impression d'un orchestre qui accorde ses instruments.

Le lendemain, les fils de Chiliou-liou vinrent annoncer à la voyageuse qu'on donnerait une pièce de genre. Cette fois, la femme du fonctionnaire accompagnée d'une autre grande dame vint, dans une loge, assister au spectacle. Les deux femmes étaient sans chapeaux et coiffées de leurs cheveux entremêlés de fleurs naturelles et de pompons de soie. Elles portaient des corsages de soie éclatante et leurs visages ne faisaient pas un effet moins criard que le reste de leur toilette, grâce aux couches superposées de fard rouge et blanc qui les couvraient. Au fond de la loge, on apercevait encore quelques têtes féminines, et au premier rang, deux enfants, une fillette de dix ans et un garçon un peu plus jeune, l'un et l'autre richement habillés. Ils avaient aussi des fleurs dans les cheveux et la fillette marchait en se balançant sur ses pieds mutilés. Lorsque les fonctionnaires assis dans la loge voisine faisaient mine d'allumer leurs pipes, ces enfants couraient leur offrir du feu.

Pendant ce temps, on jouait sur la scène le drame *San-Tchan-Salou*, c'est-à-dire l'*Assassin San-Tchan*. Les principaux personnages étaient le mari et sa jeune femme capricieuse, qu'on avait mariée contre son gré et qui en aimait un autre. Sur la scène, les avances de l'époux étaient repoussées avec dédain. Le mari passa la nuit dans un fauteuil, où il s'endormit, ne se réveillant que pour bâiller bruyamment pendant que sa femme, également assise dans un fauteuil à l'autre bout de la scène, chantait des airs plaintifs. Sur ces entrefaites survint la belle-mère, rôle tenu par un homme qui s'en acquitta avec beaucoup de talent. Elle entra en chantant une berceuse, puis supplia sa fille de se soumettre à sa destinée et alla même jusqu'à l'implorer à genoux. A sa seconde entrée sur la scène elle apporta une tasse pleine d'eau, et d'un geste en apparence involontaire en jeta inopinément le contenu au visage d'un nouveau personnage, évidemment l'arlequin de la pièce; celui-ci était barbouillé de différentes couleurs, et portait un bonnet rouge auquel il semblait tenir beaucoup, car en échangeant des paroles irritées avec la belle-mère, il se plaignait bien plus des avaries faites à son bonnet que de celles qu'avait subies sa figure.

Cette scène fit les délices du public, qui se tordait de rire. Ce bouffon ne portait pas de tresse, ses moustaches étaient relevées et sa mimique expressive le faisait ressembler bien plus à un Polonais ou à un Français qu'à un Chinois. Il réussit à tromper la vigilance de la belle-mère et à déposer une lettre sur la table. Dans l'intervalle le mari s'était réveillé et, prenant l'arlequin pour un voleur, exprima une vive terreur, puis, sans se soucier de l'état de sa toilette il le pourchassa jusque dans la rue. Peu après il revint, encore plus inquiet, cherchant partout dans la chambre, par terre, sous les meubles; mais la jeune femme, qui s'était réveillée pendant que son mari poursuivait le voleur, avait déjà ramassé la lettre et l'avait cachée. Revêtue d'un tablier, elle se mit en devoir de faire le ménage. Le mari l'accabla de questions, la menaça, puis l'implora, se jeta à ses genoux mais ne put rien tirer d'elle. Il s'assit à la table et écrivit une lettre en chantant au public son contenu. Alors la querelle entre les époux reprit de plus belle. Enfin le mari s'élance sur sa femme et la tue. En ce moment, par un artifice assez adroit, son visage se couvre de petits morceaux de papier rouge. Aux cris de la victime, la belle-mère entre et l'assassin tente de se sauver. La victime, d'ailleurs, se relève vivement et quitte la scène. Les planches restent vides un moment, puis le

mari revient, suivi d'un fonctionnaire qui lui passe la corde au cou et l'emmène.

Le public était très content de cette pièce et l'écoutait avec beaucoup plus de satisfaction que le drame de la veille, qui mettait en scène des dieux et des rois. Pour mieux voir, tout le monde se levait, les enfants se hissaient sur les petits peupliers qui poussent dans la cour du temple, et des amateurs enthousiasmés montaient sur la scène et se mêlaient aux acteurs et aux musiciens.

Si les costumes répondent à la pièce, tout le reste des accessoires laisse beaucoup à désirer; il n'y a pas de coulisses; lorsqu'il faut représenter une jeune fille en prison, on met sur la scène deux tabourets superposés et la prisonnière contemple les spectateurs d'entre les jambes du tabouret supérieur, ce qui indique qu'elle regarde par la fenêtre de son cachot.

L'entrée du théâtre est gratuite, les acteurs sont pour la plupart des amateurs; quant aux frais de costumes, ils sont couverts par un impôt sur les propriétaires de maisons. Une fois, cependant, les acteurs firent une quête supplémentaire. Il arrive aussi que de riches spectateurs envoient sur la scène des morceaux de soie et des tablettes de thé. Le spectacle commence à dix heures du matin et dure jusqu'à la tombée de la nuit, avec des entr'actes très courts, juste le temps de prendre une tasse de thé. Une pièce succède immédiatement à l'autre et le spectateur peut se rendre au théâtre sans aucun inconvénient, quand bon lui semble.

(*A suivre.*) Michel Delines.

ORIANE

Oriane la fée était l'effroi du pâtre...
Vaguement entrevus dans son antre bleuâtre,
Dormaient, las et charmés, des preux casqués d'orfrois.

Allumant les joyaux et les claires simarres,
Une lune fantasque aux rais glauques et froids
Glissait dans la caverne, et les beaux palefrois
Paissaient l'herbe à l'entrée, harnachés de cuirs rares.

Guidé par la huette ululant dans les bois,
Amadis vint au seuil de la grotte divine
Et, devant la lueur emplissant la ravine,
Le sire errant, sans crainte, ayant corné trois fois,

Sans réponse, entra, lui, dans l'antre et, de ses doigts
Déchirant le rideau de lierre et de liane,
Pour ce geste hardi, fut aimé d'Oriane.

Jean Lorain.

UN CADET DE GASCOGNE [1]

(Suite)

XXIV

Capestoc parti, Lionnel et Simonne se trouvaient de nouveau seuls, en face l'un de l'autre, dans le carrefour du Grand-Veneur. Ils se turent d'abord, impressionnés par ce qui venait de se produire, remuant en leur esprit un monde de pensées.

Que de changements depuis la veille! Il avait suffi d'une minute pour éveiller dans le cœur de ces deux enfants l'amour que, depuis si longtemps, ils cachaient dans leur âme, pour le faire paraitre au grand jour, pour l'allumer en flammes d'incendie. L'aveu était sorti de leur bouche, et ils avaient avoué ce que déjà ils s'étaient dit tout bas, depuis des jours bien lointains.

Simonne était comme transfigurée; Lionnel rêvait. Les mots que Simonne lui avait dits, tout à l'heure, en lui donnant la rapière de Grignolet, chantaient encore à son oreille, et leur musique l'enivrait. Elle l'aimait, par deux fois elle le lui avait dit. N'était-ce pas le bonheur et jamais avait il rêvé plus haut?

Et pourtant une ombre de préoccupation traversait son front; sa double personnalité était découverte; Simonne, maintenant, savait quel était le Masque Rouge: cela n'allait-il point faire horreur à la jeune fille, et à cette révélation son amour n'allait-il point s'enfuir de son cœur?

Mais quand, rompant ce long silence, Simonne s'approcha de Lionnel, lui disant:

— Oh! Dieu soit loué! Lionnel, vous êtes vivant!

— Quoi! répondit Lionnel, vous ne me repoussez point, maintenant que vous savez qui je suis?

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 11 juillet.

— Je sais que vous êtes brave.

— Mais ce... Masque Rouge?... demanda Lionnel comme hésitant.

— Hé! que m'importe! Lionnel de Puyroland ou Masque Rouge, n'êtes-vous point mon seul soutien, et puis-je oublier que l'un a sauvé la fille et que l'autre a défendu le père?

— Oh! merci, répondit Puyroland, comme si ces mots le tiraient d'une étrange torpeur, comme si ces mots le faisaient revivre. Ainsi, ce Masque Rouge ne vous fait point peur?

— Lui! s'écria Simonne avec feu. Mais je suis fière de l'aimer et je suis si heureuse de mettre ce nom sous celui de Lionnel de Puyroland!

Mais à ces paroles qui eussent dû lui faire bondir le cœur de joie, tout à coup Lionnel baissa la tête, et soudain, comme se faisant effort, comme si ce qu'il allait prononcer lui coûtait à dire :

— Hélas! Mademoiselle, fit-il enfin, ce nom de Puyroland n'est pas le mien.

— Que dites-vous? dit Simonne étonnée.

— La vérité, Simonne! reprit Lionnel tristement.

— Quoi! vous n'êtes point le comte de Puyroland!

— Non! Puyroland est un nom d'emprunt, un titre vain dont on a couvert l'obscurité de ma naissance.

— Qui êtes-vous donc?

— Qui je suis? Je l'ignore.

Et comme Simonne le regardait, se demandant si tout à coup sa raison venait de s'enfuir :

— Allons, reprit Puyroland, il vaut mieux que je vous dise ces choses; déjà d'étranges bruits ont circulé par la cour et par la ville, vous auriez fini par l'apprendre, et j'aime mieux que vous le teniez de moi.

— Oh! non! c'est impossible! fit Simonne effrayée. Mon Dieu, vous vous jouez de moi!

— Écoutez! écoutez! reprit Puyroland, c'est peut être la dernière fois que nous nous voyons! Et maintenant que le nom du Masque Rouge est découvert, maintenant que des hommes ont vu et su ce que nul encore n'avait pu savoir ni voir, il faut que je disparaisse, que je retombe dans l'ombre d'où je suis sorti, Dieu sait comme!

— Que vais-je apprendre, Seigneur! balbutia Simonne, émue

plus encore par le ton de Puyroland que par les paroles qu'il prononçait.

Lionnel, après avoir une minute repris ses esprits, poursuivit :

— Le 23 juillet 1607, des mariniers qui passaient le long des rives de la Seine trouvaient un enfant, âgé de deux jours à peine ; couché dans les roseaux qui poussent au bord de la rivière. Le nouveau-né était enveloppé dans des langes somptueux sans doute mais d'où toute marque avait été soigneusement enlevée. Et quelque recherche que firent les mariniers, ils ne trouvèrent aucun indice, aucune lettre, aucun signe qui leur permît de supposer quel était cet enfant. Ces mariniers étaient pauvres, mais c'étaient de braves gens. Ils recueillirent l'enfant abandonné, l'élevèrent, et durant huit ans le gardèrent au milieu d'eux, l'habituant aux plus durs travaux, pensant en faire un brave marinier comme eux.

Ceci se passait dans le village de Corbeil.

Un jour, un soir plutôt, — l'enfant venait d'atteindre sa huitième année, — un homme, un seigneur, si l'on en croyait son riche costume, se présenta à ces pauvres gens et leur dit :

— Sur la rive, le 23 juillet 1607, vous avez recueilli un enfant, qu'en avez-vous fait?

— Le voilà, répondirent les mariniers.

— C'est bien, voici ma bourse, je viens chercher cet enfant.

Et comme les mariniers, qui depuis huit ans s'étaient attachés au pauvre abandonné, hésitaient, le gentilhomme leur dit quelques mots à voix basse. Alors, les mariniers, respectueusement, balbutiant des mots vagues, s'inclinèrent très bas, et répondirent :

— Emmenez cet enfant! Il est à vous!

Le gentilhomme enleva l'enfant, et jamais plus ces pauvres mariniers ne surent ce qu'il était devenu.

L'enfant, d'ailleurs, ayant grandi, voulut revoir l'endroit où s'était écoulée sa première enfance, et les braves gens qui avaient dirigé ses premiers pas ; mais la chaumière était détruite et les mariniers étaient morts ou disparus.

Lionnel s'arrêta une minute, un soupir s'échappa de sa poitrine ; Simonne l'écoutait comme on écoute en rêve, il reprit :

— L'enfant fut placé chez les Génovéfains. Là, on lui apprit les belles-lettres et les sciences, et, dans l'ignorance de sa destinée, commençant à comprendre d'ailleurs, il pensait qu'il finirait sa vie dans ce monastère, et il était heureux. Un jour vint l'ordre de l'en faire sortir. Il avait dix-huit ans ; un moine le conduisit dans

la rue Saint-Honoré, chez un vieux gentilhomme, mort depuis, le marquis de Bussac. Le marquis de Bussac le reçut avec les marques de la plus grande déférence; il lui donna un valet, une maison, de l'or, et simplement, lui dit :

— Ne cherchez jamais à pénétrer le mystère de votre naissance... Vous êtes le comte Lionnel de Puyroland, que cela vous suffise : votre place est à la cour, et il faut que vous y fassiez bonne figure. Et le lendemain, au petit lever du roy, on présentait comme gentilhomme de France l'enfant abandonné, l'enfant recueilli par de pauvres mariniers, l'être sans parents, sans nom, devenu par la volonté d'un être mystérieux, le comte Lionnel de Puyroland, dont la fortune et les richesses ont fait pâlir de jalousie les plus fortunés.

Vous savez le reste, Mademoiselle. Mais ce que vous ignorez, ce qu'il faut que je vous dise cependant, c'est que certainement je ne suis pas un Puyroland : le dernier du nom est mort à Arques bien avant que je fusse au monde. Je n'ai donc pas d'amis, pas de nom, pas de titre, rien, rien! et je ne suis qu'un insensé d'avoir osé lever les yeux jusqu'à vous.

Lionnel se tut. Sa voix s'était faite haletante, et ayant terminé son étrange récit, comme un coupable devant un juge, il leva la tête et regarda Simone, attendant son arrêt.

Alors Simonne lui dit :

— Merci, Lionnel. Votre franchise me plait et je suis heureuse d'avoir entendu cet aveu de votre bouche. Vous connaissant mieux, je puis vous en estimer davantage. Si le sang des Puyroland ne coule point dans vos veines, qu'importe! Votre vaillance, votre noblesse et votre bravoure sont dignes du nom que vous portez.

— Hé quoi! balbutia Lionnel éperdu.

Mais Simonne l'interrompit :

— « Demain, m'avez-vous dit, demain votre père sera vengé. » J'attends demain avec confiance et, à mon tour, je me souviendrai de mes paroles. Je donnerai ma main à celui qui aura vengé mon père.

Lionnel releva la tête. La joie brillait dans ses yeux.

— Oh! oui! clama t-il, oui! je vengerai votre père, Mademoiselle, ou je mourrai en essayant de le faire. Mais ma cause est sainte, et Dieu me viendra en aide. Retournez à Paris, allez rejoindre Hugues, qui doit s'impatienter et craindre pour votre sécurité. Demain je serai à votre hôtel et demain votre père sera vengé. Adieu! adieu!

Et, ayant salué Simonne après l'avoir conduite quelques pas, Lionnel retourna à la Croix-Gaillard, où ses compagnons attendaient, toujours cachés dans les broussailles qui bordaient la route.

En le voyant paraître, les douze hommes levèrent la tête, et Puyroland lut la joie de le revoir sur ces farouches physionomies.

— Vivant ! Ah ! nous avons craint pour vos jours ! fit Jacquemart en se penchant vers Lionnel.

— Craint pour mes jours ?

— Oui ! Nous avons entendu un terrible bruit de lutte, tout à l'heure, et nous avons craint que vous ne fussiez aux prises avec quelque bandit. Mais la consigne était de ne point bouger, quoi que nous voyions ou quoi que nous entendions et, bien qu'il nous en coûtât, nous avons obéi à la consigne.

— Et vous avez bien fait, dit Puyroland ; mais l'heure approche, n'entendez-vous pas là-bas, comme un bruit de chevaux ?

Jacquemart colla son oreille contre la terre.

— En effet, fit-il.

— C'est lui ! Alerte, compagnons ! Et souvenez-vous de mes ordres ! Pas de mort de personne. Épargnez les gardes.

Un frémissement parcourut les branches ; chacun apprêtait ses armes. Le bruit des chevaux se rapprochait de plus en plus. Enfin, au détour du chemin, on put observer bientôt un carrosse autour duquel caracolaient cinq cavaliers.

Alors Lionnel de Puyroland remit son masque. Le carrosse avançait toujours ; deux hommes étaient sur le siège, deux laquais se tenaient debout derrière. A chaque portière, deux gardes chevauchaient, et Lionnel reconnut Capestoc qui suivait derrière, insouciant et gai à son ordinaire.

Enfin le carrosse n'était plus qu'à quelques pas des compagnons du Masque Rouge.

Alors, sur un signe de Puyroland, Jacquemart et ses autres compagnons armèrent leurs pistolets, et aussitôt deux coups de feu retentirent, et les deux chevaux du carrosse, s'étant cabrés, retombèrent raides morts.

— Trahison ! hurla Capestoc, tandis que les quatre gardes, stupéfaits, arrêtaient leurs montures et mettaient l'épée à la main.

Mais, avant que l'un ou l'autre fût revenu de son étonnement, déjà les compagnons du Masque Rouge s'étaient élancés sur la

route et, prompts comme la pensée, tandis que deux d'entre eux couraient aux portières du carrosse, les autres coupaient le jarret des chevaux et désarmaient les gardes. Effrayés, les valets s'étaient enfuis à travers bois. En moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, les gardes, surpris par la soudaineté de l'attaque, avaient été ligottés et mis hors d'état de se défendre.

Mais il n'en était pas de même de Capestoc: dès le premier coup de feu, il avait compris d'où venait l'attaque. Tout de suite, les faits de la veille, faits qui avaient passé inaperçus d'abord, lui revenaient à l'esprit. En une rapide vision, il évoqua la scène du Moulin du diable et le complot contre Richelieu ; il se rappela les paroles qu'il avait dites à Puyroland l'après-midi à l'hôtellerie du Plat-d'Étain, paroles imprudentes qui lui étaient échappées dans le feu de la conversation et grâce auxquelles Lionnel avait appris la nocturne visite à Vincennes, puis il songea que tout à l'heure Lionnel se trouvait dans le bois, et alors il comprit dans quel but il s'y trouvait. Tout cela défila en son esprit avec une rapidité indicible et, nous l'avons dit, au premier coup de pistolet il avait deviné d'où venait l'attaque.

Alors, avec cette promptitude de décision qui caractérise les gens de race, il avait sauté de cheval et tiré sa rapière : déjà cinq ou six des conjurés l'entouraient, mais, on le sait, Capestoc était une fine lame, et cinq hommes n'étaient pas pour lui faire peur.

— Parfandious ! cria t-il, vous allez voir comment se bat un gentilhomme!

Les compagnons du Masque Rouge le serraient de toute part. Mais, fidèles à la recommandation de leur chef, ils se contentaient de parer les rudes estocades du cadet, évitant de lui porter quelque coup mortel. Capestoc luttait comme un démon ; d'un coup de son épée, il avait déjà blessé un de ses agresseurs et les compagnons ménageaient moins leur attaque.

— Pas de sang ! Pas de sang ! cria Lionnel qui survenait.

Et, s'adressant à Capestoc:

— Rendez-vous, Monsieur !

— Me rendre! moi ! Et c'est un gentilhomme qui me parle ?

— Nous sommes douze contre vous. Ce n'est plus de la bravoure, c'est de la témérité.

— Hé ! bravoure et témérité sont synonymes pour un Gascon, répondit Capestoc qui se débattait pied à pied, ne perdant pas un pouce de terrain, bien qu'il fût forcé de toute part.

— Mais ne voyez-vous pas qu'ils vont vous tuer!

— Hé! qu'ils me tuent, parfandious! J'aime mieux cela que d'être vaincu!

Lionnel vit que tout était inutile : Capestoc, il le comprenait, se ferait hacher plutôt que de lâcher pied; alors, appelant Jacquemart, il lui dit un mot à l'oreille. Capestoc combattait toujours avec l'énergie et la rage du désespoir.

Cependant, obéissant aux ordres de son chef, Jacquemart, accompagné d'un de ses compagnons, s'enfonça dans le taillis et reparut bientôt sur la route, à quelques pas derrière le Gascon. A pas de loup alors, il s'avança, puis, quand il fut assez près, tandis que le cadet ferraillait sans demander grâce, prenant son manteau il le lança sur le Gascon à la façon des pêcheurs qui manœuvrent l'épervier.

— Trahison! trahison! hurla le cadet.

Mais il était pris. Ses agresseurs laissèrent retomber leur épée et, tandis que Capestoc cherchait à se débarrasser du manteau dans lequel il était pris, on le ligotta, lui liant les mains derrière le dos.

— Oh! monsieur! hurla le Gascon, ivre de rage et fou de honte, il fallait me laisser tuer plutôt!

— Vous laissez tuer? un homme qui m'a sauvé la vie!

— J'ai lutté à vos côtés tout à l'heure, pour payer ma dette envers vous, c'était mon devoir. Mais maintenant mon devoir était de défendre le cardinal, mon maître, qui s'était confié à mon honneur. Mon maître est prisonnier et je suis vivant! C'est donc en me déshonorant que vous croyez vous acquitter envers moi!

— L'honneur est sauf, monsieur; vous ne pouviez rien faire seul contre dix ou douze.

— Déshonoré! je suis déshonoré!

Mais à ce moment, ayant levé les yeux il aperçut le cardinal, très pâle, qui le regardait à travers les vitres de son carrosse.

— Non, Monsieur de Capestoc. J'ai vu votre vaillance, lui dit Richelieu avec un geste de la main, vous êtes un brave. Rendez-vous.

Le Gascon regarda le cardinal : ce langage le surprit. Quoi! Richelieu était si calme au milieu d'un pareil danger!

Cependant le champ de bataille demeurait à Lionnel : il avait triomphé, il s'approcha du cardinal :

— Monseigneur, vous êtes mon prisonnier.

— Hé ! quoi ! fit le cardinal avec un sourire triste, c'est vous, Monsieur de Puyroland, c'est vous qui faites ce triste métier !

Lionnel s'étonna : il avait son masque. Comment le cardinal pouvait il l'avoir deviné ? Richelieu savait donc quel était l'homme qui se cachait sous le légendaire Masque Rouge ; bah ! l'avenir le lui dirait, et comme ses compagnons entouraient le carrosse, attendant ses ordres :

— Jacquemart, fit Lionnel, vous allez conduire le carrosse jusqu'au pavillon qui se trouve au bout de cette route. Là, une fois entré, vous garderez toutes les issues, et veillerez à ce que nul ne sorte. D'ailleurs je vous suis.

Jacquemart, après avoir remplacé les chevaux morts du carrosse par deux autres qui avaient servi à deux de ses compagnons pour venir dans la forêt, monta sur le siège, et ayant fouetté ses bêtes, le carrosse s'ébranla lentement. Trois conjurés se tenaient à chacun des côtés, le pistolet au poing, gardant le cardinal.

Alors, comme si aucun événement ne s'était produit, comme si le carrosse conduit par ses cochers eût toujours été escorté de ses gardes, Richelieu se renversant dans la voiture reprit le cours de sa rêverie. A peine une légère pâleur indiquait-elle l'émotion qui devait l'agiter. Après les avoir désarmés, on avait rendu la liberté aux quatre gardes qui, honteux et désespérés, s'étaient assis au revers d'un fossé, n'osant point suivre le cardinal, et n'osant plus revenir à Paris.

Mais Capestoc était encore ligotté et tandis que le carrosse disparaissait au tournant de la route, Lionnel se dirigea vers lui.

— Monsieur ! comme François Ier après Pavie, je puis vous dire : « Tout est perdu, fors l'honneur ! »

— Hélas ! reprit Capestoc.

— Oui ! l'honneur vous reste. Vous avez succombé sous le nombre, mais Richelieu lui même a excusé votre défaite.

— Hé ! Richelieu l'a excusée ! mais moi...

— Que comptez-vous faire ?

— Ce que je compte faire ! Parlandious me passer mon épée au travers du corps, dès que vous m'aurez rendu l'usage de mes mains, car je ne veux pas survivre à ma honte !

— Il y a mieux à faire pour un gentilhomme, Monsieur ! observa sévèrement Puyroland.

— Quoi donc ?

— Réparer le mal que vous avez commis sans le vouloir.

— Le mal!

— Oubliez-vous qu'à l'heure où vous voulez mourir, une femme dont le seul crime est d'avoir eu confiance en votre parole est prisonnière de votre plus mortel ennemi?

— Mme Bourniquet! hurla le cadet. Parfandious, je l'oubliais!

— Est-ce que vous ne voulez rien faire pour la sauver?

— Oh! si! Où est-elle? de grâce!

— Vous me donnez votre parole que vous ne tenterez rien contre vos jours, ni contre les hommes qui ont lutté contre vous?

— Je vous le promets.

— Alors vous êtes libre!

Et d'un coup de dague, Lionnel rompit les liens qui retenaient Capestoc.

— Sang du Christ! je respire! souffla Capestoc.

— Et voici votre épée! ajouta Puyroland en tendant sa rapière au jeune homme. Et maintenant, allez délivrer Mme Bourniquet.

— Mais où cela, je vous prie?

— Suivez-moi, et du même coup je vous montrerai l'homme et la femme sur qui vous pourrez exercer votre vengeance.

Et, précédant Capestoc, Lionnel se hâta de rattraper le carrosse du cardinal prisonnier.

XXV

Tandis que tous ces événements se déroulaient dans le bois de Vincennes, dona Régina de Silva, agitée et fébrile, se promenait impatiente dans le salon de son petit pavillon. Certes, le plan qu'elle avait conçu était savamment ourdi. Mais le succès couronnerait-il l'entreprise? Tant de circonstances pouvaient se produire qui viendraient entraver la réussite d'un si superbe projet!

Et d'abord Simonne viendrait-elle au carrefour du Grand-Veneur? Elle avait prêté une foi entière aux mensonges de Régina, et, lorsqu'elle l'avait quittée, elle paraissait prête à partir pour sauver les jours menacés de celui qu'elle aimait le plus au monde, depuis que son père n'était plus. Mais depuis? N'avait-elle point fait part de son projet à Hugues, et le vieux serviteur, plus perspicace et moins crédule, ne l'en avait-il pas dissuadée, lui en montrant le danger?

N'avait elle point écrit à Lionnel, et celui-ci ne lui avait-il point démontré l'inanité du mensonge qu'on lui avait fait? Ou même simplement, au dernier moment, n'avait-elle point hésité, peureuse et craintive, et n'avait-elle point reculé devant cette idée de s'aventurer toute seule, la nuit, sous les hautes futaies du bois de Vincennes?

Oh! que d'imprévus se présentaient à l'esprit de Régina, et comme elle avait raison de douter de l'issue d'une pareille entreprise. Et plus elle allait, plus le doute s'ancrait en elle. Elle en arrivait à désespérer tout à fait, et, à mesure, de nouveaux obstacles lui apparaissaient, auxquels elle n'avait point songé.

Si, malgré sa promesse, Simonne ne venait pas seule? Si elle se faisait accompagner d'une bande de valets? Silva et ses quatre ou cinq hommes seraient-il assez forts pour lutter contre des adversaires peut-être supérieurs en nombre? D'ailleurs, engager une lutte, c'était se faire connaître, et si Mlle de Belyeuse voyait au nombre de ses ravisseurs Lopez de Silva, tout était perdu à jamais.

Et fébrile, impatiente, agitée, Régina comptait les minutes, attendant l'heure qui sonnerait de leur triomphe ou de leur ruine.

Car c'était cela qui allait se dérouler dans le bois, et le frère et la sœur jouaient leur va-tout. Que tout marchât à leur souhait, et dans un temps prochain Lopez, riche et duc par le mariage, aurait enfin atteint le but de sa vie ambitieuse, et c'était le bonheur pour tous deux. Mais que leur plan échouât, quelle chute, et dans quel abime n'allaient-ils pas rouler? Et, tout au fond d'elle, en l'énervement où la tenait cette attente, la dona Régina se demandait s'ils n'avaient pas eu tort en tentant cette chose; si leur ambition démesurée n'avait pas visé trop loin et trop haut, et s'ils n'allaient pas tout perdre en voulant trop gagner.

N'eût-il pas mieux valu qu'ils se contentassent de leur sort? Il était enviable, qu'étaient ils après tout? Des aventuriers sans fortune, presque sans nom, et, grâce à la protection du cardinal, dont ils avaient servi les basses œuvres, ils étaient riches, ils étaient puissants. Cela ne leur eût il pas dû suffire? Et Régina avait peur.

Enfin, elle entendit du bruit à la porte du jardin: c'était du nouveau, sans doute. Et dans sa poitrine son cœur battit à se rompre.

Presque aussitôt on frappa à la porte du salon.

— Entrez! cria Régina.

Un homme parut.

— Eh bien, José! fit Régina.

— C'est fait! répondit José.

— Des détails! ordonna Régina d'une voix que l'angoisse faisait trembler.

José dit :

— On a frappé trois coups à la petite porte du jardin. Comme vous m'en aviez donné l'ordre, j'étais posté derrière, et de suite j'ai ouvert.

— Ensuite?

— Deux hommes sont entrés, portant une femme dont la bouche était bâillonnée ; mais c'était bien inutile, du reste, car elle paraissait évanouie.

En entendant ces paroles, qui lui annonçaient que Lopez avait pleinement réussi dans son entreprise, Régina ne put contenir sa joie, ses yeux lancèrent des flammes, tout son corps tremblait.

— Après! après! fit elle, avide d'avoir des détails.

— J'ai donné aux hommes, continua José, la bourse que vous m'aviez chargé de leur remettre et ils sont partis enchantés.

— Et la femme?

— La femme, comme vous me l'aviez ordonné, je l'ai portée dans la salle basse. J'ai délié les liens qui l'attachaient, j'ai défait le bâillon qui l'étouffait et, après avoir allumé un flambeau, je suis sorti sans qu'elle m'ait vu.

— De sorte que tu ignores ce qu'elle a fait quand elle s'est vue prisonnière? demanda Régina dont tous ces détails réjouissaient l'âme, puisqu'ils clamaient son triomphe.

— J'en demande pardon à Madame, poursuivit José : par une fente de la porte, j'ai vu ce qui se passait dans la salle basse.

— Eh bien?

— A peine le bâillon était-il tombé, que cette femme a semblé revenir à elle ; elle a tout regardé d'abord avec des yeux égarés, tournant la tête à droite et à gauche, comme pour reconnaitre les lieux, puis elle s'est mise à sangloter.

— Et c'est tout !

— Non point! Alors, suivant votre recommandation, ayant jeté sur mes épaules un manteau sombre, afin qu'elle ne pût point reconnaitre ma livrée, j'ai pénétré dans la salle basse pour lui demander si elle n'avait besoin de rien. Alors, elle a protesté de

son innocence, demandant pourquoi on l'avait enlevée, et cela avec un tel désespoir que c'était à fendre l'âme.

Régina éclata de rire.

— Pauvre José! fit-elle, je ne te savais point si sensible. Et que lui as tu répondu?

— Qu'il ne lui serait point fait de mal, si elle consentait à payer sa rançon.

— Parfait! de cette façon elle croit être au pouvoir des bandits de grand chemin qui n'avaient d'autre mobile que de lui vendre grassement sa liberté. Et qu'a-t-elle dit?

— Elle a crié bien fort qu'il y avait quelqu'un qui saurait bien la retrouver et la venger.

— Pardieu! murmura Régina, son Lionnel! Tout de suite elle a pensé à lui; la tâche sera facile quand tout à l'heure José, ayant l'air de trahir la confiance de ses ravisseurs, ira lui proposer de porter une lettre au Puyroland.

Et Régina se redressa triomphante. Folle qu'elle avait été tout à l'heure, de douter de la réussite de leur projet! Ah! Lopez avait fait merveille et leur triomphe était assuré. Se tournant vers José, Régina demanda:

— Est-ce bien tout?

— Oui, répondit le serviteur. Le reste est de peu d'importance. Craignant que la prisonnière n'attentât à ses jours, j'ai écarté de sa main tout ce dont elle aurait pu se servir comme d'une arme. J'ai secoué les barreaux de la fenêtre: ils étaient solides. J'ai regardé les verrous: ils tiennent bien. Alors, j'ai salué respectueusement la dame, et je suis venu vous faire ce fidèle rapport, non point sans avoir, au préalable, placé un valet armé au bas de la fenêtre et un autre devant la porte, avec ordre de tirer sur le premier qui se présenterait, au cas improbable où un événement pourrait survenir.

— C'est bien! fit Régina au comble de la joie. Je suis contente de toi, et tu as fidèlement et ponctuellement exécuté mes ordres. Retourne auprès de ta prisonnière et veille à ce qu'il ne lui arrive rien. Surtout, aie pour elle tous les égards que tu as pour moi, car c'est une grande dame. Elle ignore bien où elle se trouve, n'est-ce pas?

— Absolument, Madame.

— Va, et fais bonne garde!

José allait sortir, Régina la rappela.

— Ah ! fit-elle, j'attends le cardinal ce soir, tu le sais. Tu donneras tes ordres pour qu'il soit reçu comme à l'ordinaire : le cardinal dans ce salon, les gardes dans la grande salle où un souper leur sera servi, et les laquais à l'office.

— Bien, madame.

— Et surtout, entends-tu bien ! surtout que tout le monde ignore qu'il y a ici une femme cachée ; si Richelieu en était averti, il en irait de nos têtes. Va !

José se retira.

— Enfin ! s'exclama Régina triomphante.

C'en était fini des craintes qui la torturaient tout à l'heure. Vraiment, où avait-elle la tête ? Est-ce qu'une pareille machination pouvait ne pas aboutir ? Est-ce que toutes ses précautions n'avaient pas été prises ? Où avait-elle été chercher les folles pensées qui l'avaient hantée il n'y a qu'un instant ? N'était-ce pas insensé, en effet, de supposer que Simonne pouvait avoir mis un de ses valets dans sa confidence, et l'idée aurait-elle pu lui venir d'informer Lionnel qu'elle irait, le soir, au carrefour du Grand-Veneur !

Non ! non ! tout cela était fou ! et elle avait été bien faible pour ne pas commander davantage à ses nerfs, pour s'être ainsi laissé emporter par les craintes de son imagination timorée. Simonne avait promis qu'elle viendrait et le conte qu'elle lui avait fait était trop vraisemblable pour que la pauvre jeune fille n'y ajoutât pas entièrement foi, et le danger qu'elle lui signalait pour Lionnel était trop imminent pour que Simonne ne vînt pas au carrefour.

Aussi était-elle venue, et toute seule, et Lopez avait eu beau jeu pour s'en emparer. Ah ! Dieu ou le diable leur était venu en aide, et le succès dépassait son espérance.

Mais tout n'était pas fini : Simonne prise, restait Lionnel. La tâche était facile, plus facile encore qu'elle ne l'avait cru. Tout à l'heure, en se voyant prisonnière, Simonne n'avait-elle pas songé tout d'abord à Lionnel, en assurant à José que quelqu'un pourrait bien la retrouver, la défendre et la sauver ; donc elle n'hésiterait pas à écrire à Lionnel, et Lionnel viendrait à son premier appel. Tout était pour le mieux, ils triomphaient.

Mais il s'agissait de tout prévoir et de ne rien laisser à l'imprévu. Aussi, appuyant sur un timbre, elle sonna José. Le fidèle Espagnol se rendit à cet appel.

— Madame ?

— J'oubliais ! fit Régina. Va à la poterne ; M. le comte va venir,

tu le conduiras dans mon boudoir et tu conduiras les hommes qui l'accompagnent où M. le comte t'ordonnera de les placer.

— Bien, Madame.

— Va et hâte-toi. Dès que M. le comte sera dans mon boudoir, viens m'avertir, car il ne faut pas que le cardinal sache qu'il est ici. Va ! va ! et dès que M. le comte sera là, viens de suite.

José allait se retirer, mais tout à coup, la porte s'ouvrit brusquement et une voix cria :

— Inutile, José, me voilà !

Lopez venait d'entrer. A sa pâleur, Régina frissonna, elle sentit qu'un malheur planait sur elle.

— Va, José ! fit le comte en lui montrant la porte.

Celui-ci se retira.

— Eh bien ?... fit Régina haletante, quand José eut fermé la porte et qu'ils se trouvèrent seuls dans le salon.

— Eh bien ! tout est perdu ! répondit Lopez en se laissant tomber accablé dans un fauteuil. Non seulement il était d'une pâleur livide, mais encore Régina remarqua que son front ruisselait de sueur et que ses habits étaient en lambeaux.

— Qu'y a-t-il, fit Régina angoissée. Parle ! tu me fais peur !

— Il y a, répondit le louvetier d'une voix sourde, il y a que je viens de me battre avec de Puyroland.

— Avec de Puyroland ! fit Régina, au comble de la stupéfaction.

— Oui, avec de Puyroland !

— Mais c'est impossible ! Qui aurait pu l'avertir ? que serait-il venu faire dans la forêt ?

— Je ne sais pas ! J'allais venir ici avec mes hommes, quand j'ai entendu un bruit de voix. Je me suis approché et j'ai vu Lionnel !

— Lionnel ! Lionnel à Vincennes ! répéta Régina ne pouvant croire ce que lui disait son frère.

— Enfin, il était là ! conclut Lopez.

— Mais tu l'as tué, j'espère ?

— Non ! il m'a échappé. Il s'est défendu comme un lion ! Oh ! c'est un homme brave, Régina ! Quatre contre lui, quatre ! Et il a tenu une demi-heure ! Puis, à un moment donné, son bras faiblissait, je compris qu'il était perdu, et que mes gens allaient s'emparer de lui, lorsqu'un homme est venu à son secours.

— Un homme ?

— Oui, un Gascon que je rencontre toujours sur ma route, comme un mauvais génie.

— Que venait-il faire là, ce Gascon ?

— Hé ! le sais-je ? Le bruit d'une lutte ayant frappé son oreille, il est accouru. Voilà !

— Pourtant, s'ils n'étaient que deux, vous pouviez combattre et avoir raison d'eux !

— Deux de mes hommes étaient déjà tués.

— Vous restiez trois !

— Oui ! à trois on pouvait encore lutter contre de Puyroland et même contre son ami, le cadet, quelque courageux et quelque brave qu'ils fussent ; mais que peut-on contre le Masque Rouge ?

— Le Masque Rouge ! Que parles-tu du Masque Rouge ?

Et Régina regarda son frère Etait-il devenu subitement fou ? Mais Lopez continua :

— Oui ! le Masque Rouge ! Car je l'ai vu enfin, cet homme ! J'ai percé le mystère dont il s'entourait, j'ai pénétré son farouche incognito.

— Tu l'as vu ?

— Comme je te vois.

— Et qui est-il ?

— Lionnel de Puyroland !

Régina était stupéfaite.

— Lionnel de Puyroland ! le Masque Rouge !

— Lui-même !

— Et il t'a reconnu ?

— Mon chapeau est tombé et, mes cheveux s'étant écartés, il a vu l'éraflure.

— Et il est vivant ! clama Régina, il est vivant !

— Ah ! nous sommes bien perdus, Régina ! Nous sommes bien perdus maintenant ! gémit Lopez d'un air désespéré.

Régina considéra son frère, et son attitude la surprit. Quoi ! avait-il si peu de force et d'énergie, son âme était-elle si pusillanime, qu'au premier échec il crût que tout était perdu. Certes, ce qui venait d'arriver contrariait leur projet, mais ils trouveraient autre chose. N'avaient ils pas dans leur jeu un superbe atout ?

— Que dis tu là, Lopez ? fit Régina. Perdus ? Oublies-tu l'otage que je tiens ? Oublies-tu que Simonne est en notre pouvoir, qu'elle est là-bas prisonnière. Rien n'est perdu, au contraire ! et nous triompherons, te dis-je !

— Simonne ! Simonne est ta prisonnière ? demanda Lopez avec un tressaillement.

— Eh bien! la douleur t'a-t-elle à ce point fait perdre l'esprit? Et ne te souviens-tu plus que deux de tes hommes me l'ont amenée tout à l'heure?

— Oh! oh! ricana Lopez, fou de rage, elle est loin ta prisonnière! cette espérance encore nous échappe. J'ai fait enlever Simonne, c'est vrai, moi-même je l'ai désignée à mes hommes, sous mes yeux ils l'ont bâillonnée et emportée. Mais Satan nous abandonne, Régina. Je ne sais comment cela s'est fait, mais Simonne nous a échappé.

— Es-tu fou?

— Oui! oui! Simonne t'a échappé! Oh! pour le Masque Rouge il n'est ni prison ni barreaux : tout cède devant sa haute puissance et devant son irrévocable volonté.

— Mais tu es insensé, Lopez! clama Régina hors d'elle. Puisque je te dis...

— Rien du tout! Simonne t'a échappé, te dis-je! Lorsque tout à l'heure mes hommes l'attaquaient, Simonne était dans les bras de Lionnel.

— Folie!

— Et même à un moment donné, Lionnel ayant été désarmé, Simonne a pris l'épée d'un des hommes morts et l'a tendue à son fiancé.

— Tu as vu Simonne dans les bras de Lionnel!

— Je l'ai vue!

— Tu rêves, Lopez! ou le Masque Rouge a tellement troublé ton esprit, que tu as pris pour des réalités l'apparition que te montraient tes sens perturbés par l'émotion. Simonne est en notre pouvoir, te dis-je! Deux hommes l'ont amenée tout à l'heure, elle est dans la salle basse, sous bonne garde, je te le jure! et nul ne peut la sauver, ni Lionnel de Puyroland, ni même le Masque Rouge, si puissant soit il.

— Oh! puisses tu dire vrai! soupira Lopez en secouant la tête.

Puis se levant :

— Mais non! non! non! mille fois non! Mes yeux ont vu! ont bien vu! Il doit y avoir du sortilège ou de la magie là-dessous!

— Ah! tu doutes? Eh bien! nous allons voir! fit Régina poussée à bout.

Et elle appuya sur un timbre. José apparut.

— Amène la prisonnière! fit-elle impérativement.

Et, s'avançant près de Lopez abattu, lui frappant sur l'épaule :

— Tu vas être convaincu, Lopez! Ah! tu te désespères! Mais nous triomphons, au contraire. De gré ou de force, Simonne va écrire une lettre à Lionnel qui accourra pour la sauver, et alors...

— Non! non! je n'ose plus espérer! Ta prisonnière ne sera plus là. La cage sera vide. C'est une vaine espérance!

— Vaine espérance! fit Régina triomphante, eh bien, regarde!

La porte s'ouvrit. José amenait la prisonnière. Mais alors deux cris retentirent :

— Madame Bourniquet!

XXVI

La foudre tombant aux pieds de Régina, un lion rugissant ou un tigre affamé paraissant tout à coup devant elle. Satanas en personne sortant de terre et se présentant soudain, cornes en têtes et armé de pied en cap, le sol s'entr'ouvrant, le toit s'écroulant, les nues s'effondrant en une catastrophe survenant tout à coup, auraient moins troublé la farouche Espagnole que l'apparition de Mme Bourniquet, pâle, défaite, tremblante et demandant grâce.

Elle poussa un véritable rugissement en la reconnaissant, et, soudain, le désespoir envahit son âme. Oh! oui! maintenant tout était bien perdu, irrémédiablement, à tout jamais! Cependant Lopez, frémissant, ricanait :

— Ah! tu le vois bien, que je ne m'étais pas trompé!

Pour lui, la présence de l'hôtelière du Plat-d'Etain ne l'avait qu'à moitié surpris. Certain qu'il était d'avoir vu Simonne entre les bras de Lionnel, malgré les raisonnements de sa sœur, il était bien convaincu que ce ne pouvait être Mlle de Belyeuse qu'allait amener José, si tant était qu'il pouvait amener quelqu'un. Et son étonnement était que ce fût Mme Bourniquet, une femme qu'il connaissait, qu'il était à cent lieues de croire dans le bois de Vincennes.

Mais, dans l'effarement où était son esprit, dans le sombre chaos où croulait sa pensée, il ne se demandait point comment il se faisait que la belle hôtelière se trouvât au carrefour du Grand-Veneur, au lieu et place de Simonne, ce qui avait occasionné sa fatale méprise.

Une seule chose subsistait en lui : c'est qu'il était perdu, c'es

que tout s'écroulait autour de lui en un effondrement sinistre. Demain, puisque Lionnel était le Masque Rouge, et que ce Masque Rouge l'avait reconnu, demain le roy et le cardinal seraient informés que c'était lui qui avait assassiné le duc de Belyeuse; demain l'on apprendrait qu'il avait enlevé Mme Bourniquet, la prenant pour Simonne; demain c'était la Bastille, c'était la Grève! Voilà où l'avait conduit son ambition démesurée.

Cependant, en entrant dans la salle, conduite par José, Mme Bourniquet, effarée et tremblante, s'était jetée aux pieds de Régina.

— Grâce, madame! grâce! Ne me faites point de mal! Je ne suis qu'une pauvre femme. N'est-ce pas que vous ne me tuerez pas?

Elle prononça ces paroles dans le premier effroi de son esprit. En fait, en rencontrant le louvetier et sa sœur dans cette maison où on la tenait prisonnière, sa tête se perdait et elle ne pouvait comprendre la raison de son enlèvement. Tout à l'heure elle s'était crue tombée au pouvoir de voleurs de grands chemins et cela lui paraissait naturel. Ces gens, ces bandits s'étaient emparés d'elle, sachant que son mari était riche, qu'elle était l'opulente hôtelière de la rue de l'Arbre-Sec, et espérant se faire payer une grosse rançon, et ce fait était explicable, en somme.

Mais savoir qu'elle était prisonnière du louvetier du roy!... Ce gentilhomme n'en pouvait vouloir à son argent, c'était sa vie qui était en jeu; sans le savoir, elle était victime de quelque horrible intrigue de cour, et, pressentant un horrible danger, affolée, elle criait grâce, tentant d'attendrir ses bourreaux. Mais Régina la releva brutalement.

— Parlez! prononça-t-elle d'une voix brusque. Que faisiez-vous dans le bois de Vincennes, au carrefour du Grand-Veneur, à une heure aussi avancée de la nuit?

Là était, en effet, la solution du problème inquiétant que Régina s'était posé dès que s'était calmée la stupéfaction profonde où l'avait plongée l'apparition de Mme Bourniquet. D'une nature plus fortement trempée que son frère, dona Régina ne se laissait pas si facilement abattre.

Elle possédait un instinct de combativité qui la poussait à la lutte ardente, acharnée, à la lutte sans merci de ces farouches jouteurs qui tombent et meurent, se défendant jusqu'au dernier souffle, sans s'avouer vaincus.

Une seconde, la vue de Mme Bourniquet apparaissant à la place de Simonne, qu'elle croyait bien tenir dans ses serres, l'avait plongée dans une stupéfaction indicible, mais elle s'était reprise bien vite. Et tandis que le louvetier du roy se laissait aller à un morne désespoir, Régina, comprenant que cette partie était perdue sans espoir, songeait déjà à en entreprendre une seconde.

Au lieu de jeter les cartes sur la table en un geste désespéré, elle les reprenait en main. Mais d'abord il fallait savoir ce qu'il y avait dans son jeu. Et ce problème s'était posé dans son esprit :

Que venait faire au carrefour du Grand-Veneur Mme Bourniquet, la nuit, à la minute exacte où Simonne de Belyeuse eût dû s'y trouver, ce qui avait fait tomber Lopez dans l'erreur et lui avait fait prendre une personne pour une autre?...

Et tandis qu'à genoux Mme Bourniquet demandait grâce, elle l'avait relevée brutalement, lui criant :

— Que faisiez-vous dans le bois de Vincennes?

— M. de Capestoc m'y avait donné rendez-vous, répondit Mme Bourniquet toute tremblante.

— Toujours cet homme! murmura Lopez.

— Quel est ce M. de Capestoc! demanda Régina en se tournant vers son frère.

— Hé! le sais-je! Un maudit Gascon à qui le cardinal vient de donner une casaque de garde; un ami de Puyroland, son complice.

— Un ami de Puyroland!

Et Régina se prit à songer; puis tout à coup elle sourit. Un nouveau plan venait de germer en son esprit fertile.

— Écoute! fit-elle à Silva qu'elle prit par la main et attira dans un coin du salon, afin que Mme Bourniquet n'entendit point ce qu'elle allait lui dire.

Celle-ci, plus morte que vive, regardait le frère et la sœur de ses yeux que dilatait l'épouvante. Cependant Régina disait à son frère :

— Espère, Lopez, et ne maudis point ce Gascon, car aujourd'hui il va puissamment nous servir peut-être.

— J'en doute! répliqua Lopez.

— Non! non! Il est l'ami de Lionnel, dis-tu ?

— Son complice, te dis-je!

— Fort bien! Courage, Lopez! répliqua Régina dont le visage s'illumina. En somme, ce Gascon te gêne?

— Oh! s'il n'était plus!

— Et les deux seuls ennemis qui se dressent sur ta route sont Lionnel et le Masque Rouge ?

— Mais non ! car ces deux personnes n'en font qu'une !

— Tant mieux ; il suffira d'un seul coup d'épée pour nous en débarrasser.

— Quoi ! tu veux ?...

— Laisse-moi faire ! En somme, Lionnel et ce Gascon morts, nul ne connaitra plus le véritable assassin du duc de Belyeuse.

— Et Simonne ! fit Lopez égaré, tu oublies Simonne.

— Quoi ! saurait-elle ?...

— Eh ! pardieu ! n'était-elle point là quand son Lionnel a reconnu l'éraflure que son épée avait faite à mon front ? Ne l'a-t-elle point entendu crier : « L'homme du Pont-Neuf ! »

Régina fronça le sourcil. Mais elle n'était point femme à se laisser démonter pour si peu de chose.

— Bah ! fit-elle, la parole de cet homme n'est point une preuve, et une fois qu'il sera mort, quand tu auras fait constater qu'il était le Masque Rouge, nous n'aurons pas de peine à prouver que c'était lui le véritable meurtrier du duc.

— Tu voudrais ?...

— Pardieu ! ne faut-il pas se défendre ?

— Mais comment atteindre ce Gascon ? comment atteindre ce Lionnel ?

— Courage, Lopez ! Cette femme va nous y aider ! Rien de plus simple ! Ce Gascon doit l'aimer, puisqu'il lui donne des rendez-vous, et s'il apprend qu'elle est quelque part prisonnière, rien ne l'arrêtera pour venir la délivrer.

— Sans doute !

— Il est jeune, n'est-ce pas ?

— Vingt ans, peut-être.

— A cet âge, l'amour passe devant l'amitié.

— Que dis-tu ?

— Je m'entends ! Eh bien, s'il est réellement épris de cette femme, il sacrifiera tout pour la sauver, même ses amis.

— Prends garde, Régina, ce cadet est homme d'honneur, je l'ai vu à l'œuvre.

— Ce cadet est amoureux, et il a vingt ans !

— Que veux-tu faire ?

— Lui mettre le marché en main : ou voir mourir sa maîtresse, ou me livrer son ami. Penses-tu qu'il hésitera ?

— Peut-être !

Mais Régina s'emporta :

— Allons donc ! Tu ne connais point les hommes. D'ailleurs, qu'importe ! C'est notre dernière chance de salut. Tentons l'affaire ! Si elle réussit, Capestoc nous livre Lionnel, et tous deux tombent dans le piège. Nous les accusons alors d'avoir enlevé cette femme, croyant avoir affaire à Simonne, et toutes les preuves qui sont contre nous à cette heure retombent sur eux. Et ils ne pourront point se défendre, car ils seront morts. Nous sommes sauvés, Lopez, et tous nos projets qui croulent autour de nous, maintenant, se réédifient plus superbes que jamais, et l'avenir nous appartient. Hésites-tu, maintenant ?

— Va ! agissons à ta guise ! répondit Silva. Mais son cœur ne gardait plus d'espoir.

Alors Régina revint vers Mme Bourniquet, qui, défaillante, attendait en tremblant que l'on décidât de son sort. Oh ! comme elle regrettait d'être venue dans ce bois de Vincennes, à cette heure ; comme elle regrettait d'avoir quitté l'hôtellerie de la rue de l'Arbre-Sec, qu'elle n'espérait plus revoir !

— Écoutez, Madame, fit Régina, on ne vous veut aucun mal et vous serez libre, si vous voulez m'obéir.

La voix de Régina était changée. De rude qu'elle était tout à l'heure, elle se faisait plus douce. Madeleine se prit à espérer, et elle répondit :

— Que faut-il faire ?

— Presque rien ! Ecrire une lettre.

— Ecrire une lettre ? demanda Mme Bourniquet surprise.

— Oui ! Ne savez-vous pas écrire ?

— Si ! mais...

Et, hésitante, Mme Bourniquet demanda :

— A qui ?

— A votre amant, M. de Capestoc.

— A M. de Capestoc ! fit Madeleine qui pâlit. Mais M. de Capestoc n'est pas...

Régina l'interrompit :

— Vous refusez ? Songez que c'est le salut que je vous offre.

— Mais, protesta Mme Bourniquet toute pâle, je suis mariée ; si M. Bourniquet apprenait jamais...

— Ne craignez rien ! Cette lettre sera secrète et remise discrètement à M. de Capestoc qui, pas plus que nous, n'a d'intérêt à la

montrer à maître Bourniquet. Votre salut est dans vos mains. Voulez-vous vivre?

— Je vous obéis! répondit Madeleine, d'une voix si faible qu'on l'entendit à peine.

Régina l'assit devant une table, fixa devant elle une feuille de papier, lui donna une plume et lui dicta :

— « Je suis prisonnière! Enfermée dans un pavillon de Vincennes. Tu peux me sauver!... »

Sous cette dictée, Mme Bourniquet écrivait; sa main tremblait, tant elle était émue. Régina continua :

— « Tu peux me sauver. L'on me rendra ma liberté à condition que tu livres... »

Madeleine écrivait toujours, peu à peu elle se rassurait; somme toute, ce qu'on lui demandait d'écrire n'était pas chose grave.

— Que tu livres?... répéta-t-elle en regardant Régina.

— « Lionnel de Puyroland, ton ami! »

Mais à ces mots, Mme Bourniquet se releva toute frémissante.

— Eh bien? interrogea Régina.

— Jamais je n'écrirai cela! s'écria Mme Bourniquet d'une voix résolue.

— Et pourquoi cela, je vous prie?

— Parce que c'est une honte!

— Ah! c'est une honte! répondit Régina. Veuillez penser que je n'ai qu'un signe à faire pour que l'on vous ramène dans le caveau où vous étiez tout à l'heure et pour qu'on vous y oublie à jamais!

Mme Bourniquet baissait la tête.

— Eh bien, continua Régina, voulez-vous finir votre lettre?

— A quoi bon? murmura Mme Bourniquet. M. de Capestoc ne commettra jamais une pareille infamie.

— Qu'en savez-vous?

— C'est un gentilhomme.

— Mais il vous aime...

Mme Bourniquet ne répondit rien.

— D'ailleurs, que vous importe? poursuivit Régina, M. de Capestoc en fera ce qu'il voudra. Écrivez toujours, et souhaitez pour votre bien qu'il agisse comme vous le demandez.

Sans mot dire, comprenant qu'elle était aux mains de cette femme et que, toute résistance étant inutile, il valait mieux en passer par ses volontés, elle se rassit et écrivit :

« Lionnel de Puyroland, ton ami. »

— Et maintenant, signez, fit Régina triomphante.

Madeleine signa. Régina prit la lettre, la plia en quatre, la scella, puis, se tournant vers son frère :

— Tenez, fit-elle, faites porter cette lettre à M. de Capestoc.

Mais la porte s'ouvrit et M. de Capestoc lui-même, faisant irruption dans le salon, son épée nue à la main, cria d'une voix éclatante :

— Inutile d'aller plus loin ! Me voilà !

— Capestoc ! rugit Lopez, tandis que Mme Bourniquet, revenue à la vie, en profitait pour se jeter dans les bras du Gascon, en s'écriant :

— Henri ! Henri !

Cette soudaine entrée en scène terrifia Lopez. Régina était anéantie ; cette fois-ci c'était bien la fin ! Comment le cadet avait-il pénétré dans le pavillon, comment était-il parvenu jusqu'à ce salon ? Régina n'eut pas la force de se le demander.

Ils étaient irrémédiablement perdus, sans ressources ! Voilà tout ce qu'elle comprenait. Et la stupeur se lisait sur sa jolie physionomie.

Cependant le Gascon, debout devant la porte d'entrée, son épée à la main, repoussa doucement Mme Bourniquet, et dirigeant sur le louvetier la double flamme de son regard, d'une voix où la colère se mêlait au sarcasme :

— Décidément, Monsieur de Silva, fit-il lentement, je ne m'étais point trompé sur votre compte, et vous êtes bien le dernier des bandits !

Et comme Lopez se taisait, fou de rage et de désespoir :

— Et je n'ai qu'un regret : celui de ne pas vous avoir tué quand j'en ai eu l'occasion.

— Me tuer ! cria Lopez.

— Oui ! vous écraser sous mon talon, comme un animal malfaisant !

— Oh ! c'en est trop ! hurla Régina.

— Vous et la vipère qui est votre compagne ! ajouta Capestoc en s'inclinant devant Régina. Ainsi donc, continua-t-il, voilà votre besogne, monsieur le louvetier du roy ! Vous assassinez les gens sur le Pont-Neuf, vous enlevez les femmes, et vous vous mettez à cinq pour égorger un gentilhomme ! Ce sont là vos faits d'armes, mon maître ! Ah ! Sa Majesté possède en vous un bien honorable serviteur !

Et croisant les bras, Capestoc écrasa Lopez et sa sœur sous son regard, mais Régina se redressa sous l'outrage :

— N'élevez donc pas la voix si haut, Monsieur ! Oubliez-vous que cette femme est là et qu'elle répond de tous vos outrages?

Capestoc ricana :

— Halte-là! fit-il; vous oubliez à votre tour que je vous dois une rançon pour la vie de Madame. Car j'ai entendu votre belle lettre. Eh bien, Madame, cette rançon, je vous l'apporte. C'est la tête de Lionnel de Puyroland qu'il vous faut. Eh bien ! cette tête, la voici, vous pouvez la prendre.

Et, faisant un pas de côté, il démasqua la porte, laissant voir Lionnel qui entrait avec ses compagnons.

En voyant Lionnel qui s'avançait vers eux, Lopez et Régina poussèrent un véritable cri d'effroi et de rage. Tous deux allaient se précipiter sur lui, mais Lionnel fit un geste.

— Emparez-vous de cet homme et de cette femme! fit-il résolument.

Aussitôt quatre hommes s'avancèrent, et avant que le louvetier et sa sœur eussent pu faire un mouvement, ils étaient pris, ligottés, et voyaient la gueule d'un pistolet dirigée sur leur figure, prêt à faire feu au premier mouvement.

— Trahison ! cria Lopez, cependant.

— A moi ! A moi !

Mais dédaigneux, Lionnel s'avança vers eux.

— Oh ! ne criez pas si fort! Monsieur de Silva, fit-il avec calme, et vous, n'appelez point ainsi, Madame ! Nul ne pourrait vous entendre. Vos gens sont nos prisonniers. Nous sommes seuls les maîtres ici.

Puis se tournant vers Capestoc.

— Monsieur de Capestoc, reconduisez Mme Bourniquet à Paris, et souvenez-vous que vous êtes mon prisonnier sur parole.

— Comptez sur moi ! répondit le Gascon. Et il partit en emme nant Madeleine, que toute cette scène troublait étrangement.

Entre deux hommes, dans le coin de la salle, Lopez de Silva, défaillant, serait tombé si ses gardiens ne l'eussent soutenu. L'œil étincelant, la bouche tordue par la frayeur, Régina affolée, semblable à quelque tigresse furieuse de sang et de mort, se débattait, provoquant Lionnel de son regard chargé de haine. Et comme celui-ci, immobile, laissait peser sur elle un regard impassible, elle ne put se contenir.

— Oh! fou! fou! cria-t elle. Fou qui croit nous tenir! fou qui va nous tuer et qui ignore que ce pavillon appartient au cardinal et qui ne se souvient plus que nous sommes ses amis et qui ne se dit pas que Richelieu vengera notre mort!

Mais Lionnel haussa les épaules et, faisant un signe aux hommes qui se tenaient devant la porte :

— Le cardinal, répondit-il simplement à Régina, tenez, le voilà! Qu'il vous défende, s'il le peut!

Et alors la dona Régina de Silva put apercevoir Richelieu, prisonnier des compagnons du Masque Rouge; toute sa fureur tomba. Vaincue, elle baissa la tête, murmurant :

— Oh! cette fois, tout est bien fini pour nous!

XXVII

Le Masque Rouge et ses compagnons n'avaient pas eu de peine à s'emparer du pavillon de dona Régina de Silva et à s'y installer en maitres. En voyant s'avancer dans la nuit le carrosse du cardinal, sans défiance et ignorant les événements qui venaient de se passer, les valets avaient ouvert toutes grandes les portes et, tous réunis dans la cour, avaient fait la haie pour saluer Richelieu. C'est à ce moment que les conjurés, qu'ils avaient pris dans l'ombre pour des gardes du cardinal, avaient bondi sur eux et les avaient mis hors d'état de se défendre. Il n'y avait pas eu de difficultés pour qu'ils se rendissent maîtres de la place.

Pendant ce temps, ne songeant qu'à délivrer Mme Bourniquet, Capestoc s'était élancé dans le pavillon. Un bruit de voix avait frappé son oreille, il avait écouté et son cœur avait bondi de joie en entendant parler la belle Madeleine. Il avait fait irruption dans le salon, l'épée nue à la main, et l'on a vu ce qui s'était passé.

Une minute après, Lionnel et ses compagnons avaient envahi la maison, et en apercevant au milieu d'eux le cardinal prisonnier, Régina avait compris qu'elle et son frère étaient irrémédiablement perdus.

Puis Capestoc était parti, emmenant Mme Bourniquet, et maintenant le Masque Rouge se trouvait seul dans la salle, entouré de ses compagnons, ayant en face d'eux le cardinal, Lopez et Régina : les juges et les accusés.

Lopez défaillant, à demi mort, comprenait que c'en était fait de lui, qu'il avait devant lui le juge inflexible qui connaissait tous ses crimes et le bourreau qui allait l'en châtier; pâle comme un cadavre, il ne donnait qu'à peine signe de vie. La pensée semblait avoir fui de son cerveau. Il sentait déjà sur son front comme le vent froid de la tombe, et il frissonnait.

Régina vaincue défiait encore son vainqueur : elle avait perdu la partie, eh bien, elle allait payer, payer carrément de sa vie; et son regard hautain, farouche et cruel, allait de l'un à l'autre, empli d'une suprême, mais sublime bravoure.

Le cardinal se taisait : les bras croisés sur sa poitrine, son regard se perdait devant lui, et un énigmatique sourire errait sur ses lèvres pâles. Il portait un costume de cavalier, le pourpoint et les chausses de velours noir brodé de jais, un grand col de dentelle, et était chaussé de bottes avec éperons d'or. Sa figure amaigrie et pâle était assombrie par un feutre orné d'une plume noire, et une épée à garde d'acier relevait le coin d'un manteau également noir. Aussi calme que s'il se fût trouvé au milieu de ses courtisans au Louvre, ou sous le feu des protestants sur la digue de La Rochelle, il semblait oublier qu'il se trouvait entre les mains d'ennemis, seul, sans défense, et que sa vie était en jeu.

Cependant Lionnel de Puyroland prit la parole :

— Maintenant, faisons notre devoir! fit-il gravement d'une voix lente. Que les compagnons du Masque Rouge se réunissent en tribunal suprême! Que justice se fasse!

Et se tournant vers Lopez qu'il désigna du doigt :

— Vous le connaissez, continua-t-il. Cet homme est Lopez de Silva, chétif aventurier espagnol, qui s'est fait un escabeau de ses crimes comme d'autres de leurs actions d'éclat. Parti de rien, d'on ne sait quelle boue honteuse, il est devenu grand, puissant, riche, on l'a nommé louvetier du roy en récompense de quelques basses œuvres. Ses crimes sont nombreux, Dieu seul en sait le compte! Mais entre tous, je n'en retiens que deux : C'est lui qui, l'autre nuit, a assassiné lâchement le duc de Belyeuse sur le Pont-Neuf! Je le sais! Je l'ai vu! C'est lui qui, la prenant pour Mlle de Belyeuse, a enlevé tout à l'heure Mme Bourniquet. Ne mérite-t-il pas la peine de mort! Qu'une voix s'élève pour le défendre!

Et Lionnel, se tournant vers ses compagnons, sembla les interroger du regard.

— A mort! à mort! répondirent-ils d'une même voix.

— Lopez de Silva! déclara alors Lionnel, les compagnons du Masque Rouge vous condamnent : vous mourrez!

Rien ne tressaillit chez le louvetier du roi; la peur l'avait paralysé.

Lionnel alors se tourna vers Régina.

— Cette femme, continua-t-il, s'adressant à ses compagnons, est la sœur du louvetier, sa complice. et, par surcroit, l'espionne du cardinal. Elle est la tête qui commande, si Lopez est le bras qui accomplit. Tous les crimes de son frère, c'est elle qui en est l'instigatrice, et n'ayez aucune pitié devant son titre de femme : les prérogatives de son sexe, elle les a perdues en se couvrant d'ignominie.

— A mort! à mort! répondirent les douze hommes.

— Régina de Silva! les compagnons du Masque Rouge vous condamnent : vous mourrez!

— Assassins! assassins! hurla Régina.

Mais l'homme qui était auprès d'elle la fit taire.

Enfin Lionnel désigna Richelieu.

— Quant à celui-là, fit-il, vous le connaissez. C'est le duc de Richelieu! C'est le cardinal-ministre! Il est en votre pouvoir et vous allez dicter sa sentence. Souvenez-vous de ses crimes. Sa robe est moins rouge de la pourpre cardinalice que du sang des victimes qu'il a cruellement immolées. Cet homme a tout sacrifié pour assouvir son ambition. Cet homme a fait tuer tout ce qui gênait sa marche vers le pouvoir. Cet homme est un fou assassin! Vous allez le juger!

Le cardinal regarda autour de lui :

— Me juger, fit-il dédaigneusement, mais où sont mes juges? je ne vois que des assassins.

— Nous sommes des justiciers! clama Lionnel qui pâlit sous cette cruelle insulte, d'autant plus cinglante qu'elle était proférée par une voix calme et sans colère.

— Je sais qui vous êtes! répondit Richelieu, et je me souviens aussi qui je suis. Vous êtes Lionnel de Puyroland, obscur gentilhomme de la cour, et ces hommes sont des artisans de la ville, et moi l'on me nomme Armand du Plessis, duc de Richelieu, et je suis cardinal et ministre!

Alors Lionnel ricana :

— Armand du Plessis, cria-t-il, où sont tes laquais! Cardinal où est ta pourpre! Ministre, où sont tes soldats! Il n'y a plus ici

de duc de Richelieu ! Il n'y a plus de cardinal ni de ministre : il n'y a qu'un homme qui va mourir ! mourir d'une mort ignominieuse ! Car tu vas tomber obscurément et sans gloire ! Car ton cadavre sera privé de sépulture ! Et nul ne pourra découvrir ta dépouille pour te rendre les derniers honneurs ! Et demain, au Louvre, quand on demandera : où est ce cardinal de Richelieu devant qui tout tremblait et qui faisait plier sous sa volonté le roy lui-même, nul ne saura répondre, car tu ne seras que poussière ! On pourrait faire le dénombrement de tes crimes, mais je n'en veux retenir qu'un, le plus récent, le plus horrible ! Avant-hier par tes valets, tu as fait assassiner le duc de Belyeuse sur le Pont-Neuf !

En entendant Lionnel prononcer sa terrible sentence de mort, rien dans la figure de Richelieu ne trahit qu'il ressentît une émotion quelconque : les phrases sanglantes venaient se briser contre sa royale indifférence. Mais en s'entendant accuser d'avoir fait assassiner le duc de Belyeuse, imperceptiblement le cardinal haussa les épaules.

— J'ai des juges à mes ordres, répondit-il, et je n'ai pas besoin d'assassins à gage. Les têtes de ceux que j'ai désignés à la justice ne sont jamais tombées que sous la hache du bourreau.

— Mais tu avais donné des ordres, protesta Lionnel. Tu avais commandé de tuer le duc de Belyeuse !

Cet interrogatoire lassait le cardinal. Il eut un mouvement de tête semblant dire :

— A quoi bon répondre !

Et comme Lionnel insistait :

— Je n'ai rien à dire ! accentua-t-il d'une voix ferme. Je ne reconnais point votre tribunal ! Me défendre serait lui donner une autorité qu'il n'a pas ! Vous n'avez pas le droit de me juger !

— Nous en avons le droit ! Car ce droit nous le tenons de Dieu ; clama Lionnel.

Mais Richelieu l'interrompit :

— La justice des hommes ne cherche pas l'ombre et la nuit pour prononcer ses sentences. Elle exerce au grand jour !

Alors Lionnel se redressa. Et dardant sur le cardinal la double flamme de son regard pénétrant comme l'acier :

— Oublies-tu qui nous sommes, pour nous parler ainsi ! clama-t-il d'une voix vibrante. Ne sais-tu pas ce que sont les compagnons du Masque Rouge ? Ne sais-tu pas ce que notre œuvre est bienfai-

sante et notre but divin? La justice des hommes exerce au grand jour, dis-tu? Oui! Mais c'est dans l'ombre qu'elle prépare sa sentence. Sa balance est faussée et ses poids sont faux; elle n'est jamais égale pour le petit et pour le grand, pour le faible et pour le fort. Sais-tu que le peuple souffre? Sais-tu que le peuple a faim? Sais-tu qu'on le roue enfin quand il ose se plaindre? Que fait la justice pour le protéger?

Les mendiants envahissent la ville et partout c'est la misère; il est des gens qui meurent de privations dans leur taudis : la justice les soutient-elle? Protège-t-elle les filles du peuple qui deviennent la proie des seigneurs de la cour? C'est la justice des hommes, celle-là! Mais la justice de Dieu veille sur le faible, conduit le fort, répare les iniquités, châtie le crime. Et c'est nous qui sommes cette justice.

Sais-tu pourquoi certaines gens frémissent et suent la peur en entendant ce nom de Masque Rouge, tandis que d'autres le bénissent et le révèrent tout bas? C'est que ceux qui tremblent, trop hauts pour être atteints par la justice des hommes, n'ont à craindre que la justice de Dieu, et que ceux qui nous bénissent savent bien que nous représentons cette justice sur la terre. Ah! tu nous connais, dis-tu? Alors tu sais que nous sommes des martyrs, tu sais que nous sommes des victimes de la loi humaine, qui n'a pas su protéger nos berceaux.

Lionnel s'arrêta haletant : Richelieu l'écoutait, mais non point calme et indifférent, comme tout à l'heure; peu à peu, de pâle qu'il était, son front rougissait, son œil s'allumait et parfois semblait jeter un éclair; sa bouche où tout à l'heure errait un énigmatique sourire se crispait maintenant, comme si le cardinal eût fait violence pour se taire, comme s'il eût eu de la peine à retenir les mots qui auraient voulu s'échapper. Mais Lionnel continua :

— Oui, nous sommes des martyrs, et c'est pour cela qu'ayant vu la misère de trop près, nous sommes sortis du néant où nous végétions, pour crier halte-là! C'est parce que nous sommes des parias, que nous sommes devenus des justiciers!

Tiens! clama-t-il, regarde celui-là : on l'a trouvé un beau jour sur le parvis de Notre-Dame. Celui-ci son berceau fut relevé à la porte du cloître Saint-Merry; cet autre sur les marches du Louvre; ce dernier au Pré-aux-Clercs. Tous bâtards! tous abandonnés! tous rejetés de la vie comme inutiles et malfaisants : voilà ce que la justice humaine a fait pour nous! Qui a pris soin de nos pas-

chancelants, qui a protégé notre enfance? Personne! Nous sommes nos propres ancêtres. De père, de mère, nous n'en avons point connu; si nous les rencontrions un jour, nous ne saurions les reconnaître! Et c'est heureux pour eux! Car si quelqu'un voulait les désigner à notre affection, nous ne pourrions que leur jeter leur infamie à la face!

A mesure que Lionnel avait parlé, la figure de Richelieu s'était transformée, ce n'était plus l'homme qui, tout à l'heure, défiait la mort. Attentif, haletant, il écoutait ce que disait Lionnel, l'œil en feu, la lèvre tremblante, agité par une indicible émotion. Et quand Lionnel eut fini, il ne put se contenir.

— Bâtard? clama-t-il, eh bien, oui, bâtard! Mais de quel droit maudissez-vous les parents de qui vous tenez le jour? Ignorez-vous si vos naissances n'apportaient pas la honte dans vos familles, et vous-même, Monsieur de Puyroland, qui sait si votre mère n'est point morte de la douleur de vous avoir abandonné?

— Moi! moi! fit Puyroland, stupéfait d'entendre le cardinal lui parler ainsi.

— Écoutez, Monsieur de Puyroland, poursuivit le cardinal...

Mais, ayant jeté un coup d'œil sur les hommes qui remplissaient la salle :

— Mais je voudrais que vous seul entendissiez ce que je vais vous dire.

Les quelques mots du cardinal avaient profondément troublé Lionnel. Machinalement, comme dans un rêve, il fit un geste à ses compagnons qui se retirèrent immédiatement. Lionnel était seul en présence du cardinal.

— Écoutez cette histoire, Monsieur de Puyroland, fit le cardinal dont la voix avait repris tout son calme et toute son autorité, écoutez cette histoire, elle saura vous intéresser. Ceci se passait en... mais qu'importe la date? Dans un hôtel, près de la porte Saint-Antoine, vivait un homme noble, puissant et riche, marié à une femme de trente ans plus jeune que lui. Un jeune gentilhomme fréquentait la maison : il était beau cavalier, la dame était belle, ils s'aimèrent, et, un jour, un enfant naquit de cet amour. On put cacher la faute au vieillard, mais, dites-moi, pouvait-on perdre l'honneur d'une grande famille, pouvait-on présenter cet enfant au vieillard? Le pouvait-on? Il fallut se résigner. L'enfant fut abandonné sur les rives de la Seine.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! clama Lionnel qui commençait à comprendre.

Richelieu reprit :

— Oui ! l'enfant fut abandonné sur les rives de la Seine. Mais, caché dans le voisinage, un homme veillait, qui n'abandonna son poste que lorsqu'il eut vu que le nouveau-né avait été recueilli par de pauvres mariniers. L'enfant grandit. La mère, bonne et sainte femme qui n'avait failli qu'une fois dans sa vie, était morte de douleur le jour où on lui avait arraché l'enfant qu'elle venait de mettre au monde. Mais le père vivait ; et comme au fond de son cœur il avait conservé l'amour de la chère défunte, il ne perdit jamais de vue cet enfant. Il pensa que son fils ne pouvait toujours demeurer ainsi entre les mains des mariniers, et, un jour, songeant que huit ans s'étaient passés et que tous les acteurs du drame étaient morts, il l'envoya chercher et le confia aux Génovéfains.

— Après ? Après ? clama Lionnel impatient.

— Il y demeura dix ans, poursuivit Richelieu. Le jeune homme en avait dix-huit. Le gentilhomme son père comprit alors qu'il était temps de le faire paraître à la cour. Mais les temps étaient changés, des événements s'étaient produits, et le seigneur, pour des causes plausibles, ne pouvait se faire connaître. Il ne pouvait dire à ce jeune homme : Je suis ton père, je t'aime ! donne-moi toute ton affection. Non ! malheureusement il ne pouvait lui dire cela. Mais il lui donna de l'or, il lui donna un nom, il lui donna un titre, et l'enfant abandonné se nomme aujourd'hui...

— Lionnel de Puyroland ! cria Lionnel défaillant.

— Voilà ce qu'a fait votre père, monsieur, continua Richelieu dont la voix s'échauffait à mesure qu'il parlait. Voilà ce qu'il a fait pour vous. Toute votre puissance n'est qu'un reflet de la sienne, et vous ne le cherchez que pour lui jeter l'injure à la face !

— Le nom de mon père ! Quel est son nom ! supplia Lionnel.

— Que vous importe ! répondit froidement le cardinal.

Alors Puyroland se jeta aux genoux du cardinal.

— Oh ! c'est moi qui vous supplie maintenant ! Son nom ! Que je le retrouve ! que je lui donne toute l'affection dont son cœur doit avoir besoin !

Richelieu regarda Lionnel. Un sourire passa sur ses lèvres, mais

ce n'était point un sourire ironique comme tout à l'heure, c'était un sourire de pitié.

— Son nom ! son nom ! clama Lionnel éperdu.

— Oh ! craignez de l'apprendre, monsieur.

— Son nom !

— Vous le voulez ?

— Son nom !

— Eh bien ! fit Richelieu, sur un ton indicible, en 1607, quand vous êtes né, il n'était qu'Armand du Plessis...

Comme un tigre blessé à mort, Lionnel bondit.

— Lui ! clama-t-il en un cri d'agonie.

— Mais maintenant, poursuivit le cardinal, maintenant il est duc de Richelieu, cardinal et ministre... et il va mourir, tué par son fils !

— Mon père ! mon père ! hurla Lionnel.

Et, comme une masse, il s'effondra sur le parquet.

XXVIII

L'étrange récit que venait de faire Richelieu était exact en tous points. Mais pour bien en comprendre toute la portée, il est nécessaire de remonter d'une vingtaine d'années dans le passé, et de rappeler l'enfance du cardinal.

Armand du Plessis était le troisième enfant d'une famille noble, mais peu fortunée. Le frère aîné, qui était à la cour, menait joyeuse existence, pour soutenir l'honneur et l'éclat du nom, il dépensait largement, sans s'inquiéter de ceux qui végétaient dans le vieux château familial, et joyeusement, dévorait son patrimoine. Le second, homme d'église, était évêque de Luçon. Quant au troisième, Armand, celui qui devait devenir un jour le véritable maître des destinées de la France, à l'ombre duquel s'agitait le faible et mélancolique Louis XIII, il vivait insoucieux, attendant tout de la bonne fortune et de son mérite, puisque, cadet de famille, il n'avait rien à attendre des siens, mais de lui-même seulement.

Brillant cavalier, il rêvait la fortune des armes, et, adolescent, il fortifiait son corps en vue des équipées futures, occupant ses jours en chasses et longues chevauchées à travers bois, domptant

les chevaux les plus fougueux, lui qui devait dompter les hommes! Il atteignit ainsi sa vingtième année.

On était en 1605, et le bon roi Henri IV régnait sur la France enfin pacifiée. L'époque des luttes grandioses venait de finir, et les temps n'étaient plus de ces batailles sanglantes où les cadets de famille, par leur bravoure et leur courage, pouvaient acquérir la fortune, les honneurs, un nom: où le premier petit gentilhomme venu pouvait aspirer à devenir maréchal et grand seigneur. Les guerres de religion étaient éteintes et la Ligue avait rendu son dernier soupir. La paix triomphait partout. Après l'homme de guerre, c'était le tour des hommes de paix. L'homme qui, à la tête de mille soldats, pouvait emporter d'assaut les villes les mieux défendues ou maltraiter l'ennemi le plus nombreux et le plus farouche, s'inclinait devant l'homme pacifique qui savait administrer sagement les finances, favoriser le commerce, ou réglementer l'industrie. Les armes le cédaient à la toge. Crillon donnait le pas à Sully. Armand du Plessis arrivait trop tard.

Quand il comprit ces choses, celui qui devait devenir Richelieu sentit le désespoir envahir son âme. Fallait-il donc se résigner à n'être qu'un obscur gentilhomme, à couler des jours sans gloire en cette pauvre gentilhommière et n'avoir pour tout plaisir que la maigre joie de chasser le loup, de courre le cerf ou de faire assaut avec les seigneurs du voisinage?

Non! non! cette vie sans éclat ne convenait point à son ardent tempérament. C'est qu'Armand du Plessis était ambitieux, et dans le désespoir où il se trouvait, on ne sait à quelles extrémités il se fût porté, si un événement qui se produisit n'avait introduit un dérivatif dans sa vie rongée par l'impuissance.

Un soir d'octobre 1606, comme il chevauchait mélancoliquement à travers les épais fourrés du bois de Vincennes, dont le château des du Plessis était voisin, tout à coup il lui sembla entendre des gémissements. S'étant approché de l'endroit d'où ils partaient, quelle ne fut pas sa surprise en apercevant un cheval abattu, écrasant sous son poids l'amazone qui le montait. Il eut vite fait de délivrer la femme. Pour le cheval, ayant malencontreusement butté contre un tronc d'arbre, il s'était rompu les jambes et n'était plus bon que pour l'abattoir.

La dame qu'il venait de sauver ainsi d'une mort certaine, car, s'il n'était pas arrivé à temps, elle serait morte étouffée, la dame

était jeune et elle était fort belle. Bravement elle tendit la main au jeune homme, lui disant :

— Monsieur, je vous remercie, je n'oublierai jamais que je vous dois la vie!

Armand du Plessis balbutia quelques mots inintelligibles. La vue de cette femme le troubla plus qu'il n'est possible de le dire.

— Voulez-vous me dire votre nom, Monsieur, afin que je puisse le mêler à mes prières?

— Armand du Plessis, répondit le jeune homme, dont l'émotion augmentait d'instant en instant.

— Eh bien, Monsieur Armand du Plessis, laissez-moi vous dire encore une fois merci, et laissez-moi me retirer, car on pourrait être inquiet de moi!

— Vous vous en allez à pied! fit alors le jeune homme.

— Il le faut bien, puisque mon cheval est perdu.

— Madame, répondit Armand, qui surmonta son émotion, prenez le mien. Je n'ai qu'une petite lieue à faire pour rentrer chez moi, et je ne souffrirai point que vous vous en retourniez à pied.

La dame réfléchit une minute. Puis bravement :

— J'accepte, fit-elle enfin. Demain, je vous renverrai votre cheval.

Armand du Plessis alors enleva la selle du cheval mourant. l'assujettit au sien, et, ayant fait un étrier avec ses deux mains croisées, il aida l'inconnue à se mettre en selle. En riant, l'amazone fouetta sa monture et, se retournant, d'une voix enjouée, elle prononça ces mots :

— Merci, Monsieur du Plessis, et au revoir.

La cavalière était déjà loin que le jeune homme n'était pas encore revenu du trouble étrange où l'avait plongé cette aventure. Jusqu'à cette heure, Armand avait vécu au milieu des chevaux, des meutes et des armes; les exercices violents, en brisant son corps, avaient fait taire son cœur, et la pensée de la femme n'avait jamais hanté son esprit. Aussi, ne comprit-il rien d'abord à l'émotion qu'il ressentait et il ne sut deviner que c'était l'amour, l'amour enfin vainqueur qui s'emparait de lui. Sa pensée était pleine de l'amazone qu'il venait de sauver, et ingénument il se demandait pourquoi il prêtait une telle attention à une aventure en somme banale.

D'ailleurs, quelle était cette femme ? Dans son trouble, il ne lui avait même point demandé son nom. De toute la nuit il ne put

dormir. Et le matin, à son réveil, la vision de la jeune femme montant légèrement à cheval le poursuivait encore et il lui semblait tenir dans sa main la botte fine de cette inconnue. Il descendit.

A peine avait-il mis les pieds dans la cour, qu'un valet se présentait, conduisant un cheval par la bride. C'était son cheval qu'on lui ramenait.

— Monseigneur, fit le valet, je ramène ce cheval à Votre Excellence, et en même temps je suis chargé de remettre à Votre Excellence cette boite de la part de la comtesse de Villepreux, ma maîtresse.

Et avant qu'Armand du Plessis eût pu placer un mot, le valet avait disparu. Armand ouvrit la boite. Elle contenait une bague d'or ornée d'un superbe brillant, et contenait ses simples mots :

« Au vicomte Armand du Plessis, mon sauveur, la comtesse Diane de Villepreux. »

Et c'est ainsi qu'Armand apprit le nom de la belle inconnue.

Et, s'étant renseigné, il apprit que la comtesse de Villepreux était fille unique de ce vieux duc d'Élancourt dont les hauts faits au temps des guerres de religion ne l'avaient guère enrichi, mais avaient couvert son front de lauriers. A l'âge de seize ans, Diane avait été demandé en mariage par le comte de Villepreux, et bien que le comte de Villepreux fût un vieillard alors que Diane n'était qu'une enfant, comme il était immensément riche, le vieux duc d'Élancourt, pensant faire le bonheur de sa fille, avait accédé à cette union si disproportionnée.

A partir de ce jour, la pensée de Diane de Villepreux ne quitta plus l'esprit d'Armand du Plessis, et lui qu'on avait vu si ardent à la chasse et à l'escrime, lui qui du matin au soir courait les routes et les halliers, emporté par les chevaux fougueux, devint subitement triste, mélancolique et rêveur. Il aimait. Des jours passèrent. Et un soir, dans ce même bois de Vincennes, comme Armand du Plessis errait solitaire et pensif, laissant la bride sur le cou de son cheval étonné qu'on le laissât marcher ainsi à une si modeste allure, soudain il entendit le son du cor et les cris de l'hallali, et une chasse déboucha devant lui. Son cœur battit à se rompre : il venait de reconnaître au milieu d'un brillant cortège de seigneurs, celle dont la pensée le hantait, la belle Diane de Villepreux.

En l'apercevant, Diane avait arrêté net sa monture. Et désignant Armand à un vieillard qui suivait la chasse dans une sorte de voiture légère et apte à suivre les sentiers :

— Monsieur de Villepreux, fit-elle, permettez-moi de vous présenter mon sauveur.

Le vieux comte prit la main du jeune homme et, après l'avoir chaudement remercié :

— Mon hôtel est près de la porte Saint-Antoine, j'espère vous y voir souvent.

— Ce sera un grand honneur pour moi, répondit le jeune homme confondu non moins par les bienveillantes paroles du vieux comte que par le sourire engageant de la jeune comtesse.

Trois jours après, Armand du Plessis faisait sa première visite à l'hôtel de Villepreux, dont il devint bientôt l'hôte le plus assidu.

Placée entre le vieillard impotent qui était son mari et le jeune et brillant cavalier qui lui avait sauvé la vie, la comtesse de Villepreux fut-elle bien coupable d'oublier tous ses devoirs d'épouse ?... Emportée par la flamme qui brûlait en son cœur, elle ne vit point sa faute et ne commença à en comprendre toute l'énormité que lorsqu'elle sentit qu'elle allait devenir mère. Et un jour il naquit, cet enfant du crime.

Comme Richelieu l'avait dit à Lionnel, pouvait-on l'avouer, cet enfant ? Pouvait-on le présenter au vieillard comme son fils ? Pouvait-on apporter l'opprobre et le déshonneur dans la noble famille de Villepreux ? Non ! on ne le pouvait point. La comtesse avait enfanté clandestinement, et l'enfant fut exposé sur les rives de la Seine, tandis qu'Armand du Plessis lui-même veillait, attendant qu'on vînt le recueillir.

Il vit les mariniers enlever le berceau, il les suivit, et désormais certain sur le sort du nouveau-né et pensant que l'avenir lui permettrait de remplir ses devoirs de père, il se retira. Mais quand il voulut rassurer la comtesse sur le sort de l'enfant, il ne retrouva plus qu'un cadavre. La douleur avait tué la pauvre mère.

Armand du Plessis pensa mourir. Mais Dieu, qui l'avait marqué de son signe, décida qu'il vivrait. Trois mois après ces événements, le second frère d'Armand, qui était évêque de Luçon, mourait subitement. Pour que cet évêché ne sortît point de la famille, à laquelle il était attaché, Armand, que d'ailleurs aucun lien ne retenait plus à la terre, depuis que la chère comtesse était morte, entra dans les ordres et prit la place de son frère. Sa destinée commençait à s'accomplir.

Après être demeuré quelque temps dans ce calme évêché de Luçon, où il espérait peut-être finir ses jours tristes et ennuyés,

tout à coup les regards de la reine mère s'abaissèrent sur lui. On était en 1616; il y avait six ans que le roi était mort, et les rênes de l'État étaient aux mains de Concini. A partir de ce moment sa fortune eut des ailes. Aumônier de Marie de Médicis, bientôt il devenait conseiller d'État, puis capitaine des commandements; on le chargeait aussitôt d'une ambassade en Espagne, et on le faisait cardinal, puis ministre. Armand du Plessis laissa la place au grand Richelieu.

Mais au milieu de ces coups de fortune, au milieu de tous ces hasards où le doigt de Dieu se manifestait visiblement, au milieu de cet indicible triomphe qui d'un petit gentilhomme faisait un prince de l'Église et un ministre tout-puissant, Richelieu n'oubliait point le fils de la comtesse de Villepreux, son fils! Quand il avait eu huit ans, il l'avait retiré d'entre les mains des mariniers qui l'avaient élevé, puis il l'avait mis chez les Génovéfains pour le faire instruire. Dix ans après, il l'avait fait conduire à la cour.

Nul ne savait son secret; ils étaient tous morts, les rares initiés qui avaient eu connaissance des amours d'Armand Duplessis et de la comtesse de Villepreux, et tout le monde ignorait que ce Lionnel de Puyroland, sorti un jour de l'ombre, venu on ne sait d'où, mais certes brave, fastueux, était le fils du grand cardinal. Lionnel lui-même ignorait le secret de sa naissance.

Certes, Richelieu avait souffert de ne pas pouvoir se faire connaitre; il avait souffert de rencontrer partout ce bon jeune homme, qui était la chair de sa chair et le sang de son sang, et de ne point pouvoir le nommer son fils, et d'être forcé de le traiter en indifférent. Mais, s'il ne pouvait se faire connaître, dans l'ombre il ne le perdait point de vue. Si les coffres de Lionnel n'étaient jamais vides, c'est que le cardinal ne cessait de les remplir, si Lionnel était reçu partout, partout fêté, c'est que secrètement le cardinal faisait déverser sur lui le flot de ses mystérieuses faveurs, et le jour où Richelieu vit le jeune homme fréquenter chez le vieux duc de Belyeuse, ce jour-là son cœur s'emplit d'une joie profonde, car nulle jeune fille à la cour n'était plus digne que Simonne de devenir la femme de Puyroland.

Mais si Richelieu souffrait de ne point pouvoir avouer son fils, de combien s'accrut sa souffrance quand il s'aperçut de l'antipathie et de la haine qui germait au cœur de Puyroland pour ce cardinal dont il blâmait la politique; combien son cœur saigna cruellement lorsque, instruit par ses espions, il sut que le mystérieux Masque

Rouge était son fils. Alors, il ne cessa de trembler, craignant sans cesse que l'âme généreuse de Puyroland l'entraînant à quelque folie, lui, premier ministre, ne fût obligé de sévir et de livrer au bourreau cette tête si chère. Et l'on comprendra alors que lorsque Lopez de Silva était venu lui dire : « J'ai découvert le Masque Rouge ! » l'on comprendra que le grand cardinal eût frémi.

D'abord il avait essayé de détourner la question, mais le louvetier s'était fait tenace et, ne pouvant discuter plus longtemps de peur de laisser échapper son secret, il avait consenti en tremblant à interroger Capestoc.

Bravement, mais loyalement, croyant signer son arrêt de mort, Capestoc, fidèle à son serment, s'était tu. Oh ! le brave Gascon ! Sans s'en douter, il venait de rendre au cardinal un si signalé service que de ce moment, s'il eût su, il eût pu se considérer sur le chemin de la fortune. Et Richelieu essaya de conjurer le danger.

Et voici que, sur le chemin de Vincennes, voici qu'on l'arrêtait, et parmi ces bandits, il reconnaissait son fils.

— Vous, monsieur de Puyroland ! Vous ! n'avait-il pu s'empêcher de s'écrier.

Mais tout de suite il s'était tu.

Et personne n'étant dans son carrosse, les mains jointes, il interrogea Dieu, demandant :

— Est-ce le châtiment, Seigneur ! J'ai été coupable ! J'ai failli ! Est-ce pour me punir, que de mon fils vous faites mon assassin ?

Non ! non ! cela ne pouvait être. Cela était trop horrible ! Mais tout à l'heure, quand il avait entendu Puyroland blasphémer contre ceux qui lui avaient donné le jour, il n'avait pas pu se contenir, son cœur de père avait éclaté et il s'était fait connaître !

On a vu ce qui en était advenu.

(A suivre.) Rodolphe Bringer.

Le gérant : F. Juven. Imp. de Vaugirard, G. de Malherbe, 152, r. de Vaugirard, Paris



PREMIÈRES AMIES

I

Je loge au rez-de-chaussée humide et noir; elles habitent près du ciel.

Ma fenêtre donne sur la pompe et la boite aux ordures; elles ont quatre fenêtres par où le matin, dès qu'elles tirent les rideaux, la lumière se précipite. Et, bientôt, elles apparaissent sur le balcon.

La joue collée à ma vitre, je les attendais et elles ne remarquent pas tout de suite que je les guette.

La jeune fille chantonne, arrose les fleurs, respire de l'air pur, cherche le soleil, frotte ses yeux blessés, et la mère va et vient, et fait une fois de plus le ménage, avec les mêmes soucis. Ni l'une ni l'autre ne me devinent et je ne leur en veux pas.

Je viens de ma province, j'arrive à peine, en bons souliers neufs, et j'ai l'intention de conquérir Paris. Mais par quel bout faut-il le prendre?

Chaque quinzaine j'écris là-bas :

— Tout va bien.

On me réplique :

— Tant mieux, courage!

Et je passerais ma vie ainsi. Je lis jusqu'à l'écœurement. Je ne sors que le soir, poussé par la faim, et je rentre dès que je l'ai calmée ou trompée. Si la fortune frappe à ma porte, elle est presque sûre de me trouver chez moi.

II

J'espère donner d'ici peu un sens à mon bulletin de quinzaine.

Le « Tout va bien » que j'adresse aujourd'hui à ma famille signifie déjà quelque petite chose. En effet, mes voisines de là-haut savent maintenant que j'existe.

J'étais de bonne heure à mon poste, le nez écrasé sur ma vitre.

La mère secouait des tapis. Tout à coup elle s'arrêta et se pencha comme quelqu'un qui regarde dans un puits. Elle m'aperçut au fond, et je vis ses lèvres remuer. Sa fille vint près d'elle et ses lèvres remuèrent aussi. Je n'entendais rien, mais je n'hésitai pas à leur prêter ce dialogue :

LA MÈRE

Tiens, un Monsieur qui nous fixe.

LA FILLE

Où donc ?

LA MÈRE

En bas et en face, au rez-de-chaussée, derrière la pompe.

LA FILLE

C'est vrai ; l'as-tu déjà vu ?

LA MÈRE

Non, et toi ?

LA FILLE

Je ne regarde jamais là. Il y fait trop sombre.

LA MÈRE

C'est quelque étudiant en droit.

LA FILLE

En médecine plutôt. Pauvre garçon !

LA MÈRE

Retirons-nous, ma fille, ça devient gênant.

La mère leva son tapis qui pendait. Elles s'écartèrent avec lenteur, l'œil à demi fermé, et les regards, avant de se détacher, s'attardèrent entre les barreaux du balcon.

Tel fut notre premier entretien.

III

Ma vie se mêle de loin à la leur, quand il fait beau, car, s'il pleut, le balcon reste désert. J'ai approché de la fenêtre mon

unique table, tour à tour table de travail et table de nuit, et je surveille mes amies. J'évite d'ouvrir ma fenêtre, d'abord à cause des odeurs de la cour, ensuite, par discrétion. Je lève seulement un coin de rideau et je vise.

Je ne sais d'elles que leurs habitudes sur le balcon. L'envie ne me vient jamais de chercher la rue proche et le numéro où elles demeurent et si je m'amuse à former des projets, je ne me soucie guère d'aider au hasard.

Elles doivent être pauvres ; elles ne donnent rien aux chanteurs des cours. A la première note du harpiste, elles rentrent et elles écoutent sans se montrer.

Elles vivent seules et reçoivent rarement. Quelquefois, l'après-midi d'un dimanche, une personne étrangère leur fait une visite. Elle prend une chaise, s'assied, cause un instant avec ces dames et s'en va. Elle loue vainement le balcon, la vue, l'air vif et sain ; on ne la retient pas à dîner.

La jeune fille est-elle jolie ? Je distingue mal. Elle a de grands yeux, et les cheveux libres. Elle me semble pâle et j'ignore si son visage porte les marques de la petite vérole.

Ses peignoirs sont de couleur gaie, et elle ne cesse de fredonner des petits airs puérils, sans paroles. Peut-être que, comme les oiseaux, elle supprime même les consonnes.

Je laisse retomber le rideau dès que survient un camarade. Il ne manque pas d'ailleurs de regarder à son tour. Aussitôt il sifflote, dit : «Chouette, mon vieux, tu en as une chance ! » fait du gosier : « Hum ! hum ! » ou, avec les lèvres un bruit de baiser : « Bout ! bout ! »

Il m'agace bien, et ce vulgaire personnage parti avec ses bottes de gendarme, je n'ose me remettre en faction dans la crainte qu'il n'ait offensé mes amies. Voilà ma journée perdue et j'écris aux parents.

« Léger ennui. Rien de grave. Ça passera. »

Arrivent les vilains temps et je ne vois plus celles dont je ne connais pas les noms. Leur balcon se vêt de neige,ruisselle de pluie ou reflète un soleil glacé !

Est-ce une main, est-ce la bise qui fait parfois trembler ce rideau?

A quatre heures, elles allument la lampe. Cette étoile attire mes regards comme des insectes. Dans ma grotte souterraine, je me livre à mon vice préféré : je rêve, je rêve infiniment, et je cède à la torpeur d'un long hiver.

IV

Puis, c'est le brusque réveil printanier. Toutes les fenêtres se rouvrent. Ces dames commencent la toilette du balcon et sortent les plantes. Et moi, échappé de mes ténèbres, heureux de revivre, j'ouvre aussi ma fenêtre, et je m'accoude à la barre d'appui comme si j'allais saluer mes amies et leur souhaiter la bienvenue.

Nous sommes séparés par la cour en largeur et cinq étages en hauteur, mais je ne trouverais pas extraordinaire qu'elles descendent à moi, ou que, d'un saut, je monte vers elles pour serrer les mains de la mère et embrasser sa fille !

A ma vue, la jeune fille, qui taille un rosier, ne s'effarouche point et elle appelle à mi-voix sa mère.

— Maman, maman, dit-elle, il est toujours là mon Arthur. Bonjour, Arthur ! Tu vas bien, depuis l'an dernier ? Tu as embelli, fidèle Arthur !

Elle dit ces mots, comme les enfants sournois qui parlent le nez dans leur assiette. Elle m'observe de travers et je m'imagine qu'elle s'adresse à un autre. Je cherche aux fenêtres voisines le niais dont elle se moque et je rirais lâchement.

Je refuse de comprendre et j'ai la force d'écouter la mère qui répond :

— Oui, ton Arthur est mieux. Il a germé dans sa cave.

Et je ferme doucement ma fenêtre, ainsi qu'une personne paisible que rien n'intéresse dehors et qui prenait l'air pour sa santé.

Et je suffoque, comme si j'avais une belette à la gorge.

Jules Renard.

♠♠♠

L'AMOUR DU PROCHAIN [1]

(Suite et fin.)

VIII

L'AFFRONT

Dans la chambre d'Alizon de Crécy. — Il est neuf heures du matin. Alizon est couchée, délicieuse à voir. Comme elle est toute rose, toute reposée de bon sommeil; comme ses beaux cheveux noirs sont réunis en une natte épaisse derrière sa tête, elle paraît presque une petite fille ; dès qu'elle s'éveille, elle sourit à ce qui l'entoure: puis, tout de suite, une petite moue fait avancer ses lèvres, sans doute de constater qu'elle s'éveille seule, ce qui est en effet du bon bien de perdu. Mais on a frappé à sa porte et c'est Hermine de Réserve qui se nomme. « Entre! » s'écrie Alizon. Alors Hermine pénètre; d'un coup d'œil elle examine la chambre, puis elle regarde Alizon étendue bien gentiment dans son lit. Les deux amies s'embrassent et Mme de Réserve, approchant un fauteuil, s'installe auprès d'Alizon.

HERMINE. — Tu es seule?

ALIZON, riant. — Que tu es bête!... A cette heure-ci, de toute façon, je serais seule. Ce serait trop imprudent! Toute la maison est sur pied !

HERMINE, la regardant dans les yeux. — Et... tout à l'heure?

ALIZON, solennelle. — Personne n'a franchi le seuil de cette porte! (Elle rit.) Tiens un vers!

HERMINE. — C'est étonnant, tout de même!

ALIZON. — Pourquoi ça?

HERMINE. — Parce qu'il aurait pu revenir.

ALIZON. — Bollène?

HERMINE. — Dame! Ça n'est pas de ton mari que je peux parler, n'est-ce pas ?...

ALIZON. — Eh bien, Bollène n'est pas revenu ici depuis l'autre soir.

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 11 août.

HERMINE, songeuse. — C'est bien curieux !

ALIZON. — Quoi ? tu trouves que c'est curieux que Bollène ne soit pas revenu ?

HERMINE. — Tu le lui avais défendu ?

ALIZON. — Pas du tout.

HERMINE. — Et vous vous aimez !... Et tu m'as dit — car c'est toi qui m'as dit — que vous étiez presque d'accord !

ALIZON. — Oui, nous étions presque d'accord.

HERMINE. — Et Bollène, que je ne reconnais plus, n'a pas fait un retour offensif ?

ALIZON. — Ma foi, je t'avoue que, pour ma part, je n'y ai plus pensé.

HERMINE. — Mais lui ?

ALIZON. — Lui non plus, sans doute.

HERMINE. — Ça n'a pas l'air de te révolter, cette indifférence !

ALIZON. — Oh !... moi, vois-tu, les choses qui ne se font pas tout de suite, je ne cours pas après. Il y a eu un moment favorable, il est passé. Ça ne s'est pas arrangé ; comme ce fut très amusant néanmoins, je ne regrette rien... Même quand je pense à cette solution cocasse de notre imprudence, j'en ressens une précieuse gaieté. Une autre péripétie eût été sûrement moins drôle, va !

HERMINE, vivement. — Ne blasphème pas !

ALIZON. — Oh !... toi !..., tu as la veine d'avoir un mari parfait dans toutes ses manifestations, il paraît !

HERMINE. — Tu diras ce que tu voudras, Bollène aurait dû insister. Ça n'est même pas très poli.

ALIZON, indulgente. — Tiens ! ce garçon, il est peut-être aussi superstitieux que moi. Je t'ai déjà raconté que c'est la seconde fois que ça rate... Or tu sais le proverbe : « Jamais deux sans trois. » Il y a de quoi décourager quelqu'un !

HERMINE. — Vous avez la résignation rapide !

ALIZON. — Et puis, chérie, je ne te comprends pas. Pourquoi donc tiens-tu absolument à ce que...

HERMINE. — Oh !.. je ne tiens à rien, moi !... Je ne te croyais pas si heureuse que cela avec ton mari, voilà tout...

ALIZON. — Mais je ne suis pas heureuse du tout, même, et tu sais bien que nous ne sommes guère faits l'un pour l'autre.

HERMINE. — Je commence à croire que si. Vous vous ressemblez beaucoup !

ALIZON, protestant. — Nous nous ressemblons !...

HERMINE. — Parfaitement! Je m'aperçois que vous avez beaucoup de points communs, ton mari et toi. Ainsi, vous êtes aussi vertueux l'un que l'autre.

ALIZON, scandalisée. — Je suis vertueuse, moi?

HERMINE. — Tu vois bien!

ALIZON. — Je ne vois rien du tout; je n'y ai été pour rien. Et puis, justement, tu ne vas pas dire que je ressemblerais à mon mari en cela; car lui et ton amie Mme Ritouret... tu me l'as avoué toi-même...

HERMINE. — Eh bien, parfaitement! Je l'ai cru et je me trompais. Je te répète que vous êtes tous les deux la vertu même!

ALIZON, ouvrant de grands yeux. — Hein?...

HERMINE. — C'est comme cela!

ALIZON. — Tu me racontes des histoires de l'autre monde! Ils ne se quittent pas! Ils me trompent abominablement!...

HERMINE. — Pas du tout, ils ne te trompent pas.

ALIZON. — A d'autres! Tu m'as prévenue; même je t'ai dit que je m'en moquais. Tu ne m'aurais pas prévenue si tu n'avais rien vu.

HERMINE. — Je t'ai parlé trop tôt. C'est maintenant que je te dis la vérité!

ALIZON. — Tu ne me feras pas croire ça : j'ai des signes certains du contraire; ainsi j'ai vu, tu m'entends, j'ai vu, de mes yeux vu, Viviane et mon mari échanger des fleurs, et, tous les deux, ils les ont gardées, ces fleurs, jusqu'au soir.

HERMINE, qui se met à rire. — Tu appelles ça une preuve?

ALIZON. — Je connais mon mari. C'est la preuve qu'il est très amoureux.

HERMINE. — Vous avez fait pis que ça, Bollène et toi, et pourtant tu vois bien qu'on se tromperait aux apparences...

ALIZON. — Parce que c'est nous. Mais des comme nous, il n'y en a guère! Mon mari est amoureux de Viviane, Viviane porte ses fleurs... donc je suis trompée!... (Elle s'agite dans son lit en riant.) Tiens! Hermine, veux-tu voir une femme trompée? Regarde ta pauvre petite Alizon!

HERMINE. — Tâche de ne pas tant rire. C'est grave. Je te dis que tu n'es pas trompée du tout. J'ai mes renseignements : tu n'es pas plus trahie que tu n'as trahi ton mari. (Elle rit à son tour.) Celui qui est trompé, dans tout ça, c'est Ritouret... et il n'est pas là pour le savoir.

ALIZON, se mettant sur son séant et très surprise. — Qu'est-ce que tu me dis?... Tu dis que Ritouret est trompé?

HERMINE. — Oui, c'est Ritouret, et Ritouret tout seul, qui est trompé.

ALIZON. — Ma pauvre chérie, tu ne sais pas du tout ce que tu dis : si Ritouret est trompé (et de cela je suis sûre), je me trouve trahie par la même occasion. C'est bien clair.

HERMINE. — Ah çà! est-ce qu'il n'y a que ton mari qui puisse aider Viviane à tromper Ritouret?

ALIZON, très intéressée. — Hein?... Viviane a un autre amant?

HERMINE, se mordant les lèvres. — Mon Dieu!... j'ai peur d'en avoir trop dit.

ALIZON. — Ah!... mais je ne te lâche plus, maintenant. Il me faut toute la vérité. Viviane a un amant?

HERMINE. — Je ne crois pas qu'elle l'ait toujours... mais, sûrement, elle l'a eu.

ALIZON. — Et ce n'est pas mon mari?

HERMINE. — Non.

ALIZON. — Qui est-ce?

HERMINE. — Je le connais à peine; il est venu ici hier pour la première fois.

ALIZON. — Il venait ici pour se rencontrer avec Viviane?

HERMINE. — Il ne connaissait pas du tout Viviane. Tiens!... je vois bien qu'il faut que je te raconte toute l'affaire, tu ne me laisseras pas tranquille...

ALIZON. — Tiens... l'honneur de mon mari est engagé!

HERMINE. — Hier, un jeune homme est venu me voir pour me parler de *Cher Maître*. Il a une chienne très rare, un laverack aussi, et il désirait les marier ensemble. Tu comprends que j'ai accepté de grand cœur, ces pauvres bêtes!... ça leur fera certainement grand plaisir de se rencontrer...

ALIZON, riant follement. — Nez à nez!

HERMINE. — Si tu ris tant que ça, je me tais.

ALIZON. — Comment s'appelle-t-il le monsieur qui vient faire ces drôles de commissions-là?

HERMINE. — C'est le comte de Montlivron.

ALIZON. — Celui qui habite à Montlivron, de l'autre côté du vallon?

HERMINE. — Lui-même.

ALIZON. — Il est très bien; c'est un très beau garçon.

HERMINE. — Tu le connais?

ALIZON. — Nous nous sommes rencontrés déjà dans le pays, à bicyclette : j'ai demandé son nom à des paysans parce qu'il m'avait intéressé et c'est comme cela que je le connais. Tu as eu peur d'autre chose?

HERMINE. — Dame... je ne sais pas, moi. Donc, ce Montlivron arrive pour me parler des chiens. J'étais très occupée aux écuries; on l'introduit au salon, où se trouvait Viviane. Ils causent, et il est probable qu'ils se produisent mutuellement un effet aussi rapide que profond, car, lorsque j'entre, moi, quelques minutes après, j'ai l'impression qu'un peu plus tôt je les aurais dérangés.

ALIZON, vivement. — Qu'est-ce que tu as vu?

HERMINE, levant les yeux au ciel. — Ah!... ma pauvre amie!

ALIZON. — Oh!... dis-moi, dis-moi!... qu'est-ce qu'ils faisaient?

HERMINE. — Ils ne faisaient plus rien; mais Viviane était toute dépeignée!...

ALIZON, heureuse. — Mon Dieu!... que c'est drôle!...

HERMINE. — Maintenant, je trouve cela plutôt drôle, oui; mais sur le moment, j'ai été suffoquée et furieuse...

ALIZON. — Ils ne se connaissaient pas?

HERMINE. — Pas du tout.

ALIZON. — Allons donc!

HERMINE. — Tu comprends que j'ai confessé Viviane tout de suite... Eh bien, la pauvre petite m'a avoué en sanglotant...

ALIZON. — Elle prend tout trop au sérieux, celle-là : c'est le contraire de moi.

HERMINE. — Elle m'a avoué que c'était la première fois qu'elle voyait ce monsieur; qu'elle ne savait pas ce qui s'était passé, qu'elle avait perdu la tête... Enfin, un coup de foudre extraordinaire!

ALIZON, extasiée. — C'est beau, ça, tu sais!

HERMINE, scandalisée. — Oh!...

ALIZON. — Si! Un monsieur qui inspire une pareille passion, moi, je trouve ça beau!

HERMINE. — Soit, mais chez moi!... dans mon salon!... un individu que je ne connais pas!...

ALIZON. — Eh bien, ma chère petite, ton histoire ne fait que me confirmer dans mon opinion. Si Viviane Ritouret s'est trouvée aussi vite sans défense contre un inconnu, comment peux-tu admettre qu'elle ait résisté aux prières de M. de Crécy, mon époux.

Hermine. — D'abord, parce que ce n'est pas la même chose...

Alizon. — C'est tout pareil; il n'y a pas deux manières.

Hermine. — Tu vois bien que si... et même trois, si nous comptons la tienne, qui est la négative.

Alizon, gentiment menaçante. — Toi!... tu te moques de moi!

Hermine. — Ensuite, Viviane m'a avoué que, entre elle et M. de Crécy, il n'y avait pas eu ça...

Alizon. — Viviane n'aurait pas voulu de mon mari et elle a laissé faire ce Montlivron?

Hermine. — Elle ne m'a pas dit qu'elle n'eût pas voulu de ton mari...

Alizon. — Alors, ce serait mon mari qui n'aurait pas su s'y prendre?...

Hermine. — J'en suis persuadée. Même Viviane m'a assuré que si ton mari avait eu des droits sur elle, elle aurait trouvé plus de force pour se défendre.

Alizon, avec indignation. — M. de Crécy aurait été aussi maladroit?

Hermine. — Hélas!

Alizon, furieuse. — Eh bien, ma chérie, il me la paiera, celle-là!... on n'est point grotesque à un point pareil!...

Hermine. — Alizon!... qu'est-ce que tu as?

Alizon a vivement rejeté ses couvertures et s'est levée: elle est agitée et colère; elle se promène à grands pas dans sa longue chemise de nuit.

Alizon. — Comment! il ne lui suffit pas d'être ridicule dans son ménage!... il faut que cet imbécile aille porter ses procédés en ville!

Hermine, essayant de la calmer. — Alizon!... Alizon!...

Alizon. — Non!... non!... Cela dépasse tout le reste! Et... je te prie de me le dire, de quoi aurais-je l'air, moi? Toutes les femmes auxquelles il s'adressera, avec ses sentimentalités esthétiques, ses soupirs, ses vers de mirliton et puis... rien avec...; toutes les femmes auxquelles il lui prendra fantaisie de faire la cour... qu'est-ce qu'elles penseront de moi, moi la femme de ce monsieur-là! Non!... mais entends-tu ce qu'on dira? On dira que je suis très à plaindre, que je suis tombée sur un monsieur ridicule. On dira: « Cette pauvre Mme de Crécy, qui est mariée avec lui, elle ne doit vraiment pas s'amuser tous les jours! » Et celles qui diront cela seront des femmes que M. de Crécy aura découragées... elles sauront à quoi s'en tenir; et elles se ficheront de moi!...

Hermine. — Alizon!... ma petite Alizon!...

Alizon. — Si, si, elles se ficheront de moi!... et elles auront raison! Mon mari vient de m'infliger le plus sanglant affront qui soit possible!... Il a rendu publics ses procédés avec moi. Tout le monde le saura; il y aura, sur mon passage, des chuchotements et des sourires!...

Hermine. — Mais Viviane n'ira pas raconter à tout le monde...

Alizon. — Tu crois ça?... Tu crois qu'un de ces jours, quand elle rencontrera de nouveau M. de Montlivron, qui sait aller droit au but, lui, tu crois qu'elle ne lui fera pas ses confidences, quand ça ne serait que pour accentuer, par un contraste, les compliments qu'elle lui devra?... Eh bien, ma chérie, mon parti est pris. Je n'y mettais pas une ardeur folle à tromper M. de Crécy... je ne me pressais pas, je faisais un peu l'école buissonnière!... Aujourd'hui, c'est fini... J'agis... et vite... et tu vas voir!...

Alizon sonne. Sa femme de chambre entre et, sur un signe de Mme de Crécy, toujours courroucée, elle prépare le tub matinal.

Hermine, *à part.* — Je crois que cette fois-ci, ça y est. (*A Alizon, doucement.*) Tu ne m'en veux pas, chérie?

Alizon, *sautant à son cou.* — T'en vouloir!... mais au contraire!...

Le soir du même jour, comme on vient de finir de dîner, M. de Crécy s'en va sentimentalement regarder le ciel tout parsemé d'étoiles. Viviane Ritouret se met au piano et Bollène s'installe près d'Hermine et d'Alizon.

Alizon. — Monsieur de Bollène?

Bollène. — Chère Madame?

Alizon. — Vous connaissez Orléans?

Bollène, *surpris.* — Beaucoup, oui. Pourquoi me demandez-vous cela?

Alizon. — Pour savoir si c'est une jolie ville.

Bollène. — C'est une ville que je déteste, qui me porte malheur. (*Alizon sourit.*)

Hermine. — Allons donc!... Pourquoi?

Bollène. — Parce que je suis toujours forcé de m'y rendre quand j'aimerais mieux faire autre chose.

Hermine. — Simple coïncidence!

Bollène. — C'est plus qu'une coïncidence. C'est une fatalité! Il suffit que je sois bien en train de m'amuser quelque part, pour qu'aussitôt je sois forcé d'aller à Orléans, de tout déranger. C'est au point que je n'ose plus rien entreprendre.

Alizon, *riant.* — C'est étrange! Savez-vous ce que vous devriez faire? Vous devriez monter dans le train...

Bollène. — Ah! bien, si vous m'y envoyez, vous, c'est encore bien pis!

Alizon. — Écoutez donc! Vous devriez monter dans le train et, coûte que coûte, dépasser la station. Cela romprait le sort!

Bollène. — Je me connais! Je serais forcé d'y descendre. Merci!

Alizon, le regardant. — Même si quelqu'un vous en empêchait, vous contraignait à continuer votre route?...

Bollène. — Ah!... si on m'aidait un peu, peut-être...

Alizon. — Essayez, dès que vous le pourrez.

Bollène, la fixant. — Dès que je le pourrai?

Alizon, soutenant son regard. — Oui.

Bollène. — C'est entendu.

Hermine n'a pas compris les mots, mais elle a saisi le sens. Elle devine qu'Alizon vient de faire à Bollène une invitation catégorique. Comme Hermine est une très honnête femme, elle rougit jusqu'aux oreilles... mais elle va se coucher très contente.

IX

RAMENÉ SUR L'OBSTACLE.

Dans le parc de La Farlède, sous les marronniers, Pierre de Crécy a disposé sur la table de fer peint une demi-douzaine de petits flacons qu'il respire l'un après l'autre; parfois, il s'attarde le nez dans l'ouverture: parfois, au contraire, c'est à peine s'il débouche la fiole pour la reposer vite et se saisir d'une autre toute proche. Ses mouvements affectent un certain rythme. En ce moment, il semble extasié au-dessus d'un flacon rempli d'un liquide rosé. Hermine de Réserve s'approche lentement, le regarde étonnée, puis s'assied non loin de lui. Et, comme Crécy esquisse un vague mouvement pour s'interrompre, elle le supplie de ne pas se déranger. Mais Crécy rebouche cependant sa petite bouteille.

Hermine. — Pourquoi vous dérangez-vous?

Crécy. — J'avais fini; j'en étais au dernier accord, au point d'orgue.

Hermine. — Quel accord? Vous faites de la musique?

Crécy. — Je me jouais une valse de parfums. (Hermine ouvre de grands yeux.) Tenez, ces trois flacons-là, c'est la basse: du musc, de l'opoponax et du ylang-ylang; et puis, j'ai ici le chant: l'ambre, l'essence de rose, et pour les notes aiguës...

Hermine, qui s'amuse. — Du sel anglais?

Crécy. — Vous riez toujours!

HERMINE. — Je suis très sérieuse. Du reste, j'ai lu Huysmans, *A rebours*. Je suis, par conséquent, renseignée.

CRÉCY. — J'ai voulu essayer. J'obtiens déjà un résultat.

HERMINE. — C'était une valse que vous vous offriez ?

CRÉCY. — Une valse lente. Plus tard, je tenterai une symphonie plus compliquée.

HERMINE. — Que je ne vous dérange pas, mon ami !...

CRÉCY. — Oh !... maintenant, je ne peux plus.

HERMINE. — Je gêne votre inspiration ?

CRÉCY. — Non pas ; mais vous avez sur vous un parfum qui n'est pas dans le ton de ceux que j'ai ici... Je suis en mineur et vous êtes en majeur.

HERMINE. — Parfum gai ! Je n'ai qu'un peu de verveine. Quelle musique feriez-vous avec de la verveine ? Une polka ?...

CRÉCY. — Ne vous moquez pas de moi. Il y a dans les parfums tout un monde de sensations que vous ignorez.

HERMINE. — Mais je n'ignore pas du tout... ça évoque une foule de souvenirs.

CRÉCY, pénétré. — Une foule de pensées ! C'est très intellectuel, les parfums.

HERMINE. — Un peu trop immatériel, peut-être.

CRÉCY. — Jamais trop, croyez-moi.

HERMINE. — Oh ! moi, vous savez, j'apprécie assez bien le rêve, mais je ne déteste pas qu'on me réveille.

CRÉCY. — Soit. Mais puisqu'il faudra forcément se réveiller, puisque c'est fatal, autant prolonger le rêve le plus possible, reculer le dénouement : l'attente du bonheur vaut mieux que le bonheur lui-même.

HERMINE. — A force d'attendre, on se fait chiper par un autre un bonheur qu'on avait sous la main.

CRÉCY. — J'ai horreur d'aller vite.

HERMINE. — Oui... ce n'est pas comme votre femme, alors.

CRÉCY, avec un sourire de pitié. — Elle ? elle se précipite sur la vie comme si la vie allait lui manquer tout d'un coup.

HERMINE. — C'est peut-être plus prudent !

CRÉCY. — Je dois dire cependant que, depuis deux ou trois jours, ma femme semble plus raisonnable.

HERMINE, très intéressée. — Allons donc !...

CRÉCY. — Oui. Je la trouve moins agitée, moins nerveuse. Elle parle un peu moins et, surtout, elle parle moins vite. C'est très

remarquable. On dirait qu'elle est apaisée. Hier, elle m'a déclaré qu'elle était fatiguée! c'est extraordinaire! Alizon fatiguée!... c'est la première fois que je l'entends dire une chose pareille! Et puis, elle est plus gentille avec moi. Voilà trois jours qu'elle ne hausse pas les épaules à ce que je dis!

HERMINE, heureuse.. — Alors... c'est que c'est fait!

CRÉCY. — Quoi donc?

HERMINE, se reprenant. — Oh!... rien... quelque chose...

CRÉCY, indifférent. — Au reste, cela ne m'importe guère. Je ne fais que constater.

HERMINE. — Vous verrez que vous finirez par faire un excellent ménage.

CRÉCY, sceptique. — Excellent... excellent... Nous n'irons pas jusque-là! Il y a des domaines qui lui seront interdits à jamais. Jamais elle ne comprendra!

HERMINE. — Je suis sûre que, maintenant, elle sera très gentille. J'ai pris le bon moyen.

CRÉCY. — Vous l'avez chapitrée?

HERMINE, bravement. — Oui.

CRÉCY, l'œil reconnaissant. — Un être exquis et bien précieux, c'est Mme Ritouret.

HERMINE, vivement. — Viviane!... Ah!... quelle femme charmante!... Vous l'appréciez, n'est-ce pas? et c'est une véritable amie d'âme que je vous ai trouvée là!

CRÉCY. — Vous ne vous imaginez pas le gré que je vous en ai. Figurez-vous que nous en sommes arrivés à ne nous parler, presque, qu'en symboles!

HERMINE, effarée. — Diable. (A part.) Il faut que je le ramène de loin, si j'ai l'ambition de le faire agir.

CRÉCY. — Et c'est délicieux!

HERMINE. — Je n'en doute pas... bien que... des symboles, tout le temps!... Viviane peut trouver que c'est un peu trop!

CRÉCY. — Elle?... Jamais!

HERMINE. — Ne vous y fiez pas, ne vous y fiez pas!... Même, si vous vouliez un bon conseil, je vous engagerais à concrétiser de temps en temps!...

CRÉCY. — Se serait-elle plainte de moi à vous?

HERMINE, protestant. — La pauvre petite!... Elle vous admire bien trop!

CRÉCY, extasié. — Je l'emmène avec moi vers des au-delà vertigineux!

HERMINE. — Prenez garde d'être égoïste! Vos envolées vers l'au-delà, c'est très énervant pour un organisme de femme.

CRÉCY, montrant quelque inquiétude. — Pourquoi me dites-vous cela?

HERMINE. — Mon Dieu... parce que j'ai vu Viviane très vibrante quand elle vous quitte, et qu'il lui est arrivé de pleurer!

CRÉCY, important. — Oui... c'est la détente..., la retombée sur la terre!

HERMINE. — Moi, à votre place, je ferais très attention à ça. Je n'abandonnerais pas Viviane sans transition.

CRÉCY. — Quelle transition voulez-vous que je trouve?

HERMINE. — Cela vous regarde! Mais, après une mélodie, il y a toujours un accord de résolution.

CRÉCY. — Wagner ne résolvait pas... et c'est la mélodie continue.

HERMINE. — Wagner résolvait très bien. Chez lui, ça dure plus longtemps que chez les autres, mais il y a une fin tout de même.

CRÉCY. — Qu'elle vienne alors le plus tard possible. On a bien le temps! .. Tant que la mélodie dure, elle dure! Et c'est cela de gagné!

HERMINE. — Et si on vous lâche en route!

CRÉCY, incrédule. — Oh!... oh!...

HERMINE. — Ça s'est vu.

CRÉCY, prétentieux. — Nous communions entièrement, Mme Ritouret et moi.

HERMINE. — Voulez-vous que je vous dise? Vous flattez certains côtés de sa petite nature sentimentale et rêveuse... Mais qui vous dit qu'elle n'en ait pas d'autres... moins éthérés ?

CRÉCY, souriant. — Elle?... mais non.

HERMINE. — Comment « mais non »? Mais si!

CRÉCY. — Je n'ai jamais remarqué ces côtés-là!

HERMINE, ironique. — Et je suis sûre que vous avez la prétention de vous y connaître en femmes!

CRÉCY. — J'avoue que j'ai été frappé surtout par le caractère un peu mystique...

HERMINE, agacée. — Mais oui, parbleu! ça n'empêche rien, cela. (Hypocritement.) Au reste, tant mieux, car avouez que je jouais gros jeu en favorisant l'amitié très charmante qui devait naître entre vous. C'est toujours très dangereux, n'est-ce pas, ces amitiés-là entre un homme fort séduisant comme vous... (Crécy s'incline) et une femme aussi exquise que Viviane.

CRÉCY, protestant avec cérémonie. — Oh!... Chez vous! Auriez-vous pu me croire capable!...

HERMINE, à part. — L'imbécile!...

CRÉCY. — Eh bien... cela tient-il justement à la hauteur des spéculations où nous occupions nos pensées, mais jamais je n'ai précisé, dans les sentiments que m'inspire Mme Ritouret, un désir assez vif...

HERMINE, avec humeur. — Vous êtes difficile, vous! Vous n'avez donc pas remarqué qu'elle était exquise!...

CRÉCY, mollement. — D'accord!... d'accord!...

HERMINE. — Et faite!... c'est une petite statuette vivante, cette femme-là! c'est la perfection!... Et dans ses yeux qui sont si intelligents...

CRÉCY. — Oh!... très intelligents, cela est vrai.

HERMINE, avec vivacité. — Eh bien, ils ne sont pas seulement intelligents, mon ami... ils sont très tendres. Avez-vous remarqué qu'ils sont très tendres, ses yeux? Non! vous n'avez pas remarqué ça, vous?...

CRÉCY. — Peut-être... oui...

HERMINE, à part. — Alizon a raison. Il est ridicule, cet animal-là! (Haut.) Et son sourire?

CRÉCY, rêveur. — Oui... elle a un sourire séraphique!

HERMINE, avec humeur. — Allons bon! séraphique, maintenant! Ah çà, pourquoi vous obstiner à ne voir qu'un ange dans Viviane? Il y a une femme aussi!

CRÉCY, mollement. — Peut-être!...

HERMINE, à part. — Il ne se réveille pas facilement. (Haut.) Et c'est bien malheureux que Viviane soit tombée sur un homme aussi occupé, si sottement ambitieux que son Ritouret de mari, parce qu'en voilà un qui ne connaît pas son bonheur!

CRÉCY. — Elle m'a dit ne l'avoir jamais aimé.

HERMINE, à part. — Piquons-le (Haut.) Ta! ta! ta!... Elle l'a beaucoup aimé, au contraire.

CRÉCY. — Allons donc?

HERMINE. — Et comment voulez-vous qu'il en soit autrement? Voilà une très jolie femme, bien portante, bien vivante, qui ne demande qu'à ce qu'on lui donne ce qui lui est dû...

CRÉCY, réfléchissant. — C'est très drôle... je ne croyais pas du tout Mme Ritouret préoccupée...

HERMINE. — Parbleu! c'est une femme très bien élevée, mon

cher ami, et ce n'est pas à vous qu'elle irait dire ce qu'à peine deux femmes se laissent deviner...

CRÉCY. — Et son mari l'a-t-il aimée?

HERMINE. — Au commencement, beaucoup!

CRÉCY. — Ah!

HERMINE. — Mais beaucoup, vous entendez. (*A part.*) Dire que ça n'est peut-être pas vrai, ce que je dis là!... (*Haut.*) Depuis, il a été absorbé par la politique! Tant pis pour lui, parce qu'un jour ou l'autre...

CRÉCY. — Quoi?... que voulez-vous dire?

HERMINE. — Eh bien, un jour ou l'autre, elle rendra quelqu'un très amoureux... et alors...

CRÉCY. — Mais non! Mme Ritouret a l'âme très haut placée...

HERMINE. — Ça n'a aucun rapport!

CRÉCY. — Elle ne cédera pas au premier venu...

HERMINE. — Qu'est-ce que ça fait qu'il soit le premier, pourvu qu'il vienne...

CRÉCY, *avec un geste de dégoût.* — Oh!... l'abandon banal de soi! cet oubli de toute harmonie! le consentement veule, fait de faiblesse, cette gesticulation ridicule...

HERMINE, *en colère.* — Comment!... qui vous parle de banalité, de veulerie ou de faiblesse? Il y a des actes vigoureux, de belles poussées de volonté vers un but précis qui sont splendides! Et puisque nous parlons de Viviane, je suis certaine que, si elle aime l'eurythmie de vos communes pensées, tout de même, une action bien franche de temps en temps, la démonstration d'une activité, n'est pas pour lui déplaire.

CRÉCY. — Vous avez eu la preuve de cela?

HERMINE, *étourdiment.* — Il n'y a pas huit jours.

CRÉCY. — Ici?

HERMINE. — Ici-même.

CRÉCY. — Mais nous nous sommes quittés à peine, Mme Ritouret, et moi.

HERMINE, *toujours en colère.* — Avec ça qu'il faut longtemps!

CRÉCY, *commençant à s'agiter.* — Pour quoi faire?

HERMINE. — Mais pour rien faire! Est-ce que je sais, moi? Vous me posez une foule de questions!...

CRÉCY. — C'est vous qui me dites qu'ici-même, il n'y a pas huit jours...

HERMINE, *avec humeur.* — Eh bien, mettez que je n'ai rien dit.

Mais voulez-vous que je vous conte une histoire? Eh bien, j'ai connu autrefois, — vous entendez : autrefois, — une femme charmante, qui semblait très détachée de tout ce que la vie a d'un peu trop réel, de trop brutal...

CRÉCY, *les yeux vagues.* — Les réalisations sont toujours si vulgaires!...

HERMINE. — Un beau jour, un inconnu est arrivé. Il l'a trouvée très à son goût et, sans lui faire de grands discours, il le lui a prouvé... puis il est parti. On ne l'a plus revu.

CRÉCY, *convaincu.* — Oh!... la malheureuse!

HERMINE. — Elle ne s'est pas plainte si fort!...

CRÉCY. — Comment! elle n'était pas soulevée de honte et de révolte?

HERMINE. — Elle acceptait le fait accompli, ce qui était encore le plus sage, et comme elle n'y était pour rien...

CRÉCY. — Bah!... pour rien, pour rien!... on crie, on appelle!...

HERMINE. — Quelquefois, on ne peut pas.

CRÉCY. — Alors c'est un viol..., je n'y crois plus.

HERMINE. — Ça arrive cependant encore.

CRÉCY. — Dans les feuilletons.

HERMINE, *qui s'énerve.* — Mais dans la vie aussi!

CRÉCY, *l'œil profond.* — Du reste, un viol, ce n'est pas laid... un viol, ça ne me déplaît pas... ce n'est pas banal...

HERMINE, *naïvement.* — C'est même très esthétique!

CRÉCY, *rêveur.* — Oui... en y songeant,... il y a là une fougue, une ampleur de manifestation. Je n'ai jamais connu de femme à qui pareille aventure soit arrivée.

HERMINE, *à part.* — Il n'a pas compris... Je n'ai pas été assez claire. (*Haut.*) Mais si, justement, vous en connaissez une.

CRÉCY. — Moi?... mais non.

HERMINE. — Seulement elle ne vous l'a pas dit.

CRÉCY, *vivement.* — Qui est-ce?

HERMINE, *protestant.* — Oh!... mon ami!... jamais de noms!

CRÉCY. — J'aurais pourtant une grande curiosité à savoir...

HERMINE, *à part.* — Tiens! tiens!... est-ce que cette idée de viol!... Il est assez détraqué pour ça...

CRÉCY, *insistant.* — Je la connais beaucoup?

HERMINE. — Beaucoup.

CRÉCY. — Depuis longtemps?

HERMINE. — Non; pas trop! Mais voilà assez d'indiscrétions!

Contentez-vous de savoir qu'il n'y a pas que dans les feuilletons que ça se passe et que, ces jours-ci...

Crécy, l'interrompant. — Tout à l'heure, vous m'avez dit que c'était autrefois,... il y a longtemps.

Hermine, jouant la surprise. — Je vous ai dit cela ?

Crécy, commençant à s'agiter. — Parfaitement... vous m'avez dit que vous aviez connu autrefois une femme...

Hermine. — Ah!... oui... c'était une autre!

Crécy. — Vous connaissez donc toutes les femmes qui ont été violées?

Hermine, riant. — C'est une spécialité.

Crécy, préoccupé. — Sérieusement... il me semble que je comprends ce que vous voulez me dire...

Hermine, à part. — Tiens!... tiens!...

Crécy, un peu nerveux. — Voyons... est-ce qu'il ne s'agirait pas justement de Mme Ritouret?...

Hermine. — Oh!... je n'ai pas dit...

Crécy, avec force. — Je vous assure que je comprends maintenant!...

Hermine, à part. — Le voilà réveillé... je savais bien...

Crécy, lui prenant les poignets avec violence. — C'est Viviane, n'est-ce pas?... Dites... dites-moi...

Hermine. — Je ne dis rien. Je dis seulement que vous ne faites pas assez attention au bonheur qu'on vous met dans la main et qu'il y en a qui peuvent vous le chiper. Sur ce... bonsoir!... (Mais elle ne s'en va pas et guette Crécy du coin de l'œil.)

Crécy, concentré. — Violée!... oh!...

Hermine, à part. — Diable!... il ne faudrait pourtant pas qu'il veuille tout massacrer!...

Crécy. — Oh!... l'assouvissement d'une brute sur un être sans défense!... la victime pantelante, toute brûlante encore de l'étreinte abominable!...

Hermine, qui a un peu peur. — Mon ami, n'exagérons rien...

Crécy, avec violence. — Quoi?... Elle n'a pas été violée ?

Hermine. — Une tentative un peu brutale, peut être...

Crécy, l'œil animé et impérieux. — Non! non!... Pas une tentative!... Le fait, le fait accompli! Le viol!... je veux le viol!... je veux... vous entendez, je veux!...

Hermine, à part. — Ça y est!... Ces sentimentaux-là, il n'y a encore que les abominations qui les excitent!... Maintenant je n'ai plus peur qu'il tue personne.

Crécy, concentré. — Et cette idée de la souillure!...

Hermine, à part. — C'est bien cela!... Le voilà sur l'obstacle. Cette fois, il va sauter!

Crécy, le regard flambant. — Où est-elle?

Hermine. — Mais je ne sais pas, mon ami...

Crécy, avec un ton de commandement. — Où est-elle?

Hermine. — Mais... dans sa chambre sans doute...

Crécy, criant. — Dans sa chambre!.. (Il se précipite vers le château en murmurant des phrases incohérentes parmi lesquelles on distingue : « Violée. . pantelante... souillure. »)

Hermine, seule. le regardant courir. — Il n'y a pas à dire... il a pris feu! Mais j'ai dû employer les grands moyens! Je devais bien cela à Alizon... C'est cette pauvre petite Viviane qui ne va pas savoir d'où ça lui tombe! Bah! ils s'expliqueront après... l'obstacle sera franchi... et je suis sûre qu'ils seront si contents!

X

ENCORE UNE BONNE ACTION

Dans le cabinet de toilette d'Hermine de Réserve, Hermine est aux mains de sa femme de chambre, Marinette, petite brune accorte et vive qu'elle a prise à son service jeune fille et qu'elle a mariée au père Pourliche, le portier du château, brave homme, fidèle, honnête et dévoué, dont le seul défaut, pour sa femme, est d'avoir vingt-cinq ans de plus qu'elle. Marinette est en train de peigner Mme de Réserve.

Hermine, un peu nerveuse. — Marinette, tu n'en finis pas de me démêler!

Marinette. — Je vais avoir fini, Madame.

Hermine. — Tu as le coup de brosse mou, mon enfant, ce matin...

Marinette, flatteuse. — Je crois que les cheveux de Madame deviennent plus épais tous les jours; j'ai plus de mal.

Hermine, qui la voit dans la grande glace en face d'elle. — Du reste, tu es toute pâle et tu parais très fatiguée. Si tu es souffrante, dis-le; tu te reposeras aujourd'hui.

Marinette. — Madame est bien bonne, comme à son ordinaire; mais je ne suis pas malade.

Hermine. — Si on regarde tes yeux, ils sont assez luisants pour

qu'en effet on ne te croie pas malade; mais tu es tout de même très pâle.

MARINETTE. — Ce n'est rien, Madame. Madame veut-elle me passer ses épingles ?

Mme de Réserve lui passe des épingles; mais Marinette, faisant un pas vers une console toute proche pour y prendre un peigne, butte et manque de tomber.

HERMINE. — Eh bien !... qu'est-ce qui t'arrive? Ah ça, mais tu ne tiens plus debout, maintenant.

MARINETTE, avouant. — Je suis peut-être un peu fatiguée, Madame.

HERMINE. — Ça se voit. Et pourquoi es-tu fatiguée, petite ?

MARINETTE. — Je n'ai peut-être pas bien dormi.

HERMINE. — Ce n'est pourtant pas Pourliche qui doit t'empêcher de te reposer, le brave homme !

MARINETTE, avec un demi-sourire des lèvres, mais un franc rire dans les yeux. — Oh ! lui, il ronfle toute la nuit; un coup de canon ne le réveillerait pas !

HERMINE. — Alors... tu as des insomnies toute seule?... Tu devrais avoir honte, à ton âge! A ton âge on dort les poings fermés.

MARINETTE. — J'ai eu très mal à la tête, et je me suis levée.

HERMINE. — On ouvre la fenêtre, on aspire l'air frais pendant cinq minutes et ça passe.

MARINETTE. — C'est ce que j'ai fait, madame.

HERMINE. — Et ça a continué ?

MARINETTE. — Non, Madame ; mais je n'ai pas pu me rendormir tout de suite, parce que...

HERMINE. — Quoi donc?

MARINETTE. — Je ne sais pas si je dois dire à Madame...

HERMINE. — Comment, tu ne sais pas si tu dois me dire!... Mais à qui dirais-tu ?

MARINETTE. — Eh bien, Madame, parce que, en ouvrant la fenêtre, j'avais eu très peur et j'étais très émotionnée.

HERMINE. — Allons donc ! Et de quoi, grands dieux ?...

MARINETTE. — Parce que j'avais vu des ombres dans le parc.

HERMINE, intriguée. — Des ombres... quelles ombres ?

MARINETTE. — Ah !... ça, Madame, je ne sais pas.

HERMINE. — Mais où ça, des ombres ?

MARINETTE. — Madame sait bien. Où nous habitons, près de la grille, au bout du parc, il y a tout de suite, à gauche, la pelouse qui monte jusqu'au petit bois... Eh bien, les ombres se promenaient tout le long du petit bois... on les voyait bien, puisqu'il y

avait de la lune et que ça les faisait toutes blanches sur le fond noir des arbres. Ah ! mais oui, j'ai eu peur !

HERMINE, très intéressée. — Quelle heure était-il ?

MARINETTE. — Il était une heure, peut-être !

HERMINE. — Mais qui étaient ces ombres ?

MARINETTE, protestant. — Oh !... Madame, je n'ai pas reconnu !

HERMINE, à part. — Sûrement c'était Crécy et Viviane. Je suis très inquiète. Depuis l'autre jour où Crécy s'est précipité avec tant de fougue, ils ne se regardent plus. (Haut) Et qu'est-ce qu'elles faisaient, les ombres ?

MARINETTE. — Elles se promenaient.

HERMINE. — Comment ?

MARINETTE. — Elles se tenaient par la taille.

HERMINE. — Ah !... Et c'est tout ?

MARINETTE, encouragée. — Je crois bien qu'elles s'embrassaient même, de temps en temps, les deux ombres.

HERMINE, riant. — Mais dis-moi donc ça ! Tu me fais le plus grand plaisir.

MARINETTE. — Je craignais que Madame ne me gronde parce que j'avais vu ce que, peut-être, je n'aurais pas dû voir.

HERMINE, riant. —Mais non ! Et c'est de voir ça que tu as eu si peur ?

MARINETTE, prenant de l'assurance. — J'ai eu peur d'abord, et puis après je n'ai plus eu peur. Et puis, après, j'ai même bien ri !

HERMINE. — Qu'est-ce qui s'est donc passé ?...

MARINETTE. — Il ne s'est rien passé ; seulement, c'est *elle* qui disait tout le temps : « Je ne vous reconnais plus ! Vous ne me dites plus de vers, et au lieu d'aller nous baigner dans les rayons de la lune... » C'est drôle de se baigner là-dedans, mais c'est comme ça qu'elle disait, elle.

HERMINE, impatiente. — Et après ?

MARINETTE. — Eh bien, elle disait : « ... Au lieu d'aller nous baigner dans la lune, vous m'emmenez, maintenant, au plus épais du bois. » Alors, *lui*, il lui répondait que ça lui était bien égal, les vers, et la lune, et le reste, et qu'il s'en était trop occupé, puisque pendant qu'il rêvait à tout ça, on était venu la lui prendre... Ça, j'ai pas bien compris.

HERMINE. — Et alors ?

MARINETTE. — Alors, elle répondait que c'était très heureux, car c'était justement pour ça qu'il s'était décidé. Et elle riait. Et puis, lui, il voulait qu'elle lui donne des détails.

HERMINE. — Et elle en donnait ?

MARINETTE. — Je n'ai pas bien entendu, à ce moment-là.

HERMINE. — Et ensuite ?

MARINETTE. — Ensuite, au lieu de descendre la pelouse, ils sont entrés dans le petit bois.

HERMINE, à elle-même, mais tout haut. — Enfin ! les voilà heureux!

MARINETTE, avec malice. — Ils en avaient l'air, Madame.

HERMINE, qui réfléchit tout d'un coup. — Ah ça ! mais, dis donc, Marnette, si tes deux ombres étaient près du petit bois, comment se fait-il que tu aies entendu si bien ce qu'ils se disaient de la fenêtre... c'est très loin, en somme, et ils ne devaient pas parler très haut.

MARINETTE, se trouble, hésite et ne répond pas.

HERMINE. — Eh bien... veux-tu me répondre ?

MARINETTE, avec hésitation. — Mais Madame, ce n'est pas si loin... et puis, la nuit, quand rien ne remue, par les nuits très chaudes...

HERMINE, repartie à ses idées : à part. — J'ai bien manœuvré ! Mais, m'a-t-il forcé à aller loin, ce Crécy !... C'est parce que je lui ai raconté l'histoire du viol, que ça l'a décidé. (Haut.) Et tu ne me disais rien, toi ?...

MARINETTE. — Je n'osais pas...

HERMINE. — Tu avais tort. Je dois savoir tout ce qui se passe chez moi, et c'est ton devoir de me le dire.

MARINETTE. — Eh bien... alors...

HERMINE. — Quoi ?... tu sais autre chose !...

MARINETTE. — Oui, Madame ; mais cette fois j'ai reconnu qui c'était...

HERMINE. — Encore des ombres, d'autres ombres dans le parc ?

MARINETTE. — Oh ! non, pas dans le parc ; au château.

HERMINE. — Veux tu me faire croire que le château est hanté ?

MARINETTE. — En passant sous les fenêtres du château...

HERMINE. — Cette nuit ?

MARINETTE. — Cette nuit, oui, Madame ; eh bien, j'ai entendu soupirer au-dessus de ma tête ; alors j'ai levé les yeux et j'ai vu, accoudés à la fenêtre de la chambre de... (Elle s'arrête.)

HERMINE, impatiente. — De qui ?...

MARINETTE. — C'est que Madame va ne pas être contente, si je lui dis un nom...

HERMINE. — Veux-tu bien te dépêcher, au contraire !...

MARINETTE, en confidence. — Alors, à la fenêtre de Mme de Crécy, il y avait Mme de Crécy en peignoir blanc.

Hermine. — Et puis ?...

Marinette. — Et puis... une autre personne, un monsieur !

Hermine, *impatiente* — J'entends bien ; mais quel monsieur ?

Marinette. — Ah ! dame, Madame, je ne sais pas au juste.

Heemnri, *qui la bouscule*. —Mais tu viens de me dire que tu avais reconnu ces deux-là.

Marinette. — Je ne suis pas très sûre. Ce dont je puis assurer Madame, c'est que ce n'était pas M. de Crécy, puisque, lui, il faisait une des deux ombres du petit bois.

Hermine, *sévère*. — Ah ça ! qu'est-ce que ça veut dire ? Tout à l'heure tu m'assures n'avoir pas reconnu les ombres du petit bois, et maintenant !... Pourquoi mens-tu ?

Marinette. — Vous comprenez... c'est des amis à Madame !...

Hermine. — Justement ! ça m'intéresse. Alors, le monsieur de la fenêtre... tu ne sais pas ?

Marinette. — Je crois que c'est M. de Bollène...

Hermine, *avec un sourire*. — Moi aussi.

Marinette, *riant*. — Ah ! si Madame sait, alors...

Hermine, *sévère*. — Qu'est-ce que je sais !... Je ne sais rien !.. Continue.

Marinette. — Mais j'ai fini.

Hermine. — Qu'est-ce qu'ils faisaient à cette fenêtre ?

Marinette. — Rien, Madame. Ils s'embrassaient.

Hermine. — Tu appelles ça rien, toi ? Et qu'est-ce qu'ils disaient ?

Marinette. — Ils ne disaient rien.

Hermine. — Ni l'un ni l'autre ?

Marinette. — Ils ne disaient rien.

Hermine, *à elle-même*. — Alors, les destinées sont accomplies ! S'ils se sont décidés à ne plus jacasser tous les deux, à ne plus dire de bêtises...

Marinette, *qui termine la coiffure de Mme de Réserve*.— Madame veut-elle me donner ses petits peignes !... Madame ne m'en veut pas de ce que je lui ai raconté ?...

Hermine, *épanouie*. — Je suis très contente de savoir tout cela.

Marinette. — Madame ne dira pas que c'est moi...

Hermine. — Es-tu folle ?... Crois-tu que je vais leur faire des eproches ?

Marinette. — Oh ! Madame, chacun est bien libre, n'est-ce pas ?

Hermine est presque coiffée ; el sourit, heureuse ; mais tout à coup elle semble fra ée d'une pensée.

HERMINE. — Dis donc, Ma inette... il y a une chose que je ne m'explique pas bien... Tu es donc sortie de chez toi pour avoir vu ce qui se passait aux fenêtres du château...

MARINETTE, devenant toute rouge. — Mais, Madame...

HERMINE. — Quoi?... Tu me dis qu'ayant mal à la tête tu as ouvert ta fenêtre et que tu as aperçu deux ombres... là, c'est simple ; le petit bois est devant tes yeux. Je suis bien un peu étonnée tout de même que tu aies pu entendre ce qu'elles disaient, ces deux ombres...

MARINETTE, troublée. — J'ai déjà expliqué...

HERMINE. — Enfin... soit ! Mais le château, tu en es fort loin. Ta maison est à l'entrée du parc, près de la grille ; et il est impossible de voir la façade du château : il y a trop d'arbres... tu es donc allée te promener ?...

MARINETTE, de plus en plus troublée. — Oui, Madame...

HERMINE. — Mais pourquoi es-tu venue sous nos fenêtres?...

MARINETTE, vivement. — Ce n'est pas pour espionner...

HERMINE, réfléchissant. — Et puis... comment as-tu osé venir de chez toi ici, sachant qu'il y avait du monde dans le parc, puisque tu avais vu deux ombres s'y promener ?...

MARINETTE. — C'est en revenant que j'ai vu les deux ombres... et, puisque j'ai avoué à Madame que j'étais sortie, c'est parce que je suis passée près des deux ombres que j'ai entendu ce qu'elles disaient.

HERMINE, sévère. — Marinette, tu ne dis que des mensonges !...

MARINETTE, protestant. — Oh ! Madame !...

HERMINE, sévère. — Qu'est-ce que tu faisais dans le parc à une heure du matin ?...

MARINETTE, qui commence à pleurer. — Madame ! Madame ! ne me grondez pas !...

HERMINE. — Je veux que tu me dises la vérité !...

MARINETTE, en larmes. — Ah ! j'ai eu tort de parler !

HERMINE. très sévère. — Qui es-tu allée retrouver ? petite malheureuse !...

MARINETTE, pleurant. — J'ai eu tort de parler ! Je voyais Madame rire de ce que je disais...

HERMINE. — Veux-tu bien me répondre ? Qui es-tu allée retrouver ? Un domestique, au moins ?...

MARINETTE, pleurant, mais avec énergie. — Non, Madame, pas un domestique... jamais un domestique!...

HERMINE. — Enfin, ça n'est pas un de mes invités, pourtant, puisque les deux hommes qui sont ici, tu me dis toi-même que tu les as vus occupés...

MARINETTE, en larmes. — Ce n'est pas chez Madame...

HERMINE. — Pas ici !... Mais où,alors ?...

MARINETTE, sanglotant. — Dans le champ de luzerne, au tournant de la route, dehors...

HERMINE. — Je ne te demande pas où, je te demande qui...

MARINETTE, en larmes. — Valentin.

HERMINE. — Qu'est-ce que c'est que ça ?

MARINETTE. — C'est un jardinier du bourg. C'est un très bon jardinier... il vient dans le champ de luzerne... et alors, j'ai été le trouver dans le champ de luzerne...

HERMINE. — C'est trop fort ! Et Pourliche, pendant ce temps-là, qu'est-ce que tu en fais ?...

MARINETTE, la voix entrecoupée. — Il dort, Madame... il ne se réveille jamais, jamais !...

HERMINE, qui regarde Marinette. — Pauvre petite ! Il ne se réveille jamais ?...

MARINETTE, en larmes. — Jamais, Madame.

HERMINE. — Et Valentin ?

MARINETTE, éclatant en sanglots. — Ah !... si Madame savait !...

HERMINE. — Quoi ?... si je savais quoi ?...

MARINETTE. — Il est si beau !... il est si beau !...

HERMINE. — Il est si beau que ça ?... Quel âge a-t-il ?

MARINETTE. — Vingt-sept ans, Madame !...

HERMINE, sévère. — Et c'est souvent que tu vas te promener dans le champ de luzerne, la nuit ?...

MARINETTE. — Ça fait seulement la troisième fois...

HERMINE. — Et le jour... la nuit, plutôt,où Pourliche se réveillera...

MARINETTE. — Ah !... il n'y a pas de danger, pour ça!... j'en suis sûre et certaine !

HERMINE, gravement. — Et moi, je n'en suis pas si certaine. Et je ne veux pas de ces promenades nocturnes.

MARINETTE, pleurant à chaudes larmes. — Si Madame savait combien j'aime Valentin !

HERMINE. — Oui, oui... et puis on te verra, on te suivra et il y

aura un scandale... Pourliche viendra me trouver et ça fera des histoires à n'en plus finir !...

MARINETTE. — Mon Dieu! que je suis malheureuse !...

HERMINE, attendrie. — Veux-tu ne pas pleurer comme ça...

MARINETTE. — Si je ne dois plus voir Valentin, j'aime mieux mourir !...

HERMINE, à elle-même. — Dire que voilà encore un ménage qui ne va pas !... Et puis ce vieil imbécile de Pourliche, aussi, qui dort tout le temps !... C'est bien fait pour lui !

MARINETTE, qui voit que Mme de Réserve n'est pas trop fâchée. — Il faut que Madame me sauve !...

HERMINE, sévère. — Vas-tu pas vouloir que je t'aide ?... Tu en as un toupet, toi !... Regarde-moi. Est-ce que je n'aime pas mon mari ? Est-ce que je songe à le tromper ?...

MARINETTE. — Oh ! Madame est une sainte ! Mais aussi Monsieur est si joli !...

HERMINE éclate de rire. — Ah bah !... « Monsieur est si joli ?... »

MARINETTE, se précipitant sur les mains de Mme de Réserve. — Ah !... vous n'êtes pas fâchée !...

HERMINE, affectant d'être sévère. — Si fait, Madame Pourliche... et je ne sais qui me tient... Mais je ne veux pas abuser de cette confession ! Seulement j'entends que de pareils faits ne se renouvellent plus ! (Marinette se remet à pleurer.) Une honnête femme est une honnête femme !... et ne court pas, la nuit, les champs de luzerne. Voyons... ce Valentin... c'est un jardinier ?...

MARINETTE, enthousiaste. — Oh !... Et puis, qui sait si bien son métier, Madame !...

HERMINE. — Tant que ça ?...

MARINETTE. — Il inventerait des fleurs nouvelles !...

HERMINE, songeant tout haut. — J'en ai besoin d'un ici... j'ai envie de le prendre à mon service.

MARINETTE, dans un cri. — Madame ferait ça ?...

HERMINE. — Envoie-le-moi tantôt.

MARINETTE, heureuse, agitée, toute rouge. — Il fera une rose nouvelle pour Madame, une rose comme il n'y en a pas... et on la baptisera du nom de Madame !...

HERMINE. — Bien !... bien !... et maintenant, va t'en !...

MARINETTE, pénétrée. — On mourrait pour Madame, sans regret...

HERMINE. — Veux-tu te sauver ?...

MARINETTE se sauve, très légère, en répétant. — Sans regret, sans regret !

Hermine, *seule*. — Ouf !... Ça va être la maison du bonheur !... Quand mon mari va voir cela !... Dire qu'il ne sera pas ici avant six jours !... Ce que le temps va me paraître long, toute seule !...

XI

LA MAISON DU BONHEUR

Le château de « La Farlède » est en fête. Jacques de Réserve est revenu le matin même. En passant par Paris il a ramené Ritouret, le mari de Viviane. Il est trois heures de l'après-midi. Il fait une journée splendide. On a déjeuné longuement, et, maintenant, on prend le café, servi dans le grand salon. Mme de Réserve a autorisé le cigare. Chacun s'est installé à sa convenance : Crécy auprès de Viviane, Bollène auprès d'Alizon, Mme de Réserve va et vient parmi ses hôtes. Ritouret est appuyé à la cheminée.

Jacques de Réserve, *à Alizon*. — Voulez-vous fumer?

Alizon. — Volontiers ! (*Jacques attire devant elle une table où se trouvent des boîtes de cigares et de cigarettes, des cendriers et une petite lampe d'argent qui brûle.*) Merci ! Et maintenant, une motion ! Que Réserve et Hermine nous laissent et aillent se promener où ils voudront.

Hermine. — Qu'est-ce que tu veux dire?

Alizon. — Je veux dire que ton mari est arrivé ce matin, que tu l'as à peine vu, et que vous devez avoir besoin de vous trouver tout seuls pour vous raconter un tas d'histoires !

Hermine. — Oh !... maintenant, Jacques est là, je le vois ; je suis sûre qu'il est bien avec nous... je ne suis plus si impatiente.

Bollène, *à Jacques*. — Réserve, nous te mettons à l'amende si tu quittes ta femme un seul instant !

Jacques. — Vous n'aurez pas cette peine, je ne la quitterai pas ! (*Il s'approche d'Hermine qui vient de s'installer dans un fauteuil.*) Seulement, à l'amende aussi, Ritouret, qui est revenu en même temps que moi !

Hermine, *tirant Jacques par sa manche, et tout bas*. — Tais-toi donc !... tu vas gaffer !...

Jacques. — Quoi ? (*Et comme, quand on a commencé à gaffer, il est fatal qu'on continue.*) Allons ! Ne pensez plus à la politique et allez vite faire la cour à votre femme.

Ritouret, sans trop se presser, va vers Viviane. Crécy, qui était auprès d'elle, sur un canapé, fait une grimace significative et se lève. Cependant, il vient s'appuyer derrière elle, sur le dossier du canapé, tandis que Ritouret prend sa place.

Crécy, *bas, mais assez haut pour que Viviane l'entende*. — Il en a de bonnes, cet animal de Jacques !

Viviane, pour le consoler, étend son bras sur le dossier du canapé, laissant tomber main négligemment de façon que Crécy, invisible pour le mari, puisse s'en emparer, ce qu'il ne manque pas de faire.)

BOLLÈNE, bas, à Alizon — Vous direz ce que vous voudrez, quand nous serons rentrés à Paris, nous serons bien mieux qu'ici. Vous viendrez me voir tous les jours, dites ?

ALIZON, bas. — Prenez garde!... Réserve nous regarde !... (Bollène murmure un motif bien connu de Boïeldieu.) Vous ne serez jamais sérieux !

BOLLÈNE. — Autant y renoncer tout de suite, hein ?

VIVIANE, très aimable, à son mari. — Et, alors... tu es content de ta campagne politique ?

RITOURET, à Viviane. — J'en suis enchanté. (Il élève la voix, prend de l'importance et s'adresse à tout le monde.) Quand le ministère m'a vu aussi résolu à le serrer de près, et décidé à une interpellation sur l'incident de Toulouse...

BOLLÈNE, bas, à Alizon. — Voilà Ritouret parti ! Qu'on le nomme donc ministre et qu'il nous laisse tranquilles !

ALIZON, bas, à Bollène. — Eloignez-vous donc !... on va nous voir !

RITOURET, pris à son improvisation, se lève et retourne s'appuyer à la cheminée, d'où il domine mieux son public. — Le ministère a eu peur. Il a essayé de faire une concentration avec l'union républicaine et la gauche radicale. C'est là que je l'attendais !

CRÉCY, enchanté du départ de Ritouret, vient se placer de nouveau auprès de Viviane. — Enfin, il est parti !

VIVIANE, bas, à Crécy. — Ecoutez donc !...

CRÉCY, bas, à Viviane. — Je n'écouterai rien ! Il m'assomme !

RITOURET, orateur. — Je tenais les radicaux, qui ont besoin de moi... Je sais manier les groupes parce que je devine où est leur intérêt...

VIVIANE, intéressée. — Et puis, tu as une réelle action sur une assemblée parlementaire.

RITOURET. — Tu peux le dire !...

CRÉCY, bas à Viviane. — Voilà que vous l'admirez, maintenant ?

VIVIANE, bas, à Crécy. — Pauvre homme! je lui dois bien de l'écouter un peu ! Ça lui fait tant plaisir ! (A son mari.) Et alors, cette concentration ?...

RITOURET, avec un grand geste. — Ils n'ont pas pu !... j'étais là !

VIVIANE. — Bravo !... (Ce disant, comme elle sent un mouvement d'impatience chez Crécy, elle se rapproche un peu plus de lui.)

JACQUES, à sa femme, bas, pendant que Ritouret continue à expliquer la situation politique. — Remarque donc, Minon, comme Mme Ritouret a l'air de

s'intéresser à ce que nous raconte son mari ! Je n'en reviens pas... Avant mon départ...

HERMINE, bas à Jacques. — Mon œuvre ! je parie que cela va faire maintenant un ménage modèle !...

JACQUES, riant. — Ta recette, s'il te plaît ?

HERMINE. — Curieux !... je te la dirai.

JACQUES, allant vers Alizon. — Avez-vous battu des records remarquables pendant mon absence ?

ALIZON. — Parfaitement. Nous avons fait avant-hier 50 kilomètres en tandem avec M. de Bollène. (A Bollène.) N'est-ce pas?

BOLLÈNE, haut. — Exactement ! (Bas, à Alizon.) « Tandem » est-il le mot exact?

ALIZON, bas. à Bollène. et en manquant d'éclater de rire. — Voulez-vous vous taire ?

JACQUES. — Et Crécy, toujours l'irréconciliable ennemi de la bicyclette?

CRÉCY. — Mais non!... mais non!...

JACQUES. — Tiens!... mais quand je suis parti...

CRÉCY, avec un geste de sa jolie main blanche. — Oh!... je n'en ferai jamais moi-même! Mais c'est un sport qui amuse beaucoup ma femme, et je suis très heureux qu'elle prenne ce plaisir.

JACQUES, bas. à sa femme — Ah ça ! voyons!... mais ils se disputaient, autrefois, Crécy et Alizon, ça n'allait pas du tout... et les voilà tout miel!...

HERMINE, bas, à Jacques, ravie. — Mon œuvre!

ALIZON. — J'avoue que j'aime beaucoup pédaler! Mon mari, qui est un esprit supérieur et dont le sens artiste est si remarquable...

JACQUES, bas, à sa femme. — Je n'en reviens pas! C'est Alizon qui lui casse maintenant l'encensoir sur le nez!...

HERMINE, extasiée. — Ils sont si gentils, tous!

JACQUES, bas, à Hermine. — Sais-tu bien que si c'est toi qui raccommodes ainsi des ménages, tu es très précieuse...

HERMINE, à Jacques. — En as-tu douté!...

RITOURET, important. — A propos de bicyclette, le plus extraordinaire spectacle que j'aie vu de ma vie, ç'a été le président du conseil, l'autre matin, au Bois...

Pendant qu'il raconte son histoire, qui menace d'être longue, les groupes le lâchent.

BOLLÈNE, très près d'Alizon. — J'ai une idée de cabinet de toilette!...

ALIZON, bas. — J'espère bien que vous le renouvellerez com-

plètement, hein? Je n'aime pas me promener dans les souvenirs des autres.

Bollène, bas. — Parties, les autres!... oubliées, les autres!... Il n'y a plus que vous au monde!... Vous verrez... on ne s'ennuiera pas, tous les deux!

Alizon. — Vous me ferez rire?

Bollène. — Jusqu'à ce que vous soyez désarmée.

Alizon. — Et après aussi, dites... parce que vous savez me désarmer si vite, vous!...

Bollène, qui la regarde goulument. — Dieu! que vous êtes jolie, aujourd'hui.

Alizon. — Si vous me trouvez plus jolie aujourd'hui qu'hier, qu'est-ce que je vais devenir, mon Dieu!

Bollène. — Vous m'en direz des nouvelles demain!

Jacques, bas, à sa femme. — Je suis plongé dans l'étonnement! Voilà, là-bas, Bollène qui serre de si près Mme de Crécy qu'on dirait qu'il a de grands droits sur elle, et si Crécy n'était pas lui-même tellement occupé de Mme Ritouret, j'aurais peur qu'il s'aperçût de quelque chose... De sorte que je viens de constater, il n'y a qu'un instant, une harmonie inattendue dans le ménage Crécy et dans le ménage Ritouret et, en ce moment, j'ai une peur terrible que ces deux ménages-là soient fort menacés!

Hermine, bas à son mari. — Ils ne sont pas menacés le moins du monde! Tu as bien vu que Mme Ritouret admire son député de mari, que Crécy permet la bicyclette à Alizon, et qu'Alizon trouve que son mari est une intelligence d'élite.

Jacques, contemplant toujours les groupes. — Ce qui n'empêche pas ces dames de flirter avec un entrain!!

Hermine, pleine de sollicitude. — Est-ce qu'ils n'offrent pas un spectacle charmant?...

Marinette entre sur la pointe des pieds, très discrètement, et vient parler à Mme de Réserve qui l'écoute avec attention, approuve d'un geste de tête et dit : « Parfaitement, ça le dégourdira! » Marinette fait une gracieuse révérence et prononce : « Merci bien, Madame »; puis légère, l'air rayonnant, elle s'enfuit.

Jacques, à Hermine. — En a-t-elle une mine, cette fille! En voilà une qui me représente assez la joie de vivre! Qu'est-ce qu'elle te voulait?

Hermine. — Elle me demandait de l'autoriser à envoyer son mari jusqu'au village pour une commission. Valentin le remplacera.

Jacques. — Qui ça, Valentin?

Hermine. — Tu sais bien, ce nouveau jardinier que j'ai engagé pendant ton absence; je te l'ai montré tout à l'heure.

Jacques. — Eh bien, pourquoi ne la fait-il pas, la commission, Valentin? Il m'a l'air d'être vigoureux. Pourquoi éreinter le pauvre père Pourliche, qui est vieux, lui?

Hermine. — Bah! ça le distraira, Pourliche. Et puis, c'est les affaires de Marinette. Elle préfère que Valentin reste... ça la regarde!...

Jacques, qui réfléchit. — Diable!... mais est-ce que tu ne crains pas?...

Hermine, carrément. — Je ne crains rien du tout. Je suis très contente du service de Marinette, et si je peux lui faire plaisir...

Cependant, un domestique vient d'apporter le courrier et chacun s'est précipité sur sa correspondance. Ritouret, lui, a empoigné les journaux dont il a fait sauter la bande et qu'il dévore dans un coin.

Hermine, tendrement, à Jacques. — Il n'y a pas de lettre pour moi aujourd'hui; mais qui est-ce qui va me dire ce que je lisais tous les jours?

Jacques, tendrement, à Hermine. — Moi, mon petit Minon, je te le dirai!

Bollène, qui se lève. — Madame de Crécy, voulez-vous que nous essayons de battre le record des cinquante kilomètres, aujourd'hui?

Alizon. — Je ne demande pas mieux. Êtes-vous en forme?

Bollène. — Vous allez voir ça, si je suis en forme!

Alizon, à son mari. — Vous ne voyez pas d'inconvénient?

Crécy, à Alizon. — Je vous en prie, chère amie, tout ce qui vous plaira!...

Bollène et Alizon s'esquivent.

Viviane, à Crécy. — Quel est ce petit volume à couverture violette que vous venez de recevoir?...

Crécy, à Viviane. — Les poésies de Francis Viellé-Griffin.

Viviane. — C'est bien?

Crécy. — Étonnant! Voulez-vous que je vous en lise?...

Viviane, bas. — Il y a bien longtemps que vous ne m'avez lu des vers!

Crécy, bas. — Oui... vous savez bien pourquoi, nous n'avons pas eu le temps. Le regrettez-vous?

Viviane, gentille. — Non. Mais nous pouvons reprendre nos études, tout de même.

CRÉCY, bas. — Nous serions mieux au fond du parc, sous les arbres, dans ce petit coin... vous savez bien!

VIVIANE. — Et mon mari qui est revenu!

RITOURET, brusquement, froisse un journal et s'écrie: Les imbéciles! Non, mais ils se figurent donc que je suis aussi bête qu'eux!...

JACQUES, à Ritouret. — Qu'avez-vous, cher ami?...

RITOURET. — Toujours à propos de cet incident de Toulouse!... Ils ne se doutent pas que je suis armé... jusqu'aux dents!... Je vais rédiger une note! (Il s'en va en emportant les journaux.) Jusqu'aux dents!... (Il disparaît.)

CRÉCY, à Viviane. — Puisqu'il est si armé que ça, votre mari, je ne vois plus ce qui nous empêcherait...

VIVIANE. — D'autant que quand il rédige une note!... il en a bien pour jusqu'au dîner.

Et tous les deux, emportant le précieux volume à couverture violette, disparaissent par le perron.

JACQUES, resté seul avec Hermine. Et — nous?

HERMINE. — Nous allons pouvoir nous embrasser, enfin!

JACQUES. — Oui.., mais ils ne nous ont pas invités, nos hôtes, à partager leurs petites distractions...

HERMINE. — C'est pour nous laisser seuls. Ils comprennent bien qu'aujourd'hui... c'est presque un devoir pour eux!

JACQUES. — Veux-tu que je te dise?... Je crois, moi, qu'ils n'ont pas pensé du tout à nous; et ce qu'ils font, aujourd'hui, ça m'a tout l'air d'une habitude prise... Viviane et Crécy d'un côté, cet animal de Bollène et ton amie Alizon d'un autre...

HERMINE. — Qu'est-ce que ça nous fait?.. Embrasse-moi donc!..

JACQUES, préoccupé. — Comment, ce que ça nous fait!... Et s'il y a un scandale, tu crois que ce sera agréable pour nous?...

HERMINE. — Il n'y en aura pas. Tout cela est très bien arrangé

JACQUES. — Alors... c'est vrai?... je ne me trompe pas?... Crécy et Viviane...

HERMINE. — Alizon et ce mauvais sujet de Bollène... parfaitement!...

JACQUES. — Et tu n'as pas pu, toi, empêcher ça?...

HERMINE. — Pourquoi donc?...

JACQUES. — Comment, pourquoi? Parce que ça s'est passé ici, chez toi; que tu peux en être considérée, jusqu'à un certain point, comme responsable...

HERMINE, énergique. — Je le suis... et pas jusqu'à un certain point, je le suis tout à fait.

Jacques, scandalisé. — Oh!... Minon! Minon!... qu'est-ce que tu dis là?

Hermine. — Jacquot, écoute-moi. Tu te souviens bien, quand tu es parti... Alizon se disputait avec Crécy et ils étaient malheureux comme des pierres, tous les deux, de se sentir si mal mariés. Or, tu viens de constater qu'Alizon rayonne de joie et que Crécy s'intéresse bien plus à l'existence. Ils se font des compliments au lieu de se taquiner et ils ne songent plus à se plaindre de leur mariage...

Jacques. — C'est vrai!...

Hermine. — Viviane, maintenant! Pauvre charmant petit être, qui s'étiolait, mourait tout simplement...

Jacques. — Oh!... mourait!!

Hermine. — Les hommes ne voient rien... mourait de son abandon, je le répète, de ce trop-plein de tendresse qu'elle ne savait où placer. Regarde! Est-elle transformée, elle aussi?...

Jacques. — Soit, soit!... mais...

Hermine. — Et Bollène, qui, m'as-tu dit, s'embêtait tant à Paris, Regarde!

Jacques. — Et Ritouret?...

Hermine. — Puisqu'il sera ministre! Et tous ces gens-là, qui sont entrés ici tristes, désintéressés de tout, las, grognons, maussades, vois!... c'est une joie, une exaltation, une jeunesse!... Si tu savais le bonheur qu'ils me donnent, rien qu'à les regarder!

Jacques. — Chérie!...

Hermine, en confidence. — Et ça n'a pas été tout seul, va. J'ai même cru que ça allait rater, par deux fois!... Crécy pensait à autre chose et Alizon se refusait à être sérieuse... sans compter une alerte du côté de Viviane, un beau jour que notre voisin, le comte de Montlivron, est venu me demander *Cher Maître* pour une chienne laverack qu'il possède...

Jacques. — Ah bah!... une laverack?

Hermine. — Authentique, tout à fait de race; j'ai vu les papiers..., tu comprends, ce pauvre *Cher Maître* que je songeais justement à marier...

Jacques, souriant. — Lui aussi!...

Hermine. — J'aime voir les gens heureux... tu le sais bien...

Jacques, l'embrassant. — Alors, il ne faut pas te gronder pour cette grande faiblesse que tu as eue de fermer les yeux sur des intrigues... si coupables?...

HERMINE. — Il faut aimer, chéri, son prochain comme soi-même et lui souhaiter tout le bonheur qu'on a rencontré dans la vie. Je souffre tant que d'autres manquent de ce qui est nécessaire !

JACQUES, riant. — Nécessaire... les baisers ?...

HERMINE. — Monstre !... ose donc dire que non ! (Elle se pend à son cou.) Sais-tu où je mettais ton portrait, Jacquot, quand tu n'étais pas là, le soir ?...

JACQUES. — Où ça ?...

HERMINE. — Montons dans ma chambre. Je vais te montrer. Mais... tu m'aimes encore ?... tu m'aimes autant ?...

JACQUES, qui la serre contre lui de telle façon qu'il pourrait se dispenser de répondre. — Je t'aime !...

Pierre VALDAGNE.

LE VILLAGE CHINOIS [1]

(Suite et fin.)

Une des excursions les plus intéressantes que M. Krassnov eut l'occasion de faire de Yan-laou-doun fut d'aller à la bourgade de Pou-ki-Sena, tout entourée d'un mur crénelé muni de quatre portes regardant les quatre points cardinaux. Comme partout, une foule s'assembla tout de suite autour du palanquin, tenue en respect par la flèche portant le nom de l'empereur, dont l'effet fut magique. Le professeur put sans être molesté se faire porter à travers les rues du bourg et finalement prendre ses quartiers dans la maison des concours, où la chambre des examinateurs fut mise à sa disposition.

C'était un réduit sale et puant et M. Krassnov n'envia pas le sort des examinateurs qui y passaient des journées entières. Cependant, plus tard, il se souvint avec plaisir de ce gîte, quand il le compara avec celui qui lui échut en partage à Tchou-nian, où il fut enfermé dans une cellule étroite recevant le jour par une minuscule fenêtre grillée. Une masse de badauds grimpaient sur les épaules les uns des autres pour se hisser jusqu'à cette lucarne, et de là s'amusaient à faire toutes sortes de grimaces et à exciter le monstre étranger au moyen de bâtons et de hurlements, comme s'il se fût agi d'une bête féroce.

A Pou-ki-Sena, au contraire, le calme régnait autour de la maison des concours, toujours située, ainsi que nous le savons déjà, hors de ville.

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 11 août.

Le mandarin du bourg envoya immédiatement à M. Krassnov sa carte de visite, et bien que celui ci, étant d'un tchin plus élevé, pût se dispenser d'aller diner chez le fonctionnaire chinois, il dut faire honneur au diner qu'il lui envoya et se tenir prêt à le recevoir le lendemain. L'attente de cette entrevue causa beaucoup d'appréhension à notre voyageur, qui n'était pas ferré sur l'étiquette chinoise et avait pensé ne pas sortir du village chinois, ce qui l'eût exempté de toute visite officielle. C'était d'autant plus désagréable pour lui que le fonctionnaire chinois qui l'accompagnait ne parlait que sa propre langue, et que son domestique et son interprète, un Chinois chrétien, élève des missionnaires, était un piètre traducteur et connaissait encore bien moins que lui les règles de l'étiquette.

A l'heure pour laquelle la visite était annoncée, le fonctionnaire et le domestique disparurent, on ne sait pourquoi, et le professeur resta seul dans sa chambre avec sa petite escorte, qui ne l'abandonnait jamais. Soudain, l'un des soldats de garde accourut et fit comprendre par un geste que la personne la plus haut placée du bourg approchait. M. Krassnov réclama son Chinois et son domestique, mais personne ne put les découvrir.

Bientôt un homme d'un certain âge, avec le sourire de bienvenue chinois largement épanoui sur les lèvres, vint au-devant de lui, agitant les paumes de ses mains croisées sur sa poitrine. Les soldats ne cessaient d'indiquer avec force signes que c'était le premier dignitaire de l'endroit. M. Krassnov, ne doutant plus qu'il n'eût affaire au préfet en personne, l'invita à s'asseoir, ce que le visiteur fit d'un air assez déluré en se plaçant devant la table.

Après avoir épuisé tout son petit vocabulaire chinois, M. Krassnov, ne sachant comment soutenir la conversation, se souvint qu'il possédait une bouteille de bon vin rouge et des biscuits. Il donna l'ordre de déboucher la bouteille, versa le vin dans les tasses et les offrit au Chinois, à qui les soldats déclarèrent qu'ils avaient plusieurs fois goûté ce liquide rouge et que non seulement les diables d'outre-mer peuvent le boire impunément, mais aussi les Chinois.

L'hôte, après avoir vidé une première tasse, n'en refusa pas une seconde. M. Krassnov ayant toujours entendu parler des cérémonies sans fin de l'étiquette chinoise, s'étonnait du sans-façon de son visiteur.

Pendant qu'ils dégustaient ensemble du bordeaux au cœur même de la Chine, le domestique de M. Krassnov accourut pour

lui dire qu'on le priait de passer dans la salle principale, où le préfet devait bientôt venir. Sans prendre le temps de démêler cette énigme, le voyageur courut à la salle, où entra bientôt un vieillard vêtu d'une longue casaque brodée d'or, le cou entouré de colliers de perles de verre, et un chapeau rond avec un panache sur la tête. C'était l'original exact du Chinois tel qu'on le reproduit sur les enseignes des magasins de thé européens.

Il salua très bas. Le professeur répondit de son mieux en chinois, et s'en remit pour le reste des échanges de politesse à son interprète et au Chinois qui l'accompagnait. Ceux-ci surent évidemment donner à leur entretien la tournure qu'il comportait. Le mandarin, en tout cas, ne cessa de sourire avec bienveillance, et après une audience qui ne dura pas plus de dix minutes, conformément à l'étiquette, il se retira très satisfait.

Qui donc était le mystérieux inconnu qui avait précédé le fonctionnaire ?

C'était son premier valet.

A notre point de vue européen, il doit être difficile de confondre le préfet avec son laquais. Cela n'est pas aisé non plus en Chine, lorsque l'un revêt son uniforme et l'autre ses habits usuels, mais rien n'est plus facile de commettre cette erreur quand tous les deux portent leurs vêtements ordinaires. L'homme du peuple chinois, qui ignore les différences de caste, ne se distingue pas du riche quant à la forme du vêtement. Il porte un tissu grossier et bon marché pour le travail quotidien, de la soie et des couleurs vives les jours de fête, mais tous les Chinois, sans exception, ont des habits de coupe identique.

Les savants parmi lesquels on recrute les fonctionnaires sont le plus souvent originaires de familles pauvres et ne diffèrent des paysans ni par la tenue ni par l'éducation. Si leur vie officielle exige d'eux des milliers de cérémonies, leur vie ordinaire est d'une simplicité frappante. Les serviteurs s'asseyent devant leurs maîtres, dînent à la même table, et les Anglais ont beaucoup de peine à dresser leurs domestiques chinois aux usages européens.

Cette uniformité de manières et de costumes est un facteur important du conservatisme qui caractérise la vie chinoise. Le Céleste a trouvé le type de vêtement qui convient le mieux au climat de son pays ; il serait absurde de le changer, et pourtant il paraît grotesque quand on le voit en pays étranger.

Le Japon qui, lui, connaît les différences de castes, est en train

de modifier son costume. La classe cultivée en rapport avec l'Europe a déjà adopté le veston, et l'homme du peuple, par mesquine vanité, afin de passer pour un monsieur, en fait autant. Le paysan japonais qui a séjourné quelque temps à la ville commence à avoir honte de ses origines. En Chine, personne n'a honte d'être agriculteur. Depuis l'empereur jusqu'au dernier mendiant, tout le monde garde son costume national.

Dans les environs de Pou ki-Sena, M. Krassnov découvrit un des plus beaux points de vue qu'il ait rencontrés au cours de ses nombreux voyages. Derrière le bourg, sur la rive élevée du fleuve, se dresse une svelte pagode, une tour avec ses dizaines de toits superposés, appartenant au type classique des monuments chinois tels qu'on les représente en Europe. Les pagodes ne sont jamais bâties dans les villes, elles ne dominent pas des mers de toits comme nos clochers ; d'après les lois de Fen choui, elles s'élèvent toujours à quelque distance de la ville, sur une montagne au-dessus d'un fleuve, et dominent la contrée.

Au retour de cette promenade, lorsque M. Krassnov s'arrêta pour examiner un petit temple, une foule de curieux l'entoura. Un Chinois, évidemment un fanatique, commença à l'injurier à haute voix d'un ton provocant. Aussitôt l'un des soldats l'aborda, l'effleura du bout de la flèche et l'arrêta. La foule l'abandonna sans chercher à le défendre, et l'énergumène suivit l'escorte, docile comme un mouton.

De retour dans la bourgade, M. Krassnov, à la vive satisfaction de la foule, fit relâcher le prisonnier. Malheureusement le mandarin de l'escorte, ainsi que le professeur russe l'apprit plus tard, menaça de raconter l'incident avec des amplifications au gouverneur, et ne se calma que lorsque le préfet lui fit présent d'une somme d'environ cent cinquante francs. Du reste, il se faisait donner des pots-de-vin semblables dans toutes les localités où la caravane passait. Aussi fut-il désolé lorsque, pour diverses raisons, M. Krassnov dut abréger son voyage.

X

Il est impossible de se figurer un paysage oriental sans qu'au premier plan apparaissent quelques bouquets de verts bambous. Ces

bambous, qui à l'île de Java prennent les proportions de gerbes gigantesques auprès desquelles nos sapins les plus élevés semblent des arbrisseaux, à mesure qu'on approche du Japon revêtent l'aspect d'une haute forêt rappelant de loin nos oseraies. De près, ces bois sont infiniment plus élégants, car les tiges noueuses et luisantes des bambous sont beaucoup plus jolies que les troncs trapus des saules. Quant aux branches, leur feuillage a depuis longtemps séduit les peintres japonais et chinois.

Pas d'ouvrages d'art là-bas où la tige de bambou, avec ses feuilles pointues, ne se profile légèrement. Ce type d'arbuste s'étend jusqu'à Sakhaline, et même aux froides îles Kouriles, plongées dans d'éternelles brumes, il apparait sous la forme de l'*arundinaria kurilensis*, et donne au paysage un coloris qui n'appartient qu'à cette région du globe.

Le riz et le bambou sont la clef de la nourriture et de toute l'économie villageoise en Chine et dans tout l'extrême Orient. Ils déterminent la vie du paysan comme le cheval celle du Kirghiz et le bœuf celle du Petit-Russien. Aussi quelle différence frappante entre la culture des champs russes et celle de cette portion du globe, qu'il s'agisse du travail primitif du Malaisien ou de la haute culture intensive des Chinois!

L'agriculteur de l'Occident est un destructeur impitoyable, c'est un Caïn qui a tué non seulement le pasteur Abel, mais qui pille la terre sans merci. Dépouiller le sol de sa plus belle parure : la forêt; défigurer les prairies et les steppes en leur enlevant leur voile naturel, modifiant ainsi les conditions normales de l'échange de l'air et de l'humidité, obstruer et souiller les fleuves, transformer des millions d'arpents de terre en champs labourés disgracieux et sans limites, multiplier les parasites nuisibles et l'ivraie, puis, pour couronner le tout, couvrir cette pauvre terre défigurée, année après année, des mêmes plantes : voilà le système que suit l'agriculture européenne et surtout, avouons-le, la culture russe.

Le riz, par sa nature même, est tout le contraire du blé et du seigle. De temps immémorial, il dit à l'homme : « Plus tu te donneras de peine pour moi, mieux je te récompenserai, et un seul de mes grains, soigneusement cultivé, produira plus que des milliers de grains semés sur de vastes étendues. »

Aussi, au lieu de prodiguer son travail à d'immenses terrains, de labourer des milliers d'acres en s'exposant à voir le fruit de son labeur anéanti par un caprice de la nature, le cultivateur de l'ex-

trême Orient concentre tous ses soins sur la plante elle-même. Chaque rejeton est son enfant; il l'a planté en temps voulu dans une pièce de terre à part, soigneusement préparée; il en suit le développement, arrosant la plante avec de l'engrais liquide, et un grain lui donne un buisson chargé de plus d'épis que n'en fera jamais lever une poignée de graines jetées à droite et à gauche par le semeur.

Tel un jardinier qui cultive sa plante de prédilection, et, en ffet s plutôt dn jarqinage pueeə'c l'exploitation de la terre, qui, dans l'agriculture asiatique, joue seulement le rôle de la couche dans laquelle on plonge les racines de la plante. Tout ce que celle-ci emprunte au sol de matières nutritives lui est aussitôt rendu par l'agriculteur, qui n'est qu'un intermédiaire entre le végétal et la terre.

Il est évident qu'avec des soins si minutieux, il ne faut pas beaucoup de champs pour nourrir une famille, car ce n'est pas la terre qui la nourrit, mais le labeur dépensé. En effet le travail est l'essence de la vie en extrême Orient; l'ouvrier accomplit joyeusement sa besogne avec un sourire, une chanson, qu'il s'agisse de charger un cuirassé étranger de charbon, ou de trainer le *djinrikchi*, ou de planter le riz dans la boue épaisse, sous les pluies tropicales.

Ce qui nous a coûté beaucoup de peine nous est toujours précieux, et le Chinois campagnard chérit le lopin de terre que ses ancêtres ont cultivé avec tant de zèle, et lui après eux, et au-dessus duquel planent toujours leurs mânes sous l'égide des dieux lares. Aussi n'abandonne-t-il pas son champ sans une nécessité absolue; il redoublera de soins dans sa culture avant d'aller chercher à l'étranger de nouvelles ressources. M. Krassnov ne redoute pas l'invasion des quatre cents millions de Chinois, car ceux-ci préfèreront toujours rester chez eux plutôt que d'aller tenter ailleurs la fortune.

De Vladivostok jusqu'à Batavia et à Colombo, le riz cuit est la base de la nourriture de l'indigène. C'est à la fois son pain et son dessert; tous les innombrables plats de la cuisine japonaise, chinoise et malaise ne sont que des assaisonnements destinés à relever un peu le goût fade et monotone du riz bouilli. De Java au Mazmai, toute l'attention de l'agriculteur se concentre sur les plantes qui peuvent par leur goût piquant et aromatique varier l'immuable menu de riz ou fournir des matières albumineuses qui

remplacent la viande. Au village chinois, tout ce qui n'est pas occupé par le riz forme un vaste potager planté d'arbres fruitiers.

De même que le riz est le fond de l'agriculture chinoise, le bambou domine dans la maison des Célestes et sert à la fabrication de tous les meubles et ustensiles. Les ponts, les conduites pour l'irrigation et toutes les constructions nécessaires à la vie agricole sont en bambou.

La culture intensive de la plaine, la rareté des montagnes et des pâturages ont pour conséquence la pénurie du bétail et surtout des chevaux. Là nous retrouvons les procédés des moujicks qui n'ont pas de chevaux, et qui ont remplacé partout où ils l'ont pu le travail animal par l'effort humain.

De temps immémorial, l'homme attelle en Chine un autre homme à la charrue et personne ne s'en étonne. Menant lui-même une vie de bête de somme, le Chinois est très tendre pour les animaux domestiques, bien moins par respect des rites de la religion bouddhique, que parce qu'il estime leurs services à leur juste prix. Il voit dans l'animal un aide, un ami, et dans le Céleste-Empire une société protectrice des ouvriers serait beaucoup plus nécessaire qu'une société protectrice des animaux.

Le paysan chinois est hospitalier ; comme il tient sa nourriture de la terre, plus ou moins abondante selon les années, il trouve toujours moyen de partager son frugal repas avec un étranger, et en somme rien ne lui est plus indifférent que la vie. Qu'est-elle pour lui ? Une goutte d'eau que l'action du soleil a tirée du sein de la mer. Elle retombera plus tard en flocons de neige sur les cimes de l'Himalaya et reviendra dans la plaine, où elle s'incarnera maintes fois dans les plantes, tantôt se souillant sur le champ de labour, sur la route ou dans les détritus du village, tantôt se purifiant de nouveau dans les tissus délicats d'une fraîche fleur.

Mais le but final de son voyage est d'être portée par un affluent jusqu'au fleuve sacré du Gange, d'achever sa migration dans l'Océan sans bornes, se confondant avec lui et perdant sa personnalité. Semblable à cette goutte, l'âme qui vient dans ce monde s'incarne plusieurs fois dans le corps des hommes et des animaux ; elle glisse dans la boue du péché et renaît pour se purifier dans le corps d'un martyr ou d'un malheureux et se perd finalement dans le nirvâna mystérieux, où, par un perfectionnement progressif, elle s'affranchit et se purifie de toutes les peines et de toutes les souillures de la migration terrestre. La mort n'est pas la fin de la

vie ! l'homme ne fait que dépouiller son corps périssable, et si ce corps fut une prison, l'aurore d'une nouvelle vie luit pour lui. Il n'a terminé qu'un acte du drame, celui qui renferme beaucoup plus de douleur que de joie.

Dès l'enfance, l'homme du peuple chinois se pénètre de ces idées, ce qui lui permet d'envisager la souffrance avec beaucoup plus de sang-froid que le villageois européen, car il ne voit dans la mort que l'approche du dénouement du grand drame à plusieurs actes qu'est la vie !

Michel Delines.

UN CADET DE GASCOGNE [1]

(Suite et fin.)

XXIX

Exténué par les émotions d'une pareille nuit, maître Bourniquet n'eut que le temps de regagner son hôtellerie et de tomber harassé sur un fauteuil où il s'endormit du sommeil du juste.

Durant combien de temps dormit-il ainsi, lui-même n'aurait pu le dire. Peut-être une heure, peut-être deux ; peut-être cinq minutes seulement, car le sommeil est comme la mort qui anéantit tout l'être. Mais ce dont maître Bourniquet s'aperçut, bien qu'endormi, c'est que tout à coup il se fit un grand bruit à la porte et qu'il se réveilla en sursaut. Qu'était-ce? Des voleurs, ou le Masque Rouge? Mais cet excellent maître Bourniquet se rassura bientôt en voyant apparaitre dans la salle sa bonne femme Madeleine, qu'accompagnait M. de Capestoc, et un bon sourire illumina sa figure.

— Quoi! vous êtes là tranquille! fit Mme Bourniquet, vous dormez! tandis que j'étais prisonnière!

— Hé! ma bonne, pourquoi me serais-je tourmenté, puisque le Masque Rouge lui-même m'avait promis de te délivrer?

— Vous avez vu le Masque Rouge ?

— Comme je te vois! C'est un homme charmant, qui a voulu me faire pendre, il est vrai, mais c'était uniquement pour plaisanter.

Capestoc et Mme Bourniquet se regardèrent : que leur racontait là l'hôtelier? Il avait vu le Masque Rouge! Mais Bourniquet poursuivit:

— Oui, c'est un homme charmant! Et la meilleure preuve, c'est qu'il t'a délivrée et que te voilà!

— Mais ce n'est point le Masque Rouge, voulut dire Mme Bourniquet.

Le Gascon l'arrêta d'un regard : à quoi bon expliquer à cet homme ce qu'il ignorait? Autant valait lui laisser croire...

— Enfin, te voilà! continua Bourniquet, c'est le principal. Et si tu veux, maintenant, allons nous coucher! Je m'étais endormi

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 14 juillet.

sur ce fauteuil, mais ça ne vaut pas un bon lit de plume! Monsieur de Capestoc, votre serviteur.

Et sans plus s'étonner de voir arriver sa femme en compagnie du Gascon, tant la chose lui paraissait naturelle et même prévue depuis longtemps, maître Bourniquet monta à sa chambre; Mme Bourniquet allait le suivre, mais Capestoc la retint.

— Madame! fit le Gascon d'une voix grave, inutile de vous recommander le plus grand silence sur ce qui s'est passé cette nuit. Sans le vouloir, nous avons passé à côté d'un de ces abîmes où ceux qui y jettent un regard risquent fort d'y être engloutis. Je ne sais encore ce qui peut arriver des événements dont nous avons été témoins; peut-être nos deux têtes seront-elles en jeu! Pas un mot donc, et s'il y a quelque indiscrétion de commise qu'elle ne vienne ni de vous ni de moi!

Et comme Madeleine tremblante regardait le cadet :

— D'ailleurs, continua-t-il, vous ne savez rien, n'est-ce pas ?

— Rien, fit Mme Bourniquet, sinon que j'ai été enlevée par M. de Silva, que ce n'était pas moi que l'on voulait atteindre, et que l'on a voulu me faire écrire une lettre...

— C'est déjà trop! conclut Capestoc, oubliez tout cela, Madeleine, je vous en conjure, oubliez-le! Et demain, si par la ville vous apprenez un de ces événements terribles qui bouleversent la face du monde, ne cherchez aucune relation entre cet événement et celui dont vous avez été victime, et surtout ne dites pas, entendez-vous, ne dites pas à âme qui vive que vous avez été cette nuit à Vincennes, et faites à votre mari la même recommandation.

— Je vous le promets! répondit Madeleine, toute pâle d'émoi.

Et elle regagna sa chambre, terrifiée, ne comprenant point tout le sens des paroles que le Gascon venait de lui dire, mais certaine néanmoins qu'un terrible danger planait sur sa tête.

Capestoc, à son tour, monta dans sa chambre, et là, se jetant sur une chaise, désespéré, abattu :

— Tout est fini! gémit-il avec un soupir.

C'est que pour Capestoc, qui n'ignorait aucun des fils de cette lugubre histoire, aucun doute n'était possible, la scène à laquelle, involontairement et bien malheureusement, il avait assisté dans le Moulin du diable, l'avait mis au courant. Là, il avait appris que Richelieu avait fait assassiner le duc de Belyeuse et que le Masque Rouge et ses compagnons avaient juré de le châtier de ce meurtre. Et n'était-ce pas compréhensible, en somme, puisque le Masque

Rouge n'était autre que Lionnel, et que Lionnel était amoureux fou de Simonne.

Or, grâce à lui, Capestoc, Lionnel avait appris la promenade nocturne du cardinal et Lionnel s'était emparé de Richelieu; à cette heure il le tenait dans sa main de fer : y avait-il apparence qu'il lui fît grâce? A cette heure Richelieu était mort, mort assassiné par Lionnel, et c'était lui, Capestoc, qui avait inconsciemment dirigé le poignard des assassins. Ah! il avait tout fait pour le défendre, et plus encore pour mourir, mais il ne l'avait pu! Maintenant Richelieu était mort, et lui, qui aurait dû le défendre, était vivant, mais déshonoré! Et maintenant qu'allait-il se passer? Qu'allait faire Paris, qu'allait faire la cour, qu'allait faire le roy, quand ils apprendraient demain que le cardinal n'était plus? Les ennemis de Richelieu, et ils étaient nombreux, allaient-ils se réjouir d'être enfin débarrassés de lui et laisseraient-ils un pareil crime impuni? Ou bien le roy ferait-il justice? En ce cas, les gardes seraient arrêtés, poursuivis, jugés, et paieraient de leur tête le crime de n'avoir été que cinq contre une quinzaine peut-être, mais qu'importe le nombre! Un gentilhomme, un homme de loyauté et d'honneur, doit il compter ses adversaires? Ne doit-il pas lutter jusqu'au bout et mourir? Capestoc n'avait pas d'excuse : il mourrait sur l'échafaud, et il mourrait flétri.

Mais si on étouffait l'affaire et s'il sauvait sa tête, pourrait-il vivre avec cette tache sur son honneur, avec cet éternel remords enfermé dans sa conscience? Et pourtant, il avait fait ce qu'il avait pu! Le cardinal lui même le lui avait dit, et s'il n'était pas tombé sous l'épée de ses adversaires, s'il n'était point mort comme il l'aurait voulu, c'est qu'on l'avait pris par ruse, c'est que traitreusement on s'était emparé de lui. Capestoc se disait tout cela, pour tenter d'étouffer la voix de son honneur qui criait en lui, mais l'honneur était le plus fort.

— Non! non! le maitre qui s'était confié à toi est mort : tu devrais être mort à cette heure! Et d'ailleurs, que fais-tu en cette chambre? Est-ce ta place? Et Capestoc se disait encore qu'ayant entrainé Madeleine dans l'abîme, son devoir lui ordonnait de l'en tirer; que s'il se trouvait là à cette heure, c'est qu'il avait dû la ramener saine et sauve, comme son honneur de gentilhomme le voulait. Mais maintenant, il n'avait plus rien à faire dans cette maison. Et, déshonoré, que faisait-il en ce monde? Puisqu'il n'avait pu mourir en défendant le cardinal, n'était-ce pas une

honte, n'était-ce pas une trahison qu'il lui survécût? Et, son maître mort, ne devait-il pas mourir aussi?

Et se dressant subitement, dans un moment de folie, Capestoc avait tiré son épée pour se la passer au travers du corps, mais alors il se souvint des paroles de Lionnel:

— Souvenez-vous que vous êtes mon prisonnier sur parole.

Il avait donné sa parole! Se tuer, c'était trahir son serment, il devait vivre! Demain, il irait trouver Puyroland, oui, et après, il se tuerait. Et Capestoc passa toute la nuit à mûrir ces sombres projets.

Oh ! qu'ils étaient loin, ces rêves du matin : le cardinal lui avait donné une casaque de garde et déjà il s'était vu pourvu d'une lieutenance. Puis, distingué par le roy, le bâton de maréchal viendrait récompenser ses hauts faits ! Ses hauts faits ! Il n'avait su défendre le cardinal, et son premier fait d'armes était une défection.

Cependant, comme l'aube blanchissait le faîte des maisons, harassé de fatigue, Capestoc s'endormit, tout botté et tout vêtu. Il faisait grand jour quand il s'éveilla, et il eut peur ! A cette heure, la mort du cardinal devait être connue: allait-il oser descendre ! Allait-il oser affronter les regards qui lui diraient :

— Mais tu accompagnais Richelieu, toi ! N'est-ce pas toi qui l'as laissé assassiner?

Mais il le fallait pourtant, il ne pouvait demeurer prisonnier dans cette chambre. Il s'arma de courage et descendit. Il devait être tard, onze heures peut-être, car il lui sembla entendre du bruit dans la grande salle : oui, des hommes étaient là. Et ayant prêté l'oreille, il reconnut les voix de ses amis.

— Et vous croyez ?... interrogeait de Brémont.

— Je ne crois rien. Pour la bonne raison que je ne sais rien; rien de certain, du moins! répondit de Navailles. Cependant, je suis persuadé qu'il a dû se passer quelque chose cette nuit à Vincennes.

Capestoc frémit de tout son être, on parlait de l'événement de la nuit : qu'allait-il apprendre ? Et, tressaillant, il tendit l'oreille.

— Mais quoi ? demanda Chanteleu.

Et Navailles, qui paraissait être le mieux informé, reprit :

— Ah ! voilà, mon ami Chanteleu, ce que je ne saurais te dire. Mais, soyez juges ! Cette nuit, vers les une heure, deux cavaliers accouraient au triple galop de leurs chevaux vers le faubourg Saint-Antoine. C'était M. de Silva et sa sœur qui entraient à Paris, l'air effaré et le visage défait.

— Et vous en concluez ? demanda de Brémont.

— Je ne conclus rien, je constate.

— Mais je ne vois rien là...

— C'est qu'il y a encore autre chose. M. de Bellegarde, qui étai de service avec sa compagnie à la porte Saint-Antoine et de qui je tiens tous ces détails, m'a assuré, qu'après Lopez et sa sœur, il avait vu entrer M. de Puyroland, comme abîmé dans une grande douleur. A peine a-t-il répondu au salut de M. de Bellegarde, et il a traversé la poterne, titubant ainsi qu'un homme ivre.

Capestoc ne perdait pas un mot de ce qui se disait, il était tout haletant. Quoi ? était-ce possible, le louvetier du roy et sa sœur avaient donc pu s'enfuir de Vincennes et échapper à Puyroland ? et Lionnel, Lionnel était revenu seul à Paris !

Cependant, la conversation continuait :

— Enfin ! reprit de Navailles, et c'est ici qu'est la chose la plus étonnante : le cardinal qui à neuf heures était parti pour Vincennes, et qui d'ordinaire ne revient que le lendemain de ces sortes d'équipées, eh bien, le cardinal a repassé la porte Saint-Antoine à minuit.

En entendant ces paroles, Capestoc sentit son cœur battre violemment dans sa poitrine et il dut s'appuyer au chambranle de la porte pour ne point tomber. Quoi ! le cardinal était rentré à Paris. Mais alors, il n'était point mort ! Le Masque Rouge lui avait fait grâce ! Était-ce possible ! Que s'était-il passé ? Il n'en pouvait croire ses oreilles, et haletant, béant, incapable de faire un geste, il demeurait là, comme pétrifié.

Répondant à une interrogation de Chanteleu, Navailles cependant poursuivit :

— Oui ! c'est tout ! maintenant si vous rapprochez tous ces faits ensemble, et si vous n'en concluez point comme moi qu'il a dû se passer quelque chose hier dans le bois de Vincennes, eh bien, mes amis, avouez que vous n'êtes guère perspicaces.

— Mais qu'est-ce qui s'est passé ? demanda Chanteleu.

— Bien fin qui nous le dira ! Ce n'est point vous qui interrogerez le cardinal, n'est-ce pas ?... Pour Lopez de Silva, je crois qu'il serait vain de lui demander une explication.

— D'autant plus, interrompit de Brémont, que si une tragédie s'est passée là-bas, il devait y tenir un bien vilain rôle.

— Reste Puyroland.

— Oh ! celui-là.

— Pardon! fit observer Chanteleu, il y a quelqu'un qui pourrait nous renseigner.

— Qui donc?

— Eh! pardieu! Capestoc, qui accompagnait le cardinal.

Tout le sang du Gascon se figea dans ses veines: il fit un mouvement en arrière. L'interroger. Que répondrait-il? Et vivement il allait regagner la rue sans être vu, lorsque tout à coup, derrière lui, un homme lui tapa sur l'épaule : c'était un garde du cardinal.

— Que me voulez-vous? fit le cadet pâlissant.

— Monsieur de Capestoc, c'est Son Excellence le cardinal-ministre qui vous ordonne d'aller le trouver sur-le-champ.

Que lui voulait Richelieu?

XXX

En apprenant que le cardinal de Richelieu était son père, Lionnel s'abattit sur la table, assommé par cette terrible révélation. Le front dans ses mains, comme foudroyé, il demeurait là, les yeux vagues, la tête vide, incapable de penser, tant cette chose était stupéfiante : Fils de Richelieu, il était le fils de Richelieu!... Cet homme qu'il venait d'arrêter, cet homme qu'il avait jugé et voué à la mort, cet homme était son père!

Cependant, le cardinal considérait Lionnel, son œil s'emplissait de pitié et d'attendrissement, il considérait cet enfant qui tout à l'heure lui avait tenu tête, lui parlant comme nul encore n'avait osé le faire, le bravant, lui, le ministre tout-puissant : il le considérait maintenant, abattu, foudroyé, vaincu, pantelant, à ses pieds, mais il n'en ressentait aucun orgueil : cet homme était son fils!

A vrai dire, la grande voix de la paternité n'avait jamais parlé dans le cœur de Richelieu. Pouvait-il en être autrement? On est père non point parce que l'on a engendré, mais parce qu'on a protégé, et l'on n'aime un enfant que parce que l'on a tressailli devant son berceau. Contrairement à celui de la mère, le cœur du père ne s'éveille pas avec le premier vagissement de l'enfant. L'amour maternel est à l'état latent dans le cœur de la femme: dès que l'être inconnu tressaille dans son sein, la mère l'aime, elle est à lui tout entière; le père attend, et ce n'est que plus tard que l'amour paternel se révèle.

Lionnel avait dix-huit ans lorsque Richelieu, pour la première fois, s'était trouvé en présence de son fils, et rien en lui n'avait palpité.

Pourquoi l'avoir retiré des mains des mariniers, alors? Pourquoi l'avoir fait instruire par les Génovéfains? Pourquoi lui avoir donné de l'or? Pourquoi en avoir fait un gentilhomme?

Pour deux raisons : en souvenir de la morte d'abord, et ensuite par devoir, par loyauté, par conscience. Parce que le sang qui coulait dans les veines de cet enfant était un sang noble au premier chef et que celui qui avait pour mère une Villepreux et pour père un Richelieu ne devait point traîner des bateaux sur les rivières de France; parce que, innocent de la faute, il ne devait point en souffrir; parce que, légitime, il eût été riche et noble et que, bien que bâtard, Richelieu voulait qu'il jouît des mêmes prérogatives.

Ce n'était donc point l'amour paternel qui avait guidé Richelieu : c'était la voix de la droiture, de l'honneur et de la conscience.

Et cependant, en voyant à ses pieds cet homme qui tout à l'heure levait si haut la tête, Richelieu fut ému, il se souvint que c'était son fils; bien plus, c'était le fils de Diane de Villepreux.

Alors, s'approchant de lui, doucement, il posa sa main sur l'épaule de Lionnel : à ce contact, Puyroland releva la tête.

— Eh bien! fit Richelieu d'une voix mélancolique, contrastant étrangement avec la voix qu'il avait tout à l'heure, eh bien! j'attends. Oubliez-vous que vous êtes le maître ici, que vos hommes sont là, dans cette antichambre, attendant un signe de vous pour exécuter la sentence qu'ils ont prononcée contre moi ?

Lionnel regarda Richelieu; son œil était fou ; il passa sa main sur son front, semblant ne point comprendre ce que lui voulait cet homme, mais sa face se crispa bientôt en un rictus douloureux.

— Ah! oui! fit-il enfin, ce n'était pas un cauchemar!

— Allons! poursuivit le cardinal, rappelez vos hommes: ils doivent s'impatienter à attendre, car ils paraissent avides de voir couler mon sang.

Alors Lionnel se leva : sa physionomie avait repris son ordinaire expression, mais son front se barrait d'une ride, dernière trace de la terrible tempête qui venait de battre en son âme ; il s'avança vers le cardinal qui attendait, et, d'une voix brève, prononça :

— Monseigneur, vous êtes libre!

— Quoi! fit le cardinal d'une voix inexprimable où l'ironie s'adoucissait de pitié, quoi! vous me faites grâce!

— Ce n'est pas moi qui vous fais grâce, poursuivit Lionnel, c'est la fatalité. Oh! je vous le jure, il y a un quart d'heure, sans pitié, j'aurais fait le signe qui aurait fait tomber votre tête, j'en suis incapable, maintenant!

— Vous me haïssiez donc beaucoup ?

— Certes! répondit Puyroland dont le regard s'enflamma.

— Et maintenant?

— Maintenant!... répéta Lionnel machinalement.

Et une minute il se tut. Le cardinal l'examinait : que se passait-il dans son âme? Enfin Lionnel reprit :

— Maintenant, je ne puis vous haïr. Ah! ce n'est point la voix du sang qui parle en moi. Qu'est-ce que la voix du sang? Si je ne vous devais rien et que, tout à coup, vous veniez me dire : Je suis ton père, pensez-vous que je vous aurais fait grâce! Mais vous m'avez donné la science que je possède, la force qui me fait craindre, la fortune qui me fait aduler. Tout ce que je suis, je le suis par vous; sans vous je ne serais qu'un obscur marinier, c'est pour cela que je ne puis vous haïr! et c'est pour cela que je ne puis vous tuer!

— Et pourquoi me haïssez-vous tant? demanda le cardinal.

— Pourquoi?

— Tout à l'heure vous m'avez reproché mes crimes, et vos complices, pauvres artisans, se sont faits mes juges, ne comprenant point que la conscience des foules n'est point comme la conscience des grands. Mais vous, vous qui êtes gentilhomme, vous dont l'esprit sait distinguer, me blâmerez vous d'avoir fait tomber des têtes, quand ces têtes se dressaient menaçantes devant le trône dont j'avais la garde? Répondez franchement, Monsieur de Puyroland, en vous embusquant dans un coin du bois de Vincennes, est-ce Chalais ou Ornano que vous vouliez venger, ou quelqu'autre qui vous tient plus au cœur? Enfin est-ce la mort de Boutteville ou de Chapelle qui vous a mis en main le poignard de l'assassin ou bien seulement celle du duc de Belyeuse?

Lionnel frissonna, hagard il regardait le cardinal.

— Ah! je sais tout! continua Richelieu. Rien de ce qui vous touche ne m'est étranger. Je n'ignore point l'affection que vous aviez pour M. de Belyeuse, je connais votre amour pour sa fille.

et je sais que vous lui avez juré, sur le cadavre de son père, de châtier son assassin. Voilà pourquoi vos hommes m'ont arrêté tout à l'heure, voilà pourquoi le Masque Rouge m'a condamné à mort, voilà pourquoi vous me haïssez tant!

Lionnel pâlit ; il secoua la tête comme pour chasser les terribles pensées qui le hantaient, et d'une voix nerveuse :

— Pas un mot de plus, je vous en prie. Vous êtes libre, partez! quittez ces lieux. Laissez-moi seul. Vous ne voyez donc pas ce que je souffre! Vous ne voyez donc pas que je suis à la torture! Ah ! par pitié, ne rouvrez pas la blessure qui saigne en moi! Partez! partez!

Et se dirigeant vers la porte, il l'ouvrit toute grande; le cardinal le regardait faire; les compagnons du Masque Rouge pénétrèrent dans le salon.

— Mes amis, commença Lionnel quand ils furent tous là, jusqu'à cette heure, vous m'avez obéi aveuglément, comme de loyaux soldats que vous êtes. Jamais vous n'avez discuté un seul de mes ordres, et quand je vous ai dit : Frappez! instinctivement vos épées sont sorties du fourreau.

— Vous êtes notre chef incontesté, répondit Jacquemart en parlant pour tous.

— Eh bien! continua Lionnel, vous observerez la même obéissance quand je vous dirai : Faites grâce!

Et comme les douze hommes le regardaient stupéfaits:

— Vous allez ouvrir toutes les portes, continua-t-il, et vous allez laisser sortir Son Éminence le cardinal de Richelieu, car il est libre.

— Libre ! clamèrent les douze voix.

— Oui, libre! Ainsi le veut ma volonté!

Les hommes étaient stupéfaits: mais, comme Jacquemart l'avait dit, le Masque Rouge était le chef, aveuglément ils obéissaient à ses ordres. Reculant d'un pas, leur rang s'ouvrit, laissant un passage jusqu'à la porte, une sorte de haie humaine, comme le cardinal en trouvait une partout où il passait.

— Monseigneur! fit Lionnel en lui montrant la porte.

Le cardinal ne fit pas un mouvement, et se tournant vers Lionnel :

— Ce qui s'est passé ici, prononça-t il, je l'ai oublié. Ces hommes, je ne les veux pas regarder, afin de ne point les reconnaître demain quand ils passeront sur ma route. Ils sauront garder le

secret, j'en suis sûr, et nul ne saura jamais ce qui s'est passé dans le pavillon de Vincennes.

— Nous le jurons ! répondirent les conjurés.

— Pourtant, je suis venu ici en carrosse ; c'est en carrosse qu je dois rentrer à Paris si je ne veux éveiller les soupçons.

— C'est juste ! murmura Puyroland.

Et s'adressant à Jacquemart :

— Vous et trois de vos compagnons, vous allez conduire Son Éminence, cinq autres l'escorteront. Il fait nuit, et nul ne s'apercevra que vous ne portez point la livrée du cardinal.

Jacquemart s'inclina, il allait exécuter l'ordre, mais Lionnel le retint.

— Un mot encore, attendez !

Et, considérant les douze hommes qui, muets, écoutaient, stupéfaits par tout ce qu'ils venaient de voir :

— Mes braves amis, commença Puyroland, c'est la dernière fois que nous nous trouvons. Le Masque Rouge est mort et ses compagnons doivent se disperser. Voici longtemps que nous luttons ensemble. Toujours nous avons fait le bien. Si parfois notre justice s'est trompée, moi seul qui vous dirigeais en suis responsable devant Dieu. C'est fini maintenant. Tant que le Masque Rouge est demeuré impénétrable, il pouvait être de quelque utilité, mais à présent, on a pénétré son mystère. Il va disparaitre et ceux qui furent ses compagnons doivent s'enfoncer dans l'ombre avec lui. Gagnez vos échoppes, et oubliez ! Adieu !

— Vive le Masque Rouge ! répondirent les hommes d'une voix où pleuraient les sanglots.

— Ah ! si j'avais une pareille garde ! murmura le cardinal en examinant les douze compagnons.

M. de Puyroland fit un geste, et ses hommes se retirèrent pour exécuter les ordres qu'il leur avait donnés.

— Pardon, monseigneur ! fit Jacquemart qui s'avança... Mais il y a là deux personnes, l'homme et la femme...

— Qu'ils soient libres !

Et comme se parlant à lui-même :

— J'ai pardonné au maitre, ai-je le droit de frapper les serviteurs ?

Puis, tout haut :

— Monseigneur, votre carrosse vous attend.

Et il salua Richelieu qui sortit. Bientôt il entendit un roule-

ment de voiture et le silence se fit dans la villa de Vincennes.

Il était seul.

Épouvantés, n'ayant rien compris à ce qui venait de se passer, les serviteurs du pavillon s'étaient enfuis à travers le bois, dès qu'on les avait déliés ; Lopez et Régina, sautant sur deux chevaux avaient galopé vers Paris, se hâtant de fuir ces lieux qu'ils croyaient encore pleins de leurs ennemis et où ils avaient cru leur dernière heure venue ; Lionnel était seul. Longtemps il demeura là, immobile, plongé dans l'abime de ses pensées : tout était fini pour lui ! Le Masque Rouge était mort, avait-il dit tout à l'heure, et Lionnel de Puyroland n'avait plus qu'à le suivre dans le néant. Quel but avait sa vie à présent? Qu'était-il? Que faisait-il sur cette terre, sans nom, sans titre ? Sa fortune, il la tenait d'un homme qui ne pouvait s'avouer son père. Deux choses lui avaient fait aimer la vie : le bien qu'il avait su faire sous le voile du Masque Rouge, et l'amour qu'il avait pour Simonne : le Masque Rouge n'était plus, et son amour était mort, mort à jamais ! Simonne ne serait pas à lui, jamais il ne serait l'époux de Simonne ! Pouvait-elle épouser l'homme dont le père avait assassiné le sien ? Et dire qu'il y avait une heure à peine, il avait cru toucher au ciel parce qu'elle lui avait avoué son amour ! Être monté si haut et retomber si bas ! Oh ! mourir ! mourir ! maintenant il n'aspirait plus qu'à cela. Mourir, s'anéantir, disparaître, ne plus penser ! mourir, puisque la vie lui était si cruelle !

XXXI

Ah ! c'était une terrible soirée pour Lopèz et sa sœur, que celle qui venait de voir leur écroulement. Avoir cru toucher à la réalisation de leurs rêves les plus ambitieux et s'effondrer de si haut ! Par quelles émotions n'avaient-ils point passé? En apercevant Mme Bourniquet à la place de Simonne qu'ils croyaient tenir en leur pouvoir, ils avaient mesuré la profondeur de l'abîme dans lequel ils allaient tomber, mais un espoir leur restait encore : la lettre qu'ils avaient forcé la malheureuse à écrire à Capestoc. Mais Capestoc était survenu, tel un démon qui sort de terre, puis Lionnel de Puyroland en qui Lopez reconnaissait maintenant le terrible Masque Rouge.

Capestoc, le Masque Rouge ! Les deux implacables ennemis dont le louvetier avait tout à craindre, ils étaient là devant lui, il était en leur pouvoir ; le pavillon avec tous ses gens était tombé dans leurs mains, rien ne pouvait plus les défendre, et le cardinal, leur dernier soutien, était leur prisonnier. O rage !

Et le frère et la sœur frémissants avaient entendu le Masque Rouge prononcer leur arrêt de mort : tout était perdu à jamais. Ils étaient condamnés et dans un quart d'heure ils allaient payer toute leur infamie.

Mais que s'était-il passé tout à coup ? Ni Lopez, ni Régina n'auraient pu le dire. Ils avaient assisté au jugement du cardinal par le Masque Rouge et ses compagnons ; effarés, effondrés, ils n'avaient rien entendu de ce qui s'était dit qu'un vague bourdonnement, tant leur esprit était loin, perdu là-bas dans le vague de leur mort prochaine.

Et voici que tout à coup on les entraînait dehors ; voici que Lionnel de Puyroland demeurait seul avec le cardinal. Que se passait-il ?

Comme une brute inconsciente, Lopez de Silva s'était laissé conduire ; les événements qui venaient de se dérouler avaient comme emporté sa raison ; il n'était plus qu'une chose, qu'une masse obéissant au geste, incapable de penser, de réfléchir, de comprendre, d'agir.

Mais en voyant qu'on l'entraînait au dehors, et comprenant que Richelieu allait demeurer seul avec Lionnel et lui apprendre quelque secret que seul il devait entendre, Régina s'était comme réveillée de son horrible cauchemar. Toute sa raison lui était revenue tout à coup et avec elle son désir de vivre, et la force de mettre tout en œuvre pour sortir de ce terrible danger de mort qui était suspendu sur sa tête. Et tandis que les hommes qui la gardaient, insouciants, attendaient que Lionnel les rappelât, Régina, farouche, avait collé son oreille contre la cloison en un certain endroit qu'elle connaissait bien pour s'en servir souvent, et, assise sur un coffre à bois, le front penché dans ses mains, dans une attitude de désespoir, ce qui fait que ses gardiens ne s'apercevaient pas de son manège, elle n'avait pas perdu un mot de ce qui venait de se dire et tout de suite elle avait compris, tout de suite cette chose l'avait frappée de stupeur : Lionnel était le fils de Richelieu. D'abord, elle ne s'était point demandé ce qui pourrait résulter pour son frère et pour elle de cette nouvelle si surprenante, mais elle

avait frémi, puis elle avait songé : Lionnel ne tuérait point le cardinal puisqu'il était son père. Mais elle et son frère ?...

Et leur mort, pour être retardée, n'en était que plus certaine.

Aussi, quand tout à coup la porte s'était ouverte, quand, après avoir ordonné de mettre Richelieu en liberté, Lionnel avait donné l'ordre à Jacquemart de délier les liens qui l'attachaient, elle et son frère, et de les laisser aller, son cœur avait tressailli de joie dans sa poitrine et elle s'était sentie revivre. Dès que les cordes qui lui maintenaient les poignets étaient tombées, elle avait bondi et, frappant sur l'épaule de son frère :

— Allons, Lopez !

Le louvetier avait regardé sa sœur, il semblait ne rien comprendre.

— Libres ! Nous sommes libres ! Fuyons !

— Fuir !

— Oui, viens ! viens ! Tu réfléchiras après, te dis-je !

Régina s'était dirigée vers les écuries ; seule, avec une hâte fébrile, elle avait sellé deux chevaux et après avoir fait signe à son frère, ils montèrent en selle et tous deux piquèrent vers Paris. Lopez se laissait guider : il agissait comme dans un rêve. Régina éperonnait sa monture, et sans comprendre, machinalement, Lopez suivait sa sœur, ce qui fait que les deux chevaux brûlaient la route et filaient comme le vent.

Ainsi qu'un ouragan. ils traversèrent la porte Saint-Antoine et descendirent la rue du même nom, et tant avait été vite leur allure qu'il y avait une demi-heure à peine qu'ils avaient quitté le pavillon de Vincennes quand Régina arrêta net son cheval devant l'hôtel de Lopez. Les valets, qui attendaient leur maitre, ouvrirent la porte, et le frère et la sœur pénétrèrent dans la cour. Ils descendirent de cheval, et Régina s'étant dirigée vers le cabinet de son frère, Lopez la suivit.

Là, il s'assit, brisé par cette longue et rapide course, mais moins encore que par l'anxiété terrible par laquelle ils venaient de passer et qui avait produit une telle impression sur son esprit qu'il en était encore comme fou.

— Eh bien, Lopez ! fit Régina en se plantant devant son frère. Reviendras-tu à toi, enfin ?

— Tu dis ? fit Lopez, qui leva les yeux vers sa sœur.

— Je dis, répliqua Régina, que tu es chez toi, dans ton hôtel, assis dans un bon fauteuil de ton propre cabinet, que le Masque

Rouge est loin, et que nous ne sommes plus aux mains de ses compagnons.

Lopez jeta un regard autour de lui, comme s'il doutait encore des paroles que venait de prononcer sa sœur, puis il passa la main sur son front et murmura :

— Sauvés ! Nous sommes sauvés !

Mais Régina fit entendre un éclat de rire strident.

— Sauvés ! Pas encore, mon maître ! Nous avons bien des pas à faire, au contraire, si nous voulons mettre quelque distance entre nous et l'échafaud qui nous attend, et surtout, nous n'avons pas de temps à perdre.

— Que veux-tu dire ? demanda Lopez, qui commençait à reprendre ses esprits.

— Écoute, Lopez ! Comprends-tu comment tu te trouves dans ton cabinet après t'être trouvé en compagnie d'une douzaine de forcenés qui demandaient ta tête ?

— Qu'importe ! grommela Lopez, je suis ici, nos ennemis sont loin, cela suffit.

— Pour l'instant ! Mais demain ?

— Demain ? Hé ! demain ne me fait pas peur ! Ceux qui ont arrêté le cardinal ne se vanteront point de leur haut fait.

— Mais le cardinal, Lopez, ne peut-il pas, ne doit-il pas te demander raison des tiens !

— Des miens ?

— Oublies-tu tes exploits ? Les événements de tout à l'heure ont-ils tellement attaqué ta raison que tu n'aies plus souvenir de l'épée qui a tué le duc de Belyeuse ?

— Bah ! Ceux qui le savent ne parleront point.

— Qu'en sais-tu ?

Mais Lopez se leva.

— Ah çà ! fit-il, c'est toi qui es folle, je pense. Deux hommes savent ce meurtre, Lionnel et ce Gascon de Capestoc ; ni l'un ni l'autre, je pense, n'ira me dénoncer à Richelieu.

— Et pourquoi cela, mon maître ?

— Parce que Richelieu ayant, je ne sais comment, échappé à Lionnel, celui-ci à cette heure doit fuir la France, craignant la terrible vengeance de Richelieu, et que Capestoc qui a si mal défendu son maître, n'osera jamais reparaître devant lui.

— Insensé ! fit Régina en jetant sur son frère un regard de pitié. Si la peur ne t'avait point paralysé, te laissant à moitié mort, tu

comprendrais que si nous sommes libres à cette heure, demain est pour nous gros de menaces! Tu comprendrais que chaque minute qui s'écoule est un pas que nous faisons vers l'échafaud! Qu'à chaque instant cette porte peut s'ouvrir pour livrer passage à nos bourreaux.

— Je ne te comprends pas! fit Lopez en examinant sa sœur.

— Oh! oui! insensé! continua Régina, car tu ne sais pas encore à quelles circonstances tu dois la liberté. Mais tandis que, pâlissant, tu défaillais de peur, j'écoutais, moi.

— Tu écoutais?

— Et j'ai su. Écoute, Lopez, ce que je vais t'apprendre est terrible. Souvent tu as entendu dire que Lionnel de Puyroland était un aventurier, que le nom qu'il portait n'était pas le sien?

— Oui.

— Eh bien! sais tu qui est son père?

— Tu connais son père?

— Eh bien! le père de Puyroland n'est autre que le cardinal de Richelieu!

— Richelieu! le père de Lionnel!

Et Lopez bondit, regardant Régina, pour voir si elle n'était point folle.

— Oui, Lopez, oui, continua Régina, Richelieu est le père de Lionnel, je le sais, je l'ai entendu. Autrement, dis-moi, serions-nous libres à cette heure! Le Masque Rouge aurait-il desserré sa main puissante qui déjà étreignait sa proie. Le cardinal est son père, voilà pourquoi il ne l'a pas frappé, voilà pourquoi n'ayant pas châtié le maître, il a laissé la vie sauve à ses serviteurs.

— Richelieu est le père de Lionnel! murmurait Lopez. Il le protégeait secrètement et c'est à cet homme que j'ai osé m'attaquer!

— Comprends-tu maintenant, continua Régina, comprends-tu maintenant qu'il nous faut fuir en toute hâte, quitter Paris, quitter la France! retourner là-bas en Espagne! loin de la colère et de l'atteinte du cardinal?

— Fuir! murmura Lopez, se parlant comme en un rêve. Fuir! Quitter Paris! Regagner l'Espagne! Oui! oui! il le faut! Oh! être monté si haut, si haut! pour retomber si bas!

— Que veux-tu, Lionnel, nous sommes vaincus; la partie était belle, nous l'avons perdue. Veux-tu payer de nos deux têtes!... Non! non! Va! l'avenir n'a pas dit son dernier mot. Espérons!... En attendant, il faut fuir, il faut fuir en toute hâte. Prends ton or,

prends tes bijoux; j'ai laissé les miens à Vincennes, dans la hâte folle que j'avais de quitter ce pavillon maudit. C'est ma faute, mais il n'est point l'heure de récriminer. Ta fortune est assez considérable pour nous suffire là-bas. Nous vivrons même en grands seigneurs en Espagne, en attendant l'heure de nous venger.

— Nous venger! s'écria Lopez en interrogeant sa sœur, tant cette idée de vengeance lui paraissait étrange dans la terrible situation où ils se trouvaient.

— Oui! oui! nous venger! clama Régina avec une voix terrible. Mais l'heure n'en est pas encore venue... Pour l'instant il faut fuir. Ah! hâtons nous, il est inutile de discuter ainsi, à l'heure où notre ennemi triomphe.

Mais Lopez secoua la tête. Depuis une minute il songeait, et cette pensée lui était venue qu'ils avaient bien tort peut-être de prendre les choses au tragique.

— Non! non! fit il, notre ennemi ne triomphe point, Régina. Ignores-tu que Lionnel haïssait le cardinal, que Lionnel est persuadé que c'est le cardinal qui a fait tuer le duc de Belyeuse? Et il apprend que le cardinal est son père. Ecrasé par cette terrible révélation, qui va l'empêcher de venger le duc, et qui sera un obstacle à son mariage, Lionnel disparaîtra.

Régina haussa les épaules.

— Folie! fit-elle en secouant la tête.

Et comme Lopez insistait :

— Le secret de sa naissance l'a surpris sans doute! Cette pensée d'être le fils de l'homme qu'il exècre a pu lui sembler odieuse aujourd'hui, mais elle lui paraitra douce demain, et il reviendra à la cour revendiquer la place qui lui est due... sois en certain!...

— Pendant ce temps, exilés et tremblants nous errerons de ville en ville, fuyant la haine du cardinal!

— Préfères-tu que cette haine s'appesantisse sur nous, que nos corps aillent pourrir en quelque sombre Bastille, ou que nos têtes aillent tomber en quelque place de Grève? Car ta trahison est connue, Lopez. On saura que c'est toi qui as tué le duc sans ordre du cardinal. Puis Lionnel de Puyroland épousera Simonne de Belyeuse, et tandis que les tapissiers tendront de velours leur chambre nuptiale, les valets du bourreau voileront de noir notre échafaud. Il faut fuir, te dis-je, fuir le plus vite possible!

— Fuir! oui, mais où?

— En Espagne, te dis-je! où grâce aux rentes que tu as su ramasser, nous pourrons vivre en attendant...

— En Espagne! Crois-tu que nous y serons tranquilles!

— Qui viendra nous y troubler?

— En quelque pays que nous nous cachions, la colère du cardinal saura nous y découvrir.

— Peut-être! répondit Régina avec un sourire étrange. Tu vas voir.

Et se levant :

— Où est ton or?

— Dans ce coffre, répondit Lopez, qui, ayant fait jouer un ressort caché, fit voir à sa sœur une petite boîte en fer, dans un trou qui venait de s'ouvrir dans la muraille.

— Toute ta fortune est là?

— Toute. Il y a là des bijoux, des diamants, des pierres précieuses qui nous assureront une richesse fastueuse dans le coin de l'Espagne où nous allons nous enfermer.

— Bien! As-tu quelque habit d'homme qui puisse aller à ma taille?

— J'ai là des costumes de mes pages.

— Je te demande un costume de grand seigneur.

— Regarde dans cette armoire.

Régina ouvrit l'armoire, en retira les hardes qu'elle contenait, puis disparut dans la pièce à côté. Au bout d'un instant elle revenait métamorphosée. Vêtue d'un riche costume de velours vert, ses cheveux bruns tombant sur son col en point d'Angleterre, elle avait l'air d'un gentilhomme de la meilleure mine.

— Là! une épée, fit-elle, un pistolet, et maintenant je défie n'importe qui de reconnaître dona Régina de Silva dans ce fier cavalier qui va retourner à Venise, sa patrie.

Lopez la regardait, stupéfait par ce changement.

— Maintenant, à toi, fit-elle. Tu vas revêtir une souquenille de laquais. Tu dois en avoir une qui ne porte point tes armes et où l'on ne reconnaîtra pas la livrée du louvetier du roy?

— Oui.

— Eh bien, dépêche!

A son tour, Lopez se transforma : en deux coups de ciseaux il fit tomber sa moustache brune et sa royale, ce qui le défigura complètement ; puis il revêtit un gilet rouge, sur lequel il endossa une jaquette d'étoffe brune sans galon ni broderie. Il avait ainsi l'air du valet le plus accompli.

— Parfait! fit Régina avec un sourire. Maintenant, prends cette cassette, n'oublie pas tes pistolets, car on ne sait pas ce qui peut advenir, et partons! Tous les valets sont couchés et dorment du plus profond sommeil; nous pouvons, sans être vus, détacher deux chevaux et partir.

— Oui! tout va bien! cria Lopez. Mais demain, on apprendra notre fuite, et tous les soldats du royaume seront à notre poursuite.

— Naïf! murmura Régina avec un sourire de dédaigneuse pitié.

Lopez continua :

— Penses-tu alors que c'est ce costume qui empêchera de nous reconnaitre, de nous arrêter, et de nous livrer au bourreau!

— As-tu confiance en moi! demanda Régina impatiente.

— Oui, mais...

— Alors! pas un mot de plus. Descends aux écuries, selle deux chevaux, ouvre la porte afin que je n'aie qu'à monter en selle et partir, et attends.

— Que vas-tu faire?

— Hé! tu le verras bien!

Lopez grommela de vagues paroles, mais Régina gardait sur lui un puissant ascendant, il savait qu'elle était de bon conseil, et il obéit. Quand elle fut prête, Régina jeta un regard autour d'elle pour voir si elle n'oubliait rien. Puis elle réfléchit une minute.

— Bah! fit-elle enfin avec un haussement d'épaules, qui veut la fin ne regarde pas aux moyens.

Et prenant le flambeau qui éclairait le cabinet, elle l'approcha des tentures de soie : l'étoffe grésilla une minute, puis une longue flamme monta, éclairant la salle d'une lugubre clarté, le feu se communiquait avec une rapidité effroyable.

Alors Régina bondit, verrouilla la porte et descendit en courant. Les deux chevaux étaient sellés. Lopez attendait.

— En selle! et filons! cria Régina.

Un moment après, ils fermaient derrière eux la lourde porte de l'hôtel et couraient vers la porte Saint-Jacques. Il était cinq heures du matin.

Les maraîchers commençaient à pénétrer dans Paris, ce qui fait que dans la foule, ils purent passer par la porte Saint-Jacques sans être aperçus. Ils chevauchèrent ainsi pendant près de dix minutes.

Mais tout à coup Régina s'arrêta, elle s'était retournée :

— Regarde ! fit-elle à Lopez en lui désignant Paris.

Au loin, une épaisse colonne de fumée montait vers le ciel semant l'aube d'un éblouissement d'étincelles.

— Qu'est cela? demanda Lopez stupéfait.

— Cela, mon maître, répondit Régina, c'est l'hôtel du louvetier du roy qui flambe, ensevelissant sous ses décombres le comte Lopez de Silva et sa sœur. L'incendie est si terrible qu'on ne trouvera pas trace de leurs deux cadavres. Nous sommes morts, Lopez, et le cardinal est vengé. Ah ! ah ! que dis tu de cela, mon frère ? As-tu peur maintenant de voir les soldats du royaume courir à nos trousses ! Allons, Silva, du courage ! L'avenir est à nous et je jure Dieu que je saurai en profiter !

XXXII

Lorsque, au carrefour du Grand-Veneur, Mlle de Belveuse eut quitté Lionnel de Puyroland, elle eut vite fait de retrouver Hugues qui l'attendait en tremblant. En la voyant venir, le vieux serviteur ne put contenir sa joie et, se précipitant vers la jeune fille, avec cette espèce de familiarité qui n'était qu'une des formes de son affection :

— Comme vous avez tardé ! Je commençais à avoir peur !

— Peur ! Allons donc ! répondit Simonne qui s'efforçait de sourire.

Hugues alors vit sa pâleur et son trouble :

— Vous avez couru quelque danger, j'en suis sûr ! fit-il d'une voix apeurée.

— Non ! puisque je suis vivante !

— Oh ! je sens que vous ne me dites point toute la vérité. Ah ! tenez, je commence à regretter de vous avoir accompagnée dans ce bois, d'avoir obéi si aveuglément à vos ordres. J'aurais dû vous dissuader, vous...

— Allons, assez, Hugues ! interrompit Mlle de Belveuse, en regardant son vieux serviteur avec attendrissement. Je te l'ai dit : j'avais besoin de venir dans ce bois, et d'y venir seule, la mémoire de mon père le commandant, et aussi le souci de sa vengeance. Tu le vois, je reviens vivante, je n'ai couru aucun danger. Alors, à quoi bon murmurer ? Réjouis-toi, au contraire, car demain l'assassin de ton maître aura expié son lâche forfait.

— Hé quoi! le cardinal! murmura Hugues.

— Il sera mort! Mais silence!

Et ayant ouvert elle-même la portière de son carrosse, elle y monta, tandis que Hugues, s'asseyant aux côtés du cocher, donnait l'ordre de retourner à l'hôtel.

Et tandis que le carrosse roulait, Simonne songeait. Le trouble de son âme, l'émotion qu'elle ressentait, elle n'avait pas été assez forte pour les réfréner, et Hugues avait lu tout cela dans sa pâleur. C'est que tout ce qui venait de se passer en un aussi court laps de temps était bien fait pour la troubler au delà du possible; une minute avait suffi pour désorienter son âme, la minute où, devant le danger, tout son cœur avait éclaté et où elle avait avoué son amour à Lionnel : l'irréparable était fait! Par un seul mot elle s'était donnée à jamais, et c'étaient leurs fiançailles qui s'étaient faites là, au bruit formidable des épées, ils s'aimaient, ils se l'étaient dit, désormais ils étaient l'un à l'autre; pour la vie, pour toujours.

Et voici que tout à coup elle avait su ce qu'était ce Lionnel dont son cœur était si plein qu'il en avait débordé. Ce Lionnel n'était qu'un enfant du hasard, sans nom, sans aïeux, riche et puissant par le caprice d'un inconnu. Et cela n'avait point diminué son amour!

Qu'importait qu'il ne fût point gentilhomme s'il en avait toutes les vertus?

C'est à cela que pensait Simonne, tandis que le carrosse retournait vers l'hôtel de Belyeuse. Et elle se demandait si elle avait bien agi, si son amour n'était point coupable, si elle avait le droit d'épouser un homme d'un sang inconnu, si elle pouvait infliger cette tache au noble blason des Belyeuse, noble depuis mille ans. Et dans ce débat entre son cœur et sa raison, l'amour parlait le plus fort, et il lui semblait que du haut du ciel son père l'approuvait. N'était ce point lui qui avait introduit Lionnel à l'hôtel de Belyeuse, où jusqu'au jour de son arrivée elle avait vécu heureuse et calme en la paix de son cœur? Ne l'admirait il point pour ses vertus et pour sa noblesse?... En quelque sorte n'avait-il pas encouragé l'amour qu'il avait deviné en l'âme de sa fille, n'était ce pas à Lionnel qu'il songeait quand il lui parlait d'un époux? Tout cela, son père l'eût-il fait, si Lionnel eût été indigne d'elle?... Non! non! mille fois non! En lui avouant son amour elle n'avait pas mal agi; et quelle que fût sa naissance, Lionnel était digne d'elle, et

c'est l'âme rassurée sur ce point qu'elle arriva à l'hôtel et gagna l'oratoire où elle avait coutume de se réfugier, sûre qu'elle était d'y trouver la paix, le calme et le repos.

Il était tard; minuit depuis longtemps avait sonné à toutes les horloges de la ville, mais Simonne n'avait point sommeil : tous les événements qui, avec une rapidité incroyable, s'étaient déroulés tout à l'heure, dont elle avait été le témoin, auxquels elle avait même pris part, lui causaient comme une sorte de fièvre qui la tenait éveillée, et son esprit évoquait les scènes dont le carrefour du Grand-Veneur avait été le théâtre : son arrivée, l'étonnement de Lionnel, le danger qu'elle avait couru, l'aveu de leur mutuel amour, puis ce terrible duel, et enfin le secret de Lionnel lui échappant, la mystérieuse histoire de sa naissance, qu'hésitant, tressaillant, il lui avait faite, voulant montrer l'indignité, l'impossibilité de leur amour. L'indignité de son amour! Était-il indigne d'elle, celui qui allait venger la mort de son père? Et c'était pour cela qu'il se trouvait dans ce bois, c'était pour cela qu'il attendait dans l'ombre; et lui, ce puissant Masque Rouge qui avait recueilli le dernier soupir de son père mourant, lui qui l'avait sauvée elle-même, elle ne l'aimerait point, tout son cœur n'irait point vers lui, vers lui qui allait venger le duc au péril de sa vie, peut-être! Au péril de sa vie! C'était vrai pourtant que, tout puissant qu'il fût, il pouvait être vaincu. Le cardinal avait des gardes et ne s'aventurerait point seul ainsi dans les bois, et ses gardes le défendraient : si Lionnel allait être tué!

Et Simonne frémit. Oh! elle était allée trop loin! Elle n'aurait point dû confier à Lionnel une pareille tâche. Que lui importait que la mort de son père fût ou non vengée! Cela le ressusciterait-il, hélas! Et, pour la mémoire de son père, allait-elle sacrifier la vie de son fiancé?

Mais ces pensées soudain lui firent horreur. Quoi! aimerait-elle moins son père que ce Lionnel. Et tombant à genoux devant un portrait du vieux duc qui ornait un coin de l'oratoire :

— O mon père! clama Simonne dans son esprit en délire, pardonnez-moi si tout mon cœur, toutes mes pensées ne sont point pour vous. Je ne devrais avoir qu'une préoccupation : venger votre mort!... Mais ayez pitié de ma faiblesse... Est-ce ma faute si je l'aime?... Pourquoi m'avoir si souvent parlé de lui?... pourquoi me l'avoir montré si loyal, si bon, si brave? Vous le voyez, j'ai peur maintenant... Vous le voyez, votre fille craint d'être allée

trop loin!... Elle hésite!... Oh! inspirez-la!... Dites-lui bien que rien ne passe avant son père... Dites-lui bien que son cœur est tout à lui, doit être tout à lui, et qu'elle ne doit pas en disposer tant que votre mort ne sera point vengée, tant que votre assassin vivra!... Rendez-la forte et qu'elle ne faiblisse point si tout à l'heure on venait lui dire... Mais non, c'est impossible... Lionnel de Puyroland est brave... et le Masque Rouge est puissant!... Je suis folle! Il ne court aucun danger! Et il va venir! et il vous aura vengé! et à la face du ciel je lui donnerai tout mon amour!

Ainsi priait Simonne dans le délire de sa fièvre ardente, et depuis longtemps le jour éclairait les vitraux de son oratoire, que Simonne, à genoux, interrogeait son cœur. Depuis combien de temps était-elle là, elle n'en savait rien. Et tout à coup, la porte de l'oratoire s'ouvrit.

Hugues parut en disant :

— M. de Puyroland est là, Mademoiselle.

— Lionnel! Lionnel!

Et, comme poussée par un ressort, Simonne s'était redressée et elle n'avait pu prononcer que ces deux mots : Lionnel! Lionnel!

Il était vivant, c'est que son père était vengé. O Dieu puissant, sois béni!

— Qu'il entre! cria-t-elle, comme transfigurée.

Comme M[lle] de Belyeuse, Lionnel n'avait pu dormir cette nuit. Affolé par la révélation du cardinal, voyant tout crouler autour de lui, d'abord il avait songé à mourir. La pensée de Simonne l'avait arrêté. Non! il ne devait pas mourir avant d'avoir obtenu son pardon, avant de lui avoir dit que s'il n'avait pas tenu son serment, que s'il n'avait point tué le cardinal, c'est qu'une formidable fatalité s'était dressée entre Richelieu et lui.

Il avait donc quitté le pavillon de Vincennes pour revenir à pied jusqu'à son hôtel, marchant au hasard, devant lui, les yeux papillotants, la tête vide, incapable de diriger sa pensée qui lentement fuyait de son cerveau. Il était rentré chez lui et s'était abattu sur un fauteuil, machinal, fou, terrassé, et ce n'est que fort tard qu'il revint à lui, ne se souvenant pas comment il était revenu là, ballotté par l'orage qu'il portait en son âme. Et, fidèle au rendez-vous qu'il avait donné, il était venu chez Simonne pour obtenir son pardon, puis mourir.

En voyant s'ouvrir la porte, Simonne s'était élancée pour courir au-devant de Lionnel, mais elle s'arrêta soudain. Devant ce visage

de mort, où le désespoir marquait ses sombres stigmates, elle sentit passer sur elle comme un souffle de malheur.

— Eh bien, Lionnel? interrogea-t-elle angoissée.

Et comme Lionnel se taisait :

— Hé quoi! vous ne me dites rien! Vous baissez la tête! Vous êtes vivant, et vous baissez la tète, et vous vous taisez! Est-ce que mon père ne serait pas vengé?

Puyroland ne répondit que par un geste d'indicible désespoir.

-- Oh! malheureuse! malheureuse! clama Simonne en s'abattant sur son prie-Dieu. Et elle sanglota.

Lionnel s'approcha d'elle, et d'une voix lointaine, d'une de ces voix comme on en entend dans un rêve et qui vous font frissonner :

— Ne me maudissez point, Simonne, prononça-t-il lentement. Oh! encore une fois, permettez-moi de vous appeler ainsi. Ne me maudissez point, car vous ne savez pas ce que j'ai souffert, ce que je souffre!

— Lionnel! fit Simonne en levant les yeux vers le jeune homme.

Mais Puyroland l'interrompit :

— Non! ne me maudissez point, Simonne. J'aurais dû mourir, je le sais! disparaître à jamais! Oh! oui, j'y ai pensé, mais je n'en ai pas eu la force... Ne plus vous revoir! Ne plus contempler vos yeux qui étaient mon ciel! Vos doux yeux qui me donnaient le vertige! Vos yeux si aimés où je me perdais, où je m'anéantissais comme en une mer profonde et pure!... Non, je ne l'ai pas pu! et je n'ai pas voulu disparaitre avant de vous avoir contemplée une dernière fois!... Et je suis venu! J'ai traversé la ville comme un fou! Les passants me regardaient apitoyés et j'ai vu une femme du peuple qui pleurait, tant je faisais peine à voir! Oui, je suis venu! Mais ne craignez rien! Je vous ai vue et je m'en vais! je m'en vais vers la mort! vers le néant! conservant pour toujours l'éblouissement de votre radieuse beauté!

— Vous voulez mourir, Lionnel! clama Simone éperdue.

Mais Puyroland ne répondit pas; comme en extase, il continua: dans la mort, j'entendrai ce nom que votre voix si douce vient de chanter à mon oreille.

— Mon Dieu! vous allez mourir! répéta Simonne troublée par tout ce qu'elle venait d'entendre.

— Hélas! puisque je suis parjure à mon serment!

— Oh! le cardinal n'est pas mort, n'est-ce pas?

— Par pitié, ne me maudissez pas! Au nom du ciel qui voit mon

martyre, pardonnez-moi, c'est la seule grâce que j'attends de vous maintenant!

— Mon père n'est point vengé... murmura Simonne.

— Oh! Dieu m'est témoin que pour venger votre père, pour mériter votre amour, rien n'aurait arrêté mon bras... Et d'une voix sombre, d'une voix qui se faisait honteuse, Lionnel ajouta : J'ai reculé devant le parricide.

— Le parricide! s'exclama Simonne stupéfiée. Que dites-vous?

— La vérité! L'homme qui a fait tuer votre père est celui qui m'a donné le jour.

— Dieu!

— Oui! le duc de Belyeuse a été tué par ordre de Richelieu, et Richelieu est mon père.

— Votre père!

— Vous comprenez que je ne pouvais le tuer, vous comprenez que je ne pouvais percer ce cœur qui est plein de moi, plein de moi et ma mère, que je n'ai point connue, hélas! Vous le voyez, tout nous sépare. Entre nous désormais s'ouvre une infranchissable barrière. L'irréparable se dresse devant nous. Non! nous ne pouvons être l'un à l'autre. Et je n'ai plus qu'à mourir!

Simonne ne répondit rien : ce qu'elle venait d'entendre troublait sa raison : c'était la fin, la fin cruelle du rêve!

— Non! fit-elle enfin! levant la tête, je ne puis être à vous! Mais je vous aime, Lionnel!

— Quoi! vous pouvez m'aimer encore?

— Je vous aime, Lionnel, répéta Simonne. Je ne puis être à vous, mais je ne serai à personne, entendez-vous! Tout nous sépare, avez-vous dit? Oui. Eh bien! je dirai adieu au monde, à la cour, à la vie. Je m'enfermerai dans un couvent où je prierai pour les deux seules personnes que j'ai aimées, pour mon père et pour vous.

— Est-ce vrai! clama Lionnel éperdu de joie. Oh! alors je puis mourir et je mourrai heureux!

Mais à ce moment une voix joyeuse retentit derrière eux :

— Que parlez vous de mourir, Monsieur de Puyroland?

Et surpris, Lionnel et Simonne, s'étant retournés, aperçurent M. de Capestoc.

— Oui ! que parlez-vous de mourir, répéta le Gascon, vivez au contraire et vivez heureux, car il n'est plus besoin de tuer le cardinal pour venger le duc de Belyeuse.

— Que dites-vous? demanda Puyroland, stupéfait non moins de l'arrivée soudaine du cadet que des paroles qu'il venait de prononcer.

— Hé! parfandious! répondit Capestoc, je dis que Lopez de Silva n'est point seulement un traître et un assassin, mais que c'est encore un fourbe qui voulait se servir du nom du cardinal pour assassiner le duc, et qu'il n'y a que lui seul qui soit infâme.

— Serait-ce possible! s'écria Simonne tressaillante.

— Hé! Mademoiselle, je ne sais si c'est possible, mais je suis sûr que c'est vrai.

— Ainsi, demanda Puyroland, ce n'est point Richelieu!

— Hé! pourquoi voulez-vous que Richelieu ait voulu faire tuer le duc? C'est Lopez, Lopez seul, et de son propre mouvement.

— Mais qui le prouve?

— La parole du cardinal.

— Le cardinal vous a dit?...

— A telle enseigne, poursuivit le cadet, en tirant un parchemin de sa poitrine, que voici une lettre de cachet signée du roy, où vous pourrez voir en toutes lettres le nom de ce bandit. Et sur ma foi, si vous doutez de la parole du cardinal, vous pourrez avoir la joie d'entendre l'aveu des crimes de Lopez à qui la torture ouvrira la bouche, je n'en doute pas.

— Oh! le ciel me protège! clama Puyroland renaissant à la vie.

— Eh bien! voulez-vous encore mourir?

Lionnel regarda Simonne : la jeune fille comprit qu'il attendait d'elle sa sentence.

— Non! vous ne mourrez pas, Lionnel, fit-elle en serrant sa main. L'abîme ouvert devant nous est comblé. Et le ciel nous protège! Le jour où nous aurons la preuve que ce Lopez est coupable, le jour où il aura expié son forfait, je serai à vous!

— Eh bien! parfandious! vous n'aurez pas longtemps à attendre, dit Capestoc de son joyeux accent bordelais. A cette heure, mes hommes cernent l'hôtel de Silva. Je ne viens que pour vous annoncer cette bonne nouvelle, et il était temps, à ce que je vois. Maintenant, je cours surveiller mes hommes, et soyez tout à la joie!

— Mais si Lopez avait pris la fuite!

— Bah! il ne serait pas loin, car j'ai prévu le cas, et avec la permission du cardinal, j'ai envoyé des coureurs dans toutes les directions. Dans tous les cas, allons toujours voir s'il sera dans son nid.

Et Capestoc allait partir, mais tout à coup un garde apparut, essoufflé et, d'une voix haletante :

— Monsieur, le feu est à l'hôtel du louvetier.

— Parfandious !

— Tout est brûlé et l'on vient de découvrir, sous les décombres, deux cadavres calcinés, que l'on suppose être ceux de Silva et de sa sœur !

— Hé! Diou bibant! s'écria Capestoc, voilà qui nous épargne bien de la besogne! Qu'en pensez-vous, Monsieur de Puyroland? Et le cadet se tourna vers Puyroland.

Mais, à son grand étonnement, Lionnel était devenu grave.

— J'en pense, répondit-il, que le feu dévore bien des secrets, et qu'un homme mort ne peut plus rien dire.

XXXIII

A son retour de Vincennes, Capestoc s'était cru perdu en songeant que, par la seule faute de son indiscrétion, son ami Lionnel de Puyroland avait pu s'emparer du cardinal.

Car pour lui, que son intempestive présence dans le Moulin du diable avait mis au courant des faits, il ne conservait aucun doute sur l'issue de la criminelle entreprise de Puyroland : le Masque Rouge et ses compagnons avaient tué le cardinal.

Aussi son émotion avait été indicible lorsque, avant de pénétrer dans la grande salle de l'hôtellerie du Plat-d'Étain, les propos de Navailles, Brécourt et Chanteleu étaient parvenus jusqu'à son oreille, et qu'il avait appris que, cette nuit, le cardinal était rentré dans son palais. Que s'était-il donc passé? Mais il n'avait pas eu le temps de répondre à cette question qu'il se posait.

Un homme, un garde de Richelieu, lui avait frappé sur l'épaule, lui disant :

— Monsieur de Capestoc, Son Éminence le cardinal vous ordonne d'aller le trouver.

Et cela avait mis le comble à son émotion. Que pouvait lui vouloir le cardinal? Allait-il le faire arrêter pour crime de trahison parce qu'il n'avait point su le défendre? Ou bien avait-il appris que c'était par lui, Capestoc, que Lionnel de Puyroland avait eu vent de la promenade à Vincennes, et Richelieu allait-il le rendre

responsable des événements qui étaient survenus?... Dans ce cas encore, c'était la prison, pour ne pas dire la mort, et Capestoc ne se sentait point rassuré. Une minute, l'idée lui vint de fuir, de désobéir aux ordres du cardinal, de ne point répondre à son appel, Mais tout de suite il rejeta cette pensée qu'il considérait comme indigne, et, d'un pas ferme, il se dirigea vers le palais Cardinal, crànement, la tête haute, mais l'esprit torturé d'inquiétude.

Il était près de dix heures, et le palais du cardinal était plein de gentilhommes attendant le petit lever du ministre et la faveur de le saluer. A son grand étonnement, Capestoc trouva cette foule souriante et gaie, nullement inquiète, et il lui parut évident que nul ne savait ce qui s'était passé la nuit dernière et les dangers qu'avait courus Richelieu.

Comme notre Gascon mettait le pied dans le salon du premier étage, Bastien, qui était le valet de chambre familier de Richelieu et qui semblait guetter son arrivée, s'approcha de lui :

— Vous êtes Monsieur de Capestoc?

— Oui.

— Son Éminence vous attend. Veuillez me suivre.

Et Capestoc traversa le grand salon à la suite de Bastien qui, ayant poussé une porte, s'effaça pour laisser passer le Gascon, et cela au grand étonnement des gentilshommes qui attendaient, surpris et quelque peu froissés de voir ce simple cadet aux gardes introduit avant eux auprès de l'Éminence. Toujours à la suite de Bastien, Capestoc traversa deux ou trois autres pièces qui étaient désertes. Puis le valet de chambre, s'étant arrêté devant une petite porte de chêne, gratta, attendit un moment, puis ouvrit, et fit entrer le cadet.

C'était un petit oratoire assez sombre, éclairé par une seule fenêtre qu'obscurcissaient encore des vitraux très épais. Mais, tout de suite, Capestoc aperçut le cardinal, en grande robe rouge, assis dans un immense fauteuil à oreillettes et tout occupé à taquiner cinq ou six chats qui reposaient sur ses genoux : Richelieu paraissait plus pâle encore que d'ordinaire; en entendant la porte s'ouvrir, doucement, il avait levé la tête.

— Ah ! c'est vous, Monsieur de Capestoc, fit-il simplement.

Puis, sans plus s'occuper du cadet, il continua à agacer les bestioles qui, félines et traitresses, répondaient à ses caresses par des coups de griffes et par des coups de dents. Richelieu paraissait prendre un plaisir extrême à ce jeu. Debout devant lui, Capestoc

attendait. Cela dura pour le moins cinq minutes, longues comme des siècles. Enfin, d'un geste brusque, ayant chassé les chats qui bondirent de tous côtés, Richelieu regarda Capestoc et, avec un sourire :

— Vous le voyez, Monsieur, les chats ne sont pas meilleurs que les hommes et répondent par des coups de griffes à tout ce que nous faisons pour eux.

Et comme le Gascon se taisait, interloqué par ces paroles :

— Certainement, poursuivit le cardinal, tous les hommes ne sont point pareils, et il est des âmes fidèles et loyales dont la vue repose de toutes les méchancetés d'alentour. Vous êtes une de ces âmes, Monsieur de Capestoc.

Capestoc se sentit défaillir ; il crut voir dans ces mots une sanglante et cruelle ironie, et, tressaillant, il s'attendit à voir s'ouvrir une porte par où paraitrait l'homme qui devait le conduire à la Bastille. Richelieu devina-t-il sa pensée ? Peut-être, car il poursuivit :

— L'homme qui, fidèle à la voix de son devoir et de son honneur, ne compte point les ennemis qu'il a devant lui et tire l'épée vaillamment, préférant la mort à la forfaiture, celui-là est un gentilhomme et je suis fier, Monsieur de Capestoc, d'avoir ce gentilhomme à mon service.

— Quoi ! Monseigneur ! voulut dire Capestoc éperdu.

Et il commençait à croire que Richelieu ne se jouait point de lui.

— Monsieur de Capestoc, reprit le cardinal, vous êtes un brave. Vous n'avez pas, malgré le nombre, rendu votre épée, vous avez lutté et ce n'est que par surprise que l'on a pu s'emparer de vous. Cela, je saurai m'en souvenir, car j'aime la vaillance et la noblesse, et si jamais quelque lieutenance venait à être libre, vous verrez, Monsieur de Capestoc, que si le cardinal sait punir, il sait aussi récompenser.

Capestoc ne savait que répondre. Ce qu'il entendait là l'étourdissait complètement. Il était venu croyant marcher à la mort, et voici que c'était le chemin de la fortune qui s'ouvrait devant lui et il y avait bien là de quoi l'éblouir et le clouer sur place. Cependant Richelieu reprit :

— Vous êtes l'ami de M. de Puyroland, n'est-ce pas ?

Capestoc regarda le cardinal. Il ne pouvait comprendre où tendait cette interrogation, mais bravement il répondit :

responsable des événements qui étaient survenus?... Dans ce cas encore, c'était la prison, pour ne pas dire la mort, et Capestoc ne se sentait point rassuré. Une minute, l'idée lui vint de fuir, de désobéir aux ordres du cardinal, de ne point répondre à son appel, Mais tout de suite il rejeta cette pensée qu'il considérait comme indigne, et, d'un pas ferme, il se dirigea vers le palais Cardinal, crânement, la tête haute, mais l'esprit torturé d'inquiétude.

Il était près de dix heures, et le palais du cardinal était plein de gentilhommes attendant le petit lever du ministre et la faveur de le saluer. A son grand étonnement, Capestoc trouva cette foule souriante et gaie, nullement inquiète, et il lui parut évident que nul ne savait ce qui s'était passé la nuit dernière et les dangers qu'avait courus Richelieu.

Comme notre Gascon mettait le pied dans le salon du premier étage, Bastien, qui était le valet de chambre familier de Richelieu et qui semblait guetter son arrivée, s'approcha de lui :

— Vous êtes Monsieur de Capestoc?

— Oui.

— Son Éminence vous attend. Veuillez me suivre.

Et Capestoc traversa le grand salon à la suite de Bastien qui, ayant poussé une porte, s'effaça pour laisser passer le Gascon, et cela au grand étonnement des gentilshommes qui attendaient, surpris et quelque peu froissés de voir ce simple cadet aux gardes introduit avant eux auprès de l'Éminence. Toujours à la suite de Bastien, Capestoc traversa deux ou trois autres pièces qui étaient désertes. Puis le valet de chambre, s'étant arrêté devant une petite porte de chêne, gratta, attendit un moment, puis ouvrit, et fit entrer le cadet.

C'était un petit oratoire assez sombre, éclairé par une seule fenêtre qu'obscurcissaient encore des vitraux très épais. Mais, tout de suite, Capestoc aperçut le cardinal, en grande robe rouge, assis dans un immense fauteuil à oreillettes et tout occupé à taquiner cinq ou six chats qui reposaient sur ses genoux : Richelieu paraissait plus pâle encore que d'ordinaire; en entendant la porte s'ouvrir, doucement, il avait levé la tête.

— Ah ! c'est vous, Monsieur de Capestoc, fit-il simplement.

Puis, sans plus s'occuper du cadet, il continua à agacer les bestioles qui, félines et traitresses, répondaient à ses caresses par des coups de griffes et par des coups de dents. Richelieu paraissait prendre un plaisir extrême à ce jeu. Debout devant lui, Capestoc

attendait. Cela dura pour le moins cinq minutes, longues comme des siècles. Enfin, d'un geste brusque, ayant chassé les chats qui bondirent de tous côtés, Richelieu regarda Capestoc et, avec un sourire :

— Vous le voyez, Monsieur, les chats ne sont pas meilleurs que les hommes et répondent par des coups de griffes à tout ce que nous faisons pour eux.

Et comme le Gascon se taisait, interloqué par ces paroles :

— Certainement, poursuivit le cardinal, tous les hommes ne sont point pareils, et il est des âmes fidèles et loyales dont la vue repose de toutes les méchancetés d'alentour. Vous êtes une de ces âmes, Monsieur de Capestoc.

Capestoc se sentit défaillir ; il crut voir dans ces mots une sanglante et cruelle ironie, et, tressaillant, il s'attendit à voir s'ouvrir une porte par où paraîtrait l'homme qui devait le conduire à la Bastille. Richelieu devina-t-il sa pensée ? Peut-être, car il poursuivit :

— L'homme qui, fidèle à la voix de son devoir et de son honneur, ne compte point les ennemis qu'il a devant lui et tire l'épée vaillamment, préférant la mort à la forfaiture, celui-là est un gentilhomme et je suis fier, Monsieur de Capestoc, d'avoir ce gentilhomme à mon service.

— Quoi ! Monseigneur ! voulut dire Capestoc éperdu.

Et il commençait à croire que Richelieu ne se jouait point de lui.

— Monsieur de Capestoc, reprit le cardinal, vous êtes un brave. Vous n'avez pas, malgré le nombre, rendu votre épée, vous avez lutté et ce n'est que par surprise que l'on a pu s'emparer de vous. Cela, je saurai m'en souvenir, car j'aime la vaillance et la noblesse, et si jamais quelque lieutenance venait à être libre, vous verrez, Monsieur de Capestoc, que si le cardinal sait punir, il sait aussi récompenser.

Capestoc ne savait que répondre. Ce qu'il entendait là l'étourdissait complètement. Il était venu croyant marcher à la mort, et voici que c'était le chemin de la fortune qui s'ouvrait devant lui et il y avait bien là de quoi l'éblouir et le clouer sur place. Cependant Richelieu reprit :

— Vous êtes l'ami de M. de Puyroland, n'est-ce pas ?

Capestoc regarda le cardinal. Il ne pouvait comprendre où tendait cette interrogation, mais bravement il répondit :

— Oui, Monseigneur, je suis l'ami de M. de Puyroland. Il m'a sauvé la vie, et j'aurais donné la mienne pour lui si ce sacrifice n'eût en rien entaché mon honneur.

— Et vous saviez que c'était lui qui se cachait sous le Masque Rouge?

— Oui, Monseigneur, je le savais. Mais j'avais juré de ne jamais révéler ce secret, même au péril de ma vie, et j'ai tenu ma promesse.

— De telle sorte, continua le cardinal, que si je vous confiais une mission secrète, vous m'obéiriez aveuglément tout en me gardant le secret le plus absolu?

— Pourvu que cette mission, répondit Capestoc avec le plus grand calme, soit compatible avec mon honneur.

Richelieu ne parut pas prendre garde à cette restriction; il continua :

— Connaissez-vous Lopez de Silva?

— Certes, fit Capestoc, dont l'œil s'enflamma.

— Auriez-vous quelque répugnance à l'arrêter et à le conduire à la Bastille?

— Arrêter le louvetier! clama le Gascon stupéfait.

— Pensez-vous qu'en le faisant je commettrais quelque déni de justice?

— Oh! Monseigneur! s'écria Capestoc, Lopez de Silva est bien le plus grand coquin du royaume, et je suis bien sûr que la Bastille ne cache pas un plus fieffé criminel.

— Connaissez-vous quelques-uns de ses hauts faits?

— Il a voulu me faire assassiner! répondit Capestoc indigné.

— Vraiment, demanda le cardinal, et pourquoi cela, je vous prie?

— Hé! le sais-je? Probablement parce que, ayant été insulté par lui, je l'avais provoqué et qu'il a eu peur; car cet homme est non seulement un coquin, mais un lâche!

— Sont-ce là tous les crimes de cet homme?

— Hélas! non. Il a fait enlever cette nuit une femme, la prenant pour M[lle] de Belyeuse, et il a voulu faire assassiner M. de Puyroland.

— Oui! oui! fit le cardinal. Mais n'avez-vous pas ouï dire que c'était lui qui avait assassiné le duc de Belyeuse?

— Si!

— Et par qui avez-vous entendu dire cela?

— Par M. de Puyroland.

— Comment M. de Puyroland l'a-t-il su?

— Parce que, sous son masque rouge, M. de Puyroland s'est trouvé sur le Pont-Neuf au moment du crime, qu'il n'a pu reconnaître dans l'ombre la figure du louvetier, mais qu'il l'avait marqué au front de son épée, et qu'il l'a reconnu ensuite.

— Et pourquoi M. de Puyroland, connaissant l'assassin, ne l'a-t-il pas indiqué à la justice?

Capestoc se tut et baissa la tête : il était fort embarrassé, car il ne doutait pas que le louvetier, dans le meurtre du duc, n'avait été que l'instrument du cardinal.

Richelieu remarqua son hésitation.

— Voyons, vous êtes un brave, vous n'avez jamais menti. Pourquoi hésitez-vous à me répondre?

Capestoc releva la tête.

— Eh! ma foi, Monseigneur, j'hésite à vous répondre, car toutes vos questions me troublent étrangement. Je ne suis qu'un soldat, fort ignare en politique, et je sens que je marche sur un terrain si glissant qu'à chaque pas je risque de m'y rompre le cou!

Richelieu sourit :

— Voyons, reprit-il, je vous considère comme un loyal serviteur, et je vous demande de me répondre en toute franchise. Pourquoi M. de Puyroland n'a-t-il pas livré l'assassin du duc de Belyeuse, puisqu'il le connaissait?

— Hé! parfandious! répliqua Capestoc, tout simplement parce qu'il supposait que Silva ne faisait qu'exécuter un ordre.

— Qui venait de qui?

— De vous!

— Et que pensez-vous de cela, Monsieur de Capestoc?

Le Gascon était à la torture, mais il avait commencé et il fallait bien qu'il allât jusqu'au bout; tant pis s'il devait lui en cuire! Aussi :

— Ce que j'en pense, Monseigneur? Rien! je vous l'ai dit! je suis fort ignorant en fait de politique.

— Ce qui fait que vous n'êtes pas éloigné de croire que j'ai donné l'ordre de faire assassiner le duc?

— Eh bien, oui, répondit le Gascon.

Le cardinal, qui, jusqu'à ce moment était resté assis dans un fauteuil, se leva :

— Ça y est! pensa Capestoc, cette fois, je suis pris. On va m'envoyer dans quelque Bastille où je pourrirai jusqu'à la fin de mes jours. Voilà la lieutenance que le cardinal me réservait pour la première occasion.

Richelieu cependant avait fait deux ou trois pas dans son oratoire, comme s'il était en proie à la plus vive préoccupation. Enfin, il s'arrêta devant le cadet :

— Et si je vous donnais ma parole de gentilhomme que je ne suis pour rien dans l'assassinat du duc, le croiriez-vous?

— Certes! fit le Gascon.

— Et M. de Puyroland, le croirait-il également?

— Si Votre Éminence lui en donnait sa parole, je suis sûr qu'il le croirait également.

— Hum! j'en doute, fit le cardinal comme se parlant à lui-même.

Et il fit encore quelques pas dans son oratoire. Enfin, il revint à son fauteuil, s'assit, et regardant Capestoc :

— Écoutez, Monsieur de Capestoc. Je sais que M. de Puyroland aime Mlle de Belyeuse, je sais que M. de Puyroland a juré à Mlle de Belyeuse de venger la mort de son père, et M. de Puyroland a cru exécuter son serment en m'arrêtant dans le bois de Vincennes. Or, à la suite d'événements qu'il est inutile que vous connaissiez, M. de Puyroland n'a pu exécuter sur moi sa vengeance, et, d'autre part, un obstacle insurmontable sépare dès maintenant les deux amants. Or, vous entendez, Monsieur de Capestoc, je veux que M. de Puyroland soit heureux, je veux qu'il épouse Mlle de Belyeuse. Par suite, il faut que M. de Puyroland soit certain que le seul assassin du duc est Lopez de Silva; il faut qu'il soit bien convaincu que je suis innocent de ce crime. Me comprenez vous? Et voilà donc la mission que je vous confie : Vous emparer de ce Lopez et de sa sœur et leur faire avouer que, s'ils sont les assassins du duc, je ne suis pour rien dans cette lugubre machination. Voici l'ordre d'arrêter Lopez et sa sœur! Voici une lettre de cachet pour la Bastille. Allez, et, dès que vous aurez exécuté cette mission, vous viendrez m'avertir.

En entendant ce discours, Capestoc crut rêver. Eh quoi, c'était le cardinal qui parlait ainsi! Qu'avait-il donc bien pu se passer à Vincennes pour que le cardinal rendît ainsi le bien pour le mal, pour qu'il pensât ainsi à faire le bonheur de l'homme qui avait voulu le faire tuer? Cela renversait toutes les idées du Gascon, il

était absolument pétrifié. Et il demeurait là, debout, incapable de faire un mouvement.

— Eh bien! m'avez-vous compris et êtes-vous prêt à m'obéir? demanda le cardinal.

— Oh! avec la plus grande joie, fit enfin le Gascon qui était revenu à lui. Puisqu'il s'agit du bonheur de M. de Puyroland, je ne prendrai une minute de repos que les ordres de Votre Excellence ne soient exécutés.

— Allez! fit Richelieu.

Capestoc sortit, mais ce ne fut que lorsque, se trouvant dehors, le grand air lui fouetta la figure, que le Gascon reprit complètement ses esprits et comprit qu'il n'avait point rêvé. Les deux parchemins étaient bien dans sa main : l'ordre d'arrêter Lopez et sa sœur et la lettre de cachet, il n'était pas le jouet d'un cauchemar.

— Ma foi, fit-il, je ne comprends rien à toutes ces choses; mais, parfandious! tout est pour le mieux puisque tout le monde sera content, et que ce coquin de Lopez sera à l'ombre, en attendant d'être pendu. Courons vite lui annoncer cette bonne nouvelle.

Et, s'étant dirigé vers le pavillon où attendaient les gardes du cardinal qui veillaient dans une salle du palais Cardinal, il prit quatre gardes avec lui et se dirigea vers l'hôtel du louvetier. Mais il n'avait pas fait cent pas qu'il s'arrêta.

— Hé! parfandious! fit-il, il serait peut-être bien d'avertir M. de Puyroland. Tout cela ne pourrait que lui faire plaisir, et il arrêta ses gardes.

— Vous allez, leur dit il, faire le guet devant l'hôtel du louvetier, et veiller à ce que nul n'en sorte avant que je revienne, ordre du cardinal. Et, certain que, durant son absence, le louvetier ne pourrait prendre son vol, il laissa ses gardes et s'en fut chez Lionnel.

Là, on lui dit que le comte de Puyroland était chez Mlle de Belyeuse.

— J'y vais! poursuivit le Gascon. Cela fera deux heureux du même coup.

On a vu plus haut ce qui s'était passé chez Mlle de Belyeuse et comment le Gascon était arrivé juste à temps pour donner un peu d'espoir à Lionnel qui ne songeait qu'à mourir. Espoir de peu de durée, hélas!... Presque aussitôt un des gardes était revenu, annonçant que l'hôtel du louvetier venait d'être détruit par un incendie et que les cadavres de Silva et de sa sœur se trouvaient parmi les décombres, et Lionnel avait prononcé cette phrase :

— Pas d'imprudence, Lopez, dit-elle à voix basse, comment nous reconnaitrait-il sous ce travestissement?

Lopez soupira:

— Oh! murmura-t-il, j'ai toujours rencontré ce maudit Gascon sur mon chemin. Je crois qu'il va nous arriver malheur!

— Hé! qu'as-tu à craindre contre un homme seul?

Lopez sourit. Cette pensée venait de le rassurer tout à coup.

Tandis que cette courte scène se passait entre Lopez et sa sœur, Capestoc, sans montrer aucune émotion, s'était assis et il réfléchissait profondément.

Qu'allait-il faire?

Aller droit à cet homme et l'arrêter!

Mais il connaisait Lopez; il nierait, se démènerait, et Capestoc risquait fort de voir s'échapper sa proie.

Tout à coup, il eut une inspiration et comme l'hôtelier s'arrêtait vers lui pour lui demander ce qu'il désirait manger:

— Ecoute, dit-il, tu vas aller trouver le procureur du roy; tu vas lui dire de venir sur-le-champ avec quelques hommes de la garde de milices.

Et comme l'hôtelier s'étonnait:

— Ordre du cardinal! dit-il en lui montrant la signature du ministre.

L'hôlelier sortit, et Capestoc, de l'air le plus innocent du monde, se mit à manger.

Eu voyant le Gascon prèter si peu d'attention à eux, le louvetier et Régina s'étaient rassurés, et maintenant Lopez riait de sa vaine terreur de tout à l'heure.

Un gros quart d'heure se passa.

Enfin la porte s'ouvrit et un homme parut qui s'approcha de Capestoc.

— Vous êtes le prévôt de la ville, demanda le Gascon à voix basse.

— Je le suis?

— Vos hommes sont-ils prêts?

Ils entourent l'hôtellerie, mais qu'y a-t-il...?

Sans lui répondre Capestoc se dirigea vers le louvetier, et lui mettant la main sur l'épaule.

— Au nom du roy! je vous arrète, dit-il simplement.

Lopez bondit:

— M'arrêter! dit-il.

Mais le Gascon fit un signe.

Aussitôt vingt hommes firent irruption dans la salle, qui se saisirent de Lopez et de Régina de Silva.

— Oh! maudit Gascon! murmura le louvetier, cette fois nous sommes perdus!

. . . .

Quelques jours après ces événements, le comte Lopez de Silva, convaincu d'assassinat, était exécuté sur la place de Grève par la main du bourreau.

Le soir de cette exécution, dans le salon du vieil hôtel de Belyeuse, Lionnel de Puyroland, Henry de Capestoc et Mlle de Belyeuse se trouvaient réunis, quand tout à coup la porte s'ouvrit à deux battants et le valet annonça :

— Son Eminence Monseigneur le cardinal!

Les trois personnes se levèrent, et Richelieu, ayant baisé la main de Simonne.

— Eh bien ! Mademoiselle, fit-il, maintenant que votre père est vengé, refusez-vous votre main au fiancé que vous avez choisi entre tous ?

— Monseigneur, je n'ai qu'une parole répondit Simonne.

Et elle tendit sa main à Lionnel qui la baissa avec ferveur.

— Monsieur de Puyroland, continua le cardinal en s'adressant à Lionnel, le titre de comte ne va pas à votre valeur. Celui de duc vous conviendra mieux. J'ai obtenu pour vous de Sa Majesté, et pour que ne s'éteigne pas un nom laissé sans descendance mâle, le titre de duc Belyeuse.

— Monseigneur! fit Puyroland en s'inclinant devant le cardinal.

Et tout bas, si bas que Richelieu put à peine l'entendre :

— Mon père ! prononça-t-il.

— Hé! parfandious ! cria le Gascon d'une voix joyeuse, voilà tout le monde satisfait.

— Excepté vous ? fit le cardinal.

— Moi! Monseigneur !

— Oui, vous qui, dans toute cette aventure, n'avez risqué que des coups d'épée.

— Hé ! qu'importe, Monseigneur, reprit le Gascon. Tout pour l'honneur ! voilà la devise des cadets de Gascogne.

Rodolphe Bringer.

Le Gérant : F. Juven. Imp. de Vaugirard, G. de Malherbe, 152, rue de Vaugirard.

TABLE DES MATIÈRES

ROMANS

CONTES ET NOUVELLES

MÉMOIRES ET SOUVENIRS

VOYAGES

MAXIMES ET PENSÉES

POÉSIES

Le Gérant : F. Juven. Imp. de Vaugirard, G. de Malherbe, 152, r. de Vaugirard, Paris.

